

Horatius Flaccus (L.) Works - Latin and French

O E U V R E S D' H O R A C E

EN LATIN ET EN FRANÇOIS,

A V E C

DES REMARQUES
CRITIQUES ET HISTORIQUES.
PAR MONSIEUR DACIER.

CINQUIEME EDITION, revue, corrigée d'un nombre considerable de fautes, & augmentée de NOTES critiques, historiques & géographiques, & des différentes leçons de Mrs. BENTLEY & CUNINGAM, & du P. SANADON.

T O M E P R E M I E R.



A H A M B O U R G,
DE L'IMPRIMERIE D'A. VANDENHOECK,
LIBRAIRE À LONDRES.

MDCCXXXIII.

D'HORACE OEVRES

EN LATIN ET EN FRANÇOIS.

AVEC

DES REMARQUES
CRITIQUES ET HISTORIQUES.
PAR MONSIEUR DACTIER.



TOME PREMIER.

A PARIS, Chez
DE L'IMPRIMERIE DE J. VAN DEN HOEK,
Rue de la Harpe, au Palais National,
à l'Entree du Salon de Peinture.



^A
M E S S I E U R S

DE LA

S O C I E T É

D U

P A T R I O T E

A H A M B O U R G.

MESSIEURS,



L est naturel, de ne dédier les pre-
miers Ouvrages de l'Antiquité qu'à
b des

D E D I C A C E.

des Personnes d'un merite superieur, & je n'ai pu me dispenser, MESSIEURS, de Vous presenter un Poëte admiré de tous les siècles, qui de son tems faisoit les délices d'une Cour éclairée & digne d'Auguste.

L'Esprit, l'Elevation & le grand Sens de cet Auteur lui donnent un caractère, qui ne fauroit trop charmer. En repassant les traits les plus marquez de ses Oeuvres, Vous gouteriez le plaisir, qui est inseparable de la decouverte du Vrai & du Beau, qui regnent dans vos Ecrits, où l'on reconnoit sans peine la force & les agrements instructifs des Anciens, tels qu'Horace.

C'est donc à juste titre, que je Vous l'adresse,

D E D I C A C E.

dressé, MESSIEURS, en Vous suppliant, d'être persuadé du respect sincère, avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble

Et très-obeïssant Serviteur,

A. VANDENHOECK.



AVERTISSEMENT

SUR CETTE

NOUVELLE EDITION.

L'HORACE, que nous donnons au Public, s'est imprimé avec toute l'exactitude possible. Outre les Notes de M. DACIER, & les différentes leçons des Commentateurs les plus illustres, on trouve dans cette Edition, la Réponse à la Critique de M. MASSON par M. DACIER, la Dissertation sur les Vers d'Horace, par le Pere SANADON, une Dissertation adressée au P. SANADON, où l'on examine la Traduction & les Remarques de M. DACIER, sur un endroit d'HORACE, & où l'on explique par occasion, ce qui regarde le Tetracorde des Grecs.

Notre respectueux

Et très-obéissant

A. VANDENHOECK

PRE.



P R E F A C E,

Où il est traité de la poésie lyrique, de son origine, de son caractère, des changemens qui lui sont arrivés jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à sa perfection, & des Poètes qui l'ont cultivée.



JA I cru que le meilleur moyen de témoigner au Public ma reconnoissance du bon accueil qu'il a bien voulu faire au premier essai de mes Commentaires sur Horace, étoit de lui en proposer, & à les corriger, & à les rendre plus utiles, & par là moins indignes de lui être présentés.

C'est ce que j'ai fait avec tout le soin & toute l'application dont je suis capable. J'ai même profité de ses jugemens qui me sont revenus, très persuadé qu'il est non seulement le seul Juge souverain de ces sortes d'ouvrages, mais le seul Juge qui ne se trompe jamais; car, comme dit fort bien Aristote dans le III. Livre de ses Politiques, le Public juge mieux de tout ce qui regarde la poésie & la musique, que les particuliers. L'un remarque une chose, l'autre une autre, & tous ensemble ils remarquent tout. Les ignorans & les savans pourront mal juger séparément, les uns par entêtement, les autres par incapacité & & par foiblesse; mais tous ensemble ils jugent toujours bien, à moins que la passion ou la coutume n'entraînent leur jugement, comme cela arrive quelquefois à des nations entières.

Mais, avant que de parler de la méthode que j'ai suivie dans ces Commentaires, & de l'objet que je me suis proposé, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de mettre à la tête des Odes d'Horace

Tom. I.

quel-

quelques reflexions sur l'origine, le progrès, & le caractère de la poésie lirique, comme j'en ai mis à la tête de ses Satires, pour expliquer tout ce qui regarde cette sorte de poëme.

La poésie lirique est la plus ancienne & la mere des autres.

La poésie lirique est la plus ancienne de toutes les poësies; car c'est elle qui naquit la premiere dans les fêtes que les premiers hommes faisoient, pour se delasser de tous leurs travaux, & pour rendre grâces à Dieu de tous ses bienfaits.

Ce qui lui donna la naissance.

C'est ce qu'Aristote explique fort clairement dans le IV. chap. de sa Poétique: *Si l'imitation nous est naturelle*, dit ce grand Philosophe, *le nombre & l'harmonie ne le sont pas moins.* Sous le mot de nombre je comprends aussi les vers, qui évidemment en font partie, & voilà les deux causes qui ont produit la poésie (c'est l'harmonie & l'imitation.) Car ceux qui se trouverent le plus de talent pour l'une & pour l'autre, lui donnerent peu à peu la naissance par des essais faits sur le champ. Mais elle changea bientôt de forme, selon le different naturel des Poëtes; car ceux qui avoient le génie le plus élevé, chantoient les actions des plus grands personnages; & ceux qui l'avoient le plus rampant, prenoient pour les sujets de leurs chants les aventures des hommes les plus vils, dont ils faisoient des railleries piquantes, comme les premiers faisoient des panégyriques & des himnes.

Ce ne fut d'abord que des impromptu, où la louange étoit mêlée avec la satire.

Elle se partagea en deux sectes.

Ces paroles sont très considerables. Car elles nous apprennent que les impromptu furent la premiere ébauche de la poésie; que la louange y fut d'abord mêlée avec la satire; que bientôt elle se partagea en deux especes. Que la plus noble prit pour son partage ce qu'il y avoit de plus difficile: les louanges des Dieux, & les éloges des Heros; c'est-à-dire, les himnes, les cantiques, les dithirambes; & l'autre, ce qu'il y avoit de plus aisé, les railleries & les traits satiriques. Car dans la poésie, comme dans la peinture, il a été toujours plus aisé de représenter les défauts de la nature, que de bien imiter ses perfections.

La premiere, la grave, produisit la tragédie.

Et l'autre, la satirique, produisit la comédie.

La premiere produisit la tragédie; car la tragédie doit sa naissance aux dithirambes que l'on chantoit en l'honneur de Bacchus, comme cela a été expliqué dans l'Art Poétique. Et l'autre produisit la comédie; mais elle ne la produisit que longtems après, & lorsqu'Homere eut changé ses railleries piquantes en plaisanteries dans son poëme intitulé *Margites*, qui donna la premiere idée de la comédie.

La derniere peu estimée, & peu cultivée, & pour quoi.

Du tems d'Aristote, il ne restoit aucun ouvrage de la derniere sorte de poésie, de cette poésie amere & piquante. Le tems n'avoit respecté que la premiere, des himnes, des dithirambes: c'est ce qui

a fait dire par Plutarque dans le Traité de la musique, que les premiers Grecs ne connoissoient que cette sorte de poésie. *Les anciens Grecs*, dit-il, *ne connoissoient point la musique du théâtre; ils n'employoient uniquement la musique qu'à honorer les Dieux, & qu'à instruire la Jeunesse; car il n'y avoit pas encore de théâtre dans leurs villes. La musique étoit réservée pour les temples, où l'on honoroit les Dieux par des cantiques, & où l'on chantoit les louanges des hommes vertueux.* Tom. II. pag. 1140.

C'est-à-dire que c'étoit la seule poésie estimée & autorisée; c'étoit celle qu'Achille chantoit sur sa lire, pour célébrer les grandes actions des Heros. Mais l'autre n'étoit pas absolument abandonnée; elle étoit seulement méprisée, comme la production de génies fort inférieurs aux premiers.

Il paroît que cette poésie lyrique étoit encore plus ancienne chez les Hébreux, & comme ce peuple étoit conduit par un esprit bien différent de celui qui conduisoit les Gentils, cette poésie eut une naissance plus noble, & fut portée aussi d'abord à une plus grande perfection. Je ne parle pas ici des cantiques de David & de Salomon, qui sont entièrement semblables aux Odes les plus graves & les plus majestueuses d'Horace. Je parle de pièces encore plus anciennes, comme le cantique que Moïse chanta après que Pharaon & toute son armée furent submergés dans la mer Rouge. Il y a dans ce cantique une magnificence, un génie, un enthousiasme, dont ni Horace, ni Pindare même n'ont pu approcher. *Car qu'y a-t-il de plus grand que ces idées? Immisisti iram tuam, devoravit eos sicut stipulam.*

La poésie lyrique plus ancienne chez les Hébreux que chez les Grecs.

Elle fut plus parfaite, & pourquoi.

Exod. chap. XVII.

Et spiritu naris tue coacervatae sunt aquae, steterunt sicuti acervus fluentia, coagulatae sunt voragines in corde maris.

Dixit inimicus: Persequar, comprehendam, dividam spolia, explebitur eis anima mea, evaginabo gladium meum, perdet eos manus mea.

Flavisti vento tuo, & operuit eos mare. Absorpti sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.

Vous avez lâché sur eux votre colere, elle les a dévorés comme la paille.

Et par le souffle de vos narines, les eaux se sont amoncelées, les ondes se sont entassées comme un monceau, les abîmes se sont condensés dans le cœur de la mer.

L'ennemi a dit: Je les poursuivrai, je les atteindrai, je partagerai les dépouilles, mon ame se rassasiera d'eux; je tirerai mon glaive, & mon bras les exterminera.

Mais vous avez soufflé, & la mer les a couverts. Ils ont été engloutis comme une masse de plomb dans le profond des gouffres.

La poésie
des Hébreux
étoit libre, &
ne connoissoit
ni pieds ni
mesures.

Ces paroles ne demandent point les pieds & les mesures des vers, pour faire sentir toute la beauté & toute la magnificence de la poésie lirique : aussi la plupart des plus habiles Critiques sont-ils persuadés que les Hébreux n'ont jamais connu d'autre poésie que la magnificence des expressions & des images. C'est ce qui distingnoit leur poésie du stile commun. Et je ne doute pas que de ne s'être point assujettis à la gênante servitude des pieds & des mesures réglées, ce ne soit une des choses qui ont le plus contribué à donner à leurs cantiques cette liberté & cette majesté, que n'ont point ceux qui ont subi ce joug.

Sur le Can-
tique des
Cantiques.

Saint Jérôme assure que c'est le premier cantique que le peuple de Dieu ait chanté. *Primum ergo canticum cecinit Deo Moyses & filii Israel, quando viderunt Aegyptios mortuos ad littus maris, & quando viderunt manum fortem & brachium excelsum Domini, & crediderunt Deo & famulo ejus Moyfi.*

Sapient. Sa-
lom. X. 20.
21.

Et cela semble confirmé par ces paroles de la Sagesse de Salomon, qui en parlant de ce cantique dit : *Ideo iusti tulerunt spolia impiorum, & decantaverunt, Domine, nomen sanctum tuum, & victtricem manum tuam laudaverunt pariter. Quoniam Sapientia aperuit os mutorum & linguas infantium fecit disertas. C'est pourquoi les justes remportèrent les dépouilles des impies, & alors, Seigneur, ils chanteront votre saint nom, & loueront d'une commune voix votre main victorieuse, parceque la Sagesse ouvrit la bouche des muets, & rendit eloquentes les langues des enfans.*

Car on peut croire qu'il appelle les Hébreux, muets & enfans, parceque jusques-là ils n'avoient jamais fait de cette sorte de poésie, & que ce cantique fut leur premier essai. Et il dit que la Sagesse même ouvrit leur bouche, non seulement parceque c'est le premier de tous les cantiques, mais encore parcequ'il est très parfait. Et cela fait voir combien l'inspiration divine est au-dessus de la fureur poétique, & de cet enthousiasme que les Poètes tâchent d'exciter en eux par tout ce qui peut échauffer leur imagination.

Usage que
les Hébreux
ont fait de
leur poésie
lirique.

Tom. II.
pag. 656.

Si cette poésie des Hébreux est supérieure à toute la poésie Païenne par la vérité, & par la majesté de ses idées, elle ne l'est pas moins par l'usage qu'ils en ont fait. Car jamais ils ne l'ont employée qu'à célébrer les louanges de Dieu, ou qu'à relever la gloire des grands hommes. C'est cette sagesse que Platon attribue aux anciens Egyptiens, lorsqu'il les loue de ne laisser entendre, ni apprendre aux enfans que des vers & des cantiques propres à inspirer la vertu, & qu'il assure qu'il n'y a rien de plus admirable & de plus digne d'un bon Législateur, que

que d'avoir réglé & fixé les danses & les chants de leurs fêtes & de leurs sacrifices, & toutes les choses qui ont rapport au plaisir, & particulièrement ce qui regarde la musique. C'est, dit-il, l'ouvrage ou de Dieu ou de quelque homme divin. Ainsi toutes leurs danses, toutes leurs poésies, toutes leurs chansons étoient sanctifiées, & on n'y souffroit pas la moindre chose, qui ne répondit au dessein de la religion reçue, & qui ne fût digne des fêtes que l'on célébroit.

Ce grand éloge est si manifestement dû aux Hébreux, qu'il est vraisemblable que c'est d'eux que Platon a parlé. Il les a appellés *Egyptiens*, à cause du long séjour qu'ils avoient fait en Egypte, qui les a fait confondre avec ces peuples. Et cet homme divin, auquel il attribue cette sagesse de gouvernement, n'est autre que Moïse.

Les Grecs ne purent profiter de l'exemple de cette grande poésie lyrique, qui leur étoit inconnue, à cause du peu de commerce qu'ils avoient en Egypte avant la XXX. Olympiade, & il y avoit alors plusieurs siècles, que s'étant abandonnés à leur génie, ils avoient produit ces premiers essais dont Aristote a parlé, & qui bientôt après furent partagés en deux especes différentes.

Le vers heroïque fut d'abord employé pour la première, qui chantoit les louanges des Dieux & des Heros. Et le vers iambe fut employé pour la seconde, qui ne contenoit que des invectives & des railleries.

Après que l'expérience eut enseigné à donner à chaque espece de poésie le vers qui leur étoit le plus propre, la poésie lyrique changea de ton: mais plus libre que toutes les autres, elle reçut presque toutes les sortes de vers, & n'abandonna pas même tellement le vers heroïque au poëme épique, qu'elle ne le retint aussi, en le mêlant avec ceux qui lui étoient affectés comme son partage naturel, & qui sembloient le plus constituer son essence.

On ne connoît pas les Poëtes qui furent les premiers Auteurs de ces changemens; mais dès la XXVII. Olympiade, on voit que cette poésie lyrique avoit déjà pris sa véritable forme dans les ouvrages du Poëte Alcman, ou Alcméon, qui est le plus ancien Poëte lyrique, dont on nous ait conservé quelque fragment. Il vivoit du tems des derniers Rois de Lydie, quelque cent ans avant Crésus, vers l'Olympiade XXVII. comme je l'ai déjà dit, DCLXX. ans avant Notre Seigneur.

On peut assurer que ce fut dès ce tems-là même que cette poésie commença à ne se plus renfermer dans les grands sujets, qui lui avoient donné la naissance, je veux dire dans les éloges des Dieux

Hébreux appellés *Egyptiens* par Platon.

Les Grecs ne profitèrent pas de l'exemple des Hébreux, & ne durent leur poésie qu'à eux-mêmes.

Vers heroïque employé d'abord dans la poésie lyrique.

Partage des vers à chaque espece de poëme. La poésie lyrique les reçut tous hors le pentamètre.

La poésie lyrique avoit sa véritable forme en Grece, dès la XXVII. Olympiade.

Elle s'abaisa dès ce tems-là à des sujets moins grands.

& des Heros, & qu'elle descendit à des matieres moins serieuses & moins graves, comme à peindre les jeux, les ris, les amours, les danfes, les festins, & tout ce qu'entraînent la débauche & la galanterie.

Il étoit difficile, ou plutôt impossible, qu'une nation aussi portée aux plaisirs que celle des Grecs, demeurât longtems dans cette sage régularité de ne chanter que les louanges des Dieux & celles des Heros.

On voit déjà ce changement dans les poësies de Sapho & d'Alcée, qui vivoient quarante ou cinquante ans après Alcman. Mais il ne faut pas croire qu'ils en fussent les Auteurs, & le reproche que Quintilien fait à Alcée n'en est pas une marque. *Alceus*, dit-il, *in parte operis aureo pleetro meritò donatur, quò tyrannos insectatur. Multùm etiam moribus confert: in eloquendo quoque brevis & magnificus, & diligens, plerumque Homero similis, sed in lusus & amores descendit, majoribus tamen aptior.*

Alcée est justement honoré d'un pleêtre d'or dans la partie de ses ouvrages, où il s'acbarne sur les Tirans. Il est même très utile aux mœurs. Il est serré, nombreux & magnifique dans ses expressions, qui sont également travaillées & choisies. Souvent il est semblable à Homere; mais il descend dans les jeux & dans les amours, quoique pourtant toujours plus propre au grand. Ce changement étoit déjà fait avant Sapho & Alcée, si nous en croyons Plutarque, qui met Alcman parmi ceux qui avoient chanté les amours sur la lire, & même sur le ton Dorien.

La poésie lyrique s'est maintenue depuis ce tems-là dans cette possession. C'est pourquoi Horace, après avoir parlé du caractère des poëmes les plus considérables, & des vers & des sujets qui sont propres à chacun, dit:

*Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.*

Calliope a enseigné à célébrer sur la lire les Dieux & les fils des Dieux, à louer les victoires d'un athlète, & la vitesse d'un coursier qui a remporté le prix des jeux, à chanter les galanteries des jeunes gens, & à faire des chansons bachiques. Ainsi cette poésie se multiplioit en quelque façon, non seulement par les diverses sortes de vers qu'elle employoit, mais encore par la variété des sujets qu'elle se rendoit propres. Et par là elle avoit un grand avantage sur toutes les autres especes

La poésie lyrique a continué d'embrasser toutes sortes de sujets, comme elle avoit reçu toutes sortes de vers.

Art Poétique v. 83.

especes de poésie, qui avoient chacune leurs vers & leurs sujets marqués, sans qu'elles pussent jamais franchir ces bornes.

La Grece eut tout de suite neuf Poètes liriques très excellens, dans l'espace de cinquante-cinq Olympiades, ou de deux cents vingt ans. Les voici dans l'ordre où ils ont vécu : Alcman, Stesichore, Sapho, Alcée, Simonide, Ibycus, Anacréon, Pindare, Bacchilide. Dans le même espace de tems elle eut trois Poètes iambiques, Archiloque, Simonide & Hipponax. Voilà les deux especes de poésie, la lyrique & l'iambique, bien distinguées, ce qui merite d'être remarqué.

Poètes liriques qui ont fleuri de suite dans l'espace de 220 ans.

Poètes iambiques.

Quintilien n'a pas manqué de les bien séparer ; car dans le premier chapitre du Livre X. où l'esprit, le jugement & le bon goût paroissent avec tant d'avantage, après avoir dit : *Itaque ex tribus receptis Aristarchi judicio Scriptoribus iamborum ad Æv maximè pertinebit Archilochus.* Des trois Poètes iambiques qui ont été reçus & avoués par le jugement d'Aristarque, Archiloque est celui qui peut le mieux former un Poète, & il ajoute : *Novem verò lyricorum longè Pindarus princeps.* Et pour les neuf Poètes lyriques, Pindare regne sur tous. La poésie iambique est donc différente de la poésie lyrique.

La poésie iambique & la poésie lyrique différentes.

Nous n'avons un corps d'ouvrages d'aucun Poète lyrique, que d'Anacréon & de Pindare, & il ne nous reste que deux Odes de Sapho. Des six autres on n'a conservé que des fragmens, qui ne suffisent pas pour nous faire juger pleinement de leur stile, peuvent encore moins nous faire juger du caractère, de la forme, & de la suite ou de la liaison de leurs odes.

Quintilien, qui avoit leurs ouvrages entiers, s'est contenté de nous dire quelque chose des quatre principaux, de Pindare, de Stesichore, d'Alcée, de Simonide, & du premier des Poètes iambiques, je veux dire d'Archiloque, & de nous apprendre l'avantage que Pindare avoit sur ses rivaux, par la grandeur de ses idées & de son imagination, par les sentences, par les figures, par cette riche abondance de choses & d'expressions, & par ce torrent d'éloquence, qui ont fait croire avec raison à Horace que personne ne pouvoit l'imiter. *Spiritus magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia, & velut quodam eloquentie flumine, propter quæ Horatius eum meritò credidit nemini imitabilem.*

En quoi consistoit l'avantage que Pindare avoit sur les autres Poètes liriques.

Mais il ne descend point dans le détail, & ne nous fait connoître ni en quoi consistoit la forme & la beauté de leur stile, ni si leur poésie étoit semblable ou différente, & c'est sur cela principalement qu'il seroit à souhaiter qu'il nous eût instruits.

Stile des
Poètes liri-
ques peu dif-
férent de la
prose, & com-
ment.

A l'égard de leur stile, il se presente une assez grande difficulté. Cicéron dans son Orateur à Brutus nous assure, que ce n'étoit que le chant qui donnoit à leurs vers liriens l'harmonie, qui les faisoit paroître des vers, & que sans ce chant les pieces de leurs meilleurs Poètes n'étoient que comme une prose: *Quaquam etiam à modis quibusdam cantu remoto, soluta videatur esse oratio, maxime id in optimo quoque eorum Poetarum, qui lyrici à Græcis nominantur, quos cum cantu spoliaveris, nuda penè remanet oratio.* D'où l'on voudroit inférer que le stile des odes Grecques étoit simple, que c'étoit un langage prosaïque fort éloigné du stile poétique.

Mais ce ne peut être là le sens du passage de Cicéron; car ce jugement seroit très faux, par exemple, sur les ouvrages de Pindare, dont les expressions sont si nobles & si poétiques, que le chant n'est pas nécessaire pour nous en faire sentir la poésie. Quand même on démontreroit ses vers, & qu'on les réduiroit au nombre prosaïque, on ne laisseroit pas d'y trouver toujours *disjecti membra Poetae*, les membres d'un Poète mis en pieces.

Il seroit encore faux sur les pieces de Stésichore & d'Alcée, puisque Quintilien témoigne que le premier *soutenoit sur sa lire tout le poids du poëme épique: Et epici carminis onera lyrâ sustinentem*; & que l'autre étoit souvent semblable à Homère: *Plerumque Homero similis.* Car il est difficile de concevoir que leurs expressions eussent besoin d'être accompagnées du chant, pour paroître harmonieuses & poétiques. Aussi n'est-ce pas là ce que Cicéron a voulu dire. Il a voulu nous apprendre que les pieds des vers des Poètes liriens Grecs étoient si peu sensibles, qu'en les entendant lire, l'oreille avoit de la peine à les démêler, & que l'on croyoit entendre de la prose. Ce n'étoit que le chant qui, en marquant les mesures, faisoit sentir les vers. Sans le chant ils paroissent comme la poésie Hébraïque dont j'ai parlé, qui ne se faisoit sentir véritable poésie, que par la grandeur de ses idées, & par la noblesse de ses expressions.

Mesure des
vers liriens
Grecs peu
sensible.

Strophes de
Pindare diffi-
ciles à mesu-
rer.

Source de
la noblesse &
de la liberté
qui regne
dans la poésie
de Pindare.

Cela est si vrai qu'encore aujourd'hui les meilleurs Critiques trouvent dans Pindare des strophes & des antistrophes qu'ils ont de la peine à réduire dans leurs mesures & dans leurs vers, au lieu que si nous en savions le chant, la musique nous conduiroit à les mesurer & à les régler. Je ne doute pas même que ces mesures cachées sous le nombre naturel de la prose, ne contribuent beaucoup à donner à la poésie de Pindare cette noblesse & cette liberté que nous y sentons, sans en connoître souvent la cause; car l'art n'est jamais si parfait & ne touche jamais davantage que quand il est caché, & qu'on le prend pour la nature même.

A l'égard de la suite & de la liaison de leurs chants, je voudrois que Quintilien, ou quelque autre ancien Critique, nous eût appris si toutes leurs pieces étoient continues, ou s'il y en avoit qui demandassent que les Poètes rompiissent cette continuité, en les partageant * en strophes, antistrophes & épodes.

C'est un point très difficile à éclaircir, & sur lequel le silence des Anciens ne permet que de faire des conjectures. Mais nous savons que la poésie lyrique étoit déjà parfaite, quand on inventa les strophes & antistrophes, & que les épodes ne furent inventées que quelque tems après. Cela peut faire croire avec raison que les Odes d'Alcman, de Stésichore, de Sapho, d'Alcée, de Simonide & d'Ibycus étoient continues, comme celles que nous avons d'Anacréon, sans aucune variété de mouvemens & de mesures. Ce partage en strophes, antistrophes & épodes ne commença apparemment que peu de tems avant le siècle de Pindare, & je crois que Pindare fut le premier qui en usa dans sa poésie lyrique. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fût la matière qu'il traitoit dans ses Odes, qui le porta à suivre cette nouveauté; car nous voyons dans ses ouvrages des pieces, qui ne sont partagées qu'en couplets. L'Ode XIV. des Olympion. n'est que d'une strophe divisée en deux couplets, c'est-à-dire qu'elle est continue. L'Ode II. des Nem. est partagée en couplets de huit vers; la IX. en couplets de douze, & la VIII. des Isthm. en couplets de vingt-deux: ce qui prouve que ce partage en strophes & antistrophes n'étoit pas essentiel dans ces matières.

Quand j'ai voulu examiner de quelle manière ce changement a pu s'introduire dans la poésie lyrique, voici ce que j'ai trouvé de plus apparent.

La plus ancienne poésie Grecque, après les impromptu, ou la première ébauche, ce furent les dithirambes que l'on chantoit en l'honneur de Bacchus. C'étoit une composition pleine de fureur, & parla digne du Dieu qui l'inspiroit, & à qui elle étoit consacrée.

On peut juger de l'emportement de cette poésie par ce que rapporte Aristote, que Philoxene ayant voulu essayer de faire un dithirambe sur le ton Dorien, ne put jamais en venir à bout, & que sa matière le ramena toujours au ton Phrygien, qui, comme le plus violent & le plus

Odes des premiers Poètes lyriques étoient continues.

Quand commença le partage en strophes, antistrophes & épodes.

Les dithirambes; quelle sorte de poésie.

De Repub. Liv. VIII. ch. VII.

* La plupart des Odes de Pindare, & des Chœurs des pieces de théâtre, étoient partagées en strophes, antistrophes & épodes, c'est-à-dire en couplets de certain nombre de vers, souvent de différente mesure, que le Chœur chantoit en faisant différens mouvemens. En chantant la strophe il se tournoit de la droite à la

gauche, c'est-à-dire du Levant au Couchant; en chantant l'antistrophe il se tournoit de la gauche à la droite, c'est-à-dire du Couchant au Levant, & en chantant l'épode il demouroit stable sans faire aucun mouvement.

plus propre à exciter les passions, étoit seul convenable à cette sorte de poésie.

Premiers dithirambes étoient continus.

On ne peut pas douter que les premiers dithirambes ne fussent continus, puisqu'on n'avoit encore inventé ni les strophes & antistrophes, ni les épodes. Mais après que ces mesures eurent été inventées, les dithirambes se trouverent plus propres que toute autre poésie à les recevoir, tant à cause de la fureur & de l'audace de leur composition, que parcequ'étant chantés par des Choeurs, ils s'ajustoit mieux à cette variété de mouvemens & de figures.

Choeurs des premiers Poëtes tragiques étoient continus.

Eschyle le premier qui rompit cette continuité, en partageant ses Choeurs en strophes, antistrophes & épodes.

Des dithirambes ce partage passa fort naturellement dans les Choeurs des tragédies, qui d'abord furent continus comme les chants lyriques, & comme les premiers dithirambes. Eschyle fut le premier qui rompit cette continuité, & qui jeta dans ses Choeurs cette variété, qui fut pour le théâtre un grand ornement; car il donna lieu aux Danseurs d'étaler toute la beauté de leur art, & aux Musiciens le moyen de faire paroître toute leur science, en accommodant leurs chants à la variété de ces mesures, & aux passions que le Poëte vouloit exprimer.

Sophocle suivit cet exemple, & tous les Poëtes après lui.

Pindare naquit la troisième année de l'Olympiade LXV. cinq cents seize ans avant Notre Seigneur. Ainsi il étoit plus jeune de sept ans qu'Eschyle, qui naquit la quatrième année de l'Olympiade LXIII. Il fut donc témoin des changemens considérables que ce Poëte apporta à la tragédie, & surtout au Choeur, & il vit aussi les applaudissemens qu'attira à Sophocle la beauté de ses Choeurs, où il imita cette nouveauté, qu'Eschyle avoit introduite, & dont il augmenta encore la magnificence, en augmentant le nombre des personnages qui le composoient.

Choeur continu, sans strophes & antistrophes, en usage encore dans quelques pièces de Sophocle & d'Euripide.

Pindare imite ce partage dans sa poésie lyrique.

Sophocle & Euripide, en suivant l'exemple d'Eschyle, n'abandonnerent pourtant pas entièrement l'ancienne manière. On voit dans leurs pièces des Choeurs tantôt continus, comme l'ancien Choeur, tantôt partagés en strophes & antistrophes, & tantôt en strophes, antistrophes & épodes. Cette variété bien ménagée, toujours soutenue par une poésie admirable, produisoit une diversité de chants & de danses ou de mouvemens, qui augmentoit infiniment la beauté du spectacle, & ne pouvoit que plaire merveilleusement à l'esprit.

Pindare voyant donc le grand succès de ces Choeurs, & la beauté que ces mesures ainsi variées & compassées jettoient dans cette poésie vraiment lyrique, & dans les dithirambes, jugea avec raison qu'elles ne feroient pas un moins bel effet dans ses Odes. Il les imita, & cela lui réussit parfaitement. C'est ce qui donne à sa poésie une faci-

facilité, ou plutôt une liberté, que n'ont pas les Odes où ce partage ne regne point.

Outre les neuf Poètes liriques dont je viens de parler, il y en eut dans le même tems trois autres, qui meritoient bien d'augmenter ce nombre. C'est Corinne de Thespies ou de Corinthe; Praxilla de Siccyone, & Telephilla d'Argos. La première fut si habile qu'elle fut appelée par excellence la *Muse lyrique*, & qu'elle remporta trois ou quatre fois le prix sur Pindare même, qui n'eut dans sa défaite que la consolation de penser que celle qui l'avoit vaincu, devoit autant sa victoire à sa beauté qu'à ses vers. Praxilla fit des Odes qui eurent aussi beaucoup de réputation, & Telephilla acquit un grand nom par sa poésie lyrique. Mais à ses couronnes de lierre, elle joignit des couronnes de laurier: car la ville d'Argos ayant été assiégée par les Lacédémoniens, dans le tems que les Argiens étoient occupés à quelque guerre étrangère, cette femme anima tellement les Argiennes à la défense de leur ville, qu'elles obligèrent les Lacédémoniens à se retirer. Les Argiens, pour reconnoître un si grand service, érigèrent à cette savante femme une statue, où elle étoit représentée ayant beaucoup de Livres à ses pieds, & tenant un casque de sa main droite.

Voilà donc la poésie lyrique florissante en Grece depuis l'Olympiade XXVII. jusqu'à l'Olympiade LXXXII. pendant l'espace de LV. Olympiades, c'est-à-dire de deux cents vingt ans.

Après cela on voit tout d'un coup ce génie tarir, & se perdre entièrement, comme certains fleuves qui, après avoir arrosé beaucoup de régions, & fait dans un long cours l'ornement & la richesse des campagnes, viennent à disparaître, sans qu'on sache ce que sont devenues leurs eaux.

Le génie de la poésie lyrique éteint en Grece après l'Olympiade LXXXII.

Il ne faut plus chercher en Grece aucun vestige de cette poésie lyrique. On voit bien quelque cinquante ans après, quatre Poètes dithyrambiques en même tems; mais tous leurs efforts ne ressusciterent point le génie lyrique, qui fut entièrement éteint. Mais ce qui paroît encore plus étrange, c'est qu'il cessa justement dans le tems où la poésie étoit portée au plus haut degré de perfection dans le poëme dramatique.

Cette circonstance de tems mène à faire une réflexion, qui ne paroitra peut-être pas sans fondement. C'est que dès qu'Eschyle, Sophocle & Euripide eurent perfectionné la tragédie, & Aristophane la comédie, cette poésie eut un si grand succès, & charma tellement les esprits, que tous ceux qui se sentirent, ou qui crurent se sentir quelque

Raison de cette extinction.

Plus de cent
Poètes drama-
tiques en
Grece dans
l'espace de
six vingts ans.

Passage de
Ciceron qui
semble con-
traire à ce pe-
tit nombre de
Poètes liri-
ques.

Comment il
doit être
entendu.

La poésie eut
la même nais-
sance en Italie
qu'en Grece;
elle fut l'effet
du génie, &
non de l'ex-
emple & de
l'imitation.
La poésie par-
tagée en deux
sectes en Italie
comme en
Grece.

La poésie
grave & se-

quelque talent pour cette grande poésie, s'attachèrent uniquement à elle, d'autant plus même que les Chœurs des intermedes leur donnoient le moyen d'étaler toute la magnificence & toute la majesté de la Muse lirique. Cela est si vrai, que depuis Eschyle jusqu'à la mort d'Alexandre, vers l'Olympiade CXIII. on compte plus de cent Poètes tragiques ou comiques, en l'espace de trente Olympiades, ou de six vingts ans. Ainsi pendant que le poème dramatique fut informe & grossier, la poésie lirique fut dans sa plus grande force; & dès que ce poème dramatique s'éleva au plus haut degré de perfection, où la Grece l'ait vu, ce génie lirique s'éteignit, ou ne parut plus que dans les Chœurs des tragédies, & des comédies. Il ne faut plus chercher de Poète lirique en Grece après le tems que je viens de marquer; ou s'il y en a quelqu'un, ses ouvrages ont été peu considerables, & la posterité ne les a pas même connus.

Mais comment accorder ce petit nombre de Poètes liriques Grecs, avec un passage de Ciceron, que Sénèque nous a conservé dans sa Lettre XLIX. où il dit, *qu'une autre vie comme la sienne ne lui suffiroit pas pour parcourir seulement les Poètes liriques. Si mibi vita spatium duplicetur, vel iis tantummodo Poëtis percurrendis, qui Δορυχοί à Gracis vocantur, non esset suffecturum.*

Cela n'est pas difficile. Il est vrai qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de Poètes liriques; mais ils avoient fait chacun une quantité infinie d'ouvrages. Par exemple, nous n'avons pas aujourd'hui la vingtième partie des pieces de Pindare. Si l'on considere donc les grandes occupations publiques & particulieres de Ciceron, on trouvera qu'il lui restoit si peu de tems à employer à la lecture des Poètes liriques, que l'exageration n'est pas trop forte, quand il assure qu'une autre vie, ajoutée à la sienne, suffiroit à peine pour les lire tous.

Les Romains ne durent, comme les Grecs, qu'à leur propre génie la naissance de toutes les sortes de poésies. Et leurs premiers essais furent aussi des impromptu que la nature seule produisit, comme je l'ai expliqué dans le Traité de la Satire.

Parmi les Romains, comme parmi les Grecs, la poésie fut d'abord partagée en deux especes. On consacra la première à louer les Dieux & les Heres, & l'autre fut employée aux railleries & à la Satire.

Mais il semble que la première fut la plus ancienne, le premier soin de ce peuple guerrier ayant été de nourrir le courage & d'exciter la religion. Dès le siècle même de Numa, vers la XVII. Olympiade, l'an.

l'an de Rome 57. on voit déjà en vogue les vers Saliens, qui étoient une collection de cantiques que les Prêtres de Mars chantoient en l'honneur des Dieux aux sacrifices d'Hercule, & où l'on mêla les noms de ceux qui s'étoient distingués par quelque grand exploit.

Bientôt après s'introduisit la coutume de chanter aux festins publics, & à la table des particuliers, les louanges des grands hommes à voix seule, & avec la flute ou la lire. C'est ce que Caton marquoit dans son Livre des Origines, comme nous l'apprenons de Cicéron: *Quaquam est in Originibus*, dit-il dans le premier Livre des Tusculanes, *solitos esse in epulis canere convivæ ad tibicinem de clarorum hominum virtutibus*. Je ferois ici de bon coeur le même souhait que faisoit Cicéron dans son Brutus: *Atque utinam extarent illa carmina quæ multis sæculis ante suam ætatem in epulis esse cantata à singulis convivis de clarorum virorum laudibus, in Originibus scriptum reliquit Cato*. Plût à Dieu que nous eussions encore ces vers, qui étoient chantés aux festins publics par tous les convives à la louange des grands hommes, comme Caton l'écrit dans ses Origines.

Il y a bien de l'apparence que ces cantiques n'étoient pas fort différens de ceux qu'Achille chantoit sur sa lire, pour célébrer les Heros.

Mais les Grecs eurent bientôt perfectionné cette sorte de poésie, puisqu'en l'espace de deux cents vingt ans, comme je l'ai déjà dit, ils eurent douze Poètes, qui lui donnerent toute la grandeur dont elle étoit susceptible, au lieu que les Romains la laisserent dans toute sa première grossièreté, non seulement pendant tout ce tems-là, mais encore plusieurs siècles après qu'elle eut été entièrement éteinte en Grece: car même après qu'ils eurent commencé à s'instruire dans la lecture des Auteurs Grecs, ce qui n'arriva qu'après la première guerre Punique, vers l'Olympiade CXXXV. cinq cents quatorze ans après la fondation de Rome, deux cents trente-huit ans avant Notre Seigneur (ce qui a fait dire justement par Cicéron: *Seriùs poeticam nos accepimus*. Nous avons reçu la poésie fort tard, c'est-à-dire, la poésie déjà formée & en règle) ils ne profiterent point de ces grands exemples que les Grecs leur offroient dans ce genre de poésie; leur génie se porta tout entier à la poésie dramatique; deux faits qu'Horace nous apprend dans ces vers de l'Épître première du Livre second.

*Serius enim Grecis admovit acumina chartis:
Et post Punica bella quietus querere capit
Quid Sophocles, & Thespis, & Æschylus utile ferrent.*

riense plus ancienne à Rome que la badine.

Vers Saliens
espece de poésie
lirique, leur antiquité.

Coutume
de chanter à table les
louanges des
grands hommes, fort ancienne parmi les Romains.

Première poésie
lirique des
Romains semblable à la
première des Grecs.

Poésie lirique
des Romains
longtems grossière & informe.

Génie des
Romains plus
porté à la
poésie dramatique, qu'à la
lirique.

Car les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs, & ce ne fut qu'après la premiere guerre Punique, que se voyant en repos, ils s'aviserent de chercher ce que Sophocle, Thespis & Eschyle avoient dit de bon. Ils ne chercherent pas ce qu'Alcée, Stesichore, Pindare avoient dit; mais ce qu'avoient dit les Poètes tragiques.

On ne trouve aucun Poète lirique dans tout le tems qui s'écoula depuis la premiere guerre Punique, jusqu'au siecle d'Auguste. Ainsi depuis la fondation de Rome, jusqu'à cet Empereur, c'est-à-dire dans l'espace de plus de sept cents ans, les Romains n'avoient connu d'autre poésie lirique que la premiere ébauche, c'est-à-dire les himnes Saliens, & ces cantiques informes que l'on chantoit à table en l'honneur des Heros. Mais alors on vit tout d'un coup paroître Horace, qui né avec un heureux naturel, & aidé par la lecture des liriques Grecs, imita le premier la poésie d'Alcée, de Stesichore, d'Anacréon, de Sapho.

Catulle mis
au nombre
des Poètes li-
riques.

Il est vrai que quelques années avant Horace, & pendant la dictature de Cesar, Catulle avoit fait quelques vers, qui l'ont fait mettre au nombre des Poètes liriques; mais je crois que c'est sans fondement. Dans les ouvrages de Catulle il n'y a que deux ou trois pieces qui soient dans le caractère lirique; encore l'une n'est qu'une traduction d'une Ode de Sapho, & les deux autres sont d'un caractère différent de celui d'Horace. Toutes les autres pieces lui doivent plutôt faire donner le titre de Poète iambique. Or la poésie iambique, & la poésie lirique, sont deux sortes de poésie toutes différentes. Ce sont deux soeurs, qui étant nées d'une même mere, ont commencé de bonne heure à se séparer, & à faire, s'il est permis de parler ainsi, deux sectes, comme Aristote nous l'a appris. Nous

Poésie lirique
différente de
la poésie iam-
bique chez les
Romains
comme chez
les Grecs.

avons déjà vu que Quintilien les a distinguées en parlant des Grecs; il les a encore séparées de même en parlant des Latins. *Iambus, dit-il, non sanè à Romanis celebratus est ut proprium opus; à quibusdam interpositus. Cujus acerbitas in Catullo, Bibaculo & Horatio, quam illi epodos intervenire reperitur. Iambe n'a pas été manié des Romains comme un ouvrage qui leur appartient en propre. Quelques Poètes l'ont mêlé parmi d'autres vers. Toute l'amertume de l'iambe paroît dans Catulle, dans Bibaculus & dans Horace, quoique ce dernier joigne quelquefois le petit vers épode à l'iambe pur. Après quoi il ajoute: At lyricorum idem Horatius ferè solus legi dignus. Mais de tous les Poètes liriques (Latins) Horace est presque le seul qui mérite d'être lu. Il sépare manifestement les Poètes iambiques d'avec les Poètes liriques. Tant il est vrai que chaque sorte de poésie, dès qu'elle a une fois*

requ

reçu son caractère & sa forme, demeure toujours telle, & ne se confond plus avec une autre.

Les Romains ont été aussi riches en Poètes iambiques que les Grecs; car ils en ont eu trois comme eux, Horace n'étant pas moins Poète iambique que Poète lyrique.

Mais le génie lyrique a été bien plus rare à Rome qu'en Grece. Sous les premiers Rois on n'eut que les poèmes Saliens & quelques cantiques grossiers & informes. Cela demeura en cet état sous la République, à cause du peu d'honneur que l'on faisoit à la poésie. Et enfin sous le regne d'Auguste, Horace fut le premier & le seul qui disputa le prix de la poésie lyrique aux Grecs qu'il imita. On voit en même tems Titius Septimius à qui Horace même donne ce grand éloge, qu'il n'a pas craint de boire dans la fontaine de Pindare :

Pindarici fontis qui non expalluit haustus.

Mais on ne fait point si ses ouvrages furent jamais publics, & je crois qu'il y a de fortes raisons d'en douter.

Il n'y eut pas un seul Poète lyrique sous Tibere: sous Neron, il ne paroît que Celsus Bassus, à qui Perse adresse sa sixieme Satire, & le même auquel Quintilien rend ce témoignage, que si après Horace on veut lire quelque autre Poète lyrique, on peut prendre Celsus Bassus. *Si quem adicere velis, is erit Celsus Bassus quem nuper vidimus.* Et il ajoute: *Sed eum longè precedunt ingenia viventium.* Mais Celsus Bassus est fort au-dessous des génies qui vivent aujourd'hui.

Ce passage de Quintilien nous fait connoître que du tems de ce Rhéteur il y avoit plusieurs Poètes lyriques; cependant on ne trouve alors, sous Vespasien, & sous Domitien, que Salléius Bassus, & Pallienus. Ce dernier, après avoir fait des Elégies à l'exemple de Properce son aïeul ou bis-aïeul, se jeta dans le lyrique, & tâcha d'imiter Horace.

Voilà les seuls Poètes lyriques qui aient paru parmi les Romains. Il n'y en a eu au plus que cinq ou six, & un si petit nombre dans un peuple qui, en étendue d'esprit & en grandeur d'ame, étoit supérieur à tous les peuples de la terre, & dont la langue, si elle n'étoit pas aussi riche & aussi pompeuse que la Greque, avoit pourtant l'abondance, la noblesse, l'harmonie & les graces suffisantes à toutes les especes de poésie, fait assez comprendre que la grandeur & la difficulté de la poésie lyrique en ont fait seules la rareté.

Les Romains
aussi riches
que les Grecs
en Poètes
iambiques.
Génie lyrique
plus rare en
Italie qu'en
Grece.

La langue
Latine suffi-
sante à tous
les differens
genres de
poésie.

Mais

Les François
ont été beau-
coup plus
longtems que
les Romains
sans aucune
idée de la
poësie lyrique.
Ronsard,
premier Poëte
lyrique Fran-
çois.

Mais s'il est étonnant que les Romains aient été plus de 700 ans, sans avoir eu un seul véritable Poëte lyrique, il l'est beaucoup plus que les François n'aient eu que dans le seizième siècle les premiers essais de cette poësie, après les grands modèles que les Grecs & les Romains leur avoient laissés. Ronsard, né en 1524. fut le premier qui commença à les imiter, comme il le dit lui-même, & il enrichit notre langue de ce nom d'*Ode*, qui avant lui étoit aussi inconnu que la poësie qu'il designoit. Ainsi les François n'ont dû cette sorte de poëme qu'à l'imitation, & non à leur propre génie, comme les Grecs & les Romains.

* Défaut de
Ronsard.

La nouveauté contribua beaucoup à la réputation du Poëte, quoiqu'il n'eût attrapé ni le naturel, ni le solide, ni le grand, ni le gracieux, que ses vers ne fussent qu'une imitation grossière & servile, & que sa Muse parlât le plus souvent Grec & Latin en François. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de bon, & quelquefois d'heureusement dit, & il ne méritoit pas la critique que Malherbe en fit. Il l'effaça d'un bout à l'autre, *und liturd coaruit*. La censure est trop sévère. On doit le regarder comme un commencement de Poëte; il ouvrit le chemin, & l'on vit aussi-tôt comme un essaim de Poètes lyriques, qui prirent un vol plus sage & plus haut, & qui approchèrent de la perfection. Malherbe s'éleva sur tous les autres, & les laissa tous au-dessous de lui. Il est le premier Poëte François qui ait bien connu le caractère & la majesté de l'*Ode*, & qui lui ait donné la pureté, la clarté, l'harmonie & la magnificence. Il tient encore le sceptre dans ce genre de poësie; & s'il avoit autant de force pour se soutenir, qu'il en a pour s'élever, & qu'il eût mis un peu plus sa poësie à la teinture de la philosophie, il seroit plus près d'Horace, & ne laisseroit pas Pindare si fort au-dessus de lui.

Critique trop
sévère que
Malherbe fit
de Ronsard.

Malherbe le
plus excellent
Poëte lyrique
François.

Ce qui man-
que à Mal-
herbe.

C'est un grand bonheur que les deux seuls Poètes lyriques qui nous restent entiers des débris de la Grèce & de Rome, soient précisément les deux qui ont été les plus estimés, Pindare & Horace.

Horace moins
sublime &
moins pro-
fond que Pin-
dare.

Il est certain qu'Horace n'a ni la sublimité, ni la profondeur, ni la rapidité de Pindare: aussi ne l'a-t-il pas imité.

Horace ne
laisse pas de
s'élever quel-
quefois.

Horace infé-
rieur encore à
Pindare par la

Il a suivi dans sa poësie lyrique Alcée, Stésichore, Simonide, Anacréon, & dans sa poësie iambique il a suivi Archiloque. Ce n'est pas qu'il ne prenne un vol fort haut, & qu'il ne se soutienne dans cette élévation; mais ce vol est différent de celui de Pindare, *qui s'élève au-dessus des nues, & dont un vent favorable seconde toujours les efforts*. Horace lui est donc inférieur de ce côté-là, & encore par la forme & par le caractère de ses Odes, qui sont continues &

non

non pas coupées par strophes, antistrophes & épodes, comme celles de Pindare. S'il n'a pas imité ce partage, il n'en faut pas accuser sa langue, qui étoit assez variée & assez riche pour fournir à cette variété; il en faut accuser la musique des Romains, qui étant très inférieure à celle des Grecs, & très différente, ne pouvoit s'accommoder à cette sorte de poésie. Si Horace avoit eu du côté de la musique les mêmes secours, je ne doute pas qu'il n'eût fait dans ce genre au moins le Poème séculaire, ce Poème si solennel, & qui devant être chanté par deux Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, donnoit à Horace une occasion bien naturelle d'imiter ce Poète Grec. Les Romains n'ont jamais connu ces chants partagés en strophes, antistrophes & épodes. Ils avoient conservé les modes des Grecs, le Dorien, le Phrygien & l'Ionien; car ce sont les tons généraux, & les premières lois de la musique. On peut même assurer que la musique Greque étoit enseignée & estimée à Rome, comme la musique Italienne l'est aujourd'hui à Paris; & la preuve, c'est que presque tous les Musiciens, & toutes les Musiciennes, dont il est parlé dans Horace, sont de Grece; mais il falloit que cette musique Greque fût bien différente de la musique Greque du tems d'Eschyle, de Sophocle, & d'Aristophane; car on ne voit pas qu'à Rome on ait jamais pratiqué cette composition coupée, ni dans leurs chants particuliers, comme les Odes, ni dans les Chœurs de leurs tragédies, qui ont toujours été continus, comme nous le voyons encore par les Chœurs des tragédies de Sénèque.

Si Horace est inférieur à Pindare du côté de l'enthousiasme, & de la fureur poétique, il répare bien ce désavantage d'ailleurs. Je suis persuadé que de tous les dons des Muses, à tout prendre, j'excepte toujours Homère, les plus utiles ce sont ses poésies. C'est un grand Poète, un grand Philosophe, & un grand Critique. Et dans toutes ces parties, on ne trouve jamais un Auteur; on trouve un homme du monde, qui, en nous instruisant toujours, joue, badine, s'amuse toujours avec nous. Rien ne marque ni travail ni peine, rien ne sent l'école; tout coule de source; tout est noble, tout est fleuri. Il est Poète même dans sa philosophie, malgré son stile de conversation; il est Philosophe dans sa poésie & dans sa critique, & partout regnent toujours une imagination heureuse & féconde, un jugement exquis, & une solidité merveilleuse. On peut dire de sa poésie: *Corpus solidum & succi plenum*. De tous les Poètes c'est l'unique, qui seul puisse former un honnête homme & un galant homme. Car c'est le seul qui enseigne tous les devoirs de la vie civile, & qui ap-

forme de ses
Odes.

Musique des
Romains dif-
férente de
celle des
Grecs; la cause
de la différen-
ce de leur
poésie.

Les Romains
n'ont jamais
connu le par-
tage de la
poésie en stro-
phes, antist-
rophes & é-
podes, ni
dans leurs O-
des, ni dans
les Chœurs
de leurs pie-
ces dramati-
ques.

Avantages
qu'Horace a
sur Pindare.

Caractère
d'Horace.

prenne à bien vivre avec soi-même, avec ses égaux, avec ses supérieurs. L'homme public, l'homme privé, le Magistrat, le Guerrier, les Sujets, les Rois, en un mot toutes les conditions, tous les âges y trouvent les préceptes les plus importans & les plus nécessaires pour leur état.

Les poésies d'Horace étant donc si belles & si utiles, elles méritent bien qu'on travaille à les bien expliquer, & pour les bien expliquer, il faut commenter ce Poète selon ces trois égards; comme Poète, comme Philosophe, & comme Critique.

Méthode qu'il faut suivre pour bien commenter Horace, l'expliquer comme Poète.

Comme Poète, il faut expliquer en quoi consistent les charmes & les beautés de la poésie, faire bien sentir la noblesse de ses fictions, la force, la hardiesse de ses figures, la fierté & la majesté de ses idées & de ses images, l'harmonie & la magnificence de ses expressions, & bien démêler le naturel, le gracieux, le grand, le sublime. En un mot il faut faire sur tout l'ouvrage ce que les anciens Critiques Denys d'Halicarnasse, Démétrius, Hermogene, Quintilien & Longin ont fait sur les passages les plus remarquables des Anciens, pour en faire connoître les beautés & les défauts. Car ceux-là se trompent infiniment, qui pensent que pour bien entendre & bien goûter les Poètes & les autres Ecrivains, il suffit d'entendre tous les termes dont ils se sont servis. Rien n'est moins vrai, & les observations que ces grands Critiques ont faites, en sont une preuve bien convaincante, puisque partout ils nous découvrent des finesses cachées, & un art secret qui font les plus grandes beautés de la poésie.

Premier but de cette méthode, d'aider le goût de la Jeunesse, & de le former. La cause du peu de goût que l'on a communément pour la poésie. Bon goût de la poésie très rare.

Voilà ce qu'il faut imiter. C'est le seul moyen d'aider le goût de la Jeunesse, de le développer, de le former. C'est ce qu'il semble qu'on n'ait jamais eu en vue dans les commentaires immenses que l'on a faits sur les Poètes. Cela est pourtant très nécessaire & très important; & c'est peut-être de cette négligence que vient en partie le peu de goût que la plupart des gens font paroître, quand ils veulent juger de la poésie. C'est une privation presque entière de sentiment sur cette partie des Lettres, qui est le plus noble fruit des Muses. Les uns prennent pour beauté les excès & les débauches d'une imagination déréglée & extravagante; & les autres donnent ce nom à des ornemens frivoles, ou aux conceptions vaines & plates d'un esprit froid & rampant. Je pourrais en donner beaucoup d'exemples, car rien n'est plus commun; mais je me contenterai d'un seul qui est assez remarquable.

Voici le jugement qu'un homme très célèbre a porté de la poésie. M. Pascal, *Comme on dit beauté poétique, on devoit dire aussi beauté géométrique, Penfées diver-*

P R E F A C E.

XLIII

Et beauté médicinale; cependant on ne le dit point, & la raison en est, ser, pag. 333. de l'édit. de 1683. qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la Médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modele naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connoissance on a inventé de certains termes biffures, siecle d'or, merveille de nos jours, merveille sans seconde, fatal laurier, bel astre, &c. & on apelle ce jargon, beauté poétique, &c.

C'est un raisonnement très faux, fondé sur une erreur sensible. Comment peut-on s'imaginer qu'on ait dit *beauté poétique*, parcequ'on ne connoit pas quel est l'objet de la poésie; & qu'on n'ait pas dit *beauté médicinale*, & *beauté géométrique*, parceque l'on connoit l'objet de la géométrie & de la médecine? On ne dit pas *beauté médicinale*, *beauté géométrique*, parceque les objets de la médecine, & de la géométrie, ne demandent point d'ornemens & qu'ils n'en sont pas susceptibles. Pourquoi on ne dit pas beauté géométrique, beauté médicinale. Mais on dit *beauté poétique*, & on ne le dit nullement par ignorance; on le dit parceque l'on connoit parfaitement son objet, & les beautés qui lui sont propres; & rien n'est plus éloigné de la vérité & de la raison, que de prétendre que pour suppléer à la connoissance qu'il prétend qu'on n'a point des véritables agrémens de la poésie, on a inventé ces termes frivoles, & ces hyperboles fades, dont les méchans Poètes se servent pour masquer tout ce dont ils n'ont pas la force de parler simplement & noblement. Qui est-ce qui a jamais fait consister la beauté de la poésie dans ces phrases vaines & insipides? Bien loin que ce jargon soit ce qu'on apelle *beauté poétique*, nos meilleurs Poètes s'en sont moqués, & l'ont proscrit. Enfin le comble de l'erreur, c'est d'affurer qu'on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie, ni quel est le modele naturel qu'il faut imiter. Erreur de croire que l'objet & les agrémens de la poésie ne sont pas connus. Car tout cela est au contraire parfaitement connu, puisqu'on est parvenu à en donner des regles: Aristote & Horace l'ont démontré. Le poëme épique, le poëme dramatique, l'ode, l'élegie, l'idile, en un mot chaque espece de poésie a ses ornemens fixes, comme elle a son caractère marqué. Et si un Poëte ne fait pas conserver ce caractère, & lui donner les ornemens qui lui conviennent, & qui lui sont affectés, il ne merite pas le nom de Poëte, comme Horace le dit fort bien:

*Descriptas servare vices, operumque colores
Cur ego si nequeo, ignoroque, Poëta salutor?*

Poëtig. v. 86.

Si je ne fais pas garder tous ces differens caracteres, & employer à propos les diverses couleurs que demandent tous ces ouvrages, pourquoi suis-je honoré du nom de Poëte?

C'est un grand défaut de ne pouvoir pas juger de la poésie.

De Repub. Liv. VIII. ch. VI.

Ce seul exemple d'un esprit excellent, qui juge si mal de la poésie, suffit pour faire voir combien il est important de travailler à former le goût de la Jeunesse dans le cours de ses études; car c'est un grand défaut de ne pouvoir pas juger sainement des beautés de la poésie, & de ne pas s'y connoître jusqu'à certain point, au moins pour pouvoir discerner la vraie de la fausse. Parmi les raisons qu'Aristote donne de la nécessité de faire apprendre la musique aux enfans, il met celle-ci, afin qu'ils soient un jour en état de bien juger de la musique, & d'y prendre plaisir comme il faut, à cause de l'étude qu'ils en auront faite dans leur jeunesse. Δυνάσθαι δὲ τὰ καλὰ κρίνειν, καὶ χαίρειν ὁρᾶς διὰ τὴν μάθησιν; τὴν γενομένην ἐν τῇ νεότητι. On peut dire la même chose de la poésie, & avec d'autant plus de raison que la poésie est plus noble & plus nécessaire que la musique.

Second but de cette méthode, & le plus important, de former les mœurs de la Jeunesse.

Expliquer Horace comme Philosophe.

Pourquoi on doit avoir plus grand soin des mœurs en expliquant les Poètes, qu'en expliquant les Philosophes.

Goût que les jeunes gens ont pour les discours de philosophie qui sentent le moins le Philosophe.

Pouvoir de la poésie sur les esprits les plus délicats.

S'il est important de former le goût de la Jeunesse, il l'est beaucoup plus de former ses mœurs. C'est pourquoi il faut expliquer & appuyer tout ce qui peut lui être bon, & refuter & corriger tout ce qui peut lui être mauvais. C'est ce qu'il faut avoir en vue en expliquant Horace comme Philosophe; & cela est encore plus nécessaire quand on explique les Poètes, que quand on explique les Philosophes mêmes, par deux raisons.

La première, que les jeunes gens se rendent & obéissent plus volontiers aux discours de philosophie qui sentent le moins le Philosophe, & qui semblent plutôt dits en jouant & en badinant, que sérieusement, & plus pour divertir que pour instruire. De-là vient le goût qu'ils ont pour les fables.

La seconde raison est que la poésie par ses douceurs & par ses charmes se glisse insensiblement dans ces ames, & après avoir gagné l'esprit, elle persuade le cœur. Plutarque la compare avec raison à la ceinture merveilleuse que Vénus donne à Junon qui vouloit surprendre Jupiter:

* ἐνθα δὲ οἱ θεολογία πάντα τέτυκτο:
Εἴ, ἴ, ἐνὶ μὲν Φιλότῃς, ἐν δ' ἱμερὸς, ἐν δ' ὀαριγύς.
Πάρφασις, ἢ τ' ἐκλεῖψι νόον πῶκα, περ Φρονέονταν.

Dans laquelle sont cachés tous les charmes imaginables: là se trouvent l'amour,

* Homere dans le XIV. Liv. de l'Iliade

l'amour, le desir, les entretiens secrets, les douces tromperies, qui séduisent l'esprit des plus sensés.

Homere ajoute ces derniers mots, pour faire entendre que ces tromperies surprennent bien plutôt les esprits fins & delicats que les esprits lourds & grossiers, & la poésie en est d'autant plus dangereuse. C'est pourquoi il faut bien examiner la doctrine qu'elle presente, & éplucher ses opinions, pour rejeter les fausses, & pour confirmer les veritables, par les lumieres sûres que nous donne la verité.

Ce second point n'a pas été moins négligé que le premier. Je m'en étonne, car Plutarque en avoit ouvert le chemin dans son excellent traité sur la *maniere dont il faut lire les Poëtes*, où il donne des avis très utiles, pour mettre les jeunes gens en état de discerner dans les Poëtes ce qu'ils ont de bon, d'avec ce qu'ils ont de mauvais, & pour leur donner dans cette lecture comme un avant-goût de la philosophie. Au lieu de le suivre, on s'est contenté d'expliquer littéralement leurs maximes sans les approfondir, & sans en montrer la fausseté ou la verité, en les appliquant à la veritable regle.

C'est pourtant ce que nous pouvons faire aujourd'hui beaucoup mieux, & plus surement que Plutarque ne l'a fait. Car, outre que la verité de la philosophie ne lui étoit pas entierement connue, la superstition lui a fait souvent prendre pour contraires à la religion, & aux moeurs, des choses qu'il auroit trouvé très veritables, s'il avoit mieux connu la nature de Dieu, & s'il avoit pu remonter jusqu'aux veritables sources. Par exemple, dans ce beau vers du troisieme Livre de l'Iliade, qui est aussi répété dans le XIX.

Ζῆς, ὃς ἀνδράων ταῖς πόλεσιν ἐρύχεται.

Jupiter, qui tire de ses tresors les guerres qui affligent les miserables mortels.

Plutarque trouve que c'est une erreur & une impiété, parce que Dieu n'est point l'auteur du mal: comme s'il y avoit rien de plus vrai, ni de plus marqué que ce principe, que Dieu envoie les guerres & tous les autres fléaux pour châtier les hommes. L'Ecriture sainte est pleine d'exemples qui prouvent cette verité. C'est par le même aveuglement que dans le premier Livre de l'Iliade, où Homere dit que la colere d'Achille précipita dans les enfers les ames de tant de Heros, & qu'ainsi s'accomplissoient les décrets de Jupiter, ce

Plutarque a ouvert le chemin de cette méthode pour ce second point.

Nous pouvons mieux faire en cela que Plutarque & pourquoi. Superstition de Plutarque.

grand homme s' imagine encore que c'est une fausse opinion, si on entend cela de Jupiter même, parcequ'il n'est pas vraisemblable que Dieu machine du mal aux hommes. C'est pourquoi il veut qu'Homere ait mis là *Jupiter* pour la fatale *Destinée*. Ce sont des erreurs de Plutarque; mais ces erreurs marquent la grande attention qu'il croit qu'on doit avoir à munir l'esprit de la Jeunesse contre toutes les fausses opinions que la poésie peut débiter.

Poësie mêle le mensonge avec la vérité.

La poésie, pour rendre ces préceptes plus agréables, mêle toujours le mensonge avec la vérité; car il n'y a point de poésie sans mensonge. La vérité est comme le simple trait, ou comme le dessein; & le mensonge, ou la fiction, est comme la couleur qui donne le relief à ce dessein, & qui le rend capable d'arrêter, de toucher & de plaire.

Utilité de la poésie d'Horace.

Horace est certainement un grand Philosophe. Je ne parlerai ici que de sa poésie lyrique qu'il a enrichie des préceptes de la philosophie la plus profonde. Rien n'est si charmant que cette Muse philosophe, qui nous présente les fruits de la sagesse utilement cachés sous les plus belles fleurs du Parnasse. Elle enseigne aux particuliers à être contents de leur condition, à ne pas troubler la tranquillité de leur vie par une ambition déréglée, à obéir aux loix, à être soumis à leurs supérieurs, & à fuir l'avarice; à être modérés en tout, & à n'appeller & ne croire heureux que ceux qui savent user sagement des présents des Dieux, & craindre la honte plus que la mort.

Elle enseigne au Magistrat à surmonter ses passions, & à rendre la justice avec fermeté & avec constance.

Elle donne aux jeunes Guerriers des préceptes très utiles. Elle leur fait voir que pour réussir dans ce métier si brillant & si pénible, il faut renoncer à la mollesse, passer sa vie dans les hasards, supporter les plus grandes fatigues, & que bien loin de porter dans les camps la mollesse & le luxe des villes, il faut apprendre à y souffrir la plus étroite pauvreté.

Grand précepte pour les Généraux d'armée.

Et elle donne aux Généraux un précepte admirable, en leur apprenant, par un exemple sensible, qu'à la protection du ciel ils doivent joindre de leur côté les soins vigilans & prévoyans, qui sont la plus sûre ressource des armées dans toutes les opérations de la guerre, & qui assurent aux entreprises les plus hasardeuses un heureux succès. Ses paroles sont remarquables:

Ode IV.
Liv. IV.

*Nil Claudis non efficiunt manus,
Quas & benigno numine Jupiter*

Defendit,

*Defendit, & cura sagaces
Expediunt per acuta belli.*

Il n'y a rien de si difficile & de si grand que les Nèrons ne puissent exécuter. Jupiter les accompagne de sa protection, & leurs soins vigilans & prévoyans les tirent heureusement de tous les dangers de la guerre.

Sans cette prudence & cette vigilance les plus grandes forces se consomment d'elles-mêmes, & s'anéantissent par leur propre poids :

Vix consili expers mole ruit sub.

Liv. III.
Ode IV.

Car ce n'est pas la force, mais le conseil, qui fait le salut des Etats. Saluste dit fort bien: *Ego ita comperio omnia regna, civitates, nationes usque eo prosperum imperium habuisse, dum apud eos vera consilia valuerunt.* Pour moi, je trouve que les Royaumes, les villes & les nations ont conservé leur empire florissant, tandis que les bons conseils y ont été en vigueur, & qu'ils ont été écoutés & suivis. Aussi Salomon dit dans ses Proverbes: *Consiliis tractanda sunt bella.*

Longin a dit que de tous les Ecrivains, Platon est celui qui a le plus imité Homère, & qu'il semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traités de philosophie, & ne s'être si souvent jeté dans des expressions & dans des matières poétiques, que pour disputer de toute sa force le prix à ce Poète, comme un nouvel athlète, à celui qui a reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde.

Platon est de tous les Ecrivains celui qui a le plus imité Homère.

On peut dire d'Horace avec autant de justice, que de tous les Poètes, c'est celui qui a le plus tiré de la philosophie; & s'il a entassé dans ses Odes tant de grandes maximes de morale, & tant de vérités philosophiques, ce n'est point pour disputer le prix aux Philosophes; c'est pour rendre sa poésie plus utile & plus digne de son origine, & pour la remettre en possession de son bien. Horace a fait payer avec usure à la philosophie de Platon le prix des ornemens qu'elle avoit empruntés de la poésie.

Horace est de tous les Poètes celui qui a le plus puisé dans la philosophie.

On ne peut voir sans étonnement les grands principes que ce Poète jette dans ses Odes. Je me contenterai d'en relever ici deux ou trois, parcequ'ils paroissent fort remarquables dans un Poète & dans un Poète Epicurien.

L'antiquité nous fournit des preuves admirables de l'horreur que les Païens avoient pour l'adultère, qu'ils regardoient comme un crime

crime

crime capable de saper les fondemens des Etats. Personne n'a mieux mis cette verité dans tout son jour, qu'Horace; car en recherchant la cause des malheurs qui affligeoient Rome, il les attribue aux adulteres, dont elle étoit pleine:

Ode VI.
Liv. III.

*Facunda culpa secula nuptias
Primum inquinavere, & genus & domos.
Hoc fonte derivata elades
In patriam, populumque fluxit.*

Notre siecle si fécond en vices a premièrement corrompu les mariages, les familles, les maisons. C'est de cette malheureuse source que sont sortis ces fléaux qui ont inondé notre patrie, & submergé presque tout le peuple.

Mépris des religions, même les plus fausses, funeste à leurs Sectateurs qui les violent.

Dans la même Ode il reconnoît que le mépris de la religion est la première cause de tous ces desordres:

*Dii multa neglecti dederunt
Hesperie mala luctuose.*

Les Dieux offensés de nos mépris ont affligé la malheureuse Hesperie d'une infinité de maux.

Et il déclare formellement que ces maux sont la peine du meurtre de Rémus, qui a envelopé tous les descendans de Romulus dans la punition due à son crime:

Ode VII.
Liv. V.

*Sic est: acerba fata Romanos agunt
Scelusque fraterna necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor.*

Descendans de Romulus punis du meurtre de Rémus.

Il n'en faut point douter, c'est le meurtre de Rémus qui poursuit les Romains; depuis que le sang innocent, fatal à toute la posterité, a crié vengeance. C'est lui qui a attiré sur nos têtes le courroux des Dieux.

Morale d'Horace plus pure que celle d'un Politique Chrétien.

Un Poète Païen regarde l'action de Romulus, qui tue son frere pour se defaire d'un concurrent, comme un crime énorme, qui retombe sur tous ses descendans. Et nous voyons aujourd'hui un Po-
litique

litique Chrétien qui, deshonorant ce grand titre, a le front, je ne dis pas d'excuser, mais de justifier ce meurtre; mais d'assurer que *Romulus est digne de louange pour avoir tué son frere, parce, dit-il, qu'il faut prendre pour maxime générale que presque jamais un Etat n'est bien réglé d'abord, ou entierement reformé dans son gouvernement, que par la conduite d'un seul homme qui donne le plan.* Car un homme qui veut faire de grandes choses, doit s'attirer toute l'autorité. Et par-là il justifie encore l'action de Cléomenes, qui voulant ramener les Lacédémoniens aux loix de Lycurgue, fit tuer tous les Ephores qui pouvoient s'opposer à ses intentions. De-là il conclut que *Romulus doit être loué d'avoir tué Rémus.* La maxime est aussi fausse que l'action est horrible. Quelle infernale politique! Comme si les plus grandes choses que les hommes pourroient faire, & tous les Etats qu'ils pourroient fonder, ne seroient pas toujours achetés trop cherement, quand ils ne couteroient qu'un crime; ou plutôt, comme si le crime pouvoit jamais souffrir avec lui rien de grand.

Machiavel dans ses Discours politiques sur Tite-Live, Liv. I. chap. IX.

Damnable maxime de Machiavel sur le meurtre.

Les plus grandes choses ne doivent pas être achetées par un crime.

Après cette belle doctrine sur le meurtre, on ne doit pas être surpris de voir le même Auteur prononcer, que tout Prince qui voudra faire de grandes choses doit apprendre à tromper, & qu'il ne parviendra jamais à la grandeur sans le secours de la perfidie. Autre principe aussi détestable que le premier: *Un Prince doit apprendre à tromper.* Voilà une science, qui malheureusement ne demande ni beaucoup de maitres, ni de longues instructions; l'homme n'y est que trop savant par sa corruption naturelle. Ce seroit faire trop d'honneur à ces ténèbres que de leur opposer la lumière de la véritable religion. Il suffit de leur opposer les lumières naturelles de Païens plus sages. L'Empereur Marc Antonin enseignoit, que tout ce qui oblige à manquer de foi, ne peut être ni grand, ni utile. Et Platon, dans l'examen qu'il fait des différentes especes de meurtres, n'en trouve pas un seul jusqu'au meurtre involontaire, qui ne mérite d'être expié ou puni, bien loin d'en trouver qui mérite des éloges; & en parlant de la fraude, il dit qu'on ne doit en aucune occasion admettre ni le mensonge, ni la fraude, ni la moindre fausseté dans ses actions, ni dans ses paroles, à moins que de vouloir passer pour impie, & devenir l'objet de la colere & de la haine des Dieux. Marc Antonin & Platon n'étoient-ils donc que de médiocres Politiques, & de méchants Législateurs auprès de Machiavel? C'est un principe constant que la grandeur & la fraude sont deux choses incompatibles, & que la tromperie ne peut jamais venir que de bassesse. Rien n'est grand, & ne peut rendre l'homme grand que la vérité; c'est la source de toute la

Autre maxime du même sur la fraude, Liv. II. chap. XIII.

Dans les Loix, Liv. IX.

Dans les Loix, Liv. XI.

La fraude & le mensonge doivent être bannis de nos actions & de nos paroles.

La fraude ne peut venir que de bassesse.

Plat. dans le
cinquième Liv.
des Loix.

grandeur & de tout le bonheur des hommes : *Ἀληθὺς πάντων μὲν ἀγαθῶν θεοῖς ἡγεῖται, πάντων δ' ἀνθρώποις.* La vérité est la source de tous les biens, & pour les Dieux & pour les hommes. La vérité est la compagne inséparable de la fidélité & de la justice, comme Horace l'a reconnu.

Voilà un très petit échantillon de la philosophie dont Horace a comme assaisonné sa poésie lyrique. Celle de ses Satires & de ses Epîtres est plus suivie & plus marquée. C'est une espèce de cours de morale entier & parfait. On peut voir ce qui en a été dit dans la Preface sur les Epîtres.

Philosophie
des Païens
pleine d'er-
reurs dans les
Philosophes
même, à plus
forte raison
dans les
Poètes.

Ce que c'est
que la lecture
des Poètes.

Mais comme la philosophie des Païens n'étoit pas exempte d'erreurs dans les Philosophes même, on ne doit pas s'attendre à la trouver plus saine & plus pure dans les Poètes. On y trouve souvent des maximes qui pourroient être dangereuses, & qu'il faut ou corriger ou expliquer, afin, comme dit Plutarque, *que les jeunes gens soient instruits par cette lecture, & que la poésie les rende amis de la philosophie, & leur serve auprès d'elle d'introduit.* Car c'est une grande erreur de croire que la lecture des Poètes n'est qu'un délassement & qu'un amusement, où l'on ne cherche qu'à réjouir l'esprit par de nobles expressions, de belles peintures, de fines allusions, & par toutes les finesses & les tours les plus ingénieux d'une langue riche & féconde. C'est une étude agréable à la vérité, mais qui doit préparer à une étude plus solide.

Erreurs de la
morale d'Ho-
race doivent
être distin-
guées des ex-
cès infâmes
où l'a plongé
la corruption
de son cœur.

Expliquer
Horace com-
me Critique.

Quand je parle des erreurs d'Horace, je ne veux point parler de ces excès affreux, où la corruption de son cœur l'a plongé, & qu'il a avoués avec tant d'infamie. Ces endroits n'ont pas besoin de contre-poison, ils le portent avec eux par l'horreur qu'ils inspirent. Je parle de certains principes plus délicats, qui entrent dans un système, & qui ne trouvent encore que trop de partisans.

Enfin Horace doit être commenté comme un grand Critique, comme un grand Rhéteur. En effet personne n'a donné des règles plus sûres pour la grande poésie, c'est-à-dire pour le poème épique & pour le poème dramatique; car c'est-là le principal objet de la Poétique. Après la Poétique d'Aristote, dont Horace est presque toujours l'Interprète, je ne crois pas qu'il y ait d'ouvrage si parfait que celui-là.

La Poétique d'Horace n'est pas son seul ouvrage de critique. La IV. & la X. Satire de son premier Livre, & le second Livre de ses Epîtres, sont remplis de préceptes excellents.

Seul moyen
de bien expli-

Ces préceptes doivent être expliqués & approfondis. Il faut donc remon-

P R E F A C E

LI

remonter jusqu'aux sources d'où ils sont tirés, & les éclaircir par la pratique des anciens, dont les ouvrages ont donné lieu aux regles. C'est ce que j'ai tâché de faire avec le plus d'exactitude & de netteté qu'il m'a été possible. Et je crois avoir suffisamment prouvé dans mes Commentaires sur la Poétique d'Aristote, & dans mes Notes sur Horace, que tout ce que ce Philosophe & ce Poète ont prescrit, doit être plutôt regardé comme des ordres de la nature & de la raison, que comme des préceptes arbitraires de Rhéteur & de Critique. J'avoue même que je croyois que cela ne pouvoit recevoir aucune contradiction, mais je me suis trompé. Ce que j'ai dit des Choeurs, sur lesquels Aristote & Horace ont donné des regles si sensées & si nécessaires, n'a pas paru convainquant à un des plus savans hommes d'Angleterre. J'ai dit que c'étoit le Choeur qui fondeoit toute la vraisemblance de la tragédie; que depuis que ce poëme a perdu ses Choeurs, il a perdu pour le moins la moitié de sa vraisemblance, & son plus grand ornement; & que pour peu que l'on voulût ouvrir les yeux, on rétablirait ce Choeur, qui seul peut redonner à la tragédie son premier lustre. J'ai appuyé cela sur des raisons qui me paroissent incontestables. Cependant feu M. Dryden, celebre Poète Anglois, dans une très belle Preface qu'il a mise à la tête de sa traduction du Traité de M. du Fresnoy sur la peinture, & où il a fait paroître beaucoup de génie & de goût; à combattu mon sentiment. *Mais comme sans groupes, dit-il, on peut faire un beau tableau, aussi sans Choeurs on peut faire une bonne tragédie, nonobstant toutes les raisons qui ont été apportées au contraire par M. Dacier.*

quer Horace comme Critique.

Comme on doit regarder les préceptes d'Aristote & d'Horace sur la Poétique.

Poët. d'Arist. Chap. XIX. Poétique d'Horace v. 193.

Ce que M. Dryden oppose à ce que j'ai dit de la nécessité des Choeurs dans la tragédie.

S'il n'y a que cette raison de M. Dryden qui nous empêche de rappeler les Choeurs dans nos tragédies, je crois qu'ils paroîtront encore d'une plus absolue nécessité.

Il est certain qu'à certains égards il en est de la poésie comme de la peinture, & c'est pourquoi Aristote tire souvent de la peinture des comparaisons pour la poésie; mais il ne faut pas trop pousser cette ressemblance, car elle ne s'y trouveroit plus. C'est ce que je vais tâcher de rendre sensible.

On peut faire un tableau sans groupes, cela est vrai, car les groupes ne sont pas nécessaires à tous les tableaux; il y en a un très grand nombre où ils seroient étrangers. Raphael a fait un beau tableau de saint Jean dans le desert avec une seule figure: des groupes n'y étoient pas nécessaires. Mais on ne sauroit faire un beau tableau d'une action qui s'est passée entre plusieurs personnes, qui y ont part, sans comprendre dans ce tableau toutes ces personnes inter-

Réponse à l'objection de M. Dryden.

Les groupes ne sont pas nécessaires à tous les tableaux.

Tableaux où ils sont nécessaires.

Nécessité du
Chœur de la
tragédie,
prouvée par
la nécessité
des groupes
dans certains
tableaux.

Caractère des
Anglois.

Pourquoi on
ne doit point
attendre d'eux
de bonne
tragédie.

sées, & qui ont contribué à son achèvement. Le même Raphael auroit-il pu faire sans groupes l'Ecole d'Athenes, & le tableau de la celebre dispute de l'Eglise Greque avec l'Eglise Latine.

Or tel est le Chœur dans la tragédie; il fait une partie du tout, comme dit fort bien Aristote, & il contribue au progrès de l'action. Il est donc partie nécessaire & intégrante de ce poëme. Mais pour faire voir d'une maniere encore plus sensible, que ce raisonnement de M. Dryden ne prouve rien, c'est qu'il pouvoit dire tout de même, & avec autant de raison, comme on peut faire un beau tableau d'une seule figure, on peut faire aussi une belle tragédie d'un seul personnage. Cela n'est-il pas bien concluant? Je ne comprends pas comment un si habile homme s'est laissé éblouir à un fillogisme, dont il étoit si aisé de sentir le défaut. L'Angleterre nous donnera de beaux ouvrages de physique, de médecine, de géométrie, car elle a d'excellens esprits, & des gens très profonds dans toutes les sciences; mais on ne doit attendre d'elle ni grands préceptes, ni grands exemples pour la tragédie, dont elle est en possession de violer les loix les plus fondamentales, soit que la coutume ait prévalu, ou que le Poëte Anglois ait naturellement l'esprit trop tragique pour s'assujettir à la sage régularité des Grecs & des Romains:

Nam spirans tragicum nimis, infelicitèr audet.

Il est donc constant que les Chœurs sont nécessaires à la tragédie, puisqu'ils font partie de l'action. Tous les autres préceptes d'Horace sur ce poëme sont si vrais, qu'on ne sauroit s'en écarter sans corrompre la nature de ce poëme. Jamais il n'a été si nécessaire de les renouveler, de les expliquer & d'en faire voir la verité; car jamais on ne les a violés avec tant de licence.

Horace n'a
donné aucun
précepte pour
la poésie liri-
que, & pour
quoi.

Il seroit à souhaiter qu'Horace se fût expliqué avec autant d'étendue sur la poésie lirique, pour enseigner ce que les Poëtes doivent suivre ou éviter; mais il s'est contenté d'en marquer le caractère, sans ajouter aucun précepte, soit qu'il ait trouvé trop de difficulté à donner des regles pour ce poëme, ou plutôt qu'il ait cru que le naturel suffit pour y réussir. Dès qu'il a dit, *Musa dedit, la Muse a donné, a enseigné*, il se croit dispensé d'en dire davantage. En effet ceux à qui la Muse a donné ce génie, n'ont pas besoin de préceptes pour un poëme si court; ils sont conduits, ou plutôt ils sont entraînés par un génie plus fort & plus sûr que toutes les regles.

M. Despréaux dans sa Poétique n'a pas non plus donné des préceptes

ceptes sur l'Ode par la même raison, & je n'ai garde de l'entreprendre. Mais pour aider en quelque sorte ceux qui lisent les Poètes li-
riques, je mettrai ici quelques observations que j'ai faites sur la pra-
tique de Pindare & d'Horace, & qui pourront peut-être les conduire
à juger plus facilement & plus sûrement des ouvrages de ceux qui
ont le courage de les imiter.

Observations
sur la prati-
que de Pinda-
re & d'Hora-
ce, qui peu-
vent tenir
lieu de regles.

L'Ode est une sorte de poëme assez court, fait pour être chanté
sur la lire, ou à l'imitation de ceux que l'on y chantoit, & qui em-
ploie à son gré dans ses différentes compositions toutes les sortes de
vers; qui en mêle même souvent plusieurs dans le même ouvrage,
& qui se rendant propres toutes sortes de sujets, traite les petits
d'une manière fleurie & toujours noble, & les grands avec une élé-
vation, qui paroît plutôt l'effet de l'inspiration & de l'enthousiasme,
que du sens raffiné.

Ce que c'est
que l'Ode.

Il n'y a que le
pentamètre
qui n'entre
point dans la
poësie lyrique
Grecque &
Latine.

La grande poësie lyrique étant donc l'effet de l'enthousiasme, il
s'ensuit de-là nécessairement :

I. Qu'elle peut commencer par le transport & par la fureur; car
l'inspiration a ses mouvemens prompts & subits: nous en voyons
plusieurs de cette manière dans Pindare & dans Horace. C'est tout
le contraire du poëme épique. Comme c'est un poëme fort long, le
Poète est obligé de mettre à la tête un exorde pour expliquer son su-
jet, & pour demander l'inspiration; & cet exorde est simple, parce-
que c'est le Poète qui parle, & qu'il n'est pas encore inspiré. C'est ain-
si qu'en ont usé HOMÈRE & VIRGILE. Il y a donc bien de la différence
entre le commencement de l'Ode, & l'exorde du poëme épique. Ce
n'est pas que l'Ode n'emploie aussi ces sortes d'exordes: il dépend du
Poète de demander le secours de la Muse. Pindare & Horace l'ont
souvent pratiqué; mais alors ces exordes sont différens du commen-
cement de l'Ode, & ils sont simples comme ceux du poëme épique.

L'Ode peut
commencer
par la fureur.

Différence en-
tre le com-
mencement
& l'exorde.

II. Que le Poète doit dire des choses remarquables, toutes neuves,
& qui n'ayent jamais été dites par d'autres; c'est ce qu'Horace se
prescrit :

*Dicam insignem, recens, adbu-
Indictum ore alio.*

Ode XXV.
Liv. III.

Et par conséquent qu'il doit rejeter tout ce qui est petit, tout ce qui
est bas, tout ce qui sent la faiblesse d'un homme mortel, comme le mê-
me Poète s'explique :

*Nil parvum, aut humili modo,
Nil mortale loquar.*

Pratique des
grands Pein-
tres, & des
grands Poë-
tes liriques.

Il en est de la grande poésie lyrique comme de la grande peinture. Dans les grands sujets, dans les sujets héroïques, un grand Peintre ne s'amuse pas à rechercher les petits ajustemens, il cherche la grandeur, la noblesse, la force, & rejette tout ce qui est frivole, petit ou rampant. Le grand Poëte fait de même, & lorsqu'il descend à de petits sujets, à des sujets rians ou tendres, & qui ne demandent pas cette fierté & cette majesté, il ne se départ pourtant pas de ce caractère; il cherche la nouveauté & la noblesse, & fait un grand choix de ses ornemens.

L'élégant, le gracieux, le noble, le grand, le sublime, les images riantes ou majestueuses, les figures, les sentences, voilà son partage. S'il s'élève au-dessus des nues, il a la force de se soutenir dans cette élévation, & d'en descendre sans tomber; & s'il descend à terre, c'est pour y cueillir les plus belles fleurs.

Obligations
du Poëte liri-
que & du
Peintre.

Comme un Peintre n'attrape point toute la perfection de la peinture, s'il n'est propre qu'à imiter les plus grands sujets, un Poëte lyrique n'attrape pas non plus toute celle de son art, s'il ne fait représenter que les sujets les plus nobles; il faut que l'un & l'autre possèdent toutes les manières, & qu'ils puissent imiter le tendre, le léger, le gracieux, le délicat, afin que la belle nature soit bien représentée dans toutes les différentes formes.

Le Poëte liri-
que ne garde
ni méthode,
ni ordre sensi-
ble, & pour-
quoi.

III. Que le Poëte lyrique ne garde ni ordre, ni méthode sensible, & que ses pièces ne sont pas un fillogisme suivi. L'inspiration ne souffre point de mouvemens si compassés & si réglés; elle a des allures plus franches & plus libres. Mais il ne faut pas inferer de-là que le jugement en soit banni: le jugement est caché sous ce beau desordre. Il y a dans le Poëte lyrique quelque chose de divin, qui a fait dire qu'il est possédé par un Dieu, & un Dieu a plus de jugement qu'un homme.

Ses couplets
ne sont point
aiguës en
épigrammes.

IV. Que ses strophes, ses stances, ses couplets ne sont point aiguës en épigrammes, ni en madrigaux: il n'y a rien de plus éloigné de l'Ode, & qui sente moins l'inspiration. Dans l'homme véritablement inspiré, on ne sent point l'esprit, on ne sent que le génie, & cela est très différent, comme il seroit aisé de le faire voir par des exemples très sensibles & très respectables.

Quelles sont
ses moralités,
& comment

V. Que les moralités, qui sont l'ame de la poésie, ne sont point des moralités triviales & froides; mais des moralités profondes, & qui

qui brillent de tout le feu de la poésie, & elles ne sont pas enchaînées comme un or de rapport, mais fondues & incorporées avec le fonds de l'ouvrage.

elles doivent être employées.

VI. Enfin, que dans tous ses vers on sent un nombre & une harmonie qui charment l'oreille. Je dis un nombre & une harmonie differens des pieds & des rimes, & qui resultent du beau choix & de la magnificence des termes, de leur liaison, & de leur arrangement, qui leur donnent quelque chose de musical, & qui par-là causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. C'est cette harmonie qu'Homere a le premier enseignée, & qui regne souverainement dans les Odes de Pindare & d'Horace. Il n'y a point de musique plus parfaite, ni qui fasse plus de plaisir.

Le nombre & l'harmonie qui doivent régner dans sa composition.

Voilà ce que c'est que la poésie lyrique. Tout poëme où cela ne se trouve point, n'est pas lyrique, il le contrefait. Voilà pourquoi cette poésie a été très rare dans tous les tems. Pour y réussir il faut un heureux génie, & ce génie même ne suffit pas, s'il n'est nourri par la lecture & par la méditation des anciens, & s'il ne fait connaître & admirer les beautés dont ils brillent.

Fausse poésie lyrique.

Dans le dernier siecle on a commencé à enseigner une route toute contraire; & un homme de beaucoup d'esprit, dont le Public a reçu favorablement les essais lyriques, pour la rendre plus capable de nous attirer, vient aujourd'hui nous la montrer toute couverte des fleurs de la poésie.

La connoissance & l'admiration des anciens, nécessaires pour réussir dans le lyrique.

Méthode de quelques modernes combien erronée & dangereuse.

Mais pour ne pas nous laisser surprendre aux sons de cette Sirene, attachons-nous fortement à la raison, comme Ulysse à son mât, & examinons le sens de ses paroles, & la force de son raisonnement. *Homere & Virgile*, dit-il, *Pindare & Horace étoient hommes, nous le sommes comme eux, & la Nature n'est pas notre maître; donc les anciens peuvent être effacés. Dépouillons seulement le respect servile que l'on rend aux siècles antiques, & secouons le joug de l'admiration.*

Il seroit à souhaiter que cette route fût bonne & sûre, nous deviendrions Orateurs & Poètes fort aisément; car qu'y a-t-il de plus facile que de presumer beaucoup de soi-même, & de ne point admirer ce qui est le plus digne d'admiration? Les plus petits esprits en sont les plus capables; mais je crains fort qu'elle ne soit très mauvaise & très dangereuse. Il me semble même qu'un de nos plus excellens Poètes modernes, & de ceux qui ont le plus admiré & imité les anciens, l'a assez décriée.

Moliere dans sa *Princesse d'Elide* introduit une espece de fou qu'il nomme Moron, qui se plaint de ce qu'il ne fait pas chanter.

*Mor-
bleu,*

bleu, que n'ai-je de la voix! Ab! Nature mardre, pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre? Un moment après il reconnoît l'injustice de ses plaintes, & fait ces solides reflexions: Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac, un gosier & une langue comme un autre? Oui, oui, allons, je veux chanter, il n'y a qu'à avoir de la bardieffe.

Les découvertes phisiques des derniers siècles, inutiles pour prouver la beauté de la poésie moderne.

C'est précisément le même langage que ces modernes tiennent aujourd'hui; & pour en établir la vérité, voici les belles preuves dont ils l'accompagnent. Ils citent les belles découvertes que les derniers siècles ont faites. On a inventé la bouffole; on a trouvé les lunettes d'approche, qui dévoilent le firmament à nos regards curieux; on a démêlé le labyrinthe que le sang fait dans le corps; donc nous pouvons être plus grands Poètes que les anciens.

La conséquence ne me paroît pas bien juste. Si cela étoit concluant, il le seroit tout au plus en faveur des génies qui ont fait ces découvertes. Car de ce qu'un Allemand aura trouvé quelque chose de nouveau dans la Nature, ou qu'un Anglois aura mieux éclairci quelque point d'anatomie qu'on n'avoit fait avant lui, il ne s'ensuit pas de-là que moi j'en doive être meilleur Poète. De plus tout ce qui regarde la phisique peut & doit même nécessairement se perfectionner dans le cours des siècles. Mais l'imagination & le génie, les seuls maîtres de la poésie, ne sont point du ressort des tems. Rien n'est même si contraire à la poésie que ces sortes d'applications, dont ces découvertes sont le fruit, & j'ose assurer que plus un siècle sera phisicien, plus il sera éloigné de la poésie. Sur ma parole, ceux dont on vante tant les nouvelles découvertes, auroient été de fort méchans Poètes.

Phisique très opposée à la poésie.

L'émulation ne peut subsister sans l'admiration.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en nous défendant cette admiration, on nous recommande l'émulation, comme si l'émulation pouvoit subsister sans l'admiration. Il me semble que l'on ne se propose d'imiter & de surpasser que ce que l'on regarde comme digne de louange, & que l'on admire par conséquent.

Mais, dit-on, nous nous renfermons dans la possibilité. Est-ce s'y renfermer que d'assurer que les tems d'Homere & de Virgile, de Pindare & d'Horace étoient l'aurore de la poésie, & que le nôtre en est le grand jour? Cette défaite est même très inutile. Qui est l'insensé qui ait jamais douté que Dieu puisse créer des hommes plus excellens que ceux qu'il a faits? Et pour prouver qu'il le peut, est-il nécessaire de recourir aux nouvelles découvertes? Il ne s'agit point du tout de ce qui est possible, il s'agit de ce qui est: c'est une question

question purement de fait. Ceux qui admirent les anciens; croient que dans le moderne il n'y a ni Orateur qui égale Cicéron ou Démosthène; ni Poète qui approche d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, de Théocrite, & des autres grands Poètes de l'antiquité.

Je dis des autres grands Poètes, car les partisans des anciens n'estiment pas les Poètes, parcequ'ils sont anciens, mais parcequ'ils sont bons. Et la preuve de cela est qu'ils n'estiment pas tous les anciens; ils n'estiment que ceux qui avec l'admiration de leur tems, ont remporté les suffrages de tous les siècles.

On n'estime pas les Poètes anciens, parcequ'ils sont anciens.

Lycophron, Apollonius de Rhodes, & Nonnus sont anciens; les plus grands admirateurs de l'antiquité les trouvent ennuyeux & froids, & les estiment fort peu. Sénèque & Lucain sont anciens; nous reconnoissons qu'ils ont donné dans le méchant goût. Silius Italicus & Stace sont anciens; nous ne les proposerons jamais pour modèles. C'est de ceux-là seulement que l'on peut dire avec raison qu'ils sont hommes, que nous le sommes comme eux, & que nous pouvons faire comme eux, c'est-à-dire imiter leurs imperfections & leurs fautes. Ce raisonnement seroit plus juste & plus vrai; car de ce que nous sommes hommes comme ceux qui ont le mieux fait, il ne s'ensuit pas que nous ferons aussi bien qu'eux. Ces anciens n'ont pas bien fait parcequ'ils étoient hommes; mais parcequ'ils se sont élevés au-dessus du commun des hommes.

Poètes anciens peu estimés.

En vérité si ces argumens si nouveaux étoient bons & solides, Raphaël, Jules Romain, les Caraches & les autres grands Peintres modernes, auroient été de pauvres gens, de ne s'être pas avisés qu'ils étoient hommes comme les grands Peintres & les grands Sculpteurs de l'antiquité, & qu'ils n'avoient qu'à secouer le joug de l'admiration, & à mépriser les bas-reliefs & les statues antiques. Presque toutes les belles découvertes, dont on se vante, étoient déjà faites, & l'on avoit même trouvé l'art de l'imprimerie & la poudre à canon. Cela leur devoit suffire pour devenir tout d'un coup très habiles Peintres sans étude & sans imitation.

Les grands Peintres modernes n'ont pas tenu le même langage.

Ce raisonnement leur auroit été même en quelque façon plus pardonnable; car les Peintres d'aujourd'hui ont devant les yeux le même modèle que les anciens, je veux dire la Nature qui a donné des leçons à tous les Peintres: cependant ils ne l'ont pas fait; ils ont recherché les précieux restes de l'antiquité, ils les ont admirés, ils les ont étudiés, ils les ont copiés. Pourquoi? Parceque les anciens Peintres & les anciens Sculpteurs en étudiant la belle Nature,

La Nature, le modèle des Peintres modernes comme des anciens.

La Nature embellie par les anciens

Peintres &
Sculpteurs,
& comment.

Ils l'ont embellie, qu'ils en ont corrigé les défauts, & que souvent ils ont donné les beautés & les graces que la Nature ne donne pas. Car les productions de la Nature sont ordinairement imparfaites; on ne trouve point de corps qui fasse seul une beauté accomplie, la Nature partage ses dons. Les Peintres & les Sculpteurs anciens les ont recherchés en differens sujets pour les rassembler, & en les assortissant en faire des beautés parfaites. Souvent même ils n'ont pas tant recherché la Nature dans ses diverses productions, que dans leur propre idée, en suivant plus la vraisemblance que la nécessité; c'est-à-dire qu'ils ont consulté, non ce que la Nature avoit fait, mais ce qu'elle étoit capable de faire. En conservant la ressemblance, ils ont fait les hommes plus beaux.

Embellie de
même par les
anciens Poë-
tes.
Poët. chap.
XVI.

Les grands Poëtes anciens ont fait la même chose, & c'est sur cela qu'Aristote a formé ce beau précepte: *Nous devons imiter les bons Peintres, qui en donnant à chacun sa véritable forme, & en les faisant ressemblans, les représentent toujours plus beaux. Il faut tout de même qu'un Poëte, qui veut imiter un homme colere & emporté, ou quelque autre caractère semblable, se mette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle a fait; & c'est ainsi qu'Homere & Agathon ont formé le caractère d'Achille.*

Poëtes &
Peintres an-
ciens, com-
ment devenus
parfaits imi-
tateurs.

C'est par-là que les Peintres & les Poëtes anciens sont parvenus à être si parfaits imitateurs; car ils n'ont pas travaillé d'après les particuliers, qui ne sont que des copies imparfaites & confuses, souvent même vicieuses; mais d'après la Nature elle-même, consultée en elle-même: ce qui est le véritable original.

Défauts dans
les Peintres &
dans les Poë-
tes, qui n'ont
pas connu
l'antique.

Les Poëtes modernes ne sauroient jamais parvenir à égaler les anciens, qu'en les admirant, qu'en les imitant; & comme les connoisseurs remarquent ou un mauvais choix, ou un défaut de naturel dans les Peintres & dans les Sculpteurs, qui n'ont pas connu l'antique, il est impossible qu'ils ne trouvent les mêmes défauts dans les Poëtes qui n'ont pas connu, admiré & imité les anciens.

Il y a eu de
grands Pein-
tres qui ont
changé leur
manière à la
vue des anti-
ques.

L'histoire des Peintres nous fournit des exemples de grands hommes, qui avoient déjà fait de beaux ouvrages, & acquis beaucoup de réputation avant que d'avoir quitté leur pays; & qui ensuite étant allés à Rome, furent si frappés de l'excellence & de la beauté des bas-reliefs & des statues antiques, que dès ce moment ils renoncèrent à leur première manière, & s'appliquèrent à suivre, non la Nature qu'ils avoient devant les yeux, & qu'ils avoient imitée; mais la belle Nature, la Nature corrigée & embellie, que leur presentoit les précieux monumens de l'antiquité.

Les

Les Poètes doivent imiter le jugement & la sagesse de ces grands Peintres.

Voilà pourquoi Horace recommandoit avec tant de soin aux Poètes de son tems de lire nuit & jour les ouvrages des Grecs:

Précepte
d'Horace de
lire nuit &
jour les Grecs.

————— *Vos exemplaria Græcæ
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.*

Et il ne faut pas s'imaginer que le tems ait diminué la nécessité de ce précepte. M. Despréaux l'a cru pour le moins-aussi nécessaire aujourd'hui, puisqu'il l'a renouvelé:

*Entre ces deux excès la route est difficile:
Suivez pour la trouver Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains nuit & jour feuilletés:*

C'est la méthode que la saine raison a toujours enseignée, & qu'elle enseignera aussi toujours: c'est elle qui a mené nos meilleurs Poètes modernes à une réputation solide, & à laquelle la postérité mettra sans doute le dernier sceau. L'autre ne peut faire que des ignorans presomptueux, ou tout au plus que des Auteurs très médiocres, qui pourront bien, s'il est permis de parler ainsi, se glisser dans la réputation; mais qui ne s'y glisseront que par l'erreur des hommes, & cette réputation sera même très bornée & très courte.

Méthode que
la saine raison
a toujours en-
seignée, & ses
bons effets.
Mauvais ef-
fets de la
méthode
contraire.

Je ne comprends donc point comment un homme de bon esprit, & qui pourroit si bien marcher dans la bonne voie, a osé enseigner encore la route la plus fautive & la plus décriée qui fût jamais. Mais ce que je comprends encore moins, c'est qu'en voulant allumer la folle espérance de surpasser les anciens, il ait eu l'imprudence d'assurer qu'il n'a fait que suivre l'exemple d'Horace, car il dit:

*Je viens seulement comme Horace
Rallumer l'espérance & l'audace
De surpasser l'antiquité.*

C'est une erreur très grande, & je suis fâché que la nécessité de justifier Horace m'oblige de la relever. Il n'y a jamais eu d'Ecrivain plus éloigné que celui-là d'inspirer & de nourrir cette audace: éclaircissions ce fait. En quel endroit Horace lui a-t-il donné cet exemple

si singulier ? Ce n'est pas lorsqu'il parle de Pindare. Il menace du sort d'Icare ceux qui seront assez téméraires pour entreprendre, non pas de surpasser, non pas même d'égaliser Pindare, mais de l'imiter. Ce n'est pas non plus quand il parle d'Homere, & des autres Grecs : il les élève si haut, qu'il n'avoit garde d'inspirer l'espoir de les surpasser. Ce n'est pas non plus dans les préceptes qu'il donne aux Poëtes, car il n'y a rien qui ne soit opposé à ce sentiment. Où est-ce donc ? Voici sans doute ce qui a trompé ce Poëte moderne, Horace va être pleinement justifié. Dans la première Epître du second Livre, ce Poëte combat la folie des Romains de son tems, qui sote-ment entetés du langage antique de leurs premiers Ecrivains, ne jugeoient du merite des ouvrages que par les années, & preferoient à tout ce qu'on avoit de meilleur le stile rude & obscur des loix des douze Tables, celui des anciens Traités faits du tems de Romulus & de Tarquin, & à peine intelligibles ; le Poëme des Saliens, les ouvrages informes du Poëte Marcius, & les ébauches grossieres de l'ancienne poésie. Horace s'opose avec raison à cette injustice, en montrant que ces ouvrages ne sont pas parfaits, & qu'on se trompe si on les admire, comme si rien ne pouvoit leur être ni preferé, ni comparé. Voilà l'esprit & le but de cette Epître, où Horace n'a même jamais tranché le mot trop hautain de *surpasser* ; il étoit trop modeste. Cela est si vrai, que dans la Satire X. du I. Livre, où il parle de Lucilius inventeur de la Satire, & où il soutient le jugement qu'il en avoit porté, en disant qu'il étoit dur dans sa composition, & qu'il couloit comme un fleuve plein de boue, bien loin de se croire capable de le surpasser, il se reconnoit inferieur, & il déclare qu'il n'a pas la témérité de prétendre lui ôter la couronne qu'il a si bien meritée. Mais je veux qu'il ait décidé qu'on pouvoit surpasser ces anciens, c'est-à-dire ces premiers Latins, Ennius, Nevius, Livius Andronicus, Atta, Lucilius. Est-ce là nourrir l'espoir & l'audace de surpasser l'antiquité dans le sens qu'on nous le dit aujourd'hui, c'est-à-dire de surpasser Homere, Pindare, &c ? S'il y avoit aujourd'hui des gens assez insensés pour preferer Jodelle, la Peruse & Garnier, à Corneille, à Racine, à Moliere ; Ronfard, à Malherbe & à Racan ; & la Satire informe & grossiere d'Hugues de Bersy, aux Satires de M. Despréaux, nous nous oposerions sans doute à une prévention si folle. Nous accuseroit-on sur cela de vouloir rallumer l'espoir & l'audace de surpasser les anciens ? Les Romains du tems d'Horace ont pu mieux faire, & ont mieux fait que les premiers Romains ; & nous avons pu mieux faire, & nous avons certai-

certainement mieux fait que nos premiers Ecrivains François: voilà tout. Mais ni les Romains n'ont pu surpasser les Grecs, qui étoient à leur égard ce que nous apellons les anciens, & Horace n'a jamais pensé à leur inspirer cet espoir & cette audace, ni nous n'avons pu encore égaler ni les Grecs, ni les Romains, qui méritent d'être proposés pour modèles; & il n'y a ni Critique judicieux qui ose venir flater nos Ecrivains de l'espérance de les surpasser, ni Ecrivain sage & éclairé, qui puisse presumer cela de lui-même. Plus il s'en croiroit capable, plus il en seroit éloigné; car ce seroit une marque qu'il ne connoitroit pas les beautés de ces excellens originaux. Eh! que pourroit-on attendre d'un esprit qui ne seroit pas frappé de ces merveilles? Racine, qui de tous nos Poètes tragiques, est celui qui a le mieux connu les anciens, bien loin de croire les avoir effacés, a avoué qu'il leur devoit ses plus grands succès. Il a déclaré en les traduisant, qu'il n'osoit se flater d'avoir attrapé leurs graces, & en toutes rencontres il a marqué la vénération qu'il avoit pour eux.

Le celebre la Fontaine n'a jamais cru surpasser ni égaler même les anciens qu'il a imités. Il m'a souvent dit, & il l'a dit à plusieurs personnes encore vivantes, qu'il leur devoit tout, & que sans eux il ne seroit point. Heureusement il s'est expliqué lui-même sur la matiere que je traite ici:

— Et je vois des Auteurs,
Qui, plus savans que moi, sont moins admirateurs.
Si nous les en croyons, on ne peut sans foiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome & de la Grece.
Admirer leurs écrits! on écrit, tant chez nous:
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous.

* * * * *

Dieu desapprendroit-il à former des talens?
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens?
Ces discours sont fort beaux; mais très-souvent frivoles:
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles;
Et faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égare en voulant suivre d'autres chemins.

Il ajoute:

Je vois avec douleur ces routes méprisées:
Art & guides, tout est dans les Champs Elysées.

Dans une Epître à M.
Huet ancien
Evêque d'Avranches, en
lui envoyant
une traduction
de
Quintilien par
Oratio Tolcanella.

Voilà comme parlent les grands Poètes, qui par l'admiration & l'imitation des anciens, ont assuré l'immortalité à leurs ouvrages.

Longin, chap.
XI. & XII.

Aussi tous les plus grands Critiques se contentent-ils de nous exciter à les admirer, à les étudier, à les imiter. Qu'on les lise tous, ils sont tous d'accord sur ce point. Longin est celui de tous les Rhéteurs qui a le plus travaillé à donner aux Auteurs une noble hardiesse, puisqu'il dit que, *si un Ecrivain tombe dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la dernière postérité.* Ce même Longin, bien loin d'autoriser une confiance aveugle & téméraire, & de vouloir inspirer l'audace & l'espoir de surpasser les anciens, enseigne que le chemin qui mène au sublime, c'est l'imitation des grands Poètes & des Ecrivains illustres, qui nous ont précédés, & que nous devons les regarder comme nos maîtres & comme nos juges. En poésie & en éloquence, comme en peinture & en sculpture, on n'attrapera jamais ni le beau, ni le grand, qu'autant qu'on approchera du goût & des manières des anciens. Car il est faux qu'il y ait deux bons goûts; il n'y en a qu'un, & c'est celui de l'antique.



P R E F A C E

de la premiere Edition.

'Avois resolu de ne donner au Public qu'un petit nombre de Remarques en Latin sur quelques passages d'Horace qui ont été mal entendus, ou dont l'on n'a point touché les difficultés. Mais quelques personnes de mes amis, à qui je communiquai ce dessein, crurent que cet ouvrage seroit inutile, parceque ceux qui le liroient, n'y trouvant point l'éclaircissement de tous leurs doutes, seroient obligés de le chercher dans d'autres Livres, & que beaucoup de gens seroient rebutés par l'incommodité qu'on trouve à se servir de plusieurs volumes en même tems. Il étoit impossible de ne pas demeurer d'accord d'une verité, dont on est convaincu tous les jours par sa propre experience. Je leur avouai donc que je m'étois plaint souvent moi-même, de ce que l'on ne pouvoit trouver en même lieu tout ce qui est nécessaire à l'intelligence d'un Auteur, & sur cet aveu ils me presserent d'entreprendre des commentaires entiers. Ce n'est pas encore tout; après m'en avoir fait voir la nécessité, ils me représenterent qu'il y a sur Horace un nombre infini de Commentateurs Latins: que les nouveaux ne sont pas plus recherchés que les vieux, & que les uns & les autres ne sont presque jamais lus que dans le collège: qu'il falloit donc tâcher de plaire par la nouveauté, & que des commentaires François ne manqueroient pas d'être agréables & fort utiles, surtout si je les accompagnois d'une nouvelle traduction. Ils ajoutèrent que ces sortes d'ouvrages de critique réussissent toujours mieux, lorsqu'ils sont à l'usage de tout le monde, & des Dames même, dont l'approbation bien souvent ne donne pas moins de plaisir que les suffrages des Savans.

Pour m'encourager ils me proposerent l'exemple de Vigénere, & de Méziriac, qui se sont acquis beaucoup de gloire par les belles traductions, & les beaux commentaires qu'ils nous ont donnés en notre langue. Mais je n'avois garde de tirer aucune conséquence avantageuse pour moi de l'exemple de ces grands hommes.

Cependant je promis de travailler, & au lieu de ce peu de Remarques que je m'étois d'abord proposé de faire, je me vis engagé à un travail fort grand & fort difficile, & ce qui m'embarassoit encore davantage, je me vis obligé de faire une traduction.

Voilà

Voilà la véritable occasion qui a donné lieu à cet ouvrage, que j'acheverai peut-être, si j'apprens que cette première partie n'ait pas été entièrement inutile, ni désagréable.

Mais il est nécessaire que je dise quelque chose de ce que j'ai cru être obligé de faire dans la conduite de ce dessein.

Il y a six points généraux qu'il faut particulièrement considérer dans les Poètes : l'histoire, la beauté du langage, la force des mots, la propriété des épithètes, la justesse des figures, le sens des allégories.

Je me suis attaché autant qu'il m'a été possible aux uns & aux autres.

Le premier m'a servi à donner du jour à beaucoup d'Odes, en faisant voir en quel tems, & pour quel sujet elles ont été faites ; ce qui pourra être un jour d'une merveilleuse utilité, lorsque l'on voudra faire une Vie d'Horace beaucoup plus entière que toutes celles que nous avons. Car en se donnant la peine de ranger par années la plus grande partie de ses ouvrages, comme j'ai fait dans ce Livre, l'on pourra avoir par ce moyen une connoissance certaine de ses plus importantes actions, de ses galanteries, de ses intrigues, & de beaucoup de particularités de la Cour d'Auguste.

Les cinq autres m'ont servi en général à découvrir un assez grand nombre de beautés, dont l'on ne s'étoit pas aperçu, ou que l'on avoit gâtées en les déguisant.

Avec tout cela je suis bien éloigné de croire que j'aie satisfait à tout ce que demande un si grand ouvrage. Je fais que pour s'en bien acquitter il faut avoir une connoissance exacte des lieux, des tems & des personnes ; un grand discernement ; un goût formé sur les meilleurs ouvrages de l'antiquité ; une critique aisée, une délicatesse fine, & une grande pénétration.

J'ajouterai que l'Interprete doit être animé du même esprit qui a inspiré le Poète. C'est une vérité que Platon a reconnue, comme il le fait assez connoître par une comparaison fort belle. Il dit que la Muse est une pierre d'aimant ; que le Poète dans son enthousiasme est un anneau qui s'unit à cette pierre, & que l'Interprete est un autre anneau qui est attiré par le premier, & qui par son moyen reçoit une partie de la vertu de la pierre.

Je n'ai plus qu'à dire un mot de la traduction, & du stile des Remarques. C'est-là véritablement que j'ai trouvé les plus grandes difficultés, & j'avoue que la façon m'a beaucoup plus coûté que la matière. Ceux qui n'écrivent point trouvent notre langue aisée, parcequ'elle est naturelle, & c'est justement par cette raison qu'elle est fort difficile, lorsqu'on veut écrire avec quelque netteté. Pour moi
qui

qui n'ai pas encore eu le tems de l'étudier assez pour connoître toutes ses finesses & tous ses détours, comme je connois une bonne partie de ses difficultés, à tout moment je trouve sujet de douter. Horace est tout plein de figures hardies, de transpositions forcées, de parentheses obscures, & je vois que notre langue est ennemie des unes & des autres. Elle ne souffre pas un seul mot hors de sa place: elle reçoit en un endroit des mots qu'elle refuse dans un autre: elle veut de l'ornement sans affectation; de la retenue dans la hardiesse des figures, de la noblesse & de la simplicité dans les expressions. C'est ce qui m'a obligé en quelques endroits de m'éloigner des paroles d'Horace, pour ne pas parler un François barbare, qui n'auroit pu être entendu. Mais pour justifier les libertés que je me suis données, j'ai mis au bas des pages une version littérale des passages que je n'ai pu suivre dans ma traduction, & que j'ai accommodés à nos manières: j'y ai aussi rejeté quelques épithetes qui n'auroient pu entrer dans le discours sans le gâter.

Je me suis contenté d'être intelligible dans les Remarques, ne pouvant pas les parer de tous les ornemens dont le stile de Critique peut être enrichi.

Enfin, le Lecteur sera averti que je n'ai pas toujours rapporté les differens sentimens des Interpretes sur tous les passages d'Horace: il auroit falu plusieurs volumes, dont l'on auroit été fort mal satisfait. J'ai cru qu'il suffisoit de le faire dans les endroits les plus importants. Partout ailleurs j'ai suivi ce qui m'a paru le plus naturel, & le plus vraisemblable, avec cette précaution de rendre à chacun, dans les endroits principaux, l'honneur qui leur est dû, & d'épargner le plus qu'il m'a été possible, ceux dont j'ai été obligé de rapporter les opinions pour ne les pas suivre, ou pour les combattre.

AVERTISSEMENT.

J'AvOIS eu quelque envie de donner une Vie d'Horace fort circonstanciée & fort exacte, en ramassant toutes les particularités que j'ai marquées dans le cours de cet ouvrage. Mais le dégoût qu'on trouve toujours à faire ce qui est déjà fait, m'en a empêché, & j'ai cru qu'il étoit plus à propos d'employer ce tems-là à quelque chose de plus nouveau & de plus utile. Je me contenterai donc de traduire la Vie qui a été écrite par Suétone, & d'y faire quelques Remarques. On trouvera à la fin du dixieme Volume * la Chronologie des années d'Horace par les Consuls. M. le Févre l'a faite avec beaucoup de soin: j'ai suivi son ordre; mais par quelques changemens & quelques additions que j'y ai faits, j'ai tâché de la rendre plus commode & plus sûre. Ceux qui seront curieux d'avoir une Vie d'Horace plus suivie & plus étendue, la pourront faire eux-mêmes sur ces mémoires avec beaucoup de facilité.

Q. HO-

* In 12. Elle est dans cette édition à la suite de la Vie d'Horace.

Q. HORATII FLACCI

VITA,

E S U E T O N I O.

QUINTUS HORATIUS FLACCUS, *Venusinus, père, ut ipse quidem tradit, libertino, & exactionum coactore; ut verò creditum est, Salsamentario: quum illi quidam in altercatione exprobrasset: Quoties ego vidi patrem tuum brachio se emungentem! Bello Pbilippenfi excitus à M. Bruto Imperatore, Tribunus militum meruit: victisque paribus, venid impetratq. scriptum questorium comparavit: ac primo Macenati, mox Augusto, in gratiam infusus, non mediocrem*

La Vie d'Horace écrite par Suétone. Porphyrion attribue formellement cette Vie à Suétone, dans ses remarques sur la première Epître du Livre second: *Augusto intrapanti Horatium quod non ad se quoque plurima scriberet, ut Suetonius auctor est, in primis cum laude Caesaris sese excusat. Sur les reproches qu'Auguste avoit faits à Horace, de ce qu'il ne lui adressoit pas la plupart de ses Lettres, comme Suétone le rapporte, ce Poète s'excuse d'abord en louant ce Prince, &c. Mais quand Porphyrion n'en auroit rien dit, le stile de Suétone y est si reconnoissable, qu'on n'auroit pu s'y tromper.*

Et comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi qui avoit toujours été sergent.] Cela est en propres termes dans la Satire VI. Livre I. v. 45.

Nunc ad me redeo libertino patre natum.

Je reviens maintenant à moi, que tout le monde appelle fils d'affranchi.

Et dans le vers 84.

*Nac tui sibi ne vitia quis verteret olim,
Si præco parvas, aut ut fuit ipse, coactor
Mercedes sequerem.*

Il ne craignoit point que l'on dit un jour que c'étoit sa faute, si je n'étois qu'un huissier ou qu'un simple sergent comme lui.

Qu'il étoit fils d'un charcutier.] Salsamentarius est proprement ce que les Grecs appelloient σαλμαρταριος, & que nous disons charcutier.

L A V I E

D'HORACE.

ECRITE PAR SUEZIONE.

HORACE étoit de Vénuse, & comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi qui avoit toujours été sergent. On a cru qu'il étoit fils d'un charcutier, sur ce qu'un jour quelqu'un lui dit en face dans une dispute: *Combien de fois ai-je vu ton père se moucher du coude?* Pendant la guerre de Philippes, Brutus l'attira dans son parti, & le fit Tribun de soldats. Après la défaite de cette armée, il obtint son pardon, & acheta une charge de Secrétaire de

cutier, un homme qui fait & vend toutes sortes de boudins, de saucisses, de cervelas, &c.

Combien de fois ai-je vu ton père se moucher du coude? C'est la raillerie que s'attiroient d'ordinaire les enfans qui avoient des pères de ce métier-là. Cicéron dans le IV. Liv. de sa Rhétorique à Herennius (s'il est vrai que cet ouvrage soit de lui). *Per consequentiam significatio fit, cum res quæ sequuntur aliquam rem, dicuntur, ex quibus tota res relinquitur in suspitione, ut si salsamentarii filio dicas: Quiesce tu, cuius pater cubito se emangere solabat.* On appelle faire entendre la raillerie par la conséquence, lorsqu'on dit simplement les choses qui ne sont que la suite d'une autre dont elles ne font que donner des soupçons: comme si vous disiez à un fils de charcutier: Taisez-vous, vous dont le père ne se mouroit jamais que du coude.

Brutus l'attira dans son parti, & le fit Tribun de soldats. Horace étudioit alors à Athenes. On peut voir ce qu'il raconte lui-même dans la seconde Epître du Livre second.

Et acheta une charge de Secrétaire de l'Empereur. C'est ce que signifie *scribitus quaestorius*; car *scribitus* est pour *scribatus*, Secrétaire. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 36. vers de la Satire VI. du Livre II.

De re communi scribis magna atque novæ te Orabant hodie meminisses, Quinte, reverti.

Les Secrétaires vous supplient instamment de ne pas oublier de revenir aujourd'hui pour une affaire nouvelle & très importante, qui regarde tout le Corps.

in amborum amicitia locum tenuit. Mæcenat quantoperè eum dilexerit, satis demonstratur illo epigrammate :

Ni te visceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, tuum sodalem
Ninno me videas strigosiorem.

Sed multò magis extremis, tali ad Augustum elogio: Horatii Flacci, ut mei, esto memor. Augustus Epistolarum quoque ei officium obtulit, ut hoc ad Mæcenatem scripto significat: Ante ipse sufficiebam scribendis epistolis amicorum: nunc occupatissimus & infirmus, Horatium nostrum te cupio adducere. Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam, & nos in epistolis scribendis adjuvabit. Ac ne recusanti quidem aut succensuit quicquam, aut amicitiam suam suggerere desistit. Extant epistolæ, de quibus, argumenti gratia, pauca subjeci. Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si victor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. Et rursus: Tui qualem habeam memoriam, poteris ex Septimio quoque nostro audire, nam incidit ut coram illo fieret à me tui mentio. Neque enim, si tu superbus amicitiam nostram spreveris, idè nos quoque αὐτοπερὶ φθορῶμεν. Præterea sæpe eum, inter alios jocos, purissimum penem, & homuncionem lepidissimum appellat: unaque & altera liberalitate locupletavit. Scripta quidem

On peut ajouter aussi à cette Remarque ce que Tite-Live écrit sur ce sujet dans le chap. XLVI. du Liv. IX. & le IX. chap. du VI. Liv. d'Aulugelle.

Il acquit d'abord les bonnes grâces de Mécénas. De la manière dont ceci est écrit, on pourroit croire qu'Horace ne commença à être connu de Mécénas qu'après qu'il eut fait sa paix avec Auguste, & acheté la charge de Secrétaire. Mais c'est ce que Suétone ne peut pas avoir écrit: car au contraire ce fut Mécénas qui le servit utilement auprès de ce Prince, & qui lui fit obtenir son pardon, & avoir son bien, qui avoit été confisqué. Suétone ne parle ici que du tems auquel Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécénas, & à être admis dans sa confidence & dans ses plaisirs.

Je veux que tu me voyes plus sec & plus maigre que Ninnius. Je n'aime pas la manière dont on a écrit ce dernier vers:

Ninno me videas strigosiorem.

Je veux que vous me voyiez plus maigre qu'un jeune chevreuil.

Assurément Mécénas avoit écrit:

Ninnio me videas strigosiorem.

Et c'est la leçon que le savant Vossius a suivie. Il y avoit de ce tems-là un Poète appelé Ninnius Crassus, qui étoit sec comme une alumette; ce qui lui attiroit tous les jours des railleries, comme celles que Mécénas en fait ici.

Dans ce petit mot qu'il écrivit à Auguste en mourant. Nous n'avons point en notre langue de terme qui exprime le mot *elegium*, qui est Grec, ἐλεγιον, & qui signifie proprement un titre, une étiquette, une petite préface, un sommaire, qui fait connoître en peu de mots ce que l'on veut. Mais

de l'Epargne. * Il acquit d'abord les bonnes graces de Mécénas; il s'insinua ensuite dans la bienveillance d'Auguste, & conserva toujours une place très considérable dans le coeur du Prince, & dans celui du Favori. L'affection que ce dernier avoit pour lui, paroît assez dans ces vers: *Mon cher Horace, si je ne t'aime déjà plus que mes entrailles, je veux que tu me voyes plus sec & plus maigre que Ninnius.* Mais elle paroît encore plus dans ce petit mot qu'il écrivit à Auguste en mourant: *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de Secrétaire du Cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécénas de cette manière: *Jusques ici je n'ai eu besoin du secours de personne pour écrire mes lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires, & infirme, je souhaite que vous m'ameniez votre Horace. Il passera donc de votre table, où il n'est que parasite, à cette table royale, & il m'aidera à faire mes lettres.* Il ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ses amis. En voici des preuves tirées des lettres qu'il lui écrivoit, & que nous avons encore: *Prenez avec moi quelque liberté, comme si vous étiez mon commensal; & n'appréhendez pas de me déplaire. Car vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette manière, si votre santé l'eût permis.* Et dans une autre lettre: *Notre ami Septimius pourra vous témoigner de quelle manière je me souviens de vous; car il est arrivé que j'ai parlé de vous devant lui. Quoique vous ayez eu la fierté de mépriser notre amitié, nous ne payons pas vos mépris par un mépris réciproque. Il y a beaucoup d'autres lettres, où, parmi plusieurs railleries qu'il fait de lui, il l'appelle souvent le petit débauché, & le petit homme très joli & très agréable.* Il le combla de biens par

* *Mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires, & infirme*] Auguste fut toujours fort valétudinaire; mais ses infirmités augmentèrent considérablement après la guerre d'Espagne. Ce fut donc après cette guerre qu'il écrivit cette lettre à Mécénas, & qu'il offrit à Horace la charge de Secrétaire du Cabinet.

¹ *De votre table où il n'est que parasite*] Car Horace n'étoit pas de la maison de Mécénas, & il n'avoit point de charge qui l'attachât à lui. C'est ce qui fonde la raillerie d'Auguste, qui le regarde comme le parasite de Mécénas, parce qu'il mangeoit ordinairement chez lui.

² *Il ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ses amis*] Cette remarque de Suétone est fort judicieuse. Il y a peu de Princes capables de cette modération. Il faut avouer aussi qu'ils ne trouvent pas beaucoup d'occasions de la faire paroître: car ils sont très peu sujets à trou-

ver des gens qui refusent les charges dont ils veulent les honorer.

* *Si votre santé l'eût permis*] Ces paroles marquent qu'Horace se servoit du prétexte de sa santé, pour refuser l'honneur qu'Auguste vouloit lui faire. Il étoit donc déjà vieux, & par conséquent cette offre ne lui fut faite qu'après la guerre d'Espagne, comme je l'ai déjà remarqué.

• *Notre ami Septimius*] C'est le même Septimius à qui Horace adresse l'Ode VI. du Livre II. & dont il fait l'éloge dans la troisième Epître du Livre I. & le même qu'il recommande à Tibère dans l'Epître IX. du même Livre.

• *Il l'appelle souvent le petit débauché*] Les mots Latins ne peuvent être traduits en notre langue. Je me suis contenté d'en exprimer à peu près le sens.

³ *Il le combla de biens par deux fois*] Je ne me souviens pas qu'Horace ait parlé de ces biens qu'il

quidem ejus usque adeo probavit, mansuraque perpetuo credidit, ut non modo seculare carmen componendum injunxerit, sed & Vindelicam victoriam Tiberii Drusique, privignorum suorum: eumque coegerit propter hoc, tribus carminum libris ex longo intervallo quartum addere. Post sermones verò lectos quosdam, nullam sui mentionem factam ita sit questus: Iratum me tibi scito, quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit quod videaris familiaris nobis esse? Expressuque Eclogam, cujus initium est:

Quum tot sustineas & tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, in publica commoda peccem;
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

Habitu corporis brevis fuit, atque obesus; qualis & à semetipso in *Satiris* describitur, & ab *Augusto*, hac epistola: Pertulit ad me Dionysius libellum tuum, quem ego (ne acculem breviter) quantuluscumque est, boni consulo. Vereri autem mihi videris ne majores libelli tui sint, quam ipse es: sed, si tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo scribas, quum circuitus voluminis tui sit *oxyrhynchus*, sicut est ventriculi tui.

Vixit plurimum in secessu rursus sui Sabini, aut Tiburtini: domusque ejus ostenditur circa Tiburni luculum.

Vene-

qu'il avoit recus de la liberalité d'Auguste. D'où vient cela? Ce n'étoit pas son vice que l'ingratitude. Il a si souvent parlé des biens que Mécénas lui avoit faits, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il eût oublié de parler de ceux qu'il avoit recus d'Auguste, & qui lui faisoient tant d'honneur. Peut-être aussi qu'il s'est perdu quelques ouvrages de ce Poète, & que nous ne l'avons pas entier. Peut-être aussi qu'il a cru qu'un remerciement de sa part n'ajouteroit rien aux éloges qu'il donne à ce Prince. Il n'y a point de Prince qui ne fasse du bien à des particuliers; mais il y en a peu qui, comme Auguste, en fassent à tous leurs Sujets. A quoi bon faire des remerciemens pour soi-même, quand il en faut faire pour tout le monde? Ces derniers sont les seuls qui fassent honneur aux Princes, & qui méritent d'être conservés à la

postérité. Et c'est à quoi Horace a donné bon ordre: car il n'a rien oublié pour faire connoître que l'Empire devoit à Auguste toute sa félicité, & qu'il n'y avoit pas un Romain qui ne tint de lui son repos & sa vie.

Mais aussi de chanter la victoire de Tiberius & de Drusus. C'est ce qu'il fait dans l'Ode IV. & dans l'Ode XIV. du Livre IV.

Qu'il l'obligea, par cette raison, d'ajouter un quatrième Livre aux trois autres, qu'il avoit déjà donnés depuis longtemps. Il ne faut pas s'imaginer qu'Horace ait composé toutes les Odes du Livre IV. après ce commandement qu'il reçut d'Auguste; car cela seroit faux. Suétone a voulu dire seulement, qu'Auguste l'obligea de donner ce Livre au Public, & de joindre les Odes qu'il venoit de composer par son ordre, à celles qu'il avoit faites depuis longtemps.

tems

par deux fois, & il gouta si fort ses vers, & fut si persuadé qu'ils passeroient à la dernière posterité, qu'il lui ordonna non seulement de composer le Poëme séculaire, mais aussi de chanter la victoire de Tibere & de Drusus; qu'il l'obligea, par cette raison, d'ajouter un quatrième Livre aux trois autres qu'il avoit déjà donnés depuis longtems; & qu'après avoir lu quelques-unes de ses Satires & de ses Epitres, il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte n'y parloit pas de lui; & il lui en fit ses plaintes de cette manière: *Sachez que je suis en colere contre vous, de ce que vous ne vous adressez pas à moi dans la plupart de vos ouvrages. Appréhendez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à votre réputation d'avoir été de mes amis? Et par là il tira de lui l'Epitre qui commence: Auguste, comme c'est vous seul qui soutenez tout le poids de tant d'affaires si grandes & si importantes, que vous défendez cet Empire par vos armes, que vous le reformez par vos loix, & que vous l'embellissez par les bonnes moeurs, dont vous donnez vous-même l'exemple, je serois un tort irréparable au Public, si j'occupois par un long discours des momens si précieux.*

Il étoit petit & gros, comme il se peint lui-même dans ses Satires. Et ce portrait est conforme à celui qu'Auguste en fait dans cette Lettre: *Diomysius m'a apporté votre petit volume, & tel qu'il est, je l'ai reçu de bon coeur sans me plaindre de sa brièveté. Il me paroît que vous craignez que vos Livres ne soient plus grands que vous: mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas, & rien n'empêche que vous ne puissiez tenir & écrire dans un boisseau: car la taille de votre Livre ressemble à la vôtre, elle est toute en grosseur comme votre ventre.*

Il passa la plus grande partie de sa vie dans la petite maison de campagne du pays

tems, & qu'il n'avoit pas publiées. On peut voir ce qui a été remarqué sur la première Ode du Livre IV.

Il étoit petit & gros, comme il se peint lui-même dans ses Satires. Comme dans la Satire III. du Livre II. où il dit qu'il n'a pas deux pieds de haut:

Ad summum totus moduli bipedalis.

Et rien n'empêche que vous ne puissiez tenir & écrire dans un boisseau. Le Latin dit *in sextariolo*, dans un petit demi-sextier: mais c'est toujours, à mon avis, le même sens. Auguste veut dire à Horace qu'il pourroit faire son cabinet d'un boisseau, & y tenir avec ses ouvrages.

Il passa la plus grande partie de sa vie] Il alloit quelquefois passer l'hiver à Tarente; mais son séjour le plus ordinaire étoit à sa maison de Tibur, qu'il aimoit plus que Tarente, comme il paroît par l'Ode VI. du Livre II.

Du pays de Sabine ou de Tibur] Il ne faut pas croire que Suétone parle ici de deux maisons différentes. La maison d'Horace étoit entre le pays de Sabine, & celui de Tibur; de manière que les uns la donnoient aux Sabins, & les autres aux Tiburtins; comme cela arrive aux maisons, aux villes & aux montagnes, qui sont justement entre deux provinces. Par exemple, Vénuse passoit pour être de la Lucanie & de la Pouille. Horace le dit lui-même dans la première Satire du Livre II.

--- Lu.

Venerunt in manus meas & Elegi, sub ejus titulo, & Epistola proſa oratione, quaſi commendantis ſe Mæcenati. Sed utraque falſa puto: nam Elegi vulgares: Epistola autem obſcura, quo vitio minimè tenebatur. Natus eſt vj. Id. Dec. L. Cottæ & L. M. Torquato Conſulibus. Deceſſit v. Kal. Dec. C. Marcio Cenſorino & C. Aſinio Gallo Conſulibus, poſt nonum & quinquageſimum annum: bereide Auguſto palam nuncupato, quum, urgente vi valetudinis, non ſufficeret ad obſignandas teſtamenti tabulas. Humatus & conditus eſt extremis Eſquiliis, juxta Mæcenatis tumulum.

--- *Lucanus an Appulus, anceps,
Nam Venusinus arat ſinem ſub utrumque co-
lonus.*

*Que de l'Anio qui ſe précipite ſur des rochers:
que du petit bois conſacré à Tiburnus, &c.*

Et dans l'Ode IV. du Livre III. il met par la même raiſon la montagne Vultur dans la Pouille, & hors de la Pouille. Mais voici un paſſage entièrement conforme à celui de Suétone. Catulle, en parlant de ſa maiſon de campagne, qui étoit dans le même pays que celle d'Horace, dit:

*O ſunde noſter, ſeu Sabine, ſeu Tiburs,
Nam te eſſe Tiburtem autumant, quibus
non eſt
Cordi Catullum lædere; at quibus cordi eſt,
Quovis Sabinum pignore eſſe contendunt.
Sed ſeu Sabine, ſeu veriùs Tiburs, &c.*

O ma petite maiſon, qui es dans le pays de Sabine, ou dans celui de Tibur; car ceux qui n'ont pas deſſein d'offenſer Catulle, prétendent que tu es de Tibur; mais ſes ennemis, qui veulent le choquer, ſoutiennent & ſont toujours prêts à gager que tu es dans le territoire de Sabine. Soit donc que tu dépendes des Sabins, ou plutôt des Tiburtins, &c.

Et l'on montre encore aujourd'hui cette maiſon près du petit bois conſacré à Tiburnus. C'eſt ce bois de Tiburnus, dont il eſt parlé dans l'Ode VII. du Livre I.

*Et præcepſit Anio, & Tiburni lucus, & uda
Mobilibus pomaria, rivis.*

Ce Tiburnus étoit le frère de Catulus & de Coras, qui bâtirent Tibur, & lui donnerent le nom de leur frère ainé. Virgile dans le VII. Livre.

Mais je crois que ce ſont des ouvrages ſuſpectés; car les *Elégies ſont très communes*. Ce jugement de Suétone eſt remarquable. Sur ce que des *Elégies*, qu'on attribue à Horace, ſont vulgaires & communes, il décide qu'elles ne ſont pas de lui. Nos Critiques d'aujourd'hui, qui ſe rompent la tête à chercher des défauts dans les Anciens, & qui attaquent ſouvent ce qu'il y a de plus beau, parceque c'eſt ce qui eſt le plus opoſé à leur génie, en jugeroient bien autrement: plus ils verroient de choſes plates & triviales dans ces *Elégies*, plus ils aſſureroient qu'elles ſont d'Horace. Quel malheur pour eux qu'elles ſe ſoient perdues! Ils ſ'en ſerviroient comme d'un titre autentique, ravis d'avoir trouvé des témoins, vrais ou faux, qui dépoſaſſent en faveur des modernes contre l'antiquité.

Car les *Elégies ſont très communes*. Suétone pouvoit tirer d'Horace même une preuve de la ſuppoſition de ces *Elégies*: car en parlant de ſes vers, il dit dans la dernière Epitre du ſecond Livre:

Carmina compono, hic Elegos.

Je fais des Odes, un autre fait des Elégies.

Et l'Epitre eſt fort obſcure; ce qui n'étoit nul-

pays de Sabine ou de Tibur, & l'on montre encore aujourd'hui cette maison près du petit bois consacré à Tiburnus.

Il est tombé entre mes mains des Elégies qui portent son nom, & une Epître en prose, comme s'il recommandoit le soin de sa fortune à Mécénas: mais je crois que ce sont des ouvrages supposés; car les Elégies sont très communes, & l'Epître est fort obscure; ce qui n'étoit nullement le vice d'Horace. Il naquit le 8. de décembre, sous le Consulat de L. Cotta, & de L. Manlius Torquatus, & mourut sous celui de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, le 27. de novembre, à l'âge de cinquante-neuf ans accomplis, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, tout joignant le tombeau de Mécénas.

nullement le vice d'Horace] C'est donc notre faute quand nous trouvons dans Horace des obscurités; mais très souvent aussi c'est la faute des Commentateurs & des Interpretes, qui en mille rencontres ont embrouillé ce qui étoit clair & facile, & l'ont entièrement gâté par les mauvais sens qu'ils lui ont donnés.

Il naquit le 8. de décembre] Le vj. des Ides de décembre, c'est-à-dire le 8. du même mois, l'an de Rome 688. soixante-trois ans avant la naissance de Notre Seigneur.

Sous le Consulat de L. Cotta & de L. Manlius Torquatus] C'est Horace qui le dit dans l'Ode XXI. du Livre III.

O nata mecum Consule Manlio.

Bouteille, qui êtes née comme moi sous le Consulat de Manlius.

Et dans l'Ode XIII. du Livre V.

*Tu vina Torquato move
Consule pressa meo.*

Faites donc venir promptement du vin qui ait été serré l'année de ma naissance, sous le Consulat de Torquatus.

Et mourut sous celui de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus] C'étoit l'an de Rome 745. six ans avant la naissance de Notre Seigneur. Suétone s'est donc trompé quand il dit ensuite, à l'âge de cinquante-neuf ans accomplis. Car depuis le 8. de décembre 688. jusqu'au 27. de novembre 745. on ne trouvera que

cinquante-sept ans moins onze jours; mais c'est peut-être une faute de copiste.

Après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant pas donné le tems de signer son testament] Le Droit Civil admet les testaments de vive voix, pourvu que le Testateur déclare & nomme son héritier devant sept témoins. Justinien dans le second Livre des Institutes, titre X. §. 13. Si quis autem sine scriptis voluerit ordinare jure civili testamentum, septem testibus adhibitis, & sua voluntate coram eis nuncupata; sciat hoc perfectissimum testamentum jure civili, firmumque constitutum. Si quelqu'un veut faire, selon le Droit Civil, son testament sans écrire, qu'il ait sept témoins; qu'il déclare sa volonté en leur présence, & qu'il sache que selon les loix civiles, ce testament est très parfait & très valable.

Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, tout joignant le tombeau de Mécénas] Car Mécénas logeoit au bout des Esquilies, où il avoit fait bâtir une maison superbe, & son tombeau par conséquent.

Joignant le tombeau de Mécénas] Mécénas étoit mort la même année. Mais d'où vient qu'Horace lui ayant survécu, n'a laissé aucune marque de la douleur qu'il avoit de sa perte? Cela ne me paroît pas possible: il aimoit trop Mécénas, & lui avoit trop d'obligation pour avoir laissé à d'autres le soin de pleurer sa mort. Cet endurcissement ne seroit pas pardonnable; & si on pouvoit lui reprocher justement une si noire ingratitude, je lirois ses ouvrages avec moins d'estime pour eux que de mépris pour leur Auteur, & je me repentirois même d'avoir employé tant de tems à les com-

commenter & à les traduire. Voyons donc si l'antiquité ne nous fournira rien qui puisse justifier un silence qui paroît d'abord si suspect & si odieux. Dion, en parlant de l'année qui fut la dernière de la vie de Mécénas, assemble d'abord tous les événemens heureux qui arrivèrent à Auguste cette année-là ; & après avoir fait entendre fort clairement, que les huit ou neuf premiers mois ne donnèrent à ce Prince que des sujets de joie, il ajoute que la fin ne répondit pas au commencement, & que la mort de Mécénas vint interrompre cette suite de prospérités qui avoient duré jusqu'au neuvième mois. La mort de ce Favori d'Auguste n'arriva donc qu'après ce tems-là ; & quand même elle seroit arrivée immédiatement après, ce qui peut n'être pas, car Dion n'en marque pas le jour, on voit que depuis la fin d'octobre jusqu'au vingt-sept de novembre, Horace n'auroit pas eu le tems d'effuyer ses premières pleurs. Il est donc constant qu'il ne survécut pas longtems à son ami, & cela marque mieux que tout ce qu'il auroit pu faire, la tendresse qu'il avoit pour lui. Sans doute il accomplit alors ce qu'il avoit promis quelques années auparavant, lorsqu'il écrivit à Mécénas attaqué d'une maladie très dangereuse, qui lui faisoit souhaiter la mort :

*Ab! te mea si partem anima capis
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus aequè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducat ruinam: non ego perfidum
Dixi sacramentum: ibimus, ibimus,
Uicunq; præcedes, supremum
Corpore iter comites parati, &c.*

Ab! si la violence du destin se hâte de vous enlever, & de me ravir la moitié de moi-même, qu'attend ici l'autre moitié? Que tardé-je davantage, moi qui ne suis point si cher au peuple Romain, & qui ne puis vous survivre entier? Oai, le jour fatal qui éclairera votre pompe funèbre, éclairera aussi la mienne. Je ne l'ai pas juré en vain: nous irons, nous irons tous deux ensemble. De quelque manière & en quelque tems que vous me précédiez, je serai toujours prêt à vous suivre. Rien ne pourra jamais être assez fort pour me séparer de vous, &c.

Si Horace avoit tiré son horoscope, il n'auroit pas mal jugé de la conformité de son astre avec celui de Mécénas; mais sans doute il connoissoit moins la force de son étoile, que celle de son amitié. Et il est aisé d'être bon Prophète, quand on ne prédit que des choses qu'il dépend de soi d'accomplir.



CHRONOLOGIE DES ANNÉES D'HORACE, PAR LES CONSULS.

An. An. An. CONSULS.
de Rom. avant J. C. d'Hor.

- | | | | |
|---|-----|-----|---|
| 688 | 63. | 1. | L. Aurelius Cotta II.
L. Manl. Torquatus II. |
| 689. | 62. | 2. | L. Jul. Cesar.
C. Marcius Figulus. |
| 690. | 61. | 3. | Ciceron.
Antoine. |
| Conjuration de Catilina. Naissance d'Auguste. | | | |
| 691. | 60. | 4. | D. Jun. Silanus.
L. Licinius Murena. |
| 692. | 59. | 5. | Calpur. Piso.
M. Valer. Messala. |
| 693. | 58. | 6. | Q. Métellus Celer.
L. Afranius. |
| 694. | 57. | 7. | C. Jul. Cesar.
M. Bibulus. |
| 695. | 56. | 8. | L. Calpur. Piso.
A. Gabinius. |
| 696. | 55. | 9. | P. Lentulus Spinther.
Q. Métellus. |
| 697. | 54. | 10. | Cn. Cornel. Lentulus.
L. Marcius Philippus. |

Horace passa les neuf ou dix premières années de son âge à Vénuse, comme cela paroît par l'Ode IV. du Livre III. Et après ce tems-là il fut mené à Rome pour y être instruit. Satire VI. Livre I. Epître II. Livre II.

- | | | | |
|------|-----|-----|---------------------------|
| 698. | 53. | 11. | Pompée II.
Crassus II. |
|------|-----|-----|---------------------------|

An. An. An. CONSULS.
de Rom. avant J. C. d'Hor.

- | | | | |
|---|-----|-----|---|
| 699. | 52. | 12. | Ap. Pulcer.
L. Dom. Ænobarbus. |
| Cette année Crassus va faire la guerre aux Parthes. | | | |
| 700. | 51. | 13. | Cn. Domitius Calv.
M. Valere Messala. |
| 701. | 50. | 14. | Pompée III.
Q. Métellus. |
| 702. | 49. | 15. | M. Marcellus.
Servius Sulpicius. |
| 703. | 48. | 16. | L. Paulus.
C. Marcellus, <i>Cousin germain de M. Marcellus, Consul l'année précédente.</i> |
| 704. | 47. | 17. | L. Lentulus.
C. Marcellus, <i>frère de M. Marcellus.</i> |
| 705. | 46. | 18. | C. Cesar II.
P. Servilius Vatia.
Isauricus. |
| Bataille de Pharsale. Pompée assassiné en Egypte. | | | |
| 706. | 45. | 19. | Q. Fuf. Calenus.
P. Vatinius. |
| Cesar se rend maître d'Alexandrie au mois de mars. | | | |
| 707. | 44. | 20. | C. Cesar III.
M. Lépidus. |
| Cesar reforme le Calendrier. | | | |
| | | | k 2 |
| | | | 708. |

An. de Rom. avant J. C. d'Hor.	An.	An.	CONSULS.
708.	43.	21.	C. Cesar IV. <i>Dictateur, créé Consul honoraire.</i> Q. Fabius Maximus, & Trebon. Asper.

Il faut rapporter à cette année, ou à la précédente, la mort de Catius, Philosophe Epicurien. Peu de tems avant sa mort, Horace avoit fait contre lui la Satire IV. du Liv. II. Horace va étudier à Athenes vers le commencement de cette année. Le Consul Fabius étant mort le dernier jour de l'année, Cesar nomme à sa place C. Caninius. Surquoi Cicéron dit plaisamment que Caninius n'avoit pas fermé l'oeil pendant son Consulat.

709.	42.	22.	C. Cesar V. M. Antoine.
------	-----	-----	----------------------------

Cesar est tué. Dolabella Consul à sa place. Auguste revient d'Epire, où Cesar l'avoit envoyé, dans le dessein où il étoit de marcher lui-même contre les Parthes.

710.	41.	23.	C. Panfa. A. Hirtius.
------	-----	-----	--------------------------

Ces deux Consuls ayant été tués dans le combat de Mutine, Auguste fut nommé Consul, & prit pour Collegue Q. Pédius. Brutus va en Macédoine, passe par Athenes, & emmene avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels étoit Horace. Epitre II. du Livre II. Il passe en Asie. Horace fait la Satire VII. du Livre I. cette année ou l'année suivante.

711.	40.	24.	Lépidus II. Munatius Plancus.
------	-----	-----	----------------------------------

Horace parle de ce Consulat dans l'Ode XIV. du Livre III.

*Non ego hoc ferrem calidus juvenis,
Consule Planco.*

Je n'aurois pas souffert cet affront dans la chaleur de ma jeunesse, sous le Consulat de Plancus.

Il avoit alors vingt-quatre ans, & il étoit à l'armée de Brutus. Bataille de Philippes. Horace fuit & abandonne son bouclier. Après la bataille il revient à Rome, & fait l'Ode XXIV. du Livre I.

An. de Rom. avant J. C. d'Hor.	An.	An.	CONSULS.
712.	39.	25.	P. Servilius Vatia. Isauricus II. L. Antonius, frere de M. Ant.

Le Consul L. Antonius assiégé dans Perouse par Auguste.

713.	38.	26.	Cn. Domitius Calvinus II. Asinius Pollio.
------	-----	-----	--

Horace fait l'Ode I. du Livre II. à Pollio. Il va à Brindes avec Mécénas, & fait la Satire II. du Livre I.

714.	37.	27.	L. Censorinus. C. Calvisius Sabinus.
------	-----	-----	---

Traité de Paix conclu à Misene entre Auguste, Antoine & Pompée.

715.	36.	28.	Appius Claudius Pulcher. C. Norbanus.
------	-----	-----	--

Auguste épouse Livie femme de Claude Neron, qui la donne lui-même grosse de six mois. La guerre recommence entre le jeune Pompée & Auguste. Ménas quite le parti de Pompée, se donne à Auguste, & lui livre la Sardaigne & les troupes qu'il commandoit. Pompée envoie redemander ce perfide: Auguste le refuse. Combat naval de Cumes, où la flotte d'Auguste est maltraitée par Ménécrate, Lieutenant de Pompée. Ménas tue ce Ménécrate, & répare en quelque façon ce désavantage. Auguste battu encore près de Sicile, & sa flotte est très maltraitée par les tempêtes. Pompée enflé de ces succès, se déclare fils de Neptune.

716.	35.	29.	M. Vipsanius Agrippa. L. Caninius Gallus.
------	-----	-----	--

Auguste rappelle Agrippa des Gaules où il soumettoit quelques révoltés: le charge du soin de faire bâtir une flotte, & d'assembler une armée navale. Toute cette année se passe en préparatifs. Ménas quite Auguste, & se redonne à Pompée. Horace fait cette année l'Ode VII. du Liv. V.

717.	34.	30.	L. Gellius. M. Cocceius Nerva.
------	-----	-----	-----------------------------------

Auguste se met en mer. Il est battu d'une violente tempête en doublant le cap de Palinure. Ménas

DES ANNEES D'HORACE.

LXXVII

Ménas tombe sur ses vaisseaux dispersés, en prend plusieurs, & en brule quelques autres. Auguste trouva moyen de regagner ce perfide, qui trahissant encore Pompée, se rend à Auguste avec la flotte qu'il commandoit. Auguste le fait Tribun de soldats. Agrippa gagne le combat naval de Miles. Auguste veut passer à Tauroménium, est battu & perd une grande partie de sa flotte. Agrippa gagne un autre grand combat naval, Auguste à la tête de ses troupes de terre, & Pompée à la tête des siennes étant spectateurs du combat. Ce fut apparemment avant ce dernier avantage qu'Horace fit l'Ode IV. du Livre V. contre Ménas.

An. An. An. CONSULES.
de Rom. avant J. C. d'Hor.

718. 33. 31. Sext. Pompeius, parent
d'Auguste.
L. Cornificius.

Le jeune Pompée est tué en Phrygie. Amnistie accordée pour la seconde fois à ceux de son parti. Pompeius Varus revient à Rome. Horace fait l'Ode VII. du Livre II.

719. 32. 32. M. Antoine II. Il se dé-
mit le jour même, & à
sa place on mit L. Atratinus.
L. Scribonius Libo.

720. 31. 33. Auguste II.
L. Volcatius Tullus.

Horace fait la IV. & la VI. Satire du Livre II.

721. 30. 34. Cn. Dom. Enobarbus.
C. Sosius.

Guerre civile rallumée entre Antoine & Auguste, & Rome pleine de trouble & de dissensions. Horace fait l'Ode XVI. du Livre V.

722. 29. 35. Auguste III.
Messala Corvinus.

Mécénas se prépare à suivre Auguste sur mer, pour se trouver à la bataille d'Actium. Horace fait sur cela l'Ode I. du Livre V. Antoine est vaincu & mis en fuite le 2. de septembre. Horace chante cette victoire d'Auguste dans l'Ode IX. du Livre V. sur la fin de la même année.

An. An. An. CONSULS.
de Rom. avant J. C. d'Hor.

723. 28. 36. Auguste IV.
M. Crassus.

Prise d'Alexandrie au mois d'août. Mort d'Antoine & de Cléopâtre. Horace fait l'Ode VI. & l'Ode XXXVII. du Liv. I. l'Ode XXIV. du Liv. III. paroît composée environ dans ce même tems-là.

724. 27. 37. Auguste V.
Sextus Apuleius Nep.

Guerres civiles terminées. Titre d'Empereur donné à Auguste. Il ferme le temple de Janus, pour la première fois. Ses trois triomphes au mois d'août. Horace fait l'Ode XII. du Liv. I. La VI. du Liv. III. est aussi de ce même tems, ou de l'année suivante. Sur la fin de cette même année le titre de *Pere de la Patrie* déferé à l'Empereur, qui s'obstine à le refuser.

725. 26. 38. Auguste VI.
M. Agrippa II.

Le titre de *Prince*, c'est-à-dire de *Prince du Sénat* déferé à Auguste. Horace paroît avoir fait cette année l'Ode II. du Liv. I. à moins qu'on n'aime mieux la rapporter à la fin de l'année 712. immédiatement après la bataille de Philippi. Auguste consacre & dédie la bibliothèque d'Apollon Palatin. L'Ode XXXI. du Liv. I. faite sur ce sujet.

726. 25. 39. Auguste VII.
Agrippa III.

Auguste se met en marche pour aller faire la guerre en Angleterre; mais les Ambassadeurs que les Anglois lui envoyèrent pour faire la paix, le trouvent à Rimini. Horace fait l'Ode XXXV. du Livre I. sur ce départ. Ce Prince se prépare à aller porter ses armes en Espagne, & Horace, qui croyoit le suivre à ce voyage avec Septimius, fait sur cela l'Ode VI. du Livre II. La même année Auguste avoit fait un beau discours au Sénat, pour obtenir la permission de se démettre de l'Empire, afin qu'il pût passer le reste de ses jours en repos. C'est le sujet de l'Ode XVI. du Livre II. qui fut faite dans ce même tems-là. Nom d'Auguste donné à l'Empereur. Les Romains craignent qu'Auguste ne transporte le siège de l'Empire à Troye. Horace fait l'Ode.

l'Ode III. du Liv. III. pour détourner ce malheur. Auguste part pour l'Espagne, où il est trois ans. Car il ne retourna à Rome qu'au commencement de l'an 729.

An.	An.	An.	CONSULS.
<i>de Rom. avant J. C. d'Hor.</i>			
727.	24.	40.	Auguste VIII. Statilius Taurus II.

Horace fait l'Ode X. du Liv. II. l'Ode XI. du Liv. IV. A cet âge il avoit fait la plupart de ses vers d'amour, & les Satires 2. 3. 4. 8. 9. & 10. du Livre I. & la première du Livre II.

An.	An.	An.	CONSULS.
728.	23.	41.	Auguste IX. M. Silanus.

Phraate va avec le secours des Scythes contre Tiridate, qui s'étoit emparé du Royaume des Parthes: est rétabli sur le trône. Tiridate cherche un asile près d'Auguste, & lui remet entre les mains le plus jeune des enfans de Phraate, qu'il avoit enlevé. Phraate le demande par ses Ambassadeurs. Horace fait l'Ode XXVI. & l'Ode XXXIII. du Liv. I. l'Ode IV. & l'Ode XIII. du Livre II. & l'Ode XXVI. du Livre III. Temple de Janus fermé pour la seconde fois par Auguste. Je crois que l'Épître V. du Liv. I. fut faite au mois de juillet de cette année.

An.	An.	An.	CONSULS.
729.	22.	42.	Auguste X. C. Norbanus.

L'Ode II. du Liv. II. paroît avoir été faite cette année après le rétablissement de Phraate. Auguste envoie une armée contre les Arabes, sous la conduite d'Ælius Largus Gouverneur d'Égypte. Horace fait l'Ode XXIX. du Livre I. Mort du Poète Quintilius Varus, parent de Virgile, qu'Horace tâche de consoler par l'Ode XXIV. du Livre I. Mécénas amoureux de Licinia qu'il épousa bientôt après. L'Ode XII. du Livre II. faite sur ce sujet. Espagnols vaincus: révolte des Parthes contre Phraate. Ode VIII. du Liv. III. Auguste de retour d'Espagne, où il avoit été dangereusement malade. Horace fait sur ce retour l'Ode XIV. du Liv. III. On peut aussi rapporter à cette même occasion l'Ode XXXVI. du Livre I. qui fut faite par conséquent à la

fin de cette année ou au commencement de l'année suivante.

An.	An.	An.	CONSULS.
<i>de Rom. avant J. C. d'Hor.</i>			
730.	21.	43.	Auguste XI. Il met à sa place L. Sestius Nepos. C. Calpurnius Piso.

Auguste renvoie le jeune Phraate à son pere. On peut rapporter à cette année l'Ode XIX. & l'Ode XXIX. du Livre III. Cette année Auguste accepta pour toujours la puissance Tribunicienne qu'il avoit refusée auparavant. Il adopte Tibère. Mort du jeune Marcellus.

An.	An.	An.	CONSULS.
731.	20.	44.	M. Cl. Marcellus, Ætern. L. Arruntius Nepos.

Fannius Cépio, & Muréna, beau-frere de Mécénas, conspirent contre Auguste, & sont punis. Sur la fin de cette année Auguste passe en Sicile pour aller de-là en Asie.

An.	An.	An.	CONSULS.
732.	19.	45.	M. Lollius. Q. Æmilius Lépidus.

L'Épître XX. du Livre I. fut écrite à la fin de cette année, ou au commencement de l'année suivante. Agrippa succède à Mécénas au gouvernement de Rome. Mécénas l'avoit eu plus de dix ans. Auguste, après avoir réglé toutes les affaires en Sicile, va en Grece, & passe l'hiver à Samos.

An.	An.	An.	CONSULS.
733.	18.	46.	M. Apuleius. P. Silius Nerva.

Au printems de cette année Auguste part de Samos & passe en Asie. Tibère envoyé en Orient avec une armée, remet Tigrane sur le trône d'Arménie, & Phraate sur celui des Parthes. Enseignes Romaines prises par les Parthes sur Crassus & sur Antoine, renvoyées à Auguste. Horace fait les Épitres III. IV. & VIII. du Liv. I. Il avoit fait un peu auparavant les Odes XIX. & XXX. du Livre I. L'Ode IV. & l'Ode V. du Liv. III. sont de cette année ou de l'année suivante. Naissance de Caius César fils d'Agrippa & de Julie, fille d'Auguste.

DES ANNEES D'HORACE

LXXIX

An. An. An.
de Rom. avant J. C. d'Hor.

CONSULS.

734. 17. 47. C. Sentius Saturninus.
Q. Lucretius Vespillo.

Entiere defaite des Espagnols par Agrippa. Les nouvelles de ce que Tibere avoit fait en Orient, arrivent à Rome. Horace écrit l'Épître XII. du Livre I. Virgile part pour aller à Athenes. Il y arrive en même tems qu'Auguste qui revenoit d'Orient, se rembarque avec lui, tombe malade à Mégare, & meurt à Brindes. Quand il partit de Rome, Horace fit l'Ode III. du Livre I. On peut rapporter à la fin de la même année l'Ode IX. du Livre III. & la Satire V. du Livre II. qui peut aussi avoir été faite l'an de Rome 728.

735. 16. 48. Cn. Cornelius
Lentulus.
Pub. Cornelius
Lentulus.

736. 15. 49. C. Furnius.
C. Silanus.

Jeux séculaires faits par Auguste. Horace avoit composé un peu auparavant le Poème séculaire, l'Ode XXI. du Livre I. & l'Ode VI. du Livre IV. L'Épître XIII. du Livre I. peut être de ce tems-là, sur la fin de l'année. Les Allemands batus par Lollius. Naissance de Lucius César fils d'Agrippa & de Julie, fille d'Auguste.

737. 14. 50. L. Domitius
Enobarbus.
Pub. Cornelius Scipio.

Auguste amoureux de Licinia, femme de Mécénas, fait le voyage des Gaules, pour avoir plus de liberté avec elle, & nomme Statilius Taurus Gouverneur de Rome, à la place d'Agrippa, ou plutôt à la place de Messala Corvinus, qui n'étant pas propre à cet emploi, ne l'exerça que peu de jours. Horace fait l'Ode I. du Liv. III. la I. & la X. du Livre IV. Lollius batu par les Allemands.

738. 13. 51. M. Livius Drusus
Libo.
L. Calpurnius Piso.

Les Sicambres & les Rhétiens vaincus par Drusus & par Tibere au mois d'aout. Cependant Auguste est dans les Gaules. L'Ode IX. du Liv. IV. à Lollius est de cette année ou de la suivante.

An. An. An. CONSULS.
de Rom. avant J. C. d'Hor.

739. 12. 52. Cn. Lentulus.
M. Licinius Crassus.

Les Romains suportent avec beaucoup d'impatience l'absence d'Auguste, & soupirent après son retour. Horace fait l'Ode II. & l'Ode V. du Livre IV.

740. 11. 53. Tibere Neron.
Quintilius Varus.

Retour d'Auguste à Rome. Horace chante, par son ordre, la victoire que Drusus & Tibere avoient remportée dix-sept ou dix-huit mois auparavant sur les Rhétiens, les Vindeliciens & les Sicambres. Il fait pour Drusus l'Ode IV. du Liv. IV. & pour Tibere l'Ode XIV. du même Livre. L'Épître VII. & l'Épître X. du Livre I. sont environ de ce même tems-là. Auguste fait grand Pontife à la place de Lépidus qui venoit de mourir.

741. 10. 54. M. Valere Messala.
P. Sulpicius Quirinus.

Mort d'Agrippa. Nouvelles victoires de Drusus & de Tibere sur les Vindeliciens, les Rhétiens & les Sicambres. Horace fait l'Ode XV. du Livre IV. C'est, à mon avis, la dernière Ode qu'Horace ait composée. Il ne pouvoit mieux finir que par les louanges d'Auguste.

742. 9. 55. Paul. Fab. Maximus.
Q. Aelius Tubero.

Jé crois que ce fut sous ce Consulat qu'Auguste donna Lollius pour Gouverneur à son petit-fils Caius César, qui avoit alors huit ou neuf ans. Horace écrit sur cela à Lollius l'Épître XVIII. du Livre I. Drusus fait la guerre en Allemagne.

743.

An. de Rom. avant J. C. d'Hor.	An.	An.	CONSULS.	An. de Rom. avant J. C. d'Hor.	An.	An.	CONSULS.
743.	3.	56.	Jule Antoine, fils de M. Antoine. Q. Fabius Maximus Africanus.	745.	6.	58.	Marcus Censorinus. Alinius Gallus, fils de Pollion.

Julius Florus étoit avec Tibere dans la Pannonie. Horace lui écrit l'Épître II. du Livre II. Cette année toutes les guerres étant terminées, on ordonna que l'on fermeroit pour la troisième fois le temple de Janus; mais cela fut empêché par la révolte des Daces & des Dalmates. Dans ces entrefaites Horace composa l'Épître I. du Livre II. Les deux Épitres, dont l'une est adressée à Julius Florus, & l'autre à Auguste, sont les derniers Ouvrages d'Horace; au moins il ne paroît pas qu'aucun des autres ouvrages, dont la date est incertaine, puisse avoir été fait après l'année de ce Consulat. Si ce n'est l'Épître XIII. du Livre I. qui est l'instruction qu'Horace donne à celui qui portoit de sa part à Auguste la I. Épître du Livre II.

744. 7. 57. Cl. Drusus.
Q. Crispinus.

Drusus meurt en Allemagne, dans sa trentième année.

Auguste donna cette année son nom au mois d'aout, qui étoit auparavant appelé *Sextile*, parceque c'étoit le sixième mois. Les Romains vouloient qu'il le donnât au mois de septembre, qui étoit le mois de sa naissance; mais il aimait mieux celui d'aout, parceque ce mois-là il avoit été fait Consul pour la première fois, & qu'il avoit remporté plusieurs victoires considérables. La mort de Mécénas arriva ensuite sur la fin de la même année, comme on le voit manifestement dans Dion. Horace le suivit de près, car il mourut le 27. de novembre. Voilà tout ce qu'on peut savoir de plus certain de la vie & des ouvrages d'Horace. La date de plus de la moitié de ses ouvrages est incertaine, & dans la plupart il faut se contenter de savoir qu'une telle Ode, par exemple, une telle Épître, ont été faites avant ou après celles-ci ou celles-là, sans qu'on en puisse dire précisément le tems. Cela ne laisse pas d'être fort utile, & d'éclaircir beaucoup de difficultés.



N O U V E A U X
ECLAIRCISSEMENTS
SUR LES
O E U V R E S
D' H O R A C E,

AVEC LA REPONSE A LA CRITIQUE

D E

M. M A S S O N,

Ministre Réfugié en Angleterre.

P A R M. D A C I E R.

Tom. I.

1

NOUVEAUX
ECLAIRCISSEMENTS
SUR LES
OEUVRES
D'HORACE
AVEC LA REPONSE A LA CRITIQUE
DE
M. M. A. S. D. N.
PAR M. D. A. C. I. E. R.



REPONSE

A LA

CRITIQUE

DE

M. MASSON

A MONSIEUR ***

COMME je suis très persuadé, Monsieur, que l'homme n'agit pas moins par ses propres lumières, quand il suit la vérité qu'un autre lui montre, que quand il la trouve de lui-même par ses seuls efforts, j'attendois avec impatience la nouvelle Chronologie d'Horace, par M. Masson, que l'on m'avoit déjà annoncée. Je regardois comme un grand bonheur qu'elle parût dans le tems qu'on travailloit actuellement à une nouvelle édition de mes Commentaires, qui n'étant pas encore bien avancée, me permettroit de reformer les endroits où je me serois trompé & de perfectionner mon ouvrage: car ce n'est qu'à force de bonnes critiques que les ouvrages parviennent à leur perfection.

Je me préparois donc, Monsieur, à profiter des lumières d'un si savant homme, dont j'avois conçu une grande idée, sur ce qu'on m'avoit mandé qu'il écrivoit contre M. le Févre même. Car je raisonnois justement, comme Platon dit qu'auroit raisonné la mere du Roi de Perse, si quelqu'un avoit été lui annoncer qu'un simple Bourgeois (a) d'Athenes se préparoit à faire la guerre à son fils. Cette Princesse, dit-il, n'auroit pas manqué de penser que cet inconnu fonderoit le succès de ses grands desseins sur sa grande capacité, sur sa sagesse & sur son expérience. Moi de même, je pensois que M. Masson, qui entreprenoit d'écrire contre M. le Févre, étoit sans doute un homme d'une capacité consommée, & d'un génie supérieur.

(a) Alcibiade.

Enfin, Monsieur, elle a paru cette docte Critique, & je viens de recevoir ce Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je ne veux ni vous prévenir, ni prévenir le Public contre cet ouvrage. Je ne dois être cru qu'autant que je prouverai. Vous allez donc juger, Monsieur, si M. Masson apporte ici ces grandes qualités & ce beau génie que sembloit demander cette haute entreprise; & si vous trouverez dans son écrit cette lecture bien digérée, ce jugement formé, & ce bon goût de critique dont il faut être muni en ces occasions. Si la présomption tenoit lieu de mérite, il n'y auroit pas de meilleur Critique que M. Masson: car il y en a ici une très suffisante; elle éclate dès le titre même du Livre. Rien de plus vain que ce titre: *La Vie d'Horace rangée par ordre chronologique, de manière qu'elle tient lieu d'un Commentaire historique & critique sur la plupart & les principaux ouvrages d'Horace, qui sont rendus à leur véritable date, éclairés d'un nouveau jour, & dégagés des mauvaises interprétations des plus célèbres Interprètes, & surtout de M. le Fèvre & de M. Dacier.* (a)

N'est-ce pas là un beau titre? Il n'y manque pour fleurir qu'un trophée avec M. le Fèvre & moi au pied, & ce mot pour légende:

DE COMMENTATORUM GENTE.

M. Masson ne s'est pas souvenu de ce mot de Sophocle:

Ζεύς μεγάλης γλώσσης ὕβριτος ὑπὲρ ἑχθαίρει.

Jupiter hait l'orgueil de ces langues hautes.

Et il a oublié qu'Horace même fait Apollon vengeur des langues superbes, *magna vindicem linguæ*. L'enflure de ce titre a sans doute déplu à ce Dieu, qui a refusé de l'inspirer. Voilà pourquoi ces grandes promesses, au lieu de la lumière qu'elles annoncent, n'ont produit que de la fumée, comme j'espère de le faire voir.

Mais n'exigez pas, Monsieur, que je suive pied à pied notre Critique; il faudroit faire des volumes plus gros que le sien. Je hais naturellement ces ouvrages polémiques, qui emportent un tems qu'on peut mieux employer, & qui ne sont le plus souvent qu'un travail inutile; & je n'aime point à relever les fautes des autres sans nécessité. Le plus sage des Empereurs dit fort bien: *Laisse les fautes qu'on fait où on les fait*. Et ailleurs: *C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser là*. (b)

Il n'y a point ici de nécessité. Le public est équitable; & s'il se laisse quelquefois prévenir, cela est rare, & l'entêtement est court. Ne craignez pas que les opinions, que notre Critique débite comme des loix ou comme des oracles, le subjuguent, si son Livre a quelque cours; car l'impression ne met pas toujours en lumière les écrits qu'on lui confie, & il y en a tel qui

Quaerit coelo lucem, ingemuitque repertâ.
Le public lui rendra justice, comme il a déjà fait en d'autres occasions.

Je ne répondrai donc ici qu'à ses critiques qui demandent une longue discussion, chargeroient trop mes Commentaires; les autres, qui pourroient être refutées en peu de mots, & qui mériteroient de l'être, on les trouvera dans le cours de mes Remarques.

J'admire d'abord la confiance avec laquelle M. Masson dit dans la Préface: (c) *Quoique plus*

(a) Horatii Vita ordine chronologico sic delineata, ut vice sit Commentarii historico-critici in plurima & præcipua Poetæ carmina, quæ veris redduntur antiquis, nova dominantur lucet, & præva vindicantur interpres. (b) M. Antonii Liv. VIII. 31. & liv. X. 20. (c) At licet plura centum viri suis adnotationibus Horatium illustrare conati fuerint, maxima tamen pars, ne quidem per somnium, de nostra methodo, seu de Poetâ cum historiz monumentis conferendo, cogitasse videtur.

plus de cent Auteurs ayant échoué d'éclaircir Horace par des Commentaires, la plupart ne se sont pas avisés de ma méthode, qui est de conserer le Poëte avec les monumens historiques.

Voilà un reproche bien grave: Ils ne se sont pas avisés de sa méthode, non pas même en songe. Qu'importe que la plupart ne l'ayent pas fait, s'il y en a qui l'ont fait, non pas en songe, mais réellement? M. le Fèvre l'a fait. Il a prouvé qu'Horace ne pouvoit être entendu que par cette méthode: il a rangé toute la vie de ce Poëte par années & par Consuls, & sur chaque année il a rapporté ce qui s'est passé de plus considérable, & qui peut avoir quelque rapport à ce qu'Horace écrit. Je l'ai fait après lui avec encore plus d'étendue; j'ai mis à la tête de chaque ouvrage d'Horace un argument, pour en expliquer & la date & le sujet; & j'ai tiré de l'Histoire des éclaircissements, qui répandent un fort grand jour sur la plupart de ses piéces qu'on n'avoit point entendues, & sur une infinité de passages qu'on avoit mal expliqués. Quand même je me serois trompé dans ces éclaircissements, il est toujours constant que cette méthode a été trouvée & suivie; & cela pouvoit suffire, à mon avis, pour réprimer la vanité de ce Critique, & pour l'empêcher de dire: *Ma méthode, de nostra metoda*.

Mais il faut, Monsieur, vous accoutumer de bonne heure à son langage. Tout ce qu'il prend aux autres il l'appelle sien. Les trois quarts de son ouvrage ne sont que de ces larcins qu'il étale comme des richesses qui lui appartiennent. Il fait souvenir de ces coureurs de nuit, le conte est celebre, qui ayant arrêté un homme de la Cour dans son carosse, se hâtoient de le dépouiller. Le Courtisan, pour se tirer plutôt d'une compagnie si ennuyeuse, leur aidait de son côté; & en voulant détacher promptement son colet, qui étoit d'un fort grand prix, il le déchiroit. Ce que voyant le chef de la bande: *Comment, coquin, lui dit-il, tu déchires notre colet.* Cette méthode appartient à M. Masson au même titre: *Notre colet, notre méthode*, cela est égal.

J'avois dit à la fin de l'Art Poétique: *Ceux qui seront curieux d'avoir une Vie d'Horace plus étendue, pourront la faire eux-mêmes avec beaucoup de facilité sur la Chronologie que je donne ici.* M. Masson a profité de cet avis; la facilité que je lui avois promise, & qu'il a trouvée, l'a tenté. Il a étendu cette Chronologie; il y a fait quelques changemens; il a suivi l'Ere de Varron, au lieu que j'ai suivi celle de Verrius Flaccus, Auteur des Fastes Capitolins. Ces deux Eres ne diffèrent qu'en ce que Varron avance d'une année la fondation de Rome; de sorte que l'année de la naissance d'Horace, qui selon Verrius est la 688. de la fondation de Rome, est selon Varron la 689. Du reste elles conviennent pour les faits, & pour les Consuls. Enfin, il y a réformé deux ou trois dates; & sur cela il s'en est cru l'Auteur. Il satisfait ainsi à peu de frais la violente passion qu'il a pour la chronologie, qui l'occupe tout entier. Tout est chronologie chez lui. Je ne blâme pas cette occupation; elle est si louable qu'il y a des Auteurs Juifs qui assurent qu'Elie depuis qu'il a été enlevé aux cieux, ne travaille qu'à la chronologie. Grande autorité pour M. Masson. Mais ce qui m'afflige, c'est que ce qui ne paroît d'abord qu'une vision Judaique, est peut-être une fiction très ingénieuse, pour nous dire que l'homme ne doit point prétendre parvenir jamais à connoître parfaitement les tems. Car si un si grand Saint en deux mille six cents ans, & dans le ciel, où les tems sont mieux connus qu'ici, n'a pu encore approfondir tous les secrets de cette science; il n'y a pas lieu d'espérer qu'un homme, dont la vie est si courte, & qui rampe sur la terre, y fasse de grandes découvertes, & en aplanisse toutes les difficultés. Je crains que M. Masson ne nous donne pas de grands éclaircissements sur cette matière.

Quoi qu'il en soit, il prétend que M. le Fèvre & moi, avons donné de certaines dates à des piéces qui doivent être rapportées à d'autres tems, & que nous n'avons pas toujours deviné les sujets sur lesquels elles ont été faites, & il se flatte d'avoir été plus heureux. Voilà le fonds de son ouvrage, où il mêle de tems en tems quelques remarques pour éclaircir le texte, & pour critiquer nos explications.

Vous vous souvenez sans doute, Monsieur, de celebre Ion (a), qui se vantoit d'expliquer Homere mieux que personne, & qui dit que les amateurs de ce grand Poëte lui devoient une couronne d'or. Cette couronne est mieux due à M. Masson, qui a le merveilleux talent d'expliquer, non pas un seul Poëte, comme faisoit Ion, mais tous les Poëtes, & qui est commençant par celui-ci nous prépare à voir beaucoup d'esprit & peu de lecture. Car il nous apprend

(a) que ses Livres ne l'ont pas suivi dans son exil, mais que pour son esprit, il l'accompagna partout, & qu'il en jouit, & il s'applique ce vers d'Ovide:

Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque.

Il est trop modeste sur sa lecture. Si vous prenez la peine de lire son ouvrage, vous y en trouverez une si grande, que vous jureriez qu'une nombreuse bibliothèque l'a suivi.

J'avoue même qu'elle m'a presque fait peur, à moi qui laisse cette grande étendue de savoir à ces têtes fortes, & qui bien instruit de ma follesse, me renferme dans un petit nombre de Livres, que je tâche d'entendre, & que je relis toujours.

A l'égard de son esprit, qui l'accompagne si fidèlement & dont il jouit, je ne fais si c'est une fort bonne compagnie; je crains qu'il ne lui joue encore quelque mauvais tour, & qu'il ne le serve aussi mal en Hollande & en Angleterre, qu'il l'a déjà servi en France. L'expérience ne nous apprend que trop qu'on change de climat sans changer d'esprit; & il y a longtemps que Pythagore nous avertit: (b) *Que les changemens de lieu n'enseignent pas la sagesse.* Vous allez, Monsieur, connoître bientôt le caractère de cet esprit: prenez la peine de lire le petit chapitre qui suit la Préface, & où pour nous donner d'abord une belle idée de sa critique, M. Maillon entreprend d'expliquer ces vers de la Satyre IV. du Livre I.

Beatus Fannius ultra delatis capsis & imagine, cum mea nemo Scripta legat, vulgò recitare timentis.

J'ai dit dans ma Remarque: Que quand un Poëte étoit approuvé généralement, & que ses écrits avoient quelque autorité, le plus grand bonheur, & la plus grande récompense qu'il pouvoit attendre, c'étoit de voir ses ouvrages & son portrait, ou sa statue, consacrés publiquement dans la bibliothèque que qu'Auguste avoit faite dans le temple d'Apollon Palatin. Ce Fannius donc, quoique méchant Poëte, avoit tant fait par ses intrigues & par ses cabales, qu'enfin contre toute sorte d'apparence & de justice, il avoit obtenu la permission de porter lui-même & de consacrer ses écrits & son portrait dans la bibliothèque d'Auguste; & que c'est de quoi Horace se moque ici très finement. Fannius, dit-il, est bienheureux d'avoir consacré lui-même, sans aucun obstacle, ses ouvrages & sa statue dans la bibliothèque d'Apollon, lorsque l'on connoit à peine mes écrits, que je crains de lire en public, &c. Ce n'est point une imagination que j'aye forgée; j'ai pour garant le vieux Commentateur, qui écrit que les Livres & les portraits des Auteurs qui étoient reconnus pour bons, & qui faisoient autorité, étoient placés dans la bibliothèque publique avec ceux des autres.

M. Maillon assure que je me suis trompé; qu'Horace ne parle ici que des bibliothèques des particuliers, & qu'il fait servir vulgò à delatis capsis, & à recitare timentis; de manière qu'à son compte ce passage devoit être traduit: Fannius est bienheureux, lui qui ne cherche qu'à plaire aux particuliers qui ont des bibliothèques, en leur offrant ses Livres & son portrait, au lieu que personne ne lit mes ouvrages, que je crains de lire à ces particuliers qui ont des bibliothèques. (c)

Il veut qu'ici vulgus signifie les particuliers qui ont des Livres. Fannius ne cherche que les gens à bibliothèque, pour leur donner ses Livres & son portrait. Il faisoit qu'il en eût bonne provision. Apparemment il avoit à ses gages des Peintres & des Copistes. Et Horace, au contraire, suit les gens à bibliothèque, & craint de leur lire ses ouvrages.

Voilà une découverte bien nouvelle & bien curieuse. On n'accusera pas M. Maillon de l'avoir prise dans les Dictionnaires, ou dans les anciens Auteurs; il ne l'a prise que dans sa tête. C'est un tuteur qui lui fournit des richesses peu communes, que nous ignorions toujours sans lui. Mais malheureusement pour ce Critique, Horace nous donne la raison pourquoi il craint de lire ses ouvrages en public; parce, dit-il, que je sais que presque personne n'aime la satire. La raison de cette aversion est qu'il y a très peu de gens qui ne méritent la censure.

(a) Dans la Préface. nempe timere sua scripta, recitare vulgo, cui proinde Fannius placere voluerit, eadem (vulgò) ultra se scribi plaudens suos cum capsis Libros, & imaginem ostendens.
(b) *Quamvis quibusdam ad litteras opusculum deditur, sed non ad sapientiam.*
(c) Imò potius privatas bibliothecas indicat, quod Poëta sese Fannio dissimilem probaturus, habet, se

Ob hanc rem, quid sunt quos genus hoc minime juvat, ut patet
Plures culpam dignos.

Comment cela s'ajuste-t-il avec la pensée de M. Masson? Ne trouve-t-on des gens qui craignent la satire que parmi ceux qui ont des bibliothèques? Je ne veux pas le presser sur une conjecture si hasardée, ni lui faire voir que les termes dont Horace se sert la combattent. Quelque amoureux qu'il soit de ses pensées, il n'y persistera pas.

Dans la Satire VI. du Livre I. Horace dit à Mécénas:

Cum referre negas, quali sit quisque parente
Natus, dum ingenuus.

Vous vous souciez peu de quel pere on soit né, pourvu qu'on soit bonnet homme.

(a) M. Masson veut qu'ici *ingenuus* soit un terme de droit, & qu'Horace dise: Vous vous souciez peu de quel pere on soit né, pourvu qu'on soit de condition libre. Mais M. Masson me permettra de l'assurer, que si Horace avoit dit cela, il auroit dit une chose très peu sentée, & qu'il se seroit contredit très grossièrement. Car l'ingénuité du fils suppose nécessairement la liberté, l'affranchissement du pere. L'état du pere n'auroit donc pas été indifférent à Mécénas pour le choix de ses amis; & par conséquent Horace n'auroit pu lui dire, qu'il ne se mettoit pas en peine de quel pere on fût né: *Referre negas, quali sit quisque parente natus*. C'est comme si nous disions aujourd'hui: Vous ne vous souciez pas qu'on soit né d'un pere roturier, pourvu qu'on soit Gentilhomme. Cela paroîtroit très ridicule: car un homme ne peut être Gentilhomme, s'il n'est né d'un pere noble, comme un homme ne pouvoit être *ingenuus*, sans être fils d'un homme libre. Il est donc impossible qu'*ingenuus* soit ici un mot de droit, pour marquer l'état, la condition; c'est une simple épithète qui marque les bonnes qualités, & qui signifie seulement, *homme de probité & de vertu*. Mécénas auroit fait cas du fils d'un esclave, pourvu qu'il eût été honnête homme; & c'est ce qu'Horace lui dit, comme dans le vers 63. de la même Satire:

Qui turpi feceris honestum,
Non patre raelaro, sed vitâ & pectore puro.

A vous qui discerniez l'honnête homme du faquin, non pas par l'éclat de la naissance, mais par la pureté des mœurs, & par la bonté du coeur.

C'est cette pureté des mœurs, & cette bonté du coeur, cette probité, qui constituent l'*ingenuus*, l'*honestus*, dont Horace parle, soit qu'il soit né d'un pere esclave, ou d'un pere déjà affranchi. Qu'on lise la piece entiere, on sera encore plus étonné de cette belle critique de M. Masson, & j'ai honte de la refuser.

M. Masson n'est pas toujours si opposé à la raison, rendons-lui justice, il la suit quelquefois. Par exemple, il explique fort bien ces vers de l'Ode. IV. du Liv. III.

Vulture in Appulo,
Altritis extra limen Apuliae.

Mot à mot, sur le Vultur de la Pouille, hors des frontieres de la Pouille, ma patrie. Car j'ai refusé au long les erreurs des Interpretes, & de M. Girard, qui n'avoient pu comprendre comment Horace apelloit la montagne de Vultur, Appulienne, en la mettant hors des frontieres de la Pouille. J'ai détruit la ridicule imagination de ceux qui ont cru qu'Apulie étoit:

(a) Mécénas non nisi *ingenuus* in amicitiam recipiebat, parum curans sive an sit liberitatis patre, vel claro procreati, modò ipsi essent ingenui. Ita malum Poëtam interpretari, quàm de ipsius ingenuitate cum aliis intelligere, si quidem *ingenuus* est, qui statim, ut natus est, liber est, ut Justinus definit. p. 9.

étoit le nom de la nourrice d'Horace; j'ai fait voir que ce Poëte parle ainsi, parceque le *Vultur* étoit sur les frontières de la Pouille & de la Lucanie; d'un côté il étoit de la Lucanie, & de l'autre il étoit de la Pouille. *Lucanus*, an *Appulus*, onseps, comme il dit lui-même dans la I. Satire du Liv. II. en parlant de sa patrie. (a) M. Maillon n'a pas jugé ma Remarque indigne de lui; il l'a approuvée en se l'attribuant. Voilà le sceau qu'il met aux choses qui ont le bonheur de ne lui pas déplaire. Je me félicite de son approbation.

Mais ce qui m'étonne, c'est que comme les avares, qui ne méprisent pas les plus petits profits, il ramasse les choses les plus communes. Sur le 1. vers de l'Ode XXI. du Liv. III. où Horace dit à sa bouteille:

O nata mecum Consule Manlio,

Bouteille, qui êtes née comme moi sous le Consulat de Manlius;

j'ai averti que tous les Interpretes s'y sont trompés; & qu'Horace ne parle pas du vin, mais de la bouteille: que *nata*, née, est là pour *facta*, faite, parceque les Anciens disoient *naître*, pour être fait, comme dans l'Ode XXVII. du Liv. I. *Natus in usum letitiae scyphis*: Et enfin, que les ouvriers marquoient aussi l'année sur leurs ouvrages. Ce n'est pas encore là tout. Sur le 5. vers de la même Ode:

*Quocumque lectum nomine Massicum
Servas.*

J'ai dit: Dans le premier vers, Horace ne parle que de la bouteille, & dans celui-ci il parle du vin.

Les paroles d'Horace présentent ce sens-là si naturellement, que je ne pensois pas avoir fait une Remarque bien merveilleuse, & qui méritât que quelqu'un voulût s'en faire honneur. Cependant M. Maillon ne dédaigne pas de la donner comme sienne; car voici sa remarque: (b) Dans l'Ode XXI. du Liv. III. Horace s'adressant à sa bouteille, dit qu'elle est née comme lui sous le Consulat de Manlius. Mais ce passage doit être entendu de la bouteille, & non pas du vin, puisqu'il ajoute:

*Quocumque lectum nomine Massicum
Servas.*

N'est-ce pas là une belle conjecture, & bien neuve?

En voici une plus délicate, & dans laquelle M. Maillon témoigne une merveilleuse sagacité: sur ce vers de l'Ode XXVIII. du Liv. III.

Cessantem Bibuli Consulis amphoram;

Une de ces bouteilles paresseuses du Consul Bibulus;

j'ai dit, par ce mot, cessantem, paresseuse, Horace en marquant la vieillesse du vin, fait allusion à l'histoire du Consul Bibulus, qui n'osa jamais paraître pour résister à César son Collègue, & qui se tint enfermé dans sa maison toute l'année de son Consulat, &c. On peut voir le reste de la Remarque, où je crois avoir mis dans tout son jour la finesse de la raillerie, qui est dans ce passage, & l'adresse du Poëte, qui par une seule épithète, qu'il donne à sa bouteille, trouve le secret de remettre devant les yeux l'histoire du Consulat de César & de Bibulus, & de peindre l'inaction & la paresse de ce dernier. Quel

(a) Unde intelligitur qui potuerit mons ille Poëte dici *Appulus*, & tamen *aliricis extra limen Apulie*. Quod cum non intelligerent Interpretes antiqui, male de nutrice exposuerunt, cosque sequitur Torren-
tius. p. 15.

(b) Equidem Lib. III. Od. XXI. amphoram alloquens cum secum natam Consule Manlio dicit. Sed de ipsa testis venit intelligendus, non de vino, cum addat *quocumque lectum* &c. p. 130.

Quel usage M. Masson fait-il ici de son talent, & de cet esprit qui l'a suivi? Il copie ma Remarque; il nous apprend que Bibulus ne fit rien pendant son Consulat, & qu'il laissa tout faire à César, de manière que les plaissans de Rome, au lieu de dire: *sous le Consulat de César & de Bibulus*, disoient: *sous le Consulat de Jules & de César*. Et après avoir bien établi ce point d'histoire, il ajoute très finement: (a) *Horace fait peut-être allusion à cette paresse de Bibulus*. Il n'en est pas bien assuré, mais il s'en doute. Quelle pénétration!

Il n'est pas toujours si heureux. Voici une de ses critiques qu'il donne pour sienne & pour bonne, & qui ne me paroît ni l'un ni l'autre. C'est sur l'Ode XIV. de ce même Livre.

*Herculis ritu modo dictus, ô plebs,
Morte venalem petiisse laurum, &c.*

Cette Ode fut faite sur le retour d'Auguste, qui revenoit d'Espagne dans son X. Consulat, l'an de Rome 729. M. Masson en convient. Mais comme j'ai cru, après Torrentius, qu'il falloit rapporter à cette même occasion la celebre médaille qui représente d'un côté deux femmes avec cette inscription:

Q. RUSTIUS FORTUNAE ANTIAT.

Et de l'autre un autel avec ces mots:

CAESARI AUGUSTO, FORTUNAE REDUCI, EX. SC.

M. Masson vient avec ses airs ordinaires; il prononce qu'il faut (b) remarquer ici la nouvelle erreur où je suis tombé; & il assure que cette médaille ne fut frappée qu'en 734. cinq ans après le retour d'Auguste de son voyage d'Espagne, & pour son retour de son voyage d'Asie. Il se fonde sur un passage de Dion, qui écrit (c) que les Romains voulurent faire à Auguste, à ce retour d'Asie, toutes sortes d'honneurs, mais qu'il les refusa tous, & qu'il permit seulement que l'on consacrat un autel à la Fortune, qui l'avoit ramené, *Fortunae reduci*. *Ἐν ἑσθῇ προσήκασθαι*, dit-il, *πλὴν τύχῃ τὴν ἱπποσύνην ἔτι γὰρ αὐτὸν ἐκάλεισαν, βωμὸν ἱερῶσθαι*. *Quorum nullum accepit nisi quod Fortunae reduci, sic enim illam vocarunt, aram consecrari passus est*. Voilà une érudition qui paroît fort bonne.

Croiroit-on que j'eusse répondu à cette critique de M. Masson, longtems avant que de l'avoir vue? Un jour ayant voulu lire par hasard les Commentaires du Comte Mezzabarbe sur les médailles d'Occo, j'y trouvai tout du long cette remarque, & j'y répondis sur le champ. J'ai été surpris de la retrouver ici. M. Masson n'a fait, à son ordinaire, que la transcrire & se l'attribuer.

Mais sa vanité a été malheureusement frustrée; car en voulant se parer de la remarque de ce savant Antiquaire, il n'a fait que se rendre propre son erreur, & qu'ajouter la faute d'un autre à toutes celles qu'il a faites de son chef.

Le Comte Mezzabarbe s'est trompé en ce qu'il a cru que Dion avoit voulu dire que cette épithete, *reduc*, fut donnée pour la première fois à la Fortune, après le retour d'Auguste. Et c'est ce que Dion ne dit point du tout. Il dit seulement qu'Auguste permit aux Romains de consacrer un autel à cette Déesse sous ce nom: *Fortunae reduci*; car, ajoute-t-il, *c'est ainsi qu'ils l'ont appelée*. Il ne dit pas: *C'est ainsi qu'ils l'appellèrent alors*; mais *c'est ainsi qu'ils l'ont appelée*, sans désigner le tems. En 734. on éleva à Rome un autel à la Fortune sous ce titre, *Fortunae reduci*. Mais c'est à mon avis fort mal raisonner, que de conclure de là qu'on n'avoit jamais fait auparavant des remerciemens à la Fortune sous ce même titre, pour avoir conservé & ramené l'Empereur. Horace a fait des vœux à la Fortune d'Antium en 726. pour la conservation d'Auguste, Ode XXXV.

(a) Eo forsitan alludit Horatius.

tio. p. 220.

(b) Annotanda venit nova C. Dacieri hallucina-

(c) Liv. LIV. 11.

XXXV. Liv. I. & cette médaille en est la suite ; elle fut faite trois ans après en 729. pour la remercier d'avoir exaucé ces vœux , & d'avoir ramené Auguste. L'autel qui y est représenté , n'est pas l'autel érigé à Rome en 734. mais l'autel que cette Déesse avoit depuis longtems à Antium. On peut voir ma Remarque sur l'Ode XIV. du Liv. III.

Voici une autre de ses critiques , qu'il ne donne pas véritablement pour sienne , mais qui ne sera pas non plus bien juger de son discernement. Il est certain qu'il y blesse également l'Histoire , & un caractère connu , quoiqu'il eût été bien averti.

Horace en parlant de la bataille de Philippes , & de la victoire d'Auguste , dit dans l'Ode VII. du Liv. II.

*Quum fracta virtus , & minaces
Turpe solum tetigere mento.*

Après que la valeur eut été contrainte de céder , & que le victorieux eut fait mordre honteusement la pousière à nos plus fiers combatans.

J'ai dit dans la Remarque , que *virtus* est ici la valeur , la force , & qu'Horace fait honneur à Auguste en parlant si avantageusement des ennemis qu'il avoit vaincus , &c.

(a) M. Masson aime mieux suivre l'opinion de quelques Commentateurs , qui ont cru qu'Horace employe ici *virtus* , au propre , pour la vertu. Et il se fonde sur ce que Velleius dit : *Que Cassius étoit meilleur Capitaine , & Brutus plus homme de bien. In altero major vis , in altero virtus.* Mais quelque réputation de vertu qu'eût eu Brutus , Horace n'étoit pas assez méchant Courtisan pour désigner par cette qualité le meurtrier de César , en parlant à Auguste même. D'ailleurs , l'expression *fracta virtus* , ne peut souffrir ce sens-là. La valeur , la force , peut être surmontée , mais la vertu ne le peut ; elle est toujours *infracta*. Aussi Lucilius , celui qui voyant la bataille perdue , s'étoit fait prendre comme s'il eût été Brutus , pour donner le tems à celui-ci de se sauver , quand il fut mené à Antoine , & qu'il le vit surpris de ne pas voir Brutus qu'il attendoit , il lui dit : *Je t'assure que nul ennemi n'a pris ni ne prendra Brutus ; à Dieu ne plaise que la Fortune ait tant de pouvoir sur la Vertu.* Marque certaine que la vertu de Brutus demeura *infracta* , invincible. Mais je m'étonne que M. Masson en relevant si fort la vertu de Brutus , nous assure pourtant que sur le point de se tuer , il prononça ces deux vers Grecs :

Ω-τλήμων ἀρετῇ , λόγῳ δ' ἄρ' ἦσθ' , ἐγὼ δὲ σε
Ὡς ἔργον ἦσκον , σὺ δ' ἄρ' ἐδάλευες τύχην.

*Misérable vertu , tu n'es qu'un nom frivole ,
Je te croyois un bien , tu ne l'es qu'en parole ;
Vile esclave du sort.*

Si Brutus avoit prononcé ces vers , il se seroit bien démenti , & il auroit détruit tout ce qu'il avoit établi dans le beau traité qu'il avoit composé de la vertu. M. Masson cite pour garans Dion & Plutarque. Dion le rapporte (b) , il est vrai. Eh ! qui est-ce qui croira Dion sur le caractère des hommes & des grands hommes ? M. Masson a-t-il oublié le reproche qu'on a fait à cet Ecrivain , d'aimer à répandre un noir venin sur les personnages les plus estimés ? En voici une preuve. C'est un trait de son invention ; il a cru ruiner la réputation de Brutus , en lui attribuant ce mot très indigne d'un honnête homme. Mais Plutarque le rapporte de même , si nous en croyons M. Masson. Je prie le Lecteur de ne pas l'en croire , & j'ose l'assurer que Plutarque n'en dit pas un mot. Il étoit trop sensé pour attribuer à Brutus une maxime si opposée à son caractère , & qui l'auroit deshonoré. Au contraire , il rapporte en propres termes que Brutus dans le moment qu'il se tua , dit : *Qu'il s'estimoit plus heureux que ceux qui l'avoient vaincu , non seulement pour le passé , mais pour le présent , en ce qu'il laissoit un renom de vertu qui ne finiroit jamais.* Est-il rien de si opposé à cette affreuse maxime que Dion lui attribue ? L'esprit de M. Masson ne l'a pas bien servi en cette rencontre. Je ne comprends pas même comment il

(a) Pag. 53.

(b) Liv. XLVII.

il a pu s'y tromper, après la Remarque que j'en avois faite sur ces mots de l'Épître VI. du Livre I.

-----*Virtutem verba putas, &c.*

L'Ode IV. & l'Ode XIV. du IV. Livre furent faites pour célébrer les exploits de Drusus & de Tibère contre les Rhétiens & les Vindéliciens, qu'ils vainquirent l'an de Rome 738. M. Masson fait ici un exploit digne de lui; il dit en parlant de cette expédition: *Horace dans l'Ode XIV. du Livre IV. l'assigne manifestement à la même année que Dion; c'est-à-dire l'an de Rome 738. sous le Consulat de Drusus Libo, & de Calpurnius Piso. Et cette Ode ne fut pourtant faite que trois ans après, sous le Consulat de Claude Neron & de Quintilius Varus, l'an 740. comme je le montrerai plus bas. (a)*

Il tient parole, car plus bas il dit: *Qu'il peut assurer que cette Ode XIV. ne fut faite qu'après le retour d'Auguste. (b)*

Et moi je puis assurer qu'il dit vrai; mais s'il continue cette belle méthode de critiquer, il me tiendra dans une gêne continuelle. Je n'oserais louer ses belles découvertes, de peur qu'il ne m'arrivât quelquefois, sans le savoir, de me louer moi-même; car on n'a pas toujours présent tout ce que l'on a écrit. Je serois tombé ici dans le cas, si heureusement je ne m'étois souvenu que j'en avois fait quelque Remarque assez circonstanciée. En effet j'ai averti que ces deux Odes, la IV. & la XIV. du Livre IV. n'ont été faites que vers l'an de Rome 740. après le retour d'Auguste de son voyage des Gaules, quoique les exploits qu'Horace y célèbre soient de l'an 738. M. Masson ne fait que répéter tout ce que j'ai avancé. Il se sert de toutes les preuves dont j'ai appuyé mon sentiment. Il n'y a point de fidélité plus scrupuleuse, excepté qu'il n'aime pas à nommer ceux qui lui ont fourni ses mémoires, & qu'il s'imagine toujours avoir trouvé tout ce qu'il a lu. *Solet hic imaginofum.* J'ai averti que Scaliger avoit fort mal expliqué le plus beau passage de cette Ode XIV. M. Masson profite encore de l'avis, & se met en possession de cette critique, que je n'ai touchée qu'en passant. Et il a grand soin de relever une négligence de M. le Fèvre, qui dans sa Chronologie d'Horace a marqué, *Alexandria capta VI. Kal. Aprilis; Alexandrie prise le 27. de mars*, au lieu qu'elle ne fut prise qu'à la fin d'août; comme je l'ai marqué. M. le Fèvre avoit été trompé par Scaliger, qui a écrit dans le V. Livre de son excellent ouvrage, *de Emendat. Temp. Dies autem Alexandria receptæ notatus est in fastis marmoreis ad. VI. Kal. april.* Il a confondu la prise d'Alexandrie par Jules César avec la prise d'Alexandrie par Auguste. Jules César l'avoit prise au mois de mars de l'année 706. & Auguste la prit au mois d'août de l'année 723. J'avois corrigé cette erreur sans en parler: c'est ainsi qu'il en faut user sur les fautes qui n'ont échappé que par inadvertance à ces grands hommes, qui ont travaillé si utilement pour nous. Mais ce n'est pas là la politique de M. Masson; il aime à relever les fautes, & les fautes déjà corrigées, comme s'il étoit le premier qui s'en fût aperçu. (c)

Sur ces vers de l'Ode IV. du Livre IV.

*Videre Rhæti bella sub Alpibus
Drusum gerentem, & Vindelici.*

Je me suis opposé aux Interpretes qui vouloient ôter la conjonction du second vers, en lisant:

Drusum gerentem Vindelici;

(a) Horatius expeditionem in Rhætos & Vindelicos à Tiberio Drusoque auspiciis secundis peractam hoc anno fuisse, cui Dio eam assignat, dicitur testatur Lib. IV. Ode XIV. quæ tamen non nisi triennio post cantata, ut inferius ostendamus. p. 333.

(b) Attamen affirmare licet XIV. saltum Odam Lib. IV. post illum Augusti reditum cantatam esse. p. 348.

(c) Ut nihil sit dubitandum quin & eo mense, sextili, Cleopatra decesserit, atque adeo Cl. viri erraverint, qui ad Cæsarem Octavianum referant, quod in Calendario Vet. die ad VI. Calend. april. notatur. Hoc die Cæsar Alexand. recepit. Hoc enim ad Julium Cæsarem pertinet. pag. 177.

Et ne faire qu'une seule nation de ces deux nations vaincues. J'ai prouvé par les Historiens & par les Géographes, que *Rhati & Vindelici* sont deux peuples fort differens. Que croyez-vous, Monsieur, que fasse sur cela M. Masson? Il fait une belle remarque pour avertir que (a) *cette particule & a été rejetée mal à propos dans quelques éditions, & par quelques Interpretes, comme l'enseignent les Historiens même qu'il citera, qui parlent des Rhétiens & des Vindeliciens, comme de deux peuples differens.* La bonne géographie ne lui coute pas plus que la bonne critique.

M. le Fèvre avoit cru que l'Ode V. du Livre IV. avoit été faite l'an de Rome 734. J'ai combattu ce sentiment, & prouvé qu'elle ne fut faite que l'an 739. sous le Consulat de Cn. Cornelius Lentulus, & de Licinius Crassus, & qu'elle fut composée sur le long séjour qu'Auguste faisoit dans les Gaules, où il fut depuis l'an 737. jusqu'à l'an 740. Que dit sur cela le modeste M. Masson, qui dans sa Preface prie le Lecteur de ne lui attribuer aucun malin vouloir, aucune jalousie, aucune envie, & de le croire éloigné de toute vaine & ambitieuse ostentation? Comme s'il étoit le premier qui eût deviné & la date & le sujet de cette Ode, il critique M. le Fèvre, & sans dire un seul mot de moi, il prononce cet oracle (b): *C'est sous le Consulat de Lentulus & de Crassus, que nous pensons que cette Ode fut composée.* N'est-ce pas là une pensée bien neuve, & qui lui est enfin venue, après qu'il a bien sué à comparer le texte avec les monumens historiques?

L'Ode IX. du même Livre a paru à M. le Fèvre avoir été faite sous le Consulat de Lollius, l'an 732. Dans mes Remarques j'ai prouvé par ce seul vers,

Consulque non unius anni,

qu'elle ne fut pas faite l'année de ce Consulat, mais longtems après. Voici encore M. Masson qui pense selon sa coutume, (c) *Cette Ode IX. du Livre IV. dit-il, a été écrite au même Lollius. M. le Fèvre l'attache mal à propos à son Consulat; ce seul vers, Consulque non unius anni, prouve qu'elle fut faite longtems après.* Voilà un art de penser bien merveilleux.

J'ai fait voir qu'Horace ne peut avoir fait cette Ode qu'après l'an de Rome 737. puisqu'il y parle en termes couverts du malheur qui étoit arrivé en Allemagne à Lollius, qui fut défait cette année-là sous le Consulat de Domitius Enobarbus & de Scipion. M. Masson s'attribue encore cette conjecture, & dit gravement: (d) *Ces choses étant bien comparées ensemble, & bien pesées, notre conjecture paroîtra assez sûre, qu'Horace ne fit cette Ode qu'après cette année 737. & après la défaite de Lollius.*

En effet, cette conjecture est assez sûre; mais M. Masson a très grand tort de l'appeler *sienna*. Il aime trop la propriété, & ne paroît pas assez scrupuleux sur les moyens d'acquiescer.

Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il appelle cela *ma contredire à chaque page*. Apparemment *contredire* est un synonyme de *pillier*, dans la langue de M. Masson. Mais il devoit en avertir, & nous donner son dictionnaire. J'avoue que cette maniere de critiquer peut tromper quelques Lecteurs, & faire passer le Censeur pour habile homme, jusqu'à ce qu'on lui réponde. Mais que deviendra cette réputation, après qu'on lui aura répondu?

Encore, s'il s'étoit contenté de s'approprier ces petites conjectures sans faire de bruit, à la bonne heure; tant d'autres pillent les Écrivains sans les nommer; je n'aurois rien dit. Mais en cet endroit-là même, voyez l'imprudence! il m'attaque rudement, & m'accuse de m'être trompé en plusieurs manieres dans ce que j'ai dit de Lollius: *Dacierus*, dit-il, *multipliciter hic errat.* C'en est trop, & il me réduit à la nécessité de me défendre.

Voici les erreurs qu'il me reproche:

La premiere, c'est d'avoir dit que Lollius avoit commandé les armées avec succès en Allemagne,

(a) Hanc particulam & malè à quibusdam editoribus ac interpretibus rejici, docent vel historici deinceps citandi, qui Rhætos ac Vindelicos veluti diversos memorant. pag. 334.

(b) Tum censemus Horatium ad eum (*Augustum*) Libri IV. Odam V. scripsisse, &c. pag. 34.

(c) Ad eundem Lollium scripta est Ode IX. Lib. IV. quam malè Tanaq. Faber ad ejus Consulatum

alligat. Post enim concinnatam fuisse haud obscurè indicat versiculus 39. *Consulque non unius anni*, pag. 261.

(d) His inquam unà collatis ac ritè perpensis firma satis nostra videbitur conjectura, Horatium nempe non nisi post hunc annum ac Lollianam cladem id poematum contexuisse. p. 320.

magne, en Thrace, en Galatie: J'ai, dit-il, avancé cela sans aucune preuve, sans aucun témoin, *sine teste*.

En Allemagne j'ai pour témoins Julius Obsequens, & la Chronique d'Eusebe, qui assurent que Lollius vainquit les Allemands. Ce premier écrit dans son traité des prodiges: *Insidiis Romanorum Germanici circumventi sub M. Lollio, graviter vexati: Les Allemands surpris par les embûches des Romains, sont fort maltraités sous Lollius*. Je fais bien que Lipie a voulu corriger ce passage, & écrire: *Insidiis Germanorum Romani circumventi, &c. Les Romains surpris par les embûches des Allemands, &c.* Mais cette critique est absolument fautive; car Julius Obsequens parle du Consulat de Furnius & de Silanus, c'est-à-dire de l'an de Rome 736. Et il est faux que cette année-là Lollius eût été battu; il ne le fut que l'année suivante, en 737. Mais en 736. il avoit battu les Allemands; & cela est confirmé par la Chronique d'Eusebe, qui sous la même année 736. & le Consulat de Furnius & de Silanus, marque expressément: *Ἰσχυρὸς κατεβρίβησεν Ἀλλοῖς ποταμίσσας. Lollius défait les Allemands qui avoient repris les armes*. Il me semble que voilà d'assez bons témoins, & je pourrois dire en cette occasion ce que disoit le Juge Varius, dont parle Cicéron: (a) *Aut hoc testium satis est, aut nescis quid sit satis*.

Dans la Thrace, j'ai encore un bon témoin: c'est Dion qui écrit: (b) *M. Lollius étant allé au secours de Rhymétalcès, oncle & tuteur des enfans de Cotys, défait en Thrace les Besses*. M. Masson, pour éluder cette autorité, prétend qu'il faut corriger ce passage: & parceque dans le texte de cet Historien, quelque copiste ignorant a mis *Marcellus Lollius*, & que Lollius étoit appelé *Marcus*, & non pas *Marcellus*, il veut qu'on lise: *Marcellus Lentulus étant allé, &c.* Prétention très frivole. Il est bien plus naturel de lire *Marcus* pour *Marcellus*, comme a lu ce Traducteur Latin, & comme le texte Grec est corrigé en marge, la corruption étant bien plus aisée de *Marcus* en *Marcellus*, que de *Lentulus* en *Lollius*, qui sont des noms si différens, & qui ont si peu de rapport, qu'il ne peut arriver que très difficilement qu'on écrive l'un pour l'autre, au lieu que de la lettre majuscule *M.* qu'on mettoit ordinairement seule, on peut faire aisément *Marcus* & *Marcellus*. Ce procédé de M. Masson n'est pas honnête, de vouloir ainsi suborner & corrompre mes témoins.

A l'égard de la Galatie, j'avoue qu'on n'est pas assez instruit de ce qui s'y passa. On fait seulement que Lollius l'acquiesça aux Romains, & en fit une province Romaine, après la mort du Roi Amyntas, l'an de Rome 728. C'est ce qu'Eusebe témoigne en ces termes: *Ἀλλὰ Μάρκος Ρωμαῖοις Γαλατίαν ἐπέσχεσθε. Marcus Lollius Romanis Gallatiam acquisivit*. Auguste en donna le commandement à Lollius sur la fin de la même année, dix ans au moins avant qu'Horace eût fait cette Ode. Lollius y commanda en qualité de Propréteur; & cela suffit pour ma Remarque.

La seconde erreur que M. Masson me reproche, c'est d'avoir dit, qu'après que Lollius eut été défait en Allemagne en 737. il répara bientôt cet affront, & batit les Allemands en plusieurs rencontres. Il prétend que c'est contre la foi de l'Histoire. Mais tout ce qu'il dit ici contre moi, n'est qu'une pure chicane. Il est vrai que l'Histoire ne marque ni les tems ni les lieux où Lollius batit les Allemands après sa défaite; car les Historiens n'ont pas tout écrit. Mais c'est assez qu'Horace dit à Lollius, qu'il ne souffrira pas qu'un injurieux oublie répandre ses noires ténèbres sur tant de glorieux travaux.

*Totve tuos patiar labores
Impune, Lolli, carpere lividas
Obliviones.*

Ce qui marque certainement plus d'un exploit de Lollius; d'ailleurs, cela ne laisse pas d'être appuyé par l'Histoire, puisque Dion écrit qu'après que Lollius eut été battu, il se rendit encore assez redoutable pour obliger les Allemands avant l'arrivée d'Auguste, à quitter le Rhin, à se retirer dans leurs terres, à demander la paix, & à donner des otages. Voilà donc l'affront de Lollius assez bien réparé, & cela suffit pour justifier ce que j'ai avancé dans ma Remarque, où je n'ai voulu que donner une idée de Lollius, & faire envisager d'un coup d'œil ce qu'Horace a compris dans ce seul vers: *Totve tuos patiar labores*.

(a) Dans le II. Liv. de *Ein*.

(b) Liv. LIV.

La troisième faute dont m'accuse M. Masson, car il aime à multiplier ses critiques, c'est d'avoir cru que Lollius fut fait Gouverneur de C. César l'an de Rome 742. ce Prince n'ayant que huit ou neuf ans; au lieu qu'il prétend qu'Auguste ne lui donna cet emploi que l'an 751. lorsqu'il envoya ce jeune Prince en Orient. Quelle autorité rapporte-t-il contre moi? Aucune; & il n'en sauroit avoir. Velleius, qui étoit en Orient avec ce Prince, ne marque point le tems; il dit seulement en parlant de Lollius: *Quem veluti moderatorem juvenia filii sui Augustus esse voluerat.* Tacite n'en dit rien non plus; il nous apprend seulement que Quirinius succéda à Lollius dans cet emploi: *Datusque rector Quirinius C. Casari Armeniam obtinenti.* Aucun Historien n'ayant fixé le tems, j'ai pu croire, avec quelque sorte de raison, que Caius César fut mis entre les mains de Lollius à l'âge où l'on donne ordinairement des Gouverneurs aux Princes; & il semble que ce soit le sentiment de Lipse sur Tacite: *Fuit enim hic Lollius C. Casari rector, quo more Principibus juvenibus etiam nunc dantur,* & on les donne d'ordinaire à sept ou huit ans. Quelle apparence qu'Auguste eût attendu plus tard à donner un Gouverneur à son petit-fils, lui qui avoit tant de soin des enfans, qu'il chargeoit toujours quelqu'un de leur conduite. (a) *Rectorem quoque solitus est apponere pueris, donec adollescere.* Je n'ai même donné cela que comme une conjecture: j'ai dit: *Je crois que ce fut cette année, &c.* Il est vrai que le Cardinal Noris (b), que M. Masson suit ici, a écrit, qu'Auguste en envoyant C. César commander en Orient, lui donna Lollius pour Gouverneur, afin qu'il n'abusât pas d'un si grand pouvoir: *Ne tanto sibi delato imperio abuteretur.* Mais ce grand homme a parlé sur la foi de ces passages, sans les approfondir; ou bien il a voulu dire simplement, que quand ce jeune Prince partit pour l'armée, Auguste lui donna Lollius pour continuer auprès de lui les fonctions de Gouverneur: & nous avons vu pratiquer de notre tems la même chose. C'est donner bien tard un Gouverneur à un Prince, quand on lui remet l'autorité souveraine entre les mains; si auparavant on n'a formé ses mœurs, le Gouverneur est inutile. J'ai donc pour moi, & la coutume, & le bon sens; mais j'ai aussi les raisons dont M. Masson se sert pour refuter mon sentiment; car on en tire de nouvelles preuves.

Premièrement, il n'est pas vraisemblable, dit ce grand Critique, qu'on eût donné pour Gouverneur à un enfant de huit ans, un homme si considérable, & qui avoit été Consul. Cela est au contraire très vraisemblable. On choisit pour ces emplois les gens de la plus grande dignité. Lollius n'étoit nullement au-dessus de cet emploi, & le consulat, sous les Empereurs surtout, étoit moins grand que le soin d'élever & de former un petit-fils d'Auguste, un petit-fils qu'il avoit adopté, & qu'il destinoit à l'Empire.

En second lieu, dit M. Masson, Auguste donna à son petit-fils des maîtres, des Grammairiens, &c. Belle raison! Un Gouverneur empêche-t-il qu'un Prince n'ait ses Précepteurs, ses maîtres? Y a-t-il rien de si différent que leurs fonctions?

En troisième lieu, ajoute-t-il, Auguste lui-même servoit de Gouverneur à Caius & à Lucius. Il leur enseignoit souvent les lettres, & à nager, & les autres exercices. *Eoque & literas, & natas, (c) aliaque rudimenta per se plerumque docuit.* Mais si cela prouve contre le Gouverneur, il prouve aussi contre les Précepteurs; & il s'ensuivra de là que ces Princes n'avoient ni Gouverneurs, ni Précepteurs, ni maîtres. Voilà une belle éducation! Auguste se divertissoit souvent à enseigner lui-même, & à former ces Princes: cela empêchoit-il qu'ils n'eussent leurs maîtres & leur Gouverneur? N'est-il pas constant qu'Auguste leur avoit donné pour Précepteur Verrius Flaccus, le plus célèbre Grammairien de ce tems-là, & celui dont Festus Pompeius a abrégé l'excellent traité de *verborum significatione*. Il y a même sur cela une histoire assez singulière, & qui marque plus que toute autre chose le soin qu'Auguste avoit de bien élever ses enfans. Quand ce Prince eut témoigné à Verrius l'honneur qu'il lui faisoit de le choisir pour Précepteur de ses deux petits-fils, ou plutôt ses fils, car il les avoit adoptés, ce Grammairien témoigna quelque répugnance à quitter une école, où il avoit un grand nombre de disciples, pour se renfermer dans le palais, & n'en élever que deux. Auguste, touché de sa peine, lui permit de transporter son école dans son palais, à condition qu'il ne recevrait aucun nouveau disciple, & qu'il se contenteroit de ceux qu'il avoit déjà, & lui assigna de pension cent grands

sester-

(a) Sueton.

(b) Cenotaph. Pis. p. 191.

(c) Sueton.

sesterces, qui font deux mille cinq cens écus. Un Prince qui se resout à faire de son palais une espece de collège, ne laissoit pas ses fils sans Précepteur. Mais c'est m'arrêter trop longtems sur une critique, qui ne demandoit pas même qu'on y répondit.

Il me semble que me voilà suffisamment justifié des fautes où M. Masson m'accuse d'être tombé contre l'Histoire. Je ne fais s'il lui sera aussi aisé de se justifier de celles qu'il a commises contre le bon sens, en expliquant les vers 33. & 34. de cette même Ode.

*Consulque non unius anni,
Sed quoties bonus atque fidus
Iudex honestum prætulit utili, &
Rejecit alto dona nocentium
Vultu: & per obstantes catervas
Explicuit sua victor arma.*

Horace dit à Lollius: *Votre Consulat n'a point fini avec l'année; vous avez été Consul toutes les fois qu'en bon & fidele Juge vous avez preferé l'honnête à l'utile; rejeté hautement les presents des séducteurs; & qu'en vous servant de toutes vos armes, vous avez triomphé de cette foule d'ennemis, qui en nous s'oposent incessamment à la vertu.*

Par ces troupes, par ces ennemis qui s'oposent à nous, *obstantes catervas*, Horace entend manifestement cette foule de passions qui s'oposent à nous, & qui nous empêchent de marcher dans le chemin de la vertu; & par *sua arma*, ses armes, il entend la raison, l'intégrité, l'abstinence, le desintéressement, le courage, la force: en un mot, toutes les vertus qu'on peut opposer aux passions.

Dans ces beaux vers, Horace explique une vérité tirée du fond de la philosophie, qui est que le sage n'est pas seulement Consul pendant l'année, pour laquelle le peuple l'a revêtu de cette dignité; mais qu'il exerce cette grande charge, toutes les fois qu'il se sert heureusement des armes que la vertu lui a données pour combattre les passions. Il est plus clair que le jour que c'est là le sens de ce passage. C'est la même maxime qu'il a expliquée dans l'Ode II. du Livre III. où après avoir dit: *Que la vertu n'éprouve jamais de honteux refus, & qu'elle possède toujours des honneurs dont rien ne ternit l'éclat*; il ajoute:

*Nec sumit, aut ponit secures
Arbitrio popularis aura.*

Qu'elle ne prend & ne quite point les haches, quand il plaît au peuple.

Si le vertueux ne quite point les haches à la fin de l'année du Consulat, que le peuple lui a donné, & s'il les conserve toujours, il est donc Consul plus d'une année, & c'est ce qu'Horace dit. C'est ce qu'il enseigne encore dans l'Épître XVI. du Livre I.

On a de la peine à concevoir comment M. Masson, malgré l'évidence de ce beau sens, a pu prendre toutes ces expressions au propre; & en les détournant de la morale, les faire tomber sur l'Histoire, & les appliquer à l'occasion, où Lollius, après sa défaite, se retira, si l'on peut parler ainsi, vie & bagues sauvées du milieu de ce grand nombre d'Allemands (a). Il n'y a personne qui ne voye clairement que rien n'est plus absurde. Où étoit donc l'esprit de M. Masson? N'a-t-il pas senti que ce sens-là ne peut s'ajuster avec ce qui précède, où il n'y a rien qui ne combatte cette explication? Le seul mot *quoties*, toutes les fois, en fait découvrir tout le ridicule. Lollius a donc été Consul toutes les fois qu'il a dégagé ses troupes, & sauvé ses armes du milieu de ses ennemis? Ce sentiment est admirable. Il est aisé de voir que M. Masson n'est pas plus profond dans la morale que dans la critique. C'est ainsi qu'il employe cet esprit qu'il a si présent; & voilà les nouveaux jours qu'il donne à Horace. Il réussit mieux à copier, c'est son fort; aussi ne l'accusera-t-on pas d'ensevelir le talent: il le fait valoir le mieux qu'il peut; car il

copie

(a) Unde patet Horatium haud omnino per adulationem dicere Lollium victorem arma sua per obstantes catervas explicuisse, id est extricasse ac liberasse. pag. 319. & 320.

copie jusqu'aux moindres choses. J'en ai déjà rapporté plusieurs exemples: en voici encore quelques-uns qui ne sont pas indifférens, & qui achevent de faire connoître le caractère de M. Masson, & le mérite de son ouvrage. J'ai dit que la III. Epître du Livre I.

Julii Flori, quibus terrarum militet oris

Claudius Augusti privignus, &c.

avoit été écrite l'an de Rome 733. sous le Consulat de M. Apuleïus & de Silius Nerva; & que Claude est Claude Tibere Neron, fils de Tibere Neron & de Livie, qui étoit âgé de quatre ans quand Auguste épousa sa mere, & qui succéda à ce Prince. M. Masson redonne cela comme une chose très nouvelle: (a) *Il n'y a point de doute*, dit-il, *que cette Epître n'ait été écrite cette année à Florus, qui suivoit Tibere à l'expédition d'Orient, comme on le voit en la conférant avec l'Histoire.* Voilà cette méthode qu'il appelle *sienné*. Et ce beau-fils d'Auguste, ce fils de Livie appelé Claude, n'est autre que Tibere, qui succéda à Auguste, & qui étoit appelé Claude Tibere Neron. N'étoit-il pas bien nécessaire que M. Masson prit la plume, pour faire un Livre nouveau, où tout est vieux?

Sur le vers de la même Epître:

Et tangere vitet

Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo.

J'avois averti que le vieux Commentateur étoit ridicule d'avoir cru, qu'Horace avertissoit Celsus de ne pas piller les Livres des Sibilles, & j'avois épargné M. Blondel, qui, trompé par ce Commentateur, avoit dit la même chose. Mais M. Masson n'est pas si retenu; il fait sur cela une longue remarque contre M. Blondel. La critique n'étoit pas difficile à faire. M. Masson devoit bien plutôt s'appliquer le précepte d'Horace, & s'empêcher de piller les écrits que le public a déjà reçus. Il ne paroît pas qu'il ait beaucoup profité de la lecture de ce Poète. Il est au moins bien sourd à ce précepte: *Privatus ut quærat opes.* Qu'il cherche des richesses dans son propre fonds.

Il a encore finement deviné que l'Epître VIII. de ce Livre I. fut écrite la même année que la III. à Julius Florus, dont je viens de parler. (b) *C'est sans aucun doute*, dit-il, *que l'Epître VIII. du Liv. I. doit être assignée à la même année que la III. du même Livre à Julius Florus.* N'est-ce pas là un grand forcier, après ce que j'avois dit dans l'argument? Cette Epître fut écrite la même année que la III. à Julius Florus; Horace avoit quarante-six ans.

Horace marque fort bien son âge dans les derniers vers de l'Epître XX. du Livre I.

Me quater undenos sciat implevisse decembres,

Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

Il dit clairement qu'il eut quarante-quatre ans accomplis au mois de décembre de l'année du Consulat de Lollius & de Lépidus. J'avois dit simplement après M. le Févre: *L'an de Rome 732. Horace eut quarante-quatre ans accomplis. Il entroit dans sa quarante-cinquième le 8. de décembre; ainsi il étoit né le 8. de décembre de l'an 688. sous le Consulat de Cotta & de Manlius Torquatus.* Horace nomme lui-même les Consuls de l'année de sa naissance, lorsqu'il dit à sa bouteille:

O nata mecum Consule Manlio;

& Suétone les a marqués bien formellement.

M.

(a) *Nullum verò est dubium quin hoc anno Epistola III. Lib. I. ad Florum Tiberii in Orientem euntis eomittem, data sit, uti collatio cum historiâ demonstrat. Hicce Augusti privignus, ac Livie filius, qui Claudius fuerit dictus, nullus alius præterquam Ti-*

berius, qui post Augustum Imperio potitus est, quique Tiberius Claudius Nero vocabatur. p. 285.

(b) *Eidem procal dubio tempore, cujus est Epistola III. venit assignanda octava ipsiusmet Lib. I. ad Celsum Albinovanum. p. 297.*

M. Masson vient avec sa gravité ordinaire ; & comme s'il s'agissoit d'un point de chronologie très difficile & très contesté, il prononce : (a) *Le 8. de décembre, sous le Consulat de Lollius & de Lépide, Horace entra dans sa quarante-cinquième année ; d'où il est évident que l'année de sa naissance doit être assignée à l'année que nous avons marquée au commencement de sa Vie.*

N'est-ce pas là une grande nouveauté, & ne sommes-nous pas trop heureux qu'il ait daigné prendre la plume pour nous instruire ?

Mais en cet endroit-là même, il relève une grande faute que j'ai faite : j'ai mis le 2. décembre pour le 8. S'il avoit pris la peine de lire mes Remarques sur la Vie d'Horace faite par Suétone, il se seroit épargné cet effort de critique ; car il auroit vu que j'ai dit : *Horace naquit le 6. des Ides de décembre ; c'est-à-dire, le 8. du même mois.*

J'ai dit que l'Ode XV. du Livre IV.

Phœbus volentem prælia me loqui,

étoit, à mon avis, la dernière Ode qu'Horace eût composée, qu'il la fit à l'âge de cinquante-quatre ans, & qu'il avoit mieux finir (sa poésie lyrique) que par les louanges d'Auguste.

M. Masson répète la même chose, & il joint cette Ode avec la première Épître du Livre II. à Auguste :

Quum tot justineas & tanta negotia solui.

Il croit que ce sont les deux dernières pièces d'Horace, & il a raison. (b) Mais il se trompe infiniment dans ce qu'il ajoute, que dans ces deux ouvrages ce Poète parle de la troisième paix qu'Auguste donna à l'Empire, lorsqu'il ferma pour la troisième fois le temple de Janus, & que ce temple fut fermé cette troisième fois l'an de Rome 743. sous le Consulat de Jule-Antoine, & de Q. Fabius Africanus, Horace étant dans sa cinquante-sixième année. Quoiqu'il se flatte d'avoir prouvé son opinion dans un de ses ouvrages qu'il cite, & que peu de gens ont vu ; j'ose dire que c'est une grande erreur. Dion en parlant de l'année de ce Consulat, dit en propres termes : (c) *Cette année-là il fut ordonné que le temple de Janus, que les guerres précédentes avoient fait ouvrir, seroit fermé, puisque toutes ces guerres étoient terminées : mais cela fut empêché par les Daces, qui ayant passé le Danube sur la glace, ravagerent la Pannonie, & les Dalmates se révoltèrent sur quelques tributs qu'on exigeoit d'eux avec trop de rigueur. Tibère fut envoyé pour apaiser ces désordres.* C'est renoncer à la raison que de prétendre, comme fait M. Masson, que ces révoltes n'empêcherent que pendant quelques mois ce temple d'être fermé, & qu'il le fut sur la fin de la même année ; car c'est ce que le texte de Dion renverse visiblement, puisque cet Historien termine l'année, en disant : *Voilà ce qui se passa sous le Consulat de Jule Antoine, & de Q. Fabius Maximus.* L'ordre de fermer ce temple ne fut donc pas exécuté, selon Dion. D'ailleurs, il est constant qu'Horace ne vit point fermer pour la troisième fois ce temple, qui ne fut fermé que l'an de Rome 747. ou 748. deux ou trois ans après la mort de ce Poète, & peu de tems avant la naissance de Notre Seigneur, qui naquit pendant que l'univers jouissoit d'une paix profonde. Ces deux pièces, l'Ode XV. du Livre IV. & l'Épître première du Livre second, sont les derniers Ouvrages d'Horace, l'un pour la poésie lyrique, & l'autre pour la poésie morale. Mais l'Ode fut faite en 741. Par conséquent ce qui est dit du temple de Janus, fermé par Auguste, ne peut être entendu que des deux fois que ce Prince l'avoit fermé, jusqu'à cette année-là. Et l'Épître fut faite en 743. non pas après que ce temple fut fermé pour la troisième fois, car il ne le fut point : mais lorsqu'on se préparoit à le fermer. On peut voir mes Remarques.

J'ai

(a) Natus nimirum poeta VI. Id. decemb. eodem die 44. ætatis annum, per quater undenos decembres indicatum, his Consulibus implevit, ac 45. auspiciatus est. Unde manifestum sit annum nostri natalibus

assignandum esse quem ab initio vitæ apposuimus. pag. 260.

(b) Quæ omnium poetæ operum novissima credimus.

(c) A la fin du Liv. LIV.

J'ai fait entendre que l'Épître IX. de ce premier Livre, dans laquelle Horace recommande Septimius à Tibère :

Septimius, Claudii, nimirum intelligit unus

Quanti me facias,

fut écrite avant la troisième du même Livre ; c'est-à-dire, lorsque Tibère se disposoit à partir pour son expédition contre les Parthes. Et j'ai établi que ce Septimius, en faveur duquel il écrit, est le Septimius auquel il adresse l'Ode VI. du Livre second, & le même dont Auguste parle dans la Lettre qu'il écrivoit à Horace : *Tui qualem habeam membrum, poteris ex Septimio nostro audire.*

M. Masson s'accommode à son ordinaire de ces petites conjectures. Il rapporte cette Épître à la même expédition de Tibère contre les Parthes. Il est vrai qu'il y change quelque chose, & qu'il prétend qu'elle fut écrite avant son départ de Rome, au lieu que je crois qu'elle ne le fut qu'avant son départ de l'Asie, lorsqu'Auguste l'envoya. Mais cela ne fait rien au fond : & M. Masson me fait souvenir ici de ces gens dont Sénèque parle : *Qui en retranchant, en changeant, ou en ajoutant un mot, s'imaginent avoir légitimement gagné tout le travail des autres. Multi sunt qui detractis verbis, aut mutato, aut adjecto, putant se alienas sententias lucri fecisse.* (a) Il est permis de soupçonner, dit notre Critique, qu'Horace fit l'Épître IX. du Livre I. avant le départ de Tibère, &c. Il ajoute : (b) Il semble que c'est le même Septimius dont Auguste parle dans la Lettre qu'il écrit à Horace, &c.

Que dites-vous, Monsieur, de ces soupçons ? M. Masson ne fait-il pas bien les fonder ? Il est permis de soupçonner, dit-il. Voilà comment il redonne les principaux ouvrages d'Horace à leur véritable date ; les éclaire d'un nouveau jour, & les dégage de mes mauvaises interprétations.

Je suis bien persuadé qu'il auroit trouvé ces nouvelles dates & ces nouveaux jours mieux que moi, si je ne les avois pas trouvés. Mais malheureusement cela étoit fait. M. Masson a beau les rechauffer ; il est impossible que ce qui étoit nouveau il y a vingt ans, paroisse encore nouveau aujourd'hui. Il auroit marqué plus de prudence, s'il s'étoit contenté de dire : qu'il avoit vu comme moi, ou que j'avois vu comme lui. Qu'est-ce que cela lui auroit coûté ? Le public & moi, nous l'aurions cru sur sa parole, & sur la foi des belles choses qu'il a déjà faites, qui auroient été sa caution.

Hésiode dans son poëme des Oeuvres & des Jours, qui est un ouvrage admirable par sa simplicité, & par les beaux préceptes de morale dont il est rempli, partage les hommes en trois ordres.

Le premier, est de ceux qui voyent par eux-mêmes, & qui trouvent ce qu'il y a de bon sur chaque sujet. Voilà les plus excellents & les plus habiles.

Le second, est de ceux qui ne voyent point par eux-mêmes, mais qui sont dociles, & qui savent se rendre à ce qui est bon, quand les autres l'ont trouvé. Voilà le second & le dernier degré d'habileté & de sagesse.

Le troisième ordre, est de ceux qui ne peuvent ni voir par eux-mêmes, ni se rendre aux lumières des autres, & ce sont ceux qu'il appelle *inutiles à tous, à xphus, avip.*

Je n'assignerai point ici à M. Masson la place qui lui est due ; le public le fera mieux que moi. Je crains seulement que cette règle d'Hésiode, qui ne trompe point, & qui peut faire juger très sûrement des hommes, ne lui soit pas favorable. Car jusques ici il me semble qu'il n'a pas trop su trouver de lui-même ce qui étoit bon, ni s'y arrêter & s'y rendre toujours, quand on le lui a présenté.

Peut-être sera-t-il plus heureux dans la suite ; continuons & cherchons quelque endroit où il me contredise véritablement, & où il parle de son chef.

J'ai dit que l'Ode VII. du Liv. V.

Quò quò, stelesti, ruitis ? aut cur dexteris

Aplantur enses conditi ?

Où courez-vous, scélérats, où courez-vous ? & que voulez-vous faire de ces épées nues que vous aviez remises dans le fourreau ?

(a) Suspiciari licet, Horatium paulò ante hanc profectioem, Epistolam IX. Lib. I. scripsisse, ut Septimium commendaret Tiberio. pag. 257.

(b) Idem Septimius videtur, ac ille cujus meminit Augustus in sua ad Horatium Epistola. pag. 258.

CRITIQUE DE M. MASSON.

LXLIX

fut faite l'an de Rome. 716. après que Pompée eut rompu le traité qu'il avoit fait avec Auguste, & recommencé la guerre civile. M. Masson prétend qu'elle ne fut faite que cinq ans après, & l'an 721. la même année, à laquelle j'ai assigné l'Ode XVI. du même Livre:

Altera jam teritur bellis civilibus atas.

On croiroit qu'il auroit en main quelque autorité qui justifieroit cette date qu'il lui donne: mais on se tromperoit. Voici la solide raison sur laquelle il apuie cette critique. (a) *L'an de Rome 716, il n'y avoit pas eu, dit-il, assez de sang répandu sur mer, pour donner lieu à Horace de dire:*

*Parumne campis, atque Neptuno super
Fusum est Latini sanguinis?*

N'a-t-on point répandu encore assez de sang Romain sur terre & sur mer? Ce ne fut que dans les années suivantes, & dans le cours de cette guerre contre Pompée qu'on en versa la quantité suffisante, pour autoriser cette expression, parumne, &c. Il faut que M. Masson soit sur cela bien difficile à contenter, pour trouver qu'il n'y avoit pas eu assez de sang répandu sur mer pendant 23, ou 24 ans, qu'avoient déjà duré les guerres civiles, quand Horace composa cette Ode contre Pompée & son parti. Horace étoit de meilleur naturel; il trouvoit qu'il y en avoit beaucoup trop. Et une marque sûre qu'il le trouvoit, c'est que dans l'Ode I. du Livre II. ce Poète, en déplorant les malheurs de ces mêmes guerres civiles, après avoir demandé quel champ n'étoit pas engraisé du sang Romain, ajoute:

Qui gurges, aut quæ flumina lugubris

Ignara belli? quod mare Dauniae

Non decoloraverit cædes?

Quæ caret ora cruore nostro?

Quels gouffres, quels fleuves n'ont point été les témoins de cette guerre funeste? Quelle mer n'a point perdu sa couleur dans cet horrible carnage? Quelle contrée n'a point été rougie de notre sang?

Remarquez, Monsieur, qu'Horace parloit ainsi l'an de Rome 713. ou de l'aveu même de M. Masson, sur la fin de 714. Quoi! en 713. ou 714. Horace disoit que le sang déjà versé dans les guerres civiles avoit engraisé tous les champs, rougi toutes les contrées, & fait perdre la couleur à toutes les mers; & deux ou trois ans après en 716. si nous en croyons M. Masson, il n'y en avoit pas eu encore assez de versé sur mer, pour donner lieu à ce Poète de dire simplement:

Parumne campis, atque Neptuno super

Fusum est Latini sanguinis?

N'a-t-on point répandu encore assez de sang Romain, & sur terre, & sur mer?

Ce raisonnement est admirable.

Les difficultés que fait notre Censeur sur la Satire V. du Livre I. n'ont pas un meilleur fondement. J'ai cru, avec les meilleurs Interprètes, que le voyage d'Horace fut fait l'an de Rome 713. sous le Consulat de Domitius Calvinus, & de Pollion, lorsque Mécénas, Cocceius & Capito allèrent à Brindes, pour accorder les différens qu'Auguste avoit avec Antoine, qui assiégeoit alors cette place.

M. Masson soutient que ce voyage d'Horace n'a aucun rapport au siège de Brindes, ni au traité de paix qui y fut conclu; & il prétend que cette Satire ne fut faite que trois ans après, en 716. sous le Consulat d'Agrippa & de Caninius. Il fonde cette imagination sur ce que Dion écrit: (b) *Quæ sous ce Consulat Antoine revint de Syrie en Italie, & qu'Auguste & lui firent des*

(a) *Tunc enim acie navali nondum ita fuerat dimicatum, ut dici posset, non parum Latini sanguinis fusum Neptuno super fuisse, quemadmodum*

postea contigit, pluries Cæsarianis cum Pompeianis classibus congressis. p. 138.

(b) A la fin du XLVIII. Liv.

des plaintes l'un de l'autre, qu'ils firent d'abord porter par leurs amis communs; & qu'ensuite ils les firent eux-mêmes en présence: & que parcequ'ils n'avoient pas le tems de recommencer la guerre, ils se reconcilièrent en quelque façon. M. Masson est pour l'ordinaire fort mal en preuves. Je m'étonne qu'un homme si savant dans l'Histoire, se serve d'un passage qui ruine ce qu'il veut établir. Il ne faut que lire Appien, Livre V. il sert de commentaire au texte de Dion.

Après qu'Auguste eut été battu près de Sicile, & que sa flotte eut été très maltraitée par la tempête, il se retira dans la Campanie. Cela arriva l'an de Rome 715. L'année suivante Antoine, revenant de Grece, arriva à Tarente avec trois cents navires, dont il vouloit échanger une partie avec Auguste, contre des troupes de terre. Il envoya d'abord à ce Prince lui apprendre son arrivée, & le prier de se rendre à Tarente. Auguste supposa des affaires qui le retenoient, & témoigna quelque mécontentement contre Antoine. Celui-ci lui envoya Octavie sa femme pour se justifier. Il lui envoya ensuite son affranchi Callias. Auguste ne voulut pas le recevoir, & dit qu'il iroit s'aboucher avec Antoine, entre Métapont & Tarente; ce qu'il fit. Après l'entrevue, ils allèrent ensemble à Tarente sur le même char, & Auguste coucha chez Antoine sans gardes. Apers cette reconciliation, ils firent l'échange. Antoine donna à Auguste six-vingts vaisseaux, & Auguste promit d'envoyer à Antoine deux légions. Octavie de son côté obtint de son mari deux galères à trois rangs, qu'elle donna à son frere, & Auguste donna à sa soeur mille hommes de ses Gardes à son choix, dont elle fit présent à son mari. Ils se séparèrent ensuite, & Antoine retourna en Asie pour la guerre des Parthes. Il n'est donc ici question d'aucun voyage de Brindes. Et excepté le seul Mécénas, on ne voit dans cette dernière reconciliation, dans ce traité de Tarente, aucun des personnages dont Horace parle dans cette Satire, qui par conséquent ne peut avoir été faite pour cette dernière occasion. Par un passage de Plutarque, dans la Vie d'Antoine, il paroît certainement qu'Auguste avoit alors avec lui Mécénas & Agrippa. Mécénas n'étoit donc pas sur le chemin de Brindes avec Horace, Fonteïus Capito & Cocceïus. Qu'auroient-ils été faire à Brindes, où Auguste & Antoine n'étoient point? Il ne faut que suivre des yeux, sur la carte, la route que tenoit Horace avec Mécénas, & ceux de sa Cour, pour voir qu'elle ne s'accorde point du tout avec celle que tint Auguste avec Agrippa & Mécénas, pour aller à Tarente s'aboucher avec Antoine. Voilà avec quelle adresse & quelle connoissance M. Masson manie les monumens historiques. Mais revenons à des critiques de sens; car c'est où notre Censeur triomphe, & c'est aussi où l'esprit agit.

Dans la III. Satire du Livre II. un pere dit à ses enfans:

*In cicere, atque fabâ, bona tu perdasne lupinis,
Latus ut in Circo spatieris.*

Quoi! vous auriex la folie de dépenser tout votre bien en pois, en fèves, & en lupins, pour vous promener à votre aise dans le Cirque?

J'ai expliqué ce mot, *latus*, à votre aise, sans être pressé de la foule, qui se retire par respect. M. Masson condamne cette explication. Il veut que *latus* soit ici pour *vestus curru*, trainé sur un char; parce, dit-il, que les Préteurs présidoient aux jeux du Cirque, sur un char triomphal; ce qu'il apuie sur un passage de la X. Satire de Juvénal, & sur un autre de Pline, qui n'ont aucun raport à ce passage d'Horace. Et comme cela est assez inoui dans la langue Latine, qu'on ait mis *latus* pour *vestus curru*, trainé sur un char, il a cru en trouver un exemple dans ce vers d'Ovide, Trist. Livre V. El. VII.

Latus ubi æquoreis jungitur Ister aquis:

où *latus*, dit-il, (*a*) est à peu près dans le même sens que dans le passage d'Horace. N'est-ce pas là une belle autorité?

Jusques

(a) A quo sensu non multum abluat. apud Ovid. Trist. lib. V. El. VII. *Latus ubi æquoreis*, &c. p. 135.

CRITIQUE DE M. MASSON.

65

Jusques ici on avoit regardé les fleuves comme des Dieux qui n'avoient pas besoin de voiture. Les Anciens nous les ont toujours représentés marchant, ou assis tranquillement à la source de leurs eaux, & négligemment panchés sur leurs urnes. Voici une nouvelle vision de notre Critique, qui nous les met sur un char. C'est dommage qu'Homere n'ait eu une si belle idée: cette fiction auroit bien embelli le combat (a) d'Achille contre les fleuves, le Scamandre & le Simois; mais il s'en faut bien qu'Homere n'ait l'imagination si vaste que M. Masson. J'en suis fâché; car ce défaut d'autorité fait que je doute que les Poëtes, les Peintres & les Sculpteurs osent jamais profiter de cette belle découverte. Sérieusement, il n'y a personne qui ne voye que dans ce vers d'Ovide, *latus* ne signifie nullement *porté sur un char*; mais *large, spacieux*; parceque le Danube est très large à son embouchure. M. Masson, qui est si grand Géographe, n'a qu'à consulter ce que les Anciens en ont dit: *Idem fluvius*, dit Appien, *his in locis Danubius dicitur, nec multò deinde inferius elapsus, uberioribus aquis pro Danubio Istri nomen assumit.* Ce passage est formel pour l'explication du vers d'Ovide, qui a dit, *latus Ister*, comme Virgile, *latum amnem*:

Atque alius latum fundâ jam verberat amnem.

M. Masson joue de malheur; il a beau chercher & se tourmenter; il ne trouve point de fautes dans dix gros volumes, où je suis très persuadé que j'en avois fait plusieurs: & moi sans chercher, sans me donner la moindre peine, j'en trouve plusieurs dans un seul volume, où il est bien persuadé qu'il n'en avoit point fait. Partout où il m'accuse de m'être trompé, c'est là où il se trompe lui-même. Sa critique est à coup sûr une faute. Par exemple, Horace en parlant de ses ouvrages, dit dans la Satire X. du Liv. I.

- - - - - *Hæc ego ludo,*
Quæ nec in ædæ sonent certantia iudicæ Tarpæ.

Je m'amuse à ces bagatelles, qui ne sont pas faites pour être lues publiquement dans le temple d'Apollon, &c.

J'ai expliqué le mot *in ædæ*, dans le temple d'Apollon, qu'Auguste avoit consacré dans son palais, & qu'il avoit orné d'un beau portique, où il avoit placé une magnifique bibliothèque de tout ce qu'on avoit d'Auteurs Grecs & Latins, tant anciens que modernes. Et j'avoue que je n'aurois pas cru qu'il y eût eu là le moindre sujet de dispute. Cependant M. Masson prétend que je me suis trompé, avec tous ceux qui avant moi ont eu la même opinion; & il prononce hardiment qu'ici *in ædæ*, signifie *dans quelque maison particulière*. Mais ce grand Critique me permettra de lui dire qu'il n'y a pas assez pensé. Horace n'auroit pas parlé Latin; car on n'a jamais dit absolument *in ædæ*, pour dire *dans une maison*. Et d'ailleurs, jamais Horace n'a mis *ædæ* au singulier pour une maison particulière; c'est toujours pour une chapelle, pour un temple: c'est ainsi qu'il a dit dans l'Ode XXX. du Livre I.

- - - - - *Et vocantis*
Tibure te multo Glycææ decoram
Transfer in ædem:

ce qui ne signifie pas, venez dans la maison de Glycère, mais dans la chapelle. Et dans l'Ode XVII. du Livre II.

- - - - - *Reddere viâimas*
Ædemque votivam memento.

Dans l'Ode VI. du Liv. III.

Ædæque labentes Deorum;

(a) Iliade, Liv. XXI.

parcequ'il parle de plusieurs temples. Partout ailleurs, quand il veut designer une maison, il met toujours *ades* au pluriel: comme dans l'Épître VII. du Livre I.

Philippi tendit ad ades.

Et dans la Satire VII. du Livre II.

Ædibus ex magnis subito se conderet, &c.

Tout d'un coup il quitoit sa belle maison, pour aller s'enfermer dans un trou.

Je n'aurois pas cru apprendre une chose si commune à un homme d'un si grand savoir.

Mais je veux même renoncer à cette preuve incontestable qui se tire de la langue. De quel droit M. Masson vient-il fouler aux pieds l'autorité des anciennes scholies, qui marquent: *in æde Apollinis, ubi Poëtæ sua carmina recitabant.* Dans le temple, c'est-à-dire, dans le temple d'Apollon, où les Poètes lisoient leurs vers. Et plus bas: *In æde Apollinis, seu Musarum, quod convenire Poëtæ solebant, suaque scripta recitare.* Dans le temple d'Apollon, ou dans celui des Muses, où les Poètes avoient accoutumé de s'assembler, & de lire leurs ouvrages. Cela a entraîné tous les plus habiles Interprètes. M. Masson seul vient s'opposer à cette tradition; mais comme il ne rapporte ni autorité ni preuve, & qu'il ne fait que chicaner, je doute que le public defere à ses caprices.

Cette faute en a entraîné une autre encore plus grande. Horace en parlant des Poètes de son tems, dit:

Aspice primùm

Quanto cum fastu, quanto molimine circum-

Spèctemus vacuam Romanis vatibus ædem.

J'ai traduit: Voyez premièrement avec quel faste, avec quelle gravité assise, & avec quel dédain nous tournons les yeux de tous côtés dans le temple d'Apollon, comme en disant qu'il n'y aura jamais de Poète Latin dans ce temple, si nos écrits n'y sont consacrés.

M. Masson condamne cette explication, selon sa coutume; c'est-à-dire, sans raison & sans preuve: & voici celle qu'il veut bien nous donner: Voyez premièrement avec quel faste, avec quelles peines nous cherchons par toute la ville quelque maison de grand Seigneur, qui soit vuide, pour recevoir les Poètes Romains, qui veulent lire leurs ouvrages.

Est-il possible qu'avec cet esprit dont il jouit, il n'ait pas senti le ridicule & le comique que cette idée répand sur tout ce passage d'Horace? Voilà donc les pauvres Poètes qui courent les rues, pour chercher des maisons où ils puissent être reçus, comme on cherche des chambres à louer. Mais il faut que ces Poètes eussent bien du faste de rester pour le faire paroître, même en courant les rues pour chercher quelque méchante sale vuide, où on voulût les recevoir. Oui, une sale vuide; car pour ne laisser aucun doute là-dessus, M. Masson assure qu'Horace l'appelle vuide, avec raison; parceque les grands Seigneurs prêtoient leurs maisons toutes démeublées, & les pauvres Poètes étoient obligés de louer tous les petits meubles dont ils avoient besoin, comme les sièges, les tables, le bois pour faire des échaffauts, &c. Autre sujet de faste & d'orgueil. Ils étoient reçus comme on recevoit autrefois les Bohèmes dans quelques maisons de campagne.

Malheureusement M. Masson a lu le dialogue attribué à Tacite, de *claris Oratoribus*, où l'Auteur en parlant des vers de Sallustius Bassus, Poète célèbre du tems de Vespasien, dit: *Quorum tamen hic exitus est, ut cum toto anno per omnes dies magnâ nocturnum parte, unum librum extudit & elucubravit, regere ultro & ambire cogatur, ut sint qui dignentur audire, & ne id quidem gratis, nam & domum mutuatur, & auditorium extruit, & subsellia conducit, & libellos dispergit.* Dont le plus grand succès, est qu'après avoir travaillé nuit & jour pendant une année entière pour enfanter un volume, il est réduit à prier & à briguer qu'en veuille bien l'entendre; & cela ne se fait pas même gratis. Car il est obligé

obligé d'emprunter une maison, d'y construire à ses fraix un auditoire, de louer des sièges, & de distribuer des copies de son ouvrage.

Voilà une belle preuve! comme si ce qui se pratiquoit du tems de Vespasien, de Nerva & de Trajan devoit être aussi en usage du tems d'Auguste. Ces siècles étoient bien différens. Du tems de Vespasien & de Trajan, la poésie étoit presque entièrement tombée, & on avoit tant de méchans Poètes qui attiroient le mépris, & qui le faisoient même tomber sur ceux qui méritoient le plus d'être distingués, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on les traitât si indignement. Mais du tems d'Auguste, dans ce siècle heureux, qui portoit ces grands génies, les Virgiles, les Varius, les Pollions, les Tibulles, les Propertés, les Horaces, les Ovides, la poésie étoit plus honorée; & certainement ces grands hommes n'étoient pas obligés à courir les rues pour trouver des maisons vuides, où on vouloit bien les écouter. (a) Horace dit en propres termes, qu'il ne lisoit ses ouvrages qu'à ses amis, & qu'il ne les lisoit pas en tous lieux, ni devant toutes sortes de personnes:

Non recito cuicumque, nisi amicis, idque coactus:

Non ubique coramque quibuscumque.

Horace choisissoit les lieux & les compagnies. Il étoit donc bien éloigné de courir les rues, pour chercher quelque sale vuide qu'il auroit meublée à ses dépens. Je dirai plus encore: la coutume dont il est parlé dans ce dialogue, & sur laquelle M. Masson a fondé tout son beau raisonnement, n'empêchoit pas que le temple des Muses, & celui d'Apollon ne fussent encore ouverts à ceux qui vouloient y aller lire leurs ouvrages, & qui méritoient d'y être reçus. Cela paroît manifestement par un passage de la VII. Satire de Juvénal, que M. Masson rapporte lui-même, & qu'il n'a point du tout entendu. Mais toute cette matière pourra être traitée plus au long dans une Dissertation particulière sur les lectures publiques des Anciens. J'ai honte de m'amuser à réfuter ici ces niaiseries. C'est les traiter trop sérieusement. Encore si M. Masson avoit dit que *vacuam Romanis vatibus ædem*, signifioit que ce temple, cette bibliothèque d'Apollon étoit vuide pour y recevoir les Poètes Romains & leurs écrits, il auroit dit quelque chose de meilleur sens: cela se feroit fort bien accordé avec ce qu'Horace même dit à Auguste dans la I. Epître du Liv. II.

Si munus Apolline dignum

Vis complere libris.

Si vous voulez remplir de beaux & bons livres la bibliothèque qui a été jugée digne d'être dédiée à Apollon.

Et il auroit au moins fondé le faste & l'orgueil de ces Poètes. Mais des cinq parties qui constituent l'art du Grammairien, lire, écrire, entendre, juger & prouver, M. Masson ne paroît faire cas que des deux premières.

Sur l'Ode I. du Liv. II.

Motum ex Metello Consule civicum:

J'ai fait une Remarque fort détaillée pour prouver, contre les Interpretes, que dans ce vers, Horace rapporte les commencemens des guerres civiles au Consulat de Q. Cécilius Métellus, qui eut pour Collègue Afranius, l'an de Rome 693. M. Masson, comme s'il avoit fait le premier cette découverte, dit d'un ton de maître: (b) *Nous ne doutons point, quoi que la plupart des Commentateurs puissent dire, que ce ne soit à ce Consulat de Métellus & d'Afranius que Pollion a voit rapporté le commencement des guerres civiles.* Voilà donc ma Remarque, non seulement confirmée, mais adoptée par M. Masson.

Puisque

(a) Sat. IV. du Liv. I.

(b) Nulli dubitamus, quidquid plerique Commen-

tatores aliter sentientes dicant, quin ab hoc Consula-
tu Pollio suum de bello civili oris fuerit opus. p. 167

Puisque je lui fournis ainsi des Remarques à si bon marché, on croiroit peut-être qu'il en seroit reconnoissant; qu'il auroit pour moi quelques petits égards, & qu'il me traiteroit avec quelque sorte d'honnêteté & de politesse. Le seul respect pour les Muses, ou pour les Lecteurs, devroit l'y obliger; mais point du tout: il n'est pas esclave de ces bien-séances. Ici même il combat l'explication & la date que j'ai données à cette Ode, & il les combat avec beaucoup de violence & d'emportement; semblable à ce malade dont Horace parle, qui tout d'un coup devient athlète, & charge son Medecin. (a)

Je serai plus modéré, & je vais lui répondre, non pas en adversaire aigri de ses impolitesses, mais en homme charitable & compatissant, & qui sentant qu'il a la vérité de son côté, pardonne volontiers l'emportement à l'erreur, dont il est toujours le partage.

Voyons comment il combat mon explication, nous viendrons ensuite à la date.

Dans cette Ode, qui est d'une grande beauté, Horace écrit à Pollion, qui étoit Historien & Poète:

Pollion, lorsque vous écrivez les guerres civiles, qui éclaterent sous le Consulat de Métellus, que vous en expliquiez les causes, les défauts, & toutes les particularités différentes, que vous parlez des vicissitudes de la fortune, que vous nous découvrez le secret des funestes ligués des Princes, & que vous exposez à nos yeux ces armes teintes d'un sang, qui n'est point encore expié, vous travaillez à un ouvrage d'une dangereuse conséquence, & vous marchez sur des charbons de feu cachés sous une cendre trompeuse; il ajoute:

Paulum severæ Musa tragædiæ

Desit theatris; mox ubi publicas

Res ordinariis, grande munus

Cecropio repetes coturno.

Et voilà en quoi consiste toute la difficulté. Les Interpretes ont cru qu'Horace prie Pollion de quitter pour un peu de tems la tragédie: & qu'il lui dit, *qu'après qu'il aura achevé son histoire; (car c'est ainsi qu'ils expliquent, ubi publicas res ordinariis;)* il se remettra à travailler pour le théâtre. M. Masson embrasse ici contre moi le sentiment de ces Interpretes; car il n'avance pas grand chose de lui-même. (b) *Et en faveur des jeunes gens, il veut bien, dit-il, effuyer l'ennui que lui donne la peine de refuter mes petites & frivoles raisons.*

Je ne dirai pas comme lui, car ses grandes & solides critiques me divertissent; elles ont je ne fais quoi d'original qui surprend & qui réjouit. Je pourrois me contenter de le renvoyer à ma nouvelle édition, où j'ai encore mieux marqué le ridicule de ce sentiment: mais puisqu'il le veut, j'ajouterai ici quelques nouvelles raisons qui éclairciront suffisamment la matière, & qui, j'espère, n'ennuyeron point.

Je dis d'abord qu'Horace raisonne très-mal, s'il dit à Pollion: *En écrivant les guerres civiles vous travaillez à un ouvrage très dangereux, & vous marchez sur des feux cachés sous une cendre trompeuse. Croyez-moi, renoncez à la tragédie pour un tems, quittez le théâtre, & travaillez à ces guerres civiles.*

Voilà un très-mauvais sens, & une disparate effroyable. Aussi n'est-ce pas là ce qu'Horace dit: *Severæ Musa tragædiæ*, se doit entendre des guerres civiles, dont les malheurs & les sanglantes catastrophes ont arraché à ce Poète cette expression pleine d'un noble enthousiasme: *Faites pour quelque tems disparaître de notre théâtre, c'est-à-dire, de Rome, & de l'Italie, ces sanglantes tragédies.* La figure est-elle si outrée, qu'on ne puisse donner le nom de *tragædiæ* aux guerres civiles? Ne sont-ce pas là les tragédies les plus sanglantes?

Horace poursuit: *Mox ubi publicas res ordinariis.* Les Interpretes anciens & modernes, & M. Masson les suit, expliquent ceci: *Quand vous aurez rangé, mis en ordre tout ce qui regarde les guerres civiles.* Mais c'est une expression inouïe; jamais Horace n'auroit appelé les guerres civiles *publicas res*; ni la langue ni le bon sens ne le souffrent. Horace dit: *Après que vous aurez donné ordre aux affaires qui regardent la République, vous reprendrez cette grande occupation, &c.* Car Pollion étoit alors Consul, & en cette qualité, le soin de la République le

(a) Horace Sat. III. Liv. II.

(b) In juniorum tamen gratiam non dedignabimur

tædium subire quod earumdem (futilium-ratiunculæ-rum) confutatio creare valet. p. 91. & 92.

se regardoit particulièrement. On n'en peut pas douter, puisque Polybe l'assure, & qu'il dit en propres termes: *Que pendant que les Consuls étoient à Rome, ils étoient les maîtres de tout ce qui se faisoit en public, & que tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du peuple, leur étoient soumis: παρὰ τοῖς κότες τῶν δημοσίων πραγμάτων, οἱ τε δὲ ἀρχόντες οἱ λοιποὶ πάντες ὑποτάσσονται αὐτοῖς.* Et Cicéron dans le III. Liv. des Loix: *Nam illud ipsum, quod in jure positum est, habet Consul, ut ei reliqui Magistratus omnes pareant, excepto Tribuno.* C'étoit aux Consuls particulièrement à veiller au salut du peuple: *ollis salus populi suprema lex esto.* Les autres Magistrats avoient leurs fonctions; mais les Consuls avoient l'intendance de tout, & veilloient sur les Magistrats mêmes. C'est donc contre toute sorte de raison que M. Masson demande, (a) *si les autres Magistrats ne faisoient rien, les Préteurs, les Ediles, les Tribuns, les Questeurs, &c.* Ils faisoient chacun ce qui étoit du devoir de leur charge; mais encore une fois, les Consuls étendoient leurs soins sur tout.

Examinons d'abord pourquoi Horace appelle cet ouvrage des guerres civiles, *un ouvrage dangereux, & un feu caché sous la cendre.* Car cela nous mena facilement à découvrir les raisons qu'Horace pouvoit avoir d'en détourner Pollion.

Il est ridicule de penser qu'il l'appelle *dangereux*, par la difficulté qu'il y a d'y réussir: l'histoire des guerres civiles n'est pas de côté-là plus difficile que l'histoire des guerres étrangères, & que l'histoire en général; au contraire plus facile. Mais il l'appelle *dangereux* à cause des circonstances. Il n'y avoit pas encore deux ans de la bataille de Philippi, & le feu des guerres civiles n'étoit pas encore éteint. On avoit donc sujet de craindre que cette histoire ne renouvelât des choses d'une dangereuse conséquence pour une infinité de familles qui avoient été opposées au vainqueur. Horace craignoit donc pour lui, encore plus pour ses amis, & pour Pollion même. Car comme Pollion avoit eu beaucoup de liaison avec les ennemis d'Auguste, c'étoit pour lui une matière bien délicate à traiter, surtout dans la conjuncture présente.

Mais, dit M. Masson, *cette histoire pouvoit-elle apprendre quelque chose de nouveau à Auguste? Ce Prince ne savoit-il pas tout ce qui s'étoit passé?* Peut-être ne savoit-il pas tout, & il pouvoit y avoir des particularités qu'il ignoroit, & qui auroient pu changer les bonnes dispositions où il étoit, & renouveler ses défiances. Mais quand cette histoire n'auroit pu lui rien apprendre de nouveau, c'est mal connoître les hommes & les cours, que de faire cette objection. Je pose en fait qu'il n'y a personne qui voudrât voir traiter de nouveau l'histoire de nos guerres civiles, où il auroit eu quelque part, ou par lui-même, ou par quelqu'un de sa famille. Ce sont des choses qu'on voudroit oublier, surtout quand on s'est trouvé opposé à un parti puissant & victorieux, ou qu'on a eu le malheur d'être entraîné contre son devoir, & de combattre le parti qu'on reconnoît le plus juste.

Mais que gaignoit Horace en obligeant Pollion d'abandonner cette histoire pour si peu de tems? Car ce Poète ne lui demande de délai, que jusqu'à ce qu'il eût mis ordre aux affaires de la République; c'est-à-dire, qu'il ne demandoit tout au plus que l'année de son Consulat. Le danger de cette histoire diminuoit-il dans ce peu de tems? & un terme si court suffisoit-il pour changer la nature de cet ouvrage? Voilà la plus forte & la plus spécieuse de toutes les objections de M. Masson, & je ne l'ai pas affoiblie.

Je pourrois répondre que tous les détails de l'histoire de ce tems-là ne nous étant pas exactement connus, nous ne pouvons pas savoir les raisons qui obligeoient Horace à ne demander que ce terme. Il suffit qu'il le demande: cela suppose qu'il a ses raisons. Mais M. Masson ne se paye pas de ces réponses vagues. Comme il est accoutumé à prouver solidement tout ce qu'il avance, il veut aussi qu'on lui donne quelque chose de concluant & de précis; & il a l'injustice de vouloir que dans les ténèbres de l'antiquité je démêle un point d'histoire qu'il n'a pas connu lui-même, lui à qui rien n'est caché. Tâchons de le satisfaire.

L'an de Rome 712. qui précéda justement le Consulat de Pollion, la discorde jetta les semences de nouvelles froideurs, & d'une nouvelle division entre Auguste & Antoine, qui étoit alors absent. Il y eut à Rome de grands defordres, des combats même; & Auguste fut enfin

(a) Nullane ceteri, præter Consulem, Senatores Praetores, Aediles, Tribuni plebis, Questores, &c? obtinebant munia? Nulla Reipub. negotia curabant? p. 92.

enfin forcé d'en venir à une guerre ouverte contre le Consul Lucius Antonius, frere de Marc-Antoine. Ce Consul ne se trouvant pas le plus fort, sortit de Rome, & voulut se retirer dans les Gaules. Mais n'ayant pu passer, il fut obligé de s'enfermer dans Perouse, ville de Toscane, où il fut assiégé par les Lieutenans d'Auguste, & ensuite par ce Prince lui-même. La place se defendit longtems; Auguste y donna de grandes marques de courage & de prudence, & il y courut de grands dangers. Enfin la famine força les assiégés de se rendre. On exerça de grandes cruautés sur les prisonniers, jusques-là, que quelques Historiens ont écrit qu'il y eut trois cents Sénateurs ou Chevaliers immolés sur l'autel consacré à Jule Cesar. Et la ville fut brulée, ou par hasard, ou par l'ordre du Prince. Cela se passa le mois de mai de l'année 713. sous le Consulat de Pollion. Et (a) Suétone rapporte qu'on dit dans ce tems-là, que cette prise d'armes fut un effet de la politique d'Auguste, qui voulut donner à ses ennemis secrets une occasion d'éclater, afin qu'ils ne fussent plus cachés, & qu'il pût les reconnoître.

C'en est déjà assez pour faire voir qu'Horace avoit raison de trouver ce tems peu propre à donner l'histoire des guerres civiles. Mais il y a plus encore; Antoine repassa en Italie, s'empara de Sipunte, & alla mettre le siège devant Brindes. Auguste envoya Agrippa reprendre Sipunte, & Servilius Rullus défendre Brindes. Autre sujet de crainte pour Horace, qui sachant l'étroite liaison qui étoit entre Pollion & Antoine, trouvoit qu'il étoit très difficile à cet Historien de garder, en parlant d'Antoine, les ménagemens nécessaires pour ne pas offenser Auguste. Il vouloit donc gagner du tems, dans l'esperance que bientôt Auguste & Antoine en viendroient à quelque accommodement, comme en effet cela arriva, & qu'ensuite ils feroient la paix avec le jeune Pompée. Encore une fois, il vouloit gagner du tems; & les raisons en sont assez évidentes.

A mesure qu'on approfondit l'histoire de cette année-là, le jour se répand sur cette Ode. On voit pourquoi Horace appelle ces armes teintes d'un sang qui n'a pas encore été expié. Et pourquoi il dit à Pollion: *Mox ubi publicas res ordinari*: après que vous aurez donné ordre à ce qui regarde la République. Car dans cette année-là, où Auguste fut presque toujours absent, un Consul comme Pollion ne manquoit pas d'affaires. Et c'est être très étranger dans Rome que de dire, comme notre Censeur, que ce soin-là ne regardoit pas plus le Consul que les autres Magistrats.

Mon sentiment est donc assez solidement établi; mais comme j'ai répondu à l'interrogatoire de M. Maffon, qu'il me permette de l'interroger aussi à mon tour, & qu'il réponde pour Turnebe & pour Torrentius, dont il embrasse l'opinion.

Il faut supposer d'abord, selon M. Maffon, c'est-à-dire, selon Torrentius & Turnebe, que Pollion travailloit en même tems à l'histoire des guerres civiles, & à des tragédies. C'est beaucoup. Mais pourquoi Horace le prie-t-il d'interrompre ce dernier travail, ses tragédies? Et quelle impatience a-t-il de voir paroître cette histoire des guerres civiles? Veut-il dire à Pollion qu'il n'avoit pas assez de force & de génie pour travailler à ces deux ouvrages tout à la fois, & que le dernier seroit tort à l'autre? Mais c'est un avis qu'on donne à son ami en particulier, & qu'on n'affiche point.

En second lieu, cette histoire des guerres civiles, est-ce un ouvrage si facile, qu'Horace ait pu dire à Pollion:

... Mox ubi publicas
Res ordinari.

Bientôt après que vous aurez achevé d'écrire cette histoire, vous reprendrez la tragédie.

Il me semble que cet ouvrage étoit assez important, pour devoir occuper Pollion plus longtems que ce terme *mox* n'en suppose. A entendre parler M. Maffon, on diroit que ce n'étoit qu'une affaire de quinze jours. M. Maffon ne commencera-t-il point à se defier un peu de sa logique?

Maffon

(a) Extiterunt qui traderent consulto eum ad arma ducis præbitâ, detegerentur. *Sueton. August. Cb. XV.*
isse, ut occulti adversarii, & quos metus magis
quàm voluntas contineret, facultate Lucii Antonii

Passons à la date de cette Ode. J'ai prétendu qu'elle fut faite sous le Consulat de Pollion. Et comme il y est parlé de son triomphe de Dalmatie, il faut nécessairement que ce triomphe ait précédé son Consulat. Cependant les Chronologistes placent ce triomphe deux ans après.

J'ai dit dans mes Remarques, qu'on avoit raison de se défier de ces Chronologistes, & j'ai rapporté un passage des Commentaires de Servius, qui dit formellement, que Pollion étoit parvenu au Consulat *après le triomphe de Dalmatie*. M. Masson s'inscrit en faux contre ce passage de Servius; & il dit que j'aurois dû apprendre de M. le Fèvre, que ces Commentaires ne sont pas de Servius, mais des compilations faites par des Moines il y a quelques siècles (a). Je fais mieux que M. Masson ce que M. le Fèvre pensoit des Commentaires de Servius. Ce sont des compilations; mais on y trouve des choses excellentes, qui sont certainement de Servius; & ce qu'il y a de moins suspect, c'est ce qui regarde les tems. Nos meilleurs Critiques, Scaliger, Casaubon, Grotius, &c. ont tiré de ces Commentaires des remarques très précieuses; & M. Masson auroit dû apprendre d'eux à mieux juger de ce qui nous reste de ce savant Grammairien. Je fais bien que Dion écrit que Pollion, l'année qui suivit son Consulat, apaisa par quelques combats des troubles qui s'étoient émus à Epidaure, ville des Parthinéens. Appien parle aussi de cette expédition; mais ni l'un ni l'autre ne parlent du triomphe de Pollion. Il est vrai que dans une ancienne inscription rapportée par Gruter, ce triomphe paroît bien exprimé: C. ASINIUS CN. F. POLLIO PROCOS AN..... EX PARTHINEIS VIII. KAL. NOV. Il n'y manque que l'année, & cette année se tire facilement du mot de *Proconsul*, qui prouve qu'il ne triompha des Parthinéens qu'après son Consulat. Mais supposé que cette inscription marqua un triomphe, car elle pouvoit fort bien marquer autre chose, que s'ensuit-il de là? Que le triomphe des Parthinéens n'est pas le même que le triomphe de Dalmatie. Voilà tout; & c'est la pensée de Scaliger sur la Chronique d'Eusebe: *Bis triumphasse eum invenio, primò de Dalmatis, captâ eorum urbe Salonâ, ante Consulatum, Servius, &c. Iterum triumphavit de Parthinis Macedoniae populis, ut est in fastis Capitolinis. Consulatus igitur ejus interpositus fuit utrique triumpho, priori quidem de Dalmatis, posteriori verò de Parthinis, &c. Qui nostro ævo fastos digesserunt, semel tantum triumphasse dicunt, sed hos duos triumphos in unum commiscunt, quasi Salonæ sint in Parthinis; neque animadvertunt de Salonis & Dalmatis ante Consulatum triumphasse, ut testis est Servius. Je trouve qu'il a triomphé deux fois. La première fois, des Dalmates, après avoir pris Salone leur capitale, avant son Consulat, comme l'assure Servius. Et la seconde, des Parthinéens, peuples de Macédoine, comme on le voit dans les Fastes Capitolins. Son Consulat fut donc entre ses deux triomphe, entre le premier des Dalmates, & le second, des Parthinéens, &c. Ceux qui de notre tems ont travaillé aux Fastes, disent qu'il triompha une seule fois; mais ils confondent ses deux triomphe en un seul, comme si Salone étoit une ville des Parthinéens, & ils ne prennent pas garde que Pollion triompha de Salone & des Dalmates avant son Consulat, comme Servius le témoigne formellement.*

M. Masson dira que Scaliger se trompe, & il citera tant qu'il voudra ses propres ouvrages, que je crois très beaux. Tout cela mis dans une balance, n'emportera pas l'autorité de Servius, celle de Scaliger, & ce qui est encore plus fort, celle d'Horace même, qui fait entendre très clairement qu'il écrit à Pollion, après son triomphe de Dalmatie, & qu'il lui écrit l'année même de son Consulat. Voilà donc la date de cette Ode bien assurée & bien prouvée, & le sujet bien éclairci; car il est visible qu'Horace écrit à Pollion, pour l'obliger à interrompre, non la tragédie dont il n'est pas ici question, mais l'histoire des guerres civiles. M. Masson pouvoit au moins s'épargner ses airs menaçans, trop mal soutenus; on voit bien que Mars n'anime que sa langue:

- - - - - Mavors
Ventosâ in linguâ verbisque minacibus;

& malheureusement pour lui, ses armes ne sont pas à l'épreuve:

- - - - - Levia arma minacis.

(a) Sed collectanea tantum à fraterculis abhinc aliquot seculis confarcinata.

Est-il excusable de venir armé de bagatelles heurter à grand bruit ce qui est appuyé sur l'Histoire & sur le bon sens, & qu'il ne doit être permis d'attaquer qu'avec des raisons & des preuves, non seulement très fortes, mais invincibles?

Avant que de quitter cette Ode, il faut répondre à un reproche bien grave, que me fait ce Censeur, d'avoir confondu la cérémonie de l'*armilustre* avec celle du dénombrement ou de la clôture du lustre. Je ne les ai point du tout confondues, puisque j'ai fort bien expliqué ce que c'étoit que *condere lustrum*, c'est-à-dire le lustre. J'ai encore moins ignoré la cérémonie de l'*armilustre*: j'en ai fait une Remarque dans mes notes sur Festus. Mais comme après le cens ou le dénombrement, on expioit le peuple par un sacrifice lustral, tout pareil à celui de l'*armilustre* proprement dit; car on employoit les mêmes victimes, *junco-aurilia*; j'ai donné à cette cérémonie le nom d'*armilustre*. Je ne fais même si par l'antiquité on ne pourroit pas prouver que la cérémonie de l'*armilustre* dans le Cirque fut fort négligée, & que l'on se contenta de celle qui suivoit le dénombrement, & que l'on faisoit dans le champ de Mars.

Voici encore, selon M. Masson, une autre faute que j'ai commise, & qui seule est très capable de nuire au peu de réputation que j'ai pu acquérir par mon travail. C'est d'avoir dit que le Sénat consultoit le Consul. Il demande où j'ai appris cette particularité, & il assure que *consulere* se disoit surtout du Consul, lorsqu'il demandoit les avis & les suffrages des Sénateurs. Qui en doute? Mais il ne se disoit pas seulement du Consul, il se disoit aussi du Sénat même, qui avoit recours au Consul dans les occasions importantes & difficiles, & qui lui demandoit ses avis. Cela est si vrai qu'il y a eu des Anciens qui ont cru que les Consuls n'avoient pas eu ce nom de ce qu'ils consultoient le Sénat, qu'ils demandoient l'avis au Sénat, *consulebant Senatui*, ou qu'ils veilloient & pourvoyoient à tout ce qui regardoit le Sénat, *consulebant Senatui*; mais de ce qu'ils étoient consultés, *quod consulerentur*.

M. Masson a beau assurer, avec sa confiance ordinaire, que parmi toutes les étimologies que les Anciens, & les Modernes ont données de ce nom de Consul, on n'y a jamais mis celle que je me suis imaginé sans fondement. Ces exclusions générales sont bien dangereuses; car pour les faire sûrement, il faut avoir tout lu, & se souvenir de tout ce qu'on a lu. L'une ou l'autre de ces conditions manquent à notre Critique; il n'a pas lu, ou il ne s'est pas souvenu de ce passage: (a) *Consul dicebatur quod Reipublice consuleret, vel ut Libro IV. de Verborum origine Varro scribit, consulere Populum & Senatum deberet, aut, ut Attius ait, quod à civibus consuleretur.* Consul, parcequ'il étoit consulté par ses citoyens. Cela suffit pour justifier ma Remarque; car d'ailleurs, je suis persuadé que la véritable étimologie est de ce que *consulebat Senatui*, ou *Senatui*, & non pas, *quod consuleretur à Senatu*.

Voici une autre critique, où la confiance de M. Masson, & son ton de maître pourroit bien en imposer aux Lecteurs.

C'est sur la première Ode du Livre V.

*Ibis Liburnis, inter alta navium,
Amice, propugnacula.*

Il paroît par ce passage, que Mécénas étoit nommé pour suivre Auguste à son expédition contre Antoine. On sait que ce Prince mena à ce voyage les principaux Sénateurs, & les Chevaliers les plus considérables, & il y a bien de l'apparence que Mécénas ne fut pas oublié. J'ai donc cru qu'il accompagna ce Prince, & qu'il étoit présent à la bataille d'Actium. Torrensius qui étoit persuadé du contraire, & qui prétendoit qu'Horace n'avoit écrit ceci que sur un bruit de Cour, qui se trouva faux, ne m'avoit point ébranlé.

Virgile, en parlant de la bataille d'Actium, dit-il, ne fait mention que d'Agrippa, & il n'est pas vraisemblable, qu'il n'eût pas parlé de Mécénas, s'il eût été présent. Cette raison est nulle. Virgile ne pouvoit s'empêcher de parler d'Agrippa, qui avoit tant de part à cette grande journée, où il commandoit la flotte; mais il ne pouvoit ni ne devoit parler de Mécénas, qui n'avoit aucune fonction, & qui n'étoit là que comme favori, & comme premier Ministre.

On

(a) Vid. Onuph. Comment. in Lib. I. Fast. p. 58.

On n'a qu'à lire la description de ce combat dans le VIII. Livre de l'Enéide, & l'on tombera d'accord que ce Poëte auroit été ridicule de parler de Mécénas. Qu'en auroit-il dit? à moins qu'il n'eût imité l'impertinence de cet Historien Grec, qui voulant toujours parler des Athéniens, si je ne me trompe, & se trouvant dans un tems où ils n'avoient rien fait, plutôt que de n'en rien dire, aima mieux les mêler dans sa narration, avec ce bel éloge: *Les Athéniens ne firent rien cette année-là.*

Je n'avois donc point été touché de cette raison; mais M. Masson vient avec un air décisif. Il assure que j'ai péché contre l'Histoire, & qu'il est certain qu'Auguste laissa Mécénas à Rome, pour y commander comme Gouverneur, & il a en main des passages qui lui paroissent, non seulement favorables, mais concluans; car il se contente des premières lueurs. Tacite, dans le VI. Liv. de ses Annales, écrit que pendant les guerres civiles, Auguste mit Rome & toute l'Italie sous les ordres de Mécénas. *Ceterum Augustus bellis civilibus Cilnium Maccenatem equestri ordinis cunctis apud Romam atque Italiam præposuit.* Dion, Livre XLIX. dit qu'en ce tems-là, & longtems après, Mécénas gouverna toutes choses à Rome & en Italie. Et enfin Velleïus Paterculus témoigne, que pendant qu'Auguste mettoit la dernière main à la guerre d'Actium & d'Alexandrie, Lépide conjura contre lui, & fit dessein de le tuer à son retour, & il ajoute: *Tunc urbis custodiri præpositus C. Mæcenas.* Alors Mécénas étoit Gouverneur de Rome, & commandoit dans la ville.

Voyons si ces passages sont aussi clairs & aussi formels que l'a cru M. Masson, & s'ils disent ce qu'il a prétendu. Par les monumens de l'Histoire, on peut prouver facilement qu'Auguste avoit avec lui Mécénas, quand il alla contre Antoine. Plutarque le fait entendre assez clairement: & par le V. Livre d'Appien, on voit qu'il le mena avec lui à la guerre contre Pompée. Il n'est donc pas vrai que Mécénas fut toujours laissé à Rome pendant les guerres civiles; & cela suffit déjà pour faire douter de la remarque de M. Masson. En effet, il faut, ou que Tacite, Velleïus & Dion n'aient pas dit vrai, ou qu'ils aient dit autre chose que ce que ce grand Critique a entendu.

Tacite a voulu dire seulement, que Mécénas fut fait Gouverneur de Rome pendant les guerres civiles, & qu'il conserva ce gouvernement, quoiqu'il suivit Auguste en Sicile contre Pompée, & à Actium contre Antoine: car de là il n'avoit qu'un pas à faire pour être dans son gouvernement.

C'est aussi là le sens du passage de Dion. Celui de Velleïus est encore plus précis pour le parti que j'ai embrassé, & plus contraire au sentiment de M. Masson.

Velleïus ne dit pas que pendant qu'Auguste marchoit contre Antoine, & alloit lui donner la bataille à Actium, Mécénas gouvernoit Rome, & étoit à Rome, & qu'alors il découvrit & dissipa la conjuration du jeune Lépide; mais il dit qu'il rendit ce grand service, pendant que ce Prince mettoit la dernière main à la guerre d'Actium & d'Alexandrie. *Dum ultimam bello Actiaco Alexandrinoque Caesar imponit manum;* c'est-à-dire l'année qui suivit la bataille d'Actium, laissant entendre qu'après cette bataille Auguste avoit renvoyé Mécénas à Rome, où il étoit effectivement lorsque ce Prince achevoit cette guerre. Il ne le suivit pas en Egypte; & c'est à quoi se rapporte encore ce passage de Dion, qui écrit: *Qu'après la défaite d'Antoine, ce Prince, avant que de passer en Asie, envoya Agrippa à Rome, de peur que les soldats, qu'il avoit congédiés sans récompenses, n'y fissent des désordres, & que Mécénas, qui n'étoit que Chevalier, n'eût pas assez d'autorité pour les retenir.* Il y a de l'apparence qu'il fit partir Mécénas peu de jours après la bataille, & qu'Agrippa le suivit peu de tems après, & avant que ce Prince partît pour l'Asie.

Il n'est donc pas vrai, selon les Historiens, que Mécénas fut toujours à Rome pendant les guerres civiles, comme M. Masson l'a avancé trop légèrement. Si on joint à cela le témoignage des Poëtes contemporains, qui assurent que ce Ministre fut présent aux batailles que donna ce Prince, & notamment à la bataille d'Actium, la preuve sera complète. Horace nous fait voir Mécénas sur son départ, pour suivre Auguste; & Pédo Albinovanus, dans l'épigramme qu'il fit sur la mort de Mécénas, nous le montre présent à cette bataille, comme à celle des côtes de Sicile, & à celle de Philippes:

*Cum freta Niliaca texerunt lata carinae,
Fortis erat circum, fortis & ante duces.*

M. Masson, pour éluder cette autorité, rejette cette élégie comme supposée. Je lui laisse décider cette querelle avec son savant antagoniste Théodore Goral, qui la soutient d'Albinovanus, après Scaliger. Il est vrai que Vossius la trouve fort inférieure à l'élégie du même Auteur, sur la mort de Drusus, & que par cette raison, il a de la peine à croire qu'elle soit de lui. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour la croire d'une autre main. Les Poètes ne sont pas toujours égaux, & les Muses sont quelquefois journalières. Bien loin que le témoignage, que cette élégie rend à Mécénas, soit une marque sûre de supposition, elle pourroit être une preuve qu'elle est véritable, puisqu'Albinovanus est en cela d'accord avec Propertius, qui, comme Théodore Goral l'a remarqué, insinue que Mécénas fut présent à ces combats d'Auguste; car il dit: *Que s'il étoit en état de chanter les Héros, comme il chante les amours, il ne chanteroit que les victoires d'Auguste, & qu'il mêleroit Mécénas à tous les exploits de ce Prince.*

*Te mea Musa illis semper contexeret armis,
Et posita, & sumpta pace fidele caput.*

Ma Muse, dit-il, vous mêleroit toujours à ses faits d'armes, ô vous, Mécénas, qui avez toujours montré votre fidélité & votre attachement pour le Prince, & dans la paix & dans la guerre.

Car ce mot, *fidele caput*, doit être expliqué par le premier vers, & marque moins la fidélité d'un Ministre, qui fait bien les affaires de son maître, que son courage & son attachement pour sa personne, qu'il n'abandonne jamais dans les plus grands dangers. Si Mécénas ne s'étoit pas trouvé à ces batailles d'Auguste, la louange auroit paru très mauvaise, & Propertius n'auroit passé que pour un indigne adulateur.

M. le Fèvre a prouvé que l'Ode III. du Livre premier,

Sic te Diva potens Cypri,

fut faite l'an de Rome 734. sous le Consulat de C. Sentius Saturninus, & de Q. Lucrétius Vespillo, sur le départ de Virgile, qui alloit en Grece pour mettre la dernière main à son *Enéide*, comme nous l'apprend Suétone, ou celui qui a fait la Vie de ce Poète, car il écrit: *Virgile à la cinquante-deuxième année de son âge, il compte par les Consuls, résolu d'aller en Grece & en Asie, pour mettre la dernière main à son Enéide. S'étant donc embarqué, & ayant rencontré à Athenes Auguste, qui revenoit d'Orient, il prit le parti de s'en retourner à Rome avec ce Prince. Mais étant allé à Mégare par curiosité, il fut attaqué d'une maladie, qui s'étant augmentée par la navigation qu'il ne voulut pas interrompre, il se trouva plus mal de jour en jour, & mourut enfin à Brindes, le 10. des Calendes d'octobre, (le 22. de septembre,) sous le Consulat de Plantius (il vouloit dire de Sentius) & de Lucrétius.*

M. le Fèvre s'est servi de ce passage. Il est vrai que dans sa Remarque il a avancé que cet Historien n'a pu écrire que Virgile rencontra à Athenes Auguste qui revenoit d'Orient, parcequ'il y avoit déjà onze ans que ce Prince étoit de retour de son voyage d'Alexandrie. Sa mémoire l'a mal servi dans cette occasion; car Suétone ne parle pas là du retour d'Auguste de son voyage d'Alexandrie, mais de son retour de son voyage d'Orient, lorsqu'il revint d'Asie; où il étoit passé de Samos l'année précédente, & d'où il avoit envoyé Tibère en Arménie, pour chasser Artabase du trône, & pour y établir Tigrane.

J'avois corrigé cette méprise de M. le Fèvre sans la relever; car après avoir parlé de Tibère envoyé en Arménie par Auguste l'an 733. j'avois marqué sous l'année suivante, sous l'année 734. *Virgile part pour aller à Athenes; il y arrive en même tems qu'Auguste, qui revenoit d'Orient, se rembarque avec ce Prince, tombe malade à Mégare, & meurt à Brindes.*

M. Masson, bien loin de garder ces ménagemens, qu'on doit toujours avoir pour les grands hommes, quand il ne s'agit que de fautes où leur jugement n'a point de part; & qui ne vien-

nent

nent que de leur mémoire, à la misérable ambition de chercher à se faire honneur, en relevant avec grand bruit cette faute de M. le Févre. Il vient avec ses airs de hauteur, & comme s'il disoit une chose très nouvelle & très ignorée, il employe deux grandes pages à prouver que ces particularités rapportées par Suétone sont vraies; que Virgile partit cette même année-là pour aller en Grece, & par conséquent que cette Ode III. du Livre premier fut faite dans ce tems-là. N'est-ce pas là une belle découverte, & qui a coûté à ce Critique une longue & pénible méditation?

Il y a longtems que de grands hommes se sont plaints de cette espece d'Ecrivains, qui croient que pour se faire une grande réputation, il suffit de mettre à la tête d'un Livre: *Contre Scaliger, contre Casaubon, contre Taneguy le Févre*. Et sur cela Scaliger a fort bien dit: (a) *Ce n'est que de cette ostentation frivole que naissent aujourd'hui tant d'examens & tant de critiques de Livres. Pour prouver qu'on est un docte personnage, il suffit de pouvoir montrer qu'un autre s'est trompé.*

Que ne diroit-il point de ceux qui ne prennent la plume que pour rapeller des fautes qu'on a déjà corrigées, sans en parler, & sans nommer leurs Auteurs, par respect pour ces grands hommes, qui les ont rachetées par un million d'excellentes choses dont nous leurs avons l'obligation.

Dans l'Epitre V. du Livre premier adressée à Torquatus, Horace parle de la fête de la naissance de César:

- - - Cras nato Cæsare festus
Dat veniam somnumque dies: impune licebit
Æstivam sermone benigno tendere noctem.

Nous avons demain la fête de la naissance de César, & cette grande fête nous donne une entière liberté de dormir la grosse matinée.

J'ai dit dans ma Remarque qu'Horace ne peut pas parler ici du jour de la naissance d'Auguste, parceque ce Prince étant né le 23. de septembre, la veille de ce jour-là ne sauroit être appelée une nuit d'été, & qu'il y parle du jour de la naissance de Jules César, qui naquit le 12. de juillet, jour qui étoit célébré avec beaucoup de magnificence, & même de religion. M. Masson veut au contraire qu'Horace parle de la fête pour la naissance d'Auguste; & il soutient qu'il a pu appeler une nuit d'automne, *æstivam noctem*, nuit d'été. La raison qu'il en donne est divertissante: c'est, dit-il, que Virgile en parlant de l'automne, a dit, *mollior æstas*. Voilà qui est décisif. Mais par la même raison on pourra dire qu'Horace a appelé le printems *hivus*, quand il a dit dans l'Ode VII. du Livre IV. adressée à ce même Torquatus: *Frigora mitescunt Zephyris*; car c'est la même expression, *mollior æstas*, & *frigora mitiora*. Qui ne voit que Virgile & Horace en disant, l'un que l'été s'est amolli; & l'autre, que le froid s'est adouci, ont voulu dire que l'automne est venu temperer les excessives chaleurs de l'été; & le printems, adoucir les extrêmes rigueurs de l'hiver? M. Masson ne s'est pas souvenu qu'Horace dans cette même Ode marque bien expressément les bornes des saisons:

*Frigora mitescunt Zephyris: ver proterit æstas,
Interitura, simul
Pomifer autumnus fruges effuderit.*

L'hiver est adouci par l'arrivée du printems. Le printems est chassé par l'été, & l'été meurt à son tour, sitôt que l'automne vient répandre ses fruits, &c.

L'automne étant donc, selon lui-même, la mort de l'été, jamais il n'auroit appelé nuit d'été, *æstivam noctem*, une nuit d'automne, & jamais pour un souper qui se devoit faire le 22. de septembre, il n'auroit donné l'avertissement qu'il donne au 28. vers de cette Epitre:

Sed nimis arcta premunt olidae convivæ capæ.

Car

(a) Non aliunde hodie quam ex hujusmodi frivolis doctissimum fat est si alium errare possit ostendere. *examina Librorum nascuntur. Ut aliquis se probet*

Car à la fin de septembre on peut être pressé à table sans craindre l'incommodité dont menacent les grandes chaleurs. En un mot, il n'y a personne qui ne convienne que le 22. de juillet s'ajuste mieux avec les paroles d'Horace, que la fin de septembre.

Horace dit dans la même Epître, qu'il aura soin que parmi les conviés, il n'y ait personne de suspect, & qui puisse aller redire ce qu'on aura dit à table:

- - - Ne fidos inter amicos

Sit qui dicta foras eliminat.

Les rapporteurs sont redoutables partout, mais on les doit encore plus craindre à table, où la joie & le vin inspirent une liberté qui ne doit pas être contrainte, & qui demande des convives oublieux; c'est pourquoi c'étoit un proverbe en Grece: *Je hais le convive qui a de la mémoire*; & par cette raison-là même l'oubli étoit consacré à Bacchus.

Il n'y a donc rien de plus simple & de plus naturel que ce qu'Horace dit ici. Mais la sagacité de M. Maillon va bien plus loin. Il conjecture très finement qu'Horace a égard au malheur alors tout récent du Poète Cornelius Gallus, Gouverneur d'Egypte, qui ayant été accusé par Valerius Largus, son ami, de s'être mal gouverné, & d'avoir mal parlé d'Auguste, fut condamné au bannissement, ses biens confisqués, & se tua lui-même l'an de Rome 727. qui fut justement l'année qui précéda la date que j'ai donnée à cette Epître.

Je laisse à juger de la conformité que ce passage d'Horace peut avoir avec l'accident de Cornelius Gallus, qui étoit regardé comme criminel de leze-majesté, & qui fut accusé non seulement d'avoir mal parlé d'Auguste, mais encore de plusieurs malversations, & d'avoir eu l'insolence de se faire ériger des statues par toute l'Egypte, & des pyramides avec de magnifiques inscriptions. Il est vrai que les rapports de son perfide ami furent la première cause de sa disgrâce; mais jamais Horace n'a pu avoir ici en vue ces rapports, qui intéressoient si fort Auguste. Il n'étoit pas assez mauvais courtisan pour tirer de là les motifs de sa prévoyance, en avertissant ses amis qu'ils ne trouveroient point à sa table de Valerius Largus; & qu'ainsi ils pourroient tout dire à leur aise, & auroient une entière liberté. Et je ne crois pas que ses amis, Torquatus, Brutus, Septimius, Sabinus, eussent goûté cette précaution si peu politique, & si injurieuse.

Puisque je suis sur cette histoire de Cornelius Gallus, le Lecteur me permettra de faire une digression, pour assurer le véritable sens d'un passage d'Ovide, qui est très remarquable & fort important. Ce Poète en pleurant la mort de Tibulle, qui arriva deux ans après celle de Cornelius Gallus, met parmi ceux que Tibulle trouvera dans les Champs Elysées ce même Cornelius Gallus. Mais comme il y avoit quelque hardiesse à placer dans cet heureux séjour, un homme qui avoit été accusé d'un si grand crime, Ovide parle avec exception, car il dit:

Tu quoque, si falsum est temerati crimen amici,

Sanguinis atque animæ prodige, Gallæ, tuæ,

His comes umbra tua est.

Et vous, Gallus, qui avez prodigué de votre propre main votre sang, pour finir vos déplaisirs, vous êtes le compagnon de ces chères Ombres dans les Champs heureux, si le crime qu'on vous a imputé d'avoir violé la majesté de votre ami, se trouve faux.

Ovide appelle Auguste l'ami de Gallus, & il dit en bon courtisan, que l'Ombre de Gallus accompagnera celle de Tibulle dans les Champs Elysées, si le crime dont on l'a accusé ne se trouve pas vrai; car si ce crime étoit vrai, Gallus, au lieu d'être dans les demeures des justes, seroit abîmé dans les enfers. C'est le véritable sens de ce passage, & je ne comprends pas comment Scaliger, dans ses Commentaires sur la Chronique d'Eusebe, a pu se tromper, jusqu'à appeler ce sens-là faux & inepte. *Quod dicit crimen temerati amici, hoc interpretes referunt ad falsum à Gallio Augustum, quod ut falsum ita ineptum. Intelligendum enim Tibullum & Gallum amicos fuisse, & postea jus amicitiae à Gallio violatum, quod ita clarum ut pluribus firmandum non sit; nam certum est Gallum violentum, iracundum, contumeliosum hominem fuisse.* Voilà dans

dans quelles méprises tombent quelquefois les meilleurs esprits; car nulle part on ne lit que Gallus eût rompu avec Tibulle, & qu'il eût violé à son égard les droits de l'amitié, au lieu que rien n'avoit fait plus de bruit que son ingratitude pour Auguste.

Je me suis attaché à confirmer le véritable sens de ce passage, contre la mauvaise critique de Scaliger, parceque les vers sont beaux, & qu'ils font honneur à Ovide, qui avec une merveilleuse délicatesse a su conserver ce qu'il devoit à son ami, sans blesser ce qu'il devoit à son maître; & non seulement sans le blesser, mais en faisant même sa cour à ce Prince d'une manière très fine, puisqu'il lui témoigne par là qu'il est persuadé que le seul crime de lui déplaire, prive de cet heureux séjour, & précipite dans le Tartare.

Mais revenons à notre sujet.

Il y a une grande dispute entre les Savans, pour savoir qui est le Catius contre lequel Horace a fait la Satire IV. du Livre II. J'ai traité au long cette matière; j'ai établi que c'est le Philosophe Epicurien, dont Ciceron rapporte la mort dans l'Épître XVI. du XV. Livre; & j'en ai donné des caractères qui ne permettent pas d'en douter. Malheureusement dans mon édition, on lit: *Que cette Lettre de Ciceron fut écrite sous le IV. Consulat d'Auguste.* Ce qui est très ridicule; car il y avoit douze ou treize ans que Ciceron étoit mort. Beaucoup de mes amis m'en avoient averti; d'autres savans hommes mêmes, dont je n'avois pas l'honneur d'être connu, avoient eu l'honnêteté de m'en écrire, entre autres le R. P. de Captot, Jésuite de Rennes. Je l'avois corrigé à la première lecture; car c'est une faute qu'un Correcteur d'imprimerie, tant soit peu instruit, auroit corrigée, comme le plus savant homme. M. Bayle fut le premier qui la releva en public avec beaucoup d'ostentation; car la nécessité de grossir un Dictionnaire ne lui permettoit pas de faire une honnêteté à un homme avec lequel il avoit bien voulu lier quelque amitié dans un voyage qu'il fit ici. Je ne m'en plains point. M. Masson vient après lui, & la relève avec beaucoup plus de faste, comme s'il étoit le premier qui s'en fût aperçu. Mais en vérité l'erreur est si grossière, qu'on pouvoit bien ne m'en pas accuser, & me faire la justice de croire qu'elle s'étoit glissée dans l'impression par la négligence des Imprimeurs.

Il est certain que j'avois écrit dans ma copie, que la *Lettre de Ciceron fut écrite sous le IV. Consulat de César.* Les Imprimeurs au lieu de *César* mirent *Auguste*, & ce mot ensuite entraîna les fausses dates dont il est suivi. Ceux qui ont fait imprimer, savent qu'il se glisse souvent des fautes plus considérables, que l'Auteur même en corrigeant les épreuves, ne remarque point, & qu'il confirme le plus souvent, ou parceque son esprit est las, ou parcequ'il est appliqué à d'autres choses, ou enfin parcequ'il lit plus de mémoire que des yeux. M. Masson pouvoit donc s'épargner la longue invective qu'il fait contre cette ignorance, & ne pas me croire capable d'avoir ignoré le tems de la mort de Ciceron, & d'avoir mis le IV. Consulat d'Auguste pour le IV. Consulat de César. Pour peu qu'il eût voulu se servir de son esprit, il auroit vu certainement que la faute ne venoit pas de moi: la suite même du raisonnement suffisoit pour l'en convaincre. Je voulois établir qu'Horace pouvoit avoir fait cette Satire contre Catius encore vivant; & par conséquent qu'il l'avoit faite avant la vingt-unième année de son âge. C'auroit été une chose assez ridicule de vouloir apprendre aux hommes, qu'Horace pouvoit avoir fait cette Satire avant l'âge de trente-six ans, car il en avoit tout autant sous le IV. Consulat d'Auguste. Mais l'envie de blâmer ne souffre guère cette attention trop scrupuleuse. Quand même par inadvertance j'aurois mis moi-même *Auguste* pour *César*, cela n'auroit pas dû être relevé si tragiquement. Il auroit falu regarder à ce que j'avois voulu dire, & non pas à ce que j'avois dit. Scaliger déclaroit hautement que quand il auroit mis Philippe pour Alexandre, ou Alexandre pour Philippe, il s'en seroit fort peu soucié.

Revenons à notre sujet. M. Masson est forcé d'être de mon avis; il est persuadé, comme moi, que c'est contre Catius, le Philosophe Epicurien, qu'Horace écrit. Mais il ne peut pas s'imaginer qu'Horace ait composé cette Satire à l'âge de vingt-un an, parceque ce Poète dit dans la II. Épître du Livre II. que ce ne fut qu'après la bataille de Philippes, que la pauvreté le poussa à faire des vers. Cette raison n'est pas décisive; car dans cette Épître Horace veut dire seulement, qu'avant cette bataille il ne s'étoit pas adonné à la poésie, comme à une profession qu'il voulût embrasser, au lieu qu'après la défaite de Brutus, il prit ce

parti, comme une ressource contre sa mauvaise fortune. Horace étoit si heureusement né à la poésie, qu'il y a bien de l'apparence que son génie avoit éclaté avant la bataille de Philippes. Les grands Poètes sentent & font sentir de bonne heure leur talent.

Dans le même chapitre M. Masson veut combattre l'explication que j'ai donnée à l'Ode XXXIV. du Livre premier:

Parcus Deorum cultor & infrequens.

J'ai voulu faire voir que c'est une raillerie contre les Stoïciens, qui croyoient si fortement que Jupiter tonnoit par un tems serein. Il y a quelques années qu'un Professeur de Harlem, M. Edouard Zurk, qui a traduit en Latin la plupart de mes Remarques, auxquelles il en a ajouté quelques-unes de sa façon, qu'il auroit bien pu s'épargner, a aussi voulu combattre mon explication. M. Masson emploie une partie de ses raisons, toutes très frivoles, & il les accompagne de quelques autres qui ne le sont pas moins. En voici les deux plus fortes.

La première: *Quand même on accorderoit que le tonnerre naîtroit des nuages épaissis par les exhalaisons, s'ensuivroit-il de là que cette opinion qu'il tonne quelquefois par un tems serein, n'auroit pas été commune, & entièrement enracinée dans l'esprit de tous ceux qui avoient quelque sentiment de piété, puisqu'on voit les plus scelerats trembler aux moindres éclairs, malgré les clameurs des Philosophes?* M. Masson ne connoît ni la physique ni les Epicuriens, s'il croit qu'il peut tonner quelquefois par un tems serein, & que parmi ces Philosophes, il se trouvoit de ces âmes pieuses dont il parle. Car cela ne se pouvoit; ces âmes pieuses n'auroient plus été Epicuriennes, & Horace étoit sur cela très bon Epicurien, & le fut toute sa vie.

Sa seconde raison: *Le tonnerre par un tems serein est un miracle. Cela pouvoit donc frapper Horace & le convertir.* Mais Horace ne croyoit pas ce miracle, qui étoit opposé à tous les principes.

Mais, ajoute M. Masson, Horace ne dit-il pas ailleurs:

*Cælo tonantem credidimus Jovem
Regnare.*

Il le dit, il embrassoit cette opinion, que c'est Dieu qui tonne; mais il croyoit encore plus fortement qu'il ne tonne jamais par un tems serein. Il dit encore ailleurs:

*Tu gravi curru quanties Olympum:
Tu parum castis inimica mittes.
Fulmina lucis.*

Et tous ses ouvrages sont remplis de ces expressions. M. Masson n'a pas assez distingué en quoi les Epicuriens convenoient avec les Stoïciens, & en quoi ils étoient différens. Le grand goût qu'il a pour la poésie, devoit seul lui faire sentir que quand même Horace n'auroit pas été persuadé de tout ce qu'il dit des foudres de Jupiter, il n'auroit pas laissé de l'adopter, à cause de la magnificence de ces images; car les grandes images sont une des plus essentielles beautés de la poésie.

Mais faut-il prouver à M. Masson que dans la doctrine même d'Epicure, les Poètes ont allié ces deux sentimens, que c'est Dieu qui tonne, & qu'il ne tonne jamais par un tems serein? En voici un témoin irréprochable; c'est Virgile lui-même qui les a joints dans ces beaux vers du I. Livre des Géorgiques:

*Ipse pater, mediâ nimborum in nocte, cornuscâ
Fulmina molitur dextrâ, &c.
Ille flagranti
Aut Atbo, aut Rhodopen, aut alsa Ceraunia telo
Dejicit, ingeminant Austri, & densissimus imber.*

Jupi-

Jupiter lui-même du milieu des nuages ténébreux, lance ses foudres embrasés, & de ses traits enflammés, il abat les cimes du mont Athos, ou du Rhodope, ou les sommets des monts Cerauniens. Les vents redoublent, & la pluie plus épaisse tombe à grands flots.

Voilà donc Jupiter qui tonne, mais il tonne du milieu des nuages obscurs, & avec ce magnifique appareil, il frappe le mont Athos, ou le Rhodope, &c. Sur quoi Servius a fait cette judicieuse remarque : *Secundum Epicureos per transitum loquitur, qui dicunt fulmina non judicio Deorum, sed ex nubibus fieri. Nam montes quid necesse fuerat fulminari? Il parle en passant, selon le sentiment des Epicuriens, qui disent que les foudres ne sont pas lancés par la Providence & le choix des Dieux, mais qu'elles naissent des nuages. Car à quoi bon frapper les montagnes? Mais c'est m'arrêter trop longtems à une critique frivole, & que j'ai assez combattue dans mes Remarques.*

M. Masson examine en quel tems Horace composa la II. Ode du Livre premier:

*Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit pater;*

& il tâche d'abord de détruire le sentiment de M. le Févre, & de battre en ruine tout ce que j'ai avancé dans mon argument: (a) c'est à quoi il emploie deux chapitres entiers. M. le Févre a prouvé que cette Ode ne fut pas faite incontinent après la mort de César, comme elle le paroît d'abord; qu'elle ne le fut qu'après le VI. Consulat d'Auguste. En voici des raisons très convaincantes: la première; qu'Horace y parle des surnoms de *Prince & de Père*, qui ne furent donnés à Auguste que dans son V. ou dans son VI. Consulat; & la seconde; qu'après la mort de César Horace étoit Tribun de soldats dans l'armée de Brutus. De là il est aisé de conclure qu'Horace fit cette Ode après l'âge de trente-huit ans; qu'à la manière des Poètes, il prophétisa après coup, *per prophetiam inverſam*; & qu'il parle dans cette Ode comme s'il l'avoit faite immédiatement après la bataille de Philippi, pour achever d'effacer de l'esprit d'Auguste les dangereuses impressions, que le souvenir de son engagement dans le parti de Brutus y pouvoit entretenir.

Voilà ce que M. Masson veut détruire; & il commence par la plaisanterie, qui ne lui réussira peut-être pas mieux que l'érudition.

Je voudrois bien savoir, dit-il (b), comment Auguste auroit pu se persuader sur cette Ode qu'Horace n'avoit jamais suivi le parti de Brutus. Cette feinte pouvoit-elle faire entrer dans l'esprit de ce Prince, qu'Horace dans le camp même de Brutus prioit les Dieux de se déclarer les vengeurs de la mort de César, & qu'il faisoit des vœux pour la prospérité d'Auguste?

Horace ne veut ni faire croire à Auguste qu'il n'a pas porté les armes contre lui, ni lui persuader qu'il faisoit des vœux pour sa prospérité dans le camp même de Brutus. Mais il veut lui insinuer qu'après la défaite de ce parti, il en avoit reconnu l'injustice, & qu'il avoit vu que le crime des Romains étoit si grand, qu'il falloit qu'un Dieu vint l'expier. Et sur cela il fait sa cour à Auguste d'une manière très fine & très noble.

Nous trouvons dans cette Ode des caractères sensibles qui nous en découvrent le but.

Nous y voyons des prodiges, qui firent craindre le retour du siècle de Pyrrha, c'est-à-dire un déluge universel. Nous y voyons le Tibre, qui par complaisance pour Ilie sa femme, & pour la venger de la mort de César, qui étoit son grand Prêtre, inonde Rome. Nous voyons qu'on implore le secours des Dieux pour l'expiation de ce crime; & enfin, nous voyons qu'on insinue qu'un de ces Dieux vient sous la figure d'un jeune Prince se déclarer le vengeur de cette mort. Cela suffit pour l'heure.

Sur ce fondement, examinons le sentiment de M. Masson, & voyons si ces caractères conviennent. Il a lu dans Dion (c), que l'an de Rome 731. sous le Consulat de Marcellus & d'Ar-

(a) Pag. 41. & 233. &c.

(b) Pag. 42.

(c) Liv. LIV. au commencement.

d'Arruntius, il y eut une si grande inondation du Tibre, qu'on alloit en bateau dans les rues de Rome, & de si grands tonnerres, qu'ils fraperent plusieurs statues dans le Panthéon, & abattirent la pique qu'une statue d'Auguste avoit à la main. Sur cette belle découverte, sans autre preuve, sans autre convenance, il prétend qu'il faut rapporter cette Ode à ce tems-là.

Quoi! l'an de Rome 731. vingt-deux ans après la mort de César, le Tibre s'avise de vouloir venger cette mort! Vingt-deux ans après, Horace demande: *Quel Dieu viendra expier ce crime?* Et il veut nous persuader que Mercure, sous la figure d'Auguste, qu'il appelle *Juvenem*, & qui avoit alors quarante & un an, vient faire cette expiation, & se déclarer le vengeur de ce Prince. Je m'assure qu'il n'y a personne qui ne voye le ridicule de cette imagination. Il y avoit vingt-deux ans qu'Auguste s'étoit déclaré le vengeur de César. Il y en avoit près de vingt que ses meurtriers avoient été punis. Quelle absurdité donc de demander si tard un vengeur déjà venu, & une vengeance déjà faite!

Autant que tous ces caractères s'oposent au sentiment de ce Critique, autant sont-ils favorables à celui de M. le Fèvre & au mien. Et ce tour de prophétie que M. le Fèvre a découvert, aplanit toutes les difficultés, & met cette Ode dans son véritable jour.

Passons aux autres caractères de l'Ode. Nous voyons qu'Horace dit à Auguste :

Hic ames dici Pater atque Princeps.

M. le Fèvre & moi avons prétendu que *Pater* & *Princeps* sont ici deux titres honorables que les Romains donnerent à Auguste, en l'appellant *Pere*, c'est-à-dire *Pere de la patrie*, & *Prince*, c'est-à-dire *Prince du Sénat*.

M. Masson prétend au contraire, que *Pater* est ici un des titres que l'on donnoit aux Dieux; *Mars pater*, *Neptunus pater*, comme dans Horace, *Romulus & Liber pater*, & *Jane pater*. Il fonde son opinion sur ce que le Sénat ayant ordonné que le nom de César Auguste fût mis dans les himnes avec ceux des Dieux immortels, Auguste, comme Dieu, fut invoqué sous ce titre de *Pere*; de sorte, dit-il, que ce vers d'Horace,

Hic ames dici Pater atque Princeps,

est la même chose que ce que Virgile dit à ce même Empereur :

----- *Et votis jam nunc assuesce vocari.*

Voilà une belle ressemblance & bien sensible. Est-ce à force d'esprit qu'on avance des choses si étranges? Il est ici question d'un titre ordinaire, *hic ames dici Pater*. Auguste fut appelé *Pere de la patrie*; & il n'y a aucune preuve, aucun monument par où il paroisse qu'il ait été invoqué sous le nom de *Pere*. Si cela étoit, Dion en parlant de ce titre qui fut donné à Auguste, auroit eu grand tort de ne nous pas avertir qu'il lui fut donné comme à un Dieu. Il n'en dit pas un seul mot. Il dit au contraire: (a) *Que comme dans les Empereurs le nom de César marque la descendance, la famille; celui d'Auguste, la grandeur de la dignité; celui de pere peut bien leur donner sur leurs sujets le même pouvoir que les peres ont sur leurs enfans; mais qu'il ne fut pas donné d'abord à ce dessein; qu'il leur fut donné pour leur faire honneur, & pour les avertir qu'ils devoient aimer leurs sujets comme leurs enfans, & que leurs sujets devoient les honorer & les respecter comme leurs peres.* Loin d'ici donc cette chimere de M. Masson:

La seule ressource qui lui reste, c'est que ce titre de *Pere de la patrie* ne fut donné à Auguste que tard, & si on l'en croit, après la mort d'Horace; car il soutient qu'il ne lui fut donné que l'an de Rome 754. Il fonde ce sentiment sur cette inscription trouvée à Préneste, & qui est un fragment d'un ancien Calendrier:

Non

(a) Liv. LIII.

NON N. CONCORDIAE.
IN. ARCE. FERIAE. EX
S. C. QUOD. EO. DIE.
IMPERATOR CAESAR
AUGUSTUS. PONTIFEX
MAXIMUS. TRIB. POTES.
XXI. COS. XIII. A SENATU
POPULOQUE ROMANO. PATER
PATRIAE APPELLATUS.

Mais cette inscription peut recevoir deux explications très différentes. La première, celle que M. Masson a suivie, après le savant Cardinal Noris. *Qu'Auguste à la XXI. année de sa puissance Tribuneienne, & sous le XIII. Consulat, c'est-à-dire l'an de Rome 751. fut appelé Pere de la patrie.* Et la seconde: *Que cette année-là, qui étoit l'année du XIII. Consulat de ce Prince, & la XXI. de sa puissance Tribuneienne, on ordonna à Préneste que le jour des Nones seroit fête, parcequ'à pareil jour Auguste avoit été salué Pere de la patrie.* C'est une fête qu'on institua à Préneste en mémoire de ce jour-là, sous le XIII. Consulat d'Auguste. Ce sens-là est si naturel, que le Cardinal Noris même, après avoir embrassé le premier, avoue qu'on peut fort bien s'en tenir à l'autre. Et c'est inutilement que M. Masson le combat.

Cette inscription ne prouve donc rien. Il est certain que les Antiquaires ne sont point d'accord sur l'année où ce titre fut donné à Auguste; & c'est un point d'antiquité très obscur. Les uns prétendent qu'il ne fut déferé à Auguste que l'an de Rome 757. sous les Consuls Valere Messala, & Cornelius Cinna, neuf ans seulement avant la mort de ce Prince, & douze après celle d'Horace. Les autres veulent que ce fut six ans plutôt, en 751. & il y en a qui avancent encore de beaucoup cet honneur, & qui assurent qu'Auguste le reçut dès son V. Consulat, en 724. En effet, on trouve des médailles du V. Consulat, où on lit: *Imp. Caesari Divi F. Cos. V. P. P. Imp. VII. S. P. Q. R.* & d'autres du VIII. *Caesar Divi filius Augustus Cos. VIII. P. P. Imp. VII.*

Je fais bien les reproches qu'on fait à ces médailles, pour les rendre suspectes, & pour éluder l'autorité. Mais les conjectures, auxquelles on a recours, me paroissent forcées & sans aucun fondement certain.

Il est très vraisemblable que les Romains, après avoir fait à Auguste tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviser, jusqu'à lui élever des autels, & qui auroient voulu inventer pour lui de nouveaux titres, n'avoient pas attendu son XIII. Consulat, pour lui en donner un qu'il avoit déjà si bien mérité.

C'est en vain qu'on appelle en témoignage Ovide, qui dans le II. Livre des Fastes, assure qu'Auguste n'eut ce titre que tard :

- - - - - Serò quoque vera tulisti
Nomina, jam pridem tu Pater orbis eras.

Vous avez reçu bien tard ce titre de Pere de la patrie. Il y avoit déjà longtems que vous étiez le Pere de l'univers.

Qui est-ce qui ne connoît pas la nation des Poètes toujours flateuse? Ce Poète pouvoit trouver même sans trop de flatterie, que c'étoit bien tard pour ce Prince de n'avoir eu que dans son V. Consulat, & après la défaite d'Antoine, un titre qui lui étoit dû longtems auparavant. Il y avoit déjà alors quinze ans que Cicéron avoit reconnu & témoigné en plein Sénat, que le jeune Octave (Auguste) qui n'avoit pas encore vingt ans accomplis, meritoit mieux ce titre que ne l'avoit mérité Jule Cesar, qui venoit d'être tué. C'est dans la XIII. Philippique. *Si enim ille, Caesar Dictator, parens patriae est, ut tu appellas, ego quid sentiam videro. Cur non hic (Octavianus) parens verior, à quo certè vitam & tuis facinorosis manibus ereptam habemus?*

Ce passage de Cicéron sert de commentaire à celui d'Ovide. La Poëte a pensé comme l'Orateur ; & il avoit raison de trouver que les Romains avoient attendu bien tard à donner ce titre à Auguste, surtout après l'aveu public de Cicéron.

Il peut donc passer pour constant, que le titre de *Pere de la patrie* fut donné à Auguste, avant même celui de Prince, & dès son V. Consulat ; & cela fonde admirablement la conjecture de M. le Fèvre & la mienne, sur cette Ode d'Horace.

On peut même concilier les contradictions apparentes qui se trouvent entre les textes des Historiens, les médailles, & les témoignages des Poëtes, en supposant une chose assez vraisemblable ; qui est qu'après la défaite d'Antoine, ce titre de *Pere de la patrie* fut donné à Auguste, & que ce Prince, par une politique humble en apparence, & orgueilleuse en effet, ne l'avoua & ne le reçut que plusieurs années après. Cette politique, ou ce raffinement d'ambition, est assez bien marqué par Suétone. (a) Car cet Historien nous apprend que le peuple lui ayant envoyé des Députés à Antium, pour lui desferer de sa part ce grand titre, il le refusa. Ensuite le peuple s'étant opiniâtré à le lui donner par acclamation, comme il entroit dans les spectacles, il le refusa encore. Quelque tems après, comme il entra dans le Sénat, les Sénateurs sans acclamation, sans décret, lui ayant fait dire par Messala, que le Sénat, d'accord avec le peuple, le saluoit *Pere de la patrie*, *Senatus te consensiens cum populo Romano consalutat patriæ Patrem*, alors son ambition étant satisfaite, il voulut bien recevoir cet honneur.

Ainsi il y a deux tems ; le premier, où ce titre fut donné à Auguste sans son aveu ; & le second, où il lui fut donné de son consentement. C'est le seul moyen de concilier toutes les contrariétés apparentes qui se trouvent sur ce point dans les Historiens : & ce premier tems suffit pour fonder ce que j'ai avancé sur cette Ode d'Horace, & fait voir pourquoi le Poëte dit à ce Prince : *Hic ames dici Pater*, aimez à être appelé ici *Pere de la patrie*. Cela me paroît d'une évidence qui approche de la démonstration ; & j'ai vu depuis avec plaisir, que le savant (b) Perizonius avoit fait la même conjecture.

Venons au titre de Prince. Comme M. Masson a vu que s'il convenoit que c'est le titre qui fut donné à Auguste dans son sixième Consulat, où Dion nous assure qu'il fut appelé *Prince du Sénat*, *Princeps Senatûs*, *πρῶτος τῶν γερουσίων ἐπιτάβη*, cela détruiroit tout son système sur celui de *Pere* ; il a eu recours à son imagination, qui lui a persuadé qu'ici *Prince* ne signifie qu'*Empereur*, comme nous disons sous le regne d'un tel Prince. Et il prétend qu'Auguste ne commença à avoir ce titre que dans son VII. Consulat, lorsqu'ayant voulu se desfaire de l'Empire, il fut forcé de le retenir, *κατὰνάγκαν δύνειν αὐτὸν αὐταρχῆσαι*, dit Dion. Malheureusement pour M. Masson, l'Interprete Latin a traduit : *Tandem eo compulerunt ut PRINCIPATUM solus obtineret*. Mais le Traducteur Latin n'a pu vouloir dire qu'Auguste obtint alors le titre d'*Empereur*, puisque Dion vient d'assurer qu'il l'avoit auparavant, & qu'il lui fut donné sous son V. Consulat. Il veut dire qu'il le conserva, qu'il le retint avec l'Empire ; c'est ce que signifie la traduction Latine, & c'est ce que Dion a dit. Car cet Historien nous apprend deux choses au commencement du Livre LIII. La première, que le titre de *Prince* fut desferé à Auguste sous son VI. Consulat. Et la seconde, que l'année suivante il fut forcé de retenir l'Empire, & par conséquent le nom d'*Empereur*, qui lui avoit déjà été donné, avant celui de *Prince*, & ces deux titres, celui de *Prince* & celui d'*Empereur*, sont très differens : il ne faut pas les confondre.

Il est donc très certain qu'Horace a ici en vue le titre de *Prince*, tel qu'il fut desferé à Auguste sous son VI. Consulat, comme le rapporte Dion, & tel qu'on le donnoit dans les meilleurs tems de la République, *ὡς ἐν τῇ ἀριστῇ δημοκρατίᾳ ἐννόμιμον*. Après la perte de la liberté, le peuple prenoit plaisir à donner à ses Empereurs les titres qu'il avoit accoutumé de donner, pendant que la République étoit en vigueur, & les Empereurs y trouvoient leur compte ; car sous ces titres spécieux, qui conservoient encore quelque idée de l'ancienne liberté, ils s'attribuoient un pouvoir sans bornes. Et c'est ce que Tacite a voulu marquer, lorsqu'il écrit au commencement de ses Annales : *Lepidi atque Antonii arma in Augustum cessere, qui cuncta discordiis civilibus fessa nomine Principis sub imperium accepit. Auguste triumphat*

(a) Sueton. Auguste, ch. XLVIII.

(b) Jacob. Periz. Animadvers. historic. cap. VII. p. 316. & 317.

triompha de Lépide & d'Antoine, & tout le monde étant las des guerres civiles, il usurpa la domination sous le nom de Prince. Ce nom de Prince diminue l'envie, sans diminuer le pouvoir. C'est pourquoi le même Tacite ajoute plus bas: Qu'après que Lépide & Antoine se furent perdus, l'un dans les voluptés & dans la mollesse, & l'autre dans l'oisiveté, il n'y avoit plus de salut pour la République, divisée en factions, que de se voir sous la domination d'un seul; qu'elle ne fut pourtant pas régie sous les noms odieux de Dictateur, ou de Roi, mais sous un nom plus modéré, qui fut celui de Prince. *Postquam hic scordia senuerit, ille per libidines pessumdatum sit, non aliud discordantis patriæ remedium fuisse, quam ut ab uno regeretur. Non regno tamen neque dictaturâ, sed Principis nomine constitutam Rempublicam.*

Ce nom de Prince étoit donc l'ancienne appellation de Prince du Sénat, *πρίνκιπ & τῆς γαμορίας*. Et c'est ce que M. d'Ablancour a bien reconnu; car dans sa Remarque il avoit dit: Que Tacite ne prend pas le nom de Prince au même sens que nous faisons aujourd'hui, & qu'il l'emploie pour ce qu'on disoit anciennement Prince du Sénat. Cela ne peut être révoqué en doute.

Voilà donc la conjecture de M. le Fèvre & la mienne très solidement établies. Ces noms de Pere & de Prince sont les titres de Pere de la patrie, & de Prince du Sénat, effectivement donnés à Auguste, & nullement un nom vague, & un titre de religion: & c'est ce qui fait voir l'adresse & l'esprit d'Horace d'avoir choisi pour Auguste, dans une conjoncture si délicate, des noms doux & modérés, qui conservoient une idée de la liberté de la République.

Il faut donc nécessairement que cette Ode ait été faite d'abord après ces titres donnés à Auguste, & après les guerres civiles terminées, c'est-à-dire sous son VI. Consulat, comme M. le Fèvre & moi l'avons prétendu; ou qu'elle l'ait été effectivement après la bataille de Philippi, à la fin de l'an 711. & en ce cas-là ces deux titres de Prince & de Pere ne seront pas des titres déjà donnés à Auguste, mais des titres qui lui sont montrés & promis par le Poëte, comme une récompense sûre, & qu'on ne pouvoit refuser à ses vertus.

Je ne suivrai pas M. Masson dans le petit commentaire qu'il a bien voulu nous donner sur cette Ode, pour en faire sentir la beauté. Cette manière de commenter est trop noble & trop sublime. C'est un grand malheur pour Horace, & une grande perte pour nous, qu'un esprit si fin & si délicat ne s'adonne pas à ces sortes d'ouvrages. Il nous découvreroit dans les Poëtes des finesse qui nous échappent, & il formeroit notre goût. Je me hâte de passer à ce que ce grand Censeur dit de deux conjectures de M. le Fèvre, qui sont peut-être en matière de critique, ce qu'on a jamais fait de plus ingénieux & de plus fort.

La première est sur l'Ode XIV. du Livre premier.

O navis, referent in mæna te novi

Fluctus.

Quintilien a assuré que cette Ode est allégorique. Voilà une grande autorité; aussi a-t-elle soumis tous les hommes pendant près de seize siècles. M. le Fèvre, accoutumé à examiner toutes choses aux rayons du bon sens & de la vérité, soutient qu'il n'y a nulle allégorie, & que tout est au propre, & purement historique. Si c'étoit une allégorie, dit ce grand homme (a), elle seroit trop scrupuleusement suivie, & trop subtilement importune. Car qu'on prenne un vaisseau pour une République, des flots & des tempêtes pour des mouvements de guerres, & le port pour la tranquillité & pour la paix, cela n'est nullement nouveau, on l'a souvent fait: mais de pousser une allégorie jusqu'aux dernières minuties, & jusqu'à la rendre ou puerile ou obscure, c'est ce qu'on ne peut soupçonner, je ne dis pas d'Horace, mais d'aucun Auteur qui ne soit pas un très-impet, & très-méchant Ecrivain. On ne voit pas seulement ici un vaisseau, on y voit les flancs du vaisseau, les voiles, les antennes, la quille, le mât, la poupe, les peintures, la matière dont il est fait, le lieu de son origine, &c.

Que répond à cela M. Masson, qui est toujours accompagné de son esprit? Il répond (b) que si ces raisons étoient bonnes, il n'est pas vraisemblable que Quintilien ne les eût pas senties, & qu'il n'eût pas mieux connu que M. le Fèvre, ce qui convenoit à une allégorie, & ce qui ne lui convenoit pas. C'est, au lieu d'apporter une raison, alléguer un préjugé, un

(a) Dans le I. Vol. de ses Lettres. p. 179.

(b) Pag. 59.

entêtement. N'étoit-il pas vraisemblable que Tite-Live savoit & entendoit mieux le Latin que M. le Févre? Cependant M. le Févre a fait voir que Tite-Live n'avoit pas entendu ce que les anciens Historiens avoient mis dans leurs Annales, en parlant du siège de Fidenes, (a) *Classibus ad Fidenas pugnatum est*. Car cet excellent Historien prenant toujours *classes* pour des flottes, trouvoit impossible & incroyable qu'il y eût eu un combat naval près de Fidenes, si éloignée du Tibre & de la mer. M. le Févre a donc mieux entendu ce passage, puisqu'il a vu que le mot *classis* au singulier signifie une armée, témoin la loi de Numa, *cujus auspicio classe procincta opima spolia capiuntur*, & au pluriel, *classes* signifie des troupes de cavalerie, des escadrons; comme dans ce vers de Virgile, *classibus hic locus*. On peut voir ce que Festus dit sur ce mot. C'est donc une méchante raison que ce défaut de vraisemblance. Il n'étoit pas vraisemblable que Tite-Live se fût trompé sur ce mot Latin: & il est pourtant vrai qu'il s'étoit trompé. Etoit-il vraisemblable que M. Masson, dans un gros volume, fait pour dégager les plus beaux ouvrages d'Horace des mauvaises explications que M. le Févre & moi leur avons données, se tromperoit partout, & ne donneroit pas une interprétation qui lui apartint, ou qui ne fût une bêtise? Cela n'étoit pas vraisemblable; & cela est pourtant très vrai. Cela rentre dans la vraisemblance par la vérité; car comme disoit autrefois Agathon: *Il est dans la vraisemblance qu'il arrive beaucoup de choses contre la vraisemblance*.

Ne nous entêtons donc point, & tâchons de raisonner, s'il est possible. M. Masson, pour répondre à M. le Févre, tire la plupart de ses raisons des commentaires de Torrentius, raisons cent fois vues, & cent fois rejetées.

Torrentius étoit assurément un très savant homme & très exact; c'est même un des meilleurs Interpretes d'Horace. Je ne veux pas diminuer les louanges qui lui sont dûes; mais puisque M. Masson m'y force, je dirai qu'il n'avoit ni une grande élévation d'esprit, ni beaucoup de génie pour la critique. Cet endroit même est peut-être ce qu'il a jamais fait de plus foible; on en jugera par cet échantillon.

Dion dans le Livre LII. rapporte les discours qu'il prétend qu'Agrippa & Mécénas firent à Auguste, qui les avoit appellés pour leur communiquer le dessein qu'il seignoit d'avoir de se démettre de l'Empire. Mécénas, qui parla après Agrippa, dit à ce Prince: *Rome est pleine de désordre & de sédition; ce même mal a gagné l'armée: c'est pourquoi notre ville est comme un grand vaisseau rempli de toute sorte de gens, sans pilote, battu depuis plusieurs siècles par les tempêtes, & poussé çà & là par les vents, comme n'étant point lesté*. Sur cela Torrentius s'est imaginé qu'Horace frappé de cette belle comparaison de Mécénas, a voulu la rendre dans cette Ode par cette allégorie, & qu'il faut rapporter l'Ode à ce tems-là, c'est-à-dire environ au VI. Consulat d'Auguste.

Quand même Mécénas auroit dit que *Rome étoit comme un vaisseau battu de la tempête*, & qu'il auroit allongé cette comparaison, cela n'auroit pu autoriser Horace à faire cette allégorie. M. Masson demandera peut-être la raison & la preuve de ce principe. Mais tout ce qui regarde le goût ne peut pas toujours se prouver. Il faut le sentir, *intus monstratum*. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait une raison, une règle sûre pour faire juger du bon & du mauvais goût. Il y en a toujours certainement une, ou connue, ou cachée: & la plus cachée se trouve quelquefois quand on se donne la peine de la chercher. Il me semble que j'en entrevois ici une assez sensible, pour montrer que la comparaison la plus allongée dans les discours de Mécénas n'auroit jamais pu donner lieu à Horace de faire cette allégorie. Je crois même en pouvoir faire une démonstration; tâchons de la bien démêler.

La comparaison & l'allégorie sont deux figures très différentes; on peut allonger la première, parceque comme elle met devant les yeux les deux objets, celui d'où l'image est empruntée, & celui auquel on l'applique, elle ne peut faire d'obscurité. *Rome est comme un vaisseau*, on voit *Rome* & le *vaisseau*; ainsi on peut continuer cette comparaison. Horace dans l'Ode IV. du Livre IV. compare Drusus à un aigle & à un lion, & il pousse cette comparaison jusqu'au 18. vers. C'est peut-être la plus longue qu'on trouve dans les Anciens. Mais quelque évidente & quelque claire que soit la comparaison, elle doit pourtant avoir ses bornes, & une Ode qui ne seroit toute entière qu'une comparaison, seroit fort vicieuse si elle

(a) Dans le IV. Liv.

elle étoit longue. A plus forte raison doit-on condamner les allégories trop longues ; car l'allégorie est une figure qui ne présente à l'esprit que le faux objet auquel il faut qu'il substitue le véritable : elle ne peut donc être continuée sans devenir fort obscure , & si elle tombe dans des détails , qui ne peuvent convenir au véritable objet , elle est très vicieuse , & fait un monstre d'un ouvrage qu'elle occupe entier.

Cette observation est si vraie , que j'ose assurer qu'on ne trouvera nulle part dans les grands Ecrivains aucune allégorie poussée jusqu'à ces minuties qui causent l'obscurité. Dans Isaïe l'armée des Assyriens est comparée à un vaisseau. Mais le Prophète se contente d'en dire un seul mot , & de montrer seulement la figure : *Laxati sunt funiculi tui , & non prævalerunt : sic erit malus tuus ut dilatare signum non queas. Tes cordages sont relâchés , ils ne résisteront point. Il en sera de même de ton mâ , tu ne pouras déployer tes voiles.* Voilà ce que demandent le bon sens & le bon goût.

Mais rien n'est plus frivole que d'imaginer que le discours de Mécénas ait donné à Horace cette idée d'allégorie. Ce discours est de Dion , & nullement de Mécénas. Mécénas auroit fort bien pu , comme je l'ai déjà dit , comparer Rome à un vaisseau battu de la tempête ; mais il avoit trop d'esprit & trop de goût pour la comparer à un vaisseau battu de la tempête depuis plusieurs siècles , *πολλὰς ἡδὲ γαμὰς ἐν κλύδωνι πολλῷ περιέειν.* Car cela ne peut être souffert , & la raison en est sensible. C'est pourtant cette belle découverte de Torrentius qui a entraîné M. Masson. Voilà les preuves qu'il donne de son discernement , & de la force de sa critique.

La conjecture de M. le Fèvre est appuyée sur des fondemens si solides , que tous les efforts de notre Censeur ne sauroient les ébranler.

Après tant de preuves que M. Masson vient de donner de sa foiblesse , je doute fort qu'il trouve pour lui des parieurs dans les nouveaux combats où il va s'engager , surtout contre un adversaire aussi redoutable que M. le Fèvre : le combat n'est pas égal.

Voici comme il l'attaque sur l'autre conjecture , qui n'a pas eu moins de réputation que la première , qui n'est pas moins importante , & qui est même plus ingénieuse.

C'est sur l'Ode III. du Livre III. qui est , à mon gré , la plus belle d'Horace & la plus poétique :

Iustum & tenacem propositi virum.

M. le Fèvre a prétendu prouver que cette Ode est très peu judicieuse & très imparfaite , si on la prend telle qu'elle paroît , & comme on l'a toujours expliquée ; & que pour lui rendre toute sa beauté , il faut en démêler le véritable sujet , qui n'a point été connu , & tirer ce secret des ténèbres , où il est enseveli. C'est ce qu'il a fait avec beaucoup de pénétration & de critique. Le voici : lorsque César fut tué , il avoit couru un bruit à Rome , que ce Prince avoit résolu d'épuiser l'Italie d'hommes & d'argent , & de transporter à Troye & à Alexandrie le siège de son Empire. C'est ce que Suétone dit formellement dans le chapitre LXXIX. de la Vie de cet Empereur : *Quin etiam valida fama percrebruit migraturum Alexandriam vel Ilium , translati simul opibus Imperii , exhaustaque delectibus Italiâ.* Et l'on ne doutoit point qu'il n'eût préféré Ilium à Alexandrie , à cause de l'origine des Césars , qui prétendoient être descendus d'Enée. Rien n'étoit plus à craindre pour Rome que ce changement , qui devoit causer infailliblement la ruine de l'Empire ; ce qu'on éprouva ensuite sous Constantin : car la nouvelle Rome , c'est-à-dire Constantinople , a seule ruiné l'ancienne. Comme Auguste avoit été déclaré héritier de César , & que les héritiers suivent ordinairement les dernières volontés & les dernières dispositions des testateurs , il courut des bruits sours à Rome , que le Prince avoit dessein d'exécuter ce que son oncle avoit projeté. Et Horace trouvant que ces bruits lui fournilloient un très beau sujet , profita de l'occasion , & fit cette Ode , pour effacer de l'esprit d'Auguste une si funeste résolution , si elle y étoit entrée , ou pour empêcher ce Prince de la former , & pour faire cependant un éloge de Rome d'une magnificence & d'une noblesse que rien ne pût égaler. J'ai été si frappé de la beauté de cette découverte , & du beau jour qu'elle a donné à l'Ode , que j'ai dit que c'étoit une des plus belles choses que l'on pût faire dans ce genre de critique , & que je ne savois lequel meritoit plus de louange , ou Horace d'avoir fait une si belle

Ode, ou M. le Févre d'en avoir si heureusement découvert tout l'artifice & tout le secret, après plus de seize siècles.

Cet éloge a déplu à M. Masson; il s'en moque, & il assure que tout ce mystère est plus léger que la paille que le vent emporte.

Nous allons voir la découverte qu'il substitue à celle-là. Le Lecteur choisira sans peine, mais non pas sans avoir ri des plaisantes conjectures que M. Masson ose lui présenter.

Dion écrit que sur la fin de l'an de Rome 731. Auguste étant allé en Sicile pour passer de là en Asie, lorsqu'il fut question de nommer les Consuls en son absence, il y eut à Rome de grands desordres. Lollius étoit nommé Consul avec Auguste; mais Auguste ayant refusé le Consulat, Lépide & Silanus, pour avoir sa place, firent de si grandes brigues, qu'ils pensèrent exciter une sédition. Les meilleures têtes de Rome écrivirent à Auguste qu'il devoit revenir; mais Auguste s'opiniâtra à demeurer, & se contentant de témoigner aux deux Compétiteurs, qui s'étoient rendus auprès de lui, qu'il étoit mal satisfait de leur conduite, il les renvoya. A leur retour le desordre recommença avec plus de furie; & enfin Lépide l'emporta. Auguste en fut très fâché; c'est pourquoi, ne pouvant donner tous ses soins à la seule ville de Rome, & n'osant pas la laisser sans Gouverneur (car il avoit avec lui Mécénas) il y envoya Agrippa en cette qualité, & pour lui donner plus de relief, il l'obligea à répudier sa femme, qui étoit sa niece, & lui donna sa fille Julie.

Voilà le beau point d'histoire auquel M. Masson veut qu'on raporte cette Ode. Selon lui Horace n'a d'autre but que de louer la justice & la fermeté d'Auguste, qui après s'être obstiné à refuser le Consulat, résista aux Lettres pressantes des plus sages de ses amis, qui lui écrivoient pour le conjurer de revenir à Rome contenir le peuple & apaiser la sédition.

Je sais qu'il n'arrive que trop ordinairement que nos opinions se déguisent dans notre esprit, & qu'elles s'y montrent sous la forme de la science: mais en vérité il est étonnant que des opinions aussi étranges & aussi bizarres que celles de M. Masson se soutiennent longtems, & qu'elles résistent au coup d'œil de la réflexion la plus passagère.

C'est donc un acte de justice bien merveilleux, & une fermeté bien louable dans ce Prince d'avoir abandonné sa capitale au feu de la sédition, d'avoir résisté à ses amis, qui lui donnoient un conseil fort sage, d'avoir laissé faire au parti le plus emporté, tout ce qu'il vouloit, & de se contenter d'en être fâché. C'est, au jugement de M. Masson, un acte de justice très rare, & une admirable fermeté, d'avoir fait répudier sa niece pour faire épouser sa fille, sur ce que Mécénas lui avoit dit: *Qu'il avoit rendu Agrippa si grand, qu'il n'y avoit plus de milieu; qu'il devoit, ou en faire son gendre, ou s'en débarrasser absolument.*

Cette politique pleine de timidité passera pour fermeté & pour justice! Ce sera l'art qui a ouvert le ciel à Pollux, à Hercule, à Bacchus, à Romulus; & qui doit l'ouvrir à Auguste!

Ce Prince rejette le Consulat, il refuse opiniâtement de retourner à Rome pour contenir des séditieux, & il laisse faire un Consul qui lui déplaisoit, sans se mettre en peine des suites; & sur cette grande action, & cette éclatante marque de justice, de fermeté & de courage, le voilà déclaré par un éloge magnifique, l'homme juste & ferme dans ses desseins, qui n'est ébranlé ni par les efforts d'un peuple furieux qui ordonne des choses injustes, ni par la présence menaçante d'un Tiran, ni par la violence des vents & des tempêtes, ni par les foudres mêmes de Jupiter, & qui, si le ciel tomboit, se verroit accabler sous ses ruines sans aucune crainte. Certainement voilà de grandes expressions pour une bien petite chose; cependant M. Masson s'aplaudit beaucoup de cette belle découverte.

(a) Voilà, dit-il, ces efforts, cette ardeur d'un peuple furieux qui ordonne des choses injustes, *civium ardor prava jubentium*, comme Dion l'a marqué. Le peuple vouloit une chose qui déplaisoit à Auguste. Que vouloit-il? Il vouloit qu'Auguste acceptât le Consulat, ou il menaçoit

(a) En habes civium ardorem prava jubentium. Qualem ad hoc tempus describit Dio. Jubebat populus quod Augusto displicebat, dum vel illum omnino cuperet Consulem, vel factionibus & seditionibus commoveretur ac distraheretur, &c. Ex hac

animi fortitudine constantique propositi tenace, quam Augustus his in turbis ostendit, Horatius occasionem arripuit illum palpandi, & ad cælum usque evehendi. p. 267.

çoit d'une révolte. Quelle injustice au peuple de vouloir qu'Auguste fût Consul pour la douzième fois ! *Ardor civium prava jubentium.* Quel Tiran ! *vultus instantis tyranni.*

Sont-ce là des imaginations qui puissent jamais monter dans la tête d'un Critique judicieux, & ne ressemblent-elles pas parfaitement aux songes d'un malade ? En vérité M. Masson est bien malheureux que Dion l'ait suivi dans son exil : que ne le laissoit-il en France avec ses autres Livres ? Cet Historien lui a fait faire bien des fautes qu'il n'auroit pas faites sans lui.

Mais supposons pour un moment que cela est vrai, que c'est là le sujet de l'Ode. Que deviendra toute cette harangue de Junon ? Pourquoi ne consent-elle à la réception de Romulus dans le ciel, qu'à condition que Troye ne sera jamais rebâtie ? Elle revient trois fois à la charge avec une fierté & une grandeur dignes de la sœur & de la femme de Jupiter.

La première au v. 33.

*Illum ego lucidas
Inire sedes, ducere nestaris
Succos, & adscribi quistis
Ordinibus patiar Deorum :
Dum longus inter sæviat Ilium
Romamque pontus.*

Je souffrirai que Romulus soit reçu dans ce palais éclatant, qu'il y boive le nectar, qu'il soit mis au rang des Dieux, je le souffrirai pourvu qu'il y ait entre Rome & Ilium une vaste mer toujours irritée, &c.

La seconde au v. 40.

*Dum Priami Paradisque busto
Insulet armentum.*

Pourvu que les troupeaux bondissent toujours sur les tombeaux de Priam & de Pâris.

Et la troisième plus forte encore, au v. 57.

*Sed bellicosæ fata Quiritibus
Hac lege dico, ne nimium pii
Rebusque fidentes, avitæ
Testa velint reparare Trojæ.*

Mais je prononce ces arrêts aux Romains, à condition que par un excès de piété, & par une trop grande confiance dans leur bonheur, ils ne se proposeront point de réparer les ruines de Troye, où l'on a vu régner leurs ancêtres.

Elle ajoute à cela des menaces effroyables, si l'on viole cette condition.

*Trojæ renascens alite lugubri
Fortuna tristi clade iterabitur.*

Troye renaissante sous de malheureux auspices, retombera dans tous ses premiers malheurs.

Afin qu'on n'en puisse douter, elle assure que ce sera elle-même qui exécutera ses vengeances :

*Ducente victrices catervas
Conjuge me Jovis & sorore.*

Je ramènerai moi-même mes invincibles bataillons, moi, la sœur, & la femme de Jupiter.

Elle ajoute enfin, que rien ne sauvera cette ville qui lui est odieuse :

Ter si resurgat murus abeneus

Auctore Phœbo, ter pereat mais

Excisus Argivis: ter uxor

Capta virum puerosque ploret.

Quand Apollon releveroit pour la troisième fois ses murs d'airain, pour la troisième fois ces murs d'airain seroient renversés par mes Grecs; pour la troisième fois on y verroit les femmes captives pleurer leurs maris & leurs enfans.

Pourquoi l'apothéose de Romulus fournit-elle à Junon ce sujet de harangue? D'où tire-t-elle la cause de ses frayeurs? Quand Romulus fut tué pensoit-on à quitter Rome naissante sous de si grands auspices, pour aller relever les murailles d'une ville, qui avoit été la proie des flammes & l'objet de la colere des Dieux? Enfin, quel rapport cela a-t-il au sujet principal, à la fermeté, à la justice d'Auguste?

Cela n'embarasse nullement M. Masson. (a) Cette harangue de Junon, dit-il, est un écart, une digression poétique, pour faire entendre que de la part des Dieux rien ne s'oposoit à la déification d'Auguste, que Junon étoit apaisée, & qu'elle avoit consenti à l'apothéose de Romulus, à condition pourtant que Troie ne seroit jamais rebâtie. Voilà, dit-il, tout le mystère.

Il faut avouer que M. Masson a un grand talent pour dévoiler les mystères les plus secrets. Effectivement voilà une belle digression, bien sentée, & faite bien à propos!

En 731. Horace vient apprendre aux Romains que Junon est apaisée, & qu'elle a bien voulu recevoir Romulus dans le ciel. L'agréable nouvelle! Et de là il fait tirer bien finement aux Romains cette conséquence, qu'ils peuvent mettre Auguste parmi les Dieux en toute sûreté. A quoi pense donc Horace, & de quoi s'avise cet étourdi, de venir si tard déclarer aux Romains qu'Auguste peut être mis au rang des Dieux, & que les Dieux l'agrément? Il y avoit déjà plus de six ou sept ans que cette apothéose étoit faite, car il étoit nommé dans les himnes avec les autres Dieux; on lui avoit ordonné des libations, non seulement dans les festins publics, mais aussi à la table des particuliers, & il avoit même des temples. Les Dieux n'ont donc consenti à cette apothéose d'Auguste qu'en 731. Jusques-là tous les honneurs divins qu'on lui a rendus, lui ont été déferés sans leur aveu. Mais en 731. toute la troupe celeste, charmée de la justice & de la fermeté de ce Prince, qui refuse le Consulat, & laisse sa capitale en proie au feu de la sédition, donne les mains à cette apothéose, & inspire à Horace cette belle Ode, pour annoncer de leur part ce consentement aux Romains. N'est-ce pas là une découverte bien merveilleuse, & le tems de cette Ode, l'occasion qui l'a fait naître, & le motif du rapport de la harangue de Junon ne sont-ils pas bien trouvés? Mais pourquoi Horace se retient-il en si beau sujet de parler? Pourquoi trouve-t-il que sa Muse prend un trop grand effort & pourquoi fait-il connoître qu'il craindroit d'offenser les Dieux, s'il en disoit davantage?

Quò, Musa, tendis? desine per vicax.

Referre sermones Deorum, &c.

Cette Ode n'est certainement qu'une pompeuse extravagance, si on la prend sur ce pied-là; mais d'avoir seulement exposé cette opinion, c'est l'avoir détruite.

Bien

(a) Dein prolixè satis atque poeticè canit nihil esse ex parte Deorum, quod possit obstarè quominus inter Divos reciperetur Augustus, si quidam jam esset pacata Juno &c. & ita pacatam ut ipsum Romulum, aliàs ob originem invisum, Divis adscribi pateretur.

Hac tamen lege, ne unquam Romani Trojam restituerent. pag. 268. 269.

Observere est istiusmodi excursus digressionesve non esse Poetæ insolentes quin potius ei crebro placere. p. 272.

Bien plus, j'oserais dire sans crainte d'être desavoué, que s'il étoit possible qu'Horace revînt lui-même nous apprendre le véritable sujet de cette Ode, & que ce sujet se trouvât différent de celui que M. le Févre a imaginé, cette vérité connue, & attestée par le Poète même, n'empêcheroit pas que la conjecture de ce grand homme, ne méritât les louanges & les applaudissemens de tous les gens d'esprit, parcequ'en cette sorte de critique, qui consiste dans une espèce de divination, on ne loue pas la vérité, car on ne la connoît jamais très sûrement, mais la vraisemblance.

Si M. Masson réussit si mal dans la critique qui demande quelque imagination & une fleur d'esprit, il ne réussit pas bien dans celle qui ne demande que des yeux. Vous allez être étonné, Monsieur, de voir dans quel aveuglement le jette l'envie demesurée de contredire. Prenez la peine de lire l'Ode XXXVII. du Livre premier sur la mort de Cléopâtre, Horace dit :

- - - Sed minuit furorem
Vix una sospes navis ab ignibus.

Mais un seul de ses vaisseaux, à peine sauvé des feux à la bataille d'Actium, rabatit une partie de ses folles espérances.

M. le Févre remarque sur ce vers, qu'Horace se trompe; car Cléopâtre emmena avec elle soixante vaisseaux, comme le témoignent les Historiens. M. Masson assure qu'Horace n'est pas contraire aux Historiens, pourvu qu'on l'entende des vaisseaux qui combattirent, & dont, ajoute-t-il, il ne se sauva qu'un très petit nombre. Il s'en sauva donc plus d'un. Quelle nouvelle espèce de critique! La remarque de M. le Févre est très juste, de l'aveu même de M. Masson, qui veut la condamner. Cléopâtre qui se tenoit derrière la flotte, s'enfuit la première avec soixante vaisseaux. Peu de tems après, Antoine la suivit avec plusieurs vaisseaux qui avoient combattu; & le reste de la flotte, qui s'opiniâtra au combat, après la retraite du Général, fut toute brûlée ou prise. Voyez Dion Livre L. Horace se trompe donc, & il fait une exagération trop forte, quand il dit, qu'à peine un seul vaisseau sauvé des feux, &c. Horace continue :

Mentemque lymphatam Marcotico
Redegit in veros timores
Cæsar ab Italiâ volentem
Remis adurgens.

Et son esprit déjà troublé par le vin d'Egypte fut jetté dans de véritables craintes, lorsqu'elle aprit qu'elle étoit poursuivie par Auguste, &c.

Sur ces paroles d'Horace, dit M. le Févre, on croiroit qu'Auguste poursuivait lui-même Cléopâtre; ce que les Historiens n'accorderont point, &c. M. Masson veut encore censurer cette remarque, sur ce que Florus a écrit: *Prima dux fugæ Regina, mox infecutus Antonius: sed inflare vestigiis Cæsar*: & il ne fait que la confirmer; car Florus n'a pas voulu dire qu'Auguste les poursuivait lui-même, mais qu'il les fit poursuivre, comme je l'ai expliqué au long. Voici le fait tel qu'il est fidèlement rapporté par Dion Liv. L. & LI. Quand la Reine eut pris la fuite, & qu'Antoine l'eut suivie, les troupes d'Auguste ne les poursuivirent point, parcequ'elles ne s'étoient préparées que pour le combat, τῆς γὰρ οὐχόντας καὶ ἀντις ἰσὺν ὄντας, καὶ πρὸς τὴν ναυμαχίαν μὴν παρασκευασμένοι ἐκ ἐπεδωξαν. Mais la bataille étant gagnée, Auguste détacha après Antoine & Cléopâtre une partie de ses vaisseaux, qui les ayant poursuivis quelque tems, & voyant qu'ils ne pouvoient les joindre, s'en retournèrent: τότε δὲ μίση ἐκ τῆς νίκης ἐς Νάξον τῆς Ἀντωνίου καὶ τῆς Κλεοπάτρας ἔπεισε, καὶ ἑαυτοὶ ἐπεδωξαν μὲν αὐτὰς, ἑαυτοὶ δὲ ἐκ ἐν καταλήξει ἑαίνοιτο, ἀνεχώρησαν. Auguste envoya donc les poursuivre, mais il n'y alla pas lui-même; car c'est de ce moment qu'il faut entendre le passage d'Horace & celui de Florus. Ils seroient ridicules l'un & l'autre, s'ils avoient parlé du voyage qu'Auguste fit en Egypte à son retour d'Asie, pour consommer sa victoire.

Mais je pardonne à M. Masson, qu'il s'imagine me contredire, quand il ne fait que me copier.

Je lui pardonne encore qu'il prenne ses fantaisies & ses imaginations les plus bisares pour des conjectures sûres, & pour des découvertes admirables. On voit tous les jours des effets aussi surprenans d'une vanité déréglée, & d'un amour-propre excessif qui n'admet point de reflexion; car que ne fait pas tous les jours cette sorte d'ivresse? *Quid non ebrietas designat?* Il y a longtems qu'on a dit de l'amour qu'il rend fujét aux chimères:

Qui amant, ipsi sibi somnia fingunt.

Cela est encore plus vrai de l'amour-propre.

Mais ce que je ne saurois pardonner, c'est l'adresse dont il use dans une critique qu'il fait contre M. le Fèvre; critique qui paroitra du moins fort suspecte aux Lecteurs délicats. Voici le fait, & ce sera ma dernière réponse aux critiques de M. Masson.

Sur l'Ode XXIX. du Livre premier:

*Icci, beatiss nunc Arabum invidet
Gazis.*

Iccius, vous en voulez maintenant aux trésors de l'Arabie heureuse.

M. le Fèvre marque la date de cette piece par rapport à l'expédition d'Elius Largus dans la Sabée ou l'Arabie heureuse. Et pour empêcher qu'on ne fût trompé dans ce vers,

*Non ante devictis Sabææ
Regibus,*

qui paroît embrasser toute l'Arabie, il avertit qu'il ne faut pas entendre ici l'Arabie en général; car Horace diroit une fausseté, puisque Pompée avoit déjà vaincu Arétas Roi des Arabes, mais qu'il faut entendre l'Arabie la plus éloignée, c'est-à-dire la Sabée, l'Arabie heureuse, où les armes des Romains n'avoient pas encore pénétré.

Que fait sur cela notre Critique? Il tronque la remarque de M. le Fèvre, dont il ne rapporte que la moitié, à laquelle il donne un mauvais sens, soit à dessein, ou parcequ'il ne l'a pas comprise, & s'attribuant l'autre moitié, qu'il supprime, il dit d'un ton de maître, qu'Elius Largus (ou Gallus) fut le premier qui porta les armes Romaines dans l'Arabie heureuse; après quoi il ajoute: *Il paroît par là avec quelle témérité M. le Fèvre fait cette remarque: (a)* *Intactam populi Romani armis Arabiam ad ea tempora fuisse, cum ait Horatius:*

*Non ante devictis Sabææ
Regibus.*

Cave homini fidem habeas. Quid enim, an non jam ante Aretam regem Arabum vicerat Pompeius? Nemo id negaverit. Il triomphe ensuite de M. le Fèvre, en disant, qu'Horace ne parle pas là de l'Arabie en général, mais de la Sabée, de l'Arabie heureuse.

Mais pour s'épargner ce grand effort d'érudition, il n'avoit qu'à rapporter la suite de la remarque de M. le Fèvre. La voici: *Sed multi in Arabiâ reges, & Sabæa remotior, itaque tum judicio scriptum à Diene est, ubi de hac expeditione Largi, qui Ægypti præfectus erat, loquitur: πρώτοι μὲν δὴ Ρωμαίων ἔτοι, νομίζω δ' ὅτι & μόνος, τοσούτον ἐπὶ πολέμῳ τῆς Ἀραβίας ταύτης ἀπώλοντο. Primi, atque, ut mea fert sententia, soli Romanorum, eo usque in Arabiâ istâ, bello progressi sunt. Cum ait: Ἀραβίας ταύτης, in Arabiâ istâ, vides quid innuat, & hæc monere poterant interpretes Horatiani.*

Pour-

(a) Hinc verò patet quàm temerè Tanaquillus Faber hæc notaverit, &c.

Pourquoi M. Masson supprime-t-il cette dernière partie de la remarque? c'est parcequ'elle explique la première; car elle fait voir que M. le Févre n'a pas accusé Horace de s'être trompé, & d'avoir ignoré une chose que personne n'ignoroit: (qui est-ce qui ne savoit pas que Pompée avoit vaincu Arétas Roi des Arabes?) mais qu'il veut seulement avertir les Lecteurs que quand Horace dit: *non ante devictis Sabææ Regibus*, il ne faut pas prendre ce pluriel à la lettre, & s'imaginer qu'il a voulu dire que nulle partie de l'Arabie, en général, n'avoit jamais senti les armes Romaines, puisque Pompée avoit déjà vaincu Arétas. *Mais il y avoit plusieurs Rois en Arabie, & la Sabée, ou l'Arabie heureuse, en est la partie la plus éloignée; & c'est celle dont Horace a voulu parler.* C'est sans doute la suite du raisonnement de M. le Févre; & je ne vois pas qu'on puisse bien excuser cette réticence de M. Masson. Elle paroît trop artificieuse pour être innocente. M. le Févre ne s'est donc pas trompé; mais quand même il se seroit trompé, puisque M. Masson m'a fait aussi l'honneur d'écrire contre moi, d'où vient qu'il n'a pas daigné parler de ma Remarque, où je ne me suis certainement pas trompé? La voici. *On ne peut pas entendre ceci de l'Arabie en général; car Pompée avoit déjà vaincu Arétas Roi des Arabes; mais il y avoit plusieurs Rois en Arabie, & la Sabée, qui en étoit la partie la plus éloignée, n'avoit pas encore senti les armes Romaines; c'est pourquoi, comme M. le Févre l'a remarqué, Dion a écrit avec beaucoup de jugement, en parlant de cette expédition de Larius: Ce sont les premiers des Romains, & je pense même les seuls qui les armes à la main ont fait tant de progrès dans cette Arabie. En disant cette Arabie, il s'explique fort clairement, & donne beaucoup de jour à ce passage d'Horace. C'est par-là encore qu'il faut entendre ce vers de Propertius, Livre III. Élégie VIII.*

Et domus intasæ te tremis Arabia.

Et vous faites trembler ce côté de l'Arabie, qui n'a pas encore senti vos armes.

J'avois même dit auparavant: *Horace parle ici de l'Arabie heureuse.*

Que veut donc dire M. Masson? Il supprime la moitié de la remarque de M. le Févre, il ne dit pas un mot de la mienné, & se pare de ce que nous avons dit. La risée est la juste salaire de la vanité; mais ceci mérite plus que la risée, & doit attirer l'indignation.

La seule chose qui pourroit excuser ce Censeur, car il faut tout dire, c'est que comme ses Livres ne l'ont pas suivi dans son exil, il n'avoit apparemment ni mon Horace, ni les Lettres de M. le Févre, quand il écrivoit contre nous; c'est pourquoi il n'a pu ni parler de ma Remarque, qu'il n'avoit pas présente, ni rapporter le passage entier de M. le Févre, dont il n'avoit retenu que la moitié.

Voilà donc l'ouvrage de M. Masson, cet ouvrage, qui, comme il l'annonce dans le titre, doit tenir lieu de *Commentaire historique & critique sur la plupart & les principaux ouvrages d'Horace*, qu'il redonne à leur véritable date, qu'il éclaire d'un nouveau jour, & qu'il dégage des mauvaises interprétations des plus célèbres Commentateurs, & surtout de M. le Févre & de M. Dacier.

Je prendrai la liberté de lui dire qu'il n'y eut jamais de titre plus faux. Cet ouvrage n'est ni historique, car il peche à tout moment contre l'Histoire, ni critique, car il heurte presque toujours le bon sens, en blâmant mal à propos, & en corrigeant plus mal à propos encore. Au lieu de donner un nouveau jour aux ouvrages de ce Poète, il les ôte de leur véritable jour; & bien loin de les dégager de nos mauvaises interprétations, il leur fait perdre toute leur beauté, & les gâte absolument par les fausses & plates explications qu'il leur donne.

En un mot, Monsieur, il ne paroît pas que M. Masson ait eu la moindre idée de la bonne & véritable critique. Celle-ci ne porte jamais à faux; qu'elle loue ou qu'elle blâme, c'est toujours avec raison. Un grand Rhéteur l'appelle *le dernier effort de la réflexion & du jugement*. Toujours juste, modeste, éclairée & sûre, elle approuve ce qui est bon, & condamne ce qui est mauvais; elle porte le jour où il n'y en a point; elle éclaire toutes les difficultés; elle dissipe tous les doutes, & elle développe les beautés & les défauts d'un ouvrage, de manière qu'à mesure qu'on l'examine & qu'on la recherche plus à fond, ils se montrent toujours davantage; comme

comme les personnalités d'une tapisserie qu'on déroule, & qui paroissent peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin on les voit tout entiers :

(a) Sic, ubi tolluntur festis aulae theatri,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus;
Caetera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

Je vous demande, Monsieur, si c'est là ce que fait la critique de M. Masson. Vous paroît-elle sûre, juste, modeste, éclairée? Il nous insinuera tant qu'il voudra qu'il a beaucoup d'esprit & de savoir. Ce sont des qualités que je ne lui veux pas contester. Je le prie seulement d'être bien persuadé que l'esprit & le savoir ne suffisent pas pour être bon Critique: & je répéterai ici ce que je disois l'autre jour à un homme qui me parloit d'un ouvrage d'un de ses amis, qui a aussi beaucoup d'esprit, & qui a dévoré des bibliothèques, sans s'amuser à la digestion. Je lui disois que quand l'esprit est seul, qu'il n'est point guidé par le jugement, c'est un vaisseau sans lest & sans pilote, qui erre à l'aventure, & qui ne peut manquer de périr; que c'est ce prétendu esprit qui fait toujours les plus grandes fautes, & qu'on peut dire de lui: *Si quid perditum velis, huic mandes.*

Le vaste savoir n'est pas meilleur quand il est seul; il est comme la nourriture trop forte & trop abondante, qui accable & qui affoiblit l'estomac, au lieu de le soutenir & de le fortifier.

Cela me fait souvenir d'un certain homme appelé *Margitès*, dont Homère a dit, (b) qu'il savoit une infinité de choses, & qu'il les savoit toutes mal. M. Masson devoit avoir lu le beau commentaire que Socrate a fait sur ce passage, pour montrer que ce grand Poète n'a pas prétendu dire que Margitès ignoroit ce qu'il savoit, car cela est impossible; mais qu'il le savoit malheureusement, & qu'il en faisoit un mauvais usage, parcequ'il étoit privé de la science de ce qui est bon, science qui seule dirige toutes nos autres connoissances, qui nous porte à nous bien servir de ce que nous savons, & sans laquelle le savoir le plus étendu, est le savoir le plus ignorant.

En effet, Monsieur, sans cette science, (c) l'ignorance est mille fois plus estimable que le grand savoir, pourvu qu'elle soit connue; car jamais on ne fait de fautes dans les choses qu'on ne fait point, pourvu qu'on sache qu'on les ignore, & on en fait toujours dans celles qu'on croit savoir, & qu'on ne fait point. On peut dire de cette première ignorance, de cette ignorance connue :

ἢ εὐμνήης ἀγνοία ἢ ἀμαμῆς τις εἶ
Ὅταν δὲ σὺ ἐῴῃς, ὄντως σ' ἐκ ἀγνοῖᾱ.

O douce ignorance, que tu es exempte de reproche & de blâme, quand celui que tu possèdes se connoît véritablement!

Au lieu que l'autre sorte d'ignorance, cette ignorance inconnue à celui qu'elle possède, & qui se trouve très souvent dans ceux mêmes qui ont tout vu & tout lu, est très malheureuse, & la cause de tous les maux. C'est d'elle que viennent tant de fausses critiques, tant de mauvaises explications; en un mot, tant de méchants Livres.

Quand Horace parle des connoissances qu'il tâche d'acquérir, il ne se contente pas de dire qu'il amasse, mais il ajoute qu'il arrange, *condo & compono*, dit-il. Ces deux mots valent tout un Livre, il faut amasser & arranger. Sans cet arrangement les plus grandes richesses entassées sont moins utiles que la pauvreté; mais cet arrangement est rare.

Il ne faut donc pas s'étonner, Monsieur, que si peu de gens réussissent à expliquer les Anciens, & surtout les Poètes. Ce métier est plus difficile qu'on ne croit. Outre les raisons que j'en

(a) Ovide dans le III. Liv. des Métamorph. en parlant des hommes qui naquirent des dents du dragon.

(b) Dans le II. Alcibiade.

(c) Voyez le I. Alcibiade.

j'en ai déjà touchées, cette privation de la science de ce qui est bon, cette ignorance qui se cache même sous cette lecture immense qu'on appelle *savoir*, cette opinion qui se déguise dans notre esprit sous la forme de la *science*, & ces connoissances dérangées; il y en a une autre plus profonde, & qu'il n'est pas inutile de bien démêler.

Platon avance que la poésie est un enthousiasme, une fureur divine, & que c'est un Dieu qui parle par la bouche du Poète, sans que l'homme y ait aucune part. Aristote, pour adoucir cette proposition, sans doute trop hardie, met cette alternative: *Pour réussir dans la poésie*, dit-il, (a) *il faut avoir un génie excellent, ou être furieux.*

Il semble qu'on pourroit dire presque la même chose des Interpretes des Poètes; il faut qu'ils aient beaucoup de génie, ou qu'ils soient animés du même esprit qui a inspiré les Poètes.

Platon, pour suivre son idée, s'en tient à la dernière condition, qu'il explique par une comparaison très-agréable: *La Muse*, dit-il, *est une pierre d'aiman; le Poète dans son enthousiasme est un anneau uni à cette pierre, & l'Interprete un autre anneau, qui est attiré par le premier, & qui par son moyen reçoit une partie de la vertu de la pierre.* Pour peu que l'esprit de l'Interprete soit à rebours, la vertu qui émane du Poète, & qui sort de la pierre, l'éloigne au lieu de l'approcher.

Jamais personne n'a été mieux disposé que M. le Fèvre à recevoir cette vertu. Ses ouvrages, quelque beaux qu'ils soient, ne peuvent vous en donner qu'une idée très-imparfaite. Je voudrois que vous l'eussiez vu, & que vous lui eussiez entendu lire une page d'Homere, de Virgile, d'Horace: quel feu il jetoit dans leurs expressions, quelle ame, quelle vie il répandoit dans toutes leurs pensées! Ce n'étoit plus M. le Fèvre, mais ces Poètes mêmes que l'on entendoit; semblable en cela à Homere, à qui un Ancien a donné ce grand éloge: *Qu'il étoit le seul qui eût vu ou fait voir les Dieux.*

Je me reproche presque de l'avoir défendu contre les attaques de M. Masson. Il est bien certain que s'il vivoit encore, il ne daigneroit pas répondre, & qu'il diroit en cette occasion: *Non his libentissimè soles respondere quos mihi videor facillimè posse superare.* (b) *Je n'ai pas accoutumé de répondre volontiers à ceux qu'il me semble que je puis vaincre trop facilement.*

Mais l'amour que je conserve pour sa mémoire m'a arraché cette défense malgré moi, & par occasion je me suis défendu moi-même. Jamais je n'aurois répondu, si M. Masson n'avoit parlé que de moi: car je suis bien éloigné de me desher des Lecteurs. Je suis persuadé qu'il n'y en a pas un seul, de tous ceux dont j'ambitionne les suffrages, qui puisse regarder cette critique comme un ouvrage solide, ni son Auteur comme un adversaire grave qui méritoit d'être réfuté. Il est vrai que les *Nouvelles de la République des Lettres* ne laissent pas de parler avantageusement de cet écrit; mais on peut croire, avec quelque fondement, que c'est M. Masson lui-même qui est l'Auteur du bel article inséré dans ces *Nouvelles*; au moins le savant homme qui les donne au public a cru être obligé d'avertir que cet article lui avoit été communiqué.

Puisque M. Masson est si prudent, que ne fournissoit-il de même ses mémoires à M. le Clerc? *La Bibliothèque choisie* lui auroit été aussi favorable, & il n'auroit pas effuyé quelques contradictions, qui marquent que ce savant homme a connu le foible de son ouvrage. Il en est pourtant quitte à bon marché, & il a même à se louer de M. le Clerc, qui lui accorde un peu libéralement des avantages qu'assurément il n'a point, comme je crois l'avoir montré d'une manière assez sensible. M. le Clerc, qui nous a donné de si belles regles de critique, & qui la suit si bien dans ses écrits, auroit porté un autre jugement de cet ouvrage, s'il avoit eu le loisir de le bien examiner. Mais M. Masson répète si souvent qu'il a redressé M. le Fèvre, & qu'il a donné un nouveau jour à plusieurs pieces d'Horace, qui n'avoient pas été bien entendues, qu'il étoit difficile de ne pas croire qu'au moins en quelque endroit il avoit dit la vérité. M. le Clerc l'a donc cru sur sa parole; & cela n'est pas bien surprenant. Ceux qui font les extraits des Livres, & surtout ceux qui avec ce travail, qui est très-pénible, ont encore leurs travaux particuliers, n'ont pas le tems d'aller vérifier eux-

(a) Poëtiq. chap. XVIII.

(b) C'est ce que Cicéron disoit au jeune Torquatus, en défendant Sylla contre lui.

eux-mêmes ce qu'avance un Auteur ; & à cet égard ils ne sauroient s'empêcher de tomber quelquefois dans les inconvéniens où tombent souvent les Officiers publics, qui placent dans les assemblées de cérémonie. Comme ils ne connoissent pas tout le monde, un aventurier se présente avec de grands airs, & assez magnifiquement vêtu ; ils lui donnent une place, sans examiner si ces airs lui conviennent, & si cette magnificence n'est pas fausse, ou si elle vient de son fonds.

Je suis bien fâché de n'avoir pu témoigner à M. Mañon, pour ses admirables instructions, toute la docilité qu'il s'attendoit de trouver en moi, sur ce que j'avois déclaré à la fin de mes Commentaires, (a) que je ne trouverois nullement mauvais qu'on jugeât de mon travail, & qu'on relevât mes fautes, & que si on vouloit se donner la peine de me reprendre, je me corrigerois avec plaisir. Mais il étoit aisé de voir que par là je ne me suis engagé qu'à deferrer aux bonnes critiques & aux bons avis.

*Si bona condiderit quis carmina, jus est
Judiciumque. - - - sed mala si quis,
Solventur risu tabulae, tu missus abibis.*

C'est-à-dire en appliquant ces paroles à mon sujet : Si quelqu'un fait une bonne critique, cela est dans l'ordre, & le Censeur mérite d'être loué. Mais s'il en fait une mauvaise, on se moque du Critique & de sa censure, &c.

Pourquoi critiquer si légèrement ? il condamne jusqu'aux choses les mieux fondées. A toutes les preuves que j'en ai données, permettez-moi, Monsieur, d'en ajouter encore une assez singulière, qui a été oubliée plus haut, quand j'ai parlé de l'Ode III. du Livre III. sur laquelle notre Censeur a donné des marques d'une si belle imagination.

Horace parlant de Pollux & d'Hercule, dit :

*Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.*

J'ai avancé dans ma Remarque qu'Horace dit, *purpureo ore*, avec son visage de couleur de pourpre, pour faire entendre que l'on plaçoit déjà la statue d'Auguste avec les statues d'Hercule, de Bacchus & de Castor, & qu'on lui peignoit le visage de vermillon, comme on avoit accoutumé de le peindre aux Dieux. C'est comme nous dirions aujourd'hui, avec sa tête couronnée de rayons ; & j'ai ajouté qu'il étoit ridicule de penser qu'Horace eût voulu parler ici de la bouche vermeille d'Auguste, ou de son beau teint.

Cette Remarque a déplu à M. Mañon, parcequ'il l'a cru dénuée d'autorité, & voici celle qu'il nous donne : *Purpureo ore*, c'est-à-dire, *fulgentissimo & caelesti*, éclatant & celeste. Car les Anciens apelloient de pourpre tout ce qui avoit de l'éclat, de quelque couleur qu'il fût, & souvent même ce qui étoit blanc. C'est ainsi qu'Horace dans l'Ode première du Livre IV. appelle les cignes du char de Vénus, *purpureos olores*, des cignes de pourpre, qui sont pourtant blancs. C'est pourquoi Properce les appelle *niveos*, blancs comme la neige. De sorte que tout ce que M. Dacier a remarqué sur ce mot, *purpureo ore*, n'est qu'un pur songe.

Cette érudition qu'il étale sur le vers *purpureis ales olorbis* de l'Ode première du Livre IV. ne lui a pas coûté beaucoup ; il n'a fait que répéter ma Remarque, où après avoir réfuté toutes les corrections que quelques Interpretes ont voulu faire sur ce mot *purpureis*, j'ai dit : Les Anciens apelloient *purpureum*, de pourpre, tout ce qui étoit d'une couleur vive & brillante. C'est pourquoi les cignes, qui sont d'un blanc fort pur & fort éclatant, peuvent fort bien être appelés *purpurei*, de pourpre, puisque le Poëte Albinovanus a dit la neige de pourpre.

Purpureâ sub nive terra latet.

Et ailleurs, des bras plus blancs que la pourpre.

Brachia purpureâ candidiora nive.

Mais

(a) Tom. IV.

Mais parceque *purpureus* signifie quelquefois *blanc*, c'est à mon avis fort mal raisonner, que de conclure de là qu'il doit avoir ici la même signification. Il faut l'expliquer différemment selon les endroits où il est placé, & examiner si ce mot n'a pas quelque rapport à une coutume remarquable, comme dans ce vers,

Purpureo bibit ore nectar,

où certainement Horace n'a pu parler du teint d'Auguste, qui étoit plus noir que blanc, *colorem inter aquilum candidumque*, dit Suétone.

Ce que j'ai avancé n'est nullement un songe, c'est une vérité attestée, par qui? par les Poëtes, par les Historiens, par les contemporains même d'Horace. M. Masson a lu les monumens historiques avec trop de rapidité; c'est pourquoi il n'en a pas des idées bien nettes. Il ne s'est pas souvenu de ce passage de la X. Eclog. de Virgile, où ce Poëte représente le Dieu Pan, peint de vermillon:

Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem.

Surquoi Servius a fait cette savante remarque: *Minio autem, quia facie rubra pingitur Pan propter ætheris similitudinem: æther autem est Jupiter. Unde etiam triumphantes habent omnia Jovis insignia, sceptrum, palmatam, faciem quoque de rubrica illinunt instar coloris ætherei. Il dit rouge de vermillon, parceque le Dieu Pan est représenté le visage peint de cette couleur, à cause de sa ressemblance avec l'éther. L'éther c'est Jupiter. C'est pourquoi ceux qui triomphent ont tous les ornemens de Jupiter, le sceptre, la robe en broderie de palmes; on leur peint même le visage de vermillon, qui est la couleur de l'éther.*

C'est déjà une assez bonne autorité. Nous voyons encore dans Pausanias la statue de Bacchus peinte de vermillon, *τὸ τῷ Διονύσῳ ἄγαλμα ὑπὸ κινναβάρως ἐπινθισμένον.*

Mais voici une troisième autorité qui en renferme plusieurs autres. Pline en parlant du *minium*, du vermillon, écrit Livre XXXIII. chapitre VII. *Minium inter pigmenta magnæ auctoritatis, & quondam apud Romanos, non solum maximæ, sed etiam sacræ. Enumerat auctores Verrius, quibus credere sit necesse, Jovis ipsius simulacri faciem diebus festis minio illini solitam, triumphantiumque corpora; sic Camillum triumphasse. Hac religione etiam nunc addi in unguenta cœnæ triumphalis, & a censoribus in primis Jovem miniandum locari. Le vermillon est fort estimé parmi les couleurs des Peintres. Et anciennement les Romains en faisoient un très grand usage, & l'employoient même aux choses de la religion. Verrius rapporte le témoignage de plusieurs Auteurs, qu'on ne peut refuser de croire, qui assurent que tous les jours de fête on avoit accoutumé de peindre de vermillon le visage de la statue de Jupiter; qu'on peignoit de même ceux qui triomphoient, & que Camillus triompha peint de la même manière. De cette pratique religieuse est venue la coutume, qui dure encore aujourd'hui, de servir du vermillon pour les essences du festin qu'on fait aux entrées triomphales, & de mettre à la tête des prix faits que donnent les Censeurs, cet article, tant pour le vermillon dont on peindra la face de Jupiter.*

* M. Masson veut-il encore une autorité plus respectable que toutes ces autorités Païennes, il n'a qu'à lire le XIII. chap. de la Sageſſe de Salomon; il verra là que l'Auteur de ce Livre admirable, en parlant de l'ouvrier qui fait un Dieu d'un reste de bois inutile, n'oublie pas le vermillon dont il embellit, *perliniens rubricâ, & rubicundum faciens fuco colorem illius.* Ce qui marque non seulement l'antiquité, mais aussi l'étendue de cette coutume. Aussi Arnobe en parlant de ces statues des Dieux a dit *mero oblita minio*, comme Grotius l'a fort bien remarqué. *

C'est donc contre toute sorte de raison & avec beaucoup d'imprudence que M. Masson a traité de rêverie & de chimère l'explication que j'ai donnée à ce vers d'Horace, & qui le trouve établie sur de si bonnes autorités.

Je n'aurois nullement été surpris qu'on eût trouvé beaucoup de fautes dans un si gros ouvrage, où il a fallu discuter une infinité de faits, & débarrasser Horace de mille interprétations fausses qui avoient prévalu, & qui étoient autorisées, & dans un ouvrage entrepris à un âge où les fautes sont si naturelles, qu'elles en deviennent presque excusables. Ce qui m'étonne,

c'est qu'un si savant homme avec tous ses efforts, n'ait pu trouver dans dix gros volumes que deux ou trois dates à reformer, dates dont cent personnes avoient averti, & dates déjà corrigées. Mais quand il seroit le premier qui les auroit aperçues, deux ou trois fausses dates découvertes dans un si long ouvrage, l'autorisoient-elles à se vanter dès le titre de son Livre: *Qu'il a rendu les plus belles pieces d'Horace à leur véritable date; qu'il les a éclairées d'un nouveau jour; & qu'il les a dégagées des mauvaises explications que M. le Fèvre & moi leur avions données?* Je crois avoir démontré qu'il a toujours été malheureux, quand il a voulu assigner aux ouvrages de ce Poëte d'autres tems que ceux que M. le Fèvre ou moi avions marqués; qu'il n'y a pas une seule de nos explications qu'il ait reprises avec justice; que tous les nouveaux jours qu'il croit avoir donnés, sont ou des jours empruntés, ou de faux jours, à moins qu'il n'appelle nouveau jour, d'avoir mis en Latin ce qu'il a trouvé en François; & enfin qu'en voulant nous reprendre, il fait lui-même partout des fautes très grossières; ce qui est de tous les défauts d'un Critique, le moins pardonnable & le plus choquant: voilà ce que je crois avoir prouvé. Mais comme nous autres Auteurs, nous sommes gens très sujets à nous flater, & fort amoureux de nous-mêmes;

Quos subsequitur cæcus amor sui,

je suis peut-être tombé dans le défaut, que j'ai tant blâmé dans M. Masson. C'est surquoi j'attends votre jugement, auquel je me soumettrai d'autant plus volontiers que je suis très persuadé que celui du public y sera conforme.

Si M. Masson jette les yeux sur la nouvelle édition de mes Commentaires, il verra que j'ai corrigé des fautes dont il ne s'est pas aperçu, que j'ai donné à beaucoup de passages de nouvelles explications qui ont échappé à ses lumières, & que j'ai refuté ses autres critiques, dont je n'ai pu parler ici.

Je ne dirai pourtant pas que son ouvrage ne m'ait rien appris; je reconnois de bonne foi qu'il m'a enseigné pourquoi Horace dans la Satire X. du Liv. I. appelle *Cassius Etruscum*, Toscan, quoique dans l'Epit. IV. il l'appelle *Parmensem*, de Parme. C'est, dit fort bien M. Masson, que la Toscane étoit alors plus étendue, & qu'elle renfermoit Parme, Bologne, & plusieurs autres villes qui n'en sont plus aujourd'hui. Il faut lui faire honneur de sa remarque.

Si j'avois trouvé dans son ouvrage quelque autre chose d'utile, j'en aurois profité, & je me serois corrigé avec joie; car après le plaisir de ne point faire de fautes, le plus grand que puisse avoir un homme sage, c'est de connoître celles qu'il a pu commettre, & de les corriger. Si c'étoient là par hasard les dispositions de M. Masson, je pourrais peut-être me flater que cette réponse ne lui seroit pas tout-à-fait désagréable, ni entièrement inutile. Je suis, &c.

A Paris le 20. de décembre 1707.



AVER.

A V E R T I S S E M E N T.

ON m'a communiqué un petit Discours, où j'ai trouvé tant d'esprit & tant de politesse, qu'en ne le faisant point imprimer, j'aurois cru faire tort au Public & à Horace même. C'est un jugement qu'un homme de qualité a fait de ce Poëte. On verra bien par là, que personne n'a jamais mieux connu toutes ses beautés. Quoiqu'Horace soit peut-être le plus grand de tous les Poëtes Latins, il est certain qu'il merite encore plus d'être lu comme un excellent Philosophe, qui instruit, qui persuade, & qui corrige en divertissant. Au reste, l'Auteur de ce petit Discours excuse, sans y penser, tous les défauts de ma traduction, en avouant qu'il est impossible de conserver dans une version toutes les graces de cet Original. Et c'est ce qui me fait esperer, que si je suis assez heureux pour avoir fait passer dans ma prose quelque petite partie de ces graces, ma peine ne sera pas entierement perdue, & que les gens de bon goût seront assez contents de mes efforts.



D I S C O U R S S U R H O R A C E.

PArmi ce grand nombre de Volumes, qui depuis tant de siècles sont parvenus jusqu'au nôtre, je crois que l'on doit considerer ce que nous avons d'Horace comme un des plus beaux presens que nous ait faits l'antiquité. Ce Poëte, si heureux dans le choix des paroles, n'a rien oublié pour rendre ses expressions aussi fortes & aussi justes que ses pensées. Les traductions que l'on fera de ses ouvrages, quelque fideles & polies qu'elles soient, ne pourront passer que pour des copies, & ceux-là seulement qu'Horace a entretenus en sa langue, se peuvent vanter d'avoir vu le portrait de son esprit en original.

Il a vécu dans la Cour d'Auguste, Prince d'un esprit poli & cultivé par les belles Lettres. Son Ministre confident le reçut dans sa familiarité. C'est le celebre Mécenas, qui fut si grand admirateur des gens de merite, & si liberal envers eux, que l'on appelle encore aujourd'hui de son nom tous ceux qui leur font du bien. Mais comme les grandes ames ne laissent pas d'avoir leurs faiblesses, il aimoit Licinnia jusqu'à l'idolatrie. Horace pour flater sa passion & la beauté de cette Dame, (a) employe des manieres fines & insinuanes, qu'Ovide ni Tibulle même ne connoissoient point, & qui doivent passer pour un chef-d'œuvre de delicatesse.

Si

(a) Voyez l'Ode XIII. du Livre II.

Si notre Auteur est galant dans les sujets enjoués, il n'est pas moins solide dans les matieres serieuses. C'est dans les Ecrits (b) de ce Philosophe Courtisan, que l'on peut apprendre à vivre dans le monde avec les Grands, & en particulier avec soi. Comme le stile dogmatique a quelque chose d'imperieux, il ne prend point ce ton d'autorité, pour donner du poids à ses sentences, qui sont si souvent dans la bouche de ceux qui ont le discernement d'en connoître le prix. C'est à table (c) avec ses amis & dans ses gayer humeurs, (d) auprès de sa maitresse, qu'il débite une philosophie d'usage, (e) & qu'il se prépare dans sa bonne fortune à soutenir un jour la mauvaise. Les autres Précepteurs de morale nous ont représenté la vertu serieuse & austere, & les chemins pour y arriver difficiles & peu batus. Notre Poète, au contraire, l'accompagne de toutes les graces qui peuvent la faire aimer: il la rend sociable jusqu'à l'enjouement, & ne refuse pas sa compagnie dans ses heures de plaisir. Son dessein en cela est d'instruire & de plaire, en mêlant toujours l'utile avec le délectable. C'est en quoi il a si bien réussi, qu'il a trouvé le moyen de faire servir la joye, la débauche, & la folie même, au divertissement de la sagesse.

Cependant, bien que je paroisse charmé des lumieres de son esprit, je n'en suis pas ébloui, jusqu'au point d'approuver (f) ses invectives contre quelques vieilles qui l'incommodoient dans ses amours. Les idées qu'il donne de leurs défauts, sont si grossieres & si mal-propres, que le génie d'Horace n'y est plus reconnoissable. A cela près je suis persuadé avec tous les gens de bon goût, que la posterité ne sauroit, sans injustice, lui refuser son admiration, & qu'il merite d'être appellé l'honnête homme des Auteurs.

(b) Horace n'a pas seulement traité de la morale dans ses Satires & dans ses Epitres, il en a rempli la plupart de ses Odes, comme la 4. 7. 9. 11. 22. 24. 28. 31. 35. du Livre I. la 2. 3. 9. 10. 11. 14. 15. 16. 18. du Livre II. la 1. 2. 3. 5. 6. 16. 23. 24. 29. du Livre III. la 7. & 12. du Livre IV. & la 2. & la 7. du Livre V.

(c) Voyez l'Ode 4. 9. & 27. du Liv. I. l'Ode 3. du Liv. II. l'Ode 8. & 19. du Liv. III. & l'Ode 13. du Liv. V.

(d) Voyez l'Ode 11. du Liv. I. l'Ode 21. & 28. du Liv. III.

(e) Voyez l'Ode 29. du Liv. III.

(f) Voyez Livre V. Ode 8. & 12.

Remarques à ajouter à ce premier Volume.

Page 177. à la Remarque sur *uterque Pænus*, ajoutez: Je ne fais pas pourquoi Grotius dans ses Remarques sur le Deuteron. XVIII. 10. s'est imaginé qu'ici *uterque Pænus* étoit *Syrophenix* & *Libyphenix*, le Phénicien de Syrie, c'est-à-dire le Tyrien, & le Phénicien de Libye, c'est-à-dire le Carthaginois.

Page 178. à la Remarque sur *falcis vocibus*, ajoutez: Rien n'est plus naturel aux hommes que ce faux langage dont ils déguisent tout ce qu'il y a de plus affreux. C'est ainsi que Tacite dit dans la vie d'Agriкола: *Fraudare, rapere falsis nominibus imperium appellant. Tuer, ravir, violer, c'est ce qu'ils appellent régner, en se servant d'un nom très faux.*

DISSERTATION

SUR LES VERS

D'HORACE,

P A R

LE PERE SANADON.

DISSERTATION

SUR LES

D'HORACE

P A R

LE PÈRE SANDON



DES VERS D'HORACE.

JE n'entreprends point de donner ici un traité complet de la versification d'Horace. Pour cela il faudroit examiner en quoi consiste la beauté des vers, dont il s'est servi, je veux dire l'assortiment de leurs mesures, leur élégance, leur harmonie & le caractère qui leur convient. Il faudroit faire remarquer l'usage que notre Poëte a fait de ces différentes formes de vers, soit par rapport aux sujets, où il les a employées; soit par rapport aux pieces, où il les a fait entrer. Enfin il faudroit observer en quoi la versification d'Horace est différente de celle des autres Poëtes, & en quoi Horace est différent de lui-même dans cette grande variété de vers dont il s'est servi. Mais comme ce détail me mèneroit trop loin, & que j'ai touché la plupart de ces articles dans un autre ouvrage, je me borne à faire le dénombrement des vers qui se trouvent dans les poësies d'Horace, & des pieces qu'il a formées par l'assemblage de ces vers. On verra ici dans un petit nombre de pieces quelques vers distribués autrement que dans les éditions ordinaires. J'en ai rendu compte dans mon traité de la versification Latine, où l'on verra que je n'ai point fait ces changemens sans de bonnes raisons.

I.

DES DIFFERENTES SORTES DE VERS

QUI SE TROUVENT DANS LES POESIES

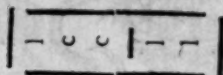
D'HORACE.

Tous les vers d'Horace n'ont ni moins de deux mesures ni plus de sept, & peuvent se réduire à vingt-une formes différentes. Je commence par ceux qui renferment un plus petit nombre de mesures, & j'avancerai peu à peu jusqu'à ceux qui en sont plus chargés.

DES VERS D'HORACE.

VERS DE DEUX MESURES JUSTES.

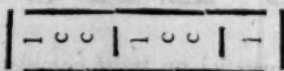
I. Le plus petit de tous les vers d'Horace est celui qu'on nomme Pindarique Adonien. Ses deux mesures sont fixes, & la première est toujours remplie par un dactyle, comme la dernière ne peut être occupée que par un spondee. En voici la table avec un exemple.



Terruit Urbem.

VERS DE DEUX MESURES ET DEMIE.

II. Un vers de deux mesures & demie est celui qui a une syllabe à la fin, au delà de ses mesures justes. Le petit Arquiloquien est le seul de cette espèce dont Horace ait fait usage. Il est composé de deux dactyles & d'une syllabe d'excès.

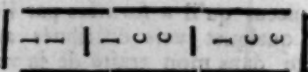


Pulvis & umbra sumus.

VERS DE TROIS MESURES PRECISES.

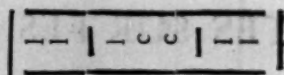
Horace a employé quatre sortes de vers de trois mesures, savoir le Gliconique, le Phécrateien, le petit Ionien, & le coraïque.

III. Le vers Gliconique est composé d'un spondee & de deux dactyles.



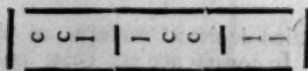
Dulce est desipere in loco.

IV. Un dactyle entre deux spondees forme un vers Phécrateien.



Multo non sine risu.

V. Le petit Ionien n'est différent du précédent, que parcequ'il reçoit un anapeste à la première mesure, au lieu d'un spondee.



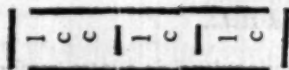
Patrū verbera linguā.

VI. Le

DES VERS D'HORACE.

CXXXIX

VI. Le vers coraïque contient un dactile & deux corées.

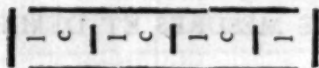


Sanguine viperino.

VERS DE TROIS MESURES ET DEMIE.

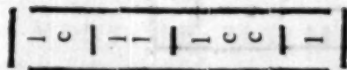
Deux sortes de vers tous deux coraïques sont les seules de trois mesures & demie, qui aient trouvé place dans les pièces qu'Horace nous a laissées.

VII. Il y a des vers coraïques exacts, qui sont composés de trois corées & d'une fillabe de plus.



Truditur dies die.

VIII. Les coraïques libres ne conservent le corée qu'à la première mesure, la seconde est toujours un spondée, & la troisième un dactile, suivi d'une césure finale.

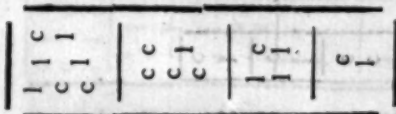


Cur times flavum Tiberim.

VERS DE QUATRE MESURES PRECISES.

Ces vers sont iambiques, Falisques, ou Arquiloquiens.

IX. Le vers iambique prend son nom de l'iambe, qui peut en occuper toutes les places, surtout la dernière, où il doit toujours se trouver. On est libre de mettre un spondée ou un dactile à la première, un troquée à la seconde, & un spondée à la troisième.



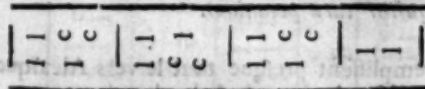
Sacer nepotibus cruor.

Fortuna non mutat genus.

Videre properantes domum.

Ast ego vicissim risero.

X. Le vers Falisque a toujours un dactile à la troisième mesure, & un spondée à la quatrième. Les deux premières peuvent être remplies indifféremment par des dactiles ou par des spondées. Horace s'est même permis une fois de mettre un spondée à la troisième place.



Mobilibus pomaria rivis.

DES VERS D'HORACE.

*Cras ingens iterabimus æquor.
O fortes pejoraque passi.
Carminè perpetuo celebrare.
Mensorem cohibent Archita.*

XI. Horace a aussi employé des vers Arquiloquiens de quatre mesures, que l'on peut appeler dactilo-coraïques, parceque les deux premières places sont toujours remplies par des dactyles & les deux dernières par des corées.

—	o	o		—	o	o		—	o		—	o
---	---	---	--	---	---	---	--	---	---	--	---	---

Vertere funeribus triumphos.

VERS DE QUATRE MESURES ET DEMIE.

XII. On n'en trouve que d'une sorte dans Horace, savoir le vers iambique. La mesure qui lui donne son nom s'est réservé la seconde & la quatrième place. Le spondée est seul en possession de la troisième; & la première est occupée tantôt par un spondée & tantôt par un iambe.

—	—		o	—		—	—		o	—		—
---	---	--	---	---	--	---	---	--	---	---	--	---

*Cantemus Augusti tropæa.
Olentis uxores mariti.*

VERS DE CINQ MESURES PRECISES.

De plusieurs formes de vers renfermés dans ce nombre de mesures, je n'en trouve que trois dont Horace ait fait usage, qui sont le Saphique, le petit Asclépiade, & l'Alcaïque.

XIII. Le vers Saphique reçoit un corée à la première & aux deux dernières mesures, un spondée à la seconde, & un dactyle à la troisième.

—	o		—	—		—	o	o		—	o		—	o
---	---	--	---	---	--	---	---	---	--	---	---	--	---	---

Ludit herbofo pecus omne campo.

XIV. Quatre sortes de mesures concourent à former le petit vers Asclépiade. Le spondée prend la première & la troisième place; le dactyle, la seconde; l'anapeste, la quatrième; & l'iambe, la dernière.

—	—		—	o	o		—	—		o	o		—	o	—
---	---	--	---	---	---	--	---	---	--	---	---	--	---	---	---

Crescentem sequitur cura pecuniam.

XV. Le spondée & l'iambique remplissent presque tout le vers Alcaïque. La première & la troisième mesure sont pour le spondée, la seconde & la cinquième pour l'iambe. La quatrième

DES VERS D'HORACE.

CXLI

trieme n'en reçoit point d'autre que l'anapeste; & l'iambe s'empare quelquefois de la premiere place.

—	—	—	—	—
—	—	—	—	—

*Dulce & decorum est pro patriâ mori.
Tumultuosum sollicitat mare.*

VERS DE CINQ MESURES ET DEMIE.

XVI. Horace ne nous a laissé que des vers iambiques avec ce nombre de mesures. L'iambe y est bien reçu partout. On y peut mêler des spondees à la premiere & à la troisieme place, & des troquées à la seconde.

—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—

*Mœd renidet in domo lacunar.
Jam te premet nox fabulæque Manes.
Regumque pueris nec satelles Orci.*

VERS DE SIX MESURES.

Notre Poëte s'est exercé sur quatre sortes de vers de six mesures, qui sont le Pithien, l'iambique, le grand Alcépiade, & l'ionien. J'ai dit ailleurs pourquoi j'appelle Pithien un vers que l'on a coutume d'appeler hexametre.

XVII. Le vers Pithien est communément composé de dactiles & de spondees, qui occupent indifferemment les quatre premieres mesures. Le dactile est en possession de la cinquieme, qu'il ne cede que rarement au spondee; mais le spondee ne cede jamais la sixieme. Horace a mis quelquefois un anapeste à la premiere place, pour les raisons que j'ai dites en un autre lieu.

—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—

*Dant alios Furia torvo spectacula Marti.
Quis sit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem.
Vebemens & liquidus puroque simillimus amni.*

XVIII. Le vers iambique peut avoir des iambes à toutes ses mesures. Horace fournit souvent la seconde mesure d'un troquée; la premiere, la troisieme & la cinquieme d'un spondee ou d'un anapeste; il met même quelquefois un dactile à la premiere & à la troisieme; mais la derniere demande toujours un iambe.

—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—

DES VERS D'HORACE

*Eques sonante verberabit ungulâ.
Deripere lunam vocibus possum meis.
Optat quietem Pelopis infidi pater.*

XIX. Il y a de grands vers Asclépiades de fix mesures, qui reçoivent un spondée à la première & à la troisième; un dactyle à la seconde, à la cinquième, & à la sixième, & un anapeste à la quatrième.

| -- | - o o | -- | o o - | - o o | - o o | \

Nullam, Vare, sacrâ vite prius severis arborem.

XX. Le grand vers Ionien de fix mesures est composé de deux anapestes, de deux dactyles, & de deux spondées, que l'on dispose de la manière que l'on voit dans la table suivante.

| o o - | - o o | -- | o o - | - o o | -- |

Tibi qualum Cytheræ puer ales, tibi telas.

VERS DE SEPT MESURES.

XXI. La poésie lyrique ne reconnoît que le grand Arquiloquien de cette longueur. Ce vers reçoit indifféremment des dactyles & des spondées aux trois premières mesures. La quatrième est toujours remplie par un dactyle, & les trois dernières par des corées.

| - o o | -- | - o o | - o o | - o | - o | - o

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & Favoni.



DES VERS D'HORACE.

cxlni

I I.

DES DIFFERENTES SORTES DE PIECES

QUI SE TROUVENT DANS LES POESIES

D' H O R A C E.

La fécondité d'Horace ne paroît pas moins dans la variété de ses pièces que dans celle de ses vers. J'en trouve de vingt formes différentes, & je commence par les pièces simples, pour venir ensuite aux pièces composées.

PIECES SIMPLES.

J'appelle des pièces simples celles qui sont formées par des vers de même façon pour le nombre & pour la qualité des mesures. Horace n'a employé à ces pièces que quatre sortes de vers, savoir les deux Asclépiades, l'Iambique & le Pithien.

I. Le petit Asclépiade de cinq mesures fournit un assez petit nombre d'Odes dans Horace, qui sont

*Donarem pateras grataque commodus.
Exegi monumentum aere perennius.
Mecenas atavis edita regibus.*

II. Il nous reste aussi trois Odes, dont tous les vers sont de grands Asclépiades de six mesures, savoir :

*Nullam, Vare, sacra vite prius severis arbores.
O formosus adhuc, & Venaris muneribus potens.
Tu ne quaesieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi.*

III. Nous n'avons d'Horace qu'une pièce toute de grands vers Iambiques de six mesures, savoir,

Jam jam efficaci do manus scientiae.

IV. Les Satires & les Epîtres d'Horace ne contiennent point d'autres vers que des vers Pithiens.

PIECES COMPOSÉES.

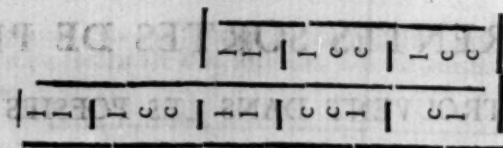
Les pièces qui renferment plusieurs vers de différentes espèces sont celles que j'appelle composées. Elles sont sans comparaison le plus grand nombre des Odes d'Horace, & se réduisent à seize formes différentes de deux, de trois, & de quatre vers.

PIECES COMPOSÉES DE DEUX VERS.

La combinaison de deux vers répétés alternativement dans le même ordre a fourni huit sortes de pièces à Horace.

V. Tanr

V. Tantôt c'est un Gliconique de trois mesures suivi d'un Asclépiade de cinq, depuis le commencement de la piece jusqu'à la fin.

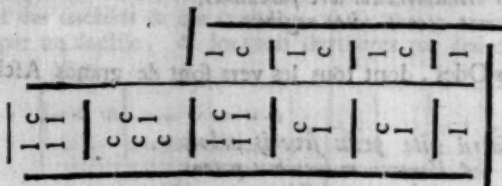


*Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per-vetutum nefas.*

Telles sont les Odes

*Et thure & fidibus juvat.
Festo quid potius die.
Intactis opulentior.
Quantum distet ab Inacho.
Quem tu, Melpomene, semel.
Quod me, Bacche, rapis tui.
Sic te Diva potens Cypri.*

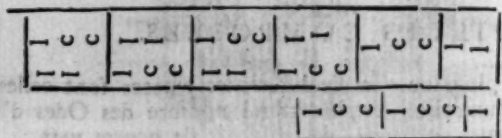
VI. Tantôt un iambique de cinq mesures & demie suit un coraïque de trois mesures & demie, ce qui forme une Ode coriambique. La seule piece que nous ayons de cette composition est



*Non ebur neque aureum
Mœa renidet in domo lacunar.*

Quelquefois le vers Pithien mene après lui un vers d'une espece differente, ce qui fournit quatre sortes de pieces.

VII. Le premier assemblage du vers Pithien se fait avec le petit Arquiloquien de deux mesures & demie. Horace ne s'en est servi que dans cette Ode



*Diffugere nives, redeunt jam gramina campis,
Arboribusque comæ.*

DES VERS D'HORACE.

CXLV

VIII. Le Falisque de quatre mesures, précédé du vers Pithien, fournit aussi une combinaison propre de la poésie lyrique, dont voici un exemple :

[illegible]

*Dant alios Furiae torvo spectacula Marti,
Exitio est avidum mare nautis.*

Il ne nous reste que trois Odes de cette façon, qui sont

*Albus ut obscuro deterget nubila cælo.
Laudabuunt alii claram Rhodon aut Mitylenen.
Te maris & terræ numeroque carentis arenæ.*

IX. Le petit iambique de quatre mesures précises assortit encore bien avec le vers Pithien, de la manière qu'on le voit dans cet exemple:

[illegible]

*Pocula Lethæos ut si ducentia somnos
Arente sauce traxerim.*

Nous n'avons de cette forme que les deux Odes suivantes :

*Mollis inertia cur tantam diffuderit imis.
Nox erat, & cælo fulgebat luna serena.*

X. Un autre assemblage lrique du vers Pithien est de le faire suivre d'un grand vers iambique pur de même nombre de mesures. Nous n'en avons d'Horace que la piece que je mets pour exemple, & que j'appelle Pithiambique en réunissant en un seul mot le nom des deux vers, dont elle est composée.

[illegible]

*Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
Suis & ipsa Roma viribus ruit.*

DES VERS D'HORACE.

XI. Le grand & le petit Iambique, tous deux de mesures libres, s'accordent fort bien ensemble pour remplir une piece.

$$\begin{array}{r} 1 \text{ c c l} \\ 1 \text{ c c l} \\ \hline 1 \text{ c c l} \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 1 \text{ c c l} \\ 1 \text{ c c l} \\ \hline 1 \text{ c c l} \end{array}$$

*Labuntur altis interim ripis aquæ,
Queruntur in sylvis aves.*

Les Odes qu'Horace nous a laissées de cette composition sont

*At à Deorum quidquid in cæla regit.
Beatus ille qui procul negotiis.
Ibis Liburnis inter alta navium.
Lupis & agnis quanta sortitù obtigit.
Malâ soluta navis exit alite.
Parentis olim si quis impidi manu.
Quando repostum Cæcubum ad festas dapes.
Quid immerentes hospites vexas, canis.
Quò quò, scelesti, ruitis, aut cur dexteris,*

XII. La dernière sorte de pièces assorties de deux vers joint le grand Arquoilien de sept mesures au vers iambique de cinq mesures & demie. Nous n'en avons qu'une pièce, dont le premier distique servira d'exemple après la table,

[illegible]

*Solvitur acris hyems gratâ vice veris & Favoni,
Trahuntque siccas machinæ carinas.*

PIECES COMPOSEES DE TROIS VERS.

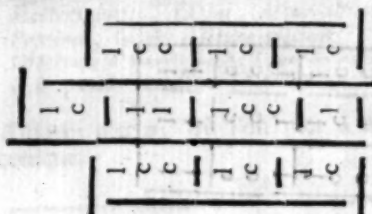
Horace nous a laiffé quatre pieces de trois vers, qui ont chacune leurs combinaifons particulieres, & font feules de leur efpece.

XIII. La

DES VERS D'HORACE.

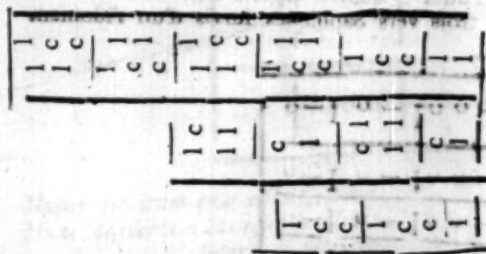
CXLVII

XIII. La premiere est une Ode coraïque, dont chaque couplet renferme un vers coraïque de trois mesures & demie entre deux autres de trois mesures justes.



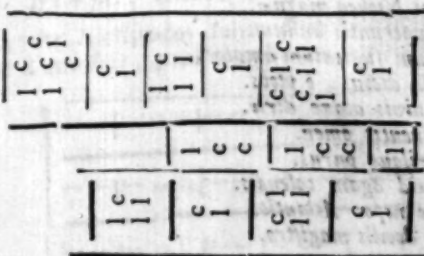
*Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin
Cur properes amanda.*

XIV. La seconde piece fournit chaque strophe d'un vers Pithien, d'un iambique de quatre mesures, & d'un petit Arquiloquien.



*Horrida tempestas cælum contraxit, & imbres
Nivesque deducunt Jovem:
Nunc mare, nunc sylvas.*

XV. Le petit Arquiloquien, mis entre deux iambiques, l'un de six mesures & l'autre de quatre, forme la troisieme sorte de pieces de trois mesures, dont je choisis un couplet pour exemple.



*Unde expedire non amicorum querant
Liberæ consilia,
Non contumeliæ graves.*

DES VERS D'HORACE.

XVI. Enfin l'Ode Ionienne est la quatrième & dernière forme de pièces de trois vers. Ses strophes sont remplies par deux grands vers Ioniens de six mesures, suivis d'un petit de trois, comme dans l'exemple que je propose.

o	o	—	o	o	—	o	o	—	o	o	—	—
o	o	—	o	o	—	o	o	—	o	o	—	—
o	o	—	o	o	—	o	o	—	o	o	—	—

*Celer idem per apertum fugientes agitato
Grege cervos jaculari, & catus alto latitantem
Fruticeto excipere aprum.*

PIECES COMPOSEES DE QUATRE VERS.

Les pièces, dont chaque strophe renferme quatre vers, forment le plus grand nombre des Odes d'Horace, & se réduisent aussi à quatre espèces différentes.

XVI. Les unes contiennent trois vers Saphiques suivis d'un Adonien.

—	o	—	—	—	o	o	—	—	o	—	o
—	o	—	—	—	o	o	—	—	o	—	o
—	o	—	—	—	o	o	—	—	o	—	o
—	o	—	—	—	o	o	—	—	o	—	o

*Scandit æratas viciosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit,
Ociur cervis & agente nimbo
Ociur Euro.*

Les Odes de cette composition sont

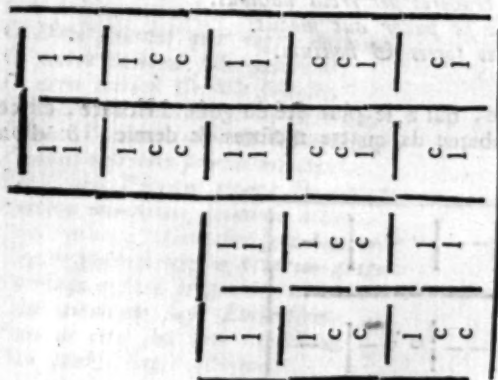
*Dive, quem proles Niobea magna.
Est mihi nonum superantis annum.
Faune, Nympharum fugientium amator.
Herculis ritu modo dictus, ò plebs.
Jam satis terris nivis atque diræ.
Impios parva recinentis omen.
Integer vitæ scelerisque purus.
Martius cælebs quid agam calendis.
Mercuri, facunde nepos Atlantis.
Mercuri, nam te docilis magistro.
Montium custos nemorumque virgo.
Nullus argento color est avaris.
O Venus regina Cnidi Paphique.
Otium Divos rogat impotenti.
Persicos odi, puer, adparatus.
Phæbe, sylvæque potens Diana.*

DES VERS D'HORACE.

CIXL

*Pindarum quisquis studet æmulari.
Poscitur. Si quid vacui sub umbrâ.
Quem virum aut heroa lyrâ vel acri.
Rectius vives, Licini, neque altum.
Septimi, Gades aditure mecum.
Spiritus Phœbus mihi Phœbus ausum
Vile potabis modicis Sabinum.*

XVIII. Il y a d'autres pieces, où l'on met à la suite de deux petits Asclépiades un Phé-
cratien & un Gliconique.

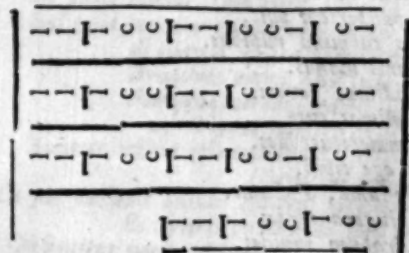


*Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium curaque non levis,
Interfusa nitentes
Vites æquora Cycladas.*

On ne compte que cinq pieces de cette sorte dans Horace, savoir

*Audivere, Lyce, Dî mea vota, Dî.
Dianam teneræ dicite virgines.
O fons Bandusia, splendidior vitro.
O navis, referent in mare te novi.
Quid fles, Asterie, quem tibi candidi.*

XIX. Trois petits Asclépiades suivis d'un Gliconique font un mélange, dont notre Poë-
te s'est servi plus d'une fois, pour remplir les couplets de ses Odes.



Quantû quisque sibi plura negaverit,

t 3

Ab

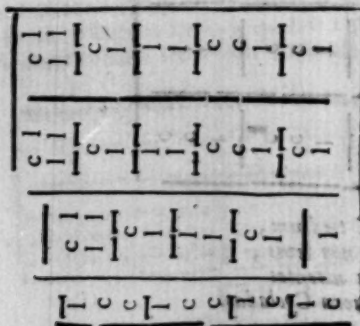
DES VERS D'HORACE.

*Ab Dis plura feret. Nil cupientium
Nudus castra peto, & transfuga divitum
Partes linquere gestio.*

Voici les pièces qui nous restent de cette composition :

*Divis orte bonis, optime Romulæ.
 Jam veris comites quæ mare temperant.
 Inclusam Danaen turris æbenea.
 Nolis longa feræ bella Numantiæ.
 Pastor quum traheret per freta navibus.
 Quis desiderio sit pudor aut modus.
 Scriberis Vario sortis & hostium.*

XX. La composition lyrique, qui a le plus été du goût d'Horace, est celle où deux Alcâïques sont à la tête d'un iambique de quatre mesures & demie, & d'un Arquiloquien de quatre.



*Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum pejoravis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosorem.*

Voici les piéces de cette forme qu'Horace nous a laissées.

*Eli vetusto nobilis ab Lamo.
Equam memento rebus in arduis.
Angustam, amici, pauperiem pati.
Bacchum in remotis carmina rupibus.
Cælo supinas si tuleris manus.
Cælo tonantem credidimus Jovem.
Cur me querelis exanimas tuus.
Delicia majorum immeritus lues.
Descende cælo, dic age tibiâ.
Eheu! fugaces, Postume, Postume.
Jam pauca aratro iugera regie.
Icci, beatis nunc Arabum invides.
Ille & nefasto te posuit die.*

Fußum

DES VERS D'HORACE.

CL

*Iustum ac tenacem propositi virum.
Motum ex Metello Consule civicum.
Musis amicus tristitiam & metus.
Natis in usum latitiae scyphis.
Ne fortè credas interitura, quæ.
Non semper imbres nubibus hispidas.
Non usitatâ nec tenui ferar.
Nunc est bibendum, nunc pede libero.
Odi profanum vulgus & arceo.
O Diva gratum quæ regis Antium.
O matre pulchrâ filia pulchrior.
O nata mecum Consule Manlio.
O sæpè mecum tempus in ultimum.
Parcus Deorum cultor & infrequens.
Phæbus volentem prælia me loqui.
Quæ cura Patrum quæve Quiritium.
Qualem ministrum fulminis alitem.
Quid bellicosus Cantaber aut Scythes.
Regum timendorum in proprios greges.
Tyrrhena regum progenies, tibi.
Velox amicum sæpè Lucretilem.
Vides ut altâ stet nive candidum.
Vixi puellis nuper idoneus.*

Un ancien Grammairien, que l'on prétend être Rufin, nous a laissé une épigramme Latine, où il a voulu ramasser toutes les formes de vers qui se trouvent dans Horace. J'ai cru devoir la mettre ici, pour en marquer les défauts, & je finirai par là ce petit traité. Le sujet de l'épigramme est l'histoire de Pasiphaë.

*Filia Solis
Æstuat igne novo,
Et per prata juvenum
Mentem perditâ quæritat.
5 Non illam thalami pudor arcet,
Non regalis honos, non magni cura mariti.
Optat in formam bovis
Convertier vultus suos,
Et Prætidas dicit beatas;
10 loque laudat, non quòd Isis alta est,
Sed quòd juvenæ cornua in frontem levat.
Si quando misera copia suppetit,
Bracchiis ambit fera colla tauri,
Floresque vernos cornibus illigat,
15 Oraque jungere quærit ori.
Audaces animos efficiunt tela Cupidinis,
Illicitisque gaudent.
Corpus includit tabulis efficiens juvencam,
Et amoris pudibundi malè suadis
20 Obsequitur votis, & procreat (heu nefas!) Bimembrem;
Cecropides juvenis quem perculit fractum manu,
Filo resolvens Cnossia tristia tecta domus.*

Cru-

Cruquius & Pithou ont cru rendre un grand service à la République des Lettres, de publier cette piece, & M. Bentlei a fait la dépense de ramasser dans Arquiloque, dans Alcée, & dans Sapho differens vers Grecs détachés, qui repondent à chacun des vers Latins de l'épigramme. Mais il est aisé de voir par ce que je viens de dire sur les vers d'Horace, que l'Auteur de cette piece, aussi-bien que ceux qui nous l'ont transmise, manquoient de critique, & n'étoient pas assez au fait. Le septieme vers n'est point du tout dans la cadence d'Horace, qui a toujours fourni la seconde mesure de ce vers d'un corée. Le dix-neuvieme n'est que de quatre pieds & demi, & doit en avoir six, comme je le prouve dans mon traité de la versification Latine. Il y manque encore un petit Ionien de trois mesures. Enfin le dix-huitieme, le vingt-unieme, & le vingt-deuxieme vers doivent être partagés en deux petits, comme on le verra dans les remarques, quand l'occasion s'en presentera.



Q. HORATII FLACCI

O D A R U M

L I B E R P R I M U S.

*LES ODES
D'HORACE.*

LIVRE PREMIER.

Q. HORATII FLACCI

O D A R U M

LIBER PRIMUS.

O D E I.

AD MÆCENATEM.

ÆCENAS, atavis edite regibus,
O, & præsidium & dulce decus meum:
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat: metaque fervidis

Evi.

QUOIQUE cette Ode occupe le premier rang, il est pourtant certain qu'elle fut faite après beaucoup d'autres. Mais elle fut mise à la tête du Livre, pour en être comme la Dédicace. Elle est belle dans toutes ses parties; & sa principale beauté consiste dans le tour fin & délicat qu'Horace donne à ses expressions, qu'il ménage avec tant d'adresse, que quoiqu'en parcourant les différentes occupations des hommes il soit obligé de recommencer souvent la même chose, il ne tombe jamais en redite, & ne se sert d'aucun terme bas.

¹ *Atavis edite regibus*] Les Commentateurs disent ici que Mécénas descendoit de Rois d'Etrurie, que son père s'appelloit *Menodore*, son aïeul *Menippe* & son bis-aïeul *Cecina*, qui régna dans la Toscane. Mais outre que le mot *atavus* ne signifie pas *bis-aïeul*, je voudrois bien savoir dans quelles Annales ils ont lu cette liste, & cette succession des Rois d'Etrurie. Il n'y a pas un Historien qui en ait écrit. Au contraire, tous ceux qui ont parlé de Mécénas se sont contentés de dire qu'il étoit d'une famille illustre de Chevaliers. Il est pourtant assez vraisemblable, que pour peu d'apparence qu'il y eût eu à cette prétendue Royauté, les Historiens n'auroient pas manqué, non plus que les Poètes, d'en flatter le Favori d'Auguste. Voilà ce qui m'avoit persuadé

qu'on s'étoit mépris sur le mot de *regibus*, & que l'on ne s'étoit pas souvenu que *Rois & Reines*, dans les meilleurs Auteurs, principalement dans les Poètes, signifient presque toujours des grands Seigneurs, des hommes & des femmes de qualité. C'est de cette manière qu'il faut entendre ce passage d'Horace, Sat. II. Liv. I.

*Regibus hic mos est ubi equos mercantur, apertos
Inspicere.*

Les Rois (les grands Seigneurs) ont cette coutume, lorsqu'ils marchandent des chevaux, de les voir à nu.

Et celui de Terence, dans l'Eunuque, Act. I. Sc. II.

----- *Porro Eunuchum dixti velle te
Quia solæ utuntur bis Reginae, repperi.*

Après cela vous m'avez dit que vous vouliez un Eunuque, parcequ'il n'y a que les Reines (les Dames de qualité,) qui aient accoutumé de s'en servir, je vous en ai trouvé un.

Et non seulement les personnes de qualité sont toujours appellées *Rois & Reines*, mais aussi toutes les personnes

LES ODES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

A M E C E N A S.

MECENAS, qui comptez des Rois parmi vos aïeux, qui êtes tout mon suport & toute ma gloire, vous savez que les inclinations des hommes sont différentes. Il y en a qui ne se plaisent qu'à se voir tout couverts de poussière dans les courses de chariots aux Jeux Olympiques,

* Ma douce gloire.

sonnes riches, quoiqu'elles ne soient pas de qualité; comme l'on peut voir dans Isaïe même, qui appelle Rois les Marchands de la ville de Tyr. On opose à cette explication que Properce a dit comme Horace:

Mæcnas eques Etrusco de sanguine regum.

Et Martial:

Mæcnas atavis regibus ortus eques.

Et que Silius Italicus, en parlant de sceptres dans la maison des ancêtres de Mécénas, a déterminé le véritable sens de ce mot *reges*.

— Cui sceptris celebratum nomen Etrusciis.

Peut-être Mécénas prétendoit-il descendre de quel qu'un de ces anciens Princes qui avoient régné dans quelque coin de l'Etrurie, anciennement partagée en douze Principautés, dont les Princes étoient appelés *Lucumones*, c'est-à-dire *Rois*, en langage Toscan. Servius sur le II. Liv. de l'Enéide, *Lucumones, qui reges sunt linguâ Tuscorum*. Et sur le VIII. Liv. *Tuscia duodecim Lucumones habuit, id est reges*. Il n'en faut pas

tant pour les Poètes, nation flatueuse & peu accoutumée à combattre les chimères d'un Favori. On peut voir la remarque sur le 1. v. de l'Ode XXIX. Liv. III.

2 O, *et præsidium*] C'est que par la faveur de Mécénas Horace fit sa paix avec Auguste, après la défaite de Brutus dont il avoit suivi le parti. Voyez l'Ode VII. du Liv. II.

Et dulce decus meum] Parceque Mécénas l'avoit mis en réputation, & que sa bienveillance lui faisoit honneur.

3 *Sunt quos curriculo*] On ne sauroit rien dire de précis sur l'origine des Jeux Olympiques: mais il seroit facile de refuter ceux qui ont écrit qu'Hercule en fut l'inventeur. Ce que j'ai trouvé de plus vraisemblable, c'est que les Etoliens s'étant emparés, dans le Peloponèse, de la basse Elide, & y ayant bâti la ville d'Olympie, ils y instituerent ces Jeux, & y célébrerent les Olympiades, qui étoient de quatre années complètes, & non pas de cinq, comme bien des gens l'ont cru.

4 *Metaque fervidis evitata rotis*] Ces courses de chars ne se faisoient pas sans danger; car comme le mouvement des roues étoit fort rapide, & qu'il falloit friser le but en tournant, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le char étoit mis en pièces, & celui qui le conduisoit pouvoit être dangereusement blessé.

ODE I. LIB. I.

5

*Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.*

Hunc, si mobilium turba Quiritium

Certat tergemini tollere honoribus :

10

Illum, si proprio condidit horreo

Quidquid de Libycis verritur areis :

Gaudentem patrios findere sarculo

Agros: Attalicis conditionibus

Nunquam dimoveas, ut trabe Cypris

Myrtoum, pavidus nauta, secet mare.

Lucan.

C'est pourquoi Théocrite dit, qu'Amphitryon prit lui-même la peine d'instruire Hercule à conduire des chars, & à les faire tourner autour d'une borne, sans la heurter. Et dans Homere, Nestor donne sur cela des préceptes à son fils.

Fervidis rotis] Des roues brûlantes à cause de leur rapidité. Cela me fait souvenir d'un beau passage du Prophète Nahum, qui dit: *Que les chariots des ennemis de Ninive semblent des lampes de feu & des traînées d'éclairs: Aspectus eorum quasi lampades ignis, quasi fulgura discurrentia.* Mais pour voir toute la beauté de ce passage, qui n'a point été bien expliqué, il faut savoir que le Prophète avoit en vue une course que l'on faisoit de son tems en Grece avec des torches ardentes, & celui qui couroit avec le plus de vitesse, sans éteindre sa torche, remportoit le prix. Cette fête étoit appelée *Lampe*, & on ne la célébroit que la nuit.

Palmaque nobilis] Il faut bien prendre garde ici à l'adresse d'Horace, *palma nobilis*, & *metaque evitata rotis*, n'est qu'une même chose, parceque l'adresse d'avoir tourné sans briser le char, a été seule la cause de la victoire. Mais Horace, en les séparant, a rendu son expression beaucoup plus noble & plus hardie.

Terrarum dominos evehit ad Deos] Horace compare ici aux Dieux immortels ceux qui avoient remporté le prix dans les courses des Jeux Olympiques, comme il les appelle ailleurs *celestes*, à cause du repos & de la tranquillité dont ils jouissoient, que Pindare appelle une tranquillité douce comme le miel.

ὁ νικῶν λωπὸν ἀμφὶ βίον
ἔχει μελιτόσσαν ὠδίαν.

Le vainqueur jouit pendant sa vie d'une tranquillité aussi douce que le miel.

Outre les statues qu'on leur dressoit, ils avoient toujours les premières places dans ces assemblées; & ils étoient entretenus aux dépens du Public. Je crois que cette remarque suffit pour détromper ceux qui ont voulu ponctuer cette Ode d'une autre manière, & qui mettant un point après *palma nobilis*, joignent ce vers, *Terrarum dominos*, avec *Hunc si*.

*Terrarum dominos evehit ad Deos
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergemini tollere honoribus.*

Car outre la violence qu'en souffre le texte, il n'est pas croyable qu'Horace ait dit simplement *juvat*, de ceux qui avoient le bonheur de remporter aux Jeux Olympiques une victoire si honorable; & qu'il se soit servi de ce grand terme *evehit ad Deos*, pour ceux que le peuple élevoit à des charges, qui étoient sujettes à mille choses fâcheuses, & qui n'étoient même que pour un tems. Cependant je suis obligé d'avouer que cette opinion, quelque peu vraisemblable qu'elle soit, trouve encore aujourd'hui des partisans d'un fort grand mérite, aussi-bien que celle qui rapelle le verbe *juvat* pour l'appliquer à *bunc* & à *illum*: ce qui est très opposé au génie d'Horace, & ne peut être souffert. * Le savant M. Bentlei a lu *evehere*, au lieu d'*evehit*; & il le raporte à *nobilis*. *Nobilis evehere*. Mais outre que cela est dur, & gâte le vers d'Horace, il est sans aucune nécessité. *

8 Tergemini honoribus.] Par ce mot de *tergemini*, les uns entendent les trois principales charges; celle de grand Edile; celle de Préteur & celle de Consul. Les autres prétendent qu'Horace en ait voulu marquer fix: celle de Questeur, de Tribun du Peuple, d'Edile, de Préteur, de Consul & de Censeur. Mais enfin on a fait voir que *peminus*, *tergeminus*, & *septemgeminus*, se prennent ordinairement pour *fort grand*. *Tergeminus* est ici dans ce sens-là.

11 Gaudentem] Les Commentateurs rapportent ce *gaudentem* à *illum*, & ils prétendent qu'Horace n'entend qu'une même personne par ces trois vers; mais je suis persuadé que ce n'est pas le sens d'Horace, qui assurément a séparé ce *gaudentem*, & en a fait un troisième caractère. Par *bunc*, il nous a représenté un homme qui n'a d'autre ambition que de s'avancer dans les principales charges. Par *illum*, il nous a donné l'image d'un riche Bourgeois, fort avare, qui ne songe qu'à s'enrichir du trafic qu'il fait des bleds de l'Afrique, sans exposer sa personne à aucun danger. Et enfin par ce *gaudentem*, il

ques, & que la victoire élève au rang des Dieux, pour avoir su faire tourner avec adresse leurs brûlantes roues autour d'une borne *dangerouse*. Il y en a d'autres à qui vous ne persuaderiez jamais de renoncer à leur ambition, lorsque le peuple inconstant s'efforce par sa brigue de les pousser aux charges les plus considérables; & par le gain de toutes les richesses d'Attale, vous n'obligeriez jamais de se jeter dans le commerce & d'affronter les mers: celui qui a serré dans ses greniers tout le bled de la fertile Libye: ni celui qui n'a de plaisir qu'à cultiver lui-même ses terres, qu'il tient de ses ancêtres. Le

Mar-

• Des Dieux maîtres de la terre.

• De courir les mers sur un vaisseau de Cypre.

il nous dépeint un homme qui n'aime que le repos de la vie rustique, & qui ne souhaitant ni emplois, ni richesses, ne prend plaisir qu'à cultiver lui-même son bien. Horace dit que ces trois hommes ne se refoudroient jamais à courir les mers, quand on leur proposeroit tout le gain du monde, & toutes les richesses d'Attale. Ce sens est sans doute plus beau & plus fort que l'autre: & ce qui est encore plus considérable, il s'accorde fort bien avec les paroles d'Horace, dont l'autre s'éloigne beaucoup. En effet, pour peu de réflexion que l'on y fasse, on trouvera que le Poëte n'attache qu'une condition à chaque caractère. *Hunc, si mobilium*, &c. *Celui-ci, s'il se voit en état d'être poussé aux charges*, &c. *Illum, si proprio*, &c. *Celui-là, s'il a serré dans ses greniers tout le bled de l'Afrique*, &c. *Gaudentem*, &c. *Cet autre, qui ne se plaît qu'à cultiver les terres qu'il tient de ses ancêtres*, &c. Au lieu que si de ces deux derniers caractères on n'en fait qu'un, en rapportant ce *gaudentem* à *illum*, Horace lui aura donné deux passions, mais deux passions si différentes qu'elles ne peuvent jamais se trouver ensemble dans un seul sujet. Car il est inconcevable que l'avidité de celui qui entasse dans ses greniers tout le bled de l'Afrique, puisse s'unir avec la moderation de celui qui fait consister son plaisir à cultiver lui-même les champs de ses peres. Ce qui a trompé les Interpretes, c'est le changement de terme, qui est admirable. Après avoir dit *hunc, illum; celui-ci, celui-là*, Horace n'avoit plus de terme pour passer à un troisième. Le mot *alter*, un autre, auroit été trop bas, & auroit deshonoré l'Ode; c'est pourquoi il a pris finement le tour du participe. Notre langue ne sauroit trouver ce milieu, qui est familier à la Greque & à la Latine.

12 *Attalici* *Conditionibus*] Il faut entendre ici cet Attalus Roi de Pergame, qui fut surnommé *Philomator*, à cause de l'amitié qu'il avoit pour sa mere, qui même fut cause de sa mort; car comme il lui creusoit un tombeau, il fut frappé du soleil & mourut en sept jours, après avoir fait le Peuple Romain son heritier. Ce fut le dernier de cette famille qui régna à Pergame & en Asie pendant cent soixante années, & qui fit pa-

roître tant de richesses, que sa magnificence passa en proverbe, & que non seulement on dit *les richesses d'Attalus*, pour en marquer la grandeur, mais encore *les étoffes, les habits d'Attalus*, pour dire des étoffes & des habits magnifiques.

Conditionibus] *Conditio* est proprement un parti. *Conditio Attalica*, le parti d'Attalus, c'est-à-dire *les richesses d'Attalus*. Les Latins ont dit, *chercher condition à une fille*, pour, chercher à la marier, lui chercher un parti.

13 *Trabe Cypriâ*] Par *trabs* on entend proprement deux morceaux de bois joints ensemble, *duo ligna compacta*, Festus. Mais on s'en est servi communément pour dire une grosse poutre, & de là vient qu'on l'a aussi employé pour signifier toute sorte de vaisseaux, & particulièrement ces vaisseaux légers que Festus appelle *trabicas*.

Neque ullius natantis impetum trabis

Nequisse praterire. Catull.

Et qu'il n'y avoit point de vaisseau si léger qu'il ne passât

Horace ajoute *Cypriâ*, non pour marquer le lieu où ce vaisseau avoit été fait, comme quelques Savans l'ont cru; mais parceque *Cypre* étoit fort renommée pour le négoce, dont il est ici question.

14 *Myrtoum*] Une partie de la mer Egée. Ce nom lui fut donné à cause d'un certain Myrtilus qu'y jeta Pelops, ou, comme l'écrivit Pausanias, à cause d'une certaine femme appelée *Myrto*. Mais c'est plutôt d'une de ses isles nommée *Myrtos*, que Pline met au bas de l'Eubée, près de la ville Carystus. Car il est certain que cette mer s'étendoit jusques-là, quoique Strabon ne l'ait prise que depuis le promontoire de Sunium, jusqu'au bas du Peloponèse. Horace la nomme plutôt qu'une autre, parcequ'elle est fort exposée aux tempêtes, & que les vaisseaux n'y peuvent passer sans danger, à cause du grand nombre de rochers, & des isles dont elle est pleine.

Pavidus nauta.] C'est une phrase Greque: il faut sous-entendre, *περίφοβος*, devenu. *Nauta* est le même qu'il appelle plus bas *mercator*, Marchand.

15 *Luctantem Icarium fluctibus Africum*
Mercator metuens, otium & oppidi
Laudat rura sui: mox reficit rates
Quassas, indocilis pauperiem pati.
Est qui nec veteris pocula Massici,
Nec partem solido demere de die,
Spernit, nunc viridi membra sub arbuto
Siraius, nunc ad aquæ lene caput sacra.
Multos castra juvant, & lituo tube
Permistus sonitus, bellaque matribus
 25 *Detestata; manet sub Jove frigido*

Vena-

15 *Luctantem Africum*] Le vent d'Afrique que les Grecs appellent *Libs* & *Notozephyros*, les Italiens *Lubecio*, & les François *Sud-Ouest*, parcequ'il souffle entre le Sud & l'Ouest, entre le Couchant & le Midi, est un des plus orageux; c'est pourquoi Virgile a dit:

— Creberque procellis
 Africus.

Le vent d'Afrique qui excite souvent des tempêtes.

Et Horace dans l'Ode IV. *Præcipitem Africum*: le furieux vent d'Afrique.

Icarium fluctibus] La mer Icarienne est aussi une partie de la mer Egée près de Samos. Les Poètes ont feint qu'elle a eu ce nom d'Icare, qui y fut précipité, pour avoir volé trop près du soleil avec des ailes de cire. Mais il est certain qu'elle a été ainsi appelée de l'isle *Icare*, que les Phéniciens ont nommée du mot *Icaure*, *isle des poissons*, comme les Grecs l'ont appelée, par la même raison, *Ichthyoesa*, *poissonneuse*. Voyez la Chanaan de Bochart, Liv. I. Chap. VIII.

16 *Otium & oppidi*] C'est encore la figure dont nous avons déjà parlé, car Horace sépare en deux une seule chose. *Otium & rura oppidi sui*, le repos & les champs de son village, c'est-à-dire, *rura otiosa oppidi sui*, ou, si vous voulez, *otium rusticum oppidi sui*, le repos champêtre de son village. C'est à quoi il faut bien prendre garde. * *Acidalius* & après lui Gronovius lisoient *tuta* au lieu de *rura*; & quelques louanges que M. Bentlei donne à cette correction, elle n'est nullement recevable. *

19 *Veteris pocula Massici*] Le vin Massique étoit autrefois fort estimé: on l'appelle aujourd'hui *Massicano*. Il croît sur une montagne de la Campanie, aujourd'hui *Monte-Marso*.

20 *Nec partem solido demere de die*] Ce passage est plus difficile qu'il ne paroît. *Dies solidus* est un jour entier. *Pars* en est la moitié: & Horace parle ainsi, parceque de son tems ce n'étoit pas la coutume de manger à midi. On étoit ordinairement à jeun jusqu'au soir, un peu avant le coucher du soleil, c'est-à-dire, jusqu'à la dixième heure du jour: ce que Virgile a dit, *labente die*;

Atque eadem labente die convivium querit;

De Junon, qui va se mettre à table à la fin du jour: où Servius remarque que les Anciens ne connoissoient point le dîner. C'est pourquoi Horace dit dans la Satire VI. du Livre I. *Que sur le soir après avoir fait un tour au cirque, & à la place, & s'être arrêté aux bâteleurs, & aux diseurs de bonne aventure, il s'en va à ses herbes & à ses pois, qui lui sont servis par trois domestiques. Ceux qui ne pouvoient pas supporter cette diète, déjeûnoient sur la quatrième heure du jour, le plus souvent avec du pain sec; quelquefois ils y ajoutoient des raisins cuits, des noisettes, du miel, ou du sel. L'heure de ce déjeûner n'étoit pas toujours la même: on la changeoit selon le besoin & pour le plaisir. Les uns déjeûnoient à la seconde, ou à la quatrième heure du jour, ce qui répond à nos huit & dix heures; les autres à la sixième, c'est-à-dire à midi; & les autres à la huitième, c'est-à-dire à deux heures; & ces trois différences de tems ont produit peu à peu les trois repas que l'on fait aujourd'hui parmi nous: le déjeûner, le dîner, le goûter, qui ont aussi été connus des Anciens; mais qui n'ont dû leur naissance qu'à la débauche & au dérèglement de quelques particuliers. Pour prouver cette conjecture, je n'ai qu'à faire voir que le déjeûner seul a été appelé au commencement dîner & goûter, *prandium* & *gustus*, ou *gustatio*, ou *gustarium*; & que ces trois n'ont été qu'une seule & même chose. Seneque appelle formellement son déjeûner, dîner, dans l'Épître LXXXIII. *Panis deinde siccus, & sint mensa prandium*. Après cela l'on se sert un peu de pain sec, & un dîner sans table. Et Auguste lui-même l'appelle goûter, lorsqu'il écrit: *Nos in effuso panem gustavimus*. Nous avons goûté d'un peu de pain dans le carosse. Et Pline dans la V. Lettre du Livre III. *Post solem plerumque frigidâ lavabatur, deinde gustabat, dormiebatque minimum, mox quasi alio die studebat in cœna tempus*. Dès que le soleil étoit levé, il se baignoit le plus souvent dans l'eau froide; après cela il goûtoit & dormoit un moment, & il n'étoit pas plutôt éveillé, que comme si le jour eût recommencé, il se remettoit à l'étude, jusqu'au souper. Et Philoxene dans ce Glossaire que l'on ne sauroit assez louer, *gustare*,*

Buxi-

Marchand étonné de son naufrage, & redoutant encore le vent d'Afrique, qui lutte contre les flots de la mer Icarienne, loue le repos de son village; mais un moment après il radoube ses vaisseaux, ne pouvant s'accoutumer à la pauvreté. Le voluptueux ne cherche qu'à passer la moitié du jour à boire, tantôt couché à l'ombre des arbrisseaux, & tantôt auprès de l'agréable source d'une eau sacrée. La plupart n'aiment que la guerre, le bruit des trompettes, celui des clairons, & les combats qui jettent l'épouvante & l'horreur dans l'esprit des meres. Le chasseur enfin, sans se souvenir de sa jeune épouse,

^a Boire du vieux vin Massique.

^b Qui sont détestés des meres.

Boukissai; *gustarium*, *Boukissai*. Car ces mots Grecs *boukissai* & *boukissimé* ont été formés du mot Latin *bucca* ou *bucca*, un morceau de pain, & comme nous disons, une *bouchée de pain*: d'où l'on a appelé les parasites *buccas* & *buccellarios*, parceque sous prétexte de faire leur cour aux Grands, ils se trouvoient le matin à leur déjeuner. Mais revenons à notre passage. Je dis donc que quand Horace parle de ceux qui étoient une partie du jour, pour la passer à boire, il veut parler de ces débauchés qui en étoient la moitié, & qui commençoient à midi: ce que Catulle appelle *de die facere convivium*, c'est-à-dire en plein jour, & par conséquent à midi, comme M. de Saumaise l'a fort bien remarqué.

*Vos convivium sumptuosum laute
De die facitis.*

Pour vous, vous faites en plein jour des festins magnifiques.

De die, à midi, comme de nocte, à minuit.

Ut jugulent homines surgunt de nocte latrones.

Les voleurs se lèvent en pleine nuit, pour aller tuer les hommes.

21 *Spernit*] C'est une figure que l'on appelle de diminution; mais qui est fort remarquable, parcequ'elle augmente & renforce l'expression, lorsqu'elle semble la diminuer. Car, il y en a qui ne méprisent point; c'est pour dire, il y en a qui aiment & qui cherchent avec soin. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de l'Ode IX. *neque tu choreas sperne puer*, ne méprise pas les danses; & ce passage de l'Ode XXVIII. *non sordidus autor natura*, verique; qui n'est pas un méchant Auteur sur la Physique & sur la Morale. Il y a beaucoup de passages dans l'Ecriture Sainte, que l'on prendra toujours mal, si on ne les entend de cette manière. Au reste cette figure nous est fort familière dans notre langue, surtout lorsque nous parlons d'une chose fort connue. Par exemple, une femme fait beaucoup de bruit par sa beauté: nous dirons que cette femme-là n'est pas laide. Et ainsi des plus grandes choses.

22 *Membra stratus*] C'est une phrase Grecque, on sous-entend la préposition *per*, *perstratus*.

Ad aquæ lene caput sacræ] *Caput aquæ*, la tête de l'eau, c'est sa source; *ostium*, son embouchure. Horace ajoute *sacræ*, parceque les sources des eaux étoient sacrées, & qu'elles avoient leurs Divinités: c'est pourquoi on leur dédioit des bocages, on leur consacroit des chapelles, & on leur élevoit des autels.

23 *Lituo tubæ*] Le son du *lituus*, du *clairon*, étoit aigu, celui de *tuba*, de la *trompette*, étoit grave. Le premier étoit pour la Cavalerie, & l'autre pour l'Infanterie. L'un & l'autre étoient d'airain; mais le premier étoit courbé, comme nos cors, & l'autre droit, comme nos trompettes & nos flutes.

24 *Matribus*] Ce mot dit plus en Latin que *mere* en François; car il comprend en général toutes les Dames, & c'est un mot de dignité. C'est pourquoi Virgile s'en sert en parlant des femmes, qui conduisoient les pompes sacrées.

*Castæ ducebant sacra per urbem
Pileatis matres in mollibus.*

Dans des chars bien suspendus, les chastes Dames promenoient par la ville les choses sacrées.

25 *Manet sub Jovo frigido*] *Manet*, c'est-à-dire, couche, passe la nuit, *pernoctat*, *cubat*; ce qu'il a dit ailleurs, *dormit*.

*In nive Lucanâ dormis ocreatus, ut aprum
Canem ego.*

Vous couchez tout botté sur la neige de la Lucanie, pour me faire manger d'un sanglier.

Et Cicéron, *pernoctat*, *pernoctant venatores in nive*. Les chasseurs passent la nuit sur la neige. Suétone s'est servi du même mot, lorsqu'il a écrit de César: *Apud aliquem ex amicis mansit*; ce qui ne signifie pas, il demeura, &c. mais il coucha chez un de ses amis. Et d'Auguste, *in proximo cujuscumque domesticorum carnaculo manebat*. Il couchoit dans la plus prochaine chambre de qui que ce fût de ses domestiques. Et ailleurs. De là vient que les veilles, *pervigilia*, que l'on faisoit à l'honneur des Dieux, s'appelloient *emanfiones*, parcequ'il falloit *découcher*; car c'est ce que signifie proprement *emanere*. Je trouve aussi que ce que nous appelons aujourd'hui *couchée*, les Latins l'ont appelé *manfiones*, & que c'est de

Venator, tenera conjugis immemor :
 Seu visa est catulis cerva fidelibus,
 Seu rupit teretes Marsus aper plagas.
 Me doctarum edera præmia frontium
 30 Diis miscent superis : me gelidum nemus,
 Nympharumque leves cum Satyris chori
 Secernunt populo : si neque tibus
 Euterpe cobibet, nec Polyhymnia
 Lesboum refugit tendere barbiton.
 35 Quod si me lyricis vatibus inferes,
 Sublimi feriam sidera vertice.

A D

de cette manière qu'il faut entendre cette inscription :

MANSIONES SALIORUM PALATINORUM :

Les gîtes des Saliens Palatins ; c'est-à-dire, des chapelles, où les Saliens alloient coucher, lorsqu'ils promenoient leurs boucliers. Car comme cette procession duroit plusieurs jours, leurs couchées aussi étoient réglées ; & dans tous les quartiers il y avoit des chapelles, des maisons publiques pour les recevoir. Voyez Festus sur le mot *Salios*.

Sub Jove frigido] A l'air froid. Car les anciens apelloient l'air Jupiter. Ennius,

Istic est hic Jupiter quem dico, quem Græci vocant æætem.

27 Catulis fidelibus] Il n'est pas question ici de la fidélité que les chiens ont pour leurs maîtres. Horace appelle *catulos fideles*, des chiens qui suivent bien la bête, qui ne prennent jamais le change, qui gardent le change, comme on parle en termes de venerie ; & cette épithète est remarquable en ce sens-là.

28 Marsus aper] Les Marses sont après les Sabins, au-dessus du lac Fucin. On alloit chasser au sanglier dans leur pays, & dans la Lucanie.

* 29 Me doctarum edera præmia frontium. Quelques Critiques ont voulu corriger ce passage & lire, *Te doctarum*, &c. disant que c'est une louange qu'Horace donne ici à Mécénas. Il est vrai que Mécénas faisoit quelquefois des vers, mais on ne voit pas qu'il ait été assez grand Poète lyrique pour avoir pu s'attirer cet éloge. Et quoique les Poètes soient des flatteurs de profession, je ne saurois croire ni qu'Horace se fût abandonné à une flatterie si excessive, ni que Mécénas l'eût souffert. Assurément il ne parle que de lui-même. Il fait assez d'honneur à ce Favori d'Auguste, en lui disant que c'est lui seul qui l'élèvera au-dessus des cieux par son suffrage. Je crois que cette fausse correction n'est venue que de ce qu'on n'a pas bien entendu le *secernunt populo* du 32. vers. *

Edera] Les Poètes étoient couronnés de lierre, parceque c'est la couronne des Muses & de Bacchus. Varron.

30 Diis miscent superis] Me mêlent avec les Dieux, me égalent aux Dieux, c'est-à-dire, me rendent heureux. Car les Latins, comme nous l'avons déjà remarqué, appellent Dieux, ceux qui jouissent d'une félicité par-

faite, & que les Grecs appellent, par la même raison, *εὐδαίμων*, *isodæmōn*, qui approchent des Dieux, qui égalent les Dieux. Si l'on n'explique ce passage de cette manière, il y aura dans la suite une contradiction manifeste, lorsqu'Horace dit que le suffrage de Mécénas l'élève au-dessus des cieux.

Me gelidum nemus, Nympharumque] Cette faillie poétique est admirable. Il entend ses promenades & ses méditations, dans lesquelles il lui semble qu'il est au milieu des Nymphes & des Satyres.

31 Cum Satyris chori] Les Anciens nous ont toujours représenté les Satyres dansans. Virgile dans l'Eclogue V.

Saltantes Satyros imitabitur Alphesibæus.

Alphesibée imitera les danses des Satyres.

Isaïe, chap. XIII. vers. 21. *Et pilosi saltabunt ibi* ; où ce savant homme qui nous enrichit de ses belles & pieuses traductions, a fort bien traduit : *les Satyres y feront leurs danses*. Les Satyres passioient pour moitié hommes & moitié boucs. Depuis la ceinture en haut ils étoient hommes, avec cette différence, qu'ils avoient deux petites cornes à la tête ; & depuis la ceinture en bas, ils étoient boucs. Horace se les représente, pour nous faire voir que l'imagination est la partie la plus essentielle d'un Poète, & parceque toute l'Antiquité étoit persuadée, que les Satyres avoient une science profonde, & une connoissance générale de toutes choses ; & que leurs jeux même & leurs railleries renfermoient toujours quelque chose de mystérieux. C'est dans cette opinion, que l'on avoit accoutumé de peindre & de graver les Graces, les Amours & Vénus autour des plus laids Satyres ; comme Horace les associe ici avec les Nymphes, & que les Sculpteurs même d'Athènes faisoient les statues de leurs Satyres creuses, de manière qu'elles pouvoient se fermer & s'ouvrir ; & en les ouvrant, on découvroit au dedans de petites figures de Vénus, des Graces, des Amours, & de plusieurs autres Divinités semblables. C'est pourquoy Alcibiade comparoit Socrate à une de ces statues.

32 Secernunt populo] M'emportent loin du peuple, à cause de son enthousiasme, comme il a dit ailleurs :

épouse, passe en pleine campagne les nuits les plus rudes; soit que ses chiens fideles aient lancé quelque biche, ou qu'un sanglier ait rompu ses toiles. Pour moi, rien ne peut me rendre heureux que les feuilles sacrées dont on couronne les Poètes. La fraîcheur des forêts, & les danses légères des Nymphes avec les Satyres me séparent du peuple, pourvu qu'Euterpe & Polymnie ne refusent pas de concerter avec moi. Que si vous me mettez du nombre des Poètes lyriques, Mécénas, je porterai mon superbe front jusqu'aux cieux.

¹ Qu'un sanglier Marfe.

² Me mêler avec les Dieux celestes.

³ Pourvu qu'Euterpe veuille jouer de sa flute, & que Polymnie ne refuse pas d'accorder son luth de Lesbos.

⁴ De ma tête glorieuse je frapperai les astres.

A

Quò me, Bacche, rapis tui
Plenum?

Où m'emportez-vous, Bacchus, après que vous m'avez rempli de votre fureur?

Ce passage n'a pas été bien entendu.

Si neque tibias] Il met avec raison cette condition si, car un Poète a beau faire, & échauffer son imagination: si les Muses ne causent son enthousiasme, & ne concertent avec lui, il ne sera nullement séparé du peuple, & il rampera toujours.

33 Euterpe] Il met Euterpe & Polymnie pour toutes les Muses. Autrement Horace auroit manqué contre l'Antiquité; car il est bien vrai que l'on a toujours assigné la flute à Euterpe, mais on ne lit point que Polymnie ait joué du luth.

34 Lesboum barbiton] On ne fait point quel instrument étoit le barbiton. Les Anciens l'ont confondu fort souvent avec la lyre. Il est certain qu'il étoit monté de grosses cordes, comme son nom même le témoigne; barbiton ayant été fait de *barumiton*, qui signifie une grosse corde de lin: car le lin étoit en usage avant que l'on eût trouvé l'invention d'employer les boyaux des bêtes. Horace l'appelle Lesbien à cause

d'Alcée, qui étoit de Lesbos, & qui en joua le premier, comme il dit dans l'Ode XXXII.

Lesbio primum modulate civi:

Vous, qui avez été touché la première fois par le citoyen de Lesbos.

35 Quod si me lyricis vatibus] Je trouve grossière la pénétration de quelques Commentateurs, qui prétendent qu'Horace demande ici à Mécénas une place pour son livre dans sa bibliothèque, parmi les lyriques; ou une place pour sa statue, parmi celles de ces grands Auteurs: cela est fort éloigné de sa pensée. Il veut dire à Mécénas, qui avoit du goût & qui étoit Poète, que quoique les Muses lui soient favorables, il n'attend sa réputation que de son suffrage, & qu'il se croira élevé jusques au ciel, s'il le compte parmi les Poètes lyriques, & s'il le juge digne de ce nom. Et il ne parle que des Poètes lyriques Grecs; car avant Horace il n'y avoit point de lyrique Latin: il fut le premier, comme il le dit dans l'Ode XXX. du livre III.

36 Sublimi seriam fidora vertice] C'est ce que Théocrite a dit:

— *Ἐς ὑψαὶν ἄμυν ἀλῆμαί;*
Je sauterai au ciel.

NOTES SUR L'ODE I. LIV. I.

1 Mæcenat] Ce nom est Toscan, au rapport de Varron qui sur la fin du VII. l. déclare que c'est le nom d'une terre ou d'un château: *Nomina illa Lesas, Usenas, Carinas, Mæcenat sunt à loco, ut Urbinat.*

3 Olympicum] Le P. Sanadon lit *Olympium*, en quoi il s'accorde avec M. Cuningham qui en rapporte les preuves c. X. *Animadvers.* Cette leçon est conforme à plusieurs autres qu'on trouve dans Horace, comme *Olympius, Æolius, Delius, Hymettius, Pythius*, &c.

10 Libycis] La Libie, bornée à l'Est par l'Egypte & à l'Ouest par le Royaume de Tripoli, étoit un des greniers de l'Italie. Elle en fournissoit à Rome quarante millions de boisseaux par an, pour sa subsistance pendant huit mois de l'année.

Tom. I.

B

13 Trabe Cyprid] L'isle de Cypre est au fond de la Méditerranée, vis-à-vis les côtes de la Natolie au Nord, & de la Sourie à l'Est.

16 Oppidi rura sui] M. Bentlei a tort d'être effarouché de cette expression. Elle est très poétique. Lucain a dit *rura Nemausi* & *Penti rura*; Silius Italicus, *rura Casini*, & Ovide, *rura Cimoli*.

28 Seu rupis] Le P. S. prétend que *rupis* est là pour *irrupit*, comme Horace a dit ailleurs *cedere* pour *incedere*, & *levare* pour *elevare*: ce qui fait un sens tout différent.

34 Lesboum barbiton] Lesbos, à présent *Metelin*, est une isle de l'Archipel, proche des côtes occidentales de la Natolie.

AD AUGUSTUM CÆSAREM.

O D E II.

JAM satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, & rubente
Dexterâ sacras jaculatus arces,
Terruit urbem:

Terruit gentes, grave ne rediret
Seculum Pyrrhæ, nova monstra quesita:

Omne

C'EST une des plus belles Odes d'Horace. Comme le sujet en est fort grand, les vers en sont très nobles, & le tour très ingénieux. Rien de plus sublime & de plus délicat en même tems, que la manière dont Horace fait sa cour à Auguste, en peignant d'abord tous les prodiges qui étoient arrivés à la mort de César, comme si toute la Nature se fût intéressée à cette mort; & en insinuant ensuite que pour la venger, Jupiter avoit envoyé des cieux un Dieu sous la forme d'Auguste, comme n'y ayant qu'un Dieu & un des plus grands Dieux capable de calmer la Nature irritée, & de faire l'expiation d'un crime qui devoit être si funeste aux Romains. Voilà le sujet de l'Ode. Elle paroît avoir été faite d'abord après la mort de César; parce qu'Horace rapporte, comme une chose présente, une partie de ce qui arriva en ce tems-là. Mais Monsieur le Févre a fort bien montré qu'elle fut faite plus de quinze ans après cette mort. Il s'est fondé sur ce qu'Horace donne ici le nom de *Prince* à Auguste, qui ne l'obtint que dans son sixième Consulat; sur ce qu'il lui donne aussi celui de *Pere de la Patrie*, qui ne convenoit point à une si grande jeunesse; car Auguste n'avoit alors que dix-neuf ans: & enfin sur ce qu'Horace étoit encore alors Tribun de soldats dans l'armée de Brutus. De tout cela, il conclut fort justement qu'Horace avoit au moins trente-huit ans, lorsqu'il composa cette Ode, qu'il fit en manière de prophétie, comme il a toujours été fort facile de faire le devin sur le passé. Cette remarque nous en fait faire une autre qui n'est pas inutile. C'est qu'Horace a commencé par cette Ode, comme si véritablement elle avoit été faite dans ce tems-là, pour achever d'effacer de l'esprit d'Auguste toutes les dangereuses impressions que le souvenir de son engagement dans le parti de Brutus y pouvoit entretenir.

[*Jam satis terris nivis atque*] Je ne me souviens pas qu'aucun Historien ait mis la neige & la grêle entre les prodiges, qui arriverent après la mort de César. Et il semble d'abord qu'Horace nous donne ici une occasion fort juste de le blâmer, d'avoir pris des choses si naturelles & si ordinaires, pour des marques de la colère du ciel, & de les avoir jointes avec ces débordemens de rivières, ces embrasemens de temples par la foudre, & ces guerres civiles, qui étoient des prodiges si extraordinaires, que toute la religion étoit employée à les expier. Mais il est facile de sauver Horace de cette critique, parcequ'il est facile de prouver que les Anciens prenoient cette grêle, qu'ils appelloient *pierres*, pour une déclaration manifeste que les Dieux étoient irrités, & qu'il falloit les apaiser par des cérémonies & par des cultes. C'est pourquoi ils célébroient des fêtes, qu'ils appelloient *Novemdialia sacra*, des neuvaines. On peut voir l'origine de cette coutume dans Festus, sur le mot *novemdiales*. Lors donc qu'Horace joint la neige à ces pierres, ce n'est pas pour en faire un prodige séparé; mais pour marquer un seul & même prodige, comme il arrive ordinairement que cette grosse grêle est accompagnée de neige, qui n'a pas eu le tems de durcir. C'est assurément la véritable exposition de ce passage, qui n'a pas été fort bien entendu, & qui par cette raison a été fort injustement censuré par Scaliger le pere.

[*Atque diræ grandinis*] Horace est admirable dans le choix de ses épithètes. *Dirus* est proprement, qui vient de la colère du ciel; & par là nous voyons clairement qu'il entend cette grosse grêle, que les Anciens appelloient toujours *pierres*. Mais avant que de quitter ce passage, il faut que j'en découvre une beauté, dont peut-être l'on ne s'est pas encore aperçu. C'est qu'Horace, pour marquer l'accablement où l'on étoit

A CESAR AUGUSTE.

. O D E II.

JUPITER a déjà répandu sur la terre assez de neige & de ^a grêle. Il a déjà assez épouvanté Rome par les foudres que sa main embrasée a lancées sur ses temples sacrés. Il a déjà si fort épouvanté les nations, qu'elles ont appréhendé le retour du funeste siècle de Pyrrha, ^b qui vit des prodiges inouis, lorsque Protée

mena

^a Horrible, fatale.^b Qui se plaint.

étoit de voir tous ces prodiges, commence son Ode par un vers lent, composé de mots de deux syllabes, parmi lesquels il y en a trois de suite qui ont la même terminaison : ceux qui ont de l'oreille, sentiront bien ce que je dis. C'est ainsi que dans l'Eunuque de Terence, Chéréa, pour marquer le dégoût qu'il avoit pour les beautés communes dit, *tædet quotidianarum barum formarum*. Les anciens Rhéteurs ont remarqué le même artifice dans ce vers de Virgile,

Apparent rari nantes in gurgite vasto ;

Et dans cet autre,

Procurbit humi bos,

où ce monosyllabe à la fin du vers, fait un effet admirable pour représenter la chute de ce bœuf. Et Quintilien même ne fait aucune difficulté de dire, que l'on admire cette fin de vers du même Virgile,

Sæpe exiguis mus.

Et pour faire voir la cause de cette admiration, il ajoute : *Nam epitheton, exiguus, aptum, proprium, efficit ne plus expectaremus ; & casus singularis magis deicit, & clausula illa unius syllabæ non usitata addidit gratiam. Imitatus est ita utrumque Horatius : nascetur ridiculus mus.* Dans ce vers, souvent un petit rat, cette épithète, petit, si propre & si bien appliquée, a fait que nous n'avons pu attendre rien de plus. Ce singulier y vient même beaucoup mieux que le pluriel, & cette chute d'une syllabe, qui est une fin dont l'on se sert fort rarement, donne une grâce que l'on ne sauroit exprimer. Horace a imité l'un & l'autre de cette manière, il naîtra un ridicule rat,

² *Rubente dextrâ*] Ce *rubente* est fort beau ; & pour nous le faire trouver tel, il n'est pas nécessaire qu'Horace ait fait allusion à cette superstition des Anciens, qui croyoient que les foudres qui marquoient quelque changement dans l'Etat, étoient plus enflammées que les autres, & plus noires de feu & de fumée ; c'est pourquoi ils les appelloient *manubias ignitas, atras & manubias flatus*. On peut voir pourtant ce qui est remarqué dans Festus, sur le mot *manubias*.

³ *Sacras jaculatus arcus*] Quelques Savans entendent ici le Capitole, qui étoit proprement appelé *arx*. Mais rien n'empêche qu'on n'entende aussi avec le Capitole, toute sorte de temples. Il faut remarquer seulement, que tous ces prodiges menacent des monumens publics, le Capitole, les temples, le palais de Numa ; parcequ'autrement cela n'auroit pas intéressé la religion. Et par là nous entendons fort bien cette Constitution de Constantin. *Cod. Theodof. de paganis Sacrificiis & Templis. Si quid de Palatio nostro, aut cæteris operibus publicis degustatum fulgore esse conspiceris, retento more veteris observantia quid portendat ab aruspiciibus requiratur. Si on vérifie que la foudre ait touché à mon palais, ou aux autres bâtimens publics, je veux que, selon l'ancienne coutume, on demande aux Augures ce que cela presage, & de quelle manière il faut l'expier.*

⁴ *Terruit urbem, terruit gentes*] Dans les meilleurs Auteurs *gentes* sont toujours opposés à *civitas*.

⁵ *Terruit gentes grave ne rediret*] C'est une phrase Grecque ; car on ne peut pas dire en Latin, *terrui gentes ne rediret*, pour, *ita terrui gentes ut timerent*, &c. mais les Grecs le disent fort bien.

⁶ *Seculum Pyrrha*] Pyrrha étoit fille d'Epiméthée

Omne quum Proteus pecus egit altos

Visere montes :

Piscium & summa genus basit ulmo ,

10

Nota quæ sedes fuerat columbis :

Et superjecto pavidæ natarunt

Æquore damæ.

Vidimus flavum Tiberim, retortis

Littore Etrusco violenter undis ,

15

Ire dejectum monumenta regis ,

Templaque Vestæ ;

Illic dum se nimium querenti

Jactat ultorem, vagus & sinistrâ

Labitur ripâ (Jove non probante) u-

20

-xorius amnis.

Audiet

& de Pandore, & femme de Deucalion, sous lequel arriva ce deluge dans la Thessalie, l'an du monde 2437. quinze ou seize ans avant la sortie des Enfants d'Israël hors d'Egypte.

7 *Quum Proteus*] Protée fut fils de Jupiter ou, selon d'autres, de Neptune, qui lui donna en garde ses veaux marins. Il régna en Egypte deux cents quarante ans après Moïse, comme il seroit facile de le prouver : & par cette raison, il y a plus d'apparence de croire que l'Antiquité a attribué à ce Protée beaucoup d'actions de Moïse, que de croire que Protée & Moïse ne sont qu'un.

10 *Nota quæ sedes fuerat columbis*] La critique de Scaliger le père n'est pas plus juste ici que sur le premier vers de cette Ode ; car il blâme Horace d'avoir dit que les pigeons se perchoient sur ces arbres, parce que c'est une chose connue, que les pigeons ne se posent qu'à terre. Il est vrai que Virgile a fort bien observé cela, lorsqu'en parlant de ces pigeons qui se présentent à Enée, il dit :

— Et viridi sedere solo ;

Ils se posèrent sur l'herbe ;

mais outre qu'il y a des pigeons sauvages, qui se perchent sur les arbres, il est certain que les Anciens n'ont pas toujours pris garde à cela, témoin ce pigeon de Dodone, qui se perchoit sur la cime du plus haut arbre ; & cette palme de César, où les pigeons alloient ordinairement faire leurs nids, comme Suétone le rapporte. * Ainsi il ne faut nullement corriger *palamis*.

11 *Pavidæ natarunt æquore damæ*] Servius remarque que Virgile a toujours fait *damæ* masculin, comme,

Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.

Les daims craintifs viendront boire avec les chiens.

Et ailleurs :

----- *Timidi damæ cervique fugaces.*

Et après avoir rapporté ce vers d'Horace où *damæ* est féminin, il ajoute que pour éviter cette rime, *timidæ damæ*, Horace devoit suivre Virgile, & mettre *timidi damæ*. Mais assurément Servius n'avoit pas consulté trop bien son oreille ; car il est constant que ce féminin fait ici un bon effet, au lieu que le masculin seroit insupportable ; comme au contraire, dans les deux passages de Virgile, le féminin ne pourroit être souffert. Je ferai voir ailleurs, que les Anciens ont quelquefois recherché ces rimes avec grand soin ; mais il faut avoir une grande délicatesse & une finesse extrême, pour les imiter heureusement en cela.

13 *Flavum Tiberim*] Le Tibre est toujours appelé *flavus*, *cæruleus* : & *flavus*, & *cæruleus*, comme le Grec *ξανθός* sont pris ordinairement pour beau. On pourroit croire qu'Horace lui auroit donné ici cette épithète, à cause du débordement de ses eaux, qui étant fort chargées de sable & fort troubles, paroissent rousses. Mais il lui donne ailleurs cette même épithète, lorsqu'il n'est point débordé. *Flavus* est donc ici comme dans Virgile *cæruleus Tiberis*. Le Tibre avoit été appelé *Albulæ*.

Retortis litore Etrusco] Ce passage a fait de la peine à beaucoup de gens ; & en effet, il n'est pas facile. *Litus Etruscum* est le bord du Tibre du côté de la Toscane, à la droite du fleuve qui va se jeter dans la mer. *Sinistra ripa*, est l'autre bord du côté de Rome. Le Tibre ayant donc fort grossi, ses

ondes

mena les troupeaux marins sur les sommets des montagnes: que les poissons s'arrêterent sur la cime des arbres, qui étoient auparavant la retraite des oiseaux; & que les daims timides nagerent sur les eaux, qui couvroient toute la face de la terre. Nous avons vu le Tibre, dont les ondes étoient repoussées avec violence du bord Toscan, aller renverser le palais de Numa & la chapelle de Vesta, pendant que pour consoler Ilie, il se vante avec trop de chaleur de la venger, & qu'il se répand sur le rivage Romain avec trop de complaisance, & contre les arrêts du ciel. Notre Jeunesse, si peu nombreuse par notre faute, apprendra un jour que nos citoyens ont aiguisé leurs armes contre eux-mêmes; ces armes qui auroient été bien mieux employées contre les redoutables

Perfes:

ondes étoient repoussées du bord de la Toscane sur l'autre bord du côté de Rome. Et pour voir la nécessité du débordement de ce côté-là, il ne faut que prendre garde à deux choses. La première, que le bord droit du Tibre est plus élevé que le gauche, qu'il fait même un coude vis-à-vis de Rome; & la seconde, que le vent de Midi souffloit alors.

15 *Monumenta regis, Templaque Vestæ*] Qui étoient sur le bord, à la gauche du Tibre. P. Victor, qui a fait la description de Rome, met le palais de Numa, & le temple de Vesta dans le huitième quartier, où étoit le marché Romain. Et Servius: *Quis enim ignorat regiam, ubi Numa habitaverit, in radicibus Palatii, finibusque Romani fori esse?* Qui ne s'ait pas, dit-il, que le palais de Numa est au pied du mont Palatin, & à l'extrémité du marché Romain? Mais il a eu tort de croire que le temple de Vesta étoit le palais de Numa; car outre que P. Victor les sépare, Plutarque rapporte que Numa bâtit son palais joignant le temple de Vesta.

16 *Templaque Vestæ*] On a remarqué fort bien que le temple de Vesta n'étoit pas proprement temple, parcequ'il n'avoit pas été consacré par les Augures. Mais la cour ou l'enclos qui étoit au-devant, étoit proprement temple, parceque les Augures l'avoient consacré. Mais pour savoir ce que les Anciens apelloient temple, & les cérémonies des Augures pour le consacrer, voyez ce qui a été remarqué dans Festus, sur les mots, *contemplari, minora templa, & tesca*.

17 *Ilie*] Ilie fut femme de Mars, & mere de Romulus. On la fait aussi femme du fleuve Anio; mais je ne trouve qu'Horace qui la dise femme du Tibre, & Claudien après lui. Ce qui a donné lieu à cette di-

versité, c'est que cette Princesse fut jetée dans l'un de ces fleuves, par le commandement d'Amulius; les uns disent dans l'Anio, & les autres dans le Tibre.

Dum se nimium querenti] Si on joint ce *nimium* avec *querenti*, il ne voudra dire que *multum*, & on trouvera des exemples de cette signification. Mais je le joins avec *ultorem*. Le Tibre se vante de n'être que trop fort pour venger Ilie. On peut le joindre aussi avec *jactat*, il se vante trop, avec trop de chaleur.

Querenti] Parceque Cesar étoit de sa famille, étant descendu de Romulus qui étoit son fils.

18 *Sinistrâ ripâ*] Du côté de Rome, au bas de l'Aventin: nous l'avons déjà fait assez entendre.

19 *Labitur*] Ce verbe n'est propre qu'à marquer un mouvement fort lent, c'est pourquoi il nous devoit paroître étrange qu'Horace l'ait employé, après nous avoir représenté des eaux si grossières, & le Tibre si furieux. Mais c'est ici une adresse du Poëte: il s'en est servi exprès pour faire voir que ces magnifiques promesses, que le Tibre fait à Ilie, n'ont point d'effet, & qu'il falloit être plus fort pour la venger d'une si grande injure.

Jove non probante] Le savant Heinsius s'est trompé, lorsqu'il a écrit qu'Horace vouloit dire que le Tibre s'étoit débordé, parceque Jupiter n'approuvoit pas le meurtre de Cesar. Ma Remarque précédente suffit pour faire voir, que Jupiter étoit indigné de voir qu'un si petit Dieu entreprit une vengeance qui étoit réservée à Auguste, & qu'il l'entreprit même par une pure complaisance pour Ilie. Cela est bien flatteur pour Auguste.

20 *Uxorius*] Qui est trop attaché à sa femme, qui en est esclave. *Virg.*

*Audiet cives acuisse ferrum,
Quo graves Persæ melius perirent :*

*Audiet pugnas, vitio parentum
Rara juvenus.*

*Quem vocet divum populus ruentis
Imperi rebus ? prece qua fatigent
Virgines sanctæ minus audientem*

Carmina Vestam ?

Cui dabit partes scelus expiandi

Jupiter ? tandem venias, precamur,

Nube candentes humeros amictus,

Augur Apollo.

Sive tu marvis, Erycina ridens,

Quam Jocus circumvolat & Cupido,

Sive neglectum genus & nepotes

Respicis auctor.

21 *Audiet cives acuisse ferrum.*] On a tort de croire que ces quatre vers ont été insérés ici sans aucune liaison, & comme par un emportement poétique. Horace ne fait que suivre son discours. Il a déjà parlé de la grêle, de la foudre, du débordement, & il continue par les guerres civiles, qui éclatèrent avant & après la mort de César.

22 *Graves Persæ*] Il appelle les Perses graves, c'est-à-dire terribles, redoutables, à cause du mal qu'ils avoient fait aux Romains, comme il a déjà appelé le siecle de Pyrrha, grave ; par la même raison.

25 *Ruentis Imperii rebus*] *Rebus* est ici au datif ; & c'est ce qu'il faut remarquer.

27 *Virgines sanctæ*] Les Vestales qu'il appelle saintes, à cause de leur voeu & de leur chasteté. Car saint signifie sacré & chaste.

Minus audientem] Parceque César étoit souverain Pontife, lorsqu'il fut tué. Ovid. au troisieme Livre des Fastes : *J'allais oublier, dit-il, les poignards que l'on plongea dans le corps de César, lorsque Vesta me cria de ses foyers sacrés : Ne balance point d'en parler. Ce Prince étoit mon grand Prêtre. C'est à moi que ces sacrilèges se sont adressés.*

29 *Scelus expiandi*] Virgile s'est servi du même mot, *scelus*, crime, pour la même action :

Te duce si qua manent sceleris vestigia nostri.

Sous votre regne, s'il reste quelque marque de votre crime.

31 *Nube candentes humeros amictus*] Les Dieux avoient accoutumé de s'envelopper de nuées pour

se manifester aux hommes. Les exemples en sont fréquens dans Homère & dans Virgile. Et les Poëtes ont, sans doute, imité cela de nos Livres sacrés, où ils ont vu que Dieu paroissoit toujours de cette maniere. D'où vient que David a dit : *Inclinavit celos & descendit, & caligo sub pedibus ejus, & posuit tenebras latibulum suum, in circuitu tabernaculum ejus tenebrosa aqua in nubibus aeris.* Il baissa les cieux, & il descendit ; un nuage sombre étoit sous ses pieds ; il se cacha dans les ténèbres, il fit sa tente de l'eau ténébreuse des nuées de l'air. Il y a sur cela un passage véritablement sublime dans le Prophete Nahum, qui dit : *Que les nuages sont la poussière des pieds de Dieu. Et nebula pulveris pedum ejus.* Où je voudrois bien que ce savant homme, qui nous a donné une traduction admirable des douze petits Prophetes, n'eût point traduit : *Il s'élève sous ses pieds des nuages de poussière.* Car ce n'est point du tout ce que le Prophete a dit. Mais il y a de l'aparence qu'Horace ne regarde pas tant ici à cette coutume ; & qu'il fait plutôt allusion à ce qui arriva en ce tems-là. Car Dion, Plutarque & Plin rapportent, qu'après la mort de César le soleil fut obscurci, & que pendant toute l'année ses rayons ne purent percer les nuages qui le cachèrent. C'est assurément le véritable sens de ce passage. Les Savans qui ont prétendu qu'à la mort de César, il y avoit eu une éclipse de soleil, se sont trompés ; ils ont pris pour éclipse ce qui n'étoit qu'une grande pâleur.

32 *Augur Apollo*] Les oracles d'Apollon ont été celebres ; on les appelloit proprement *Dictæ*. Horace s'adresse à lui, ou parcequ'on le croyoit pere d'Auguste, ou parceque César étoit descendu de lui par

Perfes : elle aprendra nos combats sanglans. Quel Dieu ce peuple appellera-t-il au secours de cet Empire ébranlé ? Par quelles prieres assez pressantes nos vierges sacrées fléchiront-elles Vesta, qui refuse de les écouter ? Qui sera celui que Jupiter choisira pour l'expiation de ce crime ? Venez enfin, Apollon, Dieu des Augures ; exaucez nos prieres, venez envelopé de nuées. Ou, si vous l'aimez mieux, ^c charmante Vénus, que les Jeux & les Amours environnent, venez. Ou vous-même, Mars, qui ne vous divertissez qu'aux cris des soldats, qui n'aimez à voir que l'éclat des casques, & qui ne prenez plaisir qu'à la fierté de notre ^d Infanterie contre nos ennemis. Venez, si vous êtes touché de

com-

^c Riante.

^d Infanterie des Marses.

par les Troyens. Mais ce qui mérite d'être bien remarqué, quoique ce Dieu fût cru l'auteur & le fondateur de Troye, & que par son ordre les Troyens eussent abordé en Italie, il fut pourtant inconnu aux Romains pendant le regne de leurs premiers Rois.

33 *Erycina*.] Il s'adresse à Vénus, parcequ'elle étoit mere d'Enée, dont Césaire étoit descendu. Mais il faut bien prendre garde à la finesse d'Horace. Vénus avoit plusieurs noms qu'il pouvoit employer, & il a choisi celui d'Erycine, comme le plus agréable, parcequ'Enée porta lui-même en Italie une petite statue de Vénus Erycine; car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de Servius: *Erycina, quam Aeneas secum advenit; Erycina, qu'Enée porta avec lui*. C'est pourquoi aussi elle eut à Rome un temple sous ce nom, qui lui fut donné premièrement à cause du temple celebre qu'elle avoit dans la Sicile, sur la montagne Eryx, où il y avoit une ville de même nom. Ce temple étoit rempli de femmes, que les Siciliens & les Etrangers y consacroient par vœu, & qui de leurs sales prostitutions enrichissoient le trésor de cette Déesse. Du tems de Diodore, ce temple étoit encore dans son premier éclat, qui ne fut pas de longue durée, puisque Strabon, qui a suivi de près Diodore, écrit que de son tems il étoit fort desert, & qu'il n'avoit presque plus de ces femmes. Diodore a fait une exacte description de ce temple, Liv. IV. & Polybe, Liv. I. en a fait une de la montagne & de la ville, qui portoit ce nom.

Ridens] *Riante*. Cette épithete est consacrée à Vénus comme en Grec *philomides*, qui aime les ris. Et Théocrite, *gelasafa* & *gelasifa*.

34 *Quam Jocus circumvolat* & *Cupido*] Horace a

pris ceci mot à mot d'Hésiode; mais il a mis *Jocus*, pour ce qu'Hésiode a dit *E'pos*.

Τῷ δ' Ἐρωϊ ἀμάρτυσι καὶ Ἰμπερῷ ἴσμετο καλῶς
Τενομένη τὰ πρῶτα θεῶν τ' ἐς οὐλὸν ἰούσῃ.

L'Amour & Cupidon la suivirent dès qu'elle fut née, & qu'elle alla dans l'assemblée des Dieux.

J'ai traduit l'Amour & Cupidon, parceque les Anciens mettoient de la différence entre *Amor* & *Cupido*, *E'pos* & *Ἰμπερ*. Le premier étoit doux & modéré: l'autre emporté & violent. Ce qui a fait dire à Afranius dans une comédie qu'il nomma *Neraria*: *Alius est Amor, alius est Cupido; amant sapientes, cupiunt ceteri*. L'Amour & Cupidon sont fort differens; celui-là inspire les sages, & celui-ci possède les fous.

36 *Respici*.] Parceque les regards des Dieux marquoient leur faveur & leur protection, comme au contraire, on prenoit pour des marques de colere & d'aversion, lorsqu'ils détournoient la vue. Dans le Prophete Jérémie, Dieu dit lui-même, qu'il détourne sa face de dessus la ville de Jerusalem, à cause de la malice de ses habitans. *Abcondens faciem meam à civitate hac, propter omnem malitiam eorum*, 35. 5. Tous les peuples ont eu la même idée; & voilà pourquoi Mercure fut appelé autrefois *malin*, *malevolus*; parceque deux statues qu'il avoit à Rome, dans les places des Marchands, étoient posées de manière qu'il ne regardoit dans aucune boutique.

Auctor] Par Ilie qui eut de lui Rémus & Romulus.

Heu nimis longo satiata ludo !
 Quem juvat clamor , galeæque leves ,
 Acer & Mauri peditis cruentum
 40 Vultus in hostem.
 Sive mutata juvenem figura
 Ales in terris imitatis , alma
 Filius Maje , patiens vocari
 Caesaris ultor :
 45 Serus in cælum redeas , diuque
 Letus interfis populo Quirini :
 Neve te nostris vitius iniquum
 Orior aura
 Tollat : hic magnos potius triumphos :
 50 Hic ames dici Pater atque Princeps :

Neu

37 *Heu nimis longo satiata ludo*] Il fait ici un très beau portrait de Mars. Ces quatre vers sont incomparables. Le premier est né de ce mot d'Homère, *μὲν δὲ ἐς ἀλόφροντα* : Mars ne peut se fouler de combats.

Longo ludo] Il entend la guerre civile de César & de Pompée.

38 *Galeæque leves*] *Leves*, par un *s* simple, polies, luisantes, à l'air.

39 *Mauri peditis*] On rapporte ici un passage d'Élien, qui dit que les Africains ont le regard mâle. Mais cela ne sert de rien ; car il n'est pas moins constant que ces peuples n'étoient pas braves. Torrensius a cru qu'Horace parle ainsi, à cause de l'armée de Juba, qui épouvanta fort celle de César. Mais Horace n'étoit pas assez méchant Courtisan pour renouveler une chose qui ne pouvoit être qu'odieuse. Il faut nécessairement lire *Marfi*, comme dans les vieilles éditions. Les Marfes étoient fort belliqueux, & c'étoit la meilleure Infanterie des Romains ; c'est pourquoi Horace a dit ailleurs : *Qui dissimulat metum Marfæ cohortis*. *Qui fait semblant de ne pas craindre les bataillons des Marfes*.

41 *Sive mutata*] Il ne se peut rien de plus délicat. Il veut persuader aux Romains qu'Auguste n'est autre que Mercure qui a pris cette forme pour venger César.

Juvenem] Auguste, qui n'avoit tout au plus que dix-neuf ans, lorsque César fut tué. Dion aussi l'appelle *πύρ*. Ce n'est pas que les Poètes aient eu égard à l'âge, pour donner les noms de *juvenis*, & de *puer* ; car Horace, Virgile & Ovide ont parlé ainsi d'Auguste, lorsqu'il n'étoit plus jeune.

42 *Ales*] Mercure, à cause des ailes qu'il avoit à ses talons & à son bonnet.

Alma] *Alma* est un mot Punique, qui signifie proprement une vierge retirée, comme le rapporte S. Jérôme sur Isaïe, & de là il a été employé pour signifier sainte, chaste, comme ici *alma Maje* : renommée, *ty-Sezon*, comme Horace appelle *almam adoram*, bien-faisante, comme *alma Ceres*, *alma Venus*, &c.

43 *Filius Maje*] Mercure étoit fils de Jupiter & de Maja, une des Pleiades, fille d'Atlas.

Patiens vocari Caesaris ultor] Il fait sa cour à Auguste par un endroit qui lui étoit bien sensible, parce que ce Prince n'avoit rien tant à cœur que de venger la mort de César. Suéton : *Nilil convenientius ducent quam mortem avunculi vindicare*.

Vocari] Les Latins ont dit à l'imitation des Grecs, *être appelé*, pour *être*. C'est à quoi il faut bien prendre garde : car *vocari* doit être pris dans ce sens-là.

45 *Serus in cælum redeas*] Cette expression est tendre & noble, & d'autant plus heureuse qu'elle convient, & à Mercure, qui étant Dieu devoit retourner au ciel sa patrie, & à Auguste qui, comme descendant de Vénus par Enée, étoit aussi venu du ciel.

46 *Populo Quirini*] Le peuple Romain étoit appelé *Quirinus*, à cause de Mars & de Romulus, qui avoient eu ce nom d'un peuple des Sabins que l'on appelloit *Curites*. Voyez Festus, au mot *Curis*.

47 *Neve te nostris vitius iniquum*] Ceci est fin. Auguste est Dieu ; il est donc à craindre qu'il se lasse d'être avec des hommes si vicieux.

48 *Orior aura*] Cette expression est fort heureuse : cette idée est venue du mot *ales*, dont il s'est servi auparavant.

compassion pour votre famille que vous avez abandonnée; mais venez, las du divertissement que vous ont donné nos combats, qui n'ont déjà duré que trop longtems. Ou, si c'est vous, fils ailé de la chaste Maja, qui paroissez ici-bas sous la figure de notre jeune Prince, pour être le vengeur de Cesar, puissiez-vous ne retourner au ciel que bien tard. Que le Peuple Romain jouisse longtems de votre presence, & que l'horreur que vous avez pour nos crimes, ne vous fasse pas partir d'un vol trop prompt. Jouissez plutôt ici des triomphes que l'on vous prépare. Contentez-vous d'y être appelé Prince & Pere de la patrie ;

49 *Hic magnos potius triumphos*] Auguste triompha cinq fois; mais de ces triomphes il n'y en eut que trois grands, que l'on apelloit *Triumphes Curules*, & deux petits, que l'on apelloit *Ovationes*.

50 *Pater*] On prétend que le nom de *Pere de la Patrie* fut donné à Auguste le cinquieme de février de l'an de Rome 758. à la soixante-huitieme année de son âge. Si cela est vrai, il est visible qu'Horace n'a pu parler de cette circonstance, comme d'une chose déjà faite; [ce que Monsieur le Fèvre a prétendu] puisqu'il ne vécut que cinquante-huit ans, & qu'il mourut treize ans avant que cet honneur fut deféré à Auguste. Mais j'ai de la peine à croire que les Romains aient tardé si longtems à donner ce nom à ce Prince, puisqu'ils lui avoient déjà fait tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviser, jusques à l'appeler *Dieu*, & à lui élever des autels. Il y a donc beaucoup d'apparence que ceux qui ont rapporté cette particularité à l'année soixante-huitieme d'Auguste, se sont trompés; & je ne doute point que cette faute ne soit venue du nom des Consuls. Car comme les Historiens remarquent que ce nom de *Pere de la Patrie* fut donné à Auguste sous le Consulat d'un Valere Messala, ces Savans ont d'abord rejeté cela à l'année soixante-huitieme de ce Prince, dans laquelle il y avoit un Consul de ce nom. Mais ils devoient examiner auparavant s'ils n'auroient point trouvé un Valere Messala dans le nombre des Consuls des années précédentes. Ce nom s'y rencontre trois ou quatre fois. Il n'est pas même nécessaire que ce Valere Messala fut Consul, quand il defera ce titre à Auguste de la part du Sénat & du Peuple; & Suétone ne dit pas un mot de ce prétendu Consulat. On peut inferer sûrement des paroles de Dion, Liv. LIII. que ce nom de *Pere de la Patrie* fut

donné à Auguste la même année que celui de *Prince*, sous son VI. Consulat. Il est inutile d'oposer qu'Ovide dans le II. livre des *Fastes*, assure que ce titre lui fut deféré tard.

*Res tamen ante dedit, sero quoque vera tulisti
Nomina, jampridem tu Pater orbis eras.*

Car ce passage d'Ovide s'explique parfaitement de la même année par l'Histoire même. Le Poëte prétend avec raison, que les Romains ne devoient pas attendre le VI. Consulat d'Auguste pour deférer à ce Prince un titre qu'il avoit déjà mérité dans son IV. & dans son V. Consulat, lorsqu'après avoir terminé les guerres civiles, il avoit fermé le temple de Janus. Il paroît même par des médailles, que ce titre de *Pere de la Patrie* fut donné à Auguste avant celui de *Prince*, & dès son cinquieme Consulat, après la defaite d'Antoine. Mais il ne voulut pas le recevoir alors; il ne le reçut que plusieurs années après. On peut voir ma Réponse à la Critique de M. Masson.

Atque Princeps] Il eut ce nom dans son VI. Consulat, lorsqu'il étoit âgé de trente-cinq ans. Il faut donc nécessairement que cette Ode ait été faite d'abord après ces titres donnés à Auguste, & après les guerres civiles terminées, c'est-à-dire sous son sixieme Consulat. On peut pourtant fort bien croire qu'elle le fut effectivement d'abord après la bataille de Philippes, & lorsqu'Horace cherchoit à obtenir son pardon. Et en ce cas-là les triomphes dont le Poëte parle à ce Prince, ne sont pas des triomphes déjà mérités & faits, mais des triomphes qu'il lui presage; & ces deux titres de *Prince* & de *Pere*, ne sont pas des titres déjà donnés, mais des titres qui lui sont montrés & promis comme une récompense sûre. Rien n'est plus ordi-

C

naire

*Neu finas Medos equitare inultos,
Te duce, Casar!*

naire aux Poëtes que de proposer & de promettre aux Princes les plus grands honneurs qui sont en usage de leur tems.

51 *Medos*] Il entend les Parthes, qu'il appelle plus haut *Perfes*. On a confondu fort souvent ces trois noms, parceque ces trois Monarchies ont été confonduës, les Perles ayant soumis les Medes, & les Parthes s'étant rendus après cela les maîtres des Perles.

Equitare] Parceque toute la force des Perles & des Parthes consistoit dans la Cavalerie.

Inultos] A cause de la defaite de Crassus par les Parthes.

52 *Te duce*] C'est un mot plein de dignité. Il vaut autant qu'*imperator*. Horace s'en est souvent servi en parlant d'Auguste. Dans l'Ode V. du livre IV. il l'appelle deux fois, *dux bone*.

NOTES SUR L'ODE II. LIV. I.

O Ctavien reçut le surnom d'Auguste en 727. le 17. Janvier. La nuit suivante, arriva une prodigieuse inondation du Tibre. Comme ce Prince avoit voulu tout récemment remettre au Sénat pour la seconde fois le gouvernement de la République, ces deux événemens firent naître à Horace l'idée de cette

piece. Voilà en abrégé le sujet & la date que le P. Sanadon assigne à cette Ode, & ce judicieux Critique prouve assez bien son sentiment.

5 *Terruit gentes grave ne rediret*] La Remarque de M. Dacier est vraie. Les meilleurs Auteurs opoient toujours *gentes à civis*. On voit dans l'Ode

AD NAVEM, QUA VEHEBATUR VIRGILIUS ATHENAS PROFICISCENS.

O D E III.

*Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helena, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,*

HORACE avoit quarante-sept ans lorsqu'il fit cette Ode, aussi n'y a-t-il rien de plus achevé dans son genre. Les sept premiers vers ont un caractère admirable de tendresse, & les autres un caractère merveilleux de grandeur & de gravité.

1 *Sic*] *Ainsi*. Ce mot a été de tout tems consacré pour les vœux & pour les imprécations, comme le Grec *ἵνα*. Mais il faut remarquer ici qu'Horace a suivi le stile ordinaire des Grecs qui ne demandoient jamais de grâces, que leurs demandes ne fussent précédées par des vœux. Il y a un exemple illustre de cette coutume au dix-huitieme vers du premier Livre de l'Iliade; & c'est ce que les Grecs ont imité des Orientaux, qui prioient toujours de cette maniere, comme nous le voyons dans les livres du vieux Testament.

Divia potens Cypri] Reine de Cypre; comme il dit ailleurs de Diane, *potens Sylvæarum*; Reine des forêts. Vénus étoit particulièrement adorée à Cypre, qui

lui étoit consacrée, & dont elle portoit même le nom. On l'invoquoit dans la navigation, parceque son étoile est fort utile aux nautonniers. Horace a imité ceci de Solon.

Αὐτὰρ ἐμὲ ξὺν νηὶ Δῶν κλεινῆς ἀπὸ νῆον
Ἀσκηδὴν πέμποι Κύπρις ἱερὸν ἄνθρον.
Οἰκίσμον δ' ἐπὶ τῷδε χεῖρ' ἔχουσιν ἑσθλὰ
Ἐδλὸν, καὶ νῆον πατρίδ' ἐς ἡμετέρην.

Je prie Vénus, qui est couronnée de mirte, de me faire partir heureusement de cette isle, de me faire aimer & considérer partout à cause de ce séjour qui lui est cher, & de me ramener en bonne santé dans ma patrie.

Cypri] C'est la dernière isle de la mer Méditerranée du côté de l'Orient. On veut qu'elle ait été ain-

Ob.

patrie; & pendant que vous nous commandez, Cesar, ne souffrez pas que nous soyons bravés impunément par les Parthes.

l'Ode VI. Liv. III. une pareille opposition entre *patria* & *populus*. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la langue Greque pour justifier la construction d'Horace. Les Latins ont dit, *terrui gentes ne rediret Pyrrhus seculum*, comme ils ont dit, *timeo ne cadam*. La phrase est purement Latine de part & d'autre. On y sous-entend *ut*, & ne signifie la même chose que *non*.

10 *Columbis*] Le P. S. lit *palumbis*, après l'ancien Scholiaste & M. Cuningam.

11 *Pavide damæ*] Virgile a dit *timidi damæ*. Aucun des deux Poètes n'est en faute. *Dama* est des deux genres.

14 *Retortis litore Etrusco*] *Retorquere* signifie repousser en arriere, faire reculer: ce qui fait un sens plus beau & plus naturel que celui que M. Dacier donne à ce passage.

39 *Mauri peditis*] Le P. S. a rétabli *Marfi*, comme M. le Fèvre & M. Bentlei.

42 *Alma*] Du verbe *alere*, nourrir: les Latins ont dit *almus*, qui nourit. Il n'y a, suivant le P. S. aucun exemple où l'on soit forcé de donner à *almus*, le sens que M. Dacier lui donne.

50 *Hic amicus dici pater*] Le P. S. met de la différence entre *pater* tout seul, & *pater patriæ*. *Princeps senatus* étoit de même distingué de *princeps*, & Auguste a porté dans deux sens differens le titre d'*imperator* & de *tribunus*. En effet il y a des médailles d'Auguste où ce Prince est appelé quelquefois *pater*, & quelquefois *pater patriæ*. Peut-être *pater* tout seul signifioit-il *pater Imperii Romani*, ou *pater orbis*, comme dit Ovide dans les vers rapportés par M. Dacier.

AU VAISSEAU, SUR LEQUEL VIRGILE ALLOIT A ATHENES.

ODE III.

AINSI la Déesse de Cypre, & les deux freres d'Helene, ces astres salutaires, puissent-ils vous conduire: ainsi le pere des vents soit-il votre pilote,

si appelée du nom d'une fille de Cyniras; mais il est plus vraisemblable que ce nom lui ait été donné de la fleur cyprus, en Hébreu *copher*, qui naît particulièrement dans cette île.

2 *Fratres Helenæ*] Les freres d'Helene. Les Anciens honoroient du nom d'astres de Castor & de Pollux, ces feux volages qui naissent quelquefois en l'air, & leur superstition alloit jusques à leur persuader, que si ces deux astres paroissent en même tems, la mer seroit fort tranquille, au lieu que s'il n'en paroissoit qu'un, elle seroit agitée. Plin. Livre II. Chap. XXXVII. *Castorum stellas cum simul videntur, salutare credi; cum solitaria, graves & noxias. Quando les étoiles de Castor & de Pollux paroissent ensemble, on croit qu'elles sont salutaires & de bon augure; mais lorsqu'il n'en paroît qu'une des deux, on les croit funestes. Voilà pourquoi ceux qui étoient en mer demandoient à voir ces étoiles, dès que le tems*

devenoit mauvais; c'est ce que Propertius appelle, *optatos querere Tyndaridas: chercher les Tyndarides si désirés*. Liv. I. Eleg. XVII.

Lucida sidera] *Lucida* en cet endroit n'est autre chose que *salutaria*; car lumière chez les Latins & chez les Grecs, est pris souvent pour *salut*. Par cette même raison Horace appelle la même étoile, *blanche*, dans l'Ode XII.

3 *Ventorumque regat pater*] Eole étoit grand Astrologue, & avoit une parfaite connoissance des vents, qu'il prédisoit en observant le cours des nuées & de la fumée qui sortoit de l'île de Vulcain. Ses avis ne furent pas inutiles à Ulysse qui le consulta en passant, & qui aprit de lui les vents qui devoient régner pendant son voyage. Homere a donné à cette verité un tour de fable fort ingénieux; car il a feint que cet Eole étoit le Roi de ces îles Eoliennes; qu'il tenoit les vents dans des cachots, & qu'un jour il les en-

Obsistis aliis, præter Iapyga:

- 5 *Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium, finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.
Illi robur & æs triplex*
10 *Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti;*
15 *Quo non arbiter Adriæ*

Major,

ferma tous dans une outre, dont il fit présent à Ulysse. Peut-être même qu'Homère a suivi en cela les Phéniciens, qui du mot *aol*, tempête, d'où aussi le mot Grec *aïlla* est dérivé, ont fait un Eole Roi des tempêtes.

4 *Obsistis*] Il fait allusion à cette fable d'Homère que je viens de rapporter, qu'Eole lia les vents dans une outre. *Obsistis* est la véritable leçon, & non pas *obstruistis*; car Homère a écrit *κατέσθησεν*, *obstrinxit*, lia.

Præter Iapyga] Japyx des Latins *Corus* ou *Caurus*, des Grecs *Argestes*, & des Italiens *Ponente-maestro*, est proprement l'Ouest-Nord-Ouest, qui est opposé à l'Est-Sud-Est. Ce vent étoit très propre à ceux qui, comme Virgile, vouloient aller d'Italie en Grèce, ou en Egypte; car il souffloit toujours en poupe justes au-dessous du Peloponèse. C'est aussi pourquoi Virgile dit que ce vent servit à Cléopâtre, lorsqu'après la bataille d'Actium, elle s'enfuit de l'Epire, & se retira dans Alexandrie.

5 *Navis quæ tibi*] Madame Dacier a remarqué un passage tout-à-fait semblable à celui-ci, dans Callimaque, qui dit en s'adressant à un vaisseau où étoit sa maîtresse:

Ὁ ναῦς ἢ τὸ ἔμδον ἐβίγῃ· ἔχεις τὸ γλυκὺ τὸ ζῶνς
Ἀρπάζεσθαι, ποτὶ ζῶντος ἰκνέσμαι λιμνοσκήπτω.

Vaisseau, qui m'emportes tout ce que j'ai de plus cher, & ce qui fait toute la douceur de ma vie, je te prie au nom de Jupiter qui préside sur les ports, &c.

6 *Finibus Atticis*] Virgile, à la cinquante-deuxième de son âge, résolut d'aller à Athènes pour mettre la dernière main à son *Enéide*. Et c'est à ce voyage que Monsieur le Févre a rapporté fort justement cette Ode, & par là il a fait voir qu'Horace, qui n'avoit que cinq ans moins que Virgile, étoit

à sa quarante-septième année lorsqu'il la composa.

7 *Reddas incolumem*] Il faut prendre garde à la propriété des termes: *creditum*, *debes*, *reddas*, *incolumem*, qui sont tous empruntés du droit de dépôt, & ont une grace admirable.

8 *Animæ dimidium meæ*] Horace dans trois ou quatre endroits de ses ouvrages a donné des marques fort tendres de l'amitié qu'il avoit pour Virgile. Voyez l'Ode XXIV. & la cinquième & dixième Satire du premier Livre. Mais je suis surpris que Virgile n'ait jamais trouvé le moyen de parler d'Horace; cela me paroît incroyable, & je ne doute point que nous n'ayons perdu beaucoup de choses de cet Auteur.

9 *Illi robur*] Monsieur le Févre a fort bien vu que par *robur*, Horace entend un chêne, & qu'il fait allusion à cette superstition des Anciens, qui croyoient que les premiers hommes étoient nés de chênes, ou plutôt des Nymphes qui se nourrissoient avec eux, & que de là on apelloit *Mélie*. Nous avons sur cela un passage de Callimaque, dont je me contenterai de donner la traduction. * *Dites-moi, Muses, mes Déeses, s'il est vrai que les chênes soient nés avec les Nymphes. Car nous voyons que les Nymphes se réjouissent, lorsque la pluie fait fleurir les chênes, & qu'au contraire elles s'affligent lorsqu'ils n'ont plus de feuilles.* Horace ne pouvoit mieux marquer sa tendresse à Virgile, qu'en maudissant celui qui avoit passé le premier la mer; car, sans cet exemple pernicieux, Virgile n'auroit jamais quitté Rome.

Et æs triplex] Un triple airain pour, un airain très fort, comme dans la première Ode: *tergeminas honores*, les premières charges.

10 *Pelago truci*] Cette épithète est admirable, & très propre pour le grand. Horace l'a empruntée de Catulle, qui a dit: *Trucemve Ponticum finem*.

12 *Primus*] Beaucoup de gens ont écrit que Jason est monté le premier sur la mer, & j'ai toujours trouvé cette opinion ridicule, parcequ'il n'est pas vraisemblable

lote, après les avoir tous renfermés, hors celui qui vous est favorable : vaisseau, qui nous devez Virgile qui vous a été confié, rendez-le sur les terres de l'Attique, & garantissez de toute sorte de danger cette moitié de moi-même. Il a falu avoir la dureté du chêne, ou un cœur de bronze, pour s'être exposé le premier sur de simples barques à une mer orageuse, pour n'avoir pas craint la violence du vent d'Afrique, luttant contre les Aquilons, & pour avoir bravé les tristes Hyades avec toute la rage du vent de Midi, qui exerce plus que tout autre son empire sur la mer Adriatique, soit qu'il veuille élever ses flots, ou les

a Hors l'Iapix.

ble que les hommes aient vécu sans aucun commerce jusques au tems de Jason, c'est-à-dire plus de deux mille sept cents ans ; surtout après l'histoire de l'arche de Noé, qui seule pouvoit porter les hommes à se faire de semblables vaisseaux, pour contenter leur curiosité. Mais il y a encore des raisons plus fortes que les conjectures, puisqu'il est certain que longtems avant le voyage de Jason, Aëtès étoit allé de Corinthe à Colchos avec toute sa famille, comme nous l'apprenons du Poëte Eumèle, qui vivoit du tems d'Homère : & que longtems même avant Aëtès, les Grecs & les Phéniciens se servoient de vaisseaux tout ronds : ce qui fut cause aussi que le vaisseau dont Jason se servit, fut appelé *Argo*, à cause qu'il étoit différent des autres par sa longueur ; car *Argo* chez les Phéniciens signifie un vaisseau long.

Præcipitem Africum] Voyez ce qui a été remarqué sur le quinzième vers de la première Ode. Ce *præcipitem* est incomparable.

13 *Decertantem Aquilonibus*] L'Aquilon que les Grecs appellent Borée, est le Nord-Nord-Est. Il n'est pas directement opposé au Sud-Ouest, comme il semble que ce passage le présuppose ; mais ils se croisent tous deux assez pour se choquer. Homère le nomme le violent Borée.

14 *Tristes Hyadas*] Les Hyades étoient filles d'Atlas & d'Æthra ; elles avoient un frère nommé Hyas, qui fut dévoré par une lionne, & dont elles pleurerent tant la mort, que leur pitié leur mérita le ciel, où elles furent placées sur le front du Taureau, où elles pleurent encore : d'où vient qu'elles ne paroissent jamais que la pluie ne suive bientôt leur lever. C'est ce que les Poëtes ont feint sur ce que les Hyades sont cinq étoiles en forme d'y grec, sur le front du Taureau, qui présagent la pluie, & qui par cette raison ont été appelées *Hyades*, du mot Grec ὕαυ, pleuvoir, comme les Latins les ont appelées *fuculus* du mot *fuccus*, qui signifie quelquefois pluie. On lit leurs noms dans Servius, mais qui sont différens de

ceux qu'Hésiode leur donne dans le Scholiaste d'Aratus.

Tristes] Noires, à cause des pluies, comme Virgile a dit :

— Aut unde nigerrimus Austro
Nascitur, & pluvia contristat frigora carum.

D'où naît le noir vent de Midi, qui obscurcit le ciel par ses pluies.

Mais il faut encore se souvenir qu'Horace a choisi cette épithète pour faire allusion à la fable dont je viens de parler.

Rabiem Noti] Ce *rabiem* est beau. *Notus* est le vent du Sud ou du Midi. Les Latins l'appellent *Auster*. Quelques Interpretes n'ont pas eu raison de croire que c'est le même qu'Horace appelle plus haut vent d'Afrique ; car ils sont fort différens : on n'a qu'à se souvenir du verset du Pseaume LXXVII. *Transfudit Austro de celo, & induxit virtutem suam Africum*. Il tira des cieux le vent de Midi, & fit souffler par sa puissance le vent d'Afrique. C'est-à-dire que Dieu tira de ses trésors ces deux vents, pour couvrir le desert de caillies.

15 *Quo non arbiter Adria*] C'est presque la même chose que ce qu'il dit dans l'Ode III. du Liv. III.

— — — — — Auster,
Dux inquieti turbidus Adria.

Le vent de Midi, ce noir gouverneur de l'inquiete mer Adriatique.

Mais le tour qu'il prend ici, est bien plus beau.

Adria] Il a mis la mer Adriatique pour la mer en général ; car autrement il auroit tort de dire que le vent de Midi regne sur la mer Adriatique, qui n'est point du tout exposée à ce vent-là, mais au Vulturne, qui est l'Est-Sud-Est.

Major, tollere seu ponere vult freta.

Quem mortis timuit gradum,

Qui siccis oculis monstra natantia,

Qui vidit mare turgidum, &

20 Infames scopulos Acroceraunia?

Nequicquam Deus abscedit

Prudens Oceano dissociabili

Terras, si tamen impie

Non tangenda rates transiliunt vada.

25 Audax omnia perpeti

Gens humana ruit per vetitum nefas:

Audax Japeti genus

Ignem fraude mala gentibus intulit:

Post ignem ætheria domo

30 Subductum, macies & nova febrium

Ter-

16 *Ponere vult freta*] Ces deux beaux vers ont déplu à Scaliger le père, sans doute parcequ'il n'a pu souffrir, qu'après avoir parlé de la rage & de la furie du vent de Midi, Horace ait ajouté qu'il apaise & abaisse les flots. Mais Scaliger s'est aussi trompé en cela; car comme Monsieur le Fèvre l'a remarqué, ce vent de Midi est quelquefois si petit, qu'il ne se fait presque pas sentir, & alors on peut fort bien dire qu'il abaisse les flots.

17 *Quem mortis timuit gradum*] Les Interprètes ne se sont point aperçus qu'Horace propose ici les trois genres de mort les plus terribles, d'être noyé, d'être dévoré par les poissons, & d'expirer sur des rochers.

* 38 *Siccis oculis*] Je crains que le savant M. Bentley ne fasse ici le Philicien mal à propos, pour prouver qu'il faut lire *restitis oculis*, parce, dit-il, que dans les grands dangers on ne pleure point. Il fait une très longue remarque pour nous faire voir, par une infinité d'exemples, que *restitis oculis* est une expression très ordinaire, en parlant des hommes qui voyent d'un œil ferme & assuré ce qu'il y a de plus terrible. Mais cela n'avoit nul besoin d'être prouvé, & il ne s'ensuit pas de là qu'Horace n'ait pu dire *siccis oculis*, pour marquer la fermeté. Il ne faut nullement changer le texte.

20 *Infames scopulos*] Cet *infames* est fort beau. Tite-Live l'a imité, en disant des Alpes, *frigoribus infames*.

Acroceraunia] Strabon remarque fort bien que ceux qui alloient d'Italie en Grece, & ceux qui venoient de Grece en Italie, côtoyoient l'Epire & ces monts Cerauniens. Ces monts étoient apellés *Ceraunii* & *Ceraunia*, du mot Grec *keranos*, c'est-à-dire, la

foudre; parcequ'ils l'attirent par leur hauteur, à quoi Virgile a fait allusion dans ce vers du premier Livre des Géorgiques:

— aut alta Ceraunia telo
Dejicit.

Ou il abat de sa foudre les sommets des monts Cerauniens.

Servius remarque en quelque endroit, qu'Horace les appelle ici *Acroceraunia* par la même raison, à cause de leur hauteur; mais je ne suis pas de l'avis de Servius, & je crois qu'Horace entend par *Acroceraunia* le bout de ces montagnes qui s'avance dans la mer.

22 *Oceano dissociabili*] Monsieur le Fèvre a fort bien remarqué que *dissociabilis* est actif en cet endroit; c'est-à-dire, qui sépare, qui divise. C'est ainsi que *penetrabile telum*, *penetrabile frigus*, dans Virgile, signifie qui pénètre, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à la subtilité mal fondée de Servius, qui remarque que *penetrabile* actif, est pour *penetrare*, parce, dit-il, que ce qui pénètre, est proprement *penetrare*, & ce qui est pénétré, *penetrabile*. Mais je doute fort que cette remarque soit de Servius. * Ce *dissociabilis* est fort beau, qui sépare, qui divise. Et il faut bien se garder de lire *dissociabiles* pour *dissociabili*.

23 *Impie rates*] Les vaisseaux impies, pour les vaisseaux des impies: cela est ordinaire. C'est ainsi que Virgile a dit *sceleratas pernas*, pour les supplices des méchants, des scelerats.

24 *Non tangenda*] Comme les Anciens croyoient que Dieu avoit mis l'Océan pour borner la terre, ils étoient aussi persuadés que le premier qui osa passer

les abaisser. Quel genre de mort a pu appréhender celui qui a vu d'un œil sec les monstres marins, qui a vu sans s'étonner la mer irritée & ces fameux écueils, les montagnes de l'Épire? C'est en vain que la sagesse de Dieu a mis l'Océan pour les bornes de la terre, si l'impiété des hommes a inventé des vaisseaux pour passer ces gouffres, dont ils ne devoient point approcher. Il n'est rien que l'homme n'ose entreprendre; il s'abandonne avec fureur à tout ce qui lui est défendu. Le téméraire fils-de Japhet a volé le feu du ciel, pour le donner aux hommes par une fraude funeste à sa postérité; car après ce sacrilège, la langueur, & une affreuse cohorte de fievres, auparavant inconnues,

^b Les monts Acroceraniens.

^c Après que ce feu eut été volé du ciel.

passer ces bornes, fut puni de son audace & de son impiété:

Exitu diro temerata ponti

Jura piavit.

Transliunt vada] *Vadus* & *vadum* est proprement un lieu qui n'a pas beaucoup d'eau, un lieu que l'on passe à pied. Mais c'est aussi un mot vague, qui a été employé pour signifier la mer, comme ces autres: lac, rivière, torrent, fleuve.

25 *Omnia perpeti*] Les Interpretes se sont trompés ici, pour n'avoir pas pris garde que ce *perpeti* ne veut pas dire souffrir, mais agir, entreprendre, à l'imitation du *παρρησιάζω* des Grecs. Car comme le savant Heinsius l'a remarqué, les Grecs confondent souvent la passion avec l'action, & mettent *παρρησιάζω* pour *παθω*, pâtir pour faire. Cela est ordinaire dans Aristophane, où l'un de ses Interpretes a écrit: *PATIR* ne se dit pas seulement de ceux qui souffrent & qui pâtissent, mais aussi de ceux qui agissent; parcequ'en quelque maniere ils souffrent cette action d'agir. C'est ainsi qu'Aristote a dit, *παρρησιάζω ἀεὶ κατὰ τὴν τι*, souffrir quelque chose d'indécemment, pour faire quelque action indécemment.

26 *Per vetitum nefas*] C'étoit assez de dire *nefas*, sans ajouter *vetitum*. Mais les Anciens ont souvent affecté d'ajouter des épithètes qui semblent n'être pas nécessaires, & qui ne sont pourtant pas inutiles.

27 *Audax Japeti genus*] Prométhée fut fils de Japhet & de Climene. Il monta au ciel par le secours de Minerve, & ayant attaché un flambeau à une des roues du char du Soleil, il déroba le feu du ciel,

& en fit présent aux hommes. Les Dieux, pour le punir de ce sacrilège, le firent attacher sur un rocher du mont Caucase, avec un vautour qui le dévorait. Voici ce qui a donné lieu à cette fable. Prométhée fut un homme très savant dans l'astrologie: il se tenoit ordinairement sur le mont Caucase, pour remarquer le lever des astres, & leur coucher. Il fit part de sa science aux Assyriens, & leur enseigna même par quelles cérémonies ils pourroient attirer le feu du ciel sur leurs sacrifices.

28 *Fraude malā*] Les Anciens disoient *dolus bonus, dolus malus, fraus bona, & fraus mala*. Et en cela ils n'ont fait que suivre les Grecs; car Eschyle a dit *ἀνδρῶν δίκαια*, une tromperie juste. C'est sur ce modele que nous disons aussi, une tromperie innocente, une malice innocente, &c. Au reste Horace suit ici au pied de la lettre Hesiodé, qui fait parler Jupiter à Prométhée de cette maniere: *Tu es bien-aisé d'avoir volé ce feu, & de m'avoir trompé; mais cette tromperie te sera funeste & à ta postérité*, &c.

30 *Macies & nova febrium*] Servius a remarqué que ceci est encore traduit d'Hesiodé, qui dit qu'après cela Pandore répandit tant de maux sur les hommes par le commandement de Jupiter, que la terre & la mer en furent remplies.

Nova] Ce *nova* ne doit pas être entendu, comme s'il y avoit eu auparavant d'autres fievres sur la terre: car Hesiodé assure qu'avant Prométhée les hommes étoient exempts de toute sorte de maux; que pendant plusieurs siècles ils conservoient les avantages d'une vigoureuse jeunesse; & qu'ensui la mort ne se présentait à eux que sous la forme d'un doux sommeil, qui fermoit leurs yeux. *Nova* est donc ici pour *ignota*, qui étoit inconnue auparavant.

Terris incubuit cobors:

Semotique prius tarda necessitas

Letbi corripuit gradum:

Expertus vacuum Dædalus aëra

35

Pennis non homini datis:

Perrupit Achærona Herculeus labor:

Nil mortalibus arduum est:

Cælum ipsum petimus stultitia; neque

Per nostrum patimur scelus

40

Iracunda Jovem ponere fulmina.

A D

31 *Incubuit*] Ce mot est admirable, pour marquer qu'il n'y avoit point d'endroit dans toute la terre qui n'en fût couvert. Virgile s'en est servi dans le même sens au I. de l'Enéide.

----- *Ponto nox incubat atra.*

Les ténèbres s'épandent sur la mer.

Cobors] Ce mot est beau & hardi, *cobors febrium*. Il regarde les fièvres comme des monstres.

32 *Semotique prius tarda necessitas*] On n'a jamais fait deux plus beaux vers, & Horace dans cette copie a infiniment surpassé l'original qu'il avoit devant les yeux. Je ne touche point à l'expression qui ne peut jamais être plus juste; mais je ne puis me lasser d'admirer l'heureux artifice, qui fait que par la lenteur des mots de ce premier vers, Horace semble retarder la marche de cette mort, pour lui donner ensuite des ailes dans le second par la vitesse de ce seul *corripuit*.

Tarda necessitas letbi] *Tarda*, tardive. Parcequ'au paravant sous le regne de Saturne, on vivoit très longtemps. Les Anciens n'ont pu connoître la longue vie de nos premiers peres, que par les écrits du vieux Testament, ou par la tradition qui s'en étoit conservée.

33 *Corripuit gradum*] Virgile s'est servi trois ou quatre fois de ce mot dans le même sens: *corripere viam*: *corripuit spatium*. Mais Horace en a fait une application plus propre; car *corripere gradum* est au pied de la lettre, *faire ses pas plus vite*; & comme nous disons, *doubler le pas*.

34 *Expertus vacuum Dædalus*] Dédale étoit grand Statuaire, & grand Architecte. Il vivoit en Crète, à la Cour du Roi Minos, peu de tems avant la guerre de Troye, & il fit là par son ordre ce celebre labyrinthe, où il fut enfermé lui-même, pour avoir montré le secret de ses routes à Thésée. Ses amis, & la Reine même, qui lui avoit quelque obligation, parcequ'il avoit favorisé ses galanteries, corrompirent ses gardes, le firent sortir, & le mirent sur un vaisseau qui étoit si bon voilier, que ceux qui coururent après lui, rapporterent que ses ailes l'avoient emporté. Cela fut reçu du peuple, comme si véritablement il avoit volé, au lieu que ces gens ne parloient que des ailes de son navire, comme les Anciens ont toujours donné ce nom aux voiles des vaisseaux.

36 *Herculeus labor*] Horace dit le travail d'Hercule, pour Hercule, à l'imitation des Grecs, qui disent, *la force d'Orion*, pour Orion.

38 *Cælum ipsum petimus*] Il fait allusion à la fable des Géans; *petere est attaquer*. Quinte-Curce a imité ceci, quoiqu'il se soit servi de ce mot en un autre



connues, se sont épanduës sur la terre; & la Mort, qui ne venoit que fort lentement, a précipité ses pas. Dédale s'est exposé au vuide des airs avec des ailes qui n'avoient pas été données à l'homme: l'Acheron a été forcé par Hercule: rien enfin n'est impossible aux mortels: nous attaquons le ciel même par notre folie, & continuant dans nos crimes, nous ne donnons pas le tems à Jupiter de quitter les foudres, que dans sa colere il tient toujours levées sur nous.

A

tre sens: *Caelum vanis cogitationibus pectus.* S'élèver au ciel par la vanité de ses pensées.
[*Stultitia*] C'est un mot de l'école des Stoïciens, qui appellent toujours ainsi les vices de l'ame, & les dereglemens de l'esprit.

40 *Iracunda fulmina*] La foudre irritée, pour la foudre de Jupiter] irrité. Horace avoit lu dans Pindare ἱρῶος. *ἱρακονος, iracunda hasta*; une pique irritée. Voyez la Remarque sur *impia rates* de cette même Ode.

NOTES SUR L'ODE III. LIV. I.

6 *Inibus Atticis*] L'Attique étoit anciennement une province de l'Achaïe, & la plus noble contrée de la Grece. Elle avoit Athenes pour capitale. Ce pays est maintenant la Livadie meridionale, le long du golphe d'Engia.

14 *Tristes Hyadas*] Ovide, assure qu'elles furent nommées *Hyades*, du nom de leur frere Hyas:

*Mater Hyas, & Hyas mater florens sororis;
Cervicemque polo suppositurus Atlas.
Vixit uterque parens tamen est pietate suorum:
Illa dedit cælum; nomina fecit Hyas.*

18 *Stecis oculis*] Le P. Sanadon lit *stis*, après M. Cuningam qui a proposé cette correction: *Stecis* n'est qu'une alteration de *stis*, qui est plus naturel & beaucoup plus énergique.

26 *Vetitum nefas*] Le P. S. met la conjonction & entre ces deux mots, après Jean du Hamel qui s'est autorisé d'un ancien manuscrit pour cette légère addition. Ces deux mots renferment comme en deux classes toutes les sortes de crimes; ce qui est défendu par les loix civiles, *vetitum*; & ce qui est défendu par la loi naturelle, *nefas*.

28 *Fraude mala*] Ulpien dit au quatrième livre des Pandectes: *Veteres delum etiam bonum dicebant, & pro solertia hoc nomen accipiebant, maxime si adversus hostem latronemve quis machinaretur.*

36 *Perrupit Acheronta*] Parcequ'Hercule descendit aux enfers, en tira Thésée, & alla prendre Cerbere au pied même du trône de Pluton.



A D S E X T I U M.

O D E IV.

SOLVITUR acris hyems gratâ vice veris & Favoni:
 Trabuntque siccas machinæ carinas.
 Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni,
 Nec prata canis albicant pruinis.
 Jam Cyberea choros ducit Venus, imminente lunâ:
 Junctæque Nymphis Gratia decentes
 Alternò terram quatunt pede: dum graves Cyclopum

Vulca-

Cette Ode est belle, & quoique le sujet en soit fort commun, Horace ne laisse pas de le traiter d'une manière qui n'est pas commune, & avec plus de finesse qu'il n'en paroît d'abord. Il est incertain en quel tems elle fut faite. On voit seulement qu'elle le fut au mois de février.

Ad Sextium] Il faut écrire *Sextium*. Car c'est ce L. Sextius qui fut Consul en la place d'Auguste, l'an de Rome 730. & qui fut toujours si constant dans l'amitié qu'il avoit eue pour Brutus, qu'Auguste même l'en estima.

Solvitur acris hyems] Pour donner la parfaite intelligence de cette Ode, & pour faire sentir toute l'adresse d'Horace, il faut mettre ici devant les yeux du Lecteur le calendrier des Romains. Le commencement du printems y étoit marqué le cinquième jour après les Nones de février, c'est-à-dire le 10. du mois, & le lendemain commençoient les fêtes de Faune; ces fêtes n'étoient pas plutôt finies qu'on célébroit *feralia*, les fêtes des morts. Ovide dans le II. livre des *Fastes*:

En etiam si quis Boream horrere solebat,
 Gaudeat, à Zephyris mitior aura venit.
 Quintus ab æquoreis nitidum jubar extulit undis
 Lucifer, & primi tempora veris erunt.

Après le lever de l'Aquarius, si quelqu'un avoit eu horreur le froid Aquilon, il n'a qu'à se résouir: les Zéphyrs viennent temperer l'air; car l'étoile du jour n'a pas plutôt éclairé cinq fois l'horizon après les Nones, qu'on voit arriver le printems. Ensuite:

Idibus agrestis fumant altaria Fauni,
 Hic ubi discretas insula rumpit aquas.

Le jour des *Ides*, c'est-à-dire le 13. du mois, on voit fumer les autels du champêtre Faune dans l'île qui sépare les eaux du Tibre.

Cinq jours après arrivoit le dernier jour des fêtes des morts, qui avoient déjà commencé; mais ce dernier jour étoit la grande fête:

Hanc, quia jussa ferunt, dixere feralia lucem:
 Ultima placandis Manibus illa dies.

On appelle ce jour-là la fête des morts, parcequ'on y sacrifie aux morts; & c'est le dernier jour destiné pour apaiser les Mânes.

Tout cela donne un grand jour à cette Ode, en faisant voir qu'Horace en a tiré le sujet des fêtes mêmes du calendrier, qui nous avertissent qu'il faut profiter des bons momens de cette vie, parcequ'elle passe très vite, & qu'à peine le printems est arrivé, & a amené les fêtes de Faune, qui sont des fêtes de joie & de plaisir, que les tristes fêtes des morts viennent nous faire penser à la retraite. Ce tour m'a paru fort ingénieux, & digne d'être bien développé.

Solvitur] Proprement s'ouvre, se relâche par la chaleur, au lieu que le propre du froid est de resserer.

Favoni] Favonius est le Zéphyre, l'Ouest, le vent du Couchant. Il accompagne toujours le printems, ou plutôt il le devance & l'amène. C'est pourquoi Ovide a dit, qu'il se leve le cinquième après les Nones de février, c'est-à-dire le dix.

Trabuntque siccas machinæ] Par ces machines Horace entend ce que les Grecs & les Latins ont appelé

A S E X T I U S.

O D E IV.

LE printems avec ses doux Zéphyr vient nous delivrer des excessives rigueurs de l'hiver. ^a On travaille déjà à remettre en mer les vaisseaux qui étoient à sec sur le rivage. Les troupeaux ne se tiennent plus dans l'étable. Le laboureur ne se plaît plus près du feu; & les prés ne sont plus couverts de gelée blanche. Vénus commence déjà à dancer au clair de la lune avec les Graces & les Nymphes, ^b pendant que Vulcain son mari est empressé à faire travailler

^a Les machines traînent en mer les Sc.

^b Pendant que l'ardent Vulcain met en feu les forges des Cyclopes.

pellé phalanges, c'est-à-dire, de gros leviers, dont on se servoit pour tirer de la mer les vaisseaux, & les mettre sur le rivage; comme pour les retirer du rivage, & les remettre en mer.

⁵ Jam Cytherea] On veut que Vénus ait été apellée Cythere, d'une ville nommée Cythere, dans l'isle de Cypre. Mais je ne fais pas sur quoi l'on peut appuyer cette opinion; car je ne trouve que le Scholiaste d'Hésiode & Festus qui parlent de cette Cythere. Et j'ai fait voir dans mes Remarques sur ce dernier, que l'un & l'autre se sont trompés, & que lorsque Hésiode a écrit que Vénus a été apellée Cythere, il a entendu qu'elle a eu ce nom de l'isle de Cythere, qui est au bas du Peloponèse, du côté de l'Orient, près du promontoire de Malée, aujourd'hui l'isle de Cerigo. Aussi est-il certain que le nom de Cythere fut donné à Vénus, d'un temple qu'elle avoit dans cette isle. Pausanias écrit que ce temple étoit le plus ancien de tous ceux qui furent consacrés à cette Déesse. Et cela est vrai, puisque c'étoit le même que les Phéniciens lui avoient bâti, lorsqu'ils donnerent à cette isle le nom de Cythere, c'est-à-dire des rochers; parceque cette isle en est environnée, comme le rapporte Mercator: Circa ipsam insulam sparsi sunt plures scopuli. Il y a beaucoup de rochers autour de cette isle. Voyez le Chanaan de Bochart, Liv. I. Chap. XXII.

Imminente lunâ] Le savant Heinsius a cru que par imminente lunâ, Horace entendoit ici le premier du mois, à la manière des Grecs qui apellent ἱερμαῖον ce que les Latins disent imminens; ἱερμαῖον μῆνα, le commencement du mois; ἱερμαῖον γὰρ αὐτῶν, le premier jour de la lune, & qu'ici ce premier jour est le premier du mois d'avril. Mais assurément il s'est trompé; car il est certain que cette Ode fut faite dans le mois de février, comme nous le verrons dans la

suite. Imminente lunâ, n'est donc ici que, supra caput lucente, simplement au clair de la lune.

6 Junctaque Nymphis Gratia] On n'a jamais vu de Cour plus jolie que celle de Vénus; les Nymphes, les Graces, la Jeunesse & Mercure sont de sa suite. Voyez l'Ode XXX. de ce même livre. Mais Horace fait ici une allégorie fort galante; car par Vénus il entend les femmes; par les Nymphes & les Graces, il entend les filles; & par les Cyclopes, il entend les fots maris qui se tuent du soin de leurs affaires, pendant que leurs femmes se divertissent.

7 Gravos] Qui sentent mauvais, à cause de l'odeur du soufre des métaux; ou pénibles & fatigantes, à cause du grand travail, qui fait qu'Homere représente Vulcain tout en sueur, ἰδρωσῖα.

Cyclopus] Les Cyclopes étoient des Géans nés en Sicile, dont ils possédoient une partie vers le Couchant, près du promontoire de Lilybée, qui leur donna même le nom; car, comme l'a remarqué le savant Bochart, Cyclope vient du Phénicien Kheklub, pour Kheklub, sinus Lilybæanus, le golphe de Lilybée, ou le golphe du côté de la Libye. Homines Kheklub, c'est-à-dire les habitans de ce golphe. Mais les Grecs, qui ont voulu trouver chez eux l'origine de tous les noms, ont cru que les Cyclopes avoient été ainsi apellés du Grec kuklos, rond, & que ce nom leur avoit été donné, parcequ'ils n'avoient qu'un oeil au milieu du front:

Argolici cypri aut Phœbeæ lampadis instar]

Grand comme un bouclier d'Argos, ou comme le tour du soleil.

Ce qui donna encore lieu à cette opinion ridicule, fut que

- Vulcanus ardens urit officinas.*
 Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
 10 Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.
 Nunc & in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
 Seu poscat agnam, sive malit bædum.
 Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
 Regumque turres. O beate Sexti,
 15 Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam:
 Jam te premet nox, fabulæque Manes,
 Et domus exilis Plutonia: quo simul mearis,
 Nec regna vini sortiere talis,
 Nec tenerum Lycidam mirabere, quo calet juvenus
 20 Nunc omnis, & mox virgines tepebunt.

A D

que ces gens étoient tous cachés dans une espece de capes, qui n'avoient qu'un trou à l'endroit du front. Le mont Etna & le voisinage des îles Eoliennes ont aussi donné lieu aux Poètes de seindre que ces Cyclopes étoient les forgerons de Vulcain.

* 8 *Ardens urit officinas*] Met en feu les forges des Cyclopes, est une expression très noble & très poétique pour dire, allume toutes les forges des Cyclopes de manière qu'elles paroissent toutes en feu. Ce n'est pas marquer un grand goût pour la poésie que de corriger *urit officinas*, comme a fait Jules Scaliger; ou *visit officinas*, comme M. Bentlei. Il ne faut rien changer. *Ardens*, lui-même tout en feu. Cette image est très belle & très vraie; il ne faut qu'avoir vu des forgerons auprès d'une forge bien allumée.

9 *Nitidum caput*] *Nitidum*, net; c'est-à-dire, parfumé d'essences.

Impedire] Ce mot signifie *cinger*, *innetter*, *apter*, entourer, ajuster.

Myrto] Il faut entendre ici les couronnes que l'on avoit accoutumé de se mettre dans les festins. Voyez la dernière Ode de ce Livre. Les Latins avoient pris cette coutume des Grecs, & ceux-ci des Orientaux; car c'est à ces couronnes qu'Isaïe fait allusion dans le Chap. XXVIII. La couronne d'orgueil des ivrognes d'Ephraïm sera foulée aux pieds.

11 *Nunc & in umbrosis*] On faisoit des sacrifices au Dieu Faune le 11. le 13. & le 15. de février dans l'île du Tibre, comme on l'a déjà vu.

Fauno] Qui est le même que Pan. Voyez l'Ode XVIII du Liv. III.

12 *Seu poscat agnam*] Servius en rapportant ce passage, lit: *Seu poscat agnâ, sive malit bædo*. Et c'est ainsi sans doute qu'Horace avoit écrit; car cela est plus Latin, & le vers est plus nombreux. Il faut sous-entendre: *Seu poscat sibi fieri agnâ, & mot à*

mot: Soit qu'il veuille que l'on lui sacrifie avec un agneau, &c.

13 *Pallida mors*] On n'avoit pas vu la finesse de ce passage. Horace ne pouvoit pas parler de la mort plus à propos; puisqu'immédiatement après l'arrivée du printemps, & après les fêtes de Faune, les Anciens célébroient les fêtes mortuaires, *feralia*, où l'on faisoit des sacrifices aux morts. Cela a été assez expliqué.

15 *Vitæ summa*] C'est une métaphore prise des nombres, mot à mot, *la total de notre vie est si court*, &c. Ramassez les heures, les jours, les mois, les années, somme tout, c'est fort peu de chose.

16 *Jam te premet nox*] Comme dans le calendrier la fête des morts suit de près l'arrivée du printemps, & les fêtes de Faune, de même votre mort suivra de près vos plus beaux jours. Horace a dit *premet nox*, comme Virgile, *animæ — dum nocte premuntur*.

Fabulæque Manes] Quelques Savans ont fort mal pris ce passage, lorsqu'ils ont cru qu'Horace apelloit les Dieux Mânes, des fables, outre qu'il ruineroit par là ce qu'il vient de dire: ce que Monsieur le Fèvre a remarqué. Il est certain que *fabula* n'est pas toujours pris en mauvaise part, & qu'il est souvent employé pour des choses véritables, comme le *mythos* des Grecs, & notre François conte. *Fabulæque Manes*, est donc ici, *Manes de quibus multæ fiunt fabulæ; les Mânes dont tout le monde parle, qui font tant de bruit*: comme lorsqu'il dit, *la fabuleux Hydaspes*, il n'a pas voulu dire que l'Hydaspes ne fût qu'une pure fable; mais par *fabuleux*, il a entendu: *Qui fait du bruit dans l'Histoire*, fameux.

Manes] La Théologie des Anciens a été fort incertaine sur ces Dieux *Manes*. Car les uns croyoient que ces Mânes étoient les âmes des trépassés; d'autres que c'étoient les Génies des hommes: & cette dernière opinion

vailler les Cyclopes. Il est tems de se faire des couronnes de mirte, ou de fleurs que la terre pousse de son sein. Il est tems d'aller dans les bocages immoler à Faune un chevreau, ou une brebis. Profitons de ces momens, heureux Sestius. La mort renverse également les palais des Rois, & les cabanes des bergers; & notre vie la plus longue est si courte, qu'elle ne nous permet pas de former de grands desseins, & de concevoir de longues espérances. Vous même, vous serez bientôt enveloppé dans cette nuit, qui envelopera tout le monde. Les Dieux Mânes, dont on nous fait tant de contes, & la triste maison de Pluton vous attendent. Dès que vous y serez entré, vous ne tirerez plus au sort à qui sera le Roi des festins. Vous n'admirez plus la beauté du jeune Lycidas, qui est recherché de tous nos jeunes gens, & qui donnera bientôt de l'amour à toutes nos jeunes filles.

A

^c D'un pied égal.

^d Pauvre.

pinion semble s'accorder fort bien avec l'étimologie du mot; car *Manes* a été fait par les Doriens de l'Hébreu *Men*, qui signifie le Soleil; & le Soleil est la même chose que *Mens*, *Genius*, ou *Dæmon*, *Génie*, ou *Démon*; comme les Septante l'ont traduit. Voyez les Remarques sur Festus.

17 *Et domus exilis Plutonia*] Scaliger le père a fort blâmé Horace, d'avoir donné l'épithète d'*exilis* à la maison de Pluton, qui est comme le rendez-vous de tous les hommes. C'est ce qui a fait qu'après lui un Savant a cru qu'il falloit corriger, *domus exilis*, parceque les Anciens apelloient ce lieu fatal, *exilium*, exil. Mais l'une & l'autre critique sont fort injustes; car si cette maison de Pluton a été toujours appelée *inania regna*, un Royaume vuide, Horace n'a pas eu tort de l'appeler *exilis*, chétive, puisqu'*exilis* & *inanis* ne sont qu'une même chose; c'est-à-dire *paupercula*, *vacua*, pauvre, vuide, comme un lieu qui n'est habité que par les ombres. Horace s'est expliqué lui-même fort clairement, lorsqu'il a écrit:

*Exilis domus est ubi non est multa supersunt
Furibus.*

La maison est bien pauvre, où il n'y a pas beaucoup de reste pour les larrons. Voyez ce passage de Virgile:

Perque domos Ditis vacuas.

Par les maisons vuides de Pluton.

18 *Regna vini fortiter talis*] Les Anciens se faisoient ordinairement un Roi dans leurs festins; & c'étoit le sort qui en décidoit.

19 *Quo calet juvenis nunc omnis*] Voilà un aveu bien formel des abominables débauches qui régnoient dans Rome. *Juventus* est ici pour les jeunes hommes, comme en notre langue le mot *Jeunesse*.

20 *Et mox*] Bientôt, c'est-à-dire quand il sera un peu plus grand, & en âge de faire la cour aux Dames.

Virgines tepebunt] Cette expression me paroît remarquable, *calere*, *teperè juvenc*, être amoureuse d'un jeune homme. Je ne fais si on en trouveroit un exemple ailleurs; elle est pourtant fort naturelle, car l'objet aimé est un feu. C'est pourquoi Terence a dit, *accede ad ignem & calefeces plus satis*.

NOTES SUR L'ODE IV. LIV. I.

LE P. Sanadon n'approuve point la date que M. Dacier assigne à cette Ode, & en effet les peintures qu'Horace y fait ne conviennent gueres au mois de février, mais à la fin de mars, ou au commencement d'avril. Le Poète y réunit trois fêtes du printemps; celles de Vénus, de Faune & des morts.

5 *Chorus ducit Venus*] Horace parle ici des fêtes de Vénus, qui commençoient au premier d'avril. Les

jeunes filles faisoient des veillées pendant trois nuits consécutives; elles se partageoient en plusieurs bandes, & l'on formoit dans chaque bande plusieurs choeurs. Le tems s'y passoit à dancer, & à chanter des himnes en l'honneur de la Déesse. Un ancien a dit en parlant de ces fêtes:

*Jam tribus chorus videtur
Feriatis nobilibus*

D 3

Congrues

*Congregas inter castrorum
Ira per saltus tuos,
Floras inter coronas,
Myrtas inter casar.*

Vous verriez pendant trois nuits une aimable Jeunesse, libre de tout autre soin, se partager en plusieurs bandes, y former des chœurs, se répandre dans vos bocages, se couronner de guirlandes de fleurs, s'assembler sous des cabanes ombragées de mirte.

6 *Nymphis*] Le même Poète fait l'énumération de ces Nymphes, quand il dit:

*Rarus hic erant puella,
Et puella sentium,
Quaeque sylvae, quaeque lucos,
Quaeque montes incolunt.*

Les Nymphes champêtres, les Déeses des fontaines, des forêts & des montagnes viendront partager notre joie.

Gratae decentes] Les Graces selon quelques-uns sont filles de Bacchus & de Vénus. D'autres leur donnent Eurynome pour mere. La plupart des Poètes fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment Aglaé, Euphrosine & Thalie.

8 *Urís*] Cette expression est d'autant plus propre que *Vulcanus* signifie aussi le feu.

----- *Furit immixtis Vulcanus habentis &c.*

Virg. *Aen.* L. V.

9 *Nunc decet*] Ces deux vers se rapportent encore aux fêtes de Vénus. Les fleurs nouvelles, & surtout le mirte consacré à la Déesse, y étoient employées. L'an-

A D P Y R R H A M.

O D E V.

QUIS multa gracilis te puer in rosa
Perfusus liquidis urget odoribus
Grato, Pyrrha, sub antro?
Cui flavam religas comam,
Simplex munditiis? heu quoties fidem
Mutatosque Deos flebit, & aspera
Nigris aquora ventis
Emirabitur insolens,

CES petites Odes sur de petits sujets sont plus propres en quelque manière à faire juger d'Horace, que ces pièces dont les sujets sont grands d'eux-mêmes, & capables d'élever l'ame d'un Poète. Ce n'est ici qu'une seule pensée fort simple & fort naturelle. Mais Horace la met en oeuvre d'un air si galant; il choisit des expressions si belles, & des mots si propres, que je ne crains point de dire que de toutes ses Odes, il n'en est pas de plus achevée que celle-ci.

1 *Gracilis*] Ce mot signifie proprement de belle taille. Mais il se prend aussi quelquefois pour galant, comme le *psilos* & le *lichnos* des Grecs.

Puer] J'ai déjà remarqué que les Anciens se ser-

voient de ce mot sans avoir aucun égard à l'âge. C'est un mot de tendresse; c'est pourquoi Virgile a dit à César & à Pompée:

Ne, pueri, ne tanta animis affuescito bella.

Mes enfants, n'accoutumez point vos courages à de si grandes guerres.

2 *Urget*] Ce mot comprend les plus secrets mystères de l'amour, & je ne crois pas que notre langue en ait aucun qui puisse exprimer toute la force & toute la tendresse de celui-là.

4 *Cui*

L'ancienne himne en fait encore mention en d'autres endroits que ceux que nous avons rapportés.

*Cras Amorum copulatrix
Inter umbras arborum
Implicat casus virentes
E flagella myrteo.*

Demain *Vénus* doit réunir les Amours. Elle dressera des tentes de verdure avec des branches de myrte.

*Ipsa Nymphas Diva lucos
Jussit ire myrteos.*

Vénus assemble les Nymphes dans les bosquets de myrte.

11 *Lucis*] On appelloit ainsi les bois consacrés aux

Dieux, *quia in iis maximè lucet*, parcequ'on les éclaircit aux jours de fêtes. Ce sentiment paroît préférable à celui de *Quintilien* & de *Servius*, qui ont recourus à l'antiphrase. Cette figure est une invention des *Grammairiens*, & les plus habiles Critiques s'en moquent aujourd'hui.

12 *Seu possat agnam, five malit herdum*] Le P. S. lit *agnâ*, *herdo*. Le plus grand nombre des anciens Commentateurs porte cette leçon.

16 *Fabulæque Manes*] On dit *fabula vera* & *fabula ficta*. Ce mot vient de *fari*, parler, & signifie une chose qui est dans la bouche de tout le monde, *quod in ore omnium versatur*. C'est en ce sens qu'*Horace* a dit ailleurs, *heu me! fabula quanta fui!* & *Plin.*, *fabulosissimum Africæ montem*, en parlant du mont *Atlas*.

18 *Talis*] On appelloit les osselets *tali* ou *taxilli*.

A P Y R R H A.

ODE V.

PYRRHA, quel est ce jeune galand parfumé d'essences qui vous caresse sur un lit de roses dans un antre favorable à son amour? Pour qui nouez-vous vos blonds cheveux avec cette négligence qui vous sied si bien? Ah! quel qu'il puisse être, qu'il répandra de larmes un jour, lorsque vous aurez violé la foi que vous lui aviez jurée, & que les Dieux auront changé! Quel sera son étonnement de se voir tout nouveau sur cette mer agitée de noirs tourbil-

^a *Inégale, raboteuse par les vents noirs.*

4 *Cui flavam religas comam*] *Horace* entend ici ces coëffures négligées des Dames de *Lacédémone*, qui se contentoient de faire nouer par derrière leurs cheveux avec des bouquets de fleurs. C'est ce qu'il dit *Ode XI. Liv. II.*

----- *Incomptam Lacenæ
More comam religata nodo.*

Avant noué négligemment vos cheveux par derrière, à la mode des Dames de *Lacédémone*.

5 *Simplex munditiis*] Nous nous servons de notre

mot simple dans le même sens; car nous disons qu'une femme est simple dans ses habits, dans sa propriété, pour dire que sa propriété n'est point étudiée, recherchée.

6 *Mutatoque Deos*] *Vénus*, *Cupidon*, &c.

7 *Nigris*] Cette épithète est belle. *Virgile* a dit de même, *nigerrimus auster*. Et les Grecs, *μῆλας βορῆας*, le noir *Borée*; *μῆλας ὕπνῳ*, le noir vent de *Midi*. *Aspera* est aussi fort beau. *Horace* est peut-être le premier qui s'en soit servi de cette manière: l'application en est fort heureuse.

8 *Emirabitur*] *Scaliger* le père a eu tort de trouver ce mot composé plus languissant que le simple, *mira-*

Qui nunc te fruitur credulus aured:
 10 Qui semper vacuum, semper amabilem
 Sperat, nescius aure
 Fallacis! miseri quibus,
 Intentata nites! me tabulâ sacer
 15 Votivâ paries indicat voida
 Suspendisse potenti
 Vestimenta maris deo.

A D

mirabitur; car il est au contraire beaucoup plus fort, & marque une plus grande surprise. C'est pour cela même qu'Horace se sert presque toujours de ces composés, comme il a dit ailleurs, *enitefcis pulchrior multo*; tout d'un coup vous devenez infiniment plus belle. On trouvera aussi dans Virgile beaucoup de passages qui détruiront cette critique de Scaliger.

9 *Aureâ*] Belle, comme les Grecs disent *χρυσή* *Ἀποδῖτη*; Virgile, *Venus aureâ*. Car ce mot *aurum*, or, ne vient que du mot Grec, *aura*, qui veut dire *éclat*.

11 *Nescius aure fallacis*.] Il continue dans la même métaphore de la mer, de l'air, du vent, &c.

12 *Miseri quibus intentata nites*] Il faut encore expliquer ce passage par rapport à la métaphore qu'Horace continue jusques à la fin de l'Ode. *Nites* se dit également de la beauté des femmes, & du calme de la mer. C'est à quoi il faut bien prendre garde.

13 *Me tabulâ sacer votivâ paries*] Il faut faire ainsi la construction: *Paries sacer indicat tabulâ votivâ me suspendisse vestimenta voida Deo potenti maris*. Horace, pour dire qu'il avoit fait naufrage dans l'amour qu'il avoit eu pour Pyrrha, fait une applica-

tion fort juste de la coutume qu'avoient ceux qui s'étoient sauvés du naufrage, de représenter dans un tableau tout ce qui leur étoit arrivé. Les uns se servoient de ce tableau pour toucher de compassion ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin, & pour réparer par leur charité les pertes que la mer leur avoit causées. Juvénal, Sat. XIV.

— *Fraâ vato naufragus assem*
Dum rogat, & piâ se tempestate tuetur.

Pendant que celui qui a fait naufrage, me demande la charité, & qu'il tâche de se procurer quelques secours en faisant voir le triste tableau de son infortune.

Pour cet effet ils pendoient ce tableau à leur cou, & ils en expliquoient le sujet par des chansons accommodées à leur misère, à peu près comme nos pèlerins aujourd'hui. Pers. Sat. I.

— *Cantet si naufragus, assem*
Protulerim? cantas cum fraâ te in trabe pictum
En humero portes?

Donn.



tourbillons de vents, lui qui jouit aujourd'hui de vos apas sans aucune crainte, & qui par le peu de connoissance qu'il a de cet air trompeur, se persuade que vous n'aimerez jamais que lui, & que vous ferez toujours la même. Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connoître! *Je n'en ai que trop fait l'expérience*, & le tableau sacré que j'ai attaché dans le temple de Neptune, fait voir à tout le monde que j'ai consacré à ce Dieu de la mer mes habits tout mouillés encore de mon naufrage.

A

Donnerai-je l'aumône à un homme qui chante, après que les vents ont mis son vaisseau en pieces? Ne chantes-tu pas toi-même dans le même tems que ce tableau qui est à ton cou, te représente parmi les débris de ton naufrage?

Les autres alloient consacrer ce même tableau dans le temple du Dieu auquel ils s'étoient adressés dans ce peril, & au secours duquel ils croyoient devoir leur salut. Cette coutume passa plus avant. Les Avocats voulurent s'en servir dans le Barreau, pour toucher les Juges par la vue de la misère de leurs parties, & de la cruauté de leurs ennemis. Quintilien, Liv. VI. Chap. I. *Sed non ideo probaverim quod factum est lego, & ipse aliquando vidi, depictam tabulam supra Jovem in imaginem rei, cujus atrocitate judex erat commovendus.* Mais je n'approuverois pas ce que l'on faisoit autrefois, & ce que j'ai vu pratiquer moi-même, lorsque l'on mettoit au-dessus de Jupiter un tableau, pour toucher les Juges par l'énormité de l'action qu'on y avoit dépeinte.

Ce n'est pas encore tout; ceux qui étoient guéris de quelque maladie, alloient consacrer un tableau dans

le temple du Dieu qui les avoit secourus; & c'est ce qui nous fait entendre ce passage de Tibulle, Eleg. I. Liv. I.

*Nunc, Dea, nunc succurre mibi: nam posse mederi
Pia docet templis multa tabella tuis.*

Déesse, secourez-moi maintenant; car tant de tableaux qui sont partout dans vos temples témoignent bien que vous avez le pouvoir de guérir.

C'est sur cela que les premiers Chrétiens, lorsqu'ils relevoient de maladie, offroient au Saint, dont ils avoient éprouvé le secours, quelques pieces d'or ou d'argent, où la partie qui avoit été malade étoit peinte. Et c'est cette même coutume qui dure encore aujourd'hui; car nous voyons tous les jours des gens qui après être relevés de maladie, se font peindre eux-mêmes dans le triste état où ils étoient, & qui dédient ce tableau au Saint, par l'intercession duquel ils ont obtenu leur guérison.



AD AGRIPPAM.

ODE VI.

SCRIBERIS Vario fortis, & bosium
Victor, Mæonii carminis alite,
Quam rem cunque ferox navibus, aut equis
Miles te duce gesserit.

Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
Peleide stomacbum, cedere nescii,
Nec cursus duplicis per mare Ulyssæi,
Nec sevam Pelopis domum,
Conamur, tenues grandia: dum pudor,
Imbellisque lyra Musa potens vetat

Landes

CETTE Ode est fort belle. Je crois qu'elle fut écrite peu de tems après la trente-septieme de ce même Livre; c'est-à-dire, peu de tems après la bataille d'Actium. Horace y loue Agrippa d'une maniere delicate & fine, & fort proportionnée au rang que tenoit le gendre d'Auguste & son Collegue dans le Consulat, dans le Tribunat, & dans la Censure.

1 *Scriberis Vario*] Ce Varius étoit grand Poëte; il réussissoit admirablement dans la tragédie, & dans le poëme épique; mais il ne nous reste de lui que quelques fragmens. Il étoit en grande considération auprès d'Auguste, & l'on peut juger de la réputation qu'il s'étoit acquise, par la maniere dont il est parlé de lui en cet endroit, & dans Virgile, Eclogue IX.

----- Me quoque dicunt

Vatem pastores, sed non ego credulus illis;

Nam neque adhuc Vario videor, nec dicere Cinna

Digna.

Tous les bergers m'appellent Poëte; mais je ne les crois point; car je trouve que je ne dis point encore des choses dignes ni de Varius, ni de Cinna.

Fortis & bosium victor] On peut lire dans Dion les grandes actions d'Agrippa en Allemagne, en Espagne, en Thrace.

2 *Mæonii carminis*] Il appelle *Mæonium carmen*, le poëme épique, à cause d'Homere qui étoit de Méonie, province de l'Asie, vis-à-vis de Chio.

Alite] Ce passage est plus difficile qu'il ne paroît: aussi n'a-t-il pas été bien entendu. *Alis*, lorsqu'il est mis seul, signifie ordinairement un *cog*, comme le Grec *ἄλις*; & ce qu'il y a ici de remarquable, c'est qu'il est ici dans le même sens que nous donnons à notre mot François, lorsque nous disons, *c'est le cog du village*, pour dire que c'en est le premier, le Seigneur, le maître. C'est ainsi qu'Horace a appelé Varius, *Mæonii carminis alitem*, *l'oiseau du poëme Méonien*, pour dire *le Prince du poëme épique*. Mais la difference qu'il y a entre les Latins, les Grecs & nous sur cette expression, c'est que chez eux elle est noble, qu'elle va même au grand: au lieu qu'en François elle ne seroit suportable que dans le stile bas & dans le comique. Il n'est pas difficile d'en voir la raison.

3 *Quam rem cunque ferox*] Rien n'est plus mal imaginé que la critique que M. Bentlei fait de ce passage, & que la correction qu'il a reçue dans le texte, où il lit, *qua rem cumque*, qu'il explique *quacumque*, en quelque endroit que ce soit, sur terre ou sur mer. Je ne crois pas que cela trompe personne. *Quam rem cunque ferox*, est très bien dit, *quelques grandes actions qu'il ait faites par son courage &c.* Le *ferox* détruit toutes les raisons que ce savant homme donne pour affoiblir ce *quancunque rem*.

Navibus] Il a égard aux deux combats que gagna sur mer ce gendre d'Auguste; le premier contre un des Lieutenans de Pompee, & l'autre contre Pompee lui-même. Ce dernier lui valut la couronne ornée de becs de vaisseau. Mais il a encore plus d'égard à

A A G R I P P A.

O D E VI.

VARIUS, ce grand maître du poëme épique, célébrera votre valeur, vos victoires, & tout ce que nos armées ont fait sous votre conduite, & sur la terre & sur la mer. Je n'ai ni assez de hardiesse, Agrippa, ni assez de force pour parler de si grands exploits; pour chanter la colere pernicieuse de l'invincible Achille, & le retour du prudent Ulysse: ou pour entreprendre d'étaler sur le théâtre la cruelle maison de Pelops. Ma pudeur & les fidelles conseils de ma Muse, qui ne fait que des airs tendres & amoureux, me défendent

* *Cet oiseau, ce coq du poëme Mionien.*

* *Qui ne fait toucher qu'une lire peu guerrière.*

la bataille d'Actium, où la sage conduite d'Agrippa fut presque la seule cause de la victoire.

Aut equis] Il a égard à l'expédition qu'Agrippa fit dans son premier Consulat contre les Gaulés qui s'étoient révoltées. Il fut le second des Romains qui passa le Rhin. Dion. Liv. XLVIII.

5 *Nec gravem Pelidae stomachum*] Par *stomachus*, il exprime le *thumos*, la colere, & par là il entend l'Iliade, qui n'est que l'histoire des maux que cette colere d'Achille fit aux Grecs. Mais pour faire entendre qu'il ne peut chanter les exploits d'Agrippa, pourquoi dit-il qu'il n'est pas capable de chanter la colere d'Achille, ni les courses d'Ulysse? C'est pour dire seulement qu'il n'a pas le génie d'Homere pour chanter un si grand Heros, sa valeur, sa prudence. Ce tour est très poétique, & très digne de l'Ode.

6 *Cedere nefci*] *Qui ne peut céder.* Car tous les Ambassadeurs que les Grecs envoyèrent à Achille pour le fléchir, furent inutiles, jusqu'à ce que la mort de Patrocle lui fit prendre les armes pour combattre les Troyens. Cette épithete d'Achille renferme ici une louange d'Agrippa, qui étoit d'une fermeté & d'une intrépidité à toute épreuve, *labors, vigiliâ, periculo invidius*, comme parle Paterculus.

7 *Nec cursus*] Il entend l'Odyssée, qui n'est que l'histoire du retour d'Ulysse. *Cursus* est un mot ordinaire pour la navigation. Virgil. *Huc cursus fuit.* Tite-Live s'en est servi fort souvent.

Duplicis] Il exprime par ce mot le *πολύτροπος*, *πολύμυτις*, dont Homere se sert en parlant d'Ulysse,

c'est-à-dire *fin, prudent*; & cette louange qu'il donne à Ulysse, convient encore à Agrippa, qui étoit d'une prudence consommée, qui éclata dans toutes ses actions. * Il est ridicule de faire de ce *duplicis* un accusatif pluriel pour *duplices*, en le rapportant à *cursus*.

8 *Nec sævam Pelopis domum.* Après avoir dit qu'il n'a pas le génie d'un Homere pour chanter Agrippa, il ajoute qu'il n'a pas non plus celui d'un Poëte tragique, car les tragédies servent aussi à illustrer les vertus des Heros. Les Tragiques Grecs & nos Tragiques François en fournissent assez d'exemples; & cela est bien adroit pour louer Varius qui réussissoit dans ces sortes de poëmes. *Sævam Pelopis domum*, la cruelle famille de Pelops; Atrée, Thyeste, Agamemnon. C'est une de celles qui ont fourni le plus de matiere pour les tragédies: aussi Aristote l'a mise au nombre de ces maisons, d'où il a cru que les belles tragédies devoient tirer leurs sujets. Mais Horace a parlé de celle-là plutôt que d'une autre, pour faire honneur à Varius, qui avoit fait le *Thyeste*, cette belle tragédie, qui étoit encore du tems de Quintilien, & qui pouvoit être comparée aux plus belles pieces Greques.

9 *Pudor*] Horace se pare souvent de cette pudeur, & de cette sage retenue qui l'empêchoit de toucher à de grands sujets. Voyez comment il écrit à Auguste dans la premiere Epitre du Livre II.

10 *Imbellisque lyrae*] Sa lire qui n'est point guerrière, c'est-à-dire, qui n'est propre qu'à des airs badins & amoureux.

*Laudes egregii Caesaris & tuas
Culpâ deterere ingens.*

*Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ
Dignè scripserit ? aut pulvere Troïco
Nigrum Merionem ? aut ope Palladis
Tydeiden superis parem ?*

*Nos convivâ, nos praelia virginum,
Sectis in juvenes unguibus acrium,
Cantamus vacui, sive quid urimur,
Non præter solitum leves.*

11 *Egregii Caesaris*] *Egregius* signifie proprement *choisi, séparé du troupeau*. C'est pourquoi l'on pourroit trouver que cette épithète est un peu trop basse pour Auguste, & qu'elle sent trop les tems où l'on tiroit les bergers du milieu de leurs troupeaux, pour les faire Rois. Mais j'ai à répondre qu'*egregius* a été toujours un mot de religion, que l'on appliquoit aux choses que l'on avoit choisies & mises à part, pour être consacrées à Dieu, comme lui devant être les plus agréables, & que de là on a fort justement emprunté cette épithète pour la donner aux Rois, que Dieu s'est choisi lui-même pour être ses Oints. Car comme l'idée que nous avons aujourd'hui de ces personnes sacrées, est fort juste & fort naturelle, elle a aussi été familière aux Païens, qui ont reconnu comme nous, que les Rois descendoient de Dieu par des voies extraordinaires. C'est de cette opinion généralement reçue, qu'est venu ce beau mot d'Homère, & après lui de Callimaque, *ἐκ Διὸς βασιλεύς*. Les Rois sont de Dieu. Voyez l'Ode XXV. du Livre III.

13 *Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ*] Horace a voulu exprimer l'épithète qu'Homère donne à Mars. *Chalcobitona*, qui a une cuirasse d'airain. Mais il a rendu son expression beaucoup plus forte.

15 *Nigrum*] Ce mot est beau, parcequ'il est naturel.

Merionem] C'étoit le compagnon d'Idoménée, & ce n'est pas sans raison qu'Horace le nomme après Mars, puisqu'Homère même le fait égal à ce Dieu.

Aut ope Palladis Tydeiden] Diomède fut fils de Tydée & de Diphyle, fille d'Adraste, & l'un des plus vaillans de toute la Grece. Homère a fait son éloge en beaucoup d'endroits ; mais je trouve que Virgile n'a laissé rien à dire, ni à penser, après ce qu'il a dit de lui, en parlant des Troyens :

*Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem.*

Ces gens que ni Diomède, ni Achille, ni dix ans de siège n'ont pu dompter.

Il fut le favori de Pallas, qui l'assista dans toutes les occasions ; qui lui donna le moyen de blesser Mars & Vénus dans le combat ; qui le rendit immortel, & qui voulut même qu'il fût adoré avec Castor & Pollux. Avant que de quitter cet endroit, il est bon de remarquer ce tour d'Horace, qui compare adroitement Auguste à Mars & à Diomède, & Agrippa à Merion. Il n'y a rien de plus ingénieux que ces louanges détournées.

16 *Superis parem*] Comme Homère a dit de lui, *Θεοῖς ἀτάλαστος*, égal aux Dieux.

18 *Sectis in juvenes unguibus acrium*] Horace veut faire entendre que ces jeunes filles veulent bien se défendre contre leurs amans ; mais elles ne veulent pas leur faire trop de mal, ni les rebuter par une résistance trop emportée ; c'est pourquoi elles ont soin de se couper les ongles auparavant ; & c'est ce jeu & cette contrariété dans les termes, *acrium sectis unguibus*, qui font la grace de cette expression. Outre qu'elle exprime admirablement le naturel de ces jeunes personnes, qui ne résistent que mollement, & qui ne combattent que pour céder. C'est ce bon naturel qu'Horace a encore peint avec les mêmes couleurs dans l'Ode IX. de ce même Livre.

*Pignusque dereptum lacertis,
Aut digito malè pertinaci.*

Et dans l'Ode XII. du Liv. II.

*Aut facilis sævitâ negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi ;
Interdum rapere occupet.*

Car voilà encore de ces contrariétés dans les termes. Ceux qui prennent sérieusement ce vers :

Sectis in juvenes unguibus acrium,

& qui l'expliquent comme si Horace disoit, que ces jeunes filles s'aiguissent véritablement les ongles pour dévotiser leurs amans, corrompent toute la beauté de la

fendent d'affoiblir par mon peu de génie les louanges immortelles du grand César, & les vôtres. *En effet*, qui pourroit assez bien décrire Mars dans les combats avec sa cuirasse de diamant, ou Merion tout noir de poussière dans les champs de Troye, ou Diomede, que la faveur de Pallas fit égal aux Dieux ? Pour moi, en quelque état que je sois, libre, ou amoureux, & toujours prêt à changer, je ne m'amuse qu'à chanter nos festins & les combats de nos jeunes filles, qui se font les ongles pour mieux égratigner leurs amans.

A

la pensée & de l'expression. Ils sont même démentis par les termes, car *secare ungues*, n'a jamais signifié *aiguïser ses ongles*, mais *couper ses ongles*, *se faire les ongles*. Horace en doit être cru, car lorsqu'il dit dans la I. Epître du Liv. I.

— *Et prava scilicet stomachicis ob ungues,*

Il veut dire que Mécénas ne pouvoit souffrir un ongle mal fait, & nullement un ongle mal aiguïté.

NOTES SUR L'ODE VI. LIV. I.

LE P. Sanadon fixe cette Ode à l'année 725. dans laquelle Octavien ferma le temple de Janus, triompha pendant trois jours, & reçut les honneurs divins par un décret du Sénat.

2 *Alite*] Le P. S. lit *aliti*, au même cas que *Vario*. *Alis* ne signifie point un *cog*, comme M. Dacier l'explique, mais un *cigne*, oiseau auquel les grands Poètes sont depuis longtems en possession d'être comparés. On en voit la preuve dans notre Poète même, Ode XX. Liv. II.

— *Et album mutior in alitem:*

Il me semble que je suis changé en un oiseau blanc;

Et quelques vers après,

*Visam gementis littora Bospori
Syrtesque Getulas canorus
Alis:*

Bientôt devenu le plus harmonieux des oiseaux, je volerai au rivage du bruyant Bosphore & aux Syrtes de Gétulie.

Et c'est ainsi que M. Dacier lui-même entend ces endroits.

3 *Quam rem cunque*] Le P. S. a corrigé *quum rem cunque*; ce qui est très Latin & fait un fort beau sens, à son avis. *Quumcunque*, c'est-à-dire *quandocunque*, *quotiescunque*, toutes les fois que. Mais il n'y a guère d'apparence que ce soit la pensée d'Horace. Varius étoit un Poète épique. A chaque belle action d'Agrippa ce Poète auroit-il fait un poème épique ? Ce-

la n'est pas naturel, & il l'est bien plus de croire qu'il en avoit peut-être commencé un dont Agrippa étoit le Héros. Cette idée naît des paroles mêmes d'Horace:

*Scriberis Vario fortis, & hostium
Victor, Maconii carminis alite.*

5 *Agrippa*] La famille des Vipfaniens sortit tout à coup de l'obscurité dans Marcus Vipfanius Agrippa, un des plus grands Capitaines & le meilleur homme de mer de son tems. Il mourut dans la Campanie en 742. au retour d'une expédition de Pannonie, après avoir été trois fois Consul.

Nec gravem Pelidae stomachum] Le P. S. se persuade qu'il faut entendre dans un sens allégorique les noms des Héros dont Horace fait ici l'énumération. Le mot *duplisis* du 7. vers qui n'a dans aucun Auteur Latin le sens de *fin* & de *prudent* que M. Dacier lui donne, semble l'avoir amené à cette conjecture. Il y a donc ici selon ce Père deux Ulysses, *Agrippa* & *Messala*, les deux Chefs les plus distingués dans la Marine, & qui avoient commandé les flotes d'Octavien dans les guerres de Sicile & d'Actium. Pour revenir à Achille, c'est *Pollion*. Les mécontentemens qu'il avoit reçus d'Octavien, furent les causes de son chagrin; son inaction pendant les guerres d'Actium & d'Alexandrie, & l'opiniâtre résistance qu'il apporta aux pressantes sollicitations de ce Prince, en furent les effets. En suivant le même système, la maison de Pelops, *Pelopis domum*, v. 8. est la maison des Lagides. La malheureuse passion d'Egiste pour Clytemnestre, & celle d'Antoine pour Cléopâtre les plongea de part & d'autre dans les derniers malheurs: Mars, *Martem tunicâ testum adamantinâ*,

mantinâ, v. 13. c'est *Statilius Taurus*, qui monta une escadre d'Octavien contre Pompée, acheva la guerre de Dalmatie en 720. & commanda les troupes de terre contre Antoine à Actium: *Merion*, *nigrum Merionem*, v. 15. c'est *Marcus Tullius*, qui quitta Antoine en 722. eut part au commandement des troupes d'Octavien en Epire, & dévint du parti d'Antoine Philadelphe Roi de Paphlagonie: *Diomedes*, *ope Palladis* *Tydeiden superis parem*, v. 15 & 16. c'est Mécène. On fait quelle part il eut à toutes les guerres de ce tems-là. Il étoit outre cela savant & favori du Prince; ce que peut signifier *ope Palladis superis parem*.

Si dans l'ignorance où l'on est de l'histoire du siècle d'Auguste, le P. S. fait ses applications à d'autres Heros que ceux que le Poëte peut avoir eus en vue, l'opinion de ce Savant ne laisse pas de mériter de grands éloges. Rien n'est plus ingénieux que ce tour allégorique. Il est digne d'Horace à qui l'allégorie étoit très familière, & relève infiniment le prix de la pièce. Quoi qu'il en soit, il y auroit ici un milieu à prendre entre le sentiment du P. S. & celui de M. Dacier, & j'avoue que je ne puis comprendre qu'après avoir dit v. 10.

Imbel-

AD MUNATIUM PLANCUM.

O D E VII.

LAUDABUNT alii claram Rhodon, aut Mitylenen,
Aut Ephesum, bimarisque Corinthi
Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe.
Sunt quibus unum opus est, intacta Palladis urbem

LES vers de cette Ode sont fort beaux: elle est pourtant moins belle que les précédentes; parce que son sujet n'a pas été capable de recevoir un grand ornement. On ne sauroit marquer en quel tems elle fut faite, car il n'y a rien qui puisse le faire conjecturer.

Ad Munatium Plancum] C'est celui dont nous avons les admirables lettres qu'il écrivoit à Cicéron. Il fut engagé dans le parti d'Antoine; mais il le quitta pour passer dans celui de César, à qui il fit ensuite donner le nom d'Auguste. Il fut deux fois Consul: c'est en son honneur que fut faite cette inscription. *L. Munatius L. F. L. N. L. præ. Plancus, Cos. Imp. iter. VII. vir. Epulon. Triump. ex. Roetis. Eodem. Saturni. fecit. de. manubiis. Agros. divisit. in. Italia. Beneventi. in. Gallia. Colonias. deduxit. Lugdunum. et. Ravennam.*

Claram Rhodon] L'isle de Rhodes a été depuis longtems fort celebre, même avant la guerre de Troye. On veut qu'elle ait été ainsi appellée du mot Grec, qui signifie *des roses*, ou d'une Nymphé qui portoit ce nom. Mais Monsieur Bochart a fort bien prouvé que les Phéniciens l'appellerent ainsi du mot *ros*, qu'ils disent pour *arsos*, c'est-à-dire, *un serpent*, comme qui

diroit l'isle des serpens, parcequ'en effet elle en a été souvent fort incommodee; & c'est par cette même raison que les anciens Grecs l'avoient nommée *ophiusa*, c'est-à-dire, *pleine de serpens*.

Mitylenen] C'est une ville de Lesbos. Elle eut ce nom d'une petite isle qui étoit vis-à-vis. Mais aujourd'hui on appelle toute l'isle *Meselin*. Horace dans ses Epitres nomme cette Mitylene, *la belle*: & ce n'est pas sans raison; car elle étoit comme Venise, séparée par plusieurs canaux, & toute pleine de ponts de pierre blanche.

Ephesum] Ville maritime de l'Asie, aujourd'hui *Fiana* ou, selon d'autres, *Ephesi*. Elle fut bâtie par les Ioniens sous Androclus fils de Codrus.

Bimarisque Corinthi] Il appelle Corinthe *bimarem*, à cause de sa situation; car elle est justement au haut du Peloponèse dans ce détroit, entre le golphe Saronique, qui est de la mer Egée, & le golphe de Corinthe, qui est de la mer d'Ionie. Xénophon l'a appelé de la même manière *Ἀμφιδάλασσαν*, qui est entre deux mers; & saint Luc *Διδάλασσαν*. Le Scholiaste d'Apollonius dit qu'un fils de Sisyphus, nommé *Corinthus*, donna son nom à cette ville, & Pausanias écrit que ce fut un Corinthus fils de Marathon. Mais la première

Car-

*Imbellisq; hysæ Musa potens vetat
Laudes egregii Caesaris & tuas
Culpâ deterere ingens;*

que de penser qu'outre le défaut de comparer Auguste à un Dieu & puis à un Heros, il ait coupé cet éloge en deux par celui d'Agrippa v. 14.

Horace aille parler d'autres Heros que d'Auguste & d'Agrippa. Le *quis* qui suit immédiatement, fait la liaison des deux strophes, & me porte à croire que Mars est Auguste, Merion Agrippa, & comme le pense le P. S. Diomede *Micene*, le seul homme qu'Horace pût & dû joindre aux deux autres. Quant à ce que dit M. Dacier, que le Poète compare Auguste à Mars & à Diomede, c'est ne faire guere d'honneur à Horace,

*Quis Martem tunicâ testum adamantinâ
Dignè scripserit? aut pulvere Troico
Nigrum Merionem? aut ope Palladis
Tydeiden superis parum?*

Le desordre de l'Ode n'excuse point ces écarts, & Horace en est encore moins capable.

A MUNATIUS PLANCUS.

ODE VII.

Les uns loueront la celebre Rhodes, ou Mitylene; Ephese, ou Corinthe qui est entre deux mers; Thebes fameuse par la naissance de Bacchus; ou Delphes si renommée par les oracles d'Apollon; ou enfin le sacré valon de Tempe, cet ornement de la Thessalie. Les autres s'occuperont unique-
ment

premiere opinion est plus vraisemblable; parceque ce Marathon dont parle Pausanias, a été plus de deux cents cinquante ans avant Sisyphus qui bâtit Corinthe, & qui lui donna le nom d'*Ephya*. Il y en a aussi qui prétendent que Corinthe eut ce nom de Corinthus, fils d'Oreste, ou de Pelops.

3 *Baccho Thebas*] Il y a eu plusieurs Thebes; mais il faut entendre ici celle de Béotie, qui fut bâtie par Cadmus, & qui est celebre par la naissance de Bacchus, & par la mort d'Oedipe. On veut qu'elle ait été ainsi appelée du mot Syrien *Theba*, qui signifie *un bœuf*; parceque cet animal y conduisit Cadmus. Varron assure que Thebes est un mot Béotien, qui signifie *des collines*, & qui étoit encore de son tems en usage chez les Sabins, descendus d'une colonie de Grece. Et Pausanias écrit que ce nom lui fut donné par une fille d'Alopus, nommée *Thebe*. Mais toutes ces opinions sont mal fondées. *Thebe* est un mot Phénicien, qui signifie *de la boue*, & ce nom fut donné à cette ville, parcequ'elle est fort boueuse. Dicaearchus: *Thebes est fort incommode l'hiver, à cause des rivières dont elle est arrosée, des vents dont elle est battue, & à cause de la neige & de la boue dont elle est pleine.* On n'a qu'à voir le Chanaan de Bochart, Livre I. Chapitre XVI.

Vel Apolline Delphos] Delphes fut bâtie sur le mont Parnasse, par un petit-fils de Lyncus, sur les ruines d'une ville nommée *Parnassus*, qui fut noyée dans le deluge de Deucalion. Delphes celebre par le temple & par les oracles d'Apollon. Le lieu s'appelle aujourd'hui *Salona*.

4 *Thessala Tempe*] Les vallées de Tempe en Thessalie, entre le mont Ossa & le mont Olympe, ont toujours passé pour le plus beau lieu de la Grece. Elien dans le Chapitre premier du Livre III. de son Histoire mêlée, en a fait une description qui semble disputer du prix de la beauté avec le lieu qu'il y décrit. Mais elle est trop longue pour être rapportée dans des Remarques. Il faut se souvenir que l'on a aussi appelé *Tempe*, toute sorte de lieux agréables.

5 *Intactæ Palladis urbem*] Athenes qui fut bâtie par Cécrops. Horace fait ici allusion à la celebre dispute que Minerve eut avec Neptune, pour voir de qui cette ville porteroit le nom. Les Dieux en furent les arbitres, & ils prononcèrent en faveur de celui qui feroit le plus beau present aux hommes. Neptune frappa la terre de son trident, & il en sortit un cheval. Minerve la frapa ensuite de sa pique, & il en sortit un olivier, qui fut jugé le plus utile, comme étant le si-
gon

*Carmine perpetuo celebrare, &
Undique decerpit frondi præponere olivam.*

Plurimus in Junonis honorem,

Aptum dicit equis Argos, dicesque Mycenæ.

10 *Me nec tam patiens Lacedæmon,*

Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,

Quam domus Albunæ resonantis,

Et

gne de la paix. De là donc la ville fut nommée *Athènes*. Varron rapporte cette histoire d'une autre manière. Cependant il est toujours certain que du tems de Cécrops, il naquit dans Athènes un olivier qui donna lieu à cette fable. Mais il faut se souvenir que le mot d'*Athènes* est étranger; que les Phéniciens & les Syriens nommoient *Ithanai* ou *Ithani*, un homme savant; & que de là Minerve a eu le nom d'*Athénè*, parcequ'elle est la Déesse de la science: & la ville a été nommée *Athènes*, c'est-à-dire un lieu célèbre pour la doctrine, comme les Grecs l'ont appelée, l'*Ecole de tous les hommes*, par cette raison.

6 *Carmine perpetuo*] On pourroit entendre fort simplement ce *carmen perpetuum*, comme si Horace disoit qu'il se trouve des gens, qui louent Athènes dans tous leurs vers, qui ne font jamais de vers que pour louer Athènes. Mais ce n'est pas le sens d'Horace, qui par *carmen perpetuum*, entend ici ce que les Grecs ont dit *Κυκλικὸν ἔπος*, *poème cyclique*, comme le savant Heinsius l'a remarqué. Il y en a de deux sortes. Le premier est, lorsque le Poète pousse son sujet depuis un certain tems jusques à un autre, comme depuis le commencement du monde jusques au retour d'Ulysse, & qu'il lie tous les événemens par une enchainure indissoluble, de manière que l'on puisse remonter de la fin au commencement, comme on est allé du commencement à la fin. C'est de cette manière que les Métamorphoses d'Ovide sont un *poème cyclique*, *perpetuum carmen*; parceque la première fable est la cause de la seconde; que la seconde produit la troisième; que la quatrième naît de celle-ci, & ainsi des autres. C'est pourquoi Ovide a donné ce nom à son poème dès l'entrée.

— *primæque ab origine mundi,*

In mea perpetuum deducite tempora carmen.

Poussez mon poème cyclique (le cercle de mon poème, la liaison de mon poème) depuis le commencement du monde jusques à notre siècle.

A cette sorte de poème étoit directement opposée cette composition que les Grecs nommoient *atactæ*, c'est-à-dire, sans liaison; parceque l'on y voyoit plusieurs histoires sans ordre, comme dans la Mopsopie d'Euphorion, qui contenoit presque tout ce qui s'étoit passé dans l'Attique. L'autre espèce de poème cyclique, est

lorsque le Poète prend un seul sujet, & une seule action, pour lui donner une raisonnable étendue dans un certain nombre de vers. Et c'est le même dont Horace parle en cet endroit. Car le Poète qui auroit loué Athènes, n'auroit eu que ce seul sujet; mais il auroit commencé par la fable de Minerve & de Neptune, que j'ai déjà rapportée. Ainsi Homère est un Poète cyclique, car il ne chante que la colère d'Achille fatale aux Grecs; mais il parle de la cause de cette colère: & par les épisodes qu'il tire tous de son sujet, il étend sa matière, & en forme ce corps que nous admirons aujourd'hui dans les vingt-quatre Livres de l'Iliade. Virgile est aussi un Poète cyclique, parcequ'il n'a pris qu'une seule action pour le sujet de son poème. Enée va en Italie pour y établir ses Dieux & sa religion, & pour y jeter les fondemens d'un Empire. Il y a encore une troisième espèce de poème cyclique, lorsque le Poète traite une histoire depuis son commencement jusques à sa fin: comme par exemple l'Auteur de la Théséide, dont parle Aristote; car il avoit ramassé dans ce seul poème tout ce qui étoit arrivé à son Héros: comme Antimaque qui avoit fait la Théséide, qui a été appelée *cyclique* par les Anciens: & comme celui dont parle Horace dans son Art Poétique:

*Nec sic incipis, ut scriptor cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.*

Et tu ne commenceras pas comme autrefois cet écrivain cyclique:

Je chante de Priam la fortune & la guerre.

Car ce Poète n'avoit pas seulement parlé de la guerre de Troie dès son commencement, comme Turnèbe l'a cru; mais il avoit épuisé toute l'histoire de ce Prince, sans oublier aucune de ses aventures, ni la moindre particularité de sa vie. Il nous reste encore aujourd'hui un poème de cette manière: c'est l'Achilleide de Stace. Car ce Poète y a chanté Achille tout entier. Homère en avoit laissé à dire plus qu'il n'en avoit dit; mais Stace n'a voulu rien oublier;

— *quamquam ætæ viri multum inclita cantu
Mæonio, sed plura vacant, nos ire per omnem,
Sic amor est, Heroæ velis.*

Quoique les actions d'Achille soient fort connues par

ment à faire un poëme ^a entier pour louer la ville ^b de Pallas, & pour élever au-dessus des autres arbres l'olivier sacré. La plupart, à l'honneur de Junon, chantent Argos propre à nourrir des chevaux, & la riche Mycenes. Mais pour moi je ne suis point si charmé de la patiente Lacédémone, ni des fertiles campagnes de Larisse, que de ma maison & de ma fontaine d'Albunéa, qui coule

^a Perpétuel, cyclique.

^b De la chaste Pallas.

par les vers d'Homere, il en reste beaucoup plus à dire. Muse, permettez-moi donc de satisfaire l'envie que j'ai de parcourir toutes les actions de ce Heros.

Et c'est cette dernière espèce de poëme qu'Aristote blâme avec raison, à cause de cette multiplication vicieuse de fables, qui ne peut être excusée par l'unité du Heros.

7 *Undique decerpitæ frondi præp. ol.*] *Frons decerpitæ undique*, comme le savant Heinsius l'a fort bien remarqué, est ce que les Grecs disent *ὅτις ἐν φύλλῳ*, quelque feuille que ce soit, pour quelque arbre que ce soit. Ce Poëte cyclique donc, qui auroit eu à parler d'Athènes, auroit nécessairement loué l'olivier, & il l'auroit non seulement préféré au cheval que Neptune fit sortir de la terre; mais aussi à tous les autres arbres, & il auroit élevé jusques au ciel ce présent de Pallas. C'est le véritable sens de ce passage; toutes les autres explications que l'on en donne, me paroissent pueriles & ridicules. * Tous les efforts que fait M. Bentley pour soutenir qu'il faut lire,

Undique decerpitæ fronti præponere olivam,

sont inutiles. Rien n'est plus éloigné du sens d'Horace. Ce qu'il y a de bon dans sa longue Remarque, c'est qu'il combat fort bien la correction que faisoit le savant Thomas Gale en lisant,

Undique decerpitæ fonti præponere olivam.

Ce qui est en effet une critique monstrueuse. Cela fait voir dans quels embarras on se jette, quand on refuse ce qui est simple & naturel. *

8 *In Junonis honorem*] Parcequ'Argos étoit consacrée à Junon, avec Sparte & Mycenes; ce sont les trois villes qu'elle appelle siennes dans Homere.

9 *Aptum dicit equis Argos*] Homere, Pindare, Euripide, nomment Argos, *ἵππων & ἰππόβοτον*; parceque ses plaines & les pâturages étoient fort propres à nourrir des chevaux. En effet la ville d'Argos étoit située dans le plat-pays au-dessous de Corinthe, sur les fleuves Phrixus & Inachus. Au reste, il ne faut pas prendre ces paroles d'Horace, comme s'il disoit: *Dicit Argos esse equis aptum*; il dit qu'Argos est

propre à nourrir des chevaux. *Equis aptum*, n'est ici que l'épithète d'Argos.

Ditesque Mycenas] Mycenes étoit une ville du Peloponèse, à six mille deux cents cinquante pas d'Argos, du côté du Nord. Elle est célèbre par l'histoire d'Agamemnon. Horace l'appelle riche, après Homere & Sophocle, qui lui ont donné l'épithète de *πολύχρυσος*, abondante en or.

10 *Patiens Lacedæmon*] Lacédémone, auparavant Sparte, étoit une ville du Peloponèse sur le fleuve Eurotas. On la nomme aujourd'hui Mifithra. Horace l'appelle patiente; parceque l'on y accoutumoit les enfans à souffrir tout ce qu'il y avoit de plus rude, afin qu'étant endurcis au travail & à la fatigue, ils eussent le courage de mépriser les plus grands dangers. Horace a eu aussi égard à la patience des enfans de Sparte, qui disputoient sur l'autel de Diane à qui souffriroit plus de coups de fouet sans se plaindre, & qui de là furent appelés *Bomonice*, du mot *bomos*, autel, & *nice*, victoire; parcequ'ils disputoient de la victoire sur cet autel. Voyez le Chapitre CCLXI. des Fables d'Hyginus. Pétrone y a fait allusion: *Et ego quidem tres plagas Spartanâ nobilitate concocii. J'essayai trois coups avec un courage de Spartiate.*

11 *Larisse*] Il y a eu plusieurs villes de ce nom; mais Horace entend celle de la Thessalie, la capitale des Etats d'Achille. Il l'appelle opime, c'est-à-dire grasse, à cause de la bonté de son terroir, & Homere *ἐπικόλαξα*, fertile.

Percussit] Les Grecs & les Latins, pour marquer l'action & l'effet des passions, se sont servis de tous les mots qui signifient fraper, comme *percutere*, *icere*, *ferire*. Et c'est sur ce modele que nous nous servons dans le même sens de nos deux verbes *fraper* & *toucher*.

12 *Quam domus*] La remarque d'Heinsius est fort juste; car il est vrai que les villes & les maisons qui avoient même nom que les rivières & les fontaines sur lesquelles elles étoient assises, étoient appelées par les Anciens, les maisons des rivières. Il a rapporté sur cela un passage de Pindare, qui dans l'Ode II. des Olympioniques, appelle Agrigente *ὄικον ἰσχυροῦ*, la maison du fleuve, dont cette ville porte le nom. On peut voir là-dessus ce que les Scholiastes ont rapporté d'Aristarque. Et non seulement ils appelloient ainsi

*Et præceps Anio, & Tiburni lucus, & uda
Mobilibus pomaria rivis.*

*Albus ut obscuro deterget nubila cælo
Sæpe Notus, neque parturit imbres
Perpetuos: sic tu sapiens finire memento
Tristitiam, vitæque labores
Molli, Plance, mero: seu te fulgentia signis
Cæstra tenent, seu densa tenebit
Tiburis umbra tui. Teucer Salamina, patremque*

ainsi les maisons qui avoient le même nom que les fleuves; mais encore celles qui en avoient un différent, comme Aufone a appelé Alexandrie, la maison du fleuve, à cause du Nil. Et Horace en cet endroit appelle sa maison de Tibur, la maison d'Albunea, à cause de cette fontaine qui en étoit proche. Cela peut servir à nous faire entendre dans Virgile ce passage, qui a tant fait de peine aux Interprètes:

Hic mihi magna domus celsis caput urbis escit,

Car le Tibre parle de Rome :

J'aurai là, dit-il, une maison qui sera la capitale de toutes les villes.

Mais peut-être aussi que par *domus*, Horace a simplement entendu le lit de la fontaine; car il ne faut pas douter que les Anciens n'aient employé ce mot en ce sens, puisque Phèdre appelle de ce nom, la tanière d'une bête, & la coquille d'une tortue; Quintilien, les ruches des abeilles, & que même parmi les Grecs, Euripide a appelé des coffres de cedre, des maisons de cedre, comme dans le Pseaume XLIV. des coffres d'ivoire sont appelés des maisons d'ivoire, *myrba & gutta, & cassia à vestimentis tuis, à domibus tiburis*; & que Philon Juif a dit, des maisons portatives, pour des habits.

Albunea] C'étoit une fontaine sur les montagnes de Tibur, assez près d'un bois du même nom. Virgil.

*lucusque sub altâ
Consulit Albunea.*

Il consulte les bocages sous la haute Albunea.

La fontaine & le bois avoient eu sans doute ce nom de la Sibylle Albunea, dont parle Suidas; quoique la fontaine, selon Servius, ait été ainsi nommée de la beauté de ses eaux.

Resonantis] Elle ne pouvoit pas couler sans beaucoup de bruit, puisqu'elle étoit sur les montagnes. Virgile n'a pas oublié de le marquer:

*Albunea, nemorum quæ maxima sacro
Fons sonat.*

La vaste forêt d'Albunea, qui retentit du bruit d'une fontaine sacrée.

13 *Et præceps Anio*] La source de l'Anion, qui est le Teveron d'aujourd'hui, est dans les montagnes de Tibur ou Tivoli. Cette rivière se jette avec beaucoup de bruit dans le Tibre, au-dessus de Rome, dans un lieu qu'on appelle par cette raison la *Cascata*.

Tiburis lucus] C'est ce bois de Tibur qu'on appeloit *Albunea*, & qui peut-être avoit été consacré à ce *Tiburinus*, qui alla de Grece en Italie avec ses deux freres *Catylus* & *Coras*, & bâtit Tibur. Horace avoit là une petite maison. Suétone dans la vie de ce Poète: *Domus Horatii ostenditur circa Tiburni lacum*. On montre encore la maison d'Horace près du petit bois de *Tiburinus*. Plancus y en avoit une aussi, comme il paroît par la suite.

14 *Et uda mobilibus pomaria rivis*] Il ne se peut rien de plus heureux que ce *mobilibus*; mais je ne vois personne qui l'ait expliqué. *Mobilis* est ce qu'il a dit ailleurs *sequaces*, ces petits ruisseaux que l'on mène où l'on veut, pour arroser les vergers & les jardins. Martial les a fort bien appelés *ductile flumen*:

hoc rigua ductile flumen aqua.

Ce ruisseau ductile qui arrose votre jardin.

Pomaria] La campagne de Tibur, en Italie, étoit aussi fertile en pommes que l'est aujourd'hui la Normandie en France. C'est pourquoi Horace a dit *pomaria*, des vergers de pommiers. Et Columelle:

----- pomosi

coule avec un grand bruit; que de l'Anio qui se précipite sur des rochers; que de mon bois sacré de Tiburnus, & de mes vergers qui sont arrosés de mille ruisseaux ^c *ductiles*.

Comme le vent de Midi chasse les nuages qui obscurcissoient l'air, & n'apporte pas toujours la pluie, vous de même, sage Plancus, donnez par le vin quelque relâche à votre tristesse & à vos ennuis, soit que vous soyez dans le camp, tout brillant d'enseignes, ou que vous soyez à l'ombre dans vos forêts de Tibur. Teucer en des malheurs plus grands que les vôtres, lorsqu'il fuyoit son pere & son pays, ne laissa pas de se couronner de peuplier

^c *Mobiles.*

— *ramosi Tiburis arva.*

Les campagnes de Tibur abondantes en pommes.

Et Properce :

Ramosi Anio quâ pomifer incubat arvis.

Où l'Anion arrose les campagnes couvertes de pommiers.

15 *Albus ut obscuro*] Scaliger & Heinsius ont vu de vieux manuscrits où cette Ode étoit divisée, & ce qui suit avoit pour titre : *Exhortatio ad bene vivendum, ad Plancum*, & de là ils ont conclu que c'est ici le commencement d'une Ode, qui n'a de rapport avec la précédente, que parcequ'elles sont toutes deux adressées au même Plancus, & qu'il est parlé de Tibur dans l'une & dans l'autre. Je ne suis pourtant pas de leur avis; car il se peut faire que ce n'est qu'une même Ode, & qu'après *mobilibus pomaria rivis*, on a malheureusement perdu les vers qui en pouvoient faire la liaison.

Albus ut obscuro] *Albus Notus*, que les Grecs appellent *Leuconotus*, est le vent de Midi. Ceux qui disent que c'est le même que l'Argestes, ont été trompés par ce passage d'Homere de l'Iliade XI. où il dit ἀργιστος νότος, & ils ne se sont pas souvenus qu'ἀργιστος n'est là qu'une épithète, qui ne doit point être confondue avec l'Argestes, qui signifie le vent de Galerne, l'Ouest-Nord-Ouest, qui est nommé le violent Zéphire par Homere.

Deterget nubila] Ceci confirme ce qui a été dit ci-devant dans l'Ode III. qu'il abaisse les flots. C'est pourquoi Théophraste a écrit (Αεχρόβολος) αἰθέρος ὅς ἐστιν ἀνεμώδης ὡς ἐνὶ τῷ αἵματι. Ce vent albus notus, leuconotus, est le plus souvent fort serain & sans nuages.

17 *Finire memento tristitiam*] Si nous savions toutes les particularités de la vie de Plancus, nous saurions dans quelle occasion Horace lui donnoit ce bon

avis; & cela nous apprendroit le véritable sujet, & la date de cette Ode. Mais j'avoue que ni dans les lettres que nous avons de lui, ni dans celles de Ciceron, je n'ai rien pu découvrir à quoi l'on puisse sûrement rapporter cette circonstance. Car ce qu'on a voulu dire qu'Horace a égard à quelques rencontres où Plancus avoit été battu par Pontius Aquila, ne peut convenir ici. Il est certain qu'il ne faut chercher le sujet de cette Ode dans la vie de Plancus que depuis son premier Consulat, & après la mort de César. Il y a de l'apparence que Plancus éprouva quelque grand revers de fortune, après qu'il eut quitté le parti d'Antoine pour embrasser celui d'Auguste, & qu'Horace lui écrivoit sur cela, pendant qu'on ne savoit à Rome s'il étoit à l'armée, ou s'il s'étoit retiré chez lui à Tibur.

19 *Molli mero*] C'est-à-dire fort doux, fort mûr. Virgile a dit de même, *mollissima vina*.

Fulgentia signis castra] Quelques Interpretes cherchent ici trop de finesse. Il faut l'entendre simplement de l'éclat des enseignes, comme dans ce passage que Madame Dacier a remarqué dans Dictys: *Namque omnia circum Trojam & ultra quæ videri poterant, viris atque equis repleta, splendore insignium resplendebant.* Car tous les environs de Troie, autant que la vue pouvoit s'étendre, étoient remplis d'hommes & de chevaux, & partout on voyoit briller les enseignes. Mais Tite-Live a encore imité de plus près ce passage d'Horace, lorsqu'il a écrit Liv. XXXIII. Chap. X. *Et omnia circa juga signis atque armis fulgere Romanis.* On voyoit briller les enseignes & les armes Romaines sur toutes les hauteurs des environs.

21 *Teucer* & *Ajax* étoient fils de Telamon, nés de différentes meres. Ils allerent ensemble au siège de Troie; & Ajax s'étant tué, parcequ'à son préjudice Ulysse avoit eu les armes d'Achille, Teucer revint à Salamine: mais en ayant été chassé par Telamon qui fut au desespoir de le voir revenir sans son frere, il aborda en Cypre, où il bâtit une ville qu'il nomma

*Quum fugeret, tamen uda Lyæo
Tempora populeâ fertur vinxisse coronâ,
Sic tristes affatus amicos :*

23 *Quo nos cunque feret melior Fortuna parente,
Ibimus, ô socii, comitesque.
Nil desperandum Teucro duce, & auspice Teucro.*

*Certus enim promisit Apollo
Ambiguum tellure novâ Salamina futuram.*

30 *O fortes pejoraque passi
Mecum sepe viri, nunc vino pellite curas;
Cras ingens iterabimus æquor.*

A D

nomma *Salamine*, du nom de son pays. * Et dans cette ville il bâtit un temple à Jupiter. C'est de cette ville & de ce temple que parle Tacite dans le III. Liv. des Annales : *Cyprii tribus delubris, quorum vtu-
tissimum Paphia Veneri auctor Aërias, post filius
ejus Amathus Veneri Amathusia & Jovi Salamino
Teucer Telamoni patris irâ profugus, posuissent.* *

22 *Lyæo*] Bacchus est appelé *Lyæus*, du mot Grec *λύω*, qui signifie *finir, chasser*, parcequ'il chasse les ennemis.

23 *Tempora populeâ*] J'ai déjà parlé de la coutume des Anciens, de se mettre des couronnes dans les festins. Voyez l'Ode IV. Ce qui embarrasse ici les Interprètes, c'est de savoir pourquoi Teucer choisit une couronne de peuplier. Les uns disent que c'est parcequ'il sacrifia à Hercule, à qui cet arbre étoit consacré. Les autres, parcequ'à cause de ce même Hercule, le peuplier étoit la couronne des Heros. Mais je crois que c'est parceque ceux qui sacrifioient à Bacchus, & qui célébroient les Bacchanales, se couronnoient ordinairement de peuplier. Peut-être aussi qu'Horace n'y a point entendu de finesse, & que comme il a été l'inventeur de cette petite histoire, il a aussi mis indifféremment le peuplier, pour quelque arbre que ce soit : comme d'ailleurs il est certain qu'il n'y avoit point d'arbres destinés particulièrement à la composition de ces couronnes, & que l'on se servoit des premières branches que l'on rencontroit.

25 *Melior Fortuna parente*] Il est vrai aussi que Teucer fut plus maltraité de son pere que de la Fortune, qui le conduisit en Cypre, où il bâtit cette celebre *Salamine*, où ses descendants régnerent pendant plus de huit cents années, jusques au regne de cet *Evagoras*, dont nous lisons l'éloge dans *Isocrate*.

27 *Teucro duce & auspice*] Quoique les Grecs consultaient le vol des oiseaux, & qu'ils en eussent d'heureux & de malheureux, *secundas & infaustas, æstus & æraistis*, comme cela paroît par *Homere*, il est pourtant certain qu'ils ne connoissoient point les auspices de la même maniere que les Romains. Mais

Horace fait parler Teucer selon la coutume de ces derniers, qui n'entreprenoient jamais rien sans prendre les auspices; c'est-à-dire, sans consulter les Dieux par le chant, ou par le vol des oiseaux, par leur maniere de manger, lorsqu'il tomboit quelque chose de leur bec, par les entrailles des bêtes, par les pointes des piques, & par beaucoup d'autres choses que l'on peut voir dans *Festus*. Il n'y avoit que les Patriciens qui eussent ce droit d'auspices, qui étoit même divisé. Car les auspices des premiers Magistrats, comme des Préteurs, des Censeurs, & des Consuls, étoient les plus considérables; c'est pourquoi on les apelloit *majora*. Ceux des autres Magistrats l'étoient beaucoup moins, & on les apelloit *minora auspicia*. Voyez les Remarques sur l'Ode IV. du Livre IV. Pour ce qui regardoit l'armée, celui qui avoit été élu Général, avoit seul ce droit d'auspices; & lorsqu'il commandoit en personne, tout se faisoit *sous sa conduite, & sous ses auspices*, comme Horace parle ici de Teucer. Mais lorsqu'il envoyoit des Lieutenans, on ne parloit que de *ses auspices*, & on disoit de lui qu'il *avoit prêté ses Dieux*, parceque le pouvoir que les Dieux lui avoient donné, en lui envoyant des marques qu'ils agréaient son élection & sa marche, il le transféroit à ses Lieutenans. C'est ainsi qu'Horace dit à *Auguste* en parlant de *Claudius*, Ode XIV. Liv. IV.

— *Te consilium & tuos
Præbente Divos.* —

Lorsque vous lui prêtiez votre conseil & vos Dieux.

Et Ovide en parlant de *Tibere*:

Auspicium cui das grande, Desque tuos.

A qui vous donnez vos auspices, & vos Dieux.

Et c'est par cette raison que les triomphes étoient toujours réservés pour le Général, quoiqu'il eût été absent, & que l'on ne fut redevable de la victoire qu'à la sage conduite des Lieutenans.

Mais

plier dans la débauche, après avoir parlé de cette manière à ses amis affligés : Mes compagnons, en quelque lieu que la Fortune, beaucoup plus favorable que mon pere, voudra nous conduire, nous la suivrons. Il ne faut desesperer de rien sous la conduite & sous les auspices de Teucer. Apollon même, dont les oracles sont si certains, m'a promis que nous aurions dans une nouvelle terre une Salamine, que l'on ne pourra distinguer de celle dont nous avons tous été chassés. Vous donc, qui avez donné tant de marques de votre courage, & qui avez soutenu si souvent avec moi des assauts plus rudes que celui-ci, noyez maintenant tous vos soucis dans le vin; demain nous nous remettrons en mer.

A

Mais revenons au passage d'Horace. Quand il dit, *Nil desperandum Teucro duce*, il en fait l'application à Plancus, pour lui faire entendre qu'en quittant le parti d'Antoine, pour embrasser celui d'Auguste avec l'armée qu'il commandoit, il ne devoit desesperer de rien, & qu'il réparerait tous ses malheurs & toutes ses pertes. Au reste, Velleius Paterculus fait de ce Plancus un portrait qui ne ressemble gueres à l'idée que nous donnent de lui les lettres qu'il écrivoit à Ciceron, & celles que Ciceron lui écrivoit, & où il lui dit qu'il étoit parvenu à tout ce qu'il y avoit de plus grand par sa vertu & par sa fortune : *Omnia magna consecutus es virtute duce, comite fortunâ*. Voici les couleurs dont il le peint : *Inter hunc apparatus belli Plancus non judicio recta legendi, neque amore Reipublicæ aut Cæsaris, quippe hæc semper impugnabat, sed morbo proditor, cum fuisset humillimus assentator reginæ, & infra servos cliens, cum Antonii Librarius, cum obscenissimarum rerum & auctor & minister, cum in omnia & omnibus venalis; cum cæruleatus & nudus, caputque redimitus arundine & caudam trabens, genibus innixus, Glaucum saltasset, in convivio refrigeratus ab Antonio ob manifestarum rapinarum indicia, transfugit ad Cæsarem, &c.* Après quoi il ajoute qu'il n'eut pas plutôt quitté Antoine, qu'il dit en plein Sénat mille choses contre lui; ce qui donna lieu à ce bon mot de Coponius qui, indigné de cette trahison, lui dit : *Il faut en vérité qu'Antoine ait fait bien des infamies la veille du jour que tu l'as quitté. Multa mebercules fecit Antonius pridie quam tu illum relinqueres.*

* *Et auspice Teucro*] M. Bentlei prétend qu'on ne disoit point des hommes *auspice illo*, *auspice Cæsare*; en quoi il se trompe. On pouvoit fort bien dire, & on disoit fort bien *auspice* de celui qui avoit le droit d'auspice, & dont on disoit qu'il donnoit ses auspices; comme nous venons de voir dans Ovide, *Auspicium cui das*. Ovide encore n'a-t'il pas dit à Germanicus César?

Auspice te felix totus ut annus eat.

C'est donc une vaine imagination que la correction que ce savant homme a voulu faire en lisant *auspice Phæbo*.

28 *Certus*] Parceque ses oracles passioient pour les plus veritables. Terence : *Non Apollinis magis verum atque hoc responsum*. Les oracles d'Apollon ne sont pas plus veritables que ce que je vous dis. Et on avoit en Grece ce proverbe : *Cela est certain comme s'il venoit du trépied*.

29 *Ambiguum*] C'est-à-dire, qui seroit si semblable à l'autre Salamine, que l'on auroit de la peine à les distinguer. C'est ainsi qu'il a dit de Gygès, dans l'Ode V. du second Livre, que si on le mettoit parmi des filles, il tromperoit tout le monde, *solutis criminibus ambiguoque vultu*. C'est à la lettre, avec ses longs cheveux, & son visage ambigu.

Tellure novâ] Dans une terre toute nouvelle, c'est-à-dire, où ils n'avoient jamais été : car ils n'avoient encore jamais été dans l'isle de Cypre.

NOTES SUR L'ODE VII. LIV. I.

LE P. Sanadon partage cette Ode en deux, dont la premiere finit à

Mobilibus pomaria rivis,

& l'autre commence par *Albus ut obscuro &c.* Ces

deux pieces n'ont en effet rien de commun pour le sujet. Ici le Poëte prefere une campagne d'Italie aux delices de la Grece; là il écrit à un ami, qui étoit dans l'appréhension d'une disgrâce, & il lui conseille d'en tirer bon parti en sage Epicurien. Dans la premiere il n'est pas seulement fait mention de Plancus.

F 3

à qui Horace adresse la parole dans la seconde. De plus en réunissant ces deux Odes il y a des répétitions désagréables. *Perpetuum carmen* est bientôt suivi de *perpetuos*, & après *ada pomaria*, on trouve encore *ada tempora*. Enfin Scaliger & Heinsius, comme le rapporte M. Dacier lui-même, ont vu plusieurs manuscrits très anciens, où ces deux pièces étoient entièrement séparées. Quoi qu'il en soit, ils s'accordent tous deux à croire que la première n'est qu'un fragment.

5 *Palladis urbem*] Le P. S. a mis *arces* au lieu d'*urbem*. Cette leçon est de l'excellent manuscrit d'Oxford, & Lambin l'a trouvée dans plusieurs autres qu'il a consultés. L'expression en est même plus juste. La ville d'Athènes honoroit plusieurs Divinités; mais la citadelle étoit uniquement sous la protection de Minerve: *urbem colentes Deos, præsidemque arcis Minervam*, dit Tite-Live au L. XXXI. c. XXX.

7 *Decerptæ frondi*] Le P. S. lit *decerptam fronti*, conformément aux anciennes éditions, qu'Erasme a le premier osé alterer en cet endroit, & il approuve les raisons dont M. Bentleia appuyé l'authenticité de cette leçon contre M. Dacier, qui n'apporte aucune preuve de la sienne. Le P. S. propose encore une autre explication de ce passage: il croit qu'Horace y veut uniquement parler des jeux Olympiques, figurés par la couronne d'olivier, qui leur étoit particulièrement affectée, *olivam*, & qui ont tant exercé la veine des Poètes, *undique decerptam*. En suivant cette explication, il faudroit traduire; d'autres aiment à ceindre leur front de l'olive, qui immortalisa jadis tant de Héros aux jeux Olympiques, & que tant de Poètes ont vantée. Dans le langage poétique, se couronner de mirte, c'est faire des poésies galantes; mettre sur sa tête une couronne

A D L Y D I A M.

O D E VIII.

LYDIA, dic, per omnes

Te deos oro, Sybarin cur properes amando

Perdere? cur apricum

Oderit campum, patiens pulveris atque solis?

5 Cur neque militaris

Inter æquales equitet, Gallica nec lupatis

Temperet ora frenis?

Cur timet flavum Tiberim tangere? cur olivum

San-

ON ne connoitra jamais bien toute la beauté & toute la finesse de cette Ode, tant que l'on suivra les Interprètes, qui ont cru qu'Horace ne songe qu'à décrier Sybaris, en publiant sa molesse, & son attachement au plaisir. Le véritable but d'Horace est de reprocher à Lydie, qu'elle souffre chez elle Sybaris déguisée en fille; & c'est ce qu'il fait avec beaucoup de délicatesse. On ne sauroit pas dire précisément en quel tems cette Ode a été faite. Il est certain que la XIII. la XXIII. la XXV. de ce Livre, & la IX. du Livre troisième, ont été faites longtems après celle-ci; que la XXV. est la dernière; & qu'Horace la fit, lorsqu'il n'étoit pas encore vieux.

1 *Lydia*] On veut que Lydie & Sybaris soient des noms supposés; mais je ne suis pas de cet avis. Car pourquoi feroient-ils plutôt supposés que ces deux, Telesphus & Calais, qui sont les deux véritables noms de deux amans de cette Lydie? Voyez l'Ode XIII. & l'Ode IX. du Livre III.

2 *Cur properes*] Pourquoi vous hâtez-vous? Horace veut marquer par ce mot la grande jeunesse de Sybaris.

Amendo] On est en différend sur ce mot. Les uns veulent qu'il soit actif; les autres soutiennent qu'il est passif. Pour moi je suis persuadé que les derniers ont raison; parceque je trouve beaucoup plus vraisemblable de dire que l'amour qu'une femme donne à un homme, produit les effets dont Horace parle, que d'en attribuer la cause à l'amour qu'une Dame a pour un homme. Le premier est indubitable, au lieu que le dernier est fort incertain. *Amendo* est donc ici comme *videndo* dans Virgile: *Uritque videndo femina*, c'est-à-dire, les femmes nous enflament quand nous les regardons, & non pas quand elles nous regardent. On trouvera des exemples de ces passifs dans Cicéron, dans Saluste, &c.

3 *Apricum campum*] Les biens des Tarquins ayant été

ne de laurier, c'est chanter des exploits guerriers &c.

15 *Albus ut obscurus*] Le P. S. place la date de cette Ode au commencement de l'année 723. Plancus ne s'attacha à Octavien qu'en 722. Sa légèreté naturelle, qui lui avoit fait changer deux ou trois fois de parti, l'ayant apparemment rendu suspect à Octavien, il ne fut point employé dans la bataille d'Actium, qui se donna en 723. Cette disgrâce dont il étoit menacé, fut, selon le P. S. l'occasion & le sujet de l'Ode.

17 *Perpetuos*] Le P. S. lit *perpetuò*, suivant huit des plus anciens & des meilleurs manuscrits: ce qui paroît plus naturel.

19 *Molli mero*] Le P. S. fait un verbe de *molli*, parceque le vin, qui peut bien dissiper nos chagrins, ne sauroit finir les peines de notre vie, & qu'il ne peut tout au plus que les adoucir.

Sen te fulgentia signis] Cette alternative prouve

l'incertitude de Plancus quant à son sort, & assure la date que le P. S. attache à cette pièce.

Auspice Teucro] Le P. S. lit *obside*, qui est une correction de M. Cuningam; & en avouant dans sa Preface que M. Dacler prouve bien que l'on disoit *auspex* d'un homme qui n'étoit ni Dieu ni Augure, il soutient qu'on ne pouvoit dire *dux & auspex* de la même personne, & pour la même action: ce qui me paroît une pure chicane. Virgile dit, *Enéide* Liv. IV.

*Diis equidem auspiciis reor & Juvone secundâ
Huc cursum Iliacas vento tenuisse carinas.*

Le Poëte n'auroit-il pas pu dire, que ces Dieux & Junon étoient aussi les guides d'Enée, puisqu'il le donne à entendre?

A L Y D I E.

O D E V I I I .

DITES-MOI, Lydie, au nom des Dieux pourquoi vous hâtez-vous ainsi de perdre Sybaris, en lui donnant tant d'amour? Pourquoi hait-il le champ de Mars, lui qui est si accoutumé au soleil & à la poussière? Que ne paroît-il dans nos tournois? Que ne le voit-on au milieu des jeunes gens de son âge, tout couvert d'armes éclatantes, manier un fougueux courfier? Pourquoi craint-il le Tibre? Pourquoi évite-t-il avec plus de soin l'huile des luteurs,

que

été confisqués & abandonnés au pillage, le champ qu'ils avoient entre le Tibre & Rome, fut consacré à Mars & appelé de son nom. Il étoit si grand que non seulement on y faisoit tous les exercices; mais on y tenoit les Etats & les assemblées du Peuple.

4 *Patiens pulveris atque solis*] Ceci explique l'*apericum* du vers précédent, qui est pour *apericum*, c'est-à-dire, *exposé au soleil*.

5 *Cur neque militaris*] Ce passage n'a pas été bien entendu: ici *militaris equities* est pour *militet in equis*. Et Horace parle de cet exercice qu'Alcanius renouvella en Italie, & qu'il apella même du nom de *Troje*: on en peut voir toute la description dans le cinquième Livre de l'*Enéide*. Cet exercice fut en usage à Rome jusqu'au tems de Claude César, mais il ne fut jamais tant en vogue que du tems d'Auguste, qui comme Suétone le rapporte, *Trojæ ludum edidit frequentissimè, majorum minorumque putrorum delictu: præfici, decori-*

que mortis existimans clara stirpis indolem sic notescere. Il donna cet exercice de Troje, avec l'élite des enfans grands ou petits, estimant que cette coutume ancienne étoit fort louable, de découvrir par là ce qu'on devoit attendre de ces enfans de qualité. Et c'est par cette raison qu'Horace en a parlé dans cette Ode.

6 *Gallica*] Les chevaux Gaulois étoient fort estimés à Rome pour leur fierté, & pour leur vitesse.

Lupatis temperet ora frenis] Les Grecs & les Latins ont appelé *loup* les mors des chevaux. Et cela est venu sans doute de ce qu'autrefois on employoit à cet usage les dents de loup.

8 *Tiberim tangere*] C'étoit aussi un exercice des Romains, qui après s'être exercés dans le champ de Mars, se jetoient encore tout suans dans le Tibre.

Cur olivum] Il parle de la lute; car pour cet exercice on

Sanguine viperino

10

Cautius vitat? neque jam livida gestat armis

Brachia, saepe disco,

Saepe trans finem jaculo nobilis expedito?

Quid latet, ut marina

Filium dicunt Thetidis sub lacrymosa Troia

15

Funera: ne virilis

Cultus in cadem & Lycias proriperet catervas?

A D

on avoit accoutumé de se froter d'huile, afin de donner moins de prise à son ennemi. Catulle a dit bien hardiment :

Ego Gymnasii fui flos, ego eram decus olei.

J'étois la fleur de la sale, & l'ornement de l'huile,

c'est-à-dire, de la lute.

10 *Neque jam livida gestat armis brachia*] Ce passage est fort difficile, & ceux qui l'ont expliqué d'un exercice particulier, & différent des deux, dont il est parlé dans le vers suivant, ne se sont pas aperçus qu'Horace seroit ridicule de demander à un homme, pourquoi il ne se fait plus voir dans les exercices du ceste, ou dans celui du fleuret, lui qui est si adroit à lancer le javelot, & à pousser son palet. C'est comme si je disois à quelqu'un : *Vous avez tort de n'aller plus à la sale d'armes, vous, Monsieur, qui montez si bien à cheval.* Il n'y a personne qui ne trouvât ce raisonnement peu juste. C'est pourtant celui d'Horace, si les explications que l'on a données à ce passage, sont véritables. J'ai de la peine à me le persuader; mais voici de quelle manière je crois qu'il faut le prendre. Horace, pour parler du disque & du javelot, se sert d'abord d'une expression commune à l'un & à l'autre: il dit, *cur non gestat brachia*, & par ce *gestat* il exprime admirablement le geste ou l'action de ceux qui lançoient le javelot ou le palet. Ce que Propertius appelle *in orbe rotare*, Lib. III. Eleg. XII.

Missile nunc disci pondus in orbe rotat.

Et Pindare *Κυκλῶν*, faire deux ou trois tours du bras, pour donner un plus grand mouvement. Il ajoute, *livida armis*, non seulement pour louer la force de Sybaris, qui s'étoit toujours fait remarquer dans les combats les plus rudes; mais encore, parcequ'on étoit nu dans ces exercices du javelot & du disque. Ce qui n'a pas besoin d'être prouvé.

11 *Saepe disco*] Le palet ou le disque étoit un exercice fort ordinaire aux Romains. Ce palet étoit de pierre, de fer, ou de cuivre, épais de cinq ou six doigts, un peu en ovale, & long de plus d'un pied. Il étoit entortillé d'une courroie de cuir qui demeurait dans la main de celui qui le lançoit. Quelques Savans ont prétendu qu'au lieu de ce cuir, on se servoit d'une corde de crin; mais je crois qu'ils ont été trompés par ce passage de Claudien, Liv. II.

*Quis melius vibrata puer vertigine molli
Membra rotet, vertat quis marmora crine supino?*

Car ce qu'Horace a dit, *gestare brachia*, Claudien l'exprime par *rotare membra*. Et pour mieux exprimer encore le geste & les contorsions de ceux qui lancent, il ajoute, *vertat quis marmora crine supino?* parcequ'en fléchissant le corps & en renversant la tête, ils renversent aussi leurs cheveux. Je ne doute point que ce ne soit le sens naturel de ce passage.

12 *Trans finem*] Au-delà du but, comme les Grecs appelloient *ἔξω πύλων*, celui qui demeurait en dedans, c'est-à-dire en deça. Aristid. vol. I. page 343. On marquoit ordinairement d'une fleche le lieu où tomboit le javelot ou le disque.

Expedito] Cette expression est très noble. Horace s'en est servi fort à propos presque dans le même sens, Ode IV. Liv. IV. à la fin.

13 *Quid latet*] Il lui reproche en termes couverts, que Sybaris est chez elle déguisée en fille. C'est le véritable sujet de cette Ode, & de cette manière l'application est fort juste.

14 *Ut marina filium*] On fait l'histoire d'Achille, que sa mere Thétis cacha sous un habit de fille, dans le palais de Lycomedes Roi de Scyre, pour l'empêcher d'aller à Troye, où elle savoit qu'il devoit mourir.

Sub lacrymosa Troia funtra] Scaliger le pere a voulu encore trop raffiner sur ce passage: car sous prétexte que ce déguisement d'Achille précéda la prise de Troye

que si c'étoit du sang de vipere ? Pourquoi ne nous montre-t-il plus l'adresse de ses bras nus dans les exercices du javelot & du disque, lui qui s'y est acquis tant de réputation par la force dont il a souvent poussé l'un & l'autre au-delà du but ? Enfin pourquoi se cache-t-il, comme on dit qu'Achille se cacha peu de tems avant la ruine de Troie, afin qu'un habit d'homme ne l'obligeât point d'aller fondre sur les bataillons des Lyciens ?

A

Troye de plus de dix années, il a blâmé Horace d'avoir dit, que cela étoit arrivé un peu auparavant, *sub*, &c. comme si en parlant d'une chose arrivée depuis onze cents années, on ne pourroit pas dire qu'elle a été faite peu de tems avant une autre, qui ne seroit plus récente que de dix ans. On pourroit encore répondre d'une autre maniere à cette critique de Scaliger ; car il est certain que la présence d'Achille devant être fatale à

Troye, qui ne pouvoit être prise sans lui, un Poëte a pu compter la prise de cette ville, du moment qu'Achille partit pour y aller.

16 *In eadem & Lycias*] C'est la même figure dont nous avons déjà parlé, pour *in eadem Lyciarum catervarum*. Horace nomme les Lyciens, parceque c'étoient les principales troupes auxiliaires de Troye. Sarpedon & Glaucus en étoient les Chefs.

NOTES SUR L'ODE VIII. LIV. I.

L E P. Sanadon a rompu les distiques de cette Ode, & les a distribués en autant de strophes de trois vers chacune, de cette maniere :

*Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin
Cur properes amando*

Perdere ? &c.

Il montre que cette mesure de vers est autorisée dans la poésie Greque & Latine, au lieu qu'aucun ancien Poëte n'a laissé d'exemple d'un vers pareil à

Te Deos oro, Sybarin cur properes amando.

2 *Properes*] Le P. S. lit *properas*, comme les Grammairiens Diomedé, Victorin, & Fortunatien. Il met de même v. 6 & 7. *equitat & temperat*, au lieu d'*equitet & temperet*. Les plus vieux manuscrits de Grévius portent ces leçons, & M. Bentlei les a solidement justifiées.

6 *Gallica ora*] Il faut sous-entendre *equorum*.

10 *Armis*] M. Dacier se seroit épargné ici bien

de l'embaras, s'il s'étoit souvenu qu'*arma* signifie aussi toutes sortes d'instrumens. Virgile :

Dicendum & quæ sint duris agrestibus arma.

Et Plaute :

Quam eleganter instructum coquinariis armis.

Et Pline en parlant d'un écolier ; *cujus arma erant, non venabulum & lancea, sed stilus & pugillares*. Par le mot *armis*, on doit donc ici entendre le disque & le javelot mêmes, dont le Poëte parle aussitôt après.

Gessat] Le P. S. ne convient point du sens que M. Dacier donne à ce mot : on n'en trouve effectivement aucun exemple dans les Anciens. Il montre de plus que le *rotare membra* de Claudien a été entendu par les Interpretes, non de ceux qui joubient au disque, mais des fauteurs ; outre que quelques éditions portent *verrat*, au lieu de *vertat* : ce qui favorise cette explication. *Gessat* est donc ici pour *gerit, habet*.

15 *Fœdera*] Le P. S. après Torrentius, entend par ce mot les pertes que les Troyens & les Grecs firent pendant tout le cours de la guerre de Troye : ce qui fait tomber la critique de Scaliger.

AD THALIARCHUM.

ODE IX.

VIDES ut alid fiet nive candidum

Soraſte: nec jam ſuſtineant onus

Sylvæ laborantes: geluque

Flumina conſtiterint acuto.

Diſſolve frigus, ligna ſuper foco

Largè reponens: atque benigniùs

Deprome quadrimum Sabina,

O Thaliarche, merum dioſd.

Permitte diviſ cetera: qui ſimul

Stravere ventos equore fervido

Depræliantes, nec capreſſi,

Nec veteres agitantur orni.

Quid ſit futurum cras, fuge querere: &

Quem fors dierum cunque dabit, lucro

Appone: nec dulces amores

HORACE trouve que toutes les ſaiſons ont leurs charmes & leurs attraits pour nous porter au plaſiſr & à la débauche: l'hiver, parcequ'il eſt froid: l'été, parcequ'il eſt chaud: l'automne & le printems, parcequ'ils ſont agréables. Voyez l'Ode XVII. l'Ode XIX. du Liv. III. & l'Ode XII. du Liv. IV. Il a pris le ſujet de cette Ode de ces vers d'Alcée: *Tu vois que les rivières ſont priſes; chaffe donc l'hiver, en faiſant grand feu, & en n'épargnant point ton vin.* Toute l'Ode eſt belle & bien conduite, & toutes les expreſſions en ſont juſtes à la reſerve d'une ou de deux. On ne ſauroit rien dire de certain du tems qu'elle a été faite.

Ad Thaliarchum. C'eſt un mot Grec, qui ſignifie maître du feſtin. Mais il n'y a pas d'apparence que pour dire le maître du feſtin, Horace eût employé ce mot étranger, qui n'étoit pas en uſage chez les Romains. Il eſt donc plus vraiſemblable, à mon avis, que c'eſt un nom propre; quoique je n'en trouve aucun exemple, ni aucune preuve dans l'Antiquité.

1 *Stet nive candidum*] Ennius, Lucilius & Virgile ont employé le verbe *ſtare* tout ſeul, dans le même ſens: car ils ont dit, *ſtant pulvere campi; ſtat ſentibus ager; ſtant lumina flammâ.* Et c'eſt ce qui a

fort embarſſé les Interpretes, qui n'ont pas vu que *ſtare*, n'eſt autre choſe que notre mot *être*: qu'ici *ſtare candidum nive*, eſt mot à mot, *être blanc de neige*, & que lorſque *ſtare* eſt ſeul, comme dans les exemples que j'ai cités, on doit toujours ſous-entendre le mot *plenum*, plein, ou un autre ſemblable.

2 *Soraſte*] C'eſt une montagne près de Rome dans le pays des Falisques: on la nomme aujourd'hui *Monte-San Silveſtro*, & par corruption, *Monte-Treſto*.

3 *Sylvæ laborantes*] Ce *laborantes* eſt fort beau. Horace ſ'en eſt encore ſervi, Ode IX. Liv. II.

- - - Aut Aquilonibus

Quercetâ Gargani laborant.

Les forêts de Gargan pâriſſent ſous les Aquilons.

Geluque acuto] Les Latins ont imité les Grecs, qui diſent *la neige aiguë*, & à leur exemple, nous diſons auſſi un froid aigu ou perçant.

5 *Diſſolve frigus*] Ceci eſt tout entier traduit d'Alcée. Voyez l'argument.

6 *Atque benigniùs*] La néceſſité du vers a obligé Horace de faire une faute. Car il n'eſt pas poſſible qu'il

Sperne

ATHALIARQUE.

ODE IX.

VOUS voyez que le mont Soracte est tout blanc de neige ; que les forêts affaiblies n'en soutiennent déjà plus le grand poids, & que les rivières sont glacées. Mon cher Thaliarque, chassez donc le froid en n'épargnant point votre bois, & en épargnant encore moins votre vin de quatre feuilles, que vous tenez dans vos vaisseaux Sabins. Laissez aux Dieux le soin de tout le reste : à ces Dieux qui n'ont pas plutôt apaisé les vents^a mutinés contre les ondes écumeuses de la mer, que par un effet admirable de leur sage providence, les ciprès & les arbres des plus hautes montagnes sont dans un profond repos. Ne vous informez point de ce qui doit arriver demain ; & comme si vous aviez dû mourir aujourd'hui, comptez que vous gagnez les jours que la Fortune vous

accor-

^a Que les rivières sont arrêtées par la gelée perçante, aiguë.
^b Combatans contre la mer brûlante.

qu'il n'ait bien vu que toutes les règles exigeoient qu'il mît *largius*, après avoir mis *largè*. C'est une justice dont il n'est jamais permis de s'éloigner, & lorsqu'on s'en éloigne, c'est un relâchement qu'aucune langue ne peut souffrir.

7 *Sabinâ diotâ*] Diota étoit un vaisseau à tenir du vin. Il avoit deux anes, & c'est d'où lui est venu le nom de *diota*, qui signifie *qui a deux oreilles*. Il étoit grand d'un pied en quarré : les Latins l'appellent *quadrantal & amphora*. Horace ajoute *Sabina*, parce que l'on faisoit cette sorte de vaisseaux chez les Sabins.

9 *Qui simul straverent ventos*] Les Commentateurs n'ont pas vu la beauté de ce passage. Ces trois vers sont d'un caractère fort différent des autres, & Horace ne les a fait si pompeux que pour rendre encore plus ridicule ce qu'il dit, & pour se mieux moquer des Stoïciens, qui vouloient que Dieu se mêlât des moindres choses, & qui soutenoient qu'une feuille d'arbre ne pouvoit se remuer sans un ordre exprès de la Providence. C'est son véritable sens. Ceux qui l'entendent d'une autre manière, sont dire fort plaisamment à Horace, que quand une fois les vents sont apaisés, les feuilles ne sont plus agitées. Le miracle est grand.

Ce qui a trompé à mon avis les Interpretes, c'est qu'ils ne se sont pas aperçus que ce Thaliarque étoit Stoïcien, & qu'Horace lui écrit en franc Epicurien, qui n'aime que le plaisir, & qui se rit de la superstitieuse crédulité de cette secte.

12 *Orni*] Monsieur le Fèvre a fort bien remarqué que c'est un mot Grec, *orini*, qui signifie tous les arbres des montagnes.

14 *Quem fors*] Ceci confirme ce que j'ai déjà dit. Car Horace parle encore ici selon l'esprit d'Epicure, qui ne croyoit pas que les Dieux réglassent nos jours, qu'il faisoit uniquement dépendre du hasard & de la Fortune. Témoin ce mot, qui fut le dernier d'un Epicurien mourant :

Vixi, & quem dederat cursum Fortuna, peregi.

J'ai vécu, & j'ai achevé la course que la Fortune m'a-voit donnée.

15 *Appone*] *Ponere* & *apponerè* sont les mots propres dont les Latins se servoient dans les comptes, comme les Grecs de *τιθέναι*, *ponere* ; *ἀποτιθέναι*, *apponere*, & comme nous de notre *mettre*, &c.

Nec dulces amores sperno] Voyez la Remarque sur le vers 21. de la première Ode.

*Sperne puer, neque tu choreas:
 Donec virenti canities abesi
 Morosa: nunc & Campus, & area,
 Lenisque sub noctem susurri
 Composita repetantur borda:
 Nunc & latentis proditor intimo
 Gratus puella risus ab angulo,
 Pignusque dereptum lacertis,
 Aut digito malè pertinaci.*

HYM.

17 *Virenti*] Les Grecs & les Latins ont employé leur *viridis* & *χλωρός*, *verd*, pour signifier *jeune*, *vigoureux*, *robuste*. Nous nous servons aussi de notre *verd*, dans le même sens; mais je ne crois pas que nous oissions l'écrire: tout au plus il ne seroit supportable que dans le stile bas, ou dans le stile familier.

18 *Area*] *Area* est proprement une *aire*, & de là ce mot a été employé pour signifier une place publique dans la ville. Varron au commencement du Liv. IV. de la langue Latine.

19 *Susurri*] Ce mot a été formé à l'imitation du murmure que l'on fait lorsque l'on parle bas, comme le *psitburizain* des Grecs, le *bisbiglio* des Italiens, & notre *chucheter*; & c'est le langage ordinaire des amans. Ovide s'en est fort bien souvenu, lorsqu'il a écrit de Pyrame & de Thisbé:

*In solitum coiere locum, cum murmure parvo
 Multa prius questi.*

Ils se rendirent au lieu où ils avoient accoutumé d'aller, & là, après s'être plaints de leurs malheurs avec un petit murmure, &c.

20 *Composita repetantur borda*] *Horâ compositâ*, c'est-à-dire, *condictâ*, une heure que l'on a prise ensemble.

21 *Nunc & latentis proditor*] Virgile a dit d'une jeune fille qui veut se cacher, mais qui veut être vue,

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Elle s'enfuit derrière des saules; mais elle veut être aperçue avant que de se cacher.

22 *Gratus puella risus*] On prend en commun le verbe *repetantur*. Mais la hardiesse d'Horace me paroît un peu trop grande, & je ne crois pas que l'on en trouve une pareille dans toute l'Antiquité. Au moins sera-t-il difficile de trouver sept vers, qui ne dépendent tous que d'un seul verbe; & sept vers qui embrassent quatre différentes expressions. Il me semble qu'il faut bien plus d'un esprit pour animer des membres si différens & si séparés; & il n'y a personne qui ne sente que ces quatre derniers vers demandent quelque chose qui leur manque.

23 *Pignusque*] C'est le contraire de ce que les Interpretes ont entendu. Car Horace ne dit pas que les Dames prenoient ces bijoux à leurs galands; mais au contraire, que les galands les prenoient aux Dames.

24 *Malè pertinaci*] Il faut que ce soit tout un mot. Les Latins en ont une infinité de cette manière, qu'il seroit trop long de rapporter. Ce *malè* n'est ici autre chose



accordera. Abandonnez-vous à l'amour; ne cherchez que les dances & que les plaisirs, pendant que la vieillesse chagrine est éloignée: paroissez dans le champ de Mars, & dans les places publiques: trouvez-vous à ces agréables rendez-vous du soir, où l'on se parle à l'oreille; & ne perdez pas l'occasion de ces assemblées où les jeunes filles folâtres se cachent dans quelque coin écarté, pour être découvertes par leur ris, & où elles se laissent prendre avec une molle résistance quelque bracelet, ou quelque autre bijou.

HIM.

chose que *now*, comme le *κακῶς* des Grecs, & notre *mal*, que nous joignons aussi avec les noms dans le même sens, *malbabilis*, *malcontent*, *malplaisant*, *malbonnête*. Et ce *malè pertinax* a ici une grace que l'on ne peut exprimer; car il remplit fort bien ce que les Grecs disent heureusement *ἰδιόλεκα* & *ἰδιόλο-*

κακῶν, en parlant de ceux qui veulent bien être vaincus, & qui ne résistent que faiblement, en ne se servant point de toutes leurs forces. Ils ont dit de la même manière *ἰδιόλεκα* d'un homme qui fait semblant d'être sourd, & que l'on pourroit par conséquent fort bien dire en Latin, *malefurdus*.

NOTES SUR L'ODE IX. LIV. I.

1 *Set nive*] Pour *constat nive*, comme si le mont Soraète étoit tout de neige, suivant le P. Sanadon. Je préférerois ce sens à celui de M. Dacier, qui explique *stare* par *être*, si l'y avoit pas un milieu entre ces deux extrémités, je veux dire entre l'ensure du premier & la faiblesse du second. Je me persuade donc que *stare* veut dire ici *être debout*, *s'élever*; *erigi*, *prominere*. C'est en ce sens que Virgile a dit:

Trojaque nunc stare, Priamique arx alta maneret.

Et ailleurs:

--- *Stat ferrea turris ad auras.*

16 *Neque tu choreas*] Ce *tu* a paru inutile & insipide à Scaliger le pere; mais M. Bentlei a trouvé des exemples qui ruinent cette critique.

18 *Nunc & Campus*] Le P. S. prétend que ce *nunc* se rapporte à *donec*, & veut dire que le tems de la jeunesse est propre à ces sortes de plaisirs. Je conviens de ce rapport, mais je crois que ce *nunc* signifie *tantôt*, de même que celui du v. 21. Nous l'avons déjà vu dans ce sens, Ode I. où M. Dacier l'a ainsi rendu.

20 *Repetantur*] La mauvaise humeur de M. Dacier sur ce mot me paroît un peu étrange. Rien n'est plus selon le génie de la langue Latine qu'un verbe pris ainsi en commun, & sous-entendu. Horace nous en fournit encore un exemple, Ode I. Liv. III. où le mot *feliciter* gouverne huit vers, avec quatre expressions différentes: ce qui est le cas dont il s'agit.



HYMNUS AD MERCURIUM.

O D E X.

MERCURI facunde, nepos Atlantis,
 Qui feros cultus hominum recentum
 Vocē formasti catus, & decora
 More palæstre:

Te canam, magni Jovis & Deorum
 Nuntium, curvæque lyre parentem:
 Callidum, quidquid placuit, jocosō
 Condere furto.

Te, boves olim nisi reddidisses
 Per dolum amotas, puerum minaci
 Vocē dum terret, viduus pharetra
 Risit Apollo.

CETTE Ode paroît avoir été composée pour une fête de Mercure.

1 *Mercuri facunde*] Pour comprendre la raison de tous les attributs qui ont été donnés à Mercure, il faut se souvenir que les Anciens ont imaginé ce Dieu sur ce qu'ils avoient lu de Chanaan & de Moïse. Chanaan en Hébreu signifie *Marchand*, & c'est la marchandise même qui a donné le nom à Mercure, qui présidoit au commerce, & qui étoit invoqué par les Marchands dans les achats, dans les ventes & dans les comptes.

Nepos Atlantis] Parcequ'il étoit fils de Maja fille d'Atlas, qui est le même qu'Enoch.

2 *Hominum recentum*] Des premiers hommes qui furent après le deluge.

3 *Vocē formasti*] Mercure a été estimé le pere de l'éloquence à cause du même Chanaan, parceque les Phéniciens furent les premiers qui porterent les lettres en Grece, & que Mercure enseigna le premier à les former. *Vocē* est donc ici pour ce que les Grecs disent λόγος, d'où Mercure a été appelé λόγιος, c'est-à-dire, *éloquent*. Et sur cela j'ai remarqué que les Anciens ne disoient pas seulement λόγιος. E'μῦν, l'*éloquent* Mercure; mais aussi λόγιος seul, l'*éloquent*. On en trouvera des exemples dans Lucien.

Catus] Quelques Anciens ont expliqué *catus*, *sapiens*. Mais Varron a condamné cette explication, en nous assurant que *catus* étoit un mot Sabin, qui signifioit seulement *acutus*, fin.

Et decora more palæstre] Le savant Heinfius a corrigé *decora humore palæstre*, pour signifier l'huile dont

on se servoit dans cet exercice. Mais il s'est trompé visiblement; car, *mos palæstre*, n'est autre chose qu'*institutio palæstre*, l'institution de la lute, comme Monsieur le Fèvre l'a remarqué. Horace l'appelle *decora*, parcequ'elle forme le corps en le rendant souple, & qu'elle lui donne de la grace. Virgile a dit de Mercure, & *membra decora juvenis*, où Servius a fort bien écrit: *Membra decora, quia palæstre Deus est*. Virgile dit de Mercure qu'il a les membres beaux, bien pris, parcequ'il est le Dieu de la lute. Après quoi il rapporte ce même passage.

5 *Magni Jovis & Deorum nuntium*] Nous favons par l'Ecriture que Chanaan étoit le serviteur des serviteurs de ses freres. Et c'est cela même que les Païens ont dit de Mercure, qu'il étoit le valet des Dieux. Aussi les Phéniciens l'appelloient *sumes*, & les Toscans *camillus*, c'est-à-dire, *puer*, *minister*, *valet*, qui sert. Voyez Festus sur *camillus*. Et lorsque les mêmes Païens ont donné à Mercure la qualité d'Interprete & de Messager des Dieux, il est visible qu'ils ont eu égard à la fonction de Moïse, qui rendoit tous les jours au peuple les oracles qu'il avoit reçus de la bouche de Dieu.

6 *Curvæque lyre parentem*] Mercure a été appelé le pere de la lire, à cause de Chanaan & des Phéniciens, qui en furent les premiers inventeurs, comme le nom même le témoigne; car la lire fut premièrement appelée en Phénicien *cinyra*. Horace lui donne l'épithete de *curva* pour *cava*, en Grec, *coîle*, creuse. * Par où l'on voit que cette lire creuse étoit différente de celle dont les cordes n'étoient point appuyées sur le

Quin

HIMNE A MERCURE.

O D E X.

PETIT-fils du grand Atlas, éloquent Mercure, qui par vos préceptes, & par l'institution des exercices, avez finement adouci les manières sauvages des premiers hommes; c'est vous que je veux chanter: vous, l'Interprete & le Messager des Dieux, & le pere de la lire, & qui êtes si adroit à dérober en vous jouant tout ce qui vous plaît. Un jour que vous n'étiez encore qu'un enfant, Apollon fut agréablement surpris de se trouver par votre adresse, sans carquois, sans fleches, dans le moment même qu'il vous menaçoit, pour vous obliger de rendre les bœufs que vous lui aviez dérobés. Mais vous faites bien davantage; c'est sous votre conduite que

* Par la coutume de la lute qui forme le corps.

le corps, mais étoient toutes à vuide. Cette lire creuse eût celle qu'on apelloit *testudo*. *

7 *Joco condere furto*] Comme Mercure étoit le Dieu des Marchands, c'est peut-être ce qui a fait dire qu'il étoit aussi des larrons. Il est certain que tout cela est venu de la même source; parceque les Phéniciens ont été toujours connus par leurs fourberies, & par leur mauvaise foi. Homere même en parlant d'eux, a dit:

ποῖνιξ ἦλθεν ἀνὴρ ἀπαίσιλος εἰδὼς
Τραῖσις

Il vint un Phénicien, homme savant dans toute sorte de ruses & de fourberies, grand trompeur.

Mais il est fort vraisemblable, comme le savant Monsieur Huet n'a pas manqué de le remarquer dans son excellent Livre de la Démonstration Evangelique, que l'on n'a donné à Mercure cette qualité de larron & de Dieu des larrons, que par rapport à Moïse, qui commanda à ses Hébreux de prendre tout ce qu'ils pourroient aux Egyptiens. C'est pourquoi Trogue a dit de lui: *dux exulim factus sacra Aegyptiorum abstulit*. Ayant été fait Chef de fugitifs, il déroba les vasaux sacrés des Egyptiens. Mercure n'étoit pas le seul que les Grecs & les Latins invoquoient pour leurs larcins: il auroit été trop embarrassé. On lui donna pour compagnie une Déesse que les Grecs apelloient *Praxidice*, & les Latins *Laverna*. Voyez dans la seizieme Epitre.

— *Pulchra Laverna,*
Da mihi fallere, da justum sanctumque videre.

Belle Laverna, donnez-moi l'adresse de tromper; faites que je paroisse saint & juste.

9 *Te boves olim*] On lit bien que Mercure déroba un jour les bœufs d'Apollon, qui menoit les troupeaux d'Admete. On lit aussi qu'il lui déroba une autre fois ses fleches & son carquois. Mais Horace en joignant ces deux circonstances, a rendu l'action beaucoup plus fine & plus agréable. Au reste, Monsieur Huet a fort bien remarqué que l'on n'a dit de Mercure, qu'il avoit dérobé les bœufs d'Apollon, que sur ce que l'Ecriture rapporte de Moïse, qu'il emmena des bords du Nil, oves & armenta, & animantia diversis generis multa nimis. Des troupeaux de bœufs & de brebis, & toute sorte de bêtes en fort grand nombre. Et cette application a été d'autant plus heureuse, qu'Apollon a été appelé *Siris* & *Osiris*, qui sont justement les noms du Nil.

10 *Puerum*] Car Mercure étoit extrêmement jeune, lorsqu'il fit ces premiers essais de son adresse.

11 *Viduus pharetrâ*] Sur ce mot de Virgile: *Viduasset civibus urbem*, Servius a remarqué que ce mot *viduasset* est fort propre; parcequ'il est appliqué à une ville, qui est du genre féminin; mais qu'Horace s'en est servi ici mal à propos en parlant d'un homme. Sa remarque seroit juste, s'il n'y avoit point d'exemple de *viduus* appliqué de cette façon. Mais Virgile même a dit: *Lacus viduus à lumine Phœbi*. Des lacs vœufs de la lumière du soleil. Ce qui ruine manifestement la remarque de Servius, s'il est vrai qu'elle soit de lui.

Quin & Atreidas, duce te, superbos
 Illo dives Priamus relicto,
 15 Theffalosque ignes, & iniqua Troia
 Castra fefellit.

Tu pias letis animas reponis
 Sedibus : virgâque levem coërces
 Aureâ turbam, superis Deorum
 20 Gratus & imis.

13 *Quin & Atreidas*] Ces quatre vers comprennent l'histoire qui est contenue dans le vingt-quatrième Livre de l'Iliade, quand Priam sortit de Troye, pour aller racheter le corps de son fils Hector.

Atreidas] Les fils d'Atrée, Agamemnon & Ménélas, qui auroient sans doute retenu Priam, s'ils l'avoient trouvé dans le camp. Homer. Iliad. XXIV. vers 686.

Duce te] Mercure par l'ordre de Jupiter mena lui-même Priam jusques à la tente d'Achille, & il assoupit les Gardes & les sentinelles Greques, afin qu'il n'en fût point aperçu. Au retour il lui rendit encore le même office.

14 *Dives Priamus*] Ce seul mot, *dives*, fait toute la beauté de ce passage, & il explique seul toute cette histoire, lorsque Priam sortit de Troye suivi d'un char rempli de présents, qui devoient être la rançon du corps d'Hector. De là on peut juger du discernement d'Horace pour le choix de ses épithètes.

15 *Theffalosque ignes*] Horace met les sentinelles Theffaliennes, pour les sentinelles Greques en général. On pourroit pourtant entendre en particulier les sentinelles mêmes du camp d'Achille.

17 *Tu pias letis*] Comme Moïse avoit eu la charge de conduire le peuple de Dieu dans la terre qui lui avoit été promise, les Païens de même ont donné à leur Mercure le soin de conduire les âmes dans les enfers. Ils lui ont aussi donné un caducée entortillé de serpens, à l'imitation de cette verge de Moïse qui fut changée en serpent, & qui étoit si célèbre chez eux que tout ce qui se faisoit de miraculeux & de surprenant, ils ne manquoient point de le lui attribuer, en disant que cela étoit fait *virgulâ divinâ*, par la verge de Dieu. De cette même verge sont encore venus les sceptres, les bâtons & les baguettes, qui sont des marques de pouvoir & de dignité.

Letis sedibus] Dans les champs Elysées, où étoient
 amana

AD LEUCONOE N.

ODE XI.

TU ne quæseris, scire nefas, quem mibi, quem tibi
 Finem Dii dederint, Leuconoe, nec Babylonios
 Tentaris numeros, ut melius, quicquid erit, pati.

J'E ne fais pas pourquoi Scaliger le pere a cru que cette Ode n'étoit pas d'Horace; car elle est entièrement de son stile, & sent fort la secte dont il faisoit profession. Ce jugement de Scaliger est plutôt un dégoût de malade, que la marque d'un Critique sain.

Ad Leuconoe] Il y a dans quelques manuscrits *ad Leuconoe meretricem, à la Courtisane Leuconoe*. Et l'on prétend que c'est un nom supposé; mais les raisons que l'on en apporte, ne me paroissent pas fort bonnes, & je ne doute point que ce ne soit un nom propre.

1 *Scire nefas*] Parmi les Païens, comme parmi les Chrétiens, il étoit défendu de consulter les Astrologues, & les diseurs de bonne aventure; mais ce n'est pas tant par ce scrupule qu'Horace en veut détourner Leuconoe, que par la vanité même de cet art, & par l'impossibilité qu'il y a d'apprendre par son moyen les choses futures.

2 *Nec Babylonios*] Les Babyloniens ont été toujours fort portés à l'astrologie judiciaire, comme nous le voyons en plusieurs endroits des Livres sacrés. Aussi leur nom a été donné à ceux qui se sont mêlés de
 cette

Sen

que Priam forti de Troye, avec un char rempli de riches presens; évita les fiers Atrides; qu'il passa au milieu des sentinelles Greques, & que sans être aperçu, il traversa le camp ennemi. Enfin, vous mettez en possession^b des lieux bienheureux les ames pieuses, & avec votre caducée d'or, vous assemblez cette troupe légère, en rendant votre ministère agréable à tous les Dieux du ciel & à tous les Dieux des enfers.

^b Des lieux joyeux.

amœna piorum concilia; les agréables assemblées des justes. Horace les appelle, *lætæ sedes, demeures joyeuses*; comme Virgile, *lætæ arva, champs joyeux*; *locos lätos, lieux joyeux.* Et il semble que l'un & l'autre ont voulu expliquer le mot *Elysée*. Car sur le rapport que les Phéniciens firent à Homère de la fertilité & de la bonté du terroir de l'Andalousie, qu'ils appelloient *terra alixuth* ou *elixuth, terre de joie*, il

plâça là ses champs Elysées. Voyez Strabon, Livre I. & III.

¹⁸ *Virgâque auræa*] Les Grecs ont appelé Mercure *Chrysorapis, qui a une verge d'or.*

Coercet] Horace donne ici une image de Mercure, comme d'un berger qui rassemble son troupeau avec sa houlette, & qui l'empêche de s'écarter: c'est au moins comme j'entens ce passage.

NOTES SUR L'ODE X. LIV. I.

¹ *Mercuri facunde, nepos*] J'ai toujours été choqué de voir dans presque toutes les éditions *facunde* séparé de *nepos* par une virgule. Le P. S. la met après *Mercuri*, faisant de *facunde* l'épithète de *nepos*, & c'est ainsi sans doute qu'Horace a écrit. Mais il faut être Poète pour en être persuadé.

¹⁴ *Ilio relicto*] Le P. S. lit *relictâ* après M. Cunningham; & pour justifier cette leçon, il renvoie à

l'Ode IX. Liv. IV. où il y a *Ilios vexata*. Les Latins disoient *Ilium* au neutre, & *Ilios* au féminin. Cependant on ne trouve point cela dans Virgile, qui dit *sub Ilio alto*. D'ailleurs comment prouver que dans cet endroit d'Horace, *Ilio* vient d'*Ilios* plutôt que d'*Ilium*. Il faut donc dire comme l'Italien: *Il credere à cortesia.*

A L E U C O N O E.

O D E X I.

LEUCONOE, ne vous informez point du jour & de l'heure de notre mort; cette curiosité est défendue, & ne consultez point les calculs des Babylo-niens; préparez-vous seulement à tirer le meilleur parti que vous pourrez de

cette science; car ils ont été nommés *Babyloniens, Chaldéens.*

³ *Numeros*] Les Astrologues faisoient leurs supputations avec des jettons & avec leurs doigts, comme nous l'apprenons d'une épigramme Greque sur un Astrologue:

Ος ὃ λαβὼν Ψηφίδας ἐπὶ πίνακος τὸ πυνάξων
Δακτύλα τὰ γνάμψων. θβίξας Καλλίγανι, &c.

Qui prenant des jettons, les arrangeant sur une table
& courbant ses doigts, dit à Calligènes, &c.

Tom. I.

Mais il vaut encore mieux entendre par ces calculs les éphémérides dont les Chaldéens se servoient pour dresser leurs figures, qui demandent une exacte supputation des mois & des jours. Il y a un passage d'Ilaïe qui sert de commentaire à ce vers d'Horace. Dieu parle à Babylone, & lui dit: *Deficisti in multitudinis consiliorum tuorum; sicut & sapient te augures carli qui contemplantur sidera, & supputabant menses ut ex eis annuntiarent ventura tibi.* chap. XLVII. 13.

Ut melius, quidquid erit, pati] Ce passage est expliqué diversément. Les uns veulent que cet *ut* soit

H

pour

5 *Seu plures hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam,
Que nunc oppositis debilitat pumicibus mare
Tyrrhenum: sapias, vina liques, & spatio brevi
Spem longam refeces: dum loquimur, fugerit invida
Ætas: carpe diem, quamminimum credula postero.*

pour *quand*, les autres pour *cum*. Mais je crois qu'Horace s'est servi d'un infinitif pour un impératif, à la manière des Grecs, & que pour *patere*, il a dit *pati*.

5 *Que nunc*] L'hiver fait rompre les flots contre les rochers; parcequ'alors les eaux sont beaucoup plus grossières & plus agitées. * Ce sens est fort naturel. Cependant M. l'Abbé Couture, mon Confrere dans l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, homme très estimable pour son grand savoir, & plus estimable encore par ses moeurs & par sa sagesse, a cru devoir donner un autre sens à ce passage. Il a donc cru qu'Horace disoit; soit qu'il nous reste encore un grand nombre d'années, ou que celle-ci soit la dernière pendant laquelle vous voyez les Romains occupés à retrécir la mer par les pierres qu'ils y jettent, pour se bâtir des maisons agréables. Et il prétend que c'est la même chose que ce que ce Poète a dit dans l'Ode I. du Liv. III.

*Contracta pisces æquora sentiunt
Jactis in altum molibus:*

Les poissons sentent la mer retrécie par les grandes masses de pierre que l'on a jetées dans son sein.

Oppositis pumicibus, dit-il, est ici synonyme à *jactis molibus*, & *debilitat mare* répond parfaitement à *contracta æquora*. J'ai beaucoup de déférence pour les sentimens d'un homme si éclairé. Mais ici j'ose dire qu'il se trompe, & qu'il n'a pas pris garde d'assez près aux termes dont Horace se sert. Ce Poète ne parle pas de l'année en général, il particularise la saison, il parle de l'hiver. *Seu tribuit Jupiter ultimam hyemem. Ou que ce soit le dernier de vos hivers*. Les Romains choisissent-ils l'hiver pour aller bâtir dans la mer de Bayes? D'ailleurs Horace auroit-il pu dire que des bâtimens jetés dans la mer, l'affoiblissent? Au contraire en retrécissant son lit ils ne pouvoient que la rendre plus furieuse. C'est en vain qu'il veut faire signifier à ce *debilitat*, diminue, retrécit; car c'est ce que ce mot n'a jamais signifié, & le passage qu'il cite de Martial, qui appelle un vase fêlé ou écorné, *opus pugna debile*, n'y vient point du tout. Au lieu que *debilitat* dans le sens que je lui ai donné, *affaiblit, brise*, est très beau & fait une image fort vive. Horace dit que l'hiver affaiblit les flots, parceque la tempête, en les poussant contre les rochers qui bordent le rivage, fait qu'ils s'y brisent & sont repoussés. La Dissertation de M. l'Abbé Couture est pourtant fort belle & très digne

DE AUGUSTO.

ODE XII.

*QUEM virum aut heroa lyra vel acris
Tibi sumes celebrare, Clio?
Quem Deum? cujus recinet jocosa*

Nomen

C'EST une des plus belles Odes d'Horace. Je crois qu'elle fut faite quelque tems après la bataille d'Actium, & après que le Sénat eut ordonné que l'on adresseroit des himnes à Auguste, comme aux Dieux immortels.

1 *Quem virum*] Horace a imité la seconde Ode des Olympioniques de Pindare, qui commence:

*Ἀναξίερης ὅστις ὕμνῳ
τίνα θεόν, τιν' ἥρωα,
τίνα δ' ἀνδρᾶ κίχας ἴσομεν;*

Himnes sacrés, qui règnent sur la lire, quel Dieu, quel Héros, ou quel homme chanterons-nous?

Mais

tout ce qui vous arrivera. Soit que Jupiter vous accorde une longue fuite d'années, ou qu'il ait résolu que ce soit le dernier de vos hivers, où les flots se brisent contre les rochers qui s'opposent à leur violence; vivez contente, coulez votre vin, & donnez des bornes plus étroites à vos espérances: l'âge envieux s'est déjà éloigné de nous dans le moment que nous parlons. Jouissez donc en repos du jour présent, sans vous attendre au lendemain.

digne d'être lue. On la trouve dans les *Mémoires de Littérature de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres*, Tom. II. pag. 333. Ed. de Paris, & Tom. III. pag. 413. Ed. d'Amst. *

Pumicibus] Les vieux rochers creusés.

6 *Mare Tyrrhenum*] La mer qui est entre l'Italie, la Sardaigne & la Sicile.

Sapias] Quelques Interpretes sous-entendent *fi. Si sapias*. Mais je crois que *sapias* est ici pour *tuâ sorte contenta vivas*. Vivez contente de votre condition. On sous-entend *velim*.

Vina liques] Les Anciens avoient accoutumé de philtrer leur vin, & ils avoient à cet usage des sacs

comme nos chausses d'hipocras. L'étré y mettoient de la neige & de la glace, pour faire rafraichir le vin que l'on y faisoit passer.

Et spatio brevi] Comme dans l'Ode IV. *Vita summa brevis*.

8 *Carpe diem*] Horace a heureusement expliqué le *καρπίζω* d'Epicure. Ce mot emporte non seulement, jouir de quelque chose avec plaisir, mais encore en tirer tout ce qu'il y a de bon. Et il est emprunté des abeilles, qui choisissent ce qu'il y a de plus pur dans les fleurs. Le Glossaire l'a heureusement exprimé par *ἐξαρτίζω*, *destourer*.

NOTES SUR L'ODE XI. LIV. I.

3 *U^t melius*] Il n'y a point ici de difficulté, suivant le P. Sanadon. Tout le mystère se réduit à une ellipse du verbe *est*, que les Poètes emploient assez ordinairement. La construction est, *ut melius est: quando melius est pati quicquid erit!*

5 *Quæ nunc oppositis debilitat*] Le P. S. entend cet endroit comme l'Abbé Couture, & peu importe,

dit-il, qu'on explique *debilitat* par *frangit*, *cotect*, *compescit*, ou qu'on lui donne la signification d'*immunit*, *contrahit*, *angustat*. Le sens est toujours le même. J'ajoute que pour peu qu'on examine avec attention ce passage, on remarquera aisément qu'Horace a voulu caractériser l'hiver dont il parle. Or le sens que M. Dacier lui donne, convient à tous les hivers,

POUR AUGUSTE.

ODE XII.

MUSE, quel homme, quel Heros, quel Dieu choisirez-vous pour le chanter sur votre lire, ou sur votre flute? De quel nom allez-vous faire reten-

tir

Mais l'ordre d'Horace est plus beau & plus naturel: *Quel homme, quel Heros, quel Dieu?*

Heros] Horace & Pindare placent fort bien le Heros entre les Dieux & les hommes.

Lyrâ vel acri tibiâ] On remarque que la lire étoit pour les louanges des Dieux, & la flute pour celles des hommes. La flute avoit le son aigu; c'est pourquoi il a dit *acri tibiâ*.

2 *Sumes*] Torrentius aime mieux *sumis* & *recinit* au présent, comme il a trouvé dans quelques manuscrits. Mais le futur me plaît davantage. Il est même dans Pindare, *καλαδίζομεν*.

Clio] Il a choisi cette Muse, parceque c'est à elle que les Anciens ont laissé le soin d'écrire les grandes actions.

Nomen imago,
Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo?
Unde vocalem temerè insequuta

Orphea sylvæ,
Arte maternâ rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum & auritas fidibus canoris
Ducere quercus.

Quid priùs dicam solitis parentis
Laudibus? qui res hominum ac Deorum,
Qui mare & terras, variisque mundum
Temperat horis?

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum:
Proximos illi tamen occupavit

Pallas honores.

Prelus

4 *Imago*] Les Latins ont appelé l'écho *imago*, comme les Grecs εἰκὼν. Les Hébreux l'appellent *fille de la voix*.

5 *Heliconis*] L'Helicon est une montagne consacrée aux Muses, sur la frontière de la Phocide, au-dessus du golphe de Corinthe, près du Parnasse.

6 *Pindo*] Le Pinde est une montagne de la Thessalie; mais elle est mal placée dans nos Cartes, si le passage de Strabon n'est point corrompu, où il dit qu'elle a les Macédoniens au Septentrion, les Perrhoëtes au Couchant, & les Dolopes au Midi.

Hæmo] L'Hémus est une montagne de la Thrace.

7 *Unde vocalem*] Les six vers qui suivent, sont nés du mot *Hæmus*, qui a fait souvenir le Poète de l'histoire d'Orphée.

Vocalem] Parcequ'Orphée chantoit en jouant de la lire.

8 *Orphea*] L'histoire d'Orphée est assez connue. Il étoit de Thrace; & si habile dans la musique & dans la poésie, qu'il passa pour fils de Calliope & d'Apollon.

9 *Arte maternâ*] Sa mere Calliope l'avoit instruit dans l'art de chanter. Calliope, c'est-à-dire, *qui a la voix belle*.

11 *Blandum*] Horace s'est servi de ce même mot en même sens, dans l'Ode XXIV.

Quid si Threicio blandius Orpheo

Auditam moderare arboribus fidem.

Quand vous toucheriez la lire plus tendrement qu'Orphée, qui se fit entendre aux arbres, &c.

Aussi *blandus* est proprement *doux*, qui attire par les charmes de sa voix, & par la douceur de l'harmonie. Et de là il a été employé généralement pour *doux*; *blandiloquus*, *doucereux*; *blanditias dicere*, dire des douceurs.

Auritas] *Qui ont des oreilles*. Voyez Festus. Cette épithète fait ici une grande beauté; Horace donne des oreilles aux chênes, comme l'Ecriture en donne à la terre, à la mer, aux cieus & aux montagnes.

Fidibus canoris] Virgile a employé ces mêmes mots en parlant d'Orphée:

Threiciâ fretus citharâ, fidibusque canoris.

Se confiant sur sa lire & sur ses cordes harmonieuses.

12 *Ducere*] C'est une phrase Greque, *blandum ducere*, comme dans l'Ode X. *callidum condere*.

13 *Solitis parentis*] Il y a dans quelques éditions *parentum*. Mais outre que les anciens Grammairiens citent ce passage comme je l'ai écrit, il est certain que ce *parentum* en gêne entièrement le sens, & le rend dur. *Parentis*, c'est-à-dire, de Jupiter, qui est appelé *pater*, *pater*, pere, créateur. *Solitis laudibus*, parceque c'étoit une coutume généralement reçue

tir les échos des sombres montagnes de l'Helicon, du Pinde, ou du froid Hé-
mus ? d'où les forêts suivirent * en foule le chant d'Orphée, qui savant dans
l'art de sa mere Calliope, arrêtoit le rapide cours des fleuves, calmoit l'im-
pétuosité des vents, & par la douceur de son lut, menoit partout avec lui
les chênes attentifs à son harmonie. Mais par où dois-je plutôt commencer
que par les louanges mêmes du pere du jour, qui par sa providence gou-
verne les hommes & les Dieux, la terre & la mer, & tempere le monde
par des saisons différentes ? Aussi ne voit-on rien de si grand que lui, rien
qui lui ressemble, rien qui en approche. Pallas a pourtant obtenu des hon-
neurs & des avantages peu differens des siens. Je ne vous oublierai point,
courageux Bacchus ; ni vous, *chasse* Diane, qui faites une cruelle guerre aux
bêtes.

* En desordre.

que de commencer les himnes par les louanges de Jupiter.

15 *Variisque mundum temperat horis*] Les heures, chez les Grecs & chez les Latins, sont prises non seulement pour ces vingt-quatre parties qui composent le jour ; mais encore pour toute sorte de tems, & particulièrement pour les quatre saisons, comme ici & dans Homere, qui les fait aussi par cette raison portieres du ciel.

17 *Unde*] Les Interpretes expliquent cet *unde*, à quo, duquel ; mais je crois qu'il est pour aussi. Le sens en est plus beau.

18 *Nec viget quidquam simile*] Dans Homere, Jupiter dit souvent qu'il n'y a point de Dieu semblable à lui, ni qui lui puisse être comparé. Et comme c'est le langage de Dieu même dans les Livres du vieux Testament, il y a de l'apparence que c'est dans ces mêmes Livres qu'Homere a reconnu cette Majesté souveraine.

19 *Occupavit*] J'avoue que j'avois été frappé de la correction d'Heinsius qui lisoit *occupabit* ; elle occupera dans mes vers les premiers bonheurs après Jupiter. Et je croyois cette correction si sûre qu'elle ne me paroïssoit pas avoir besoin d'autre preuve. Mais après avoir bien réfléchi sur ce passage, & avoir examiné autant que j'en suis capable la suite de l'Ode, & tâché de suivre l'esprit poétique & l'enthousiasme dont elle est pleine, j'ai vu que ce n'étoit nullement le sens d'Horace, & qu'il ne falloit rien changer. Il y a ici une adresse merveilleuse. Horace vient de dire

qu'on ne voit rien de si grand que Jupiter, rien qui lui ressemble, rien qui en approche ; *Nec viget quidquam simile aut secundum*. Ces derniers mots étoient injurieux à Minerve, dont les Anciens ont dit qu'elle étoit la vertu de Jupiter, qu'elle avoit même pouvoir que lui & tous les mêmes privilèges. Pour corriger donc en quelque maniere sa pensée & son expression, il ajoute :

*Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.*

Pallas a pourtant obtenu les bonheurs qui approchent le plus de ceux de Jupiter.

Comme s'il disoit, quand je dis qu'il n'y a rien qui approche de Jupiter, j'en excepte Minerve, & je me souviens fort bien que, par le droit de sa naissance, elle a été mise en possession des glorieux avantages qui approchent le plus de ceux de Jupiter, car elle est née de lui seul sans le secours d'une mere, &c. C'est la véritable explication, & par là Horace donne à Minerve dans ses vers la même place que Jupiter lui a donnée dans la Nature, & il la lui donne sans l'annoncer & sans le promettre, comme Heinsius le vouloit. Il ne reste plus qu'à prouver que Minerve a été placée par les Anciens dans le haut rang dont Horace parle, & cela n'est pas malaisé : il ne faut que l'hymne de Callimaque sur les bains de Pallas, qui est une des plus belles pieces de l'Antiquité. On voit dans cet hymne que

*Præliis audax neque te filebo,
Liber, & sævis inimica virgo
Belluis : nec te metuende certâ,
Phæbe, sagittâ.*

25 *Dicam & Alceiden ; puerosque Leda,
Hunc equis, illum superare pugnis
Nobilem : quorum simul alba nautis
Stella refulsit,*

30 *Defluit saxis agitatus humor :
Concidunt venti, fugiuntque nubes ;
Et minax, quod sic voluere, ponto
Unda recumbit.*

*Romulum post hos prius, an quietum
Pompili regnum memorem, an superbos
35 Tarquint fasces, dubito, an Catonis
Nobile letum.*

Minerve donne l'esprit de prophétie, qu'elle prolonge la vie, qu'elle procure la félicité après la mort, que tout ce qu'elle promet & autorise d'un signe de tête, est irrévocable & arrive inmanquablement ; car, ajoute le Poëte, elle est la seule à qui Jupiter ait accordé ce glorieux privilège d'être en tout comme lui, & de jouir des mêmes avantages.

— Εἶπε μὲν Ζεὺς τὴν θυγατέρα
Δῶκεν Ἀθανὰ παρὰ πᾶσι πᾶσι φέρειν
Δαίμονες, μάλιστα δ' ἔτις ἔτις δῖον.

Ce seul exemple fait voir avec quelle attention & quelle sagesse il faut lire les ouvrages des grands Poëtes, quand on se mêle de les expliquer.

21 *Præliis audax*] Voyez l'Ode XIX. du Livre II. & le passage où il dit que Bacchus donne de la force au pauvre, addit cornua pauperi. * M. Bentley rapporte ce *præliis audax* à Pallas du vers précédent, parce, dit-il, qu'on ne peut pas dire de Bacchus qu'il étoit *præliis audax* ; car il assure au contraire qu'il étoit fort poltron. Cela n'est-il pas bien imaginé ? *

22 *Liber*] Bacchus a été appelé *Liber*, parce, dit-on, qu'il nous délivre des chagrins qui nous travaillent. Mais c'est plutôt parce qu'autrefois en Orient les Princes & les Rois étoient appelés *liberi*, libres.

Virgo] Diane, que les Grecs appellent meurtrière de bêtes, à cause de la chasse qui faisoit toute son occupation.

23 *Certâ sagittâ*] Certaine, qui ne manque point.

Regu-

25 *Alceiden*] Hercule fut appelé *Alcide*, d'Alcée père d'Amphitryon.

Puerosque Leda] Leda, femme de Tindare, eut de Jupiter Castor & Pollux.

26 *Hunc equis, illum superare pugnis*] Il a traduit ce vers d'Homère.

Καστορὶ ἱππὸδραμον ἔχων ἄγαθόν Πολυδευκίᾳ.

Castor bon cavalier, & Pollux bon athlète.

27 *Alba*] Blanche, c'est-à-dire salutaire, heureuse. Voyez l'Ode III. vers 2.

28 *Stella*] *Stella* pour *stellæ* au pluriel. Car s'il n'avoit paru qu'une seule étoile, c'étoit un signe de tempête ; aussi voit-on toujours les deux étoiles dans les anciennes médailles de Castor & de Pollux. Horace a dit de même ailleurs *hardus* pour *hardi*, dans l'Ode I. du Livre III. en parlant de la constellation des chevreaux.

29 *Defluit saxis*] Horace donne ici une belle image du calme qui suit la tempête : car les eaux sont encore longtems à s'écouler de dessus les rochers qui en avoient été couverts.

Humor] Ces mots *humor*, *liquor*, *stagnum*, *lacus* sont fort souvent employés pour les eaux de la mer. Ils sont même pompeux & fort nobles, comme dans ce vers :

Qua medius liquor Europen secernit ab Afro :

où la mer sépare l'Europe de l'Afrique.

bêtes; ni vous, Apollon, qui êtes si redoutable par vos traits que vous lancez avec une si grande justesse. Je parlerai d'Alcide. *Je parlerai des fils de Lédæ, Castor & Pollux*, dont le premier est si célèbre par les victoires qu'il a remportées dans les combats à cheval; l'autre par celles qu'il a obtenues dans les exercices du ceste, & qui sont tous deux si favorables aux matelots, qu'aussitôt que leur étoile a paru, les eaux s'écoulent des rochers qu'elles avoient couverts, les nuages se dissipent; & par leur ordre les flots, qui sembloient menacer le ciel, retombent doucement dans la mer. Continuerai-je par Romulus, ou par le paisible regne de Numa; par les superbes faisceaux de Tarquin, ou par la généreuse mort de Caton? Ma Muse prendra un singulier plaisir

Ce *liquor* rend l'expression d'Horace beaucoup plus grande que s'il s'étoit servi de tout autre mot.

31 *Ponto unda recumbit*] *Ponto* est au datif, qui est beaucoup plus pompeux que l'accusatif. C'est pourquoi Virgile ne manque jamais de s'en servir :

— *It clamor caelo : portusque subimus
Chaois.*

Et ailleurs.

33 *Quietum Pompili regnum*] Le regne de Numa-Pompilius fut aussi paisible que celui de Romulus l'avoit été peu. Voyez Tite-Live, Liv. I. Chap. XXI. & Florus, Liv. I. Chap. XI. Aussi Plutarque écrit dans la Vie de Numa, que le temple de Janus demeura toujours fermé pendant l'espace de quarante-trois ans. Quel bonheur pour le Prince & pour ses peuples!

34 *Superbos Tarquini fasces*] Ce mot *superbos* a fait croire qu'Horace parloit de Tarquin le Superbe, septième Roi de Rome. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il eût voulu louer un homme qui n'étoit parvenu à l'Empire que par le meurtre de son beau-père. Horace parle assurément du vieux Tarquin, qui fut le cinquième Roi de Rome, qui subjugué la Toscane, & qui de là apporta le premier à Rome l'usage des faisceaux, des anneaux, des chaises d'ivoire, des habits de pourpre, & de beaucoup d'autres choses qui ont relevé l'éclat & la majesté de cet Empire. C'est aussi pourquoi Horace a parlé particulièrement de ces faisceaux, qu'il appelle *superbos*; parcequ'ils étoient alors la marque de la souveraine dignité.

35 *An Catonis nobile lethum*] Il parle de Caton d'Utique, qui ayant appris que César avoit défait les restes du parti de Pompée, embrassa son fils & ses amis, se retira dans sa chambre, lut pendant deux heures le Livre de Platon, de l'immortalité de l'âme, & se perça enfin de deux coups d'épée. Horace appelle cette mort *noble* & *généreuse*, parceque la plupart des Païens étoient persuadés qu'il n'y avoit que les grands hommes & les Sages qui fussent capables de cette action, & ils auroient cru même violer un corps que d'y toucher pour mettre quelque appareil à ses blessures. Ou plutôt il l'appelle *noble*, parceque Caton se tua pour ne pas se soumettre à son ennemi. Voyez un passage de l'Ode I. du Liv. II. Si l'on en croit Servius, ce n'est pas de ce Caton qu'il faut entendre ce passage de Virgile :

Secretosque pios, bis dantem jura Catonem :

On y voyoit les justes dans un lieu retiré, & Caton qui leur donnoit des loix;

mais de Caton le Censeur: car il y a une faute dans le passage de Servius: *Et Catonem Uticensem intelligit*. Il faut corriger: *Non Catonem Uticensem intelligit*, comme la suite même le prouve. On peut voir ce qui est remarqué sur l'onzième vers de l'Épître XIX. du Liv. I. * Je suis étonné de l'audace de M. Bentlei qui voudroit corriger, *anne Curti nobile lethum*. Il montre par là qu'il est meilleur Courtisan que bon Critique. *

*Regulum, & Scauros, animæque magna
Prodigum Paulum, superante Pæno,
Gratus insigni referam Camænâ,
Fabriciumque.*

*Hunc, & incompitis Curium capillis,
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva Paupertas, & avitus apto
Cum lare fundus.*

*Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Marcelli: micat inter omnes
Julium fidus, velut inter ignes
Luna minores.*

37 *Regulum*] Marcus Attilius Régulus, qui ayant été pris par ceux de Carthage, & envoyé à Rome sur sa parole, pour persuader aux Romains un échange de prisonniers, fut le premier à l'empêcher, & s'en retourna en Afrique, où les Carthaginois le firent mourir fort cruellement. Voyez sur cela un passage admirable dans l'Ode V. du Liv. III.

Scauros] Il met les Scaures au pluriel, parcequ'il y en avoit deux familles: celle des Valériens, & celle des Emiles; Marcus Æmilius Scaurus, & Marcus Valerius Scaurus.

Animæque magna prodigum Paulum] Il parle de Paul-Emile qui, étant Consul avec Varron, combattit contre Annibal près de Cannes, bourg de la Pouille, où plus de quarante mille Romains furent tués.

38 *Prodigum*] Il l'appelle *prodigum*, parcequ'il pouvoit se retirer comme son Collègue; mais il ne voulut pas survivre à la défaite de ses troupes. Pour bien connoître la beauté de cette épithète, il faut se souvenir de cette remarque des Rhéteurs, que les métaphores & les épithètes qui sont empruntées des vices mêmes, sont les plus nobles. Mais il faut avoir une grande délicatesse pour les emprunter heureusement. C'est à quoi Horace réussit mieux que personne, comme ici, & lorsqu'il appelle *atroce* le courage de Caton dans l'Ode I. du Liv. II.

Pæno] Le Carthaginois, pour Annibal.

39 *Camænâ*] Les Muses ont été appellées *Camæni* à cause de leurs chants. Voyez Festus.

40 *Fabriciumque*] C'est ce Caius Fabricius Luscinius, qui combattit contre Pyrrhus, & qui lui découvrit les embûches que son propre Médecin lui dressoit. Voyez Flor. Liv. I. Chap. XVIII.

41 *Incompitis capillis*] Les premiers Romains ne se faisoient point couper les cheveux, comme il paroît par les anciennes statues. C'est pourquoi Ovide les appelle *intensoi*, qui ne sont point tondus. Les barbiers ne commencèrent à être connus à Rome que du tems même de ce Curius. Car Varron rapporte que par une inscription qui étoit dans Ardée, il paroissoit

qu'un certain P. Ticinus Ménas les avoit amenés de la Sicile, l'an de Rome CCCCLIV. Les barbiers apportèrent avec eux tous les raffinemens de leur art; ils enseignèrent à étager les cheveux, à les parfumer, & à les friser avec des fers chauds qu'ils apellerent *calamistra*. Horace oppose donc *incompitis capillis*, ces cheveux négligés de Curius, aux cheveux frisés & calamistrés qu'on vit dans les siècles suivans, & qui furent après regardés comme des marques de mollesse. D'où vient que *calamistrata coma* est toujours prise en mauvaise part dans Ciceron & ailleurs, comme dans Virgile, *crinis vibrati calido ferro*.

Curium] Il parle de Man. Curius Dentatus, qui combattit aussi contre Pyrrhus.

42 *Utilem bello*] Car Curius vainquit Pyrrhus & les Sabins. Fabrice vainquit les Brutiens & les Samnites.

Tulit] *À l'élève*. Ce mot est pris de la coutume des Anciens, qui mettoient leurs enfans à terre, dès qu'ils étoient nés, & ne relevoient que ceux qu'ils vouloient conserver: ce qu'ils appelloient proprement *tollere*; car il leur étoit permis d'exposer les autres. C'est de là qu'Horace a tiré cette belle idée qu'il donne, comme si la Pauvreté avoit elle-même pris ces hommes entre ses bras d'abord après leur naissance, pour les élever & pour les nourrir.

Camillum] Marcus Furius Camillus, qui sauva Rome, & défist tous les Gaulois.

43 *Sæva*] *Cruelle*. Mais Horace ne peut pas appeler la Pauvreté *cruelle*, puisqu'elle avoit formé ces grands hommes. *Sæva* n'est donc ici que *magna*, grande; car les Anciens se servoient de ce mot en ce sens. Ennius: *Induta fuit sævâ stolâ*. Elle étoit vêtue d'un grand manteau. Et Virgile en parlant d'Hector:

Sævus ubi Æacide telo jacet Hector.

Où le grand Hector a été tué par Achille.

Pauper-

plaisir à faire remarquer Régulus, les Scaures, & Paul-Emile, qui prodigua son noble sang à la bataille de Cannes, quand le Carthaginois nous vainquit. Elle se fera honneur de parler de Fabrice, de Curius aux longs cheveux, & de Camille, de ces trois grands hommes que la Pauvreté prit soin d'élever dès leur naissance, & que dans une petite maison proportionnée à un petit fonds de terre qu'ils tenoient de leurs ancêtres, elle forma à ces grandes actions qui ont été si utiles à la République. *Je me sens attirer par Marcellus, dont la gloire croît insensiblement comme un arbre. Je vois d'un autre côté l'astre de Cesar qui brille sur tout, comme on voit la lune se lever parmi les autres feux de la nuit.*

Paupertas] Horace personifie ici la pauvreté. Ce Fabrice, ce Curius & ce Camille étoient fort pauvres; mais cela n'empêcha pas que le premier ne refusât toutes les offres qu'on lui fit de la part de Pyrrhus; que l'autre ne méprisât tout l'argent qui lui fut offert par les Samnites, & que le troisième ne consacrat dans le temple de Jupiter tout l'or qu'il avoit pris à la défaite des Gaulois.

Avitus apto cum lare fundus] Il y a deux grandes louanges dans ces quatre mots. La première *avitus*; c'étoit un bien de patrimoine qu'ils n'avoient point accru par leur ambition. Et la seconde, *apto cum lare*; la maison étoit proportionnée au fonds; sa petitesse répondoit au peu d'étendue des terres qu'ils possédoient, & cela marque une grande sagesse. Aussi Caton donne-t-il ce sage conseil: *Ita ædifices ne villam fundum querat, neve fundus villam.* Bâtissez de manière que la maison ne demande point de terres, ni les terres de maison. *De re rust. cap. III.*

44 *Lare*] Les Lares étoient des Dieux domestiques, que l'on plaçoit ordinairement dans le coin du foyer, qui est encore appelé *la lar* dans quelques endroits du Languedoc. De là on a aussi donné ce nom aux maisons.

45 *Crescit occulto velut arbor ævo*] Cette comparaison est fort belle: un arbre n'est dans sa naissance qu'une petite verge, mais il jette imperceptiblement de profondes racines, il étend ses branches bien loin, &c. Il en est de même de la gloire de Marcellus. Horace a imité ceci de Pindare, qui dit dans l'Ode VIII. des Néméoniques: *Comme on voit les arbres pousser insensiblement, lorsqu'ils sont abreuvés de la rosée du ciel, la vertu croît de même, & se fortifie lorsqu'elle est arrosée des louanges des Sages.*

46 *Marcelli*] Il y a des gens qui croient qu'Horace parle du jeune Marcellus, qui fut neveu, fils adoptif & gendre d'Auguste, & qui mourut Edile à

l'âge de vingt-quatre ans ou, selon d'autres, de dix-huit. Mais parceque ce Marcellus vivoit encore lorsque cette Ode fut faite, & qu'Horace ne loue ici que les grands hommes qui étoient déjà morts en ce temps-là, il n'y a pas d'apparence qu'il ait mêlé parmi eux un jeune homme de dix-sept ans. Je crois donc qu'il faut entendre le grand Marcellus, qui fut cinq fois Consul, qui combatit contre Annibal, qui prit Syracuse, &c. Quoiqu'il y eût cent quatre-vingts ans qu'il étoit mort, sa gloire alloit toujours croissant.

Micat inter omnes Julium fidus] Il y a dans ce passage la même difficulté que l'on a remarquée dans celui de Virgile:

— Et crimine ab uno

Disce omnes.

Et par le crime d'un seul connoissez-les tous.

Car dans l'un & dans l'autre il devoit y avoir *omnia*. Mais voici en deux mots de quelle manière je crois qu'il faut les entendre. Horace met l'astre de Cesar pour Cesar même, & Virgile le crime pour le criminel. Cela est ordinaire dans les Anciens, & n'a pas besoin d'exemple.

47 *Julium fidus*] Dans les premiers jeux qu'Auguste fit à l'honneur de Cesar, une étoile chevelue parut vers le Septentrion, & fut vue pendant sept jours. Le peuple crut que c'étoit l'ame de Cesar reçue dans le ciel, & Auguste pour le confirmer dans cette croyance, fit mettre d'abord une étoile sur toutes les statues de Cesar, & en mit lui-même une sur son casque, comme le jour de la bataille d'Actium, où Virgile dit que les flammes sortoient de ses yeux, & que l'étoile de son pere paroissoit sur sa tête.

— geminas cui tempora flammæ

I

Leta

Gentis humane pater atque custos,

Orte Saturno, tibi cura magni

Casaris fati data: tu secundo

Cesare regnes.

Ille seu Paribos Latio imminentes

Egerit iusto domitos triumpho,

Sive subjectos Orientis oris

Seras & Indos:

Te minor latum reget equus orbem:

Tu gravi curru quaties Olympum;

Tu parum castis inimica mittes

Fulmina lucis.

A D

Lata vomunt, patriumque aperitur vertice fidus.

Velut inter ignes luna minores] Cette comparaison est encore imitée des Anciens; & je me souviens d'un passage de Sapho, qui dit que toutes les étoiles perdent leur clarté, lorsque la lune montre son beau visage, & qu'elle paroît dans son plein.

49 *Gentis humane*] Les vers suivans sont véritablement dans le caractère sublime. Car qu'y a-t-il de plus grand que cette idée? que les Destins ont commis Jupiter pour être le Dieu tutelaire d'Auguste; que ce Prince, quand il aura dompté tous les peuples, ne laissera pas pourtant de reconnoître un Dieu au-dessus de lui, & que se contentant du gouvernement du monde, il ne lui enverra point le pouvoir de promener le tonnerre, & n'entreprendra point de toucher à ses foudres.

Pater atque custos] Dieu ne se glorifie point tant du nom de Créateur, que de celui de Conservateur. C'est pourquoi Horace donne ici ces deux noms à Jupiter, comme il donne le dernier à Auguste, dans l'Ode V. du Liv. IV.

— Optime Romule

Custos gentis.

Tous qui êtes le conservateur, le Dieu tutelaire des Romains.

50 *Tibi cura magni*] L'étoile de Jupiter est fort heureuse; c'est pourquoi Horace lui peut avoir donné le soin d'Auguste, en ayant égard à la figure de sa naissance, qui fut trouvée si belle, que ce Prince voulut qu'elle fût gravée sur des pièces d'argent. Mais on peut fort bien entendre ce passage tout simplement: les Destins ont donné à Jupiter le soin d'Auguste, parceque les Princes sont fils de Jupiter: ce sont les oints du Seigneur, comme parle l'Écriture; c'est pourquoi il veille particulièrement pour eux.

51 *Fati data*] Parceque les Destins ou les Parques avoient résolu qu'Auguste naitroit sous ce signe, ou simplement parceque la sage providence de Dieu veut que les bons Rois, comme sa véritable image & comme ses enfans, soient le principal & le premier objet de ses soins. Horace parle ici selon l'opinion des Stoïciens, qui ont fait dépendre Jupiter du Destin, comme d'une chose qui l'avoit précédé; ou plutôt selon l'opinion de quelques Philosophes de la même secte, qui avoient sur cela un sentiment plus raisonnable, & qui n'ont fait dépendre Jupiter du Destin, que comme les Chrétiens font dépendre Dieu de l'immuabilité de ses décrets.

Tu secundo Cesare regnes] Horace a dit au commencement de cette Ode, que rien n'est semblable à Jupiter, que rien ne lui est second, pour me servir de ses termes:

Nil viget quidquam simile, aut secundum.

Et ici il prie Jupiter de souffrir qu'Auguste soit second après lui. Il n'y a sur cela que deux mots à dire. Dans le premier sens, Horace parle de la nature même de Dieu; & dans le second, il parle de son autorité & de son pouvoir:

Divisum Imperium cum Jovis Caesar habet.

L'Empire est partagé entre Auguste & Jupiter.

53 *Ille seu Paribos*] Un certain Ventidius destitua les Parthes, & tua Pacorus leur Roi; mais cela arriva longtems avant qu'Horace composât cette Ode. Je crois donc qu'il faut entendre ce passage de quelque révolte des Parthes, qui fondirent sur quelque province des Romains.

Latia

nuit. Pere & conservateur des hommes, fils de Saturne, c'est à vous que les Destins ont donné le soin du grand Auguste: réglez; mais souffrez aussi qu'il regne sous vous. Car quand même il aura mené devant son char les Parthes qui menaçoient nos provinces, & quand il aura soumis à ses loix les peuples de l'Orient, les Indiens & les Seres, il vous reconnoitra toujours au-dessus de lui: il se contentera du gouvernement du monde, & vous promenez votre tonnerre sur les nues: vous lancerez vos foudres ennemies sur les bois sacrés qui auront été profanés.

A

^b Avec la pesanteur de votre char vous ébranlerez l'Olympe.

Latia imminentes] Il appelle *Latium* une province des Romains, comme la Syrie, ou l'Arménie.

⁵⁴ *Egerit*] Ce mot donne bien l'idée des triomphes, où les vaincus chargés de chaînes étoient menés devant le char du vainqueur.

⁵⁶ *Seras & Indos*] Ces peuples n'attendirent pas qu'Auguste portât ses armes dans leur pays; car ils lui envoyèrent des Ambassadeurs pour lui demander la paix. Les Indiens sont au-deça & au-delà du Gange, & les Seres sont entre ces mêmes Indiens & la mer Orientale. Suétone les appelle *Scythes*.

⁵⁷ *Te minor*] Horace mit ailleurs à Auguste ce beau mot:

Dis te minorem quod geris, imperas.

Vous ne réglez que parceque vous reconnoissez les Dieux au-dessus de vous, & que vous relevez de leur puissance.

Latium] Il y a dans d'autres *letum*, qui fait un beau sens: l'univers est ravi d'avoir Auguste pour maître.

Æquus] Ce mot est fort beau: il veut dire, qui se contente de son partage.

⁵⁸ *Tu gravi curru*] Voyez un beau passage de l'Ode XXXIV. de ce même Livre.

⁵⁹ *Inimica mittes fulmina*] Cette épithète est très belle: *inimica fulmina*, des foudres ennemies. Par elle Horace anime ces foudres, comme si véritablement elles respiroient la vengeance. Horace imite en tout Homère, qui donne de la vie & du sentiment aux choses les plus insensibles.

NOTES SUR L'ODE XII. LIV. I.

SI cette Ode est belle de la manière dont les Interprètes l'ont entendue, elle l'est bien davantage dans le système du P. Sanadon. Suivant eux, c'est un tas d'éloges cousus bout à bout, sans dessein, sans conduite, sans liaison. Selon lui, c'est l'éloge du jeune Marcellus & d'Auguste, auxquels le Poète propose les plus grands exemples des Dieux & des Heros, & alors on y voit de la liaison, du dessein & de la conduite. Ce nouvel Interprète, dont la sagacité a découvert dans Horace des beautés qu'on n'y avoit point encore aperçues, place cette Ode à l'année 731. avant la bataille d'Actium & la mort de Marcellus.

² *Sumus*] Le P. S. lit *sumis* après M. Bentlei & M. Cuningam, qui en cela ont suivi le plus grand nombre des manuscrits.

⁸ *Sylva*] Le P. S. a mis *rupsit*, pour éviter cette consonance, *temerè insequitur Sylva*. Mais sans parler de la hardiesse de cette correction, pour laquelle il

n'allègue aucune autorité, je ne fais si en cet endroit il a bien consulté son oreille & son Auteur. Horace est plein de ces especes de rimes qui, bien loin de choquer, ont souvent une grace admirable. M. Dacier en a déjà parlé sur le *pavide damæ* de l'Ode II. J'en pourrais citer une infinité d'autres exemples. Mais il n'est pas nécessaire de sortir de cette Ode. On y trouve v. 23. & 24. *certâ sagittâ*; & v. 47. & 48. *ignes minores*. Quant à ces autres consonances:

Aut in umbrosâ Heliconis oris,

Aut super Pindo gelidæ in Hæmæ,

dont le P. S. est aussi choqué, bien loin d'être un défaut, ne seroit-ce pas une adresse merveilleuse du Poète, qui par cette monotonie affectée auroit voulu représenter le murmure de l'écho dont il est question? Ce qui confirme ma conjecture, c'est la consonance

même, qui est triple dans chaque vers. On a remarqué dans Virgile plusieurs vers où le même art a été employé, & ce sont des traits réservés aux grands Poètes. Qu'on lise plusieurs fois de suite & avec force ces deux vers, on sentira ce que je dis.

17 *Unde*] M. Dacier a condamné lui-même le sens qu'il donne ici à ce mot. Voyez la Remarque sur le 33. v. de la Sat. III. Liv. II. où il dit qu'il signifie *à quo*, & cite cette Ode.

31 *Quod sic volueris*] Le P. S. lit, *Di sic volueris*. Il y a diverses leçons de ce passage. Celle-ci paroît la meilleure, comme elle est la plus naturelle.

35 *Tarquinii fasces dubito, an*] Le P. S. a corrigé, *Junii fasces prius, aut*. La correction de *Junii* est de M. Cuningam, & les deux autres sont de ce Pere. Caton d'Utique ne pouvoit être mieux précédé que par Junius Brutus. Celui-ci ouvrit, pour ainsi dire, l'âge de la liberté Romaine, & celui-là le ferma, & ils viennent tous deux à merveille après les premiers fondateurs de la Monarchie chez les Romains. Ce changement donne ici tout un autre lustre. Quant à *prius*, la platitude dégoûtante de *dubito*, & le *prius* du v. 33. sembloient le demander; & pour *aut*, c'est une correction assez indifférente.

38 *Prodigum Paulum, superante Poeno*] Le P. S. lit,

Prodigum, Poeno superante, Paulum.

Telle est la leçon d'un ancien manuscrit. M. Bentley & M. Cuningam l'ont rapellée dans le texte, & le vers en devient plus beau.

45 *Crescit occulto Sc.*] Ce quatrain développe tout le sens & tout l'artifice de la piece, dans le système du P. S. & s'il y a quelque endroit dans ses explications d'Horace où il me paroisse victorieux, c'est dans la critique qu'il fait ici des différens sentimens des Interpretes, & dans les raisons qu'il apporte pour justifier le sien. Il y a eu de tout tems plus d'un parti sur l'explication de ce quatrain. Les uns l'attribuent tout entier à la même personne, les autres le partagent en deux, & ce dernier sentiment reçoit encore des différences. Premièrement ceux qui n'admettent point de partage, reconnoissent le jeune Marcellus pour le seul Heros de toute la strophe. Secondement Torrentius & M. Maillon partagent en deux le quatrain en question. Ils donnent la première partie au jeune Marcellus, & la seconde à Jules César. Troisièmement un autre sentiment est celui de M. Dacier & de M. Bentley. Il n'est différent du précédent que parceque ceux-ci placent le vieux Marcellus au lieu du jeune. Le P. S. examine

A D L Y D I A M.

ODE XIII.

QUUM tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, cerea Telephi
Laudas brachia, vae, meum

Fervens

IL paroît par la fin de cette Ode qu'Horace avoit eu quelque démêlé avec Lydie qui, pour se venger, ne cessoit de parler de Telephus, & de témoigner l'amour qu'elle avoit pour lui. Horace, piqué de jalousie, tâche de se remettre bien avec elle, & de lui donner de l'averfion pour tous les emportemens de son rival; mais ses efforts sont inutiles, jusqu'à ce que par un nouvel engagement avec Chloé, il donne à son tour de la jalousie à Lydie, & se raccommode avec elle par ce moyen. Voyez l'Ode IX. du Livre. III.

1 *Telephi*] Quelques Interpretes ont cru que ce

Telephus étoit le *nominateur* de Livie femme d'Auguste; mais ils ne se sont pas souvenus que cet esclave de Livie étoit né parmi le peuple, & qu'il conjura contre Auguste, au lieu que celui dont Horace parle, étoit un jeune homme, bien fait, savant & de qualité. On n'a qu'à confronter ce que Suétone rapporte dans la Vie d'Auguste, Chap. XIX. avec l'Ode XIX. du Liv. III. & l'Ode XI. du Liv. IV.

2 *Cervicem roseam*] Jule Scaliger n'a pas eu raison de blâmer Horace, comme s'il avoit donné un teint de roses à un cou. Car *rosea* ne signifie que *pulchra*, belle.

a C'étoit chez les Grands un esclave qui leur disoit les noms de ceux qui venoient leur faire la cour, ou qui les saluoient lorsqu'ils passaient dans les rues.

mine & refute ces trois différentes opinions; après quoi il établit & prouve la sienne.

Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de copier ici tout ce qu'il y a d'essenciel dans sa longue & belle dissertation. On peut le consulter lui-même, & je me contenterai de dire en peu de mots, que par le *Marcelli* du v. 46. il entend le vieux Marcellus, & par le *Julium fidus* du 47. le jeune Marcellus, à qui il prouve que ce titre convenoit admirablement, non seulement parcequ'il étoit gendre & neveu d'Auguste, mais encore parcequ'Auguste l'avoit adopté pour son fils. Voici donc comment le P. S. traduit le quatrain en question. *La gloire du vieux Marcellus, loin de s'obscurcir avec le tems, reprend un nouveau lustre dans un de ses descendans, & s'augmente de jour en jour, comme l'on voit un jeune arbre se fortifier par des accroissemens insensibles. Cette nouvelle lumière de la maison des Jules brille entre les premières familles de Rome, comme l'astre de la nuit entre les étoiles. Il est difficile de décider qui l'emporte de la beauté de la traduction, ou de la solidité de la critique.*

46 *Marcelli*] Le vieux Marcellus fut pour sa valeur surnommé l'épée du peuple Romain. Mais rien ne fait mieux son éloge que ce que dit Annibal, un jour

que Marcellus vouloit avoir sa revanche, après un échec qu'il venoit de recevoir. *Pape!* dit-il, *quid hoc homine facias, qui nec bonam nec malam fortunam ferre potest? Solus nec victor finit nos quiescere, nec quiescit ipse victus. Grands Dieux! quel homme est celui-ci, qui n'est content ni de la bonne ni de la mauvaise fortune? qui ne peut ni nous laisser en repos après sa victoire, ni s'y tenir après sa défaite.*

Inter omnes] M. Dacier se donne ici de la peine inutilement. Il faut rapporter *omnes* à *ignes*, qui est ici pour *stellas*, comme *omnes*, dans le passage de Virgile qu'il cite, se rapporte à *insidias*:

Accipe nunc Danaum insidias, & crimine ab uno Disce omnes.

47 *Julium fidus*] Marcellus, tout jeune qu'il étoit, rassembloit en lui toutes les vertus des *Heros*. *Adolescens*, dit Sénèque, *animo alacer, ingenio potens; frugalitatis, continentiae in illis aut annis aut opibus admirandae; patiens laboris, voluptatibus alienus. Bene jecerat nulli cessura ponderi fundamenta.*

55 *Oris*] Le P. S. après M. Bentlei & M. Cuningham, a rétabli *ora*, qu'on trouve dans tous les manuscrits.

A L Y D I E.

O D E XIII.

LORSQUE vous louez en ma présence la blancheur du cou de Telephus, que vous louez la beauté de ses bras, ah! Lydie, je suis dans une colere qu'il

a Ses bras de cire.

belle, qui a de l'éclat, comme le *πέπλος* des Grecs. Voyez Hésych. Virgile s'est servi de la même expression, en parlant de Vénus:

Et advertens rosea cervice resulset.

Et en se détournant elle fit voir la beauté de son cou.

Il nomme ce *roscum cervicem, lactea colla*, en un autre endroit, un cou de lait, comme nous disons, un teint de lait.

Cerea brachia] Servius en rapportant ce passage,

explique, *ces bras de cire, des bras blancs comme de la cire, ou des bras délicats.* Mais cela ne me satisfait point. Horace entend sans doute des bras bien faits, des bras faits au tour, comme nous disons d'un bras rond, qu'il est comme de cire.

Telephi] Cette répétition a ici beaucoup de grace. Horace fait voir par là que le nom de Telephus étoit toujours dans la bouche de Lydie.

3 *Vae*] Je ne suis pas de l'avis du savant Heinsius, qui corrigeoit *nae*; car je trouve l'autre beaucoup plus fort, & plus propre pour un homme plein d'amour & de jalousie.

Fervens difficili bile tumet jecur.

5 *Tunc nec mens mihi, nec color*

Certâ sede manent: humor & in genas

Furtim labitur, arguens

Quàm lentis penitus macerer ignibus.

Uror, seu tibi candidos

10 *Turparunt humeros immodica mero*

Rixæ: sive puer furens

Impressit memorem dente labris notam.

Non, si me satis audias,

Speres perpetuum, dulcia Barbarè

15 *Ledentem oscula, quæ Venus*

Quintâ parte sui nectaris imbuît.

Felices ter & amplius

Quos irrupta tenet copula, nec malis

Divulsus querimoniis,

20 *Supremâ citiùs solvet Amor die!*

A D

4 *Difficili bile*] Ce *difficili* est admirable; il veut dire que je ne saurois souffrir, que je ne saurois digérer.

Jecur] Le foie est le siège des passions: j'en ai fait ailleurs une Remarque.

5 *Tunc nec mens mihi*] Horace rassemble ici les trois principales marques de l'amour & du dépit: le trouble, le changement de couleur, & les larmes.

6 *In genas*] *Gena* est proprement le dessous de la paupière. Les Anciens l'ont pris pour la paupière même, quelquefois aussi pour la joue. Voyez Festus.

7 *Furtim*] A la dérobée, sans que je puisse les en empêcher.

9 *Uror*] C'est le propre mot pour marquer l'amour, le dépit & la jalousie. Terent. Eunuch. Act. III. Sc. I.

12 *Memorem notam*] C'est une expression hardie & belle. Une marque qui se souvient, pour une marque dont l'on se souvient, & qui dure longtemps. Virgile a dit de la même manière après Eschyle:

----- *Memorem Junonis ob iram.*

15 *Oscula*] Ce n'est ici que la bouche, ou ce qu'il a dit plus haut, *labra*, les lèvres. Virgile, *Ovide*, &c.

16 *Quintâ parte sui nectaris*] Horace a dit la cinquième partie du nectar, comme nous disons la quintessence d'une chose, pour ce qu'il y a de plus pur. C'est le seul véritable sens de ce passage. Horace marque par là la bonne odeur qui sortoit de la bouche de Lydie; comme il a dit ailleurs, *fragrantia oscula, una buche parfümée*. Les Grecs ont dit de la même manière d'une chose qui sent bon: *Qui se printem a pris le soin de la tremper dans ses fontaines.*

Ter & amplius] Il fait allusion au proverbe *terque quaterque beati*. Les Grecs *τρίς καὶ τετραπλῆς* après les Hébreux.

20 *Supremâ citiùs solvet*] Il faut sous-entendre *se*, & faire la construction de ce passage de cette manière: *Et quorum amor nunquam divulsus malis querimoniis.*

NOTES

qu'il n'est pas en mon pouvoir de dissimuler. Mon esprit n'est plus dans son assiette ordinaire; je change à tous momens de couleur, & par les larmes qui malgré moi coulent sur mes joues, je découvre assez le feu lent dont je suis brulé. Je suis transporté de dépit & de jalousie, lorsque dans la chaleur du vin, on a meurtri vos belles épaules, ou que ce jeune fou^b a mordu vos levres dans l'ardeur & dans la rage de ses embrassemens. Si vous m'en croyez, vous n'attendrez pas beaucoup de constance & de fidélité d'un homme qui blesse si brutalement une bouche^c que Vénus a parfumée de son nectar le plus pur. *Helas!* de quel bonheur ne jouissent pas les personnes unies par des liens que rien ne peut rompre, & de qui l'amour dure jusques à la mort, sans être jamais interrompu, ni refroidi par des reproches & par des plaintes!

^b Avec ses dents a imprimé sur vos levres une marque qui ne s'effacera de longtems.

^c Que Vénus a imbue de la cinquième partie de son nectar.

HORA.

NOTES SUR L'ODE XIII. LIV. I.

Tumes] Ce *tumes* est fort beau: c'est l'effet naturel de la colère; elle gonfle le cœur.
Virgile:

— *Tumida ex ira tum corda residunt.*

6 *Humor*] Ce mot a ici une signification bien plus délicate & plus énergique que celle de *larmes*. Le Poète ne pleuroit pas dans le sens qu'on entend proprement ce terme. Nous n'avons point d'expression en notre langue pour rendre *humor*; mais les mots *furtim*, *ignibus* & *uror*, peuvent le faire entendre. C'est ainsi que Virgile a dit dans ses Géorgiques:

Interea teneris tepescit in ossibus humor
Æstuat;

Et c'est le terme qu'il y employe presque partout, pour designer l'humidité & le suc de la terre & des plantes.

Sive inde occultas vires & pabula terre
Pinguia concipiunt, sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exudat inutilis humor.

Et pour faire comprendre par un dernier exemple le sens qu'Horace attache ici à ce mot, il suffira de ce que Virgile dit dans un autre endroit du même ouvrage:

— *molis lentus non deficit humor;*

où *humor* ne signifie point la pluie, mais cette humidité imperceptible de l'air, ces légers brouillards qui engraisent les terres pendant la nuit, communément le *serain*, quand c'est le soir, & la *rosee*, lorsque c'est le matin. Or la différence qu'il y a dans cet endroit des Géorgiques entre *humor* & la pluie, est la même qui se trouve dans le passage de cette Ode entre larmes & *humor*.

Lentis] Ce mot ne signifie point ici *lent*, comme M. Dacier l'explique. *Lentis ignibus*, est proprement ce que nous disons, à *petit feu*.

Penitus] Au dedans de moi-même. Virgile, *Æn.*

— *penitusque in viscera lapsus*

Serpentis furiale malum, totamque pererrat.

AD NAVEM, QUA REVEHEBANTUR AMICI IN MARE ÆGEUM.

O D E XIV.

O Navis, referent in mare te novi
Fluctus! ô quid agis? fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus?
Et malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemant? ac sine funibus
Vin durare carina

Possint

ON a été persuadé depuis plus de quinze siècles que cette Ode étoit allégorique, & qu'Horace s'adressoit à la République sous le nom d'un vaisseau. Quintilien a été même le premier Auteur de cette opinion. Mais enfin malgré cette grande autorité, Monsieur le Févre soutient qu'Horace n'a jamais eu cette pensée: & voici sa principale raison. Si c'étoit une allégorie, dit ce grand homme, elle seroit trop scrupuleusement suivie, & trop subtilement importune. Car qu'on prenne un vaisseau pour une République, des flots & des tempêtes pour des mouvements de guerres, & le port pour la tranquillité & pour la paix, cela n'est nullement nouveau, & on l'a souvent fait; mais de pousser une allégorie jusqu'aux dernières minuties, & jusqu'à la rendre puerile ou obscure, c'est ce qu'on ne peut soupçonner, je ne dis pas d'Horace, mais d'aucun Auteur qui ne soit pas très inepte & très méchant Écrivain. On ne voit pas seulement ici un vaisseau, on y voit les flancs du vaisseau, les voiles, les antennes, la quille, le mât, la poupe, les peintures, la matière dont il est fait, le lieu de son origine, &c. On peut voir le reste dans son Epître LIV. du Liv. I. Une allégorie qui remplit toute une pièce est un monstre, & plus encore, si elle descend dans des détails qui ne puissent convenir au sujet qu'elle représente. Monsieur le Févre prouve donc très solidement que cette Ode est purement historique, & que le Poëte s'adresse au vaisseau qui le porta de Philippes en Italie, après la défaite de Brutus, & qui retournoit par la même route avec ceux qui l'avoient accompagné dans ce voyage. Ceux-ci n'ayant pu avoir à la Cour autant de protection qu'Horace, furent obligés de chercher

dans la fuite un asile contre le ressentiment & contre les poursuites d'Auguste. Horace accompagne donc de ses vœux & de ses prières le départ de ce vaisseau, comme il a déjà accompagné celui de Virgile, Ode III. avec cette différence qu'ici de peur de déplaire à Auguste, il ne nomme personne, & s'adresse toujours au vaisseau. Il avoit alors vingt-quatre ans.

1 *O navis*] Catulle & Virgile s'adressent de même à une barque: Homère & Callimaque à Delos. Et les Orateurs s'adressent tous les jours à des murailles, à des sépulcres, & à toute sorte de choses inanimées.

Referent in mare te novi] Parmi ceux qui s'en retournoient sur ce même vaisseau, il y avoit un Pompilus Varus, ami intime d'Horace, qui lui écrivit quelque tems après sur ce même sujet, Liv. II. Ode VII.

*Te rursus in bellum resorbens
Unda fretis tulit æstuosis.*

Pour moi, dit-il, j'ai trouvé un protecteur qui m'a fait obtenir ma grace. Mais vous vous engagez encore sur la mer irritée, pour aller retrouver le reste de notre parti. Tout le monde voit la conformité de ces deux passages.

3 *Nonne vides nudum*] Pour entendre bien tout ceci, il faut se souvenir que ce vaisseau, lorsqu'il portoit Horace de Philippes en Italie, fut fort maltraité de la tempête près du cap de Palinure, vis-à-vis de Velie. Horace nous l'apprend lui-même dans l'Ode IV. du Liv. III.

Devota

HORACE S'ADRESSE AU VAISSEAU, SUR LEQUEL SES AMIS S'EMBARQUOIENT POUR LA MER EGÉE. O D E XIV.

TU vas donc te remettre en mer, mon vaisseau. Ah! que fais-tu? Tiens-toi plutôt dans le port. Ne vois-tu pas que tous tes bancs sont sans rames, que ton mât est rompu par les vents, que tes antennes gémissent, & que sans cordages les vaisseaux ont bien de la peine à soutenir la violence & l'impétuosité des flots? Tu n'as plus de voiles qui soient entières; & quelque

Blessé.

*Devota non extinxit arbor,
Nec Siculâ Palinurus undâ.*

L'arbre funeste qui tomba sur moi ne put me tuer, ni Palinure m'engloutir dans les eaux de Sicile.

Horace trouve donc qu'un vaisseau qui a déjà essuyé une tempête, & beaucoup souffert, n'est guere en état de soutenir encore la mer: c'est pourquoi en termes très poétiques, il lui représente le pitoyable état où il est. L'évidence du sens naturel que je rends par là à cette Ode, n'a pas empêché qu'un Auteur très nouveau, qui a fait imprimer quelques Remarques Latines sur Horace, n'ait voulu soutenir le sens allégorique; & voici la raison principale sur laquelle il apuie son sentiment. Si ce vaisseau étoit si délabré, dit-il, pourquoi ne le radouboit-on pas avant que de le remettre en mer? Ou s'il ne pouvoit être radoubé, pourquoi les amis d'Horace n'en prenoient-ils pas un autre? Voilà une plaisante objection, & qui ne meritoit point de réponse. Mais un savant Hollandois y a répondu depuis peu. Qui est-ce qui ne voit pas que des gens qui craignent le ressentiment d'un Prince, & qui sont obligés de s'enfuir, ne font pas tout ce qu'ils voudroient, & se sauvent comme ils peuvent?

* 5 *Et malus celeri faucibus Africæ*] Le savant Grotius, qui a cru comme Quintilien que cette Ode est allégorique, a trouvé une grande conformité entre le passage d'Horace, & un passage du Prophète Isaïe, qui compare l'armée des Assyriens à un vaisseau. Le Poète dit à son vaisseau, qu'il n'a plus de mât, *malus celeri faucibus Africæ*. Le Prophète dit de même au

lien: *Sic erit malus tuus. Ton mât ne sera point entier.* Le Poète dit: tu n'as plus de cordages. *Sine funibus*, &c. Et le Prophète, *laxati sunt funiculi tui, tes cordages sont relâchés, sont rompus*. Enfin le Poète dit: Tu n'as plus de voiles qui soient entières, non tibi sunt integra lintea; & le Prophète, *ut dilatare signum non queas*, ou comme il y a dans l'Hébreu, *non expandent velum*. Tu n'as plus de voiles que tu puisses mettre. Isaïe XXXIII. 23. Mais cette prétendue conformité ne fait rien contre le sentiment de M. le Févre & le mien. Le Prophète a pu comparer l'armée des Assyriens à un vaisseau, & sa comparaison est fort belle, car elle n'occupe qu'un verset. Et cela n'empêche pas que le Poète n'ait dit au propre ce que le Prophète a dit au figuré.

6 *Antennæque*] Les gros bâtons qui croisent les mâts, & où sont attachées les voiles; c'est pourquoi Virgile les appelle: *Velatas antennas, les antennes voilées*.

Gemant] Ce mot exprime fort bien le sifflement que font ces bâtons pendant la tempête, & lorsque les vents ont rompu les voiles.

7 *Vix durare carinæ possint*] Torrentius a voulu distinguer autrement ce passage, parce, dit-il, que *durare* n'est jamais adif que pour signifier *durcir*, rendre dur; mais ce savant homme ne s'est pas souvenu de ce passage de Virgile du VIII. de l'Eneïde;

--- *patiar quævis durare laborem.*

Je pourai supporter toute sorte de travaux.

K

Tom. I.

Possint imperiosius

10 *Æquor? non tibi sunt integra lintea,
Non Dii, quos iterum pressa voces malo:*

Quamvis Pontica pinus,

Sylvæ filia nobilis,

Factes & genus, & nomen inutile.

Nil pictis timidus navita puppibus

11 *Fidit; tu, nisi ventis*

Debes ludibrium, cave:

Nuper sollicitum quæ mibi tedium,

Nunc desiderium, curaque non levis,

Interfusa nitentes

20 *Vires æquora Cycladas.*

ODE

Où Servius cite ce même endroit d'Horace, & explique fort bien ce *durare*, *sustinere*, *soutenir*.

Carina] *Carina* est proprement la principale poutre du vaisseau, dont elle est la base & le fondement. De là vient que ce mot a été employé pour le fond du vaisseau, & pour le vaisseau entier. * J'entre dans la pensée de M. Bentlei qui a bien vu que *carina* au pluriel ne peut se dire d'un seul vaisseau; c'est pourquoi il faut l'entendre des vaisseaux en général. Il n'en est pas de même de *sunt*; il peut être dit d'un seul vaisseau, car à un vaisseau il n'y a pas seulement les cordes des ancres, il y a les cordages. *

8 *Imperiosius æquor*] Cette épithète est admirable. Catulle dit presque de la même manière: *Impotentia freta*; car *impotentia* n'est autre chose ici, que *valde potentia*, *imperiosa*.

10 *Non Dii*] Parceque la poupe avoit été brisée par la tempête, & c'étoit là que l'on mettoit les images & les statues des Dieux. Ovid.

Accipis & pictas puppis adunca Deos.

Et par cette raison la poupe étoit appelée *tutela*. Voyez Festus sur le mot *Europam*. Mais ce ne peut pas être le sens d'Horace, puisqu'il paroît dans la suite que ce vaisseau avoit encore ses Dieux sur la poupe. Ce passage n'est pas des plus faciles. Voici pourtant ce que je crois qu'Horace a voulu dire. Pendant que notre parti subsistoit encore, & que nos Généraux étoient à la tête de notre armée, il sembloit que nous avions encore des Dieux pour nous; mais par notre desuite nous avons bien connu qu'ils étoient tous du côté d'Auguste, & qu'ils nous avoient tous abandonnés. Tu n'as donc plus de Dieux; car le seul qui te restoit, & dans la clémence duquel tu fondois tes espérances, Auguste t'a entièrement rejeté: il s'est déclaré contre toi; tu n'as donc plus de Dieux que tu puisses implorer, si tu es encore une fois battu de la tempête, &c.

11 *Pontica pinus*] Parceque le pays de Pont étoit abondant en bois propre à faire des vaisseaux, comme il paroît par les anciens Géographes, & par les relations des Voyageurs. Voyez la quatrième pièce de Catulle. Monsieur le Févre a fort bien remarqué que si Horace par ce vaisseau avoit voulu désigner la République, il auroit dit qu'il avoit été bâti d'un bois cru sur les sommets du mont Ida, & nullement dans les forêts du Pont. Car au mont Ida, c'est-à-dire, à Troie, se trouvoit l'origine de l'Empire Romain par Enée, & là tout étoit illustre & grand; au lieu que le Pont étoit un pays grossier & sauvage.

12 *Sylvæ filia nobilis*] Cette expression est noble; & sent fort le caractère Grec, & je ne doute pas même que les Grecs ne s'en soient servis après les Hébreux.

13 *Factes & genus*] Comme Catulle dit, que sa barque se vante d'être des montagnes de Pont dès sa première origine:

--- *Ultimâ ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine.*

14 *Nil pictis timidus*] Il paroît d'ici que les Dieux étoient encore peints sur la poupe de ce vaisseau; & c'est ce qui confirme l'explication que j'ai donnée de ce passage, *tu n'as plus de Dieux*. Horace dit donc ici que ce n'est pas sur la peinture des Dieux qui sont sur la poupe, que les navigateurs s'assurent; mais sur leur protection & sur leur secours: & que ce vaisseau ne doit attendre aucune assistance de ce côté-là, puisque ses Dieux l'ont entièrement abandonné, & qu'il n'en conserve qu'une image & une représentation inutile. Je prie le Lecteur de bien examiner cette explication, avant que de se laisser rebuter par sa nouveauté.

16 *Debes ludibrium*] Horace se sert de *debero*, comme les Grecs de *ὀφείλειν*, *ὀφλισκάνειν*.

parade que tu fasses de l'éclat d'une race & d'un nom fort inutile, d'être un pin des montagnes de Pont, & le fils d'une forêt fameuse, si tu es une seconde fois batu de l'orage, tu n'as plus de Dieux à invoquer. Le matelot, qu'épouvante la tempête, ne s'assure point sur la peinture des poupes. Prends donc garde à toi, si tu ne veux être le jouet des vents; mon cher vaisseau, qui me donnois tant d'ennuis & tant d'inquiétudes il n'y a pas encore longtems, & qui maintenant me causes tant de regrets & tant de soucis, puisses-tu passer heureusement au milieu des brillantes Cyclades.

ODE

17 *Nuper sollicitum*] Ces deux vers suffiroient seuls pour prouver ce qui a été dit dans l'argument. Car on ne sauroit les entendre de la République, sans faire parler Horace d'une manière fort étrange. En effet dans son sens ce *nuper* & ce *nunc*; ce *tadium* & ce *desiderium*, sont des termes opposés, & ils perdent toute leur opposition, si on les explique par allégorie. Voici donc ce qu'Horace a voulu dire, comme Monsieur le Fèvre l'a fort bien remarqué: *Vaisseau, qui me donniez tant d'ennuis & tant de craintes, il n'y a pas encore longtems, pendant que vous me portiez, & que vous étiez batu de la tempête, & en danger d'être pris; & qui me donnez aujourd'hui tant de plaisir, à cause du départ de mes chers amis, & tant d'inquiétude, à cause du danger où ils sont de faire naufrage, ou d'être repris par vos ennemis, &c.*

18 *Desiderium*] Le regret que l'on a pour les absens & pour les morts.

19 *Interfusa nitentes*] Horace joint quelquefois les prépositions avec les noms & les verbes, à la manière des Grecs. Il faut séparer *fusa* *inter nitentes*.

Nitentes] Les Cyclades sont des îles de la mer Egée; elles ont été ainsi nommées, parcequ'elles entourent Delos. Voyez Dionys. & Mela. Mais Horace parle ici des Cyclades & des Sporades, comme les Anciens donnoient ce nom de *Cyclades* aux cinquante-trois îles de la mer Egée, depuis Ténédos jusqu'à Crete. Et c'est l'épithète même de *nitentes* qui le prouve visiblement. Car ce sont proprement les Sporades qui sont blanches & lumineuses de l'argile dont elles sont pleines; ce qui a donné lieu à Denis le Géographe de les comparer à des astres. *Après les Cyclades, dit-il, on voit reluire les Sporades, comme les astres dans un air serin, lorsque le violent Borée a chassé les nuages humides.*

NOTES SUR L'ODE XIV. LIV. I.

SI l'autorité de M. Dacier qui entend cette Ode dans un sens historique, après Muret & le Fèvre, avoit pu éblouir quelqu'un, le P. S. qui lui rend le sens allégorique, qu'on lui a toujours donné, auroit bientôt remédié au mal. Il met la date de cette pièce à l'année 726. pendant laquelle Octavien parut disposé à se démettre du gouvernement de la République. Cette résolution prise sur la fin de l'année 725. deux ans après la défaite d'Antoine, ne fut communiquée au Sénat que dans les premiers jours de Janvier 727. & lorsqu'il avoit été conclu qu'elle n'auroit point lieu. Des conjonctures si délicates exigeoient toute l'adresse & tout le ménagement possible, d'un homme qui étoit dans la faveur du maître, après avoir combattu pour la liberté. C'est ce qu'Horace a fait en se servant d'une allégorie, à la vérité assez obscure pour emba-

raiser les nouveaux Interpretes, mais non pour n'être pas entendue par les Romains. Quant aux preuves de cette allégorie, on peut lire les Remarques du P. S. qui sont trop longues pour trouver place ici. Je rapporterai seulement, mais en abrégé, celles où M. Dacier est réfuté, à mesure que l'occasion s'en présentera. Et pour commencer par l'argument, lorsque M. Dacier avance qu'une allégorie qui remplit toute une pièce, est un monstre, il se trompe manifestement. Car sans alléguer l'Ode suivante, *Passor quam traheret* &c. comme le P. S. qui le premier en a développé le sens figuré, il me suffira de dire que l'Ode V. de ce Livre est, à quatre vers près, entièrement allégorique ou métaphorique, de l'aveu même de M. Dacier. J'ajoute que celle-ci, qui par sa beauté a mérité que Quintilien la proposât pour modèle, seroit sans

l'allégorie un ouvrage froid & puerile, & par conséquent indigne d'Horace : ce qu'il seroit fort aisé de démontrer.

5 *Et malus celeri* &c.] Le P. S. détache ce quatrain du précédent, parceque *vides* ne se peut rapporter à *gemant* v. 6. On ne voit point des gemissemens. Il met aussi *gemunt*, au lieu de *gemant*, après M. Bentlei & M. Cuningam, qui s'appuyent de plusieurs manuscrits & des plus anciennes éditions. Mais il conserve le *possint* du v. 8. non seulement parcequ'il peut être gouverné par *vix*, mais aussi à cause de *sunt* du v. 9. près duquel *possint* seroit un mauvais effet.

7 *Carinæ*] M. Bentlei & M. Dacier s'embarassent ici de bien peu de chose. Les Poètes ont été de tout tems en possession d'employer le pluriel pour le singulier, ou le singulier pour le pluriel. La Baleine & le Centaure, dont parle Virgile, étoient deux bâtimens distingués, qui avoient chacun un front & une quille; cependant le Poète se sert de *frontibus* au pluriel, & de *carinâ* au singulier:

- - - *Nunc unâ ambæ junctisque feruntur
Frontibus, & longâ sulcant vada salsa carinâ.*

Mais quand même il faudroit entendre ici plusieurs vaisseaux au lieu d'un, cela ne détruiroit pas le système allégorique, dit le P. S. & voici comment. Horace dit au vaisseau : *Ton mât est déjà rompu; tes vergues plient sous l'effort des vents, & la furie des flots est telle que tous vaisseaux dépourvus de cables comme toi ne sauroient y résister.* Cette explication, ajoute le P. S. peut fort bien convenir dans le sens figuré à la République, qui étoit si délabrée par les guerres civiles, que nulle République dans le même état n'eût pu se soutenir.

10 *Non Dii*] La force de l'allégorie a entraîné ici M. Dacier lui-même : il ne faut pour en être convaincu que lire sa Remarque sur cet endroit. Mais son explication a toute une autre force dans le système du P. S. On n'a qu'à voir dans Dion la harangue que Médecus fit en 725. sur le dessein d'Octavien. L'allégorie d'un

O D E XV.

PASTOR quum traberet per freta navibus
Idæis Helenen perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera
5 Nereus fata. Malâ ducis avi domum,
Quam multo repetet Græcia militæ,

HORACE se divertit ici à faire prophétiser Nérée sur la ruine de Troye, & ne songe point du tout à instruire par là ses citoyens, comme quelques Interprètes l'ont cru. Il n'y a rien dans l'Ode qui puisse faire deviner en quel tems elle fut faite. Mais par toute la disposition de cette piece, & par cet esprit poétique que l'on y voit éclater partout, je crois que l'on peut conjecturer qu'Horace n'étoit pas alors fort jeune.

1 *Pastor*] Il faut traduire *le berger*, & non pas un *berger*. La raison de cela est que les Grecs & les Latins designoient ainsi Paris, *pâstor*, ὁ βῆκορ.

2 *Traberet*] Ce mot exprime fort bien les tours & détours que Paris fut obligé de prendre, de peur d'être poursuivi; car il alla en Phénicie, & de là en Egypte, &c.

3 *Navibus Idæis*] Car le bois des vaisseaux de Paris avoit été pris sur le mont Ida près de Troye.

4 *Hospitam*] Paris logeoit dans le palais d'Hélène.

Conju- *Hesper* se dit également de celui qui loge & de celui qui est logé, comme notre mot François *bôte*.

3 *Ingrato celeres obruit otio ventos*] Ce passage est assez difficile; car Nérée n'étoit pas le maître des vents pour leur commander avec tant d'empire. Ce n'est pas aussi ce qu'Horace a entendu; mais comme le savant Heinsius l'a remarqué, il a suivi la coutume des Poètes qui tout d'un coup font faire silence à toute la Nature, lorsqu'un Dieu va parler. Callimaque:

Εὐφημίη καὶ σῶντο ἐν Ἀπόλλωνος ἀοιδῇ.

La mer fait silence lorsqu'Apollon parle.

Un ancien Poète avoit dit de la même manière *pausa*, ce qu'Horace a dit *otium*:

- - - *Mundus cæli vastus constitit silentio.*

Et Neptūnus servus undis asperis pausam dedit:

d'un vaisseau à la République y est si détaillée, & elle a tant de conformité avec cette Ode, qu'on diroit que le Poëte auroit pris à tâche de la suivre de point en point, pour faire par là sa cour à son illustre patron, comme M. Masson l'a remarqué.

11 *Pontica*] J'ajouterai ici à ce que dit le P. S. auquel je renvoie, que M. Dacier, après les autres partisans du sens propre & naturel, exige d'Horace une exactitude géométrique, à laquelle un grand Poëte ne s'assujettit pas toujours, comme ce savant Commentateur en convient lui-même, dans ses Remarques sur *decertantem Aquilonibus*, & sur *Adria* de l'Ode III. de ce Livre. On trouve dans Virgile une infinité d'exemples de ces épithètes, vagues à la vérité, mais qui font un bel effet en Latin. Horace même en fournit assez d'exemples; & sans aller plus loin nous avons déjà vu, Ode I. *trabe Cypriâ*, pour toutes sortes de vaisseaux, & *Myrtoum mare*, pour quelque mer que ce soit.

14 *Picis puppibus*] Le luxe & la somptuosité, dit le P. S. font dans un Etat ce que font dans un vaisseau

les peintures & les statues dont il est décoré. Ces vains ornemens rassurent aussi peu un Etat menacé de la guerre, qu'un vaisseau menacé de la tempête.

17 *Nuper felicitum*] La seule véritable opposition qui se trouve ici, savoir entre *nuper* & *nunc*, subsiste avec l'allégorie. Dans le parti de Brutus, Horace souffroit pour la République une inquiétude accompagnée d'ennui, *felicitum tædium*: dans celui d'Octavien, il ressentait la même inquiétude, *cura*, mais mêlée du regret de la félicité dont elle étoit sur le point d'être privée en perdant Octavien: *desiderium*. On peut voir cette explication plus en détail dans le P. S.

19 *Nitentes Cycladas*] Le Poëte soutient l'allégorie jusqu'au bout, & sous l'idée d'une mer orageuse, telle que l'est cette partie de la Méditerranée où sont les Cyclades, il détourne la République de la guerre civile que l'abdication d'Octavien devoit faire appréhender. *Nitentes* est ici pour *quamvis nitentes*: ce qui figure à merveille les espérances flatueuses dont les Grands pouvoient se laisser éblouir.

O D E XV.

QUAND le perfide berger trainoit partout avec lui^a sur ses vaisseaux^b Hélène qui l'avoit reçu dans son palais, Nérée imposa un dur silence aux vents pour lui^b prédire les malheurs qui lui devoient arriver. Tu menes chez toi sous de malheureux auspices celle que toute la Grece ira redemander avec

^a Sur ses vaisseaux du mont Ida.

^b Chanter.

Sol equis iter repressit unguis volantibus:
Consistere amnes perennis, arboris vento vacant.

Tout d'un coup la vaste machine du ciel s'arrêta. Le grand Neptune fit faire silence aux flots impétueux: le Soleil retint ses fiers chevaux: les rivières cessèrent de couler, & les arbres ne furent plus agités des vents.

Et c'est sur cela que Virgile s'est joué fort plaisamment, lorsqu'il a dit à un berger, comme s'il parloit à un Dieu:

Et nunc, ecco tibi stratum silet æquor, & omnes,
Aspice, ventosi ceciderunt murmuris auræ.

Voyez comme pour vous entendre la mer fait silence, & comme tous les murmures des vents ont cessé.

C'est par cette raison qu'Horace appelle ailleurs ce si-

lence, un silence sacré. Horace donc pour dire, que les vents se turent pour laisser parler Nérée, dit par un tour très poétique, que Nérée imposa un dur silence aux vents, pour faire sa prophétie.

5 *Nereus*] Fils de l'Océan & de la Terre.* Quelques Interpretes ont cru qu'Horace avoit écrit *Proteus*; parceque Paris aborda chez lui en Egypte: mais il ne faut rien changer. Horace a choisi Nérée, parceque c'étoit un Dieu plus ancien que Protée, & que par conséquent il étoit plus instruit & que ses prédictions étoient plus sûres; plus certaines & avoient plus d'autorité; car Nérée étoit estimé fort véritable & fort ennemi du mensonge, comme Hésiode a dit de lui: L'Océan engendra Nérée qui fait le mensonge, & qui aime la vérité.

Malâ ducis avi] C'est une métaphore prise de la coutume des Grecs & des Romains, qui par le vol des oiseaux, jugeoient du bonheur ou du malheur de leurs entreprises. Voyez l'Ode III. du Livre III.

- Conjuncta tuas rumpere nuptias,
 Et regnum Priami vetus.
 Eben quantus equis, quantus adest viris
 10 Sudor ! quanta moves funera Dardane
 Genti ! Jam galeam Pallas & egida
 Currusque & rabiem parat.
 Nequicquam, Veneris praesidio ferox,
 Pectus casariam : grataque feminis
 15 Imbelli citharâ carmina divides.
 Nequicquam thalamo graves
 Hastas, & calami spicula Gnoſſi
 Vitabis, strepitumque, & celerem sequi
 Ajacem ; tamen, beu, serus adulteros
 20 Crines pulvere collines.
 Non Laërtiaden, exitium tuæ
 Gentis, non Pylum Nestora respicis ?
 Urgent imparidi te Salaminus
 Teucerque, & Stenelus, sciens
 25 Pugnae ; sive opus est imperitare equis,

Non

l'Ode VI. du Livre IV. & l'Ode X. du Livre V. Au reste, il faut bien prendre garde ici à la transition que fait Horace, en quittant tout d'un coup la narration pour faire parler Nérée. Car son discours auroit languï, s'il avoit ajouté: *Il dit donc.* Voyez le Chapitre XXIII. de Longin.

7 *Conjuncta*] Après l'enlèvement d'Helene les Princes de Grece s'assemblerent en Aulide, & jurent là ensemble de venger Ménélas.

Nuptias] *Nuptia* & *nubere* sont des mots mitoyens, ou équivoques, qui sont employés pour l'adultère, comme pour le mariage légitime.

8 *Regnum Priami vetus*] Le Royaume de Priam ne dura pourtant gueres plus de deux cents ans. Car ceux qui font vivre Dardanus du tems de Moïse, peuvent bien s'être trompés. A leur compte, on trouveroit près de trois cents années.

9 *Eben*] Ce vers est imité d'un passage d'Homere, Iliade II. où Agamemnon, après avoir dit qu'il veut que l'on combatte tout le jour, sans aucun relâche, assure que l'on suera sous les boucliers, que les mains seront fatiguées du poids des lances, & que les chevaux sueront de trainer si longtems les chars.

10 *Dardane Genti*] Les Troyens étoient appellés *Dardaniens*, à cause de Dardanus qui bâtit la ville de Dardania. Dardanus est pour *Trojanus*, comme *Romulus* pour *Romanus*.

11 *Jam galeam Pallas*] Cet enthousiasme est ad-

mirable. Pour marquer que tout ceci arrivera bientôt, il dit qu'il voit déjà Pallas qui prépare toutes ses armes, qui excite sa rage, &c. & toute cette description est prise du V. de l'Iliade, où Homere décrit le casque, l'égide, & le char de Pallas.

Pallas] La Déesse de la guerre. Horace la nomme plutôt que Mars, parcequ'elle favorisoit les Grecs, au lieu que Mars favorisoit les Troyens.

Egida] L'égide étoit une cuirasse. Mais ce nom ne lui est donné que lorsque les Dieux en font couverts ; car lorsqu'elle est à l'usage des hommes, comme dans les anciennes statues des Empereurs, elle est appelée simplement *lorica*. L'égide se prend aussi quelquefois pour le bouclier des Dieux. Homere dit que cette égide avoit des houpes de frange au bas, que la terreur étoit tout autour avec la contention, & le bruit confus des combatans, & que la tête de la Gorgone, ce terrible monstre, étoit au milieu.

12 *Currusque*] Voyez la description de ce char de Pallas dans le V. Liv. de l'Iliade, vers 722.

13 *Veneris praesidio ferox*] Ces trois vers sont encore imités du III. Liv. de l'Iliade, où Hector dit à Paris: *Ta lire, ta chevelure, ta beauté, & toutes les faveurs de Venus, tout cela te seroit inutile, si tu entrais en lice contre Ménélas.*

15 *Carmina divides*] Cette façon de parler a fait de la peine aux Interpretes. Je ne suis point content de ce qu'ils ont dit ; & je crois que *dividens carmina*

avec une puissante armée, qui aura juré de rompre ton mariage, & de ruiner l'ancien Royaume de Priam. Helas! quelle fatigue & quelle sueur pour les hommes & pour les chevaux! que tu vas causer de funérailles à ta nation! Déjà Pallas prépare son char; elle prépare son égide, son casque, elle excite déjà toute sa rage. C'est en vain que t'appuyant sur la protection de Vénus, tu peigneras tes longs cheveux: en vain tu t'amuseras à divertir les Dames avec ta lire, dont le son n'est propre qu'aux pièces tendres & amoureuses. C'est en vain que tu te cacheras dans ton palais, pour te mettre à couvert des piques & des javelots de Crète, pour éviter le bruit confus des combats, & pour te dérober aux poursuites du léger Ajax. Adultere, il faut enfin que tu souilles tes cheveux dans la poussière. Ne vois-tu pas le fils de Laërte, *Ulysse*, le destructeur de ton pays? Ne vois-tu pas Nestor? L'impétueux Teucer de Salamine te suit de près, avec Sthénéus également adroit à combattre ou à conduire lui-même le char, & à rendre obéissans les courriers les plus indociles. Tu connoistras aussi Merion. Voilà le fils de Tydée, le fier Diomède, qui plus vaillant que son père brule d'envie de

^e En vain partageras-tu aux Dames les belles pièces de ton lut, qui n'est point propre aux airs de guerre.

^a De Gnosse.

mina feminis n'est autre chose que jouer du lut pour les Dames, tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, leur chanter & leur jouer à chacune des airs tendres & amoureux, comme il a dit ailleurs, *dividere oscula amicis*, baiser ses amis l'un après l'autre, leur partager des baisers.

16 *Nequicquam thalamo*] Il faut joindre ce *thalamo* avec *vitalis*. Horace fait ici allusion à ce qui se passa dans le combat de Paris & de Ménélas; car comme Paris étoit presque vaincu, Vénus l'enleva & le porta dans une chambre parfumée.

17 *Et calami spicula Gnosii*] Les fleches d'Idoménée qui étoit de Crète. Car Horace dit *Gnosii*, pour *Cretici*, comme Virgile *spicula Cydonia*, pour *Cretica*, parceque Gnosus & Cydon étoient des villes célèbres de Crète où étoient les meilleures cannes pour les fleches. Le mot de *Gnosse* me fait souvenir de la remarque de Monsieur Chevreau, qui dans ses Commentaires sur Pétrone dit que Minerve n'a pas été nommée *Tritogénie*, pour être née à la source du Triton en Crète, comme le veut Diodore de Sicile: ni de la tête de Jupiter, comme le témoignent plusieurs Auteurs; mais parcequ'elle naquit à Gnosse, selon la remarque de Solin, & que Gnosse, comme on le peut voir dans Hésychius, a eu le nom de *Tritta*. Cette remarque m'a paru si nouvelle & si juste, que je n'ai pu laisser perdre cette occasion de la donner au Public, & d'en enrichir ces commentaires.

18 *Strepitumque*] C'est ce qu'Homère appelle *ἰαχὴ*, *αὐτὴ*, le tumulte, ou le bruit confus des combats.

Celerem sequi Ajacem] Homère appelle toujours Ajax, le fils de Telamon, *ταχὺν*, vite, léger à la course.

19 *Adulteros crines*] Servius a écrit que de son tems pour dire un adultere, on disoit *Paris*, comme pour dire un homme vaillant, on disoit *Achille*. Horace a dit, *les cheveux adulteres de Paris*, pour *les cheveux de Paris adultere*. Les Grecs & les Latins se servent heureusement de ces façons de parler, que nous n'oserions imiter dans notre langue.

21 *Exitum tue gentis*] Ulysse fut cause de la ruine de Troie, parcequ'il y mena Achille, qu'il enleva le *Palladium*, & qu'il tua Dolon & Rhésus.

22 *Non Pylium Nestora*] Nestor qui par ses conseils ne contribua pas peu à la prise de Troie: il étoit né à Pylos ville du Peloponèse, près du fleuve Amathus en Arcadie.

23 *Salaminius Teucer*] Teucer fils de Telamon. Il étoit de l'île de Salamine, aujourd'hui *Coluri*, au-dessus du Peloponèse, dans le golphe Saronique.

24 *Sthenelus*] Fils de Capanée. Il fut compagnon de Diomède, qui avoit tant de confiance en lui, qu'il dit un jour que si tous les Grecs quitoient le siège de Troie, il y demeureroit seul avec Sthénéus jusques à ce que la ville fût prise.

Non auriga piger. Merionem quoque

Nosces : ecce furit te reperire atrox

Tydeides melior patre.

Quem tu, cervus uti vallis in alterâ

30 *Visum parte lupum graminis immemor,*

Sublimi fugies mollis anbelitu,

Non boc pollicitus tuæ.

Iracunda diem proferet Ilio,

Matronisque Pbrygum classis Achillei.

35 *Post certas byemes uret Achaicus*

Ignis Iliacas domos.

A D

Sciens pugna] C'est une phrase d'Homere, pour dire *vaillant*.

26 *Non auriga piger*] Il y avoit deux hommes sur chaque chariot : l'un tenoit les rênes ; & l'autre combattoit. Le premier s'appelloit *auriga*, *eniobos*, & l'autre *parabates*. Horace dit donc que Sthénelus étoit également propre à ces deux emplois, ou de combattre ou de conduire le char.

Merionem] Ecuyer de Diomedé. Voyez l'Ode VI.

27 *Furit te reperire*] C'est une belle phrase Grecque. Il semble qu'Horace l'ait imitée d'Euripide, qui a dit d'Étéocle & de Polynice.

Μαργῶν' ἐπ' ἀλλήλοισιν ἵναί δ' ὄρου,

Furentes alter in alterum hastam mittere.

Ils s'oubaient avec une passion enragée de se percer de leurs piques.

28 *Melior patre*] Sthénelus dit dans Homere en parlant de Diomedé & de lui : *Nous nous vantons d'être beaucoup meilleurs que nos pères.* J'ai conservé ce mot *meilleurs*, pour mieux faire sentir l'expression Grecque ; *meilleur*, pour *plus vaillant*. Et nous donnons encore dans notre langue la même force à ce terme. Car nous disons des troupes, qu'elles sont bonnes, pour dire qu'elles sont braves, qu'elles servent bien ; & qu'elles sont meilleures que d'autres, pour dire qu'elles sont plus vaillantes, &c.

31 *Sublimi anbelitu*] Scaliger a écrit que dans tout Galien, il n'a pu trouver ce que c'est que *sublimis anbelitus*. Il est pourtant vrai, comme Heinſius l'a fort bien prouvé, que ce mot se trouve plus d'une fois dans Hipocrate & dans Galien. Car *sublimis anbelitus*, n'est autre chose au pied de la lettre que *pneuma mittoron*, *orthopnoia* : lorsque le poulmon étant bouché, comme il arrive à ceux qui courent avec trop de vitesse, tout le thorax s'élève, le diaphragme & les muscles s'étendent, & en se dilatant, ils font effort pour pousser dehors la respiration.

32 *Non boc pollicitus tuæ*] Dans Homere, Iliad III. Helene dit à Paris qui avoit été vaincu par Ménélas : *Vous vous vantiez auparavant d'être plus fort que Ménélas.*

Tuæ] A la vôtre, pour dire à votre Dame, à votre maîtresse. Cela est remarquable, car les pronoms possessifs mis seuls sans le nom ou la qualité de la personne à qui on les applique, sont rares ; & je ne fais si on en trouveroit des exemples dans les Anciens. Je n'en trouve qu'un tout semblable ; c'est dans Tibulle, Livre IV. Eleg. VII.

Non ego signatis quidquam mandare tabellis,

Ne legat id nemo, quam meus ante, velim.

Voilà *meus*, le mien, pour mon amant, celui que j'aime.

33 *Iracunda diem*] La colere d'Achille fut cause que la guerre de Troye dura dix ans. Mais je ne fais si



de te rencontrer. Contre les belles promesses que tu auras faites à ta Dame, tu fuiras lâchement devant lui à perte d'haleine, comme un cerf qui abandonne ses pâturages, & qui fuit le loup qu'il aperçoit de l'autre côté du valon. La colere d'Achille donnera quelque delai à Troye & aux Dames Phrygiennes; mais après un certain nombre d'années le feu des Grecs dévorera ses palais.

* La colere de la flotte d'Achille.

† D'hivers.

A

si Horace n'est point un peu trop hardi, de dire de la flotte ce qui ne doit être dit que du seul Achille. Tout ce que l'on peut dire pour excuser cette expression,

c'est que les troupes d'Achille ne combatant point, elles sembloient être animées de la même colere, & être aussi cause en partie du delai qu'eurent les Troyens.

NOTES SUR L'ODE XV. LIV. I

LE P. Sanadon, qui fixe cette Ode à la fin de 722. la regarde comme un avis que le Poëte donne à Antoine, par l'exemple de Paris, de se détacher de Cléopatre, & d'éviter la guerre civile. Il s'appuie de l'autorité de Torrentius, qui assure qu'un des plus anciens & des plus excellens manuscrits qu'il ait vus, *optimus ac vetustissimus*, donne pour titre à cette Ode, *ad Alexandrum Paridem, sub cujus personâ exponit imminetia bella*. Le même ménagement & la même adresse, qu'Horace a employés dans l'Ode précédente, étoient nécessaires ici, & il ne faut pas alléguer contre ce sentiment l'Ode *Ibis Liburnis*, où il parle ouvertement; car il y a une différence essentielle à faire entre ces deux pieces. Celle-ci étoit faite pour le Public, & celle-là pour un ami intime & pour un protecteur. Voilà donc encore un ouvrage, qui sembloit n'être que le frivole amusement d'un Poëte desœuvré, & qui entre les mains du P. S. devient excellent pour l'invention, comme pour l'exécution.

1 *Pastor*] La justesse de l'allusion paroît dès le premier mot. Antoine fut du nombre des Luperques; c'est-à-dire, Prêtre du Dieu des bergers.

2 *Perfidus*] Ce trait convient parfaitement à Antoine, qui avoit retiré la foi qu'il avoit engagée à Octavie, pour donner la main à une Reine étrangere.

3 *Ingratus*] Ce mot se raporte à Paris, & non aux vents.

5 *Ducis domum*] Antoine menoit Cléopatre à Rome, comme Paris menoit Helene à Troye.

13 *Veneris præsidio*] La Cour de Cléopatre étoit le séjour de la mollesse & de la volupté, où Antoine se plongeait dans les plus infames débauches.

11 *Ajatem, &c.*] Les Princes Grecs, qui sont ici nommés, representent Octavien & les premiers Chefs de son armée: Agrippa, Mécene, Messala, Aruntius, &c.

33 *Iracunda classis Achillei*] C'est Pollion qui est ici désigné sous le nom d'Achille. Voy. la Note sur le v. 5. de l'Ode VI. de ce Livre.

36 *Iliacas*] Le P. S. lit, après M. Cuningam, *Pergameas*, que Lorit de Glaris & Pulman ont trouvé dans des manuscrits très anciens. *Ilio* qui est deux vers plus haut, sembloit demander cette correction. Il a mis aussi v. 35. *Achæius*, pour *Achaicus*.



AD TYNDARIDEM.

ODE XVI.

O Matre pulchrâ filia pulcbrior,
Quem criminosis cunque voles modum
Pones iambis, sive flammâ,
Sive mari libet Adriano.

Non Dindymene, non adytiis quatit
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Liber æquâ: non acuta

Sic geminant Corybantes æra,
Tristes ut irâ: quas neque Noricus

Deterret ensis, nec mare naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo

Jupiter

Donnez enfin des bornes à votre effronterie;

DANS tout ce qui nous reste d'Horace, nous ne trouvons rien qui puisse nous apprendre le véritable sujet de cette Ode, où le Poète demande pardon de certains vers qu'il avoit faits étant jeune, & qui ne sont point venus jusqu'à nous. Mais voici une conjecture fort vraisemblable, fondée sur l'inscription qui est à la tête de cette Ode, en deux manuscrits fort anciens: *Palinodia Gratidia ad Tyndaridem amicam*. *Palinodie pour Gratidia à ma maîtresse Tyndaris*. Horace étant donc fort jeune avoit fait des iambes contre Gratidia; mais longtems après étant devenu passionnément amoureux de Tyndaris, fille de cette même Gratidia, & la trouvant fort sensible à l'affront qu'il avoit fait à sa mère, il lui écrit cette Ode pour l'apaiser, lui promet de supprimer les iambes, & l'assure qu'il vouloit se dédire de tout ce qu'il avoit avancé. Ses soumissions ne furent point mal reçues: car il fit quelque tems après l'Ode qui suit celle-ci.

1 O matre pulchrâ] Dans ces deux premiers mots, Horace commence à desavouer les vers qu'il avoit faits contre cette Gratidia; & c'est ce qu'il faut bien remarquer.

2 Criminosis] Crimen dans les meilleurs Auteurs signifie souvent reproche, médisance. *Criminosus*, médisant, piquant.

Modum pones] Ponere modum, signifie quelquefois retenir, donner des bornes, comme dans l'Ode XV. du Livre III.

Tandem nequitia pones modum tuæ.

& il signifie quelquefois châtier, punir, comme ici.

3 Iambis] Je ne fais pas à quoi ont songé les Interpretes, quand ils ont cru qu'Horace avoit fait ces vers contre Tyndaris; l'Ode même prouve que c'étoit contre sa mère. Voyez ma Remarque sur le vers 23.

Sive flammâ] Il ne faut point chercher ici d'ellipse; la construction est fort entière: pones modum flammâ sive mari. Vous punirez du feu ou de l'eau.

5 Non Dindymene] Cybele fut appelée Dindymene, de Dindyme ou Dindyme, montagne de la Phrygie, qui lui étoit consacrée, & où elle remplissoit de fureur ses Prêtres & ses Prêtresses. Voyez le poëme de Carulle, *Super alba*.

Adytiis] In adytiis. C'étoit le lieu le plus secret du temple. Il n'y avoit que le Prêtre seul qui pût y entrer, pour y recevoir les oracles. C'étoit comme le lieu très saint.

Quatit mentem sacerdotum] Quatit, proprement secoue. Virgile, *Æn. VI. 47.* nous représente fort bien l'état des Prêtres ou des Prêtresses d'Apollon, lorsqu'ils recevoient ses oracles:

Non vultus, non color unus,
Non comæ mansere comæ, sed pectus anhelum
Et rabies fera corda tument.

Leur visage se change, ils n'ont plus la même couleur, leurs

A TYNDARIS.

ODE XVI.

BELLE Tyndaris, qui pouvez seule remporter le prix de la beauté sur votre charmante mere, vous punirez comme il vous plaira mes vers satiriques, soit que vous vouliez les jeter dans l'eau, ou les condamner au feu. Mais souvenez-vous, je vous prie, que ni Cybele, ni Apollon, ni Bacchus n'agitent point avec tant de violence l'esprit de leurs Prêtres, lorsqu'ils les ont saisis, & que les Corybantes ne batent point leurs cimbales avec tant de fureur, que la colere qui ne s'épouvante ni du fer, ni de la mer, ni du feu,

ni

à tomber.

leurs cheveux se hérissent, ils sont hors d'haleine, leur cœur est rempli de fureur.

6 *Incola*] Il faut rapporter ce mot à *quantis mentem*: *quantis incola*, c'est-à-dire, lorsqu'il les a saisis; & cet *incola* est très beau. Horace réussit parfaitement dans le choix des mots; ce qui lui a fait donner par Quintilien cette belle louange, *Et Horatii curiosa felicitas*.

Pithecus] Apollon, qui rendoit ses oracles à Delphes, appelée *Pytho*, du serpent Python, qu'Apollon tua.

7 *Non Liber arguē*] Bacchus remplissoit aussi l'esprit de fureur. Voyez l'Ode XIX. du Livre II. & l'Ode XXV. du Livre III.

Non acuta sic geminant Corybantes ara] De la manière que s'exprime Horace, il semble qu'il entre aussi en fureur avec les Corybantes, dont il parle; car on ne sauroit trouver une expression plus forte, ni plus hardie, que *geminare ara*, *geminare cymbala*, pour dire redoubler les coups sur l'airain, sur les cimbales. A moins qu'il n'ait voulu dire, que les Corybantes s'imaginent entendre mille flûtes, mille cimbales. Voyez les Notes de Scaliger sur ce passage de Catulle, *folet hac imaginofum*. La première explication me paroît la meilleure.

8 *Sic geminant*] M. Bentley se flatte d'avoir rendu à ce passage toute sa suite & son naturel, en effaçant une seule lettre: il a lu *si geminant*; car il a trouvé ridicule de dire, *Corybantes non sic geminant acuta*

ara, ut *tristes ira geminant ara*. Cela est inepte, dit-il, & très mal suivi. La Colere a-t-elle des timbales? Je suis bien éloigné de ce sentiment, & ce qu'il trouve ridicule me paroît ici ce qu'il y a de plus beau. J'ai dit dans ma Preface qu'il faut qu'un Interprete des Poëtes soit souvent rempli du même enthousiasme qui les a saisis; autrement il n'est pas capable d'en sentir les beautés & de les expliquer aux autres. Horace dit très clairement, *Corybantes non sic geminant acuta ara ut tristes ira*. Les Corybantes ne batent pas leurs timbales, avec tant de fureur que la Colere. Mais quoi, la Colere a-t-elle des timbales? Oui. Horace la regarde comme une Corybante, & il dit qu'elle bat le tambour à nos oreilles pour nous exciter, & pour nous mettre en fureur. Et cette image est très belle & très noble. M. Bentley est trop sage pour être entré en fureur comme Horace; ce sens trop raffiné l'a empêché de suivre son idée, & d'en sentir la noblesse & la beauté.

Corybantes] C'étoient comme les tambours de Cybele. Ils la suivoient en batant leurs cimbales.

9 *Tristes ut ira*] *Tristes*, funestes, malheureuses.

Noricus ensis] Il y avoit d'excellentes mines de fer dans le *Noricum*, province de l'Illyrie.

11 *Nec tremendo*] Horace donne ici une grande idée d'un grand orage, où il semble que Jupiter descend du ciel avec ses éclairs, ses tonnerres, ses foudres. Scaliger n'a pas eu raison de vouloir changer ceci.

Jupiter ipse ruens tumultu.
 Fertur Prometheus addere principi
 Limo coactus particulam undique
 15 Defectam, & insani leonis
 Vim stomacho apposuisse nostro.
 Ira Thyestien exitio gravi
 Stravere: & aliis urbibus ultima
 Stetere causa cur perirent
 20 Funditus, imprimeretque muris
 Hostile aratrum exercitus insolens.
 Compesce mentem: me quoque pectoris
 Tentavit in dulci juvenia
 Fervor, & in celeres iambos
 25 Misit furentem: nunc ego mitibus
 Mutare quero tristitia, dum mibi
 Fias recantatis amica
 Opprobriis, animumque reddas.

AD

13 *Fertur Prometheus*] Il semble qu'Horace ait inventé cette petite histoire, sur ce qu'il avoit lu dans le Protagoras de Platon, qui dit que Prométhée ayant employé toutes les propriétés de la Nature à former les animaux, & n'ayant plus rien dont il pût faire part à l'homme, il prit de Minerve la science, le feu de Vulcain, & que Mercure lui fournit la pudeur & la justice. Mais il y a encore plus d'apparence qu'Horace a imité ceci de Simonide, qui dit qu'après que Dieu eut fait les animaux, & qu'il eut achevé l'homme, n'ayant plus rien à donner aux femmes, il emprunta pour elles des qualités de chaque animal. Aux unes il donna l'humeur du pourceau; aux autres celle du renard. A celle-ci il donna la stupidité de l'âne; à celle-là l'inclination de la belette, ou de la jument. Il fit cette autre semblable aux singes, & il donna les qualités des abeilles à celles qu'il voulut favoriser.

Principi limo] Parceque Prométhée avoit gardé la meilleure matiere pour former l'homme. C'est de cette matiere choisie qu'il dit *principi limo*.

14 *Undique*] De tous les animaux.

17 *Ira Thyestien*] Dans la premiere édition de ces Remarques, j'avois dit que je ne comprenois pas dans quels malheurs la colere avoit jetté Thyeste, & que je croyois qu'Horace avoit mis Thyeste pour Atrée. Mais je m'étois trompé, comme je l'ai reconnu plusieurs années après dans mes Commentaires sur la Poétique d'Aristote, qui m'a remis dans le bon chemin, & qui a compris avec raison Thyeste parmi les Princes qui se sont rendus malheureux par quelque faute involontaire, comme par un emportement de colere,

&c. Il ne faut en effet que parcourir l'histoire de cette famille de Pelops, pour connoître à quels excès la colere porta Thyeste, & les malheureuses suites qu'elle eut pour lui. Thyeste outré de ce que son frere Atrée ne voulut pas qu'il régnât à son tour, comme ils en étoient convenus après la mort de leur pere, ne pensa qu'à se venger. Il gagna & enleva la femme d'Atrée; & pour recouvrer l'Empire, il emporta le belier qui en étoit le gage fatal. Cette injure arma contre lui Atrée, qui se porta jusqu'à lui faire manger ses propres enfans. Horace a donc raison de dire que la colere précipita Thyeste dans des malheurs épouvantables; car s'il ne s'étoit pas vengé de son frere, il n'auroit pas péri si malheureusement. On peut voir les Remarques sur la Poétique d'Aristote, Chap. XIII. pag. 185.

18 *Ultima causa*] Les dernieres, c'est-à-dire, les plus prochaines, & qui sont immédiatement suivies de l'effet.

20 *Imprimeretque muris*] Les Romains avoient la coutume de faire passer la charue où avoient été les murailles des villes qu'ils avoient saccagées; comme Manile a dit de ceux qui naissent quand la queue du scorpion paroît:

*Aut sternit positas urbes, inque arva reducit
 Oppida, & in domibus maturas reddet aristas.*

Et Properce donne aux Grecs les manieres de son pays, lorsqu'il dit en parlant du siège de Troye, Livre troisieme, Elegie septieme:

Mania

ni de Jupiter même, quand il descend armé de ses tonnerres & de ses foudres. On dit que Prométhée, après avoir paitri la matiere dont il nous forma, fut obligé d'y ajouter des qualités qu'il prit de chaque animal, & qu'il mit dans notre coeur la furie du lion. C'est la colere qui a plongé Thyeste dans des malheurs épouvantables. C'est elle qui a renversé les plus grandes villes, & qui a fait que des armées insolentes ont trainé la charue sur les ruines de leurs murailles. Retenez donc votre ressentiment. Je me suis laissé emporter comme les autres aux bouillons de ma jeunesse, & dans les accès de cette fureur, j'ai fait des malheureux vers qui m'attirent votre colere. Mais aujourd'hui, belle Tyndaris, je ne cherche qu'à changer en douceur cette amertume, & à faire par mes soumissions qu'après que j'aurai réparé l'injure que vous avez reçue, vous vouliez bien être de mes amies, & ne me defendre pas d'esperer.

*Maenia quum Grajo Neptunia pressit aratro
Victor Palladiae lignus artis equus.*

Lorsque le cheval de bois, qui avoit été fait par le conseil de Pallas, fut victorieux, & qu'il eut fait passer la charue Greque sur les ruines des murailles de Neptune.

* Quelquefois on se contentoit de faire passer la charue sur quelques édifices particuliers. C'est ainsi que St. Jérôme dit, en parlant de la ruine de Jerusalem, *aratum templum in ignominiam gentis oppressa a Tito Annio Rufo. In Zachar. cap. VIII.*

21 *Exercitus insolens*] Une armée insolente, c'est-à-dire, enorgueillie de ses succès, & qui abuse de sa victoire. C'est ainsi qu'on a appelé la victoire, *insolens: victoria quae naturā insolens est & superba. Cicero.* Et Cesar a dit de même, *hostis insolens.*

22 *Composce mentem*] Mens ici n'est autre chose que le ressentiment, la colere, du Grec *menos*, *ment*.

23 *Tentavit in dulci juvenia*] Il paroît par ce passage qu'Horace est vieux, lorsqu'il écrit cette Ode, & qu'il étoit jeune lorsqu'il composa les iambes. Il ne peut donc pas être vrai qu'il eût fait ces iambes contre la belle personne à qui il écrit. Cela est concluant pour des esprits qui se rendent à la raison, & qui ne

cherchent pas à contredire.

24 *Celeres iambos*] Il appelle les iambes prompts, vites, comme dans l'Art Poétique *pes citus*, à cause que tous ses pieds ont la première syllabe breve. De tous les vers, il n'y en avoit pas de plus piquans; c'est pourquoi les Grecs ont dit *iambisim*, *médire*.

26 *Dum mihi fias*] Quelques Interpretes expliquent ce *dum*, *pourvu que*; mais Horace n'étoit pas si peu civil, ni si peu galand, que de parler à Tyndaris de cette manière. Il savoit trop bien que ce n'étoit pas la coutume qu'un amant qui demande pardon à genoux, fassé ses conditions. Il a mis *dum*, pour *usque dum*, *jusqu'à ce que*, &c. Et il lui dit fort obligement qu'il veut changer son fiel en douceur, son insolence en respect, & lui faire toutes les satisfactions dont il pourra s'aviser, jusqu'à ce qu'il ait desarmé sa colere, & mérité quelque part dans son amitié.

27 *Recantatis opprobriis*] *Recantare* devoit signifier au pied de la lettre, *redire la même chose*. Mais ce *re* lui donne une force toute contraire, comme le Grec *palin*, à *palinodion*, *palinodia*; car *re* & *palin*, qui signifient tous deux *derechef*, sont ici pour *contra*; de sorte que *recantare*, comme *palinodion*, est chanter le contraire de ce que l'on a chanté. Voyez les Remarques sur Festus au mot *refrere*.

NOTES SUR L'ODE XVI. LIV. I.

5 *Non Dindymene*] Le P. Sanadon arrange & lit ainsi ce quatrain:

*Non Liber lequē, non adyis quantē
Mentem sacerdotum insola Pythius,*

*Non Dindymene, non acuta
Si geminant Corybantes ara, &c.*

Sa raison est que *Dindymene*, Cybele, étoit séparée de ses tambours, *Corybantes*; ce qui causoit de la confusion. Quant à *si*, au lieu de *sic*, qui est une correction de Rodelle, adoptée par M. Bentley, quoiqu'en dise M. Dacier, c'est certainement ainsi qu'il faut lire. L'un du v. 9. ne demande point *si*: il se rapporte à *æquæ*; & voici la construction de ce passage: Non

Bacchus, non Apollo, non Cybele, non Corybantes, etiam si acuta ara geminant, æquæ quatiunt mentem, ut tristes ira tam quatiunt. Sur l'explication que M. Dacier en donne, on pourroit dire ici de lui ce qu'il dit, dans ses Remarques sur l'Ode VII. de ce Livre, de M. Bentley & de Thomas Gale: *Cela fait voir dans quels embarras on se jette, quand on refuse ce qui est simple & naturel.*

13 *Pentur addere*] Le P. S. dit que les Poëtes ont employé assez souvent le présent pour le passé avec les

AD TYNDARIDEM

O D E XVII

VELox amenum sepe Lucretilem

Mutat Lycæo Faunus: & igneam

Defendit astatem capellis

Usque meis, pluviosque ventos.

Impune tutum per nemus arbutos

Querunt latentes & ibyma devie

Olentis uxores mariti;

Nec virides metuunt colubros,

Nec Martiales hædulæ lupos;

Utrunque dulci, Tyndari, fistulâ

Valles

Il me semble que les Interpretes n'ont pas connu toute la beauté de cette Ode; parcequ'ils en ont ignoré le véritable sujet. Horace ayant fait sa paix avec Tyndaris, & ayant appris qu'elle avoit été fort maltraitée par Cyrus, lui écrit cette Ode, pour lui offrir dans sa maison de campagne une retraite contre les violences de ce brutal. Cela est si vrai, que si on prend la peine d'examiner l'Ode sur ce fondement, on la trouvera fort judicieuse, & entièrement convenable, à l'état & à l'âge où Horace étoit alors, au lieu que si on la regarde d'une autre manière, on n'y trouvera aucune conduite, aucun jugement, aucun fel.

1 *Velox Faunus*] Nous avons déjà parlé de Faune, qui est le même que Pan.

Lucretilem] Une montagne des Sabins.

2 *Mutat Lycæo*] Le Lycée est une montagne de

l'Arcadie, près de l'Alphée. Mais il faut remarquer cette expression: *mutat Lycæo Lucretilem*, pour *mutat Lycæum Lucretilem*, il change la Lycée pour le Lucretile: car on change ce que l'on a, pour ce que l'on n'a point. Horace parle souvent de même; & je fais bien que quelques Historiens l'ont imité.

3 *Defendit astatem capellis*] *Defendens* signifie quelquefois empêcher, éloigner, comme ici & dans Virgile; *sosistium pecori defendens*. Et il semble que les Latins ont imité cela des Grecs, qui ont employé leur *arkein* dans le même sens.

4 *Usque*] Toujours, ou pendant tout l'été.

5 *Impune tutum per nemus*] L'on ne pourra jamais donner un bon tour à ce vers, au huitième, ni au treizième, si l'on ne se souvient de mon argument.

* Il n'est nullement nécessaire de lire *tutum*. Ce *tutum* ajouté à la pensée d'Horace.

6 Dr.

verbes *fertur*, *memini*, &c. & il en apporte pour exemple cet endroit de l'Ode XX. Liv. III.

*Arbiter pugnae posuisse nudo
Sub pede palmam
Fertur; & leni recreare vultu
Sparsum odoratis humerum capillis.*

Mais il s'est trompé ici doublement; car premièrement le mot *addere* se rapporte à *coactus* du vers suivant, *addere coactus*, où *fuisse* est sous-entendu, & en second lieu *recreare* dans son exemple n'est point employé pour le passé.

14 *Coactus*] Le P. S. lit *coactam*, après M. Bentley: auquel cas *addere* seroit effectivement, comme il le dit, pour le passé. Mais je ne sens point la nécessité de cette correction.

A T Y N D A R I S.

O D E XVII.

LE Dieu Faune quitte souvent son Lycée pour venir dans mon délicieux Lucrétile. Toutes les années il y défend mes chevres contre les ardeurs de l'été, & contre les vents de pluie. Dès que sa flute s'est fait entendre dans nos valons, & qu'elle a retenti entre les rochers de la petite colline d'Ustica, les vagabondes femmes du bouc s'égarent impunément dans les bois, en cherchant le thyn & l'arbofier. Elles ne craignent point les couleuvres, & les loups ne font point de peur à mes bergeries. Les Dieux m'honorent de leur protection; ma piété & mes vers leur sont agréables. Vous verrez couler

^a Les loups martiaux.

^b Ici une riche abondance d'honneurs rustiques coulera à plein pour vous, comme d'une corne libérale.

6 *Devise*] Parceque les chevres grimpent partout, sans tenir de route certaine.

7 *Olevis uxores mariti*] Virgile a aussi appelé le bouc, le mari du troupeau, dans le III. Liv. des Géorgiques, & *pecori dixere maritum*. Mais il a dit encore *hardiment*, Eclog. VII. 7.

Vir gregis ipse caper.

Le bouc, l'homme du troupeau.

En quoi il a suivi Théocrite qui a dit, Idyl. VIII.

Ὁ τράγας τῶν ἀνθρώπων ἀγρῶν ἀνὴρ.

O bircé, vir albarum caprarum.

9 *Nec Martiales*] Les loups étoient consacrés à Mars. Virgil. *Martius lupo*.

Hardilie] La mesure du vers demande nécessairement *hardilie*, comme il y a dans quelques manuscrits; car on dit *hardile* & *hardilia*, &c.

10 *Utrumque*] *Simul ac, dès que, aussi-tôt que*. Pour faire la construction de ce passage, il faut commencer par ces trois vers, & poursuivre par les cinq qui sont devant, *Impune*, &c.

Dulci fistula] Car Pan a été l'inventeur du chalumeau. Virgil. Ecl. II. 32.

*Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit.*

Pan a commencé le premier à joindre avec de la cire plusieurs petits chalumeaux.

Valles, & *Ustica* cubantis
Levia personuere saxa.
 Dii me tuentur; Diis pietas mea
 Et *musâ* cordi est. Hinc tibi copia
 15 Manabit ad plenum benigno
 Ruris bonorum opulenta cornu.
 Hic, in *reductâ* valle, *caniculâ*
 Vitabis æstus: & fide *Teïâ*
 Dices laborantes in uno

20

Penelopen, vitreamque *Circen*.
 Hic innocentis pocula *Lesbii*
 Duces sub umbrâ: nec *Semeleius*
 Cum *Marte* confundet *Thyoneus*
Pralia, nec metues protervum
 25 Suspecta, *Cyrum*, ne malè dispari
 Incontinentes injiciat manus:
 Et scindat *berentem* coronam
 Crinibus, immeritamque vestimen-

11 *Ustica*] C'étoit aussi une petite montagne dans les Sabins.

Cubantis] Qui n'est pas fort élevée, qui est comme couchée. En effet il semble que les hautes montagnes soient debout. C'est même de là que cette colline a été appelée *Ustica*, c'est-à-dire, *depressa*. V. Bochart.

12 *Levia saxa*] Horace explique le *lissades* petrai d'Euripide; des rochers que les torrens ont polis.

13 *Dii me tuentur*] Horace ne se vante de cette faveur des Dieux que pour persuader à Tyndaris d'aller chez lui, & pour l'assurer qu'elle auroit sa part de cette protection, qui la garantiroit de la brutalité de Cyrus.

14 *Hinc*] Cette leçon peut subsister à cause de *manabit*; mais j'aimerois mieux *hic*.

15 *Manabit ad plenum*] Ce passage est un peu embrouillé: en voici la construction. *Hic copia opulenta bonorum ruris manabit tibi ad plenum*, cornu *benigno*. Mot à mot: Ici vous verrez couler à plein une riche abondance de richesses champêtres, comme si elles étoient versées d'une corne libérale. Horace fait allusion à la corne d'abondance.

Benigno] *Benignus* dans les bons Auteurs signifie libéral; *benignitas*, libéralité.

16 *Ruris bonorum*] Les Latins disent les bonheurs, pour les richesses, les beautés, les ornemens. *Honores ruris*, les richesses champêtres, c'est-à-dire, les plus beaux fruits des champs, comme il a dit dans la Sat. V. du Liv. II.

Dulcia pomâ,
 Et quoscumque feret cultus tibi fundus honores,
 Ante Larem gustet, venerabilior Lare, divos.

Que le riche, qui te doit être beaucoup plus vénérable que tes Dieux domestiques, goûte le premier de tes fruits, & de tout ce que tes champs te produiront de plus beau.

17 *Reductâ valle*] Proprement un valon enfoncé, & qui est presque tout couvert. Isidore dans son Glossaire: *Reducta*, *concava*, *depressa*. Virgil. *Æn.* IV. 703.

Interea videt Æntas in valle reductâ.

Cependant *Enée* voit dans un valon enfoncé.

Caniculâ] La canicule est une étoile que les Grecs ont appelée *canis* & *firius*, & à laquelle on a rapporté fautiveusement la cause des grandes chaleurs, qui ne sont alors excessives, que parceque le soleil est dans le signe du lion.

18 *Fide Teïâ*] Sur la lire d'Anacréon, qui étoit de *Téos* ville d'Ionie, aujourd'hui *Susar*. Il paroît par ce passage que Tyndaris étoit une personne d'esprit qui faisoit des vers faciles, comme ceux d'Anacréon.

19 *Laborantes in uno*] Les Grecs & les Latins ont dit comme nous, *peine*, pour signifier l'amour.

couler ici pour vous une abondance de richesses champêtres. Ici dans un valon enfoncé vous éviterez les chaleurs de la canicule, & sur la lire d'Anacréon vous chanterez les amours de Pénélope, & de Circé pour Ulysse. Ici à l'ombre vous boirez du vin de Lesbos, qui n'est point malfaisant. Bacchus ne se mettra point en furie, & n'aura rien à démêler avec Mars. Enfin, vous n'aurez nullement à craindre que Cyrus emporté de jalousie, & se prévalant de votre faiblesse, mette sur vous les mains brutales, qu'il déchire votre couronne, & qu'il mette en pièces vos habits.

III. XVIII. E. D. O.

A

c Et sur la lire de Téos, vous chanterez Pénélope & Circé, mourant d'amour pour un même homme.

d Mon innocent vin.

e Qui ne l'ont point mérité.

In uno] Ulysse, mari de Pénélope, & qui fut aimé de Circé, dont il eut Télégonus.

20 Vitreamque Circen] Les Interprètes expliquent ce vitream, marinam, ceruleam, viridem; mais cela ne convient point à Circé, qu'Horace nomme vitream, à cause de la beauté & de l'éclat de son teint, qui étoit comme nous disons, uni comme une glace.

21 Innocentis pocula Lesbii] Le vin de Lesbos étoit un des moins malfaisants, & des plus doux; c'est pour quoi Callimaque l'a appelé le nectar de Lesbos.

22 Duci] Hauries, tu avaleras. Voyez l'Ode III. du Liv. III. & l'Ode XII. du Liv. IV.

Nec Semileius cum Marte confundet praelia] Cela est heureusement exprimé pour dire que la table, où doit régner le plaisir, ne sera pas enlanguantée par des querelles & des combats. Cela fait entendre que Tyndaris avoit été maltraitée à table par Cyrus.

23 Thyoneus] Thyone est la même que Sémélé. C'est pourquoi ici, comme M. le Févre l'a remarqué, Thyoneus ne vient pas de Thyone, mais de Bacchus; car Horace seroit ridicule de lui donner deux fois un même nom, Semelaeus & Thyoneus, mais de Thyone,

qui signifie fureur.

25 Suspecta] Etant devenue suspecte à Cyrus.

Cyren] C'est le même dont il est parlé dans l'Ode XXXIII. & qu'Horace appelle cyren, vilain.

Mali dispari] Les Grecs & les Latins se servent de l'adverbe mal, pour beaucoup, extrêmement. Mali dispari, extrêmement inégale.

26 Incontinentis injicit manus] Je ne puis fournir les Interprètes, qui veulent que ce soit une expression de Dapet, pour dire jeter les mains dessus, comme sur une chose qui est à soi, & que l'on veut reprendre. Dans la loi des deux Tables: Manus contumaciae jectae, les mains dessus. Horace n'a point eu cette pensée. Manus injicit, n'est ici autre chose que battre, & comme nous disons dans le même sens, mettre la main sur quelqu'un. Car il paroît clairement par ce passage que Tyndaris avoit été déjà maltraitée par Cyrus. Voyez l'argument.

27 Et scindat barrentem coronam crinibus] Il parle de la couronne que l'on se mettoit à table dans les festins. Horace ramasse ici les circonstances d'une insulte qui avoit sans doute déjà été faite à Tyndaris.

NOTES SUR L'ODE XVII. LIV. I.

8 Colubris] Le P. Sanadon a mis colubris, comme le plus grand nombre des manuscrits le porte.

Tem. L

9 Hadulæ] Le P. S. lit hadulæ, après Talbot, M. Bentlei & M. Cuningam. De limus on a fait bimulus, dont Horace s'est servi, Ode XXXIII. de ce

M

Livres

Livre ; de même de *bardus* on a formé le diminutif *barduleus*, dont le féminin est ici employé préférablement au masculin, parceque les féminins de ces sortes de noms sont plus poétiques.

14 *Hinc*] Le P. S. lit *hic*, après la plupart des anciennes éditions & plusieurs savans Commentateurs.

20 Fi.

AD QUINTILIUM VARUM.

O D E XVIII.

NULLAM, *Vare, sacra vite prius severis arborem,*
Circa mite solum Tiburis, & mania Catili.

Siccis omnia nam dura Deus proposuit: neque
Mordaces aliter diffugiunt solitudines.

5 *Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat?*

Quis non te potius, Bacche pater, teque decens Venus?

At ne quis modici transfiliat munera Liberi,

Centaurea movet tum Lapithis rixa super mero

Debellata: monet Suthoniis non levis Evius:

10 *Quum fas atque nefas eniguo sine libidinum*

HORACE a fait cette Ode à l'imitation de celle que le Poëte Alcée avoit faite sur le même sujet, dans le même genre de vers, & il l'adresse à Quintilius Varus, qui n'est point du tout celui qui se tua en Allemagne, après la défaite des trois Légions qu'il y commandoit, mais le Poëte Quintilius Varus, parent de Virgile, le même dont Horace pleure la mort dans l'Ode XXIV. & qui mourut l'an de Rome 729. lorsqu'Horace étoit âgé de quarante-deux ans.

1 *Nullam*] Ce commencement est pris mot à mot de l'Ode d'Alcée.

Μακρὰ δ' ἄλλοι φύσεις σπέρτερον Νινδρῶν ἀμπίλω.

Ne plante aucun arbre préférablement à la vigne.

Car la vigne est appelée *arbre* par les Grecs & par les Latins.

2 *Mite solum*] Comme Virgile a dit de la vigne, *pinguis humus, rarissima terra.* II. Georg.

Mania Catili] Tibur qui fut bâti par les trois frères Tibur, Catilus & Coras.

Dis-

3 *Siccis*] Les Grecs & les Latins appellent *sec* un homme qui n'a point bu, & *humide* celui qui a bu. Voyez un beau passage dans l'Ode V. du Liv. IV.

4 *Mordaces*] Comme les Grecs, qui disent, *δαναδῶν μωρίωνας*, des soucis qui mordent l'esprit.

5 *Crepat*] Ce n'est pas pour dire *il blâme*, *il se plaint*; mais *il parle*, *il redit souvent*. Comme dans la septième Epître du Liv. premier. *Sulcos & vineta crepat mero.* Il ne parle que de sillons & de vignes. Plaut. in Scythâ Liturgo:

Neque ego ad mensam publicas rei clamo, neque leges crepo.

Lucrece s'en est servi de même.

Et crepat antiquum genus ut pietate repletum, &c.

Et il redit à tout propos que les Anciens, comme plus remplis de pitié, &c.

7 *Modici*] Sobre, modique, comme il l'appelle par la même raison, *verecundum*, dans l'Ode XXVII.

3 Gen-

20 *Vitreumque Circen*] Le P. S. croit que pour donner à Circé un caractère tout opposé à celui de Pénelope, le Poëte l'appelle *vitreum*, fragile, volage, comme il a dit ailleurs *vitreum fama*; & Publius Si-

rus *fortuna vitrea*. Ce sens est plus beau & plus expressif que celui de M. Dacier. Circé, selon Hésiode, étoit fille du Soleil & de la Nymphe Perséis.

A QUINTILIUS VARUS.

O D E X V I I I

VARUS, ne plantez point d'arbre aux environs du doux terroir de Tibur & des murailles de Catilus, préférablement à la vigne. Car le Dieu Bacchus ne promet que travail & que peine à ceux qui ne boivent point; & c'est seulement par son moyen que nous pouvons chasser les cuisantes inquiétudes. En effet, qui est celui qui après avoir bu, parle des peines de la guerre, ou des rigueurs de la pauvreté? Qui est celui qui en cet état ne parle pas plutôt de vous, pere Bacchus, & de vous, belle Vénus? Mais par le combat qui s'alluma dans le vin entre les Centaures & les Lapithes, nous sommes avertis de ne pas faire un mauvais usage des presens du fo-

bre

* *Vigne sacrée.*

* *Aux fers.*

8 *Centaurea mont*] Le combat des Centaures contre les Lapithes à la noce de Pirithoüs. Melissander de Milet, Poëte fort ancien, avoit décrit en vers ce combat, * qui fut suivi d'une guerre que Pirithoüs ne termina que neuf mois après. Car le propre jour que sa femme Hippodamie accoucha de son fils Polypoëtes, il remporta une grande victoire contre les Centaures, qu'il chassa du mont Pelion, & qu'il rédoisif à se retirer dans les montagnes de Thessalie. Cette histoire est racontée dans le XXI. Liv. de l'Odyssée. Mais pour en voir la suite il faut y joindre ce qui est dit à la fin du II. Liv. de l'Iliade. * Les Centaures & les Lapithes, peuples de la Thessalie.

Rixa] Les Grammairiens veulent que *rixa* ne soit proprement qu'un débat de paroles; mais il se prend aussi pour *pugna*, *prælium*; guerre, combat. Le Glossaire de Philoxène, *rixa*, μάχη, combat.

9 *Debelleræ*] *Debelleræ*, signifie combattre; comme ici. Il signifie aussi vaincre dans le combat. Les Grecs ont donné de même ces deux sens à leur *ἐκπαλαμῆν*, & *καταπαλαμῆν*.

Sithoniis non levis] Les Sithoniens étoient des peuples de Thrace, au bord du Pont Euxin, sur le

fléuve Salmydessus. Horace les met pour tous les Thraces, auxquels il dit que Bacchus n'est pas doux; parceque leurs festins sont toujours suivis de combats & de meurtres. Voyez le commencement de l'Ode XXVII.

Evoius] Bacchus a été appelé *Evoius*, & *Evoius*, du cri que font les Bacchantes, & que l'on fait dans la débauche. Salomon dans les proverbes: *Cui vix, cui Evan? iis qui vino immorantur. Pour qui est belus? pour qui Evoi? n'est-ce pas pour ceux qui sont dans le vin?*

10 *Eniguo sine libidinum discernunt avoidi*] Ce passage a embarrassé la plupart des Interpretes, qui ont joint *libidinum* avec *avoidi*, au lieu qu'il le faut joindre avec *sine*. Car Horace ne dit pas que les Thraces, emportés dans leurs passions, mettent de très petites bornes entre le bien & le mal; mais il dit qu'entre le bien & le mal les Thraces emportés ne reconnoissent d'autres bornes, d'autre milieu que leur passion, & leur convoitise; que dans le bien & dans le mal ils n'écoulent que leur passion & leur convoitise, qui confondent tout. Il y a bien de la différence entre ces deux sens.

M 2

Livre; de même de *bardus* on a formé le diminutif *bardulus*, dont le féminin est ici employé préférentiellement au masculin, parceque les féminins de ces sortes de noms sont plus poétiques.

14 *Hinc*] Le P. S. lit *hic*, après la plupart des anciennes éditions & plusieurs savans Commentateurs.

20 *Vi-*

AD QUINTILIUM VARUM.

O D E XVIII.

NULLAM, Vare, sacra vite prius severis arborem,
Circa mite solum Tiburis, & mœnia Catili.

Siccis omnia nam dura Deus proposuit: neque
Mordaces aliter diffugiunt solitudines.

5 *Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat?*

Quis non te potius, Bacche pater, teque decens Venus?

*At ne quis modici transiliat munera Liberi,
Centaurea monet cum Lapisbis rixa super mero*

Debellata: monet Siboniis non levis Evius:

10 *Quam fas atque nefas eniguo sine libidinum*

HORACE a fait cette Ode à l'imitation de celle que le Poëte Alcée avoit faite sur le même sujet, dans le même genre de vers, & il l'adresse à Quintilius Varus, qui n'est point du tout celui qui se tua en Allemagne, après la défaite des trois Légions qu'il y commandoit; mais le Poëte Quintilius Varus, parent de Virgile, le même dont Horace pleure la mort dans l'Ode XXIV. & qui mourut l'an de Rome 729. lorsqu'Horace étoit âgé de quarante-deux ans.

1 *Nullam*] Ce commencement est pris mot à mot de l'Ode d'Alcée.

Μακρὸν ἄλλας φύσεις ὑπερταρὸν Νινδρῶν ἀμπέλαι.

Ne plantæ autem arborē præferantur à la vigne.

Car la vigne est appelée *arbor* par les Grecs & par les Latins.

2 *Mite solum*] Comme Virgile a dit de la vigne, *pinguis humus, rarissima terra.* II. Georg.

Mœnia Catili] Tibur qui fut bâti par les trois frères Tibur, Catilus & Coras.

Dis-

3 *Siccis*] Les Grecs & les Latins appellent *sic* un homme qui n'a point bu, & *humide* celui qui a bu. Voyez un beau passage dans l'Ode V. du Liv. IV.

4 *Mordaces*] Comme les Grecs, qui disent, *δανδύωνες μαστίγους*, des foucis qui mordent l'esprit.

5 *Crepat*] Ce n'est pas pour dire *il blâme*, *il se plaint*; mais *il parle*, *il redit souvent*. Comme dans la septième Epître du Liv. premier. *Sulcos & vineta crepat mœra.* Il ne parle que de sillons & de vignes. Plaut. in Scythâ Liturgo:

Neque ego ad mensam publicas res clamo, neque loges crepo.

Lucrece s'en est servi de même.

Et crepat antiquum genus ut pietate repletum, &c.

Et il redit à tout propos que les Anciens, comme plus remplis de pitié, &c.

7 *Modici*] Sobre, modique, comme il l'appelle par la même raison, *verecundum*, dans l'Ode XXVII.

8 *Gen-*

20 *Vitreumque Circen*] Le P. S. croit que pour donner à Circé un caractère tout opposé à celui de Pénelope, le Poëte l'appelle *vitreum*, fragile, volage, comme il a dit ailleurs *vitreum fama*; & Publius Si-

rus *fortuna vitrea*. Ce sens est plus beau & plus expressif que celui de M. Dacier. Circé, selon Hésiode, étoit fille du Soleil & de la Nymphé Perséis.

A QUINTILIUS VARUS.

O D E XVIII.

VARUS, ne plantez point d'arbre aux environs du doux terroir de Tibur & des murailles de Catilus, préférablement à la vigne. Car le Dieu Bacchus ne promet que travail & que peine à ceux qui ne boivent point; & c'est seulement par son moyen que nous pouvons chasser les cuisantes inquiétudes. En effet, qui est celui qui après avoir bu, parle des peines de la guerre, ou des rigueurs de la pauvreté? Qui est celui qui en cet état ne parle pas plutôt de vous, pere Bacchus, & de vous, belle Vénus? Mais par le combat qui s'alluma dans le vin entre les Centaures & les Lapithes, nous sommes avertis de ne pas faire un mauvais usage des presens du so-
bre

* Vigne sacrée.

* Aux fcs.

8 *Centaurea mont*] Le combat des Centaures contre les Lapithes à la noce de Pirithoüs. Melissander de Millet, Poëte fort ancien, avoit décrit en vers ce combat, qui fut suivi d'une guerre que Pirithoüs ne termina que neuf mois après. Car le propre jour que sa femme Hippodamie accoucha de son fils Polypoëtes, il remporta une grande victoire contre les Centaures, qu'il chassa du mont Pelion, & qu'il réduisit à se retirer dans les montagnes de Thessalie. Cette histoire est racontée dans le XXI. Liv. de l'Odyssée. Mais pour en voir la suite il faut y joindre ce qui est dit à la fin du II. Liv. de l'Iliade. * Les Centaures & les Lapithes, peuples de la Thessalie.

Rixa] Les Grammairiens veulent que *rixa* ne soit proprement qu'un débat de paroles; mais il se prend aussi pour *pugna*, *prælium*; guerre, combat. Le Glossaire de Philoxène, *rixa*, μάχη, combat.

9 *Debellata*] *Debellare*, signifie combattre, comme ici. Il signifie aussi vaincre dans le combat. Les Grecs ont donné de même ces deux sens à leur *νικῶμαι*, & καταπολεμῶ.

Sithoniis non levis] Les Sithoniens étoient des peuples de Thrace, au bord du Pont Euxin, sur le

fleuve Salmydessus. Horace les met pour tous les Thraces, auxquels il dit que Bacchus n'est pas doux; parceque leurs festins sont toujours suivis de combats & de meurtres. Voyez le commencement de l'Ode XXVII.

Evinus] Bacchus a été appelé *Evan*, & *Evinus*, du cri que font les Bacchantes, & que l'on fait dans la débauche. Salomon dans les proverbes: *Cui via, cui Evan? iis qui vino immorantur. Pour qui est hélas? pour qui Evin? n'est-ce pas pour ceux qui sont dans le vin?*

10 *Exiguus sine libidinum discernunt avoidi*] Ce passage a embarrassé la plupart des Interpretes, qui ont joint *libidinum* avec *avoidi*, au lieu qu'il le faut joindre avec *sine*. Car Horace ne dit pas que les Thraces, emportés dans leurs passions, mettent de très petites bornes entre le bien & le mal; mais il dit qu'entre le bien & le mal les Thraces emportés ne reconnoissent d'autres bornes, d'autre milieu que leur passion, & leur convoitise; que dans le bien & dans le mal ils n'écoutent que leur passion & leur convoitise, qui confondent tout. Il y a bien de la différence entre ces deux sens.

M 2

*Discernunt avidi. Non ego te, candide Bassareu,
 Innotum quatiā: nec variis obsita frondibus
 Sub divum rapiam: seva tene cum Berecynthio
 Cornu tympana, quæ subsequitur cæcus amor sui,
 Et tollens vacuum plus nimio gloria verticem,
 Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.*

15

11 *Non ego te*] Cette apostrophe est admirable; il y a ici une poésie qu'on ne saurait assez louer.

Candide] Horace appelle Bacchus *candide*, parce qu'il aime la franchise & la vérité, & qu'il fait dire tout ce qu'on pense.

Bassareu] On veut que Bacchus ait été appelé *Bassareu*, du nom d'un habit que les Thraces nommoient *Bassaris*, ou du nom de ses norices, *Bassaræ*, ou du nom d'une chaussure; ou enfin du nom du serpent. Mais il est certain que *Bassareu* n'est autre chose que Πτορυγῆς, vengeur, du mot Hébreu *bassar*, venger.

12 *Quatiā*] C'est-à-dire, *comme vous* : je ne vous attirai point de votre place. Et c'est une métaphore tirée de la coutume des Américains qui, les jours de fête, tiroient de leur place les statues de leurs Dieux, & les promenoient dans de petits lits; & cela s'appeloit proprement *commovere sacra*. Plante dans son Menteur :

*Scis tu profecto, mea si commovissem sacra,
 Qua pacto & quantas soleam turbellat dare?*

Sais-tu bien, lorsque j'ai une fois descendu mes marionnettes, quel bruit j'ai accoutumé de faire?

Et Virgile : *Æn. IV. 301.*

Qualis commotis excita sacris

Thyris.

Comme une Bacchante en fureur, lorsque l'on descend les statues de Bacchus.

Nec variis obsita frondibus] Ceci est encore pris de la coutume que l'on observoit dans les fêtes de Bacchus & de Cérès. Car lorsqu'on promenoit leurs statues, on promenoit aussi des corbeilles couvertes de pampre & de lierre. Mais il me paroît que ce passage a été mal pris. *Sub divum rapere*, n'est point ici *divulguer*, *découvrir*, comme les Interprètes l'ont cru; mais *exposer au jour* toutes couvertes, les tirer de leurs chapelles pour les promener. Et c'est ce qui paroît par l'explication de l'allégorie. Voici donc ce qu'Horace a entendu.

Ceux qui boivent avec modération, sont comme ceux qui célèbrent avec plaisir, sans trouble & sans bruit une paisible fête de Bacchus. Mais ceux qui boivent avec excès, & qui se plongent dans ces horribles débauches, que ce Dieu même ne peut souffrir, sont semblables à ces Bacchantes, qui célèbrent les grandes fêtes triennales, & qui n'ont pas plutôt entendu les premiers coups du signal, que remplies de fureur elles enlèvent des temples les statues du Dieu, les corbeilles, les portent sur les montagnes où elles coprent comme des furieuses, & se laissent emporter à toutes sortes d'excès. Il ne s'agit pas encore de divulguer ou de découvrir les secrets, &c.

13 *Sæva ius*] C'est une belle idée & très poétique. Horace feroit qu'il voit Bacchus prêt à donner le signal qui met en fureur ceux qui l'entendent. Virgile : *Æn. IV. 302.*

--- *Ubi audito stimulant Tristetrica Baccho
 Orgia.*

Lorsque les fêtes triennales mettent en fureur les Bacchantes, après que Bacchus s'est fait entendre.

Tena, continue, coince, retenez. Il prie Bacchus de ne pas donner ce signal près de lui.

Cum Berecynthio cornu tympana] Les timbales & les cornets servoient à ces fêtes de Bacchus; & parcequ'ils servoient aussi à celles de Cybele, Horace a donné au cornet l'épithète de Berecynthien, du nom d'une ville de Phrygie, où Cybele étoit adorée. Mais il faut se souvenir que ce cornet Berecynthien, que les Latins ont appelé aussi *Phrygiam tibiam*, flûte Phrygienne, n'étoit pas tout entier de corne. On le faisoit ordinairement d'os ou de buis; mais le bout que l'on mettoit à la bouche, étoit de corne, que l'on y ajoutoit, parcequ'elle a plus de son, & un son plus clair. C'est pourquoi Varro a écrit :

Phrygius per ossa cornus liquidâ canit animâ.

Le cornet Berecynthien rend un son clair par son tuyau d'os.

bre Bacchus. Nous le sommes encore par le ressentiment de ce Dieu contre les Sithoniens, lorsque dans la débauche, ils ne reconnoissent entre le juste & l'injuste d'autres bornes que leur passion. Bacchus, pere de la candeur, je n'ôterai point, malgré vous, vos statues de leur place. Je n'exposerai point au jour vos misterieuses corbeilles couvertes de diverses feuilles. Retenez, je vous prie, ces cornets Berécynthiens & ces timbales, qui sont naitre l'amour-propre, toujours aveugle, la vanité qui porte haut la tête légère, & l'infidelité prodigue du secret, & plus transparente que le verre.

ODE

14. *Quæ subsequitur*] Les vices qui s'emparent de ceux qui ont obéi au signal de Bacchus, sont l'amour-propre, l'infidelité & la presumption : car tous ces vices naissent de l'ivresse.

15. *Et tollens vacuum plus nimio*] Voilà une expression qui fait une belle image de la vanité : la gloire qui porte trop haut la tête vide. Car plus la tête est vide, plus on la porte haut. Il en est d'elle comme des épis de bled ; les plus droits & les plus hauts sont les plus vides.

Gloria] Les Latins ont dit comme nous gloire, pour vanité ; & glorieux, pour vain, fanfaron. Plaute. *Ita sunt gloriæ meretricum. Telle est la gloire & la vanité des courtisannes ;* & dans un autre endroit :

*Perjurium hoc hominem si quis viderit
Aut glariatum plenior.*

*Si on a jamais vu un homme plus parjure que celui-ci,
ou plus plein de gloire.*

Et ailleurs :

Præstinum opinor esse, ita erat gloriosus.

Je crois qu'il est de Préteste, tant il étoit fanfaron.

Et c'est de là que Philoxene a marqué gloria, νέγυια, gloire, vanterie, vanité.

16. *Pertheidiôr vitro*] Cette comparaison est admirable : je ne fais si Horace est le premier qui s'en soit servi.

NOTES SUR L'ODE XVIII. LIV. I.

LE P. Sanadon ne convient point que cette Ode ait été composée pour le Varus à qui la XXIV. est adressée. Outre le Varus qui eut un si triste sort en Allemagne, il y en avoit encore un dont Quintilien parle, nommé *Lucius Varus*, & qui étoit ami de César. On pourroit encore, ajoute le P. S. en trouver un autre, qui s'étoit attaché au parti de Cassius, qui fut Gouverneur de Rhodes avant la bataille de Philippi, & qui ayant profité de l'amnistie se seroit depuis retiré à sa terre de Tivoli. Mais comme rien ne peut ici fixer la conjecture, le sentiment de M. Dacier, qui est celui de Servius, est le plus vraisemblable.

7. *Modici*] Le *verecundus* de l'Ode XXVII. ne prouve rien pour le sens que M. Dacier donne à ce mot, puisqu'Horace, Od. XI. Liv. V. appelle le même Bacchus *inverecundus*. Aussi le P. S. après Rodeille, a-t'il entendu ce passage comme si Horace disoit, *ne quis in Bacchi muneribus transiliat modum, ne quis immodicè bibat ; que personne ne boive avec excès.* Quoi qu'il en soit, je ne vois point pourquoi l'on ne peut pas appeler Bacchus tantôt *verecundus*, & tantôt *inverecundus* : il est l'un & l'autre, suivant l'usage qu'on fait de ses presens. Ce raisonnement, qui est de M. Bentlei, & que le P. S. appelle une *diffrase* dans

ses Remarques sur l'Ode XXVII. me paroît très-judicieux, & fondé sur le caractère du Dieu dont il est question. C'est ainsi qu'Horace représente aussi Vénus tantôt cruelle & tantôt favorable, à différens égards. Il l'appelle, Ode suivante, & Ode I. du Liv. IV.

Mater seva Cupidinum.

Et Ode XI. Liv. III. il dit :

Dum fovet mixtæ Venus.

Et dans un autre sens encore, Ode XXVII. de ce Liv. il fait bien sentir qu'elle est susceptible de divers attributs entierelement opposés, lorsqu'il dit :

Quæ te cuncta domat Venus ;

ce qui est précisément le sens de *verecundus* & d'*inverecundus* dont il s'agit ici ; comme le P. S. même l'a entendu après M. Dacier. On pourroit trouver de semblables exemples pour l'Amour.

11. *Bassaræ*] Le P. S. prétend que Bacchus fut ainsi appelé d'une ville de Lydie, nommée *Bassaræ*, ou de ces animaux féroces qui tiroient son char, & qui s'appelloient *Bassaræ*, au rapport d'Herodote.

O D E XIX.

MATER *seva Cupidinum,*
Thebanaque jubet me Semeles puer,
Et lasciva Licentia

Finitis animum reddere amoribus.

Urit me Glycera nitor

Splendentis Pario marmore purius:

Urit grata protervitas,

Et vultus nimium lubricus aspicit.

In me tota ruens Venus

Cyprum deseruit, nec patitur Scythas

Et versis animosum equis

Partum dicere, nec quæ nihil attinent.

Hic vivum mihi cespitem, hic

Verbenas, pueri, ponite, thurague,

Bimi cum paterâ meri.

Mactatâ veniet lenior hostiâ.

A D

DANS la première Ode du Livre IV. Horace marque qu'il avoit renoncé à ses galanteries depuis longtemps. Et dans celle-ci, qui est du même caractère, & du même genre de vers, il assure simplement que toutes ses amourettes avoient fini. Par là on peut conclure fort justement qu'Horace étoit déjà vieux, lorsqu'il eut de l'amour pour Glycère; que cette inclination n'ayant pas duré, il fut quelque tems sans être amoureux; & qu'enfin à l'âge de cinquante ans, lorsqu'il sembloit que Vénus n'avoit plus sur lui aucun empire, il fut touché de la beauté de Ligurinus. Cette Ode peut donc avoir été faite trois ou quatre ans avant celle du IV. Livre.

1 *Mater seva Cupidinum*] Ce premier vers est admirable: aussi a-t-il bien plu à Horace, qui l'a répété dans la première Ode du Livre IV.

2 *Thebanaque*] Semele étoit fille de Cadmus Roi de Thebes.

Semeles puer] Horace joint ici Bacchus avec Vénus, parceque ces deux Divinités s'accordoient si bien, qu'il y avoit même des sacrifices qui leur étoient communs.

3 *Et lasciva Licentia*] Il faut écrire *Licentia* par une grande L; car Horace en fait une Divinité.

6 *Pario marmore*] Le marbre le plus blanc venoit de Paros, une des îles Cyclades dans la mer Egée, & qui se nomme encore aujourd'hui *Paros*.

7 *Protervitas*] C'est proprement une humeur folâtre, enjouée. * *Protervitas* peut aussi signifier colere; emportement. Horace ajoute l'épithète *grata* pour le déterminer, & pour faire entendre qu'il y a des coleres & des emportemens agréables, comme il y en a de fâcheux. C'est pourquoi Virgile a dit, *tristes Amarillidis ira*, pour les distinguer des coleres agréables qui ne font que passer, & qui bien loin de produire des ruptures, ne font que renouveler l'amour; *amoris redintegratio*.

8 *Vultus nimium lubricus aspicit*] C'est une phrase Greque, pour *lubricus aspectu*. Horace continue dans la même comparaison dont il s'est servi: Glycère a le teint plus blanc & plus uni que le marbre. Et comme il est difficile de marcher sur le marbre sans glisser, on ne peut aussi se soutenir dès que l'on approche de Glycère. * Et ce passage semble confirmer la diverse leçon que le Scholiaste de Théocrite rapporte sur ce vers du III. Idille, où le berger dit à sa maîtresse.

ὦ τὴ καλὴν ποδῶντα, τὴ πᾶν, λίαν.

O D E XIX.

LA cruelle mere des Amours, le fils de Semele, & le folâtre Libertinage me commandent de m'enrôler avec l'Amour que j'avois quitté. Je brûle pour la beauté de Glycere, qui a plus d'éclat que le marbre, pour son agréable enjouement, & pour son teint, qu'il est impossible de voir sans danger. Vénus a quitté entièrement Cypre, pour venir loger dans mon cœur, & elle ne souffre que je chante ni les Scythes, ni les Parthes, qui combattent avec tant de courage en fuyant, ni que je parle de tout ce qui ne la regarde point. Laquais, donne-moi donc ici du gazon, de la verveine, de l'encens, & une coupe de vin. Cette Déesse sera plus douce & plus traitable, quand je lui aurai fait un sacrifice.

** Trop glissant à regarder.*

O ma maitresse, qui avez les yeux si beaux & qui êtes entièrement de marbre.

Car ce Scholiaste fait entendre qu'on a lu τὸ πᾶν λίπτον. Si on lit τὸ πᾶν λίπτον, dit-il, cela signifie, qui êtes toute luisante, dont le visage est très luisant & très glissant, c'est-à-dire, τις ἢν ὁλαίστως πωλλοὶ δια τὸν ἥπασα. Contre lequel la plupart glissent, & se perdent par l'amour. Cela rend parfaitement l'idée renfermée dans ce mot *vultus lubricus aspicit*, & ces deux passages se donnent réciproquement un fort grand jour.

9 *In me tota ruens Veneri Cyprum deseruit*] Anacréon a étendu cette idée d'une manière fort délicate & fort agréable; car il dit que l'Amour a fait son nid dans son cœur; qu'il fait là ses petits, dont les uns sont déjà éclos, & les autres ne le sont pas encore; que les plus grands nourrissent les plus petits, & que ces plus petits ne sont pas plutôt élevés qu'ils en couvent de nouveaux. Mais l'expression d'Horace est bien plus grande, & répond bien mieux à la majesté de ses vers.

10 *Nec patitur Scythas*] Ceci est encore imité d'Anacréon, qui dit, que toutes les fois qu'il veut chanter Cadmus & les Atrides, son lut ne veut chanter que l'Amour.

Scythas] Les Anciens appelloient ainsi tous les peuples du Septentrion.

11 *Et versis animosum equis*] Parceque les Parthes combattoient en fuyant. Cet *animosum* est fort beau.

13 *Hic vivum mihi cespitem*] *Cespis* vivum est proprement du gazon vert, dont l'on faisoit des autels.

14 *Verbenas*] On appelloit ainsi toutes les herbes dont l'on se servoit dans les sacrifices. Voyez Festus sur le mot *sagmina*.

15 *Bini cum paterâ meri*] *Patera* est la coupe dont l'on se servoit ordinairement dans les sacrifices, & dans les libations. Varro Lib. IV. *In sacrificando Deis hoc pocula Magistratus dat Deo vinum.* C'est dans cette coupe que le Magistrat présente le vin au Dieu dans les sacrifices. Voyez l'Ode XXXI. & l'Ode V. du Livre IV.

16 *Mastrâ bestia*] Les Interpretes se tourmentent fort pour savoir de quelle victime Horace a voulu parler. Mais ils pouvoient se souvenir que ni les Grecs, ni les Romains n'ont jamais versé du sang dans les sacrifices de Vénus, & par conséquent qu'ici *bestia* n'est autre chose que sacrifice simplement. *Mastrâ bestia*, après que le sacrifice sera fait. *Mastrâ* est

est proprement *adoleri*; *augere*, lorsque l'on jette dans le feu ce que l'on veut offrir, ou que l'on met sur la tête de la victime ce qu'on appelle *vola*. Voyez Festus.

Veniet] Pour *erit*; car les Latins disent comme les Grecs *viendra*, pour *sera*; *venir*, pour *être*.

Lenior] Horace ne parle pas ici de Glycère, comme les Interprètes l'ont cru; mais de Vénus qu'il veut apaiser par ce sacrifice. De tous ceux qui se sont trompés sur ce passage, Erasme est celui qui s'y est le plus mépris.

NOTES

AD MÆCENATEM

ODE XX.

Vitis potabis modicis Sabinum
Cantharis, Græcæ quod ego ipse testis
Conditum levi, datus in theatro

Quum tibi plausus,

Care Mæcenas, eques: ut paterni

Fluminis ripæ, simul & jocosa

Redderet laudes tibi Vaticanæ

Montis imago.

Cæcubum, & prælo domitam Caleno

LE principal but d'Horace dans cette Ode, est de faire souvenir Mécénas des batemens de mains, des cris de joie, & des acclamations avec lesquelles il fut reçu du peuple, lorsqu'il entra pour la première fois dans le théâtre, après une grande maladie dont il avoit passé mourir. Cette Ode fut faite quelque tems après la dixième année du Livre second.

Vitis potabis] Le vin qui naît dans le terroir des Sabins, étoit fort méprisé. Horace dit même en quelques endroits, que ses terres paroissent plutôt du poivre de de Rome, que des raisins.

Modicis cantharis] *Cantharus* étoit une espèce de coupe en forme d'estargot, que les Grecs appelloient *cantharus*.

Græcæ testis] Ils seroient leur vin dans des vaisseaux de terre qui venoient de Grèce, ou qui se faisoient à Capoue, Colonie de Grèce.

Levi] Les Anciens cachetoient leurs vaisseaux avec de la cire qu'ils appelloient *cera*, & ils appelloient cela *luna dolia*; & les décacheter, *relintre*. Terence,

relevis omnia dolia; j'ai décacheté, j'ai décoiffé tous mes vaisseaux. Horace dit qu'il le fit lui-même, pour faire voir à Mécénas la joie qu'il avoit eue de mettre sur ses vaisseaux la marque d'un jour si heureux.

Datus in theatro cum tibi plausus] Les Anciens avoient accoutumé de marquer leur vin du nom des Censurs ou de ce qui arrivoit de plus remarquable l'année qu'ils le cueilloient. Horace ne pouvoit donc mieux faire sa cour à Mécénas, qu'en lui disant qu'il avoit marqué son vin, du jour qu'il avoit reçu toutes ces acclamations du peuple. Il n'y a rien de plus délicat, & Horace est le premier qui a su tirer d'une simple date une louange si fine & si flatteuse. Monsieur le Févre écrit que ces aplaudissemens furent peut-être donnés à Mécénas, après qu'il eut découvert & étouffé la conjuration du jeune Lépidus; mais Horace s'explique lui-même dans l'Ode XVII. du Livre II. où il dit que le peuple reçut Mécénas avec de grandes acclamations, & de grands cris.

NOTES SUR L'ODE XIX. LIV. I.

7 **P** *Roterditas*] Ce mot dit plus qu'*enjouement*, comme le traduit M. Dacier; & il me fait souvenir du passage de Pétrone, *oculorum quoque mobilis petulantia*. Cicéron a dit quelque part: *Si vidua liberè proterva, petulanter dives, effusa libidinosà, metritio more viveret*, où le sens de *proterva* ne sauroit être équivoque. La délicatesse d'Horace lui a fait

adoucir son expression, en y joignant l'épithète de *grata*.

9 *In me tota ruens Venus*] Le plus grand de nos Poètes a peut-être pensé à cet endroit, lorsqu'il a fait dire à Phèdre ces deux magnifiques vers:

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Venus toute entière à sa proie attachée.

A M E C E N A S.

O D E XX.

MECENAS, vous boirez chez moi dans de petites tasses de mon méchant vin de Sabine, que je cachetai moi-même dans des vaisseaux de Grece, quand vous reçûtes dans le théâtre ces grandes acclamations qui firent retentir de vos louanges les rives de votre fleuve, & tous les échos du Vatican. Vous boirez chez vous, tant qu'il vous plaira, du vin de Cécube

^a Du fleuve paternel.

^b Et du vin foulé dans le pressoir de Cales.

cris de joie, après une grande maladie dont il avoit pensé mourir.

In Theatro] Dans le théâtre de Pompée.

⁵ *Eques*] Le plus grand plaisir que l'on pouvoit faire à Mécénas, étoit de l'appeler seulement Chevalier, parcequ'il s'étoit toujours contenté de cette dignité qu'il avoit fort relevée. Je crois même qu'il se contenta de cet état, & n'ambitionna pas de plus grands honneurs, pour faire sa cour à Auguste, dont les ancêtres, jusqu'à son pere *Octavius*, s'étoient contentés du rang de Chevaliers. *At Caius iusque posteris seu fortunâ, seu voluntate, in equestri ordine consistere, usque ad Augusti patrem*. Suétone Chap. XI. & Auguste lui-même, au rapport du même Suétone, avoit écrit qu'il ne descendoit que d'une famille de Chevaliers, mais ancienne & riche, & que son pere étoit le premier de sa famille qui eût été fait Sénateur. *Ipsa Augustus nihil amplius quam equestri familiâ ortum se scribit, veteris ac locupletis, Et in quâ primus Senator pater suus fuerit*. Cette modestie de Mécénas

ne pouvoit donc pas manquer de plaire à ce Prince.

Paterni fluminis] Horace appelle ainsi le Tibre, pour faire honneur à Mécénas, qui étoit originaire de Toscane, d'où coule ce fleuve.

7 *Laudes*] Car les acclamations étoient ordinairement mêlées de louanges.

Vaticani montis imago] Le Tibre étoit entre le Vatican & le théâtre de Pompée, & c'est la situation même des lieux qui a fait faire à Horace ces trois vers admirables; car il étoit impossible de faire beaucoup de bruit dans le théâtre de Pompée, sans que les rives du Tibre & les échos du Vatican y répondissent.

9 *Cecubum*] Le vin de Cécube étoit fort estimé; il croissoit dans un lieu marécageux appelé *Cécube*, près de Cajete.

Prælo domitam Calem] Le vin de Cales près de Capoue. Athénée dit que ce vin étoit fort bon à l'estomac, & meilleur que le vin de Falerne.

10 *Tu bibes uivam: mea uiv Falerna*
Temperant vites, neque Formiani
Pocula rolles.

10 *Tu bibes*] Il faut sous-entendre *chez vous*. Autrement il faudroit écrire *bibas*. Je voudrais bien que vous *biffiez*, etc. Car Horace ne dit pas à Mécénas qu'il lui donnera du vin de Cécube & de Cales.
Falerna viti] Le vin de Falerne étoit excellent ;

il croissoit sur une montagne de ce nom dans la Campanie, près de Sinope.

11 *Formiani rolles*] Les coteaux de Formies au bord de la mer, & près de Cales.

NOTES SUR L'ODE XX. LIV. I.

LE P. Sabinon croit que Mécénas s'étoit invité à manger chez Horace à sa campagne, & que celui-ci le prie adroitement par cette pièce d'apporter sa provision de vin, s'il en veut boire de bon.

1 *Modicis cantbaris*] Le P. S. entend cet endroit, comme si le Poëte disoit, *vous boirez peu*, à cause du mauvais vin ; & il confirme cette explication par la remarque, que l'ode donnoit proprement le nom de *can-*

ODE XXI.

DIANAM tenera dicite virgines:

Intonsum, pueri, dicite Cynthium,

Latentemque supremo

Dilectam penitus Jovi.

3 *Vos letam fluvii & nemorum comâ,*

Quæcunque aut gelido prominet Algido,

Nigris aut Erymanthi

Sylvis, aut viridis Cragi.

Vos Tempe toridem tollite laudibus,

HORACE compose cette Ode à l'âge de quarante-quatre ans, s'il est vrai qu'il y parle de cette peste de de tene fumine, dont Rome fut extrêmement affligée sous la Consule de M. Marcellus, & L. A. Annus, l'an 731. Mais j'ai de fortes raisons pour croire que cette Ode n'est du tout qu'une préparation pour l'épique épique, que nous verrons à la fin du Livre épiquisme, & qu'une simple exhortation aux deux chœurs de jeunes filles, & de jeunes garçons. Ainsi elle fut faite la même année que l'hymne séculaire du Livre V. & l'Ode VI. du Livre IV. Horace étoit âgé de quarante-neuf ans.

1 *Dianam tenera*] Dans les hymnes séculaires que l'on chantoit à Apollon & à Diane, il y avoit deux chœurs, l'un de jeunes garçons, & l'autre de jeunes filles. L'un & l'autre chantoient tour à tour ; le pre-

Nata-
 mien, les louanges d'Apollon ; l'autre, telles de Diane.

2 *Intonsum*] Pindare l'appelle *abersicomes*, qui n'est point *intons*. Vous pouvez voir Hesychius sur ce mot. Les Anciens représentoient toujours Bacchus & Apollon avec de longs cheveux.

Cynthium] Apollon Cynthien ; du nom de Cynthe, montagne de Delos.

5 *Vos letam fluvii*] Les bois & les fleuves étoient comme l'apanage de Diane. Voyez l'Ode vingt-deuxième du Livre III. Catulle.

Montium domina ut foret,
Sylvarumque virentium,
Salutemque reconditorum,
Amulatumque sanctum.

Afin

cube & de Cales. Pour moi je n'ai de vignes, ni sur les coteaux de Falerne, ni sur les colines de Formies.

* Ni les vignes de Falerne, ni les coteaux de Formies ne m'attirent point ma bourse.

cantharus à la coupe de Bacchus, qui devoit être de bonne mesure. Aussi Virgile, parlant de celle de Silène, l'appelle *gravis*, pesante; & Plin. Liv. XXXIII. c. LIII. reproche à Marius d'avoir bu dans une pareille coupe, après la bataille qu'il gagna contre les Cimbres. C'est donc ici, ajoute le P. S. une plaisanterie d'Horace renfermée dans un jeu de mots. *Bibes*, dit-il, *cantharis*, *sed medicis*; vous boirez fort peu dans de grandes coupes.

3 *Datus in theatro*] Le P. S. ne croit point que ces cris de joie furent donnés à Mécène après une grande maladie. Voyez les Notes sur l'Ode XVII. Liv. II.

5 *Carre*] Le P. S. a mis *clare*, comme M. Bentlei

& M. Cuningam, & cette leçon, qui est celle de Lambin, paroît dans un ancien manuscrit & dans une des premières éditions.

9 *Cacubam*] Le P. S. lit *Cacubam*, après Lambin, qui dit que la plupart des exemplaires portent cette leçon. *Cacubam* se rapporte à *ovum*.

10 *Bibes*] Suivant le P. S. il faut sous-entendre *apud me*. Horace dit en termes couverts à Mécène: Si vous voulez boire chez moi de bon vin, ayez la bonté d'en apporter. Et c'est sans doute ainsi qu'il faut entendre ce passage. *Apud te* emporte avec soi l'idée d'un refus dont Horace n'étoit pas capable. Dans l'Ép. V. Liv. I. il fait la même invitation à Torquatus.

O D E XXI.

JEUNES filles, célébrez Diane: jeunes gargons, chantez Apollon aux longs cheveux, & Latone uniquement aimée de Jupiter. Jeunes Vierges, chantez cette Déesse, qui se plaît auprès des fleuves & à l'ombre des forêts du froid Algide, ou du noir Erymanthe, ou du verdoyant Cragus. Jeunes gargons, donnez à votre tour autant de louanges à la sacrée vallée de Tempe, à Delos où ce Dieu est né, & au carquois qu'il

Afin que vous fussiez la Reine des bois touffus, des forêts les plus cachées, & des rivières bruyantes.

Voilà pourquoi Pindare appelle cette Déesse *essensia fluvialium*, qui aime les fleuves, ou qui préside aux rivières, dans l'Ode II. de ses Pythiques. Je trouve aussi que Diane présidoit aux carrefours, aux chemins & aux ports.

6 *Gelido Algido*] L'Algide est une petite montagne couverte de bois, à douze milles de Rome sur le chemin Appien. Il y a tout au haut un lieu que l'on appelle *Rocca del Papa*, & c'est sans doute le vieux Algide.

7 *Nigri aut Erymanthi*] Il y avoit dans l'Arcadie une ville, une montagne & une rivière de ce nom.

8 *Cragi*] Le Cragus & l'Anticragus sont deux mon-

agnes de la Lydie. Le Cragus est fort célèbre par la fable de la Chimère; il a huit fontaines, & une ville de même nom.

9 *Fus Tempe*] Les Interprètes ont bien entendu ici la vallée de Tempe dans la Thessalie; mais ils n'ont pas dit pourquoi Horace la joint ici avec Delos. Et c'est ce qu'il faut savoir pour bien entendre ce passage. Tempe est donc ici jointe avec Delos, parcequ'Apollon y fut expié & purgé, après qu'il eut tué le serpent Python; qu'il s'y couronna de laurier; qu'il y fit un autel, sur lequel encore du tems d'Horace, ceux de Delphes envoyoient lui faire des sacrifices tous les neuf ans, & parceque l'on faisoit toujours venir de là les branches dont on couronnoit les vainqueurs aux jeux Pythiques.

10 *Natalemque, mares, Delon Apollinis,
Insignemque pharetrâ,
Fraternâque bumerum Iyrâ.
Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem
Pestemque, à populo & Principe Casare in
Persas atque Britannos
Vestrâ motus ager prece.*

A D

10 *Natalemque Delon*] Latone accoucha d'Apollon & de Diane à Delos; mais Horace ne parle ici que de la naissance d'Apollon, parceque cette île lui étoit comme demeurée en partage, & lui étoit entièrement consacrée: c'est pourquoi Virgile l'a appelée *materna* dans ce passage du quatrième de l'Enéide, qui n'a pas été bien expliqué:

— ac Delum maternam invisit Apollo.

Et qu'Apollon vient à Delos, où il est né.

11 *Insignemque pharetrâ, fraternâque bumerum Iyrâ*] C'est un passage fort remarquable. Les Anciens portoient non seulement leur carquois sur l'épaule, comme nous le voyons dans Homère; mais aussi la lire, & tout ce qui les distinguoit par quelque marque de pouvoir ou de dignité. C'est par là qu'il faut entendre ce passage de Callimaque, lorsqu'il dit de Cérès, *αὐτομάτῃ τῆς ἑστέρας κλειδάς*, elle avoit une clef sur son épaule. Et celui même d'Isaïe, Chap. XXII. vers. 22. *Je lui donnerai la clef de David sur son épaule; il ouvrira, & il n'y aura personne qui ferme; il fermera, & il n'y aura personne qui ouvre.* Job dit aussi dans le Chap. XXXI. en parlant d'un acte public: *Je le porterai sur mon épaule, & je m'en parerai comme d'une couronne.* Il y a quelques années que me promenant à Mont-Martre avec Monsieur Huet, comme c'est notre coutume de nous entretenir d'Antiquité & de Critique, je lui parlai de cette Remarque que je venois de faire; mais il me dit qu'elle ne lui étoit pas nouvelle, & qu'il s'en servoit dans son Livre *De Demonstrat. Evangel.* Je dis cela en passant, afin que ceux qui liront cet excellent Livre, ne m'accusent pas de lui avoir fait ce larcin.

12 *Fraternâ Iyrâ*] La lire qu'il avoit eue de son frere Mercure, pour le caducée qu'il lui donna. Il l'appelle aussi *fraternam*; parceque Mercure en étoit l'inventeur.

13 *Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem*] Apollon & Diane étoient les Dieux *alexicakes* & *averruncos*; c'est-à-dire, qui détournent les maux; c'est pourquoi on s'adressoit à eux dans les himnes séculaires.

14 *À populo & principe Casare in Persas*] Lorsque les Dieux envoyotent des maux, on ne les prioit point de redresser leur main; mais de l'apaisant ailleurs, & de se choisir quelque autre victime, puisqu'il falloit que leur courroux tombât toujours sur quelqu'un. C'est de là qu'il faut entendre ce passage de l'Ode XXVIII. où Archytas dit plaisamment au matelot:

*Sic, quodcumque minabitur Eurus
Fluctibus Hesperii, Venusina
Plestantur fluvio, ne sospites.*

Ainsi toutes les menaces que le vent d'Orient pourra faire aux flots de la mer d'Hesperie, puissent-elles tomber sur les forêts de Vénus, pour vous épargner.

Il y a de grands exemples de cette coutume dans nos Livres sacrés.

26 *Vestrâ prece*] Je ne vois pas ce qui a pu faire croire à Turnebe & à Lambin, que cette Ode étoit elle-même la prière dont Horace parle; car elle n'a rien qui puisse la faire prendre pour cela. Horace entend assurément l'hymne qui est à la fin du Livre V. Voyez l'argument.

NOTES

qu'il porte sur son épaule, avec la lire dont son frere *Mercur* lui fit present. C'est lui qui touché de vos prieres, éloignera du peuple & du Prince, la guerre, la famine, la peste, & qui les fera tomber sur les Perses & sur les Bretons nos ennemis.

* Et à l'épaule remarquable par la lire fraternelle, & par le carquois.

NOTES SUR L'ODE XXI LIV. I.

SUIVANT le P. Sanadon, cette Ode est la troisième partie du poëme séculaire, dont les divers membres, réunis de differens endroits, sont le chef-d'oeuvre de cet habile Critique. Je parlerai de cette réunion, lorsque nous serons à ce poëme; & je me bornerai ici à ce qui regarde particulièrement l'Ode dont il est question.

2 *Latone*] Mancinelli a cru qu'on ne parloit point de Latone dans le poëme séculaire; mais de Commentateur est contredit par Macrobe & par Zosime. Le premier parlant de ces jeux, dit après Tite-Live *Apollini sacrum fiebat bove aurato & capris, ibatque auratis, item Latone bove feminâ auratâ*; & l'autre met Latone au nombre des Divinités que l'on honoroit à cette fête: *His autem Diis rem sacrum faciunt, videlicet Jovi, Junoni, Apollini, Latone, Dianæ, &c.* Latone avoit part aux jeux Apollinaires, & ces jeux entroient dans les jeux séculaires.

8 *Sylvis*] Selon le P. S. *Quæcumque coma nemorum in sylvis prominet*, est un pléonasme indigne d'Horace, & il voudroit que l'on mît *arvis*, ou quelque autre mot convenable, au lieu de *sylvis*.

Crægi] Le P. S. lit *Crægi*, après M. Baxter, sur l'autorité de l'ancien Scholiaste, & de tous les manuscrits, au rapport de Torrentius.

13 *Hic bellum*] M. Bentlei a proposé de corriger, *hic bellum*, & le P. S. a adopté cette correction. C'est une observation, dit-il, que l'on peut faire dans cette piece, que la troupe des jeunes garçons ne parle jamais seule, que celle des jeunes filles ne fasse la même chose immédiatement après. Or si l'on donne ce dernier quatrain aux premiers, il ne restera plus rien à dire aux autres; & le seul moyen de les accorder, c'est de leur faire dire conjointement la clôture de cet-

te petite piece. Il ajoute qu'Horace ne réunit jamais les deux choeurs que pour chanter en commun les louanges d'Apollon & de Diane, ou de Latone, ou pour parler de choses qui n'ont aucun rapport particulier aux deux premiers. Puis donc, continue-t-il, que les choeurs doivent être ici réunis, il faut conséquemment qu'Apollon & Diane aient chacun leur part à ces quatre derniers vers. Enfin il est contre toute vraisemblance que le Poëte, après avoir vanté dans les strophes précédentes les attributs de ces deux Divinités, donne tout à coup l'exclusion à Diane. Afin que l'on sente mieux la force de ce raisonnement, je rangerai ici ce quatrain comme a fait le P. S.

CHORUS PUERORUM.

Hæc bellum lacrymosum,

CHORUS PUELLARUM.

Hic miseram famem ?

Pessimæque

UTERQUE CHORUS.

À populo & principi Cæsare in

Persas atque Britannos

Vestra manus agit præcis.

Le Poëte attribue à Diane le pouvoir d'éloigner les guerres; & il ne le fait qu'après Callimaque au vers 133. de l'hymne qu'il a composée en l'honneur de cette Déesse. Quant aux trois autres strophes, le P. S. fait dire le v. 1. par les garçons, le second par les filles; & le troisième & le quatrième par les deux choeurs conjointement. Enfin il met le second quatrain dans la bouche des garçons, & le troisième dans celle des filles. Cette disposition est si naturelle qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas trouvée plutôt.

AD FUSCUM ARISTIUM.

ODE XXII.

INTEGER vite, scelerisque purus,

Non eget Mauris jaculis, nec arcu,

Nec venenatis gravida sagittis,

Fusce, pharetra:

Sive per Syries iter estuofas

Sive facturus per inhospitalem

Caucasum, vel quæ loca fabulosus

Lambit Hydaspes.

Namque me sylvæ lupus in Sabind,

Dum meam canto Lalagen, & ultra

Terminum curis vagor expeditus,

Fugit inermem,

Quale portentum neque militaris

Dauria in latis alis esculetis:

Nec Jube tollis generat, leonum

HORACE écrit au même Aristius Fuscus, à qui il adresse l'Épître dixième du Livre premier, & qui étoit Rhéteur, Grammairien & Poète. Il n'y a rien dans l'Ode qui puisse faire conjecturer en quel temps elle fut faite; mais si cette Lalage est la même que celle de l'Ode cinquième du Livre second, comme je n'en doute point, cette Ode est beaucoup postérieure à l'autre. On n'en a point expliqué le sujet; le voici tel que je le puis conjecturer. Fuscus Aristius étoit amoureux de Lalage; Horace qui étoit lié d'une amitié très étroite avec lui, & qui aimoit aussi Lalage plutôt comme ami d'Aristius, que comme son rival, lui écrit une aventure qui lui étoit arrivée, & un grand danger dont sa Lalage l'avoit garanti, parcequ'il chantoit ses louanges. Il attribue son salut à cette maîtresse, qu'il regarde comme une Déesse qui l'avoit secouru, pour récompenser les sentimens aussi respectueux que passionnés qu'il avoit pour elle. Voilà pourquoi il commence par le portrait de son innocence & de ses bonnes mœurs. Cela fait honneur à Lalage, & rassure fort un rival, en prévenant sa jalousie. Cette Ode est d'une politesse & d'une galanterie qu'on ne peut trop louer.

[Integer vite, scelerisque purus] Ce sont des phrases Grecques, où l'on s'entend la préposition

Aristius car quelque chose que puissent dire les Grammairiens, *integer* & *purus* ne peuvent jamais gouverner le génitif.

[Mauris jaculis] Il parle des javelots des Maures, parceque ces peuples tiroient merveilleusement bien de l'arc.

[Venenatis sagittis] Les Maures étoient obligés d'empoisonner leurs fleches pour se défendre des bêtes dont leur pays étoit plein. Cette nécessité donna lieu à l'empoisonnement des fleches. On en voit une preuve dans l'Odyssée d'Homère. Mais ce qui ne fut d'abord qu'un remède juste & innocent, devint bientôt un moyen très criminel & très abominable; car on l'employa contre les hommes. Le Prophète Nahum dit aux Assyriens, que les Chaldéens ont déjà empoisonné les fleches dont ils se doivent servir contre eux, & abietes venenatae sunt. On prétend que les Scythes furent les premiers qui en donnerent l'exemple. Ils empoisonnoient leurs fleches avec de la semence de vipère & du sang humain, ce qui compose un poison sans remède. V. Plin. XI. 53.

[Gravida] Un carquois gros de fleches. Cette métaphore est fort belle; mais elle ne fait pas le même effet dans notre langue; parceque *carquois* étant du masculin, il ne peut avoir aucune relation avec la chose

A FUSCUS ARISTIUS.

O D E XXII.

CELUI dont la vie est innocente, & qui n'a point de crime à se reprocher, n'a besoin ni de l'arc & des javelots des Maures, ni d'un carquois rempli de fleches empoisonnées, soit qu'il marche dans les brulantes Syrtes, soit qu'il voyage sur le Caucase inhabité, ou qu'il se trouve dans les lieux que baigne le fameux Hydaspes. Car l'autre jour, que libre de toutes sortes de soucis, je m'égarai dans ma forêt de Sabine, en chantant les beautés de ma Lalagé, sans armes, je mis en fuite un loup si terrible, que ni la guerrière Apulie ne nourit point un si grand monstre dans toute l'étendue de ses forêts; ni la terre même de Juba, cette

aride

• Dammis.

chose d'où la métaphore est empruntée. Ceux qui ont du goût pour la julle, & pour l'exaltitude des figures, entendront bien ce que je dis. En se servant du mot de *trouffé*, on auroit pu conserver la figure; mais outre que cette façon de parler, *un trouffé de fleches*, n'est pas trop à nos manieres, le mot *trouffé* ne me plaît pas, à cause de ses autres significations, & ne me paroît pas assez poétique.

5 *Per Syrtes aestuas*] Il ne faut point entendre ici ce que l'on appelle proprement les *Syrtes d'Afrique*; mais toute sorte de lieux sablonneux & brulans, comme ces campagnes qui sont vis-à-vis des Syrtes.

6 *Inospitalem Caucasum*] Les Grecs ont appelé le Caucase *abaton*, *axenon*, *apantibron*. Horace a tout rempli par ce mot *inospitalis*. Le Caucase est entre le Pont-Euxin & la mer d'Hircanie; & ce mot signifie proprement, le rempart de la Scythie.

7 *Fabulosus Hydaspes*] L'Hydaspes est une source de l'Inde. On le nomme aujourd'hui *Lobcan*. *Fabulosus* n'est pas *fabuleux*, mais *renommé*, *saméux*. Plinè a appelé de la même maniere l'Atlas, *fabulosissimum Africa montem*: la plus célèbre montagne d'Afrique. Voyez mes Remarques sur l'Ode IV.

9 *Namque me sibi lapsus in Sabina*] Il dit ailleurs de la même maniere, que s'étant endormi un

jour dans un lieu fort reculé, des pigeons le couvrirent de feuilles de laurier & de mirte, & qu'il dormit là en sûreté au milieu des viperes & des ours.

10 *Lalage*] Voyez l'Ode V. du Liv. II.

11 *Militaris Dammis*] *Dammis* est proprement cette partie de la Pouille qui avoisne dans la mer Adriatique, où est Siponte & le mont Gargan, aujourd'hui *Monte di S. Angelo*. Mais toute la Pouille, depuis les Samnites jusqu'à la Calabre, étoit aussi appelée *Dammis*, comme toute l'Italie. Horace l'emploie ici dans le second sens, & il l'appelle *belliqueuse*, parcequ'elle produisoit de fort bons soldats.

12 *In laeis osculetis*] La Pouille est fort couverte de bois, & c'est de là même qu'elle a été nommée par les Grecs *Dammis*, du mot *δαῦλος*, *δαῦρος*, qui signifie *couvert*, *fourré*, *trouffé*. Hesych. *δαῦλος*, *δαῦρος*. *Dammis terra*, est donc proprement *la Pouille, une terre fort couverte*. Monsieur Guyet avoit écrit cette remarque à la marge de son Horace, que le savant Monsieur Ménage n'a prêté.

13 *Nec Juba tellus*] La Mauritanie est une partie de la Numidie, qui étoit sous la domination de Juba. Il y avoit là tant de lions & tant de tigres, qu'on étoit obligé d'abandonner le soin des terres.

Arida nutrit.

Pone me pigris ubi nulla campis

Arbor æstiva recreatur aura:

Quod latus mundi nebula, malusque

20

Jupiter urget:

Pone sub curru nimium propinqui

Solis, in terrâ domibus negata:

Dulce ridentem Lalagén amabo,

Dulce loquentem.

17 *Pone me pigris*] Il veut dire qu'il n'y a point de lieux si sauvages ni si affreux, que le souvenir de sa maîtresse ne lui rende agréables, & où cette Déesse, dont il a déjà éprouvé la puissante protection, ne puisse encore lui faire sentir son secours, en le tirant de tous les dangers qui menaceroient sa vie. C'est pourquoi il l'aimera toujours, & partout cette amour sera pour lui une ressource sûre. Dans tous les livres de la plus fine Chevalerie, il n'y a rien de plus galant.

Pigris campis] Ces quatre vers sont admirables pour dire les deux zones polaires, qui sont toujours assésées par les glaces & par les frimats. *Campis pæres* est fort beau, pour dire des campagnes condamnées à une éternelle stérilité, & comme privées de mouvement & de vie.

19 *Quod latus mundi*] Il dit fort bien *latus*; car ces deux zones sont les deux côtés du monde.

Malusque Jupiter urget] Cette expression est très belle & très poétique; il regarde ces lieux comme des lieux disgraciés de Jupiter, qui leur fait sentir sa colère.

NOTES SUR L'ODE XXII. LIV. I.

1 *Integer vitæ scelerisque purus*] Ce sont des ellipses, suivant le P. Sanadon; & c'est-à-dire,

integer rationis vitæ, purus ab labe sceleris.

2 *Mauris jaculis*] Il dit *Maura jacula*, comme il

A D C H L O E N.

O D E XXIII.

VITAS binnuleo me similis, Cbloë,

Querenti pavidam montibus aviis

CETTE Ode fut faite quelque tems avant la neuvième du Livre troisième, & longtems avant la vingt-cinquième de ce même Liv. Voyez ce que j'ai remarqué sur l'Ode huitième.

1 *Vitas binnuleo*] Anacréon avoit dit: *Tu es semblable à un jeune faon de biche*, qui n'est pas encore se-

letté. Rien ne peint mieux l'inclémence d'un climat.

Jupiter, pour l'air.

21 *Pone sub curru*] Sous la zone torride entre les deux tropiques.

22 *In terrâ domibus negata*] Les Anciens croyoient que la zone torride étoit entièrement inhabitable, & aujourd'hui tout le monde fait qu'elle est non seulement habitée, mais aussi qu'elle est fort tempérée par l'heureux mélange des chaleurs du jour & des fraîcheurs de la nuit.

23 *Dulce ridentem, dulce loquentem*] Horace a joint ici les deux agrémens les plus considérables, la grace du rire & celle du parler; & il a traduit mot à mot ce beau passage de Sapho:

καὶ πλεον ἂν δὲ φωνῶν ὁμιλῶν
καὶ γελῶν ἰμῆρῶν.

Qui vous entend parler avec tant d'agrément,

Et qui peut vous voir à toute heure

Sourire d'un air si charmant.

Ma-

vré, & qui est transi de peur lorsque sa mère l'a laissé dans la forêt. Mais de la manière dont Horace a mis en œuvre cette description, il a surpassé de beaucoup le Poète Grec; & à mon avis, il a donné à cette image toutes les grâces, qui pouvoient entrer dans ce caractère de simplicité.

Cbloë]

aride nouriciere de lions. Mettez-moi dans les campagnes couvertes de glace, où jamais les arbres n'ont senti le doux Zéphyre, dans ce côté du monde toujours assiégé par les brouillards, & à qui Jupiter fait sentir sa colere; mettez-moi dans les lieux trop voisins du char du Soleil, dans ces terres brulantes & desertes, partout j'aimerais Lalagé, qui rit & qui parle avec tant de grace.

^b Qui sont refusées aux maisons.

a dit ailleurs *Maura unda, angust Mauri, venena Colcha, Marsum duellum, Alpes Rata.*

5 *Syrtis*] Claudien & Virgile ont pris le nom de *Syrtis* dans le même sens qu'Horace. Le premier a dit :

Stant pulvere Syrtis
Gatula :

Et l'autre,

Hunc ego Gatulis agerem si Syrtibus exul.

Et Prudence place le temple de Jupiter Ammon dans les Syrtes; & cependant ce temple étoit bien éloigné de la mer.

Nec responsa refert Lybicus in Syrtibus Ammon.

7 *Caucasum*] Cette montagne s'étend depuis les côtes septentrionales de la mer Noire jusqu'à Derbent sur le bord occidental de la mer Caspienne; & sépare la Circassie, le pays de Suchater & le Daguestan, de la Mingrelie, de la Géorgie & du Chirvan.

8 *Hydaspes*] Ce fleuve vient du mont Ima, vers les frontieres du grand Tiber; & après avoir ramassé

les eaux de quelques autres rivières, il les porte dans l'Inde, où il tombe à l'Orient, entre Moulton & Bucor.

9 *Sylvâ Sabina*] Cette forêt de Sabine, dit le P. S. étoit apparemment le bois de Vacune, qui bordoit les deux rives de la Digence.

11 *Curiâ expeditus*] Torrentius a approuvé *expeditus*, & le P. S. l'a mis dans le texte, comme M. Cuningham. Ce mot est tiré de plusieurs excellens manuscrits, & surtout de celui même du Scholiaste. L'expression est figurée, poétique & élégante.

14 *Daunia in*] Le P. S. lit *Daunus*. M. Cuningham, dit-il, a proposé cette leçon, qui me paroît de beaucoup préférable à *Daunia in*. Les manuscrits portent bien *Daunia* ou *Daunias*; mais la préposition *in* n'y paroît nulle part. Cela me fait croire, ajoute le P. S. que *Daunia* tout seul n'est point d'Horace. Il étoit naturel qu'il ajoutât *in*, pour s'épargner une licence qui n'étoit point nécessaire. *Daunias* ne sauroit être ni substantif ni adjectif, comme M. Ventlei l'a noté. *Daunias* a apparemment produit *Daunias* & *Daunia* entre les mains des Copistes, par le changement ou le retranchement d'une lettre, & les Editeurs ont ajouté *in* à ce dernier pour sauver la licence.

A C H L O E

ODE XXIII

VOUS me fuyez, Chloé, semblable à un faon de biche, qui cherche la mere sur les montagnes écartées, & qui craint en vain les vents &

Chloe] Le savant Heinsius a cru qu'Horace s'étoit servi de ce nom, parceque les Grecs appelloient *Chloai* les Nymphes timides qui fuyoient toujours les approches des Satyres. Mais Horace n'a jamais eu cette pensée; car outre qu'il se sert en d'autres endroits de ce même nom, lorsqu'il ne parle plus de crainte, comme

Tom. I.

dans l'Ode neuvieme du Livre troisieme, nous savons d'ailleurs que ce nom étoit assez commun.

2 *Pavidam*] Qui est naturellement timide, & qui d'ailleurs est toute éperdue dans la peur d'avoir perdu son faon. Il n'y a pas ici un mot qui ne fasse une image

Matrem, non sine vano
 Aurarum & filia metu.
 Nam seu mobilibus veris inborruit
 Adventus foliis, seu virides rubum
 Dimovere lacerta?
 Et corde & genibus tremat.
 Atqui non ego te, tigris ut aspera,
 Catulusve leo, frangere persequor.
 Tandem desine matrem
 Tempesiva sequi viro.

3 Non sine vano] Ce dernier mot fait ici un effet qu'on ne sauroit exprimer.

4 Sylva] Il faut le lire de trois syllabes pour la vers, *filia*.

5 Nam seu] Il rend raison de ce qu'il a dit, *non sine vano*.

Mobilibus veris inborruit adventus foliis] Marot & Scaliger ont lu :

Nam seu mobilibus veris inborruit
 Ad ventum foliis.

Mais cette leçon n'est pas à beaucoup près si élégante que la première. Je crois même qu'il ne seroit pas difficile de faire voir qu'elle est fautive, aussi-bien que

celle de M. Bentlei qui corrige *vepris*. Il ne se peut rien voir de plus heureusement tourné que cette expression : *Adventus veris inborruit foliis*. L'arrivée du printemps a soufflé sur les feuilles ; parceque le printemps est accompagné des Zéphyrus. C'est pourquoi il a dit dans l'Ode douzième du Livre quatrième :

Jam veris comites, quæ mare temperant, &c.

Dija les compagnons du printemps, les Zéphyrus qui adoucissent la mer.

Cet inborruit adif, est incomparable ; il signifie proprement *infruit*, *horreur* *intus*. Car *horror* est un petit tremblement de feuilles, un frisson. C'est la véritable explication de ce passage.

A D V I R G I L I U M.

O D E XXIV.

QUIS desiderio sis pudor aut modus
 Tam cari capitis? præcipe lugubres
 Cântus, Melpomene, cui liquidam pater
 Vitem cum citharâ dedit.

L'ON VOIT Quintillus Varus, Général de l'armée d'Allemagne, se tua lui-même après la défaite de ses troupes. Il y avoit plus de vingt ans que Virgile étoit mort, & près de dix-sept qu'Horace l'étoit aussi. Il est donc impossible qu'Horace ait écrit à Virgile sur la mort de ce même Quintillus. C'est à quoi M. Gassendi & beaucoup d'autres auroient dû prendre garde, ou du moins le souvenir de ce passage de Servius, qui dit formellement qu'Horace parle ici du Poëte Quintillus Varus, parent & intime ami de Virgile, & qui mourut sous le dixième Consulat d'Au-

guste. Voyez mon argument sur l'Ode dix-huitième. Horace étoit âgé de quarante-deux ans.

Quis desiderio] Cette Ode est admirable ; mais il n'a pas tenu aux Interpretes qu'elle n'ait perdu toute sa beauté par les violences qu'ils lui ont faites. Car les uns ont voulu que ce fût un dialogue de Virgile & de Melpomene, sans qu'Horace y eût aucune part : les autres que *quis* fût un ablatif pour *quibus* ; & les autres enfin, que *lugubris cantus Melpomene* fût une phrase Greque, pour dire, *Melpomene Dea lugubris cantus*, & que le sens d'Horace fût : *Melpomene*.

la forêt. Car soit qu'à l'arrivée du printems les Zéphyrs ayent agité les feuilles, ou que des lézards ayent fait remuer quelque buisson, le coeur & les genoux lui manquent. Cependant je ne vous poursuis point comme un tigre, ou comme un lion de Gétulie, pour vous déchirer. Cessez enfin de suivre votre mere, vous qui êtes en âge de suivre un mari.

Car soit que l'arrivée du printems ait soufflé sur les feuilles mobiles.

Elle tremble du coeur & des genoux.

8 Et corda & genibus tremunt] Ce vers ne sauroit être trop loué. On ne peut mieux marquer la frayeur de quelqu'un, qu'en disant que le seul bruit des feuilles le fait trembler. C'est ainsi que l'Ecriture a dit, *terrebit eos sonitus folii volantis*. Lévit. XXVI. 36. Et c'est ainsi que Lucain a dit de Pompey fuyant,

- - - pavet ille fragorem

Motorum ventis nemorum.

10 Gétuliferos loci] La Gétulie est une partie de la Mauritanie, près du mont Atlas. Mais parceque ces peuples ont souvent changé de lieu, & qu'ils n'avoient

point de demeure fixe, on a appelé toute l'Afrique Gétulie.

11 Matrem sequi] Horace parle ainsi, parcequ'en Grece & en Italie les filles se tenoient toujours dans la maison auprès de leur mere, jusques à ce qu'elles fussent mariées.

12 Tempestiva sequi viro] Ces sortes de transpositions sont trop rudes, & je voudrois toujours les éviter. Il est vrai que l'on en trouve en prose d'aussi violentes, & je me suis souvent étonné que les Septante même en fussent pleins. J'y en ai remarqué d'entièrement semblables à celle d'Horace. *Tempestiva viro*, est ce que les Grecs disent *oraia gamou*, bonne à être mariée, *matura viro*.

A V I R G I L E.

O D E XXIV.

QUELLE honte peut-il y avoir à pleurer un homme qui nous étoit si cher, & quelles bornes peut-on donner à des regrets si justes? Melpomene, qui avez reçu de Jupiter une belle voix, avec l'art de jouer du luth,

Une tête si chère.

Une voix claire.

pomene, Déesse du chant lugubre, dites-moi jusqu'à quand nous devons pleurer Quintilius? Il y en a même qui ont lu des vers pour pratique. Tout cela est fort éloigné du sens d'Horace, & j'ose me flater de l'avoir rendu fort fidèlement.

Sit pudor] Car quelque justes que soient des regrets, il y a pour l'ordinaire de la honte à les continuer trop longtems; c'est marquer trop de foiblesse. Quintilius Varus étoit d'un si grand mérite, que sa mort faisoit une exception à cette regle presque générale, & qu'on ne pouvoit le trop pleurer.

2 Tam cari capitis] Les Grecs & les Latins ont dit d'une tête, pour une personne. Homere: *Ταύτην γὰρ ἀνδρὸς κεφαλὴν ἀνδρὸς*. Tant m'est précieuse la tête que je regrette.

Præcipe lugubres cantus] Il prie la Muse de lui enseigner des chants assez tristes pour pleurer cette mort.

3 Liquidam vocem] Une voix claire, nette, comme Varron a appelé le son d'une flûte, *liquidam animam*, un son clair, net.

*Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget? cui Pador, & Justitiæ soror
Incorrupta, Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem?*

*Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu! non ita creditum*

Poscis Quintilium Deos.

Quod si Tbreicio blandius Orpheo

Auditam moderere arboribus fidem,

Non vana redeat sanguis imagini,

Quam virgâ semel borridâ,

Non lenis precibus fata recludere,

Nigro compulerit Mercurius gregi.

Durum: sed levius fit patientiâ,

Quicquid corrigere est nefas.

A D

Ergo Quintilium] C'est ce que la Muse lui

Perpetuus sopor] Les Anciens évitoient avec grand soin de nommer la mort; c'est pourquoi ils l'appelloient *sommeil*. Ils lui donnoient aussi quelquefois le nom de *départ*, *abitus*; & pour dire que quelqu'un étoit mort, ils disoient *qu'il étoit parti*.

6 Urget] *Premis, occupat, occupe, retient*. Virgile s'est servi du même mot: *Ferrens urget somnus*. *Un dur sommeil s'empare de ses yeux*.

Cui pudor] Ces trois vers valent pour le moins une oraison funebre.

10 Nulli flebilior quam tibi] Servius nous en a donné la raison, en nous apprenant que ce Quintilius étoit parent & intime ami de Virgile.

11 Pius] *Pieux & piété*, se disent proprement des sentimens de tendresse & d'amour que l'on fait paroître pour son Prince, pour ses parents, pour ses amis, & pour sa patrie.

Non ita creditum] Car Dieu ne fait que nous prêter à la vie, s'il est permis de parler ainsi, & il se réserve le droit de nous en retirer, lorsqu'il le juge à propos.

13 Quod si] Il y a dans les manuscrits *quid si*, & cela confirme la correction de Monsieur le Févre, *quin*

si, c'est-à-dire; *mais quand même*. Cette façon de parler est familière à Horace, comme dans l'Ode dixième, *quin & Atreidas*; dans la treizième du Liv. II. *quin & Prometheus*; & dans l'Ode onzième du Livre troisième, *quin & Ixion*.

Blandius Orpheo] Voyez ce qui a été remarqué sur l'Ode douzième.

15 Non vana redeat sanguis imagini] *Image, ombre, spectre, simulacre*. La théologie des Anciens étoit fort plaissante: ils croyoient qu'un homme étant mort, son âme, la partie spirituelle, alloit dans le ciel, son corps demeurait en terre; & ils se figuroient tout à propos une ombre de ce même corps, une image qu'ils envoyaient aux enfers. Cette image n'étoit selon eux que la partie corporelle de l'âme, le char lumineux, ou le corps subtil dont l'âme étoit revêtue. Et c'étoit là l'opinion qu'Homère & Pythagore avoient prise des Egyptiens. On peut voir cette matière amplement traitée dans la Vie de Pythagore que j'ai donnée au Public. Le mot *vana*, qu'Horace ajoute, est fort beau; parceque cette image est *species corporea quæ non potest tangi, sicut ventus*. Une figure, une ombre de corps, qui ne peut être non plus touchée que le vent.

17 Non lenis fata recludere] Il est plus facile

lut, inspirez-nous des chants lugubres. Quintilius est donc plongé dans un sommeil éternel? Quand est-ce que la Pudeur, la Fidelité soeur inséparable de la Justice, & la nue-Verité trouveront un autre Quintilius? Tous les gens de bien doivent être touchés de cette mort; & vous, Virgile, vous devez en être plus touché que personne. Cependant, hélas! avec toute votre piété, c'est en vain que vous demandez Quintilius aux Dieux, qui ne vous l'avoient pas prêté pour toujours. Quand même vous toucheriez la lire avec plus de douceur qu'Orphée, qui se fit entendre aux arbres & aux rochers, le sang ne reviendrait pourtant pas animer une ombre que l'inexorable Mercure avec son horrible verge auroit une fois enfermée dans les lieux ténébreux. Cela est dur, il est vrai; mais la patience rend supportable ce que l'on ne sauroit changer.

A

* Aucun égal à lui.

* Qui n'est point doux à rouvrir les destins à nos prières.

* Avec le noir troupeau.

d'entendre Horace que de l'expliquer. Il y a même beaucoup de passages que l'on a entendus, ou cru entendre en les lisant avec précipitation, & que l'on n'entend plus quand on s'y arrête, & qu'on veut les approfondir. C'est ce qui peut être arrivé à beaucoup de personnes sur celui-ci. Pour moi il me semble qu'Horace a dit *fata recludere*, pour *ea quæ semel factis clausa & obsignata sunt, aperire*. *Ouvrir ce qui par l'ordre des Destins a été scellé & cacheté*. D'abord que Mercure a conduit les ombres dans les enfers, Horace considère ces lieux comme fermés & cachetés; & il dit que Mercure n'est pas assez puys-

ble pour les rouvrir, & pour en faire sortir cette ombre qu'il y a une fois fait entrer.

18 *Nigro gregi*. Il appelle fort justement le noir troupeau ces ombres, qui ne sont qu'un air sans lumière. Lucrèce.

* *Compuleris*. *Compellers* est un terme de berger: il signifie assembler dans un même lieu des troupeaux de même ou de différente espèce. Virg. Eclog. VII.

Compulerantque greges Corydon & Thyrsis in unum.

Et Cicéron dans son Oraison contre Pison, *omni peccata compulsa*.

NOTES SUR L'ODE XXIV. LIV. I.

LE P. Sanadon ne convient point que le Quintilius à qui cette Ode est adressée, fût un Poète, parent de Virgile, comme le prétend M. Dacier après Servius. Il croit que c'est plutôt le même Quintilius, qu'Horace vante dans l'Art Poétique comme un bon ami & un excellent Critique.

8 *Invenias*. Le P. S. lit *invenies*, après M. Bentley & M. Cuningam, conformément aux manuscrits & aux plus anciennes éditions. C'est assez la manière

d'Horace de joindre un verbe de nombre singulier avec plusieurs noms, qui sembloient demander un pluriel.

11 *Tu*. Jean du Hamel a corrigé *sed*; & cette leçon a paru meilleure au P. S.

13 *Quid si*. Lambin & M. Cuningam ont rétabli *Quid si*, sur l'autorité des manuscrits, aussi-bien que *num* pour *non* au 15. v. & le P. S. a adopté ces leçons. L'interrogation donne de la grace & de la vacuité à la pensée.

A D L Y D I A M.

O D E XXV.

PARCIUS junctas quatuor fenestras

Itibus crebris juvenes protervi,

Nec tibi somnos adimunt: amatque

Janua limen,

Quæ prius multum faciles movebat

Cardines: audis minus & minus jam:

ME TUO longas pereunte noctes,

Lydia, dormis:

Invicem mæchos anus arrogantes

Flebis in solo levis angiportu,

Thracio bacchante magis sub inter-
lunia vento:

Quum tibi flagrans amor, & libido,

Quæ solet matres furiare equorum,

Serviet circa jecur ulcerosum:

Non sine questu,

CETTE Ode fut faite longtemps après la huitième & la treizième de ce Livre, & après la neuvième du Livre troisième; elle est toute satirique.

1 *Parcius junctas quatuor fenestras*] En Italie comme en Grece, les jeunes gens qui alloient voir de nuit leurs maitresses, portoient des flambeaux avec des leviers, des arcs & des haches, pour mettre le feu aux fenêtres & aux portes, ou pour les abatre, si on ne vouloit pas leur ouvrir. Et c'est tout cet equipage qu'Horace appelle *les armes des amans*. Car apres avoir dit dans l'Ode vingt-sixième du Livre troisième, qu'il renonce à l'amour, & que le mur du temple de Venus aura ses armes & sa lire, il s'adresse à ses gens & leur dit:

Hic ponite lucida

Funalia, & vases, & arcus

Oppositis foribus minaces.

Mettez ici ces flambeaux, ces leviers, & ces arcs qui menacent les portées fermées.

Théocrite dans l'Idile II. introduit un jeune homme qui dit à des femmes:

Leia

Kal' µ' εἰ µὴ καὶ ἔχῃς τὰς τῆς οἴῃς, καὶ ἢ ἱλαρὸς καὶ καλὸς ἀνδρῶν καὶ ἡδίστος καλῶν.
Εἴδω τ' εἰς µόνον τὸ καλὸν εἶνα τῇ οἴῃ.
Εἰ δ' ἄλλα µ' εἴδῃς, καὶ εἰ δὴ καὶ ἄγχο το µοχλῶ.
Πάσης καὶ παλαιοῦ καὶ λαμπρῶς ἄνδρ' ἐφ' οὐκίας.

Si vous m'eussiez reçu, j'aurois été satisfait; car de tous les jeunes gens, il n'en est point de meilleur ni de plus facile que moi, & je me serois endormi paisiblement, après n'avoir fait que baiser votre belle bouche. Mais si vous m'eussiez repoussé, & que la porte ne m'eût point été ouverte, assurément vous auriez vu voler sur vous les flambeaux & les haches.

Quatuor] Heurtent, batent. C'est un terme emprunté des sièges quand on bat les places.

3 *Amatque janua limes*] La porte aime le seuil, pour dire qu'elle y est toujours attachée, qu'elle ne le quitte point pour s'ouvrir. Il semble qu'Horace ait eu en vue ce *καὶ εἰ δὴ καὶ ἄγχο το µοχλῶ* du passage que je viens de rapporter de Théocrite; mais l'expression d'Horace est bien plus fine & plus vive.

7 *Me tuo*] C'est le commencement de la chanson que les amans de Lydie chantoient devant la porte, lors-

A L Y D I E.

O D E XXV.

NOS jeunes fous ne batent plus si souvent vos fenêtres à coups redoublés : ils n'interrompent plus si souvent votre sommeil ; & votre porte qui s'ouvrait avec tant de facilité, * maintenant est toujours fermée. De jour en jour vous entendez moins cette chanson, qui vous étoit si connue :

*Pendant que plein d'amour j'expire à votre porte,
Lydie, vous dormez d'un paisible sommeil.*

Enfin sur vos vieux jours courant en deshabillé dans les rues détournées, & vous exposant souvent au vent de bise, lorsqu'il se déchaîne avec le plus de fureur dans la conjonction de la lune, vous pleurerez à votre tour de la fierté de vos galands, lorsque l'amour ardent, & la chaleur qui met les jumens en furie, embraseront votre cœur ulcéré. Enfin vous vous plaindrez

^a Aime le suil.

^b Vent de Thrace.

^c Foie.

lorsqu'on ne vouloit pas leur ouvrir. Les Grecs appelloient ces sortes de chansons *Saxavai-dug*, parce qu'elles étoient chantées devant une porte fermée. Nous en avons un parfait modèle dans Théocrite, Idil. III. & XXIII. & dans Horace, Ode X. Livre III.

Longas noctes] Pendant les nuits d'hiver.

⁹ *Mœcher*] Horace se sert de ce mot, & de celui d'adultère, pour dire un galand.

¹⁰ *Louis*] Proprement en deshabillé. Les Interprètes se tourmentent inutilement sur ce mot.

Angiortu] *Angiortus* & *Angiortum*, signifie une petite rue étroite. Il se prend aussi ordinairement pour ce que nous apellons un cul de sac.

¹¹ *Thracio*] Horace parle à la manière des Grecs, qui appelloient le Borée ou l'Aquilon, *Thracien*, parce qu'il leur venoit de Thrace.

Bacchante magis] *Veementius furetur*, *saure*, *constant* avec plus de furie. C'est une métaphore prise des Bacchantes.

Sub interlunia] Le tems qui est entre le dernier jour de la vieille lune, & le premier de la nouvelle. Car alors la lune étant jointe au soleil, elle reste obscurcie, jusques à ce qu'en s'éloignant de lui, elle recommence à se montrer. Les Grecs l'appellent en cet

état, *luna & sola*, comme qui diroit *vieille & nouvelle* car alors elle est l'une & l'autre en même tems. Et il est certain que dans cette conjonction les vents sont beaucoup plus grands. *Veget. de re militar. Liv. IV. Chap. XL. Interluniorum dies tempestatibus plenis & navigantibus quàm maximè metuedas non solum peritior ratio, sed etiam quæsi usus intelligit.* La raison & l'expérience font voir que la conjonction de la lune excite beaucoup de tempêtes, & que ces jours sont fort appréhendés de ceux qui voyagent sur mer.

¹⁴ *Matres furiare equorum*] Virgil. III. Georg.

Scilicet ante omnes furor est insignis equarum.

La fureur des jumens est la plus grande & la plus remarquable.

¹⁵ *Jaco*] Les Anciens plaçoient l'amour dans le lieu. *Amoreon* :

Ταυρος & με τὴν ἄλυσιν
Micor nrap.

L'Amour tend son arc, & me frappe au milieu du foie. *Pla-*

*Leta quod pubes edera virenti
Gaudeat, pulla magis atque myrto :
Aridas frondes hyemis sodali
Dedicet Hebro.*

20

Platon, & tous ceux de sa secte ont été dans les mêmes sentimens. Et cette opinion a été suivie des Hébreux même. Jérémie dans ses Lamentations II. 11. *effunditur in terram sicut oleum.* Mon foin est répandu à terre; pour dire tous mes desirs, tous les objets de mes desirs, sont foulés aux pieds.

Ulcerosum] Ulceré d'amour & de jalousie.

17 *Leta quod pubes*] *Leta*, enjouée, folâtre; car cette folie & cet enjouement viennent d'un excès de joie.

18 *Pulla magis atque myrto*] La différente construction de ce *magis* fait toute la difficulté de ce passage. Pour moi je le joins avec *gaudeat*, & je crois qu'Horace a voulu dire simplement que Lydie seroit au désespoir de ce que les jeunes gens aimeroient mieux le lierre verd & le jeune mirte, & qu'ils jetteroient les vieilles feuilles. Et les autres Interpretes veulent que *pulla myrtus* soit un vieux mirte, un mirte séché: que cet *atque* soit pour *quoniam*, & qu'Horace dise que les jeunes gens aiment mieux un lierre verd, qu'un mirte noir & séché. Car *pallus*, disent-ils, est proprement ce que les Grecs appellent *σπινθαρ*, le noir que l'on remarque sur les fruits, lorsqu'ils meurent, & sur les herbes lorsqu'elles meurent. Le savant Heinsius a été même en partie de ce sentiment, quoiqu'il distingue ce passage d'une autre manière, en rapportant ce *pulla* à *hedera*.

Gaudeat pulla magis atque Myrto
Aridas, &c.

Mais s'il faut changer quelque chose au texte, je ne doute point que l'on ne trouve l'expression d'Horace plus naturelle, en mettant le point après *magis*.

Gaudeat pulla magis. Atque myrto

Aridas frondes, &c.

Car cela est même plus Latin. De cette manière donc Horace oppose le lierre verd au lierre séché. Vous nous plaindrez, dit-il, que les jeunes gens préfèrent le lierre verd au lierre séché, & qu'ils consacrent les vieilles feuilles de mirte, &c. La première explication me paroît plus naturelle. Je viens même de m'apercevoir que Monsieur de Saumaise a eu le même sentiment, qu'il n'a pas manqué de bien appuyer, pour faire voir que *pulla myrtus* est un jeune mirte. Ce qui a trompé Heinsius, dit ce grand homme, c'est qu'il n'a pas pris garde que les Latins n'ont jamais dit *myrtus* que de l'arbre même; & *myrtum* du fruit. Horace compare donc les jeunes filles au mirte & au lierre qui sont toujours verts, & il compare les vieilles aux feuilles déjà seches, qui tombent, & que le courant de l'eau emporte. *Hedera hedera* (le lierre verd) & *pulla myrtus* (le mirte noir) c'est-à-dire *viridis, verda*, à *μυρτιάς* *μυρτιάς*. Car les feuilles paroissent noires, parcequ'elles sont d'un verd enfoncé. Virgile a dit de même, Egl. VI. 54. *Ilex nigra*.

Ilice sub nigra pallentes ruminat verbas.

19 *Aridas frondes*] Ce qui a persuadé Heinsius qu'Horace avoit écrit *myrto aridas frondes*, c'est qu'il a cru qu'il avoit traduit ainsi le *μυρτὸν ἄλalon*, d'une épigramme Grecque sur le même sujet:

Εἰ δ' ἔτιος τρεῖς παρὰ μὲν, μυρτὸν ἄλalon
Ἐρρίθ' ἐπὶ ἑσπέρῃς οὐρανὸν σκυβάλοισι.



dreux que les jeunes gens aiment mieux le lierre verd ^a & le jeune mirte, & qu'ils consacrent ^b les vieilles feuilles à l'Hebre compagnon de l'hiver.

A

^a Le mirte noir.

^b Les feuilles seches.

Que si Dionysius en aimoit un autre après m'avoir quitté, je jetterois mon vieux mirte, &c.

Mais Monsieur de Saumaïse combat encore cette opinion, en soutenant que le dernier vers du distique Grec doit être écrit comme dans les manuscrits.

Εἰς τὸν Ἑβρῆν ἑνὸς θυρόθεν σκευάλοισ.

Que le *μύρτος* signifie le fruit du mirte, & que le Poëte a dit avec imprécation :

Si Dionysius en aime un autre que moi, qu'il soit rejeté comme on rejette les vieilles pommes de mirte, que l'on a laissé tomber dans la boue.

Je crois, comme Monsieur de Saumaïse, que c'est le véritable esprit de l'épigramme Greque; mais je ne puis être de son avis sur l'explication qu'il donne de la comparaison dont Horace s'est servi. Car je suis persuadé que par *pulla myrtus*, ce mirte noir, & par *bedera virens*, ce lierre verd, il a entendu des couronnes de lierre & de mirte, comme il a dit dans l'Ode IV.

Viridi caput impedit myrto.

Se couronner de mirte verd.

Et Virgile, Géorg. I. 28.

Cingens maternâ tempora myrto.

Qu'il vous couronne de mirte consacré à votre mère Vénus.

Et que par ces feuilles seches, *aridas frondes*, il a entendu de vieilles couronnes flétries & usées. Mais pour bien entendre ceci, il faut savoir qu'Horace a eu égard à la coutume des Grecs & des Latins, qui pre-

noient des couronnes lorsqu'ils devenoient amoureux, & les quitoient lorsqu'ils cessioient de l'être. En les quittant ils les rompoient quelquefois, quelquefois aussi ils les consacroient & les dédicoient. C'est sur cela que roule toute la beauté & toute la délicatesse de ce passage. Car Horace ne se contente pas de dire, que les amans de Lydia jettent leurs vieilles couronnes; mais il dit fort plaisamment qu'ils les dédient.

Hyemis sodalis] Compagnon de l'hiver. Il appelle ainsi l'Hebre fleuve de Thrace, comme il a appelé le vent de Midi compagnon de l'Orion, *comes Orionis*; & comme Homère appelle la Fuite, la compagne de la Peur.

20 *Dedicat Hebro*] Voici ce que Monsieur le Févre a remarqué sur ce passage: Il est vraisemblable qu'Horace avoit écrit *Euro*; parce que l'Hebrus n'est pas partout, & que partout il y a de jeunes gens qui jettent les vieilles. Ceux qui ont du nez, &c. Mais je ne suis pas de son avis. Les Anciens confideroient la Thrace comme le séjour de l'hiver. L'Hebre est un fleuve de Thrace, Horace a donc pu l'appeler le compagnon de l'hiver. Le verbe *dedicas*, *dedic*, fait encore voir qu'il faut retenir *Hebro*. Car il me semble qu'on ne lit point que l'on ait jamais rien consacré aux vents, au Borée, à l'Eurus; du moins cela est rare, au lieu que toute l'Antiquité est pleine d'exemples d'offrandes faites aux fleuves. Mais pourquoi Horace choisit-il l'Hebre? C'est parce que ces couronnes flétries & que l'on quitoit, à cause de la vieillesse de celles pour l'amour desquelles on les portoit, ne devoient être consacrées qu'à un fleuve toujours accompagné de l'hiver, & toujours lié & garoté par les glaces, *nivali compede vincit*.



A D M U S A M.

O D E XXVI.

MUSIS amicus, tristitiam & metus
 Tradam protervis in mare Creticum
 Portare ventis: quis sub Arcto
 Rex gelide metuatur ora,
 Quid Tiridatem terreat, unice
 Securus. O quæ fontibus integris
 Gaudes, apricos nocte flores,
 Nocte meo Lamie coronam,
 Pimplea dulcis: nil sine te mei

Pro-

TIRIDATE se révolta contre Phraate & s'empara du Royaume des Parthes, l'an de Rome 723. sous le quatrième Consulat d'Auguste, qui assiégeoit alors Alexandrie. Et si c'est à ce tems-là qu'il faut rapporter cette Ode, comme Monsieur le Févère l'a cru, Horace avoit trente-six ans lorsqu'il la composa. Mais j'espère de prouver dans la suite que cette Ode fut faite sous le IX. Consulat d'Auguste, Horace étant âgé de quarante & un an.

1 *Tristitiam & metus*] Il parle en général de toute sorte de tristesse & de crainte.

2 *Tradam protervis*] Anacréon a dit de même:

Ἀπορίσσομαι μέμυνας
 Πόλυπορτίδες τὴ βύρα
 Ἐς ἀλυσίπυρος αἴθρας.

Tous mes soucis & mes inquiétudes sont jetés aux vents qui bouleversent la mer.

Et cette façon de parler nous est commune avec les Orientaux, les Grecs & les Latins; car nous disons comme eux, *jetter quelque chose au vent*, faire que les vents l'emportent, pour dire que nous ne nous en souviendrons plus, &c. Mais je ne crois pas que nous osassions l'écrire. Au moins il est certain que l'on seroit ridicule de dire: *Je donnerai aux vents ma tristesse & mes craintes, afin qu'ils les portent dans la mer de Crete*. Mais chaque langue a ses façons de parler, & l'on seroit injuste de juger de l'une par l'autre.

3 *Quis sub Arcto rex gelide*] Quelques Interpre-

tes ont cru qu'Horace parle ici des Scythes & des Parthes, que la puissance d'Auguste faisoit trembler; mais cela est plus facile à refuter qu'il n'a été facile à dire. Horace parle assurément de quelque particularité qui s'étoit passée dans le Nord, & qui étoit fort connue en ce tems-là; mais qu'il n'est pas aisé de deviner en celui-ci.

5 *Quid Tiridatem terreat*] Tiridate s'empara du Royaume des Parthes, lorsqu'Auguste assiégeoit Alexandrie; mais cela n'a pu donner lieu à Horace d'écrire ceci, parcequ'alors Tiridate ne craignoit rien encore, & qu'il ne commença à craindre que lorsqu'il fut que Phraate venoit contre lui avec le secours des Scythes, & qu'il fut obligé de se retirer auprès d'Auguste qui faisoit la guerre en Espagne, cinq ans après le siège d'Alexandrie. Horace parle donc de la terreur que donna à Tiridate l'armée que Phraate menoit contre lui, ou même de la crainte que lui causa l'ambassade que Phraate envoya à Auguste, pour le prier de lui renvoyer ce rebelle. On n'a qu'à lire Justin, Livre XLII. Chap. V.

6 *Fontibus integris*] Des fontaines où personne n'a puise. Horace dit souvent qu'il est le premier qui ait fait connoître aux Latins les vers lyriques.

8 *Nocte meo Lamie*] C'est à mon avis L. Aelius Lamia, Chevalier Romain, que Ciceron recommande avec tant d'instance à Brutus, lorsqu'il briguoit la Préture la même année que César fut tué. Horace avoit lié avec lui une amitié fort étroite; & dans les guerres civiles ils avoient embrassé le même parti. C'étoit un homme d'une grande naissance; puisqu'Horace assure qu'il descendoit de l'ancien Lamus, Roi des Lestri-

A S A M U S E.

O D E XXVI

PENDANT que je serai bien avec les Muses, ^b j'éloignerai de moi la tristesse & les craintes. Je ne me mettrai point en peine quel Roi de la terre glacée soit craint dans le Nort, & je ne me soucierai point de tout ce qui peut allarmer Timidate. Ma douce Muse, qui aimez les fontaines ^c où l'on n'a point encore puisé, faites des couronnes à mon cher Lamia. Par ^d mes plus beaux chants je ne puis rien pour lui, sans votre secours. C'est à vous &

^a Ami des Muses.

^b Je les donnerai aux vents furieux pour les aller noyer dans la mer de Crete.

^c Entières.

^d Mes bonheurs.

Lesfrigons, dont il est parlé dans Homère: Cicéron, qui lui avoit des obligations essentielles, dit de lui: *Vir summo splendore, summâ gratiâ, magnificentissimo munere Adilitatis*, &c. Et il ajoute en un autre endroit, qu'il n'y avoit point d'homme dont le commerce lui fût plus agréable: *Ut nullo prorsus plus hominis delector*. L. *Aelius Lamia*, qui fut Consul l'an de Rome DCCLV. dix ans après la mort d'Horace, étoit son fils.

Coronam.] Sur ce passage Muret a fort bien remarqué que les Poètes appellent leurs ouvrages des couronnes qu'ils mettent sur la tête de ceux qu'ils louent. Il a rapporté un exemple de Pindare, & un autre d'Euripide. On peut voir le chapitre I. de Liv. VIII. de ses diverses leçons. Mais je ne fais si cela peut entièrement garantir Horace du reproche qu'on pourroit lui faire d'avoir manqué contre la justesse, lorsqu'il a dit: *Muse, qui aimez les fontaines où l'on n'a pas encore puisé, faites des couronnes à Lamia*. Car il n'y a pas un rapport assez prochain entre les fontaines & les couronnes. Pour me faire mieux entendre, je dis qu'il y auroit eu plus de suite dans la pensée & dans l'expression d'Horace, s'il avoit dit: *Muses, qui aimez les prairies où l'on n'a pas encore cueilli de fleurs, faites des couronnes à Lamia*, comme dans Euripide. Hippolyte dit à Diane, en lui offrant un himne:

Σοὶ τὸν Νὶ πλεκτὸν στέφανον ἐξ ἀνθηρῶν
Λαμῶν, ὃ Νασπῶνα, κοσμήσας στέφ.

Ma Déesse, je vous apporte cette couronne que je viens de

composer dans une prairie qui n'a encore jamais senti la faux.

Pour excuser Horace il faut avoir plutôt recours au sens qu'au mot. ^a Mais encore une fois, Horace n'a pas eu assez d'égard à la justesse, & il a mal imité son original; car il avoit devant les yeux ce beau passage de Lucrece:

*Juvat integros accedere fontes
Atque haurire. Juvatque novos decerpere flores;
Insignemque meo capiti petere inde coronam.*

Mais Lucrece emploie deux figures, & il a donné à chacune ce qui convenoit. Après avoir parlé des fontaines, il ajoute *haurire*; & pour passer à l'autre figure, il répète *juvat*, qui les sépare entièrement. ^a

9 *Pimplea*.] Pour accorder tous les différends qui ont été sur ce mot, on n'a qu'à se souvenir que *Pimplea* étoit en Thrace une fontaine consacrée aux Muses; mais après que les Thraces se furent emparés de la Béotie, ils y consacrèrent aux Muses une fontaine de ce même nom, & de là elles furent apellées *Pimplées*, *Pimpléides*, & *Pimpléiades*. Voyez mes Remarques sur Festus. ^a On peut lire également *Pimplea* & *Pimpli*. ^a

Mei bonori.] Il appelle ainsi ses vers, comme Pindare appelle les siens de la même manière *τιμὰς*; des fleurs honorables & glorieuses, *ἐκκληῖς ὕμνους*.

10 *Profunt bonores : hunc fidibus novis,
Hunc Lesbio sacrare plectro
Teque tuasque decet sorores.*

10 *Fidibus novis*] Les Interpretes expliquent ce *novis* par *admirables*, comme Servius a expliqué ce *nova carmina* de Virgile :

Pollis & ipse facit nova carmina.

Pollion fait aussi lui-même des vers nouveaux :

c'est-à-dire des vers admirables, &c. Mais ce n'est pas le sens d'Horace, qui parle de *cordes nouvelles*, parceque les Poëtes qui vouloient chanter quelque chose d'extraordinaire, avoient accoutumé de dire que leur lut étoit monté de neuf, qu'ils y avoient mis des cordes neuves ; car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage d'Anacréon.

Ἡμεῖς τοὺς ἀπὸ τοῦ
καὶ τὴν λύρην ἀπασαν
καὶ γὰρ μὲν ἦδον ἄλλως
Ἡρακλῆς.

Je changeai bien toutes les cordes de mon lut, & je chantois les travaux d'Hercule.

11 *Lesbio Plectro*] Avec un archet de Lesbos, c'est-à-dire, avec des vers comme ceux d'Alcée qui étoit de Lesbos.

NOTES SUR L'ODE XXVI. LIV. I.

LE P. Sanadon met la date de cette Ode à l'année 731. que Phraate envoya une ambassade à Rome, & fit proposer à Auguste qu'il étoit prêt de lui remettre les aigles Romaines, pourvu qu'il lui renvoyât son fils que Tiridate lui avoit enlevé, & Tiridate lui-

même. Auguste n'accorda aux Ambassadeurs que la première partie de leur demande ; il retint Tiridate à Rome, & lui promit de lui fournir un entretien royal pour tout le tems qu'il voudroit y rester. Cette affaire occupoit fort les esprits. Auguste en fit faire le rapport

A D S O D A L E S.

O D E XXVII.

*N*ATIS in usum latitiae scyphis
*Pugnare, Thracum est. Tollite Barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.*

CETTE Ode n'a rien qui marque dans quel tems elle fut faite ; il paroît seulement qu'elle le fut pour une débauche, où il étoit arrivé quelque bruit.

1 *Natis in usum*] Les Grecs & les Latins disent quelquefois *naitre*, pour *être fait*.

2 *Thracum est*] Il met les Thraces, & avec raison, car ils étoient très violens & très emportés. Chose étrange ! ce peuple si poli dans les premiers tems, & si célèbre par les arts & par les sciences, à cause des

colonies des Phéniciens, & du voisinage d'Athènes, tomba dans une si grande barbarie, qu'il étoit le plus cruel & le plus sanguinaire de tous les Barbares. Τὰ γὰρ γένε τῶν Θρακῶν ὅμοια τοῖς μέλιτα τῷ βαρβαρικῷ ἢ ὅ ἂν δαρσύνῃ, ποικιλωτάτην ἐστὶ. Car de tous les Barbares il n'y en a point qui versent le sang plus volontiers que les Thraces, quand ils sont échauffés. Thucid. Liv. VII. Il semble qu'Horace eût ce passage devant les yeux.

Vino

Tollite

& à vos savantes sœurs à l'immortaliser par des vers tout nouveaux, & sur les mesures d'Alcée.

* Par des cordes toutes neuves, & par l'archet Lesbien.

port au Sénat, & le Sénat en remit la décision à ce Prince. Ou juge assez quelles devoient être alors les allarmes de Tiridate.

1 *Musis amicus*] Le charmant amusement que la poésie! s'écrie le P. S. Je dis la poésie bien entendue, qui ne préjudicie point à nos devoirs, & qui ne devient point une occupation. Savoir bien manier ce précieux talent, c'est avoir en soi-même la source des plus innocens plaisirs. Aussi voyons-nous, ajoute-t-il, que tout ce qu'il y a eu de grands Poètes nous ont vanté les délices qu'ils goûtoient dans le commerce des Muses. Mais il faut être Poète pour sentir la vérité de leurs expressions.

2 *Tradam protervis in mare*] Tibulle a dit de même au Liv. IV.

*Et quodcumque mali est, & quidquid triste timeamus,
In pelagus rapidis debebat amnis aquis.*

3 *Quis*] Le P. S. lit *quis*. Les Anciens ont écrit *quis*, ou simplement *quis*, pour *quis*. *Quis metuatur*, pour *a quis metuatur*. Ce sens est plus naturel que l'autre, dans lequel on rapporte *quis à rex*.

Sub Arcto] Horace, dit le P. S. prend ici *Arcto* pour la Scythie, & *gelida ora* pour la Thrace. Ce dernier pays étoit partagé entre plusieurs petits Rois. Les Historiens parlent, entr'autres, de Sadale, de Cotis, de Rimétalce & de Rhascyporis, qui vivoient du tems d'Auguste. Ces Rois étoient souvent en guerre avec les Getes, & d'autres peuples de la Scythie leurs voisins. Lucain a dit de la même manière qu'Horace:

Dejotarum & gelidæ dominum Rhascyporin ora.

9 *Pimplea*] Le P. S. a mis *Pimplei*. Cette leçon, dit-il, est ancienne, puisque le Scholiaste l'a trouvée dans son exemplaire; & c'est la seule vraie, comme en ont jugé M. Bentley & M. Cuningam. L'adjectif *Pimpleus* peut bien convenir à un lieu, comme une montagne, une fontaine, une caverne; mais une Muse ne peut être appelée que *Pimpleis*.

10 *Profunt*] Le P. S. a corrigé *possunt*, comme le portent plusieurs manuscrits; & c'est ainsi que les Poètes ont coutume de parler.

A S E S A M I S.

O D E XXVII.

C'EST aux Thraces de se battre avec les verres qui ont été faits pour la joie. Mes amis, défaites-vous de cette coutume barbare, & par vos querelles sanglantes ne blessez point la retenue de Bacchus. Les cimenterres des

* Eloignez le retenu Bacchus des querelles sanglantes.

Tollite Barbarum morem] Anacréon appelle Scythique cette façon de boire, & il faut se souvenir que les Thraces sont venus des Scythes:

Αγχι, δῶτε, μικρὸν ἔτα
Πατάγῃ τε καὶ λαλῶν
Σκυθικὴν πόσιν παρ' οἶνον
Μελετῶμεν, ἀλλὰ κελοῖς
Τρωπίνουσις ἐν ὕμνοις.

Donnez du vin, dit-il, & ne buvons plus comme les Scythes avec tant de cris & de tumulte. Métons plutôt avec ce vin quelques chansons agréables.

3 *Verècundumque*] Sobre, retenu, comme il l'appelle modique, dans l'Ode dix-huitième.

Vino & lucernis Medus acinaces
Immane quantum discrepat : impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

Vultis severi me quoque sumero
Partem Falerni ? dicat Opuntia
Frater Megille, quo beatus
Vulnere, quâ pereat sagittâ.

Cessat voluntas ? non aliâ bibam
Mercede : quæ te cunque domat Venus,
Non erubescendis adurit

Ignibus, ingenuoque semper
Amore peccas : quicquid babes, age,
Depone tutis auribus. Ab miser,
Quantâ laboras in Charybdi,
Digne puer meliore flammâ !

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis, quis poterit Deus ?
Vix illigatum te triformi
Pegasus expedit cimeterâ.

5 *Lucernis*] Par ce mot Horace marque que cette débauche dura bien avant dans la nuit.

Medus acinaces] L'acinace étoit une espèce de sabre chez les Perses, les Medes, les Parthes & les Scythes.

6 *Immane quantum*] *Immanis* est pris quelquefois pour grand, comme *sevus*, & le Grec *μεινός*. Et *immane quantum* est au pied de la lettre dans Aristophane, *μεινός ὄσος* ; comme aussi les Latins ont dit *immane quantum*. C'est ainsi que nous disons *furieusement grand*.

Impium] Impie, qui offense Bacchus.

8 *Cubito remanete presso*] Parcequ'ils étoient couchés à table, suivant la coutume de ce tems-là, en appuyant la tête sur le coude de la main gauche, & ils appelloient cela *ascubare*, *accumbere*, *discumbere*. Les femmes seules étoient assises par bienséance. Mais il faut se souvenir que dans les premiers tems de Rome tout le monde mangeoit assis, comme en Grece, du tems d'Homere, & comme aujourd'hui parmi nous.

9 *Severi Falerni*] Athénée écrit qu'il y avoit deux sortes de vin de Falerne; l'un étoit doux & avoit beaucoup de liqueur, & l'autre rude & gros. Horace parle peut-être de ce dernier ; parcequ'il étoit question de boire à la santé de leurs maitresses, & qu'alors pour mieux témoigner son amour dans l'excès de la débauche, on choisissoit bien souvent ce qu'il y avoit

de moins bon. Ce pourroit bien être le véritable sens de ce passage. Je ne voudrois pourtant pas condamner ceux qui l'entendent autrement.

10 *Dicat Opuntia frater*] Ces vers nous fournissent un exemple remarquable de la coutume qui se pratiquoit dans la débauche, de faire dire à chacun le nom de sa maitresse. Celui qui le demandoit, s'obligeoit de boire autant de fois qu'il y avoit de lettres dans ce nom ; souvent même celui qui vouloit qu'on bât à la fanté de sa maitresse, se contentoit de dire qu'on bât tant de fois, afin que par le nombre des coups on devinât le nombre des lettres, & par le nombre des lettres le nom de celle à qui l'on buvoit. On me demande encore ici une preuve de cette coutume qui paroît inouïe. Elle est aisée. Il ne faut que rapporter cette épigramme de Martial, Liv. I.

*Narcia sex cyathis, septem Justina bibatur ;
Quinque Lycas, Lyde quatuor, Ida tribus ;
Omnis ab infuso numeratur amica Falerno.*

Opuntia Megille] *Opus* étoit une ville de Locres, à mille pas de l'Euripe, ou détroit de Négrepont.

11 *Beatus*] Horace juge à la mine de ce jeune homme, qu'il devoit être heureux en amour. Ou plutôt *beatus* est un mot de civilité, dont on se servoit en parlant à des personnes qui se distinguoient ou par

des Medes ne s'accordent nullement avec ces bouteilles & ces bougies. Finissez ce bruit impie, & que chacun se remette à table. Voulez-vous que je boive de ce gros vin de Falerne ? que le frere de Mégille me dise de quelle fleche il a été si heureusement blessé. Faites-vous difficulté de le dire ? je ne boirai pourtant qu'à cette condition. De quelque maniere que Vé-nus triomphe de votre coeur, elle le brule d'un feu qui ne peut vous faire de honte, & vous ne sauriez avoir qu'une belle inclination. Mais quoi qu'il en soit, confiez ce secret à une personne qui est capable de le garder... Ah, malheureux ! à quel écueil avez-vous heurté ! Sans doute, vous étiez digne d'une meilleure destinée. Car enfin quelle Magicienne ou quel Enchanteur pourra vous delivrer avec toutes les herbes de Theffalie ? de quel Dieu pouvez-vous attendre le secours ? A peine Pégase vous dégageroit-il de cette chimere à laquelle vous êtes attaché.

ODE

^b Sur le coude.

^c Mégille Opuntienne.

^d Et vous péchez toujours par un amour bonnête.

^e Dans quelle Charybde vous travaillez-vous, jeune homme digne d'une meilleure flame.

^f Chimere à trois formes.

par leur naissance, ou par quelques belles qualités. C'est comme cela qu'il faut entendre le *boate Sexti* de l'Ode quatrième.

16 *Semper*] Il faut remarquer *semper*, toujours, pour *interim*, cependant ; nous nous en servons dans le même sens.

Ingenueque semper amore peccas] Vous brûlez d'un amour qui vous fait bonheur, c'est-à-dire, vous n'aimez qu'une personne libre, une personne de condition, vous n'aimez pas une esclave ; comme M. Bentlei l'a fort bien expliqué.

17 *Peccas*] Horace se sert toujours de ce mot pour marquer le dernier commerce de la galanterie. On verra ce que j'ai remarqué sur la Satire septieme du Liv. second.

19 *Quantū laboras in Charybdi*] Entre l'Italie & la Sicile il y a deux écueils ; *Scylla*, qui signifie *perils*, est à la droite ; *Charybdis*, c'est-à-dire, *gouffre de perdition*, à la gauche. Homere en a fait deux monstres horribles. Voyez Paléphatos & Servius. De là est venu le proverbe, *laborare in Charybdi*, se trouver dans un pas fâcheux.

20 *Melior*] Plus favorable. Voyez l'Ode trentetroisième :

Ipsum me melior quā peteret Venus.

21 *Theffalis venenis*] Les Theffaliens ont toujours passé pour de grands forciers, & d'habiles enchanteurs, jusques-là que les Grecs disoient en proverbe, *une chanson Theffalienne*, pour signifier quelque fourberie, quelque sortilège, ou quelque enchantement. Il faut bien remarquer *venena* pris en bonne part. Quel forcier pourra vous delivrer avec toutes ses herbes, tous ses poisons. Car c'est ainsi qu'on doit entendre ce passage, & non pas, vous delivrer des poisons, &c.

23 *Vix illigatum te triformi Pegasus*] Après avoir dit : *Quelle forcier, quel magicien, quel Dieu te delivrerat* il semble ridicule d'ajouter, à peine le cheval Pégase pourroit-il, &c. Mais voici de quelle maniere Horace l'a entendu : *Quand même Pégase reviendrait avec Bellerophon, & que Pallas lui accompagneroit de son secours, encore auroient-ils de la peine.* Et cela suit fort bien après *quel Dieu*.

Triformi chimæra] Bellerophon vainquit les Soly-mes, qui portoient des drapeaux, où étoient peints des lions, des dragons, des chèvres. Ou, selon d'autres, il rendit habitable dans la Lycie une montagne dont le sommet étoit rempli de lions, & jettait des flames : le milieu étoit plein de chèvres, & le bas étoit rempli de dragons. De là on dit que Bellerophon avoit défait la Chimere, dont ils ont fait un monstre, qui joignoit en un seul corps les trois corps de ces bêtes.

NOTES SUR L'ODE XXVII. LIV. I.

3 **V**erecundum] Le P. Sanadon a mis *verecundi*, après M. Cuningam. Leur raison est qu'Horace appelle ailleurs Bacchus *inverecundus Deus*: ce qui est donner au même Dieu deux épithètes contraires. Mais cette raison est frivole. Voy. la Note sur le v. 7. de l'Ode XVIII. J'ajoute ici que les Traducteurs ne font pas toujours assez d'attention au génie différent des langues Latine & Française. M. Dacier traduit:

*Verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.*

Et par vos querelles sanglantes ne blessez point la retenue de Bacchus; ou, éloignez le retenu Bacchus des querelles sanglantes.

Et dans l'Ode XI. Liv. V.

*Simul calentis inverecundus Deus
Fervidiore mero
Arcana promorat loco.*

Sitôt que le Dieu qui ôte toute retenue, nous faisoit découvrir nos secrets.

Voilà

ODE XXVIII.

NAUT. **T**E maris & terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cobibent, Archyta,
Pulveris exigui, propre littus, parva, Matinum
Munera: nec quicquam tibi prodest

HORACE étoit déjà vieux quand il fit cette Ode, & il la fit pour recommander le soin que l'on doit avoir d'enterrer les morts, & pour se moquer de la ridicule opinion des Pythagoriciens sur la métempsychose, en introduisant un Pythagoricien même qui le prie de l'enterrer. Ce dialogue entre un Patron de vaisseau, & le cadavre d'Archytas, est une imagination très poétique.

1 *Te maris & terræ*] Archytas étoit grand Philosophe, grand Astrologue & grand Géomètre; & c'est de cette dernière qualité qu'Horace parle dans ce premier vers; car les Géomètres ont comme pour leur devise ce mot d'Apollon.

Ὅϊδ' αἰγῶν ἡμμῶ τ' ἀριθμὸν καὶ μέτρα θαλάσσης.

Je fais le nombre des grains de sable, & les mesures de la mer.

Archytas étoit aussi très habile dans les mécaniques, témoin la colombe de bois qu'il fit avec tant d'art, que dès qu'on lui avoit donné l'essor, elle voloit jusqu'à la fin de sa corde. Avec toutes ces grandes connoissances il étoit aussi homme de beaucoup d'esprit. Entre les bons mots qu'on rapporte de lui, en voici un qui doit encore lui faire honneur. Il di-

soit que comme il n'est pas possible de trouver un poisson sans épines; de même on ne sauroit trouver un homme qui n'ait pas quelque chose de fâcheux.

2 *Archyta*] Nous avons encore une lettre que Platon écrivit à cet Archytas né à Tarente, & disciple de Pythagore. Un Auteur moderne a prétendu qu'Horace ne parle pas ici de cet ancien Archytas, & qu'il se sert seulement de son nom pour désigner un grand Géomètre du tems d'Auguste. Car, dit-il, quelle apparence que ce Poète fît une Ode sur un homme mort depuis trois cents ans! Son cadavre auroit-il duré si long-tems sans être enterré? Mais cette objection est très puerile. Horace se joue ici sur une aventure qu'il feint arrivée peu de jours après la mort d'Archytas. N'est-il pas permis aux Poètes de s'égarer sur les histoires les plus anciennes? Et tous les tems ne sont-ils pas de leur ressort? C'est n'avoir nul goût pour la poésie, que de s'arrêter à des scrupules si mal fondés. * Dans l'Ode XV. Horace n'a-t-il pas rappelé ce que Nérée avoit dit ou pu dire à Paris? Dans les Pseaumes de David il y en a un, c'est le XXIII. que le Paraphraste Chaldéen prétend avoir été fait au nom des Israélites qui traversoient le desert; sur quoi Grotius dit fort bien, *nam solent Poetæ sepe fingere quæ olim dici potuerunt, quales est vaticinium Nerei apud Horatium.* * Si on n'entend pas ceci

Aërias

Voilà des attributs contradictoires, & c'est charger Horace d'une absurdité dont il n'étoit pas capable. Il faut donc s'en tenir, comme je l'ai déjà dit, à la pensée de M. Bentlei, que Bacchus est retenu ou emporté, suivant l'usage qu'on fait de ses presens. Et il falloit rendre à peu près ainsi le premier passage, & éloignez ces sanglantes querelles de ce festin, où Bacchus ne doit nous procurer que des plaisirs tranquilles & raisonnables; & le second, sitôt que Bacchus, me faisant perdre toute retenue par le vin pétillant dont il m'avoit échauffé, tiroit mes secrets du fond de mon cœur. Il faut ici sous-entendre dans le Latin *nunc & tunc; nunc verecundum*, dans le premier exemple; *tunc inverecondus*, dans le second.

9 *Severi Falerni*] Le P. S. entend par *severus*, qui a de la force. *Vini severitas*, dit-il, *salvo*, *amaris* sont, je crois, des termes synonymes, qui signifient la pointe & la force du vin. Catulle dit,

Inger mi calices amariores;

& on trouve dans Properce,

Metbymnei Græca saliva meri;

& Horace dit ici, *severum Falernum*. C'est partout le même sens.

22 *Venenis*] Il y a des exemples de *venena* pris en bonne part. Virgile, au second Livre des Géorgiques, a employé cette expression:

Alba neque Assyrio fucatur lana veneno;

L'étoffe n'est pas teinte en couleur de pourpre;

& Cneius Mattius a dit dans le même sens, *tapetes purpurâ venturati*.

O D E XXVIII.

LE MATELOT. **A**RCHYTAS, qui mesuriez la terre & la mer, qui comptiez le nombre infini des grains de sable, vous êtes couvert de quelques petites poignées de terre que les passans ont jettée sur vous près

* De quelques petits presens d'un peu de poussière près du rivage, &c.

ceci de cet ancien Archytas, toute l'Ode est désignée; car c'est ce caractère connu qui en fait la plus grande beauté. Je m'étonne que ce Critique n'ait pas plutôt dit que cette Ode n'est pas d'Horace, parce qu'on y fait parler le cadavre d'un homme mort depuis trois cents ans.

Cobibent] *Te retinent*. Ce mot a ici une grace merveilleuse, à cause du contraste qu'il fait avec *mensuram maris & terræ*, & avec *rotundum percurrisse possum*. Un homme qui a mesuré la terre & la mer, & parcouru l'un & l'autre pôle, être retenu par quelques poignées de poussière, quelle étroite prison!

3 *Pulveris exigui parva munera*] Les Interprètes se tourmentent ici inutilement. Cet Archytas étoit étendu sur le rivage, & n'avoit sur lui que quelques poignées de terre qui lui avoit été jettée par les passans. C'est pourquoi Horace appelle cela de *petits presens d'un peu de poussière*. Car quoiqu'Archytas eût déjà ce peu de poussière sur le corps, il n'étoit pourtant pas enterré; c'est pourquoi à la fin il prie le matelot de lui en jeter encore. On n'a qu'à voir la Remarque sur le 24e vers. Cependant quoique ce soit, à mon avis, le sens le plus naturel de ce passage, je ne laisserai pas d'en donner un autre, qui plaira sans doute davantage à ceux qui prétendent opiniâtement que dès qu'il avoit été jetté de la poussière

sur un corps mort, ce corps n'avoit plus besoin qu'on lui en jettât de nouvelle; qu'il étoit dûment enterré, & que rien ne l'empêchoit plus d'être reçu dans les enfers. Voici donc ce qu'Horace a pu vouloir dire: *Parva munera pulveris exigui cobibent te prope litus Matinum*. De petits presens de poussière vous retiennent sur ce rivage de Matine; pour dire, *faute de quelques petits presens de poussière vous êtes retenus*, &c. Cette façon de parler n'est pas si extraordinaire qu'elle le paroît d'abord; car outre qu'on en trouve souvent des exemples, comme dans David, qui dit dans le Pseaume CIX. selon la traduction des LXX. *ἡ σὰρξ μου ἠλλοιωθήν δι' ἑλασόν*, mot à mot, *ma chair est changée à cause de l'huile*, voulant dire que ne s'étant point parfumé d'essences pendant ses jeûnes, il en étoit tout changé; elle nous est encore très familière: car un homme qui partira un peu tard pour l'armée, dira fort bien que *son équipage l'a retenu*, pour dire, son équipage qui n'étoit pas prêt, qui lui manquoit. C'est donc ici une ellipse, *parva munera te cobibent*; on sous-entend *tibi deficientia*, *tibi negata*, *quibus indiges*, qui vous manquent. * Mais je m'en tiens à la première explication, qui est plus simple & plus naturelle.

Prope litus Matinum] C'est un rivage de la Calabre ou de la Pouille; car quelques-uns prétendent que

Ma.

- 5 *Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro.*
ARCH. Occidit & Pelopis genitor, conviva Deorum:
Tibonusque remotus in auras:
Et Jovis arcanis Minos admissus, habentque
10 *Tartara Paniböiden, iterum Orco
Demissum: quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti concesserat atra,
Judice te, non sordidus auctor*
15 *Natura verique. Sed omnes una manet non,
Et calcanda semel via leibi.
Dant alios Furie torvo spectacula Marti:*

Exitio

Matinum est pour *Batinum*, d'une ville appelée *Batinum* dans la Pouille.

5 *Aërias tentasse domos animoque*] Ces deux vers sont incomparables. Archytas par son astronomie élevait son esprit au-dessus du ciel, se promenoit sur les poles, &c. *Aërias domos* est proprement le ciel; car les Grecs & les Latins se servent du mot d'*air* pour celui de *ciel*, & d'*airien* pour *celiste*. On n'a qu'à voir le commencement du poëme de Catulle, de *comâ Berenices*. *Domos* est peut-être au même sens que nous disons, les maisons du soleil, les maisons du zodiaque, &c.

6 *Morituro*] Ce n'est pas une épithète, mais une raison; puisque tu devois mourir, c'est en vain, &c. Il s'est encore servi fort heureusement de ce mot, de la même manière, dans l'Ode troisième du Liv. second; & c'est à quoi il faut prendre garde.

7 *Occidit*] Archytas répond; & cela est plaisant de faire répondre le cadavre.

Pelopis genitor, conviva Deorum] Tantale qui fut reçu à la table des Dieux. Pindare dit en quelque endroit qu'il n'y a jamais eu d'homme mortel à qui les Dieux aient fait autant d'honneur qu'à Tantale.

8 *Tibonusque remotus in auras*] Tithon fils de Laomédon étoit immortel; mais la longue vieillesse l'ayant enfin tué, il fut comme changé en air, & c'est ce qu'Horace a entendu, quoique quelques Interprètes prétendent qu'il faut prendre ceci de ce que l'Aurore enleva Tithon dans un char, & le porta en Ethiopie. Le premier sens rend l'expression plus belle & plus poétique. D'ailleurs que Tithon ait été enlevé sur un char par l'Aurore, cela ne dit pas qu'il soit mort; mais qu'il ait été changé en air, voilà une espèce de mort.

9 *Et Jovis arcanis Minos admissus*] Minos étoit du Conseil de Jupiter, c'est pourquoi Homère dit de lui *αἰετὸν ἀνδρῶν*, qui s'entretient avec le grand

Jupiter. Et Platon dans le dialogue qu'il a intitulé *Minos*, en expliquant le vers d'Homère, dit que Minos avoit été élevé & instruit par Jupiter, & que de neuf en neuf ans il étoit encore avec ce Dieu, & lui parloit face à face.

10 *Paniböiden*] Il appelle ainsi Pythagore; parcequ'il disoit que du tems de la guerre de Troie il avoit été Euphorbe fils de Panthous, & que depuis ce tems-là son ame ayant passé par d'autres corps, étoit enfin venue animer celui qu'il avoit alors sous le nom de Pythagore.

Iterum orco demissum] Pythagore fut tué par ses citoyens; mais lorsqu'il étoit Euphorbe, il avoit été tué par Ménélas. Voilà donc deux fois qu'il avoit été précipité dans les enfers. Par ce mot *demissum*, Horace a expliqué ces deux morts violentes, &c.

11 *Quamvis clypeo Trojana refixo*] Pythagore prouvoit qu'il avoit été Euphorbe du tems de Troie, parcequ'il avoit reconnu le bouclier qu'il portoit alors, & qu'il avoit arraché du temple de Junon, où Ménélas l'avoit posé dans Argos. On peut voir ce qu'il dit lui-même dans le Liv. XV. des Métamorphoses d'Ovide.

Refixo] *Fixare* est *ficber*, attacher; *refigere*, détacher, *arracher*. Virgil.

- - - *Fixit leges pretio, atque refixit.*

Il attacha des loix pour de l'argent, & les arracha de même.

On peut voir là-dessus les commentaires.

12 *Nervos atque cutem morti concesserat*] Archytas ne dit pas seulement que lorsque Pythagore mourut la première fois étant Euphorbe, il n'avoit laissé à la mort que la peau & les os; mais il dit que Pythagore, après avoir reconnu le bouclier qu'il portoit au siège de Troie, soutenoit que la mort n'avoit eu que la peau &c.

près du rivage de Matine, & il ne vous sert de rien d'avoir pénétré les maisons celestes, & d'avoir par votre vaste intelligence parcouru l'un & l'autre pôle, puisque vous deviez mourir.

ARCH. Le pere de Pelops est mort aussi, lui que les Dieux avoient reçu à leur table. Quelque immortel que fût Tithon, il est mort, la vieillesse l'ayant changé en air. Minos, qui avoit été du Conseil de Jupiter, est mort. Pythagore est aussi dans les enfers, où il a été une seconde fois précipité, quoique par le bouclier qu'il avoit arraché d'un temple, il eût témoigné qu'il étoit Euphorbe du tems de Troye, & qu'en mourant il n'avoit laissé à la mort que ses nerfs & sa peau. Ce même Pythagore est donc mort, lui qui selon votre jugement n'est pas un méchant Auteur sur la physique & sur la morale. Mais une même nuit nous attend tous, & il nous faut tous marcher dans le chemin de toute la terre. Les Furies se servent des uns pour en donner des

specta-

& que sur ce fondement il avoit établi sa doctrine de la métempichose, dans laquelle il ne laissoit à la mort que, &c. Ce passage n'a jamais été bien expliqué, & par conséquent on n'a jamais bien mis dans son jour la finesse d'Horace, qui pour faire voir le ridicule de l'opinion des Pythagoriciens sur la métempichose, fait dire à un Pythagoricien, qu'il ne faut pas s'étonner s'il est mort, puisque les plus grands personnages & ceux qui ont été le plus aimés des Dieux, sont morts aussi-bien que lui, Tantale, Tithon, Minos; & ce qui est encore plus, le grand Pythagore lui-même, quoiqu'ayant reconnu & arraché du temple de Junon, le bouclier qu'il portoit lorsqu'il étoit Euphorbe, & témoigné par là qu'il avoit été du tems de la guerre de Troye, il ait enseigné que la mort n'avoit emporté que la peau, & ses nerfs, & que son ame n'avoit fait que changer de domicile en passant d'un corps à un autre. Puis donc que celui-là est mort avec sa métempichose, il faut bien croire qu'il y a enfin une nuit destinée à tout le monde, &c.

14. *Judice te*] Selon vous-même. Archytas fait souvenir Horace qu'il estimoit beaucoup la philosophie de Pythagore. En effet Horace a mis ce grand homme avec Socrate & avec Platon dans la Sat. IV. du Liv. II. & dans l'Od. XV. du Liv. V. il met la connoissance des secrets de Pythagore pour le comble de la science & de l'esprit; & il y a de l'apparence qu'il fait allusion ici à ces deux passages. * Ou plutôt comme ce *nauta* n'est pas Horace, mais un voyageur, un négociant qui trouve le corps d'Archytas peu de tems après sa mort, Archytas dit à ce passant: *Judice te, selon vous, selon votre jugement*, parcequ'alors la philosophie de Pythagore étoit la seule philosophie régnante, & que toute la grande Grèce, qui est le lieu de la scène, étant pleine de Pythagoriciens, on ne pouvoit se tromper en parlant à un homme aussi éclairé que paroît ce voyageur, de lui dire qu'il connoissoit Pythagore pour un grand Philosophe. *

Non sordidus auctor] C'est encore la même figure de diminution dont nous avons parlé. Un Auteur qui n'est pas méprisable, pour un Auteur illustre, & qui est à estimer.

15. *Natura verique*] Les Interpretes disent qu'ici la nature & la vérité ne sont que les vérités naturelles. Mais Monsieur le Fèvre a cru qu'Horace a entendu la physique, par la nature; & la morale, par la vérité, & je suis de ce sentiment; parceque je sais que Pythagore a travaillé le premier sur la morale. Car quoique Cicéron assure dans le premier Livre de ses Questions Académiques, que ce fut Socrate, le témoignage d'Aristote doit prévaloir. Ce grand homme écrit formellement dans le premier Livre de ses Morales, que Pythagore entreprit le premier de traiter de la vertu, & qu'après lui Socrate enrichit beaucoup cette science. Voici ses propres termes: Πρωτος μιν εν ενχειριδι Πυθαγορας επι αρετης εισηλθεν, &c. μετα τωτον Σωκρατης επηγεμενος βελτιον ε επιταμιον ειναι οτις τωτον. On peut voir les principes de physique & de morale dans la Vie que j'ai donnée de ce Philosophe & dans mes Commentaires sur les vers dorés. Horace donne à la morale le nom de *verité*, parceque s'attachant à connoître les vertus & les vices, le bon & le mauvais, elle ne se propose d'autre but que la vérité, & travaille sur le vrai. Il n'y a de vérité que dans la morale.

17. *Dant alios furia*] Les vers historiques sont dans une Ode comme le bagage dans une magnifique entrée d'un Prince ou d'un Roi: l'un & l'autre doivent être suivis de quelque chose qui puisse attirer les yeux & relever l'attention. Horace savoit bien cela. Aussi ne manque-t-il pas de faire marcher ici six vers pompeux & magnifiques, pour dissiper l'ennui & la peine que l'on a eu de voir passer les huit ou dix précédens. *Torvo spectacula Marti*] Le mot de *spuach* est ici, comme quelquefois dans notre langue, pour di-

Q 2

verissements

Exitio est avidis mare navis.
 Mistia senum ac juvenum densantur funera: nullum
 20 Sæva caput Proserpina fugit.
 Me quoque devexi rapidus comes Orionis
 Illyricis Notus obruit undis.
 At tu, nauta, vagæ ne parce malignus arene
 Ossibus & capiti inhumato
 25 Particulam dare; sic, quodcumque minabitur Euris
 Fluctibus Hesperius, Venusine
 Plectantur sylvæ, te sospite: multa que merces
 Unde potest, tibi defluat equo
 Ab Jove, Neptunoque sacri custode Tarenti.
 30 Negligis immeritis nocituram
 Postmodò te natis fraudem committere forsan.
 Debita jura, vicesque superbe
 Te maneant ipsum; precibus non linquar inulcis:
 Teque piacula nulla solvent.

Quam-

vertissement, jeu. Les Grecs se servent de *Σία* dans le même sens.

19 *Funera*] Ce mot signifie ici un corps mort.

Nullum sæva caput Proserpina fugit] Horace fait allusion à la superstition des Anciens qui croyoient que l'on ne pouvoit mourir, que Proserpine n'eût coupé les cheveux. Virgile en parlant de Didon:

*Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
 Abstulerat.*

Proserpine ne lui avoit pas encore coupé ses blonds cheveux.

Et cela paroît avoir été pris de l'histoire de Dalila & de Samson.

21 *Devexi rapidus comes Orionis*] L'Orion est une constellation de dix-sept étoiles près du taureau: & il a été ainsi appelé du Grec *ourion*, qui signifie pleuvoir, *ourion*, *orion* & *oarion*, parcequ'il excite des tempêtes & amène des pluies, quand il se leve & quand il se couche. Voyez l'Ode XXVII. du Liv. III. & l'Ode X. & XV. du Liv. V. *Devexus*, penchant, pour marquer son coucher, comme il l'a appelé *pronus*, dans l'Ode XXVII. du Livre III.

22 *Illyricis undis*] Par ce passage il est aisé de juger que la mer Adriatique a été appelée mer d'Illyrie.

23 *Vagæ*] Que la mer entraîne.

Malignus] Comme *benignus*, benign, signifie libe-

ral; *malignus*, malin, signifie *avare*, *chiche*.

24 *Ossibus & capiti inhumato*] On avoit déjà jetté quelque poignée de terre sur le cadavre d'Archytas, comme on le voit au commencement de l'Ode. Pourquoi prie-t-il donc ce passant de lui en jeter? C'est une difficulté de Scaliger & de quelques Interprètes. Mais il est facile d'y répondre; puisqu'il est certain que tous les passans étoient obligés d'en jeter jusques à ce que le corps en fût couvert: c'est par cette raison que Quintilien a appelé fort bien cette injection de terre, *collatitiam sepulturam*, un enterrement fait par plusieurs mains.

Capiti] Parceque l'on commençoit toujours à jeter cette terre sur la tête. Et on appelloit cela *injicere glebam in os*.

25 *Sic*] Voyez ce qui a été remarqué au commencement de l'Ode troisième.

Quodcumque minabitur Euris] Quintilien remarque que le véritable sublime se trouve dans les choses que l'on élève par des métaphores hardies jusques à l'excès. Par exemple, lorsque l'on donne de l'action & de la passion à des choses inanimées, comme dans ce vers de Virgile:

— *Et pontem indignatus Araxes;*

& dans ce passage d'Horace, les menaces du vent, &c.

26 *Fluctibus Hesperius*] La mer d'Italie, qui étoit appelée la grande *Hesperis*.

Venus

spectacles au fatouche Mars : la mer est le tombeau des Marchands avides. On entasse confusément les corps des vieux & des jeunes, & il n'est point de tête qui échape à la cruelle Proserpine. Je suis donc mort comme les autres, & j'ai été englouti dans les flots de l'Illyrie, par le rapide vent de Midi, qui accompagne le coucher de l'Orion. Mais vous, matelot, ne refusez point de jeter sur mes os & sur ma tête, qui n'est point inhumée, une poignée de sable mouvant. Ainsi toutes les menaces que le vent d'Orient pourra faire aux flots de la mer d'Hesperie, puissent-elles tomber sur les forêts de Vénuse pour vous épargner. Ainsi tout le gain que vous pouvez souhaiter puisse-t-il abonder chez vous par la faveur de Jupiter & de Neptune, patron de la ville de Tarente. Vous négligez cette action pieuse, & vous croyez que votre impiété ne sera peut-être punie que sur vos enfans innocens. Vous-même vous souffrirez la peine qui vous est due : vous-même vous serez exposé à ces mêmes vicissitudes : mes imprécations auront leur effet, & il n'y aura point d'expiation pour votre crime. *Encore une fois, matelot, quelque hâte que vous*

ayez,

^b De la ville sacrée de, &c.

^c A ces superbes vicissitudes.

Venusinae plebantur sylvæ] Pour connoître toute la beauté de ce passage, voyez ce qui a été remarqué sur l'Ode vingt-unième. *Venusia* ou *Venusium* étoit une ville de la Pouille Peucétienne, & la patrie d'Horace.

27 *Multaque mercès*] Car Horace feint que ce matelot est un marchand, un négociant.

28 *Æquo*] Favorable, propice.

29 *Neptunoque sacri custode Tarenti*] Neptune étoit le patron de Tarente, ville maritime de la Calabre, au-dessous du talon de l'Italie ; parcequ'elle avoit été bâtie par son fils Taras, dont elle porte même le nom.

30 *Negligis*] La signification de ce mot est remarquable, tu négliges de commettre, pour, tu ne fais pas difficulté, ou tu traites de bagatelle de commettre. Marc Antoine s'en est servi de même dans une lettre qu'il écrivit à Hirtius & à César : *Theopompum nudum, expulsus à Trebonio, confugere Alexandriam neglexistis. Vous ne vous êtes pas souciés d'empêcher que Théopompe nu & chassé par Trebonius, se retirât dans Alexandrie.*

Immeritis nocituram postmodò te natis] Les Payens même ont reconnu que le crime d'un seul homme pouvoit être puni jusques dans sa dernière postérité.

31 *Fraudem*] Ce mot est remarquable dans le sens où il est employé, car *fraus* signifie ici *Truquerie*, *piaculum*. *Id quod postea fraus fit ; ce qui doit ensuite tromper, & devenir très funeste.*

Forſan] Quelques Interprètes joignent ce *forſan* avec ce qui suit ; mais il faut le joindre avec ce qui

précède. Voici le sens d'Archytas : *Vous négligez de faire ce que je vous demande, & vous croyez que votre impiété ne vous sera point funeste, ou qu'elle ne le sera peut-être qu'à vos descendans. J'ai à vous dire que vous souffrirez vous-même, &c.* Ceux qui ont du goût verront bien la différence de ces deux sens.

32 *Vicesque superbae*] Il lui dit que son corps sera gisant sans sépulture comme le sien. Cette épithète de *superbe* est entièrement propre ; car Tite-Live même a remarqué que Tarquin ne fut appelé *superbe*, que parcequ'il empêcha que son beau-pere ne fût enterré, cui cognomen superbo facta indiderunt, quia ſocerum gener ſepultura prohibuit.

33 *Te ipsum*] Vous-même ; car les Dieux ne manquoient pas de punir l'auteur d'une si grande impiété. Aussi dans l'Odyssée d'Homere, Elpenor dit à Ulysse : Enterrez-moi, de peur que je n'existe contre vous la colere des Dieux ; μη τὸι τι δῖον μνηστῆρα γνοῖαι.

Precibus] Imprécations, comme les Grecs les appellent *arais*. Bogyès a été le premier à Athenes qui a maudit ceux qui passeroient devant un corps mort sans l'enterrer.

34 *Teque piacula nulla*] Il n'y avoit point de sacrifice qui pût expier ou détourner les imprécations, comme il dit dans le Livre V. *Dira detestatio nullâ expiatur victimâ. Piaculum*, signifie le crime & les sacrifices par lesquels on l'expie.

35

*Quamquam festinas (non est mora longa) licebit
Injecto ter pulvere curras.*

35 *Quamquam festinas*] Il semble que Quintilien ait eu ce passage en vue, lorsqu'il a écrit: *Ignotis cadaveribus humum congerimus, & insepultum quodlibet corpus nulla festinatio tam rapida transcurrit, ut non quantulumcumque ventretur ingessu.* Nous amassons de la terre sur les cadavres qui nous sont les plus inconnus, & nous ne sommes jamais si pressés que nous n'ayons bien le tems d'en jeter quelque poignée sur quelque corps que ce soit, qui ait besoin de sépulture.

36 *Injecto ter pulvere*] Les passans étoient obligés de jeter trois fois de la poussière sur les corps morts. Les Romains avoient pris cette coutume des Grecs, & la plupart des Chrétiens l'imitent encore aujourd'hui. Ceux qui avoient négligé de faire cet acte de religion étoient obligés, pour expier ce crime, d'immoler tous les ans à Cérès une truie, qui étoit appelée *porca praecidanea*. Voyez Festus. * Et cette ac-

tion, d'enterrer les morts que l'on trouvoit sans sépulture, étoit regardée comme un acte de religion si indispensable, que personne n'en étoit exempt. Les grands Pontifes même, à qui il étoit défendu d'approcher d'un mort, y étoient obligés. Et c'est ce que Servius a fort bien remarqué sur le VI. Liv. de l'Énéide: *Cum Pontificibus nefas esset cadaver videre, tamen magis nefas visum fuerit si insepultum relinquerent.* Les Hébreux assurent qu'il y avoit chez eux la même exception pour le grand Prêtre. Il lui étoit expressément défendu d'approcher d'aucun mort, pas même de son père & de sa mère. Lévit. XXI. 11. Cependant il devoit enterrer lui-même un cadavre qu'il auroit trouvé sur son chemin, comme Grotius l'a fort bien remarqué.

Curras] On a vu ailleurs que *courir & courir* s'employent souvent pour la navigation.

NOTES SUR L'ODE XXVIII. LIV. I.

LE P. Sanadon ne paroît pas éloigné de croire que cette Ode peut avoir été composée en 732. que la

peste & la famine firent un grand ravage dans l'Italie.

7 *Pelops genitor, convivæ Deorum*] Cela ne signifie

AD L. I C C I U M.

O D E XXIX.

*I C C I, beatis nunc Arabum invidis
Gazis, & acrem militiam paras
Non ante devictis Sabæ*

HORACE parle ici de l'expédition d'Ælius Largus, qui mena une armée contre les Arabes, sous le dixième Consulat d'Auguste, l'an de Rome 729. Et par là on voit que cette Ode fut faite à la fin de l'année 41. de l'âge d'Horace, ou au commencement de la 42. quelques mois avant l'Ode XXIV. Au reste l'expédition dont Horace parle ici ne fut pas heureuse, & elle fut presque aussitôt abandonnée, qu'entreprise. Ælius Largus ne trouva pas d'abord grande résistance. Mais le soleil & les eaux ruinèrent presque toute son armée, par une maladie fort extraordinaire, qui attaquoit d'abord la tête, & la desséchoit de manière que la plupart mouroient en peu de tems; & dans ceux qui avoient plus de force

elle tomboit de la tête aux jambes: il n'y avoit d'autre remède que de boire de l'huile avec du vin, & de s'en froter. Mais comme ni l'un ni l'autre ne faisoient dans le pays, & que l'armée n'en avoit pas provision, elle emporta beaucoup de monde, & les Barbares venant à les attaquer en cet état, les chassèrent sans peine. Ils étoient parvenus jusqu'à la ville des Athlules.

1 *Icci*] Torrentius a fort bien remarqué qu'il faut écrire *Iti*, & au titre: *Ad L. Itium*; car il y avoit à Rome *gens Itia*, & non pas *gens Iccia*. Il nous reste encore une médaille de ce même Lucius Itius, auquel Horace écrit; & on y voit d'un côté sa tête armée d'un casque, en mémoire de cette expédition: & au revers Castor & Pollux à cheval leurs piques baif-

Regi-

ayez, le retardement ne sera pas long; après que vous m'aurez jetté trois poignées de poussière, rien ne vous empêchera plus de partir.

ne pas que Tantale fut reçu à la table des Dieux, suivant le P. S. mais qu'il les reçut à sa table, comme nous l'apprenons de la mythologie, & comme il l'a mis dans sa traduction. M. Dacier prend ici un Tantale pour un autre. Celui qui fut reçu à la table des Dieux fut Roi de Corinthe, & n'étoit pas pere de Pelops.

8 *Titonusque remotus in auras*] Des deux sens qui se sont offerts à M. Dacier, il a choisi le plus mauvais. *Remotus in auras*, transporté dans les airs, est une expression parallèle à *conviva Deorum* & à *Jovis arcanis admissus*. Horace dit que Tantale & Minois sont morts, quoique l'un eût reçu les Dieux à sa table, & que l'autre fût entré dans la confidence de Jupiter. Il dit de même que Tithon est mort, quoique l'Aurore l'eût transporté dans les airs sur son char, *remotus in auras*. Il est étonnant que M. Dacier n'ait pas vu que le mot *occidis* se rapporte à Tithon aussi bien qu'à Tantale & à Minois. D'ailleurs on ne lit point que Tithon ait été changé en air, mais qu'il fut métamorphosé en cigale.

17 *Furie*] Les Furies, filles de l'Erebe & de la Nuit, étoient Tisiphone, Alecton & Mégere.

18 *Avidis*] Le P. S. lit *avidum*, parcequ'il n'est point de la bienséance qu'Archytas dise des choses desobligeantes au patron du vaisseau, dans le moment même qu'il veut le disposer à lui accorder une grace. D'ailleurs Lambin a trouvé cette leçon dans un ancien manuscrit. De plus Torrentius & M. Bentlei assurent que de tous les manuscrits qu'ils ont consultés, aucun ne porte *avidis*. Enfin on lit *avidum* dans les anciennes éditions de Venise & de Loscher, & les Poètes donnent assez ordinairement cette épithète à la mer.

19 *Densatur*] Le P. S. a mis *densatur*, après cinq des plus anciens manuscrits & l'édition de Venise de l'an 1478. Les meilleurs Poètes, entr'autres Lucrèce, Virgile & Ovide, ont souvent mis *densare* pour *densare*, *lavare* pour *lavare*, &c.

23 *Ne parcas arena*] Rien ne prouve, dit le P. S. qu'on eût déjà jetté de la terre sur le corps d'Archytas. C'est donc sans raison, ajoute-t-il, que quelques savans ont osé critiquer cet endroit, comme c'est sans besoin que d'autres ont tâché de le justifier, sur une fausse supposition.

A L. I C C I U S.

ODE XXIX.

ICCUS, vous en voulez maintenant aux trésors de l'Arabie heureuse, & en vous disposant à faire une cruelle guerre aux Rois de Sabée, qui n'ont point encore été vaincus, vous préparez en même tems des chaînes

aux

baissées. Au bas L. *Iti*, & au dessous *Roma*. *Beatis nunc Arabum invides Gazis*] Gaza est un mot Persan, qui signifie des richesses: & c'est de là qu'une ville de la Palestine fut appelée Gaza, parceque Cambyse y mit son trésor, lorsqu'il alla faire la guerre en Egypte. L'épithète *beatis* embarrasse les Interprètes qui n'ont pas vu qu'Horace s'en est servi, parcequ'il parle de l'Arabie heureuse, &c.

3 *Non ante devictis Sabææ regibus*] On ne peut pas entendre ceci de l'Arabie en general; car Pompée avoit déjà vaincu Arétas, Roi des Arabes. Mais il y avoit plusieurs Rois en Arabie, & la Sabée qui en étoit la partie la plus éloignée, n'avoit pas encore senti les armes Romaines. C'est pourquoi, comme Monsieur

le Févre l'a remarqué, Dion a écrit avec beaucoup de jugement en parlant de cette expédition de Lartus: *Πρώτοι μὲν δὲ Ρωμαίων ἦν (οὐλοῦσα δ' ἦν ἡ μὲν) τοσούτων ἐπὶ τῷ πολέμῳ ἡ Ἀραβίας ταύτης ἱκανόων*. Ce sont les premiers des Romains, & les seuls même qui ont fait tant de progrès dans cette Arabie. En disant cette Arabie, il s'explique fort clairement, & donne beaucoup de jour à ce passage d'Horace. C'est par là encore qu'il faut entendre ce passage de Propertius, Liv. II. Élégie VIII.

*India quin, Auguste, tuo dat colla triumpho,
Et domus intulit te tremis Arabia.*

Dija

Regibus : horribilique Medo
 5 Nectis catenas ! Quæ tibi virginum
 Sponso necato Barbara serviet ?
 Puer quis ex aula capillis
 Ad cyathum statuetur unctis ,
 Doctus sagittas tendere Sericas
 10 Arcu paterno ? Quis neget arduis
 Pronos relabi posse rivos
 Montibus , & Tiberim reverti :
 Quum tu coemptos undique nobiles
 Libros Paneti , Socraticam & domum ,
 15 Mutare loricis Iberis ,
 Pollicitus meliora , tendis ?

A D

Déjà même l'Inde se prépare à suivre votre triomphe, & vous faites déjà trembler ce côté de l'Arabie, qui n'a point encore senti vos armes.

Sabææ] Je ne vois pas pourquoi Mela a mis la Sabée près des Carmanes sur le bord du golphe Persique; car elle est au bas de la mer Rouge, & fait une partie de l'Arabie heureuse.

4 Horribilique Medo] On croyoit que la même armée qui alloit contre l'Arabie, passeroit de là contre les Medes & contre les Parthes. Horrible, c'est-à-dire, terrible, formidable, comme il a dit des Perses, graves.

5 Nectis catenas] Horace a ici en vue la coutume des soldats qui allant au combat, portoient ordinairement des liens, des courroies pour lier leurs prisonniers. Il y a une preuve remarquable de cette coutume au commencement du XXI. Liv. de l'Iliade d'Homere. Eustathe appelle cela *συσσώσιν* 196, coutume des soldats.

Quæ tibi virginum] Virgo signifie quelquefois une jeune femme; car Virgile donne ce nom à Pasiphaë, qui avoit eu trois enfans; & Calvus dit à Io:

Ab, virgo infelix! herbis pascaris amaris.

Ab, vierge infortunée! vous brouteriez l'herbe amère.

6 Serviet] Il fait allusion à la coutume que l'on avoit dans les premiers tems, de se faire servir par les femmes que l'on avoit prises à la guerre.

7 Puer quis ex aula] Horace parle ici de ces enfans de qualité que les Rois avoient pour en être servis à table, & pour en être suivis.

Capillis unctis] Il explique fort bien *ἀντὶ τῶν κόμης* d'Anacréon, des cheveux tout luisans d'essence.

Comme il a déjà dit: *Nitidum caput*. Les enfans qui servoient à boire, avoient toujours de longs cheveux; c'est à quoi les Peintres devoient prendre garde, pour ne plus peindre Ganymede avec des cheveux fort courts.

8 Ad cyathum statuetur] Statui ad cyathum, être mis au gobelet, être fait échanfon. Statui ad lexicam, être fait porteur de chaise. D'où l'on a dit: *pueri ad cyathum*, des échanfons: *homines ad lexicam*, des porteurs de chaise. Et d'une autre manière: *pueri à cyathis*, *homines à lexicâ*. Comme dans les inscriptions: *Trophimus à lagenâ*; Trophime échanfon. *Trophimus à veste*; Trophime, valet de garde-robe.

9 Doctus sagittas tendere Sericas] Il paroît par ce passage qu'en Arabie & en Perse, les Rois faisoient venir de jeunes hommes du pays des Seres, où l'on étoit fort adroit à tirer de l'arc; car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage, & non pas d'un jeune homme de la Cour d'Auguste, qui se devoit donner à Itius pour le suivre à cette expédition. Au reste Horace dit: *doctus tendere sagittas*; parcequ'on apprenoit cet exercice comme tous les autres, & à Rome même. D'où vient qu'on lit dans les anciennes inscriptions: *Doctori sagittarum*.

10 Arduis pronos] Il faut joindre ce *pronos* avec *montibus*. Car autrement on n'y trouveroit pas son compte. Relabi est couler en arriere, remonter vers sa source.

14 Paneti] Ce Panétius, né à Rhodes, étoit un des premiers Philosophes Stoïciens. Il avoit écrit trois Livres des Offices, & un autre de la patience dans les douleurs. Il fut Précepteur de Scipion & de Lilius.

Socraticam & domum] Horace appelle maison ce que les autres appellent famille, pour dire secte; & il entend

aux redoutables Medes. Quelle jeune Dame étrangere, d'entre celles dont vous aurez tué les maris, retiendrez-vous pour vous en faire servir? Quel jeune Sere qui ait la tête belle, & qui sache bien manier l'arc de ses peres, choisirez-vous pour votre échanfon? Qui pourra nier que les ruisseaux qui descendent des montagnes, ne puissent y remonter, & que le Tibre ne puisse couler vers sa source, puisque vous ne cherchez qu'à changer pour des cuirasses d'Espagne les beaux livres de Panétius que vous avez ramassés de tous côtés, & ceux de toute la secte de Socrate, vous qui nous aviez donné de meilleures esperances.

A

Barbare.
La maison.

tend les livres des Philosophes Académiciens, Platon, Eschine, Xénophon, qui étoient venus de l'école de Socrate; c'est pourquoi on apelloit leurs écrits, *les livres de Socrate, les papiers de Socrate*, quoique Socrate

ne n'eût jamais rien écrit.

15 *Loricis Iberis*] Les meilleures cuirasses se faisoient en Espagne, à cause du fer qui étoit meilleur là que partout ailleurs.

NOTES SUR L'ODE XXIX. LIV. I.

1 *CCG*] Ciceron dans sa seconde Philippique parle d'un Marcus Iccius, qui en 710. fut Gouverneur de Sicile. C'étoit apparemment, dit le P. Sanadon, le pere de celui à qui Horace adresse cette piece. Ainsi on a eu grand tort de prononcer hardiment, qu'il n'y avoit point à Rome de famille de ce nom. On nous produit une médaille d'un Lucius Itius, & l'on s'autorise de ce monument pour changer le texte d'Horace. Mais la médaille prouve seulement qu'il y a eu des Itiens, *gens Itia*, comme le passage de Ciceron prouve qu'il y a eu des Icciens, *gens Iccia*. Je ne fais même, ajoute le P. S. si l'on ne pourroit point accorder ces deux sentimens, en disant que les noms sont les mêmes, & qu'ils ne different que dans la maniere de les écrire. Les Latins ont écrit *Atilius* & *Atilius*, *Achilius* & *Achilius*, *Vetilius* & *Vetilius*; & ils pourroient bien aussi avoir dit tantôt *Iccius* & tantôt *Itius*.

Arabum gavis] L'Arabie est une grande presqu'île de l'Asie, entre la mer Rouge & le Sein Perlique. On la divise en trois, l'Arabie pétrée, l'Arabie deserte, & l'Arabie heureuse. La dernière dont il s'agit ici, s'avance au Midi dans l'Océan; ce qui fait qu'elle est appelée par quelques-uns la Cherfonese Arabique. Elle étoit renommée pour ses richesses. *Sabari*, dit Pline, *Arabum propter thura clarissimi, atque ditissimi filvarum fertilitate odoriferâ, auri metallis, &c.* Et

Strabon: *Augustus Ælium Gallum in Sabæos misit, quod audiret ex omni tempore ditissimos esse, qui & auro & argento, & pretiosis lapidibus aromata permutarent.*

9 *Sagittas Sericus*] Les anciens Seres occupoient ce que nous apellons la Chine septentrionale, & quelque partie de la grande Tartarie orientale. On voit par cet endroit que les Rois de l'Asie étoient curieux d'avoir de jeunes Seres pour les servir. Les Dames Romaines avoient de même à leur suite des esclaves Indiens. D'où vient que Tibulle dit en parlant de Némésis, Liv. II. Eleg. VI.

*Illi sunt comites fuscæ, quos India torret,
Solis & admotis inficit ignis aquis.*

14 *Socraticam & domum*] Socrate, fils d'un Statuaire d'Athènes, fut Chef de la secte des Académiciens, & le premier qui cultiva la morale. Les Aréopagites le firent mourir, parcequ'il avoit combattu de toute sa force la pluralité des Dieux.

15 *Loricis Iberis*] Les Espagnols avoient plusieurs mines & des eaux excellentes pour la trempe du fer. L'Espagne a été appelée *Iberia*, du fleuve *Iberus*, aujourd'hui l'Ebre.

A D V E N E R E M.

O D E XXX.

O VENUS, Regina Gnidi, Paphique,
Sperne dilectam Cypron, & vocantis
Thure te multo Glycere decoram
Transfer in ædem.

Fervidis tecum puer, & solutis
Gratie zonis, properenique Nympha,
Es parum comis sine te Juventas,
Mercuriusque.

LES Interprètes ont cru que cette Ode avoit été faite pour une petite chapelle que Glycere dédiait à Vénus; mais c'est plutôt pour un sacrifice que Glycere lui faisoit dans sa maison, comme on le verra dans les Notes. L'Ode XIX. peut avoir été faite peu de tems avant celle-ci.

1. *Regina Gnidi*] Quelques Interprètes entendent ici Cnide, ville de la Carie, au bout de cette petite pointe qui s'avance dans la mer, aujourd'hui *Capo di Chio*. Mais il y a plus d'apparence que c'est d'une ville de ce nom dans Cypre, où Vénus étoit particulièrement adorée, &c.

2. *Paphique*] C'est encore une ville de Cypre. Vénus y avoit un temple qui n'étoit jamais mouillé d'une seule goutte de pluie, lors même que tous les environs étoient noyés d'un déluge d'eaux.

3. *Sperne*] *Sperare* ne signifie pas ici *s'empêcher*, mais

quitter, préférer un autre lieu. Comme Virgile a dit de Junon, qui aimoit un autre lieu plus que Samos: *Posthabere coluisse Samo*.

Et *vocantis thure te multo*] Il paroît d'ici que Glycere faisoit un sacrifice domestique à Vénus.

14. *In ædem*] Les Grammairiens ont écrit que *ædes* au pluriel, signifie toujours une maison, & au singulier une chapelle. Et cela est vrai dans Horace; mais ailleurs, dans l'un & l'autre nombre il se prend quelquefois pour tous les deux.

5. *Fervidis tecum puer*] Il ne faut pas s'étonner si Horace demande ici toute la suite de Vénus; car les Dames faisoient ces sacrifices domestiques avec beaucoup de magnificence, & ces jours étoient consacrés au plaisir. On n'a qu'à se souvenir de l'histoire que rapporte Salomon dans ses Proverbes, d'une courtisane qui dit à son galand, qu'elle fait des sacrifices chez elle



MAI V E N U S

O D E XXX.

VENUS, Reine de Gnide & de Paphos, quittez votre bien-aimée Cy-
pre, & transportez-vous dans la chapelle que Glycere a fait orner
pour votre fête, & où elle vous appelle par une quantité d'encens. Que
l'ardent Amour vous suive avec les Graces en robes détrouffées, avec les
Nymphes & Mercure, & avec la Jeunesse peu agréable & peu polie,
quand elle n'est pas de votre Cour.

elle ce jour-là, qu'elle a tendu son lit de bandes en
broderie, qu'elle l'a couvert de tapis d'Egypte, qu'elle
a parfumé sa maison & sa couche de mirthe, d'aloës,
& de cinnamome; qu'il vienne donc s'enivrer d'amour,
&c.

Et solatis Gratia nonis] Les Graces étoient trois
filles de Bacchus & de Vénus, ou selon d'autres, de
Jupiter & d'Eurynome. Cette expression *solatis nonis*
embarrasse les Interprètes. Je crois qu'Horace prie les
Graces de venir à ce sacrifice de Glycere en robes dé-
trouffées. Zéna se prend fort souvent en ce sens-là.

7 *Juventus*] La Déesse de la jeunesse; les Grecs
l'appellent *Hébé*, qui fut mariée à Hércule, & les vieux
Latins *Hera*, qu'ils ont mariée à Quirinus.

Parum comis fuit te] Car la Jeunesse qui ne fait
pas la cour à cette Déesse est impolie & sauvage; c'est
pourquoi Euripide dit dans une de ses tragédies: *Qu'il*
ne m'arrive jamais d'avoir aucun commerce avec

ceux qui ne connoissent pas les points de l'amour, &
Et d'habiter près de ces mœurs rudes & sauvages;
Jeux dont les jeunes gens à ne pas fuir l'amour,
pourvu qu'ils viennent à aimer, ils ne blessent
jamais l'honnêteté & la bienséance. Les vens méritent
d'être importés.

— *Tois d'atélis*

Tōn tōdō tōn mēti sōdō,

Xacō d'ayōn valōm tōtōn,

Ti d'ipōn ayōlōn tōs rōmō

Mōmō sōtōn,

Xōdō d'ipōn tōn lōdō.

8 *Mercuriusque*] Il n'est pas difficile de voir pour-
quoi les Anciens ont mis Mercure de la Cour de
Vénus.



A D A P O L L I N E M.

O X X D E E XXXI.

QU I D dedicatum poscit Apollinem
 Vates? quid orat, de paterâ novum
 Fundens liquorem? Non opimas
 Sardiniae segues feracis:
 Non estuosa grata Calabrie
 Armenta: non aurum, aut ebur Indicum:
 Non rura quæ Liris quietâ
 Mordet aquâ taciturnus amnis.
 Premant Calendæ falce, quibus dedit
 10 Fortuna, vitem: dives & aureis
 Mercator exsiccet culullis
 Vina Syra reparata merce,
 Diis carus ipsis: quippe ter & quater
 Anno revisens equor Atlanticum
 15 Impune. Me pascunt olivæ,

AUGUSTE ayant achevé & dédié un temple à Apollon dans son palais Palatin, l'an de Rome 725. dans son sixième Consulat, tous les Poëtes de ce tems-là ne manquèrent pas de faire des vers sur cette dédicace; & c'est à cette occasion qu'il faut rapporter cette Ode, comme Monsieur le Févre l'a remarqué. Horace étoit alors âgé de trente-huit ans. Son but dans cette Ode est d'enseigner que la santé de corps & d'esprit, & une longue vie passée dans les innocents plaisirs de la poésie & de la musique, valent mieux que toutes les richesses du monde, & que c'est ce qu'un homme sage doit demander aux Dieux.

1 *Quid dedicatum*] Ce tour d'Horace est très noble & très ingénieux. Il feint que comme il se présente dans ce nouveau temple d'Apollon pour faire son sacrifice, ce Dieu le prévient, & lui dit: *Que viens-tu faire ici le Poëte, & que demandes-tu?* Horace n'entend pas mal ses intérêts de se faire nommer ainsi le Poëte par excellence, par le Dieu même de la Poésie.

Dedicatum Apollinem] Apollon qui a été dédié, à qui l'on vient de dédier un temple. Dion, Liv. LIII. en parlant du sixième Consulat d'Auguste, τὸν Ἀπολλωνίου ἐν τῷ Παλάτῳ, &c. ἱερῶν καὶ καδίσκων. Il acheva & dédia le temple d'Apollon dans son palais. Et Suétone: Templum Apollinis in eâ parte Palatine domus excitavit, quam fulminis ictum

Me *desiderari* à Des Aruspices pronuntiant. *Augustus* élève le temple d'Apollon dans cette partie de sa maison du Mont-Palatin, qui avoit été frappée de la foudre: sur quoi les Augures répondirent que ce Dieu vouloit se l'approprier.

2 *De paterâ*] Voyez ce qui a été remarqué dans l'Ode dix-neuvième.

Novum liquorem] Il ne faut pas entendre par ce vin nouveau, les prémices du vin; car on n'offroit ces prémices qu'à Jupiter; mais un vin que l'on offroit dans une occasion nouvelle. Voyez la remarque de Servius sur ce vers de la cinquième Eclogue.

Vina novum fundam calathis Ariusia neëtar.

Je verserai de mes coupes un neëtar nouveau, du vin de Cbio.

4 *Sardinia*] La Sardaigne est une île de la mer Méditerranée au-dessous de Corse; & presque de même grandeur que la Sicile. Le côté qui regarde l'Afrique, est un pays plat & fertile; celui qui regarde Corse, est rude & montagneux.

5 *Non estuosa Calabrie*] Horace parle des troupeaux de la brûlante Calabre, parceque les bergers s'y retiroient en hiver pour y être à couvert du froid: au contraire, ils alloient l'été dans la Lucanie, pour n'être

A A P O L L O N.

O D E XXXI.

QUE demande le Poëte Horace, d'Apollon à qui l'on vient de consacrer un temple? que souhaite-t-il en versant de sa coupe cette liqueur pour cette occasion extraordinaire? Il ne demande ni les moissons de la fertile Sardaigne, ni les troupeaux de la brulante Calabre. Il ne veut ni l'ivoire, ni l'or des Indes, ni les terres que le Liris, qui coule sans bruit, arrose de ses eaux paisibles. Que ceux à qui la fortune a donné des vignes dans le terroir de Cales, prennent le soin de les cultiver: que le riche Marchand boive dans ses tasses d'or, les vins qu'il a échangés pour des aromates de Syrie, lui qui est si cher aux Dieux, puisque toutes les années il va trois & quatre fois revoir impunément la mer Atlantique. Je suis content de

mes

^a *Prie-t'il.*

^b *Cette liqueur nouvelle.*

tre pas incommodés du chaud. Voyez l'Ode première du Liv. cinquième.

6 *Ebur Indicum*] Virgil. *India mittit ebur.* Les Indes nous envoient l'ivoire; mais par ces Indes il faut entendre l'Ethiopie.

7 *Liris*] Une rivière fort lente, qui prend sa source près de Sora, qui va se jeter dans la mer par la ville de Minturne, & sépare le Latium de la Campanie.

8 *Mordet aqua*] *Mord* de ses eaux, pour dire, *ronge, creuse, creuse.* Cette figure est remarquable. Horace paroît l'avoir imitée d'Eschyle, qui dit encore plus fortement dans son Prométhée:

— Ένθεν ἐκκαρήσουσ' αἶμα ποτα
Ποταμοὶ πυρὸς δαπνοῦσ' ἀγέλας γυνδοῖσι
Τῆς καλλιστέρης Σικελίας ἀνεγείνυται.

Mot à mot: D'où jailliront un jour des flammes de feu qui de leurs barbares mâchoires mordront les fertiles campagnes de la Sicile.

Taciturnus amicus] Ce taciturnus est fort beau.

9 *Premant Calenā falce vitem*] C'est pour *premant falce vitem Calenam.*

11 *Culullis*] *Culeus* est une outre de vin, & de là on a fait *culullus*, qui signifie une grande coupe.

12 *Reperala*] *Reparare* est *viciſſim parare*, acquérir

par quelque chose que l'on donne, échanger, troquer.

Syrā merce] Des drogues aromatiques qui ne naissent pas en Syrie, mais y étoient apportées de l'Arabie. Voyez l'Ode VII. du Livre II. La Syrie, aujourd'hui *Sauria* au-dessus de l'Arabie, entre l'Assyrie & la mer Méditerranée. Les Syriens étoient de grands négocians. Dans le XXVII. Chap. d'Ezéchiel, on voit qu'ils portoient à Tyr du baume, de la pourpre, des étoffes brodées, des soies de différentes couleurs & des coraux.

13 *Diis carus ipſis: quippe ter & quater*] Horace regarde comme un effet de la protection particulière des Dieux pour ce Marchand, qu'il allât impunément revoir trois ou quatre fois par an la mer Atlantique, & qu'il ne perît pas dans un voyage si difficile & si souvent réitéré.

14 *Æger Atlantium*] Il paroît par cet endroit que les Marchands alloient tous les ans du côté de l'Espagne, pour y porter ces drogues de Syrie, & en rapporter du vin.

15 *Me pascunt olivæ*] Monsieur le Fèvre corrigeoit, *me pascunt olivæ.* Mais l'autre leçon peut être bonne à cause de ce qui suit. Car Horace dit qu'il a des olives, des chicorées, des mauves, & qu'il ne demande à Apollon que la grace d'en jouir.

Me *cicborea*, levesque *malva*.
 Frui paratis & *valido mibi*,
Latoe, dones, & *precor*, *integrâ*
Cum mente: nec *turpem senectam*
Degere, nec *citbarâ carentem*.

20

16 *Cicborea*] Les Grecs disent *ebicorium* par un omicron, & *ebicoreium*: & c'est de ce dernier qu'Horace a fait la pénultième longue dans *cicborea*; car l'*ei* grec se change en *e* long, & l'antépénultième brève, à cause de l'omicron. Cela suffit pour défendre Horace que l'on accuse à tort d'avoir pris trop de liberté.

18 *Latoe*] Les Doriens disent *Lato* pour *Lete*: & de là les Latins, qui se sont formés sur les Doriens, ont dit *Latona*. *Latons* fils de *Latone*.

19 *Nec turpem senectam degere*] Il faut remarquer cette construction pour, & *degere senectam non turpem*. Comme dans ce passage de Virgile du second Livre des Géorgiques, où il dit en parlant d'un cheval:

Abde domo, nec turpi ignosce senectæ.

Pour Abde domo & ignosce senectæ non turpi.

Tenez-le dans l'écurie, & donnez-lui du relâche dans sa vieillesse honorable.

C'est-à-dire, qu'il a atteint après beaucoup de fatigues. *Senectæ* est un adjectif, & l'on sous-entend le substantif *ætas*. *Salust. Senectâ jam ætati*. Dans un âge déjà avancé. Horace demande une vieillesse honorable, parcequ'elle est la marque d'une vie passée dans l'honnêteté & dans la vertu.

20 *Nec citbarâ carentem*] Car de conserver dans sa vieillesse le goût de la poésie & de la musique, c'est un très grand bonheur, & un bonheur très rare.

NOTES SUR L'ODE XXXI. LIV. I.

1 *QUID deducimus*] Suivant le P. Sanadon, il n'est nullement nécessaire de mettre ces paroles dans la bouche d'Apollon. C'est Horace lui-même qui parle. Il suppose qu'il vient à la suite de quantité

d'autres, qui ont fatigué le Dieu par des vœux interressés. Que croyez-vous, dit-il, que demande un pauvre Poète? Rien de tout ce que les autres ont demandé. Par là, ajoute le P. S. il entre naturellement dans le

A D L Y R A M.

ODE XXXII.

POSCIMUS, si quid vacui sub umbrâ
Lusinus tecum, quod & hunc in annum
Vivat & plures, ago, dic *Latinum*,
Barbite, carmen:
Lesbio primum modulate civi:

HORACE dit souvent qu'il a le premier accom-

modé à l'usage des Latins la lire d'Alcôe, & c'est par cela seulement qu'il a composé cette Ode, en faisant voir la conformité de ses chants avec ceux de ce Poète Grec.

1 *Poscimus*] Les plus anciens manuscrits ont *posci-*

mus; mais il ne faut pas le prendre comme les Inter-

pretes pensent, ou me demande; car il est pour *poscimus*,

je vous demande, je vous prie. Tous les Auteurs sont pleins de ces passifs dans une signification active.

2 *Si quid vacui*] Horace conjure sa lire, par tout ce qu'il a fait avec elle de plus agréable & de plus doux.

Vacui] Comme il a dit dans l'Ode XXII. *curis expeditus*, libre de tout souci.

3 *Lusinus*] J'ai remarqué ailleurs que les Anciens n'ont

Qui

mes olives, de mes chicorées, & de mes mauves. Je ne vous demande donc, fils de Latone, que la grace de jouir de mes provisions saines de corps & d'esprit, & de passer une vieillesse honorable, & toujours au milieu des innocens plaisirs de la musique.

le dénombrement des souhaits que les autres ont formés, & qui doivent embarrasser la libéralité d'Apollon. Puis il ajoute les siens, qui marquent également sa modestie & son désintéressement.

6 *Aurum aut ebur Indicum*] L'Inde proprement dite est cette partie de l'Asie, qui répond à peu près à ce que nous appelons l'*Indoustan*. Mais comme les Anciens donnoient quelquefois le nom d'*Indiens* aux étrangers venus des régions éloignées & peu connues, les Auteurs Latins, surtout les Poètes, ont souvent étendu ce nom aux Ethiopiens. C'est par une erreur encore plus grossière que les gens de commerce & quelques Géographes peu exacts appellent de nos jours l'Amérique les *Indes Occidentales*. Quoi qu'il en soit, Eliodore dit qu'aucune autre région ne produisoit tant d'ivoire que l'Ethiopie; & les mines de Sophala, de Melinde & de Monbassé sont encore aujourd'hui une preuve de ses anciennes richesses.

8 *Liris*] C'est le même que le *Clanis*, aujourd'hui le *Garigliano*. Il traversoit autrefois le pays des Bruttiques, des Volturnes & des Ausoniens. Sa source est dans l'Abrusse, & son embouchure dans la terre de

Labour. Il passe à Sora, & repoit le Sacco, qui est le *Trerus* des Latins.

9 *Calvus*] Le P. S. lit *Calenam*. J'ai de la peine à croire, dit-il, qu'Horace ait mis *Calenâ faler*, comme on le lit ordinairement. Aucune bonne raison ne peut faire goûter cette leçon. J'ai donc cru, ajoute-t-il, devoir adopter la correction que M. Bentley & M. Cuningham ont déjà établie dans le texte. Le premier en a suffisamment montré la nécessité; l'expression en est plus naturelle, & l'épithète mieux placée. Horace se sert ici de la figure ordinaire, c'est-à-dire, qu'il parle du vin de Calce pour toute sorte d'excellent vin.

14 *Ægur Atlanticum*] C'est-à-dire, dans l'Océan le long des côtes de la Mauritanie & de la Lybie inférieure, jusques vers la Ligne; car Auguste envoya quelques-là de grosses escadres, & les Romains trafiquoient dans tous ces pays. Le mont Atlas qui touche cette mer lui avoit fait donner ce nom, aussi-bien qu'à la grande île Atlantide, si fameuse chez les Anciens.

15 *Cichereus*] C'est, selon le P. S. le pluriel de *cichereum*.

A S A L I R E.

O D E XXXII.

S'IL m'est arrivé dans mon loisir de jouer avec vous à l'ombre des bois quelques pièces qui puissent vivre cette année & plusieurs autres, je vous prie, ma lire, chantez-moi un air nouveau; vous qui avez été touchée

Latin.

n'ont employé *ludus*, jouer, *ludus*, jeu, que pour les vers qui sont faits sur de petits sujets, les vers amoureux ou badins, que les anciens Grecs appelloient *αἰγυρία*, *jeux*, comme ils appelloient les Écrivains *αἰγυριαῖοι*, écrivains de jeux. C'est aussi pourquoi Livius Andronicus a donné à quelques-uns de ses Livres le titre d'*Erotepaignia*, comme vous diriez *amuriadi*, jeux amoureux.

5 *Lesbis primæ*] Il y a eu pourtant autrefois des gens qui ont écrit qu'Anacréon étoit l'inventeur du barbiton. Il y en a eu aussi qui ont donné l'honneur de cette invention à Terpandre.

Modulati] *Modulari* est proprement *modulus temperare*, donner l'air à une pièce, lui donner des mesures justes.

*Qui ferox bello, tamen inter arma,
Sive jactatam religarat udo*

Littore navim,

Liberum & Musas, Veneremque, & illi

10 *Semper berentem puerum canebat :*

Et Lycum, nigris oculis, nigroque

Crine decorum.

O decus Phæbi, & dapibus supremi

Grata testudo Jovis, ô laborum

15 *Dulce lenimen, mibi cumque salve*

Rite vocanti.

A D

6 *Qui ferox bello*] On voit encore dans ce qui nous reste d'Alcée, un certain air de grandeur & de courage, qui fait bien connoître que ce Poète étoit aussi propre au métier de Mars qu'à celui des Muses. Il étoit surtout grand ennemi des Tirans, comme de Pittacus, de Myrsilus, de Melagyre. Voyez l'Ode XIII. du Livre II.

Inter arma] Horace oppose ici *arma* à *navis* du vers suivant. Ici il entend les guerres par terre, & là, les dangers qu'Alcée courut sur mer.

7 *Religarat*] *Religare* signifie quelquefois *lier*, *attacher* ; mais ici il signifie *détacher*, comme dans ce passage de Catulle :

Perfidus in Cretam religasset navita puppim.

Plût à Dieu que le perfide n'eût jamais détaché son vaisseau pour venir en Crète.

10 *Berentem*] *Berere* à *alicui*, est le propre mot pour dire, *s'attacher à quelqu'un*. Virgil. X. *Æn.*

----- *Qui missus ab Argis.*

Hesperat Evandra.

Qui tant parti d'Argis, s'étoit attaché à Evandre.

11 *Lycum*] Je ne fais pas si c'est le propre nom du favori d'Alcée, de ce jeune garçon en qui tout paroît aimable à ce Poète, jusqu'à une petite marque, un petit sceau qu'il avoit au doigt.

Nigris oculis, nigroque crine decorum] Les Grecs & les Latins aimoient surtout les yeux & les cheveux noirs. Et Catulle dit d'une fille qu'elle n'a pas les yeux noirs, pour dire qu'elle n'est pas belle.

13 *O decus Phæbi*] Cette apostrophe est ici fort à propos, après les huit vers qui sont purement historiques. Voyez l'Ode XXVIII. Il appelle la lire l'ornement d'Apollon, comme il a dit dans l'Ode XXI.

Insignemque phœtrâ,

Fratrâque humerum hîrâ.

A la lettre, & l'épau (d'Apollon) remarquable par le carquois, & par la lire dont son frère lui fit présent.

Et Tibull :

Et testudinâ Phœbe superba hîrâ.

Phœbus, qui vous glorifiez de votre lire d'écaille.

Et dapibus, &c.] Homère appelle souvent la lire, *σάκος ἱερὸν*, *σάκι ἱερὸν*, la compagne des festins.

15 *Mibi cumque salve*] Ce *cumque* doit être inséparable de *mibi*. *Mibi-cumque*, c'est-à-dire, en quelque état que je sois, & à quelque heure que je vous invoque. Mais ce n'est pas la principale difficulté de ce passage, qui consiste, à mon avis, à savoir si ce *mibi* doit se joindre avec *dulce lenimen*, comme les Interprètes l'ont cru, ou s'il faut le joindre avec *salve*. Pour moi je ne doute point que *laborum dulce lenimen*, ne soit ici un attribut général qu'Horace donne à la lire, sans qu'il s'en fasse aucune application particulière, & que *mibi* ne doive être avec *salve*, qui est ici dans un sens assez extraordinaire, pour *savoir, presser adieu*, & coutez-moi, assistez-moi, lorsque je vous invoque.

16 *Rite*] C'est un mot de religion ordinairement employé dans les sacrifices. Il signifie, *selon la coutume*, & avec toutes les cérémonies que l'on doit observer. Voyez Festus.

Vocanti] Les Grecs & les Latins disent *appeler* pour *invoker, prier* ; c'est ce qui nous fait entendre ce passage de Virgile, où Turnus dit à une pique dont il faisoit sa Divinité :

----- *O nunquam frustrata vocatus*

Hasta meus.

Vous, qui n'avez jamais manqué à mes prières.

NOTES

touchée la première fois par Alcée, qui né pour la guerre, dans les plus grands perils & sur terre & sur mer, ne laissoit pas de chanter Bacchus, les Muses, Vénus, l'Amour & le jeune Lycus si charmant par ses yeux & par ses cheveux noirs. Vous qui êtes l'ornement d'Apollon, l'agrément des festins de Jupiter, & qui charmez si agréablement les peines & les travaux, soyez toujours prête à me secourir toutes les fois que je vous invoquerai.

b Brave, courageux.

c Toutefois & parmi les armes, soit qu'il eût détaché son vaisseau battu de la tempête.

d Et l'enfant qui lui est toujours attaché.

e Et qui êtes l'agréable adoucissement des travaux.

NOTES SUR L'ODE XXXII. LIV. I.

SI cette Ode n'avoit d'autre sujet que celui que M. Dacier lui attribue, ce seroit un ouvrage assez médiocre. Mais il y a tout lieu de croire que c'est une préparation au poème Séculaire, & c'est le sentiment de Jean du Hamel, confirmé & développé par le P. Sanadon.

Poscimus] Le P. S. a mis *poscimus*, qu'il n'entend pas comme M. Dacier, *je vous demande, je vous prie*; mais on me demande, on me prie, comme les Interprètes qu'il justifie l'ont entendu. Tous les Poètes ont employé cette expression dans le même sens. Je ne demande point, dit ce Père, qu'on m'en croye sur ma parole. Ovide dit au quatrième Livre des Fastes:

*Nox abiit, oriturque Aurora. Palatia poscor.
Non poscor frustra, si sciet alma Palas.*

C'est-à-dire, on m'invite à parler des fêtes de Palès. Le même Poète, au second Livre des Métamorphoses, dit encore:

Non est mora libera nobis:
Poscitur: effulget tenebris Aurora fugatis.

C'est Phébus qui parle à Phaéton, & il lui dit: l'Aurore paroît déjà; il n'y a plus moyen de différer à commencer ma course; on m'attend, on me demande. Dans le quatrième Livre on prie Alcathée de raconter une histoire, & le Poète dit:

Poscitur Alcathœ, postquam siluere sorores.

Les Muses dans le cinquième Livre sont invitées à chanter, & elles disent:

*Poscimus Aonides: sed forsitan etia non sint,
Nec nostris præbere vacet tibi cantibus aurem.*

Tom. I.

Dans ces exemples & dans beaucoup d'autres que je pourrais citer, continue le P. S. ces passifs *poscor, poscitur, poscimus*, ne sont point pris dans une signification active. Pourquoi notre Poète n'aura-t-il pas pu employer *poscimus* dans le même sens? C'étoit une manière de parler commune & vive, qui pouvoit faire un bel effet au commencement d'une Ode. On demandoit des vers à Horace: *Horatio seculari carmen componendum Augustus injunxit*; comme il est dit dans sa vie attribuée à Suétone. J'ajoute à ce que je viens de rapporter du P. S. que les plus anciens manuscrits portant *poscimus*, comme M. Dacier en convient, ce que le Poète dit ensuite en détermine absolument le sens:

*Quod & hunc in annum
Vivat & plures, age, dic Latinum,
Barbite, carmen.*

N'est-ce pas designer d'une manière très sensible le poème Séculaire? Or si c'est du poème Séculaire qu'il veut parler, comme cet endroit & le vers du v. 16. le donnent à entendre, quelle signification pourroit avoir *poscitur*, autre que l'on me demande, l'on m'invite, quand même tous les Auteurs seroient pleins de ces passifs pris dans un sens actif: ce dont le P. S. ne convient pas.

2. *Quod & hunc in annum*] Ceci fait une belle opposition avec *lusimus*, dit le P. S. Horace regarde tout ce qu'il a déjà fait comme peu de chose, en comparaison de l'ouvrage qu'Auguste lui demande. Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons produit que des chansons badines, qui n'ont guère d'autre effet que d'amuser pendant un tems. Il nous faut aujourd'hui quelque chose de mieux travaillé, qui mérite de passer aux siècles les plus reculés. *Quod se raporte à carmen*; j'en avertis, ajoute le P. S. parceque d'habiles Interprètes s'y sont trompés, & l'ont rapporté à *quid*; ce qui ne fait pas à beaucoup près un si bel effet.

S

5 Lefbis

5 *Lesbia primum modulate*] Pour chanter dignement le poëme Séculaire, Horace ne veut point d'autre lire que celle d'Alcée. Ce Poëte Grec étoit le grand modèle qu'il se proposoit dans la poésie lyrique: aussi manque-t'il peu d'occasions d'en faire l'éloge. Il semble lui attribuer la première gloire de cette composition,

parcequ'il y avoit peu de ses prédécesseurs qui l'eussent égalé. *Modulatus* se prend ici dans un sens passif.

7 *Religarat*] Ce verbe a deux significations opposées, dit le P. S. mais c'est s'écarter de la pensée de l'Auteur, de prendre ici *religare* pour *solvere*, détacher. Horace oppose le tumulte des armes au repos que l'on goûte,

AD ALBIUM TIBULLUM.

ODE XXXIII.

ALBI, ne doleas plus nimio, memor
Immitis Glycere: neu miserabilis
Decantes elegos, cur tibi junior
Lesâ præniteat fide.
Insignem tenui fronte Lycoridæ
Cyri torret amor; Cyrus in asperam
Declinat Pholoën: sed prius Appulis
Jungentur capree lupis,
Quam turpi Pholoë peccet adultero.
Sic visum Veneri: cui placet impares

IL seroit difficile de dire précisément en quelle année cette Ode fut faite; mais je prouverai dans mes Remarques qu'Horace ne pouvoit avoir alors que quarante-un ou quarante-deux ans.

1 *Albi*] C'est le Poëte Tibulle, dont nous avons encore quatre Livres d'élégies qui sont d'un goût exquis. Il mourut la même année que Virgile.

2 *Immitis Glycere*] C'est sans doute la même Glycere dont Horace fut amoureux, sans être pourtant rival de Tibulle, qui aimoit ailleurs, lorsqu'Horace s'engagea dans cette passion. Au reste ce passage nous peut faire croire que nous avons perdu beaucoup de pièces de Tibulle, puisque dans ce qui nous reste il n'y est point du tout parlé de cette Glycere, ni de l'étroite amitié qui étoit entre ce Poëte & Horace, qui lui adresse encore une Epître dans le Livre premier, où il l'appelle le juge de ses ouvrages.

Albi, nostrorum sermorum candida iudex.

Miserabilis elegos] *Miserabilis* signifie touchant, plaintif. Virgil. *Miserabile carmen*. Et dans Cicéron, *miserabiliter*, d'une manière touchante. Horace donne à l'élégie sa véritable épithète, la plaintive.

Elégie. Car l'élégie est un vers plaintif. *Elegia stæbile carmen*. Ovid. (Et sans doute elle a été ainsi appelée du Grec *elegein*, du cri que l'on fait en pleurant.)

3 *Cur tibi junior*] Horace étoit dans sa quarante-septième année, lorsque Tibulle mourut âgé de vingt-quatre ans. Et par là il est facile de voir que quand même cette Ode auroit été faite la dernière année de la vie de ce Poëte, ce qui n'est point, puisque l'Epître IV. du Livre I. a été faite assez longtems après ceci, comme je le prouverai dans mes Remarques, Horace n'a pu entendre ce *junior* de l'âge du rival de Tibulle, mais de la nouveauté de son amour. *Junior* est donc ici pour *nouveau venu*.

5 *Insignem tenui fronte*] Scaliger n'a pas eu raison de blâmer ce passage; car il est certain que chez les Grecs & chez les Latins c'étoit une beauté d'avoir le front petit. Martial:

Frans brevis atque modus breviter fit naribus unci.

Un petit front avec des narines qui ne soient pas trop ouvertes.

goûte, quand après une périlleuse navigation on est descendu à terre.

15 *O decus Phœbi*] Les fêtes séculaires étoient consacrées par la religion; le poëme que l'on y chantoit étoit une himne, où l'on s'adressoit aux Divinités tutélaires de l'Empire. C'est pourquoi le Poëte demande une lire qui soit agréable aux Dieux.

16 *Rite vocantis*] Les Latins disoient *rite* pour *ritus* comme ils ont dit *impete* pour *impetu*. C'étoit, dit le P. S. un terme de religion, qui marquoit les cérémonies prescrites pour le culte extérieur, que l'on rend aux Dieux. On n'a point pensé à la force de ce mot, qui est essentiel à cette pièce, & qui pouvoit aider à en découvrir le véritable dessein.

A ALBIUS TIBULLE.

O D E XXXIII.

TIBULLE, ne vous affligez point trop de toutes les rigueurs de Glycère, & ne faites point d'élégie plaintive sur ce que cette infidèle vous préfère un nouveau venu. Lycoris, charmante par son petit front, brûle d'amour pour Cyrus, & toute la passion de Cyrus est pour la cruelle Pholoë; mais les chevres se joindront avec les loups, avant que Pholoë se rende aux poursuites d'un amant si laid. Telle est la volonté de Vénus, qui se fait un divertissement cruel de mettre sous un joug d'airain des personnes & des cœurs qui ne peuvent s'accorder. Moi-même, lorsqu'une Dame fort douce

* *Avant que Pholoë peche avec ce vilain adultère.*

b *Lorsqu'une meilleure Vénus venoit à moi.*

Et Pétrone dans le portrait de Circé: *Front minima, un front très petit.* Ce goût étoit même si général, que les Dames avoient accoutumé de cacher une partie de leur front sous des bandelettes, qu'Arnobe appelle *nimbos*. *Imminerent frontes nimbo.* Elle appétissoient leurs fronts par des bandelettes.

Lycorida] Quelques Interpretes ont cru que c'est la courtisane Cytheris, la même que Virgile appelle aussi *Lycoris* dans sa dixième Eclogue; mais c'est à quoi il n'y a point du tout d'apparence, puisque cette Cytheris, après avoir été longtemps la maîtresse d'Afinius Gallus, suivit enfin Antoine jusques dans les Gaules, lorsque Tibulle n'avoit que cinq ou six ans.

6 *Cyri*] C'est le même Cyrus dont il est parlé dans l'Ode XVII.

In asperam declinat Pholoën] Par une élégie que Tibulle écrivoit à cette même Pholoë, nous connoissons qu'elle n'étoit pas d'une humeur fort commode pour ses galans; car en lui parlant pour un de ses amis, que ses rigueurs faisoient mourir, il lui dit:

*Oderunt, Pholoë, mones, fastidia Divi,
Nec prodest sanctis thura dedisse focis.*

Pholoë, je vous avertis que les rigueurs que vous avez pour vos amans, déplaisent aux Dieux, & que tant que vous serez cruelle, c'est en vain que vous leur offrez de l'encens.

Et à la fin de la même Élégie.

At te parca manet, nisi desinis esse superba.

Mais les Dieux vous puniront enfin, si vous ne cessez d'être fière.

9 *Turpe*] Laid, vilain, brutal. Voyez l'Ode XVII.

Adultere] J'ai déjà remarqué qu'Horace se sert du mot d'*adultere*, pour dire simplement un *galand*.

10 *Sic visum Veneri*] C'est une façon de parler dont on s'est toujours servi dans le malheur: *Dieu le veut ainsi.* Et l'on s'en servoit lorsqu'on ne voyoit aucune raison, & qu'on ne pouvoit former aucun jugement de cette conduite. C'est ce que Servius a voulu faire entendre, lorsque sur ces premiers vers du III. Liv. de l'Énéide,

Formas atque animos sub juga abenea

Servo mittere cum joco.

Ipsum me melior quum peteret Venus,

Gratâ detinuit compede Myrtale

15

Libertina, fretis acrior Adria

Curvantis Calabros sinus.

O D E

*Postquam res Asia Priamique evertit gentem
Immeritam visum superis,*

il avertit, quotiescumque autem ratio, vel judicium non apparet, Sic visum interponitur, ut Horatius: Sic visum Veneri, cum amorem ostenderet non esse pulcritudinis. Et bene accusatio in Deos habet quandam venerationem, alioquin sacrilegium est. Toutes les fois qu'on ne voit point de raison, & qu'on ne peut former de jugement de ce qui arrive, on dit: Telle est la volonté des Dieux, les Dieux le veulent ainsi, comme Horace dit: Telle est la volonté de Vénus, lorsqu'il veut faire voir que l'amour n'est pas toujours l'effet de la beauté. Et c'est fort bien qu'un reproche, qu'on fait aux Dieux; se fasse avec quelque sorte de respect, autrement c'est un sacrilège. Cette remarque est très belle, & digne de Servius.

[Impari.] Impar en amour, lorsque l'un ne répond pas à l'amour de l'autre; comme au contraire par, lorsque l'un & l'autre s'aiment également. Comme il a dit dans l'Ode quinziesme du Livre cinquieme:

Es quæret iratus parem.

Il cherchera une maitresse qui réponde à son amour.

C'est une métaphore prise des chevaux attelés.

12 *Servo mittere cum joco*] Le vieux Commentateur a fait un Dieu de ce joco, & l'a joint avec Veneri. Sic visum Veneri servo cum joco. Il a semblé bon à Vénus & au cruel Amour. Mais ce n'est point

du tout le sens d'Horace, qui dit que Vénus a la cruauté de se faire un divertissement de mettre sous même joug des personnes qui ne peuvent se souffrir.

Il y a sur ce même sujet un Idile de Moschus, qui merite bien d'être rapporté:

Ἦγά Πὰρ Ἀχὼς τὰς γάιῳ, ἦγάτο δ' Ἀχὼ
Σκίρτητά Σατύρῳ. Σατύρῳ δ' ἱταμένατο Λύδα.
Ὡς Ἀχὼ τὸν Πάνα, τίσσι Σατύρῳ φλέγει Ἀχὼ,
καὶ Λύδα Σατύρῳ. Ἔγω δ' ἱσχυρὰ τὸ ἀμύχῃ.
Ὅσσοι γὰρ τῖνοι τίς μίσηται τὸν φίλοντα,
τίσσοι ὅμῳ φίλον ἐχθαίρειτο, ὡς δ' ἀπονα.
Ταῦτα λέγω πᾶσι τὰ διδάγματα τοῖς ἀνθρώποις:
Στέργετε τοὺς φίλους, ἵν' ἢ φίλῳ φίλῃ.

Pan aimoit sa belle voisine Echo: Echo soupироit pour un jeune Satyre: ce Satyre brûloit d'amour pour Lydas. Et du même feu dont Echo brûloit Pan, le Satyre consumoit Echo, & Lydas faisoit mourir le Satyre. Ainsi l'amour les consumoit tous. Car autant que chacun haïssoit l'objet dont il étoit adoré, autant étoit-il bû de celui qu'il adoroit lui-même. & ils souffroient tous les mêmes peines qu'ils faisoient souffrir. C'est une leçon pour ceux qui n'aiment point encore. Aimez toujours ce qui vous aime, afin que vous puissiez être aimés de ce que vous aimez.

Monsieur Chevreau l'a traduite d'une manière fort agréable, en faisant le trois & quatrieme vers, qui n'ajoutent presque rien au sens. On ne sera pas fâché de voir la traduction.

Pour



douce & fort complaisante me tendoit les bras, je fus détenu dans les agréables chaines de l'affranchie Myrtale, plus sujette à s'irriter que la mer Adriatique^a, qui fait de petits golphes sur le rivage de la Calabre.

O D E

^c Plus aigre que les flots de la, &c.
^a Courbant les golphes de la Calabre.

Pour Echo le Dieu Pan soupire:
Echo brûle pour un Satyre,
Que les yeux de Lydas consomment jour & nuit,
Et dans le feu qui les dévore,
Chacun bair l'objet qui le suit
Autant qu'il est bair de l'objet qu'il adore.
Toi, qui des feux d'amour sens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extrême,
Aime toujours l'objet qui t'aime,
Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.

13 *Melior Venus*] Une maitresse moins cruelle, plus douce, comme dans l'Ode vingt-septieme :

Digne puer meliore flammâ.

14 *Myrtale*] C'est le veritable nom d'une affranchie Greque; car en Grece on donnoit aux esclaves, ou le nom des maitres, ou celui de quelque arbre, ou de quelque fleur, comme encore aujourd'hui parmi nous, aux laquais, &c.

15 *Libertina*] Il paroît par un passage de Suétone que dans les premiers tems de la Republique, *libertinus* étoit le fils d'un affranchi qui étoit proprement appelé *libertus*. Car en parlant de l'Empereur Claude, il dit: *Latum clavum Libertini filio tradidit, cujus rei reprehensionem verius, etiam Appium Cæcum Censorem, generis sui proavertorem libertinorum filios in Senatum allegisse docuit, ignarus temporibus Appii & deinceps aliquandiu libertinos dici non ipsos qui manu-*

mitterentur, sed ingenuos ex his procreatos. Voilà bien formellement *libertinus* pour *filius liberti*, pour le fils de l'affranchi. Mais Sigonius doute de la verité de cette tradition que rapporte Suétone; & il prétend que l'affranchi a toujours été appelé *libertus* & *libertinus*; que *libertus* étoit relatif & se disoit par rapport au patron, *libertus Caesaris*, l'affranchi de Cesar; & que *libertinus* étoit absolu & marquoit l'état, la condition de celui qui avoit été esclave & ne l'étoit plus. Il est certain que Cicéron appelle un même homme, qui avoit été affranchi, *libertus* & *libertinus*; que Plaute même se sert de *libertinus* dans le même sens, & que sous les Empereurs les affranchis furent toujours appelés *liberti* & *libertini*. *Libertina* est donc ici une esclave qui avoit été mise en liberté. C'est ainsi que dans la Satire VI. du I. Liv. il s'appelle *libertina patre natum*. Car son pere avoit été esclave.

Fretis acrior Adriæ] Comme il a dit de lui-même dans l'Ode neuvieme du Livre troisieme;

*Et improbo
Iracundior Adriâ.*

Plus colere que la fâcheuse mer Adriatique.

16 *Curvantis Calabros sinus*] *Sinus* est proprement un golphe, qui se fait lorsque la mer creuse quelque endroit du rivage, & le courbe comme en demi cercle.



O D E XXXIV

PARCUS Deorum cultor & infrequens,
 Infanientis dum sapientie
 Consultus erro, nunc retrorsum
 Vela dare, atque iterare cursus
 Cogor relictos : namque Diespiter
 Igni corusco nubila devidens,
 Plerumque per purum tonantes

Egit

TOUS les Commentateurs ont cru qu'Horace renonçoit ici à la secte d'Epicure, & sur ce fondement Monsieur le Févre a avancé dans ses Lettres, que comme il paroît qu'Horace faisoit encore profession de la même secte à la vingt-fixième année de son âge, lorsqu'il composa la Satire cinquième du Livre premier, il faut que cette Ode ait été faite après la Satire. De là il descend dans l'examen de l'Ode, qu'il trouve ridicule & pleine d'une témérité de jeune homme; & ce n'est pas là une des moindres marques que Monsieur le Févre ait données de la finesse de sa critique & de la force de son jugement; car il est certain que l'Ode est entièrement puerile, si elle a été faite sur ce sujet. Mais j'ai sur cela une pensée toute contraire. Voici mes raisons. Je dis premièrement que s'il étoit vrai qu'Horace abjurât ici la secte d'Epicure, il ne pourroit l'avoir fait que dans les dix dernières années de sa vie, puisqu'à la quarante-septième il étoit encore Epicurien, comme je le prouverai sur l'Épître quatrième du Livre premier. Cela suffit déjà tout au moins pour faire douter qu'Horace eût pu faire une méchante Ode, & une Ode qui sentit le jeune homme, après la quarante-septième année de son âge, & dans le tems qu'il composoit les meilleures pièces qui nous restent de lui. D'ailleurs si Horace avoit changé de secte, il n'est pas possible que de tous les ouvrages qu'il a composés depuis, il n'y en eût quelqu'un qui portât au moins quelque petite marque de ce changement. Enfin si Horace avoit voulu donner des raisons d'un changement de cette nature, il n'est pas croyable qu'il n'en eût trouvé de meilleures que celles qu'il rend ici. De tout cela je conclus que cette opinion qu'Horace a changé de secte, n'a eu d'autre fondement, que cette Ode même mal entendue; & qui bien loin de donner lieu à ce préjugé, marque au contraire un engagement beaucoup plus fort dans la même secte, & n'est qu'une raillerie continuelle contre les Stoïciens. Je vois même que Monsieur Blondel, dans la belle comparaison qu'il a faite de Pindare & d'Horace, a déjà remarqué, que ce Poète traite les causes de sa conver-

sion d'une manière si bouffonne, qu'il n'y a personne qui ne connoisse qu'il ne parle pas comme il pense. Voici donc le sens d'Horace: Il est vrai que pendant que j'ai suivi les préceptes d'une folle philosophie, je n'ai pas honoré les Dieux comme je devois. Mais vous, Messieurs les Stoïciens, vous me pressez par de si vives raisons que je suis contraint de vivre d'une autre manière, & de changer de parti. Ce qui me confondoit dans mon opiniâtreté, c'est que j'étois persuadé que le tonnerre n'étoit qu'un effet des exhalaisons, qui s'épaississent en nuages, se choquoient. Mais vous me faites voir aujourd'hui qu'il tonne souvent dans un tems serein. A cela je n'ai rien à répondre, & je ne puis m'empêcher de reconnaître avec vous, que c'est Dieu lui-même qui promène le tonnerre, quand il lui plaît, & qui dispose des foudres, selon la sagesse de sa providence. Il ne faut pas être bien fin pour voir qu'Horace se moque, &c. Le reste se verra mieux dans les Remarques, où j'éclaircirai le mieux qu'il me sera possible toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette Ode. Je ne demande que des Lecteurs sensés & de bonne foi, qui examinent les raisons de part & d'autre, avant que de condamner ou de suivre mon explication.

[*Parcus Deorum cultor*] *Parcus cultor* n'est pas ici pour *rarus cultor*, un homme qui rend rarement un culte à Dieu; mais pour un homme qui n'en rend point du tout. Les Latins se sont souvent servis de ce mot & de *parcere* dans le même sens. Horace s'explique de cette manière, parceque les Stoïciens accusoient les sectateurs d'Epicure de ne rendre pas à Dieu le culte qui lui étoit dû.

[*Infrequens*] Ce mot est fort remarquable, & l'on n'en a pas vu toute la beauté. C'est une métaphore prise des soldats, qui s'écartent & qui s'éloignent de leurs enseignes. Voyez mes Remarques sur *Festus*. Il est étonnant qu'après que j'ai renvoyé à *Festus*, un savant Hollandois ait dit de moi, en parlant de cette Remarque, que je devois prouver ce que j'ai avancé, *sed probatu opus erat*. Il pouvoit s'épargner cette peine & me l'épargner aussi, & avoir recours à *Festus Pompeius* qui lui auroit mis en main la preuve, en

O D E XXXIV.

LORSQUE je suivois aveuglément les préceptes d'une philosophie insensée, j'étois un libertin, & je ne rendois pas aux Dieux le culte qui leur est dû. Maintenant je suis obligé de tourner mes voiles, & de reprendre la route que j'avois laissée; car Jupiter, qui ne tonnoit à mon avis qu'en faisant crever les nuages par des éclairs, ce même Jupiter pousse souvent ses chevaux tonnans & son char impétueux par un tems serein.

La

en lui aprenant que *infrequens appellatur miles qui abest, absuit-ve à signis.*

2. *Infantis dum sapientia*] Les Stoïciens accusoient de folie les Epicuriens, de ce qu'ils ne vouloient pas reconnoître une Providence qui gouverne tout; & c'est dans cet esprit qu'Horace donne à sa secte le nom de sageffe folle.

4. *Atque iterare cursus cogor relicto*] Ceux qui ont cru qu'Horace abjurait ici la secte d'Epicure, se sont aussi persuadés par ce passage qu'il avoit été déjà Stoïcien. Mais sans raison; car un homme qui dit qu'il veut se remettre dans un chemin qu'il a laissé, ne dit pas pour cela qu'il avoit déjà marché dans ce chemin.

Le sçavant Heinsius lisoit *relictos* pour *relictos*, & M. Bentlei approuve cette correction, qui n'est nullement nécessaire.

5. *Namque Diespiter*] Cette raison est entièrement frivole & puerile, si on ne l'entend par ironie. *Diespiter*, *dei pater*, le pere du jour.

6. *Igni corusco nubila dividens*] Horace auroit fait ici une étrange puerilité, s'il faisoit l'entendre comme les Interpretes l'ont entendu. Car après avoir parlé de nuages dans ce vers, immédiatement après il ajoute, *per purum*, dans un air serein. Mais ceux qui prendront garde à ce que j'ai avancé dans mon argument, verront bien qu'Horace dit deux choses différentes dans ces deux vers, qu'il faut expliquer de cette manière: *Namque Diespiter igni corusco nubila dividens*. C'est là l'opinion des Epicuriens: Car *Jupiter*, dit-il, qui ne tonnoit, à mon avis, qu'en faisant crever les nuages par des éclairs, *plurimumque per purum tonantes egit equos*. C'est le sentiment des Stoïciens; le même *Jupiter* tonne aussi dans un tems serein, &c. Je crois que ceux qui ont du goût, entendent bien dans cette distinction.

7. *Plurimumque per purum*] Ceux qui ont la moindre teinture de la physique, savent bien qu'il n'y a jamais de tonnerre sans nuages; mais Horace parle ainsi pour rendre ridicules les Stoïciens, dont les disputes ordinaires contre les Epicuriens sur la Providence n'alloient qu'à ceci: Vous ne sauriez nier une Provi-

dence, disoient les Stoïciens, si vous prenez garde aux tonnerres & à leurs differens effets. Et comme les Epicuriens répondoient que ces tonnerres étant produits par des causes naturelles, c'étoit raisonner sur un faux principe que de vouloir prouver la Providence par ce moyen: les Stoïciens croyoient leur fermer la bouche, en leur disant qu'il tonnoit dans un tems serein, & que ces prétendues causes naturelles cessant alors, ils étoient obligés de reconnoître que la Divinité gouvernoit le tonnerre, & en disposoit à sa volonté, & c'est de cette raison superstitieuse dont Horace se moque, &c. Je croyois cela suffisamment prouvé. Mais il se trouve toujours des esprits rebelles aux preuves les plus sensibles. Le même Hollandois dont j'ai parlé, & qui a traduit en Latin mes Remarques, a voulu combattre ici mon sentiment. Il n'y a rien, dit-il, de plus commun dans les Historiens & dans les Poëtes, que des tonnerres par un tems serein. Virgile n'a-t-il pas dit?

Non alius cælo ceciderunt plura sereno.

Et ailleurs: De parte serena intonuit. Et Horace tenoit cela pour très constant. Il s'est donc servi très sérieusement de cette raison contre les Epicuriens, pour prouver la Providence. A cette objection très docte je réponds que les tonnerres entendus par un tems serein sont rapportés dans les Historiens, comme des prodiges, de la vérité desquels on peut raisonnablement douter, ou qu'il faut expliquer favorablement. Et pour ceux qu'on lit dans les Poëtes, on ne demande pas de la poésie cette exactitude physique. Il y a bien de la différence entre un Poëte qui rapporte une chose sainte, un miracle qu'il ne garantit point, & un Poëte qui assure une vérité pour y appuyer un dogme philosophique. J'ose donc assurer ce Critique trop crédule qu'il n'y a jamais de tonnerre sans nuages, & que c'est une vérité que les Epicuriens opposoient toujours aux Stoïciens. On n'a qu'à voir le VI. Livre de Lucrèce, où ce Poëte se moque si agréablement & si solidement de ces superstitieux. En un mot, on ne persuadera

Egit equos, volucremque currum:
 Quo bruta tellus, & vaga flumina,
 10 Quo Styx, & invisi borrida Tanari
 Sedes, Atlanteusque finis
 Concutitur. Valet ima summis
 Mutare, & insignem attenuat Deus,
 Obscura promens: hinc apicem rapax
 15 Fortuna cum stridore acuto
 Sustulit, hic possuisse gaudet.

A D

suadera jamais à des gens de bon goût, qu'Horace donne sérieusement une raison aussi frivole de sa conversion, que seroient des tonnerres entendus dans un tems ferein. Il n'y a que l'ironie qui puisse rendre à cette Ode toute sa beauté, & la rendre digne d'Horace.

8 *Egit equos, volucremque currum*] Les Poètes ont feint que le tonnerre n'étoit que le char & les chevaux de Jupiter. C'est pourquoi Pindare a dit de lui avec beaucoup de majesté.

Ελαίῳ ὑπὲρ τῆς βροχῆς
 Ἀγλαῖος ἵππος &
 Ζεύς.

Souverain Jupiter, qui pousse sur les nues votre tonnerre aux pieds infatigables. Peut-être ont-ils puisé cette idée dans David, qui dit en quelques endroits que les nuées sont le char de Dieu, & que les vents sont les chevaux.

9 *Quo bruta tellus*] Tous ces vers magnifiques ne sont faits que pour rendre plus ridicule le raisonnement des Stoïciens. Et c'est à quoi il faut prendre garde. *Bruta* n'est autre chose que *lourde, pesante*. Et cette épithète est prise de la doctrine des Toscans, qui l'ont aussi donnée aux foudres, *bruta fulmina*.

10 *Styx*] Les Poètes ont feint que le Styx étoit un marais de l'enfer; mais c'étoit une fontaine de l'Arcadie, dont l'eau étoit mortelle. Strab. à la fin du Livre huitième.

Tanari] *Tanarus & Tanarium*, un rocher, un promontoire de la Laconie, au bas du Peloponèse, sous lequel il y a un antre fort profond, par où les Poètes ont feint que l'on descendoit aux enfers.

11 *Atlanteusque finis*] Le bout du mont Atlas, aux extrémités de l'Afrique.

12 *Valet ima summis*] Ces cinq derniers vers sont assez difficiles à entendre, parcequ'Horace quitte la raillerie, & qu'il dit en peu de mots ce qu'il croit de la Providence. *Je fais*, dit-il, *qu'il y a un Dieu qui peut abaisser celui-ci, élever celui-là, &c. Mais je fais aussi qu'il laisse ce soin au hasard & à la Fortune, qui avec un son bruyant, &c.* Car voilà la véritable doctrine des Epicuriens. Ils croyoient un Dieu; mais un Dieu qui ne se mêloit point des affaires du monde, & qui les laissoit aller au hasard.

14 *Obscura promens*] Horace devoit écrire *obscurum*; car il fait une opposition entre *insignis & obscurus*, entre un homme remarquable & un homme obscur. Mais cette opposition ne paroît plus, lorsqu'au lieu de mettre un homme obscur, il a mis des choses obscures. * Pour purger Horace de cette faute le suivant M. Bentlei a lu dans le vers précédent, *insigne*, au lieu d'*insignem*.

Hinc apicem rapax] Ce qui rend cette période difficile, c'est qu'Horace en a rejeté les liaisons; car ici il faut sous-entendre *sed*, mais.

15 *Cum stridore acuto*] Horace a tant parlé dans cette Ode de foudres & de tonnerres, qu'il semble que son imagination échauffée nous ait peint les prompts effets de la Fortune sous l'idée de la foudre, qui vient tout d'un coup avec un bruit éclatant, & transporte d'un lieu à un autre des pointes de clochers, &c. Mais on peut aussi fort bien entendre ce *stridor acutus*, du bruit que font les ailes de la Fortune, dont Horace a dit ailleurs: *Si celeres quatit pennas. Si la Fortune se met à battre des ailes pour s'envoler, &c.* De quelque manière qu'on l'entende, l'image est très belle & très poétique.

NOTES SUR L'ODE XXXIV. LIV. I.

4 *R* *Elidos*] Dan. Heinsius est le premier qui ait lu *relethos*, & le P. Sanadon l'a suivi après

M. Bentlei. La métaphore est tirée d'un voyageur, qui s'aperçoit qu'il a pris un chemin pour un autre.

II

La masse de la terre tremble au bruit de ses tonnerres : les rivières courantes, le Styx, l'horrible séjour de l'affreux Ténare & les bouts de l'Atlas en sont ébranlés. * Dieu peut changer les vallées en montagnes ; il peut élever celui qui est dans la poussière, & faire tomber dans la poussière celui qui est élevé. Je le fais ; mais je fais aussi que c'est toujours la Fortune, qui avec un bruit éclatant enlève le diadème de dessus la tête de l'un, & qui se plaît à en couronner la tête de l'autre.

A

* Dieu peut changer les profondeurs en hauteurs, & il humilie l'homme remarquable, en tirant de la poussière les choses obscures. La Fortune avec un bruit aigu a enlevé le sommet d'ici ; elle se plaît à le mettre là.

Il retourne aussitôt sur ses pas, jusqu'à ce qu'il soit revenu au point où l'égaré avait commencé. *Relictos cursus iterare*, est pour *relegendo cursus iterare*. Virgile a dit de même, *flexos incurvant arcus*, pour *flexant*. *Cursus relictus*, dit le P. S. n'est pas Latin & ne forme aucun sens ; & quand même on supposerait qu'Horace a parlé correctement, il resterait toujours à savoir, quelle est cette route où il a marché quelque temps, qu'il a quittée & qu'il veut reprendre ; car c'est précisément ce que signifie *iterare cursus relictos*. Cette route, ajoute-t-il, ne peut être que la secte des Stoïciens. Or comment prouvera-t-on qu'Horace ait jamais été attaché à cette secte ? Ainsi de quelque côté que l'on se tourne, la leçon ordinaire n'est pas soutenable.

7 *Per purum*] Suivant le P. S. il faut sous-entendre *aera*. D'habiles Interprètes, dit-il, se sont mépris à ce passage. Virgile a dit, comme Horace, *Georg. II.*

— *Dum se latus ad auras*

Palme agit, laxis per purum immixtus habenis.

Ce Père ne convient point avec M. Dacier, qu'Horace ait voulu exprimer l'opinion des Stoïciens dans ces deux vers :

Plerumque per purum tonantes

Egit equos, volucremque currum ;

pour l'opposer à celle des Epicuriens, contenue dans le vers précédent,

— *Dispersit*

Igni cornu nubila dividens.

C'est, selon lui, forcer évidemment le sens de cet endroit qui ne présente point de lui-même deux pensées si différentes. Si Horace l'avait voulu marquer, il devoit la rendre plus sensible, comme il lui étoit aisé de le faire en mettant, par exemple, *per sudum* : ce qui auroit levé toute la difficulté, & rendu le vers plus beau, en évitant la consonance désagréable de *purum* avec *currum*. Le P. S. croit donc que ce qui a trompé M. Dacier, après tous les Interprètes, c'est qu'ils ont entendu précisément par ces mots *per purum*, un air serain, *sudo caelo, serenit tempestate*. Mais, ajoute le P. S. il n'y a point de nécessité de se borner à cette signification, qui fait tout l'embarras de ce passage. L'opposition entre le sentiment des Epicuriens & celui des Stoïciens, n'est donc point où l'on a prétendu la trouver.

13 *Insignem*] M. Cuningam a corrigé *insignia*, & le P. S. a adopté cette correction. *Insignia* se rapporte parfaitement bien avec *obscura*, comme *summa* avec *ima*. Les premiers Copistes, ou les Grammairiens, dit le P. S. auront sans doute été effarouchés de trouver *insignia*, qui est de quatre syllabes, où la mesure du vers n'en demande que trois. Mais un peu de réflexion sur les licences reçues dans la poésie auroit maintenu le texte dans son entier. Les Poètes Latins ont plus d'une fois réuni l'i & l'a en une seule syllabe.

Sed ne fortè patet animalia sola teneri

Legibus his, eadem ratio discriminat omnia,

dit Lucrece.

Et Virgile :

Bis patria cecidere manus, quin protinus omnia

Perlegerent oculis.

A D F O R T U N A M.

O D E XXXV.

O Diva, gratum que regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu

Mortale corpus, vel superbos

Vertere funeribus triumphos,

Te pauper ambit sollicitudine prece

Ruris colonus: te dominam æquoris,

Quicumque Bithynâ laceffit

Carpathium pelagus carinâ.

Te Dacus asper, te profugi Scythæ,

Urbesque, gentesque, & Latium ferox,

Regumque matres Barbarorum, &

Purpurei metuunt tyranni:

Injurioso ne pede proruas

Stantem columnam: neu populus frequens

Ad arma cessantes, ad arma

Coucitet, imperiumque frangat.

AUGUSTE voulut porter ses armes en Angleterre, l'an de Rome 719. mais ayant été obligé d'aller punir les Dalmates, qui s'étoient révoltés, il ne put se mettre en état d'achever cette entreprise que sept ans après, lorsqu'ayant fini toutes les guerres civiles par la défaite d'Antoine, & s'étant mis en marche, il repart à Rimini des Ambassadeurs que les Anglais lui envoyèrent pour lui demander la paix. Et c'est sur la dernière expédition que cette Ode fut faite sous le VII. Consulat d'Auguste, Horace étant âgé de trente-neuf ans. Il semble que la médaille rapportée par Torrentius, ait été frappée pour une autre occasion, & pour la même, qui obligea notre Poète de faire l'Ode quatorzième du Livre III. On verra là les Remarques.

1 O Diva gratum que regis Antium] Antium étoit une ville des Volscs, sur la mer, à une journée de Rome, au même lieu où est aujourd'hui Nettunium, Nettunio. Elle étoit consacrée à la Fortune qui avoit là un temple fort célèbre.

2 Præsens] Ce mot est encore plus fort que potens; car il signifie qui peut tout-à-l'heure même, dans un moment.

Vel] Pour etiam, même du plus bas degré.

Imo de gradu] Du plus bas degré, c'est-à-dire, de l'état le plus abject; car il est ridicule de penser que

gradus est ici l'escalier, & qu'Horace fait allusion aux morts qu'on exposoit devant la porte de la rue.

3 Mortale corpus] Les Grecs & les Latins ont dit un corps pour une personne. Les exemples en sont fréquents dans les bons Auteurs. Il y a des occasions où nous le disons aussi dans notre langue; mais ce n'est qu'en parlant de choses qui regardent les Princes & les Rois. Hors de là nous ne nous en servons que dans le stile bas, & dans le comique.

5 Pauper ambit] Cet ambit est beau. Il est pris de la coutume des Romains, qui alloient solliciter lorsqu'ils prétendoient à des charges, ou qu'ils avoient besoin de la protection des Juges. Car c'est proprement ambire, & de là il a été employé pour supplier, prier, briguer.

Sollicitudine prece] Ce sollicita exprime fort bien l'empressement & l'ardeur des prières que l'espérance, ou la crainte ont fait naître.

6 Te dominam æquoris] Horace fait ici la Fortune maîtresse de la mer, comme Pindare a dit d'elle dans l'Ode douzième des Olympioniques: C'est vous qui conduisez les vaisseaux sur la haute mer. C'est pour quoi on a donné un gouvernail à la Fortune, pour marquer qu'elle préside à la navigation, & au commerce.

7 Bithynâ] Un vaisseau de Bithynie pour quelque vaisseau.

A L A F O R T U N E.

O D E XXXV.

DESSE, qui prenez plaisir à régner dans Antium, & qui du plus bas degré où se trouve l'homme mortel^a, pouvez l'élever en un moment, & changer en tristes funérailles les triomphes les plus superbes, c'est à vous que le pauvre Laboureur adresse ses prières avec un empressement plein de zèle. ^b Tous ceux qui courent les mers reconnoissent le pouvoir que vous avez sur les flots. Les farouches Daces, les Scythes vagabonds, les villes, les nations, les fiers Latins, les meres des Rois Barbares, & les Tirans parés de pourpre, tous vous font hommage; ils craignent que dans votre colère vous ne renversiez la colonne la plus affermie: qu'un peuple assemblé ne pousse par votre ordre les plus paresseux à prendre les armes, & qu'il ne ruine leur Empire. La cruelle Nécessité marche toujours

^a Le corps mortel.

^b Tous ceux qui affrontent la mer de Carpathes sur des vaisseaux de Bithynie.

^c Et qu'il ne brise leur Empire.

vaisseau que ce soit. La Bithynie est une province de l'Asie au-dessus d'Ilium.

Laceffis] *Laceffis* est proprement attaquer, provoquer, & il est dit ici dans un sens figuré, comme dans Virgile, &c.

9^e Te Dacus] Les Daces, que les Grecs appellent *Getai*, quoique Strabon les ait distingués, sont au-dessus du Danube. Leur pays comprend aujourd'hui la Transylvanie, la Walachie & la Moldavie.

Profugis] Errans, vagabonds, parceque ces peuples n'avoient d'autre maison que leurs chariots; c'est pourquoi les Grecs les ont appellés *Antaxobies*, *Nomades*, *Scenites*, &c.

10 Latium ferox] Le Latium est proprement *Campagna di Roma*: il se divisoit en vieux & en nouveau. Le vieux Latium étoit depuis Rome jusques à Circei, & le nouveau depuis Circei jusques à Minturne. Horace l'appelle *ferox*, parcequ'il produisoit de fort bons soldats.

12 Purpurei] De pourpre, pour *purpurati*, habillés de pourpre, comme on dit *aurea testa*, des toits d'or, pour *aurata*, des toits dorés. Quintilien.

Tyranni] Je crois qu'Eschyle & Archiloque ont été les premiers qui se sont servis de ce mot, qui n'étoit dans ces premiers tems qu'un nom de dignité, comme *Roi*, *Prince*. Les Latins s'en sont presque toujours

servis en ce sens-là. Virgile, Horace, &c. Donat a même remarqué fort justement que *Tiran* n'a commencé à être odieux que dans les derniers siècles, où il a été pris pour *incubator imperii*, pour un usurpateur; mais il faut se souvenir que Donat ne parle que de ce qui s'est fait chez les Latins; car autrement sa remarque seroit fautive, puisqu'il est certain que chez les Grecs ce mot fut pris en mauvaise part bientôt après qu'il fut en usage. Il seroit facile de le prouver par Platon & par Isocrate.

13 Proruas] Renversés. Voyez l'Ode IV. du Livre IV.

14 Stantem columnam] C'est une belle similitude, une colonne debout, pour un Empire florissant. Horace l'a prise d'Ennius. La plaisante imagination de Monsieur Edouard Zurk, qui a cru que par cette colonne il falloit entendre Auguste! Quoi! tous les Tirans & toutes les nations craignoient que la Fortune ne renversât Auguste? Qui ne voit qu'Horace veut faire entendre que tous les Tirans & tous les peuples les plus sauvages reconnoissent le pouvoir de la Fortune, & craignent ses caprices & ses révers.

15 Ad arma, ad arma] Cette répétition a ici beaucoup de grace.

16 Imperiumque frangas] Les Latins se sont servis en beaucoup de manières du verbe *frangere*, briser; car

*Te semper anteit seva Necessitas,
Clavos trabales & cuneos manu
Gestans abend: nec severus*

20

Uncus abest, liquidumque plumbum.

Te Spes & albo rara Fides colit

Velata panno: nec comitem abnegat,

Utrumque mutata potentes

Vestie domos inimica linquis.

25

At vulgus infidum & meretrix retro

Perjura cedit: diffugium cadis

Cum fece siccatis amici,

Ferre jugum pariter dolosi.

Serves

car ils ont dit, *frangere torum*, briser un lit, pour le défaire, le gâter, le souler en s'y couchant. Martial. *Frangere vultus*, briser des airs, pour gâter, défaire, perdre l'air que l'on a pris dans un miroir. Pétrone: *Postquam tentavit omnes vultus*, qu'il se les inter amantes risus frangere. Après qu'elle eut essayé dans son miroir tous les airs que l'on perd bientôt quand on folâtre avec un amant. Horace a dit de même, *frangere Imperium*, briser un Empire, pour le ruiner, le perdre. Mais il faut remarquer aussi que ce mot est venu à Horace de l'idée même de la colonne, comme il est difficile de renverser une colonne sans la briser.

17 *Te semper anteit*] C'est la description du tableau de la Fortune qui étoit à Antium; ou peut-être que c'est un tableau de la main d'Horace, & je doute qu'il y eût un meilleur Peintre de son tems. On ne peut rien voir de plus ingénieux, ni même de plus profond. On voit dans ce tableau la Nécessité qui marche devant la Fortune, comme les Lieuteurs & les Huissiers devant les Consuls, & qui a dans ses mains de grands clous, des coins, des crocs & du plomb fondu, dont la Fortune se sert, comme les Consuls se servoient des faisceaux de verges que l'on portoit devant eux, pour faire exécuter leurs ordres. La Fortune se sert de même de la Nécessité; car tous ses arrêts sont irrévocables; & rien ne peut détourner ses coups. La Fidélité & l'Espérance la suivent & l'accompagnent partout, lors même qu'elle change ses habits magnifiques en habits de deuil.

Seva Necessitas] Comme il a dit, Ode vingt-quatrième, Livre troisième, *dira Necessitas*. Et Euripide, *δὴν ἀνάγκην*, *dira Necessitas*. Quelques Interpretes ont donc mal lu *seva Necessitas*.

18 *Clavos trabales*] Des clous gros comme des poutres. Virgile, *trabale telum*. Horace appelle ailleurs ces clous de la Nécessité, *des clous de diamant*: Ode vingt-quatre Livre troisième:

*Si figit adamantinos
Summis verticibus dira Necessitas
Clavos.*

Si la cruelle Nécessité plante ses clous de diamant dans ces superbes édifices.

Les clous, les coins, les crocs & le plomb fondu servent à lier & à serrer. Arnobe en parlant des statues des Dieux, qu'il faut attacher pour les empêcher de tomber: *Subfudibus & catenis, uncis atque ansulis retentari, interque omnes finis, commissurarumque juncturas plumbum iri suffusum*, &c. On les retient avec des chevilles, des chaînes, des crocs & des crampons, & on fonde avec du plomb fondu les vides & les entre-deux des jointures. Et plus bas: *Quid miserius his esse aut quid infelicius poterit quam si eis in basibus unci retinent & plumbea vinciones?* Qu'y a-t-il de plus malheureux que ces Dieux, s'ils sont attachés à la base avec les crocs & le plomb. Et c'est ce que le Peintre a mis entre les mains de la Nécessité, pour marquer qu'elle assujettit tout à la Fortune, & que s'il est permis de parler ainsi, tous les hommes sont cloués à cette Déesse par son moyen. Platon a donné de même des clous à la Tristesse & au Plaisir, pour marquer l'impression violente que ces passions font dans notre esprit.

19 *Severus*] Horace appelle ces crocs *severus*, parcequ'ils n'épargnent personne. Peut-être même qu'il fait allusion aux crocs dont l'on se servoit pour traîner au supplice ceux qui avoient été condamnés.

21 *Te Spes colit*] Car l'Espérance n'abandonne jamais dans la plus mauvaise fortune. C'est pourquoi Hesiode seint avec beaucoup d'esprit, que lorsque Pandore, qui est la même que la Fortune, ouvrit sa boîte & répandit sur la terre toutes sortes de maux, l'Espérance resta seule sur le bord, parceque Pandore referma vite la boîte, l'Espérance devant être nécessairement

toujours devant vous, ayant dans ses mains d'airain de grands clouds, des coins, des crocs, & du plomb fondu. L'Espérance & la Fidelité vêtue de blanc font à votre fuite, & ne refusent pas d'être vos compagnes, lors même que dans votre haine vous abandonnez les maisons les plus puissantes, & que vous prenez vos habits de deuil. Mais le peuple toujours perfide, & la courtisane toujours infidèle, se retirent. Après que les tonneaux sont vuidés, les faux amis disparaissent, sans se mettre en peine de nous aider à soutenir le poids des disgrâces qui nous accablent. Déesse, vieilliez à la conservation de César, qui va contre les Bretons aux extrémités de la terre: prenez soin de cet essaim de jeunes gens, qui sont déjà trem-

^a *Quand les tonneaux sont secs avec la lie, les amis s'enfuyant, trompeurs à porter également le joug.*

fairement la compagne de la mauvaise fortune. Car qu'on ôte la fortune, il n'y a plus d'espérance.

Et albo rara Fides velata panno] Le vieux Commentateur rapporte que pour sacrifier à la Fidelité on se couvroit la tête d'un voile blanc; & l'on pourroit remarquer à cette occasion que les Prêtres de Jupiter (*Flamines*) étoient dites proprement *velata veste*, lorsque leur tête étoit couverte du voile appelé *flameum*. Mais cette remarque ne fait rien pour ce passage, qui doit être entendu simplement. La Fidelité étoit habillée de blanc, pour marquer sa pureté. *Velata*, c'est-à-dire, *habillée*; car *velum* signifie souvent un habit. Le Glossaire *velum, velamen, ὑμᾶτος*, habit; & *velare* n'est autre chose qu'*habiller*, ou comme disent les Grecs, *ἐκβάλλειν, couvrir, ἐκβάλλειν, couvrir*, pour *habiller*, dans Homère & ailleurs; & c'est de là que nous disons encore dans notre langue, *couvrir*, pour *habiller*, vêtir, &c.

²² *Nec comitem abnegat*] Il faut sous-entendre *se*. *Nec se tibi comitem abnegat*. La Fidelité ne refuse pas de vous suivre, lorsque vous abandonnez les palais, &c. Ce passage est un peu difficile, parcequ'il semble d'abord qu'Horace dit le contraire de ce qu'il veut dire. Voici, à mon avis, comment il faut le prendre. La Fortune ne quitte jamais personne; mais lorsqu'elle est favorable, Horace nous en donne une idée comme d'une femme magnifiquement parée, qui se tient dans une maison, & y fait couler l'abondance. Lorsqu'elle est ennemie, il nous représente cette même femme qui change d'habit, qui retire sa faveur, & qui abandonnant ainsi la conduite de cette maison qu'elle favorisoit auparavant, en laisse perdre tout l'éclat. Horace dit donc que la Fidelité accompagne toujours la Fortune, & ne se rebute pas pour son changement: elle s'attache à la mauvaise Fortune comme à la bonne; car la Fidelité est constante, autrement elle seroit infidèle, ce qui ne se peut. Mais ceux qui font semblant de la suivre & de lui rendre un culte, sont la plupart de faux adorateurs, & c'est ce qu'il ajoute.

²⁵ *At vulgus infidum & meretrix retro perjura cadit*] Voici ceux qui quittent la Fortune quand elle devient contraire, le vulgaire, les courtisanes & les faux amis. Car tous ces gens-là n'aiment que par intérêt, & ne suivent que les faveurs de la Fortune. On n'en peut donc attendre aucune fidélité. Que ce tableau est bien peint d'après Nature!

²⁶ *Diffugiunt cadis cum sacro fœcatis*] C'est une image prise des monches; mais elle est trop basse pour la majesté de cette Ode, qui ne peut souffrir l'idée de cette lie & de ces tonneaux.

²⁷ *Amici ferro jugum pariter dolosi*] Tous les amis ne se retirent point, mais seulement les faux, ceux qui sont *dolosi*, &c. Mot à mot, *les amis trompeurs à porter également le joug*. C'est une métaphore prise des bœufs qui labourent, & Horace a heureusement traduit ces vers de Pindare, de l'Ode dixième des Nem.

— *παῖδες δ' ἐν στήνῃ στήνῃ βροτῶν
καμᾶτε μεταλαμβάνον.*

On trouve peu d'hommes qui dans le malheur soient fidèles à prendre leur part du travail.

Mais quelque noble que soit cette idée, & quelque belle qu'en soit l'expression, je ne puis m'empêcher de trouver vicieux ce passage d'Horace, parcequ'il renferme deux images fort différentes, & qui ne peuvent jamais avoir entre elles aucun rapport. L'idée de lie & de tonneaux jointe dans la même phrase avec celle d'un joug traîné, peut fort bien déplaire. Si Horace les avoit séparées, & qu'il en eût fait deux comparaisons, il auroit été dans la règle, *intra veniam tutus*; car il est permis aux Poètes de promener leur imagination par toute la nature, & d'assembler des images différentes, & qui ne se suivent point.

Servos iturum Casarem in ultimos
 30 Orbis Britannos, & juvenum recens
 Examen Eois timendum
 Partibus, Oceanoque Rubro.
 Eheu! cicatricum & sceleris pudet,
 Fratrumque. Quid nos dura refugimus
 35 Aetas? quid intactum nefasti
 Liquimus? unde manus juvenus
 Metu Deorum continui? quibus
 Peperit aris? O utinam nova
 Incude diffingas retusum in
 40 Massagetis Arabasque ferrum.

O D E

29 *Servos iturum Casarem*] Voyez l'argument.

30 *Et juvenum recens examen*] Auguste venoit de lever de nouvelles troupes, après avoir licencié les vétérans. Horace appelle ces troupes *examen*, *un essai*, par une métaphore prise des abeilles. Il faut remarquer aussi qu'Horace dit *juvenes*, des jeunes gens, pour *milités*, des soldats. Les Anciens se sont souvent servis de ce mot en ce sens-là.

31 *Eois timendum partibus*] Ces troupes d'Auguste étoient formidables à l'Orient; car les Parthes craignoient qu'Auguste n'allât se venger de la défaite de Crassus.

32 *Oceanoque Rubro*] Elles faisoient trembler aussi la mer Rouge, parcequ'Auguste se préparoit à faire la guerre aux Arabes; comme en effet trois ans après il envoya contre eux ces mêmes troupes, sous la conduite d'Elîus Largus. Voyez l'Ode vingt-neuvième. Ce passage a été fort mal pris.

33 *Eheu cicatricum*] Il déplore ici fort à propos les malheurs des guerres civiles qu'Auguste venoit de terminer.

34 *Fratrumque*] Il faut sous-entendre *intersectorum*,

qui ont été tués.

37 *Quibus peperit aris*] Il parle des temples brûlés pendant les guerres civiles. On peut voir l'Ode VI. du Liv. III.

*Dante templa refeceris
 Edesque labentes Deorum, &
 Fusa nigro simulacra fumo.*

38 *Utinam*] Il n'y a rien à changer dans ce passage. Horace prie la Fortune de remettre à la forge les épées qui avoient été émoussées dans les guerres civiles, de les refaire sur l'enclume, afin qu'elles servent contre les peuples de l'Orient. *Diffingere*, quoiqu'il signifie *détruire*, ne laisse pas de signifier aussi *changer*, *refaire*. Et cette idée d'Horace est très belle & très poétique, comme si des épées teintes du sang des citoyens devoient être reforgees, pour servir utilement contre les ennemis de l'Etat; parcequ'autrement elles seroient criminelles, & l'objet de l'aversion des Dieux.

40 *Massagetis*] Nation Scythique à l'Orient de la mer d'Hircanie, au-dessus de la Sogdiane.

NOTES SUR L'ODE XXXV. LIV. I.

8 *Carpathium*] Scarpanto est une île de la Méditerranée à l'extrémité de l'Archipel, entre Rhode & Candie.

14 *Stantem columnam*] Suivant le P. Sanadon, cette colonne figure naturellement la République. Elle

le venoit d'être relevée depuis trois ans par les victoires d'Auguste, & il étoit dans l'ordre qu'elle eût la première part aux vœux du Poète. Mais plus son affermissement étoit récent, & plus il étoit à craindre qu'elle ne reçût quelque secousse de l'absence du Prince.

1750

trembler l'Orient, & les peuples qui habitent les bords de la mer Rouge. Helas! nous sommes honteux de nos cicatrices & de notre crime. Le sang de nos freres que nous avons répandu nous fait horreur. Que n'avons-nous point osé entreprendre dans ce malheureux siecle de fer? Prophanes, à quoi n'avons-nous point touché? En quelle rencontre la crainte des Dieux a-t-elle arrêté les mains sacrilèges de nos jeunes gens? Est-il des autels qu'ils aient épargnés? Ah, puissiez-vous reforgier nos épées, dont la pointe est émoullée! puissiez-vous les aiguïser contre les Massagetes & les Arabes!

ODE

ce. Le P. S. met un point après *tyranni v. 12.* regardant la strophe suivante comme une priere qu'Horace fait à la Fortune pour la République.

29 *In ultimos orbis Britannos*] M. Bentlei veut qu'on lise *oro* au lieu d'*orbis*, & M. Cuningham met *ultimi* pour *ultimos*. L'une & l'autre correction, dit le P. S. est sans autorité comme sans nécessité.

39 *Incude diffingas retusum*] M. Bentlei prétend que *diffingere* est opposé à *ingere*; qu'il signifie *defaire* & non pas *refaire*, *reforgier* de nouveau, & qu'il ne peut par conséquent convenir à cet endroit. J'accorde le principe, dit le P. S. sans avouer pour cela la conséquence. Horace, en disant *incude ferrum diffingere in Massagetas*, nous fait assez voir qu'il n'entend pas simplement qu'on ôte aux épées leur première forme, pour s'en tenir là, comme si l'on ne devoit plus s'en servir; mais plutôt qu'on les remette sur l'enclume, pour leur ôter ce qui empêcheroit de s'en servir contre les ennemis de l'Empire Romain. Ainsi *diffingere ferrum in Massagetas* n'est autre chose que *ita diffingere, ut stringi melius possint in Massagetas*. Lucrece avoit employé cette manière de parler avant Horace. C'est au sixieme Liv. Il s'y moque à son ordinaire des Dieux & de ceux qui leur attribuoient une providence. *Pourquoi, dit-il, Jupiter frappe-t-il indifféremment les bons & les méchans? Que ne ménage-t-il ses foudres, pour ne s'en servir que contre ses ennemis?*

— *Cur fulminibus non parcis in hostes?*

c'est-à-dire, *cur Jupiter non rarius utitur fulminibus, ut, ubi se dederit occasio, in hostes suos deserviat?* *Diffingere* peut donc conserver ici la signification propre & naturelle, opposée à *ingere*. Ce que le Poëte ajoute au-delà de cette signification ne tombe point précisément sur ce mot-là même, mais sur les autres mots qu'il a joints, *in Massagetas*. C'est donc inutilement que M. Bentlei veut substituer ici *desingas*, à la place de *diffingas*, que portent de son aveu presque tous les exemplaires manuscrits & imprimés.

Secondement, pour introduire *retusum* au lieu de *retusum*, il se sert d'une preuve, dont je me servirois au contraire, ajoute le P. S. pour établir *retusum*, au lieu de *recusum*, si ce dernier mot étoit dans le texte. Cruquius a trouvé dans un manuscrit, que le vieux Scholiaste a mis dans ses remarques sur cet endroit d'Horace, *ferrum confusum & commassatum*, qu'on lit à présent par erreur, *confusum & quassatum*. Or, dit M. Bentlei, *commassatum* est justement l'explication de *recusum*, & nullement de *retusum*. Ce Critique me permettra de lui dire (c'est toujours le P. S. qui parle) que *ferrum commassatum* ne peut signifier autre chose que *ferrum in massam compactum*, du fer épais, grossi, mis en masse, ce qui est précisément du fer émoullé. Quand une épée s'émoullé par le bout, la pointe se ramasse, devient grosse & épaisse, *confunditur acies & commassatur*. Ainsi le témoignage même du Scholiaste est une preuve sensible & incontestable, qu'Horace a mis *retusum*, & qu'il ne faut rien changer dans le texte.

O D E XXXVI.

ET thure & fidibus juro
Placare & vituli sanguine debito
Custodes Numide Deos:

Qui nunc Hesperid sospes ab ultima
Caris multa sodalibus,

Nulli plura tamen dividit oscula,
Quam dulci Lamia: memor

Aëte non alio rege puertie,
Mutataque simul toga.

10 Cressa ne careat pulchra dies notæ:
Neu promptæ modus amphoræ,

Neu morem in Saliûm sit requies pedum:
Neu multi Damalis meri

Bassum Tbreïcid vincat amyntide:

15 Neu desint epulis rosæ,
Neu vivax apium, neu breve lilium.

Omnes in Damalim putres

De-

IL y a de l'apparence que ce Plotius Numida revenoit de la guerre d'Espagne; mais parcequ'il est incertain s'il revint avec Auguste, ou après, on ne peut dire fort précisément en quel tems cette Ode fut faite. Ce fut sans doute l'an de Rome 729. ou 730.

1 Et thure & fidibus] La musique & l'encens étoient de tous les sacrifices.

2 Placare] Puisque les Dieux avoient ramené Numida, on peut s'étonner de ce qu'Horace se sert de ce mot placare, apaiser, comme si les Dieux étoient irrités. Mais c'est parcequ'il avoit fait un vœu pour le sacrifice, & que jusques à ce qu'il eût accompli ce vœu, il ne pouvoit pas prétendre que les Dieux fussent satisfaits. Ou plutôt Horace s'est servi de ce mot placare, parceque les Anciens étoient persuadés qu'il étoit fort difficile de ne pas s'oublier dans la prospérité, & de ne pas offenser les Dieux. C'est pourquoi lorsque quelque grand bonheur leur étoit arrivé, ils faisoient des sacrifices pour se rendre ces Dieux propices & favorables, en leur témoignant par là qu'ils reconnoissoient tenir tout de leur bonté, & ils appeloient cela, placare Deos. Il y en a un passage remarquable dans le Traité des Hommes Illustres d'Aurelius Victor, où il dit que Pompée voyant que tout lui réussissoit sur mer, se déclara fils de Neptune, & qu'il apaisa ce Dieu en lui immolant des bœufs & un cheval. Et cum mari feliciter uteretur, Neptuni se-

filium confessus est, eumque bobus auratis & equo placavit. Sanguine debito] Ceux qui avoient fait quelque vœu, étoient apelles proprement debitori, débiteurs: vœti rei.

3 Numida] Plautius ou Plotius Numida. Et c'est sans raison que l'on a écrit Pompeius & Pompeius.

4 Hesperid ab ultima] Toute la partie occidentale de l'Europe étoit appelée Hesperia. L'Italie, Hesperia proxima, ou simplement Hesperia. L'Espagne, Hesperia ultima, parcequ'elle est la plus éloignée.

6 Dividit oscula] Voyez l'Ode XV.

7 Lamia] C'est le même Elius Lamia dont nous avons parlé dans l'Ode XXVI.

8 Aëte non alio rege puertie] Il dit que Lamia & Numida avoient eu un même Gouverneur. Car les Latins appelloient les Gouverneurs des enfans, reges, Rois, à la manière des Grecs, qui les nommoient ἀνακτας, ἀνακτας, Rois des enfans. Et ce n'est pas une chose fort surprenante, puisque ἀνασσειν, comme regere, ne signifie que gouverner, avoir soin, ἀναξ, curator, inspecteur; & qu'Eschyle a dit d'un rameur, ἀναξ ἀναξ, Roi de la rame, & à son imitation Euripide, ἀνασσειν τὴν ἀναξ, gouverner la rame. Voyez Eustath. pag. 21. & 650. C'est la véritable explication de ce passage, comme le savant Heinſius l'a remarqué.

9 Muta-

O D E XXXVI.

Avec l'encens, la musique & la victime que j'ai vouée, je veux apaiser les Dieux tutélaires de Numida, qui à son retour d'Espagne ne se lasse point d'embrasser ses amis, principalement son cher Lamia; avec lequel il se souvient d'avoir passé son enfance sous même Gouverneur, & d'avoir pris la robe virile. Que ce jour soit donc marqué de blanc. Que l'on n'épargne point les bouteilles. Que l'on ne cesse point de danser à l'imitation des Saliens. Que la grande buveuse Damalis avec ses grands verres de Thrace, ne vienne point à bout de Bassus: que l'ache, les lis & les roses ne manquent point au festin. Toute la troupe jettera des regards pleins d'amour sur Damalis, qui ne pouvant se séparer de son nouvel a-

mant

^a Partage plusieurs baisers à ses amis, &c. n'en fait à pas un une meilleure part qu'à, &c.

^b Mais Damalis ne se séparera point de son nouvel adultère (amant) plus embrassante que le lierre lascif.

9 *Mutatæque simul togæ*] Après avoir parlé du Gouverneur, Horace parle fort à propos du changement de robe; parceque les enfans de Rome ne quitoient jamais la robe d'enfant pour prendre la robe virile, que lorsqu'ils quitoient leur Gouverneur; ce qui se faisoit avec beaucoup de solennité.

10 *Cressa ne careat*] Les Thraces ont été les premiers qui ont marqué les jours heureux avec de petits cailloux blancs, & les malheureux avec des noirs. Les Grecs ont imité cette coutume; & cela a donné lieu au proverbe, *marquer un jour de blanc*, pour dire, *témoigner une fort grande joie*. * *Cressa nota* est donc ici une marque blanche. *Cressa nota*, pour *nota Cretica*, parceque cette terre blanche, que nous appelons *craie*, est abondante dans cette île. Un très savant homme l'a expliqué du vin de Crete, *nota vini Cretici*. Ce qui ne convient nullement ici, comme je crois l'avoir suffisamment prouvé dans ma Remarque sur le 8. vers de l'Ode III. du Liv. II. *

11 *Promptæ*] *Depromptæ*, que l'on a tirée de son lieu.

12 *Morem in Saliūm*] Les Saliens étoient les Prêtres de Mars; ils faisoient leurs processions en chantant & en dansant.

13 *Nu multi Damalis mers*] Les Grecs & les Latins disent un homme, une femme de beaucoup de vin, pour un homme, une femme qui boit beaucoup. Sué-

Tom. I.

tone a dit de même d'Auguste: *Cibi minimi erat atque vulgaris serè. Il mangeait fort peu, & sans aucune délicatesse.* Damalis est comme je crois un nom adæci, pour *Damaris*, qui est un nom propre Grec: *Damar, Damaris.*

14 *Thraciæ amythæ*] Amythæ est une manière de boire, lorsqu'on avale un plein verre tout d'un coup. Horace l'appelle *Thraciæ* après Callimaque, parcequ'elle est de l'invention des Thraces. Nos jeunes débauchés n'ont pas laissé perdre une si belle coutume. Ils appellent cela *sabler*; & comme ils se piquent d'encherir sur tout, ils ont voulu en cela aussi surpasser ces peuples barbares. Car pour mériter le titre de bon buveur, & pour être loué de toute la table, il faut avaler tout d'un coup, & si vite qu'on parle en avalant, & que le discours ne soit pas interrompu.

16 *Vivax apium*] Théocrite l'appelle *verdoyant*. L'ache est fort propre à faire des couronnes.

Brevæ] De peu de durée, il est opposé à *vivax*.

17 *Omnes in Damalim putres*] Les plus savans Interprètes ont fort mal expliqué ce passage. Il faut l'entendre simplement, *que tous jetteront des regards amoureux sur Damalis*; qu'ils la regarderont tous avec des yeux pleins d'amour. *Putres oculi*, des yeux humides, comme il arrive d'ordinaire dans l'amour & dans la débauche. Anacréon recommande à un Peintre de peindre à sa maîtresse les yeux humides, comme

V

mant Numida, l'embrassera plus étroitement que le lierre n'embrasse les chênes.

NOTES SUR L'ODE XXXVI. LIV. I.

¹⁰ **C** *Reffâ nota*] Le P. Sanadon confirme & justifie le sens que M. Dacier donne à cette expression. On fera bien de lire sa longue remarque

sur cet endroit, où il réfute M. Bentlei qui auroit voulu que le Poëte eût ajouté *candidâ*, & le P. Hardouin qui entend par *Cressa nota* du vin de Crete.

O D E XXXVII.

C'EST maintenant, mes chers amis, qu'il faut boire, & que sans rien craindre, il faut danser de toute sa force. C'est justement le tems destiné pour orner de festins magnifiques les sacrés carreaux des Dieux. Avant ce jour c'eût été un crime que de tirer de nos celliers notre vin de Cécube, pendant qu'avec une troupe infame de vilains hommes, la Reine furieuse, enivrée de son bonheur, & aveuglée jusques à se promettre toutes choses, menaçoit de la dernière ruine le Capitole, & paroît

a Des celliers de nos peres.

plein de vin l'Empire Romain, pour la récompense de ses débauches. Et puisque je suis sur ce passage, j'espère que le Lecteur souffrira bien que je l'avertisse qu'il est imité de Properce, & qu'il sert même à corriger l'endroit d'où il a été tiré. Properce dit en parlant de Cléopâtre, Élégie IX. Livre III.

*Conjugis obsceni pretium Romana poposcit
Murnia, & additos in sua regna patres.*

Ce qui ne peut jamais être entendu. Mais ceux qui conféreront cet original avec sa copie, verront aisément qu'il faut lire *conjugis obsceni*. En effet, *pretium libidinum* n'est autre chose que *pretium conjugis obsceni*. Car *conjugium* est un mot commun, qui ne signifie pas moins la débauche que le mariage, &c. Cela n'a pas besoin d'autre preuve. Properce dit donc que pour la récompense de ses infâmes débauches, Cléopâtre demanda à Antoine, que Rome & le Sénat lui fussent assujettis.

⁹ *Fumus & imperis parabat*] Car il avoit couru un bruit qu'Antoine avoit promis de donner Rome à

Cléopâtre, & de transporter en Egypte l'Empire Romain. Dion, Liv. L.

⁹ *Contaminato cum grege*] Il entend les Banquets dont la maison de Cléopâtre étoit pleine. Voyez l'Ode IX. du Livre V.

⁹ *Turpius morbo vitiorum*] Cela est élégamment & fortement dit de cette troupe d'hommes effrénés & infâmes, de ces *spadones*, *cinardi*, dont le Coar d'Egypte étoit pleine. Je ne comprends pas à quel a pensé M. Bentlei, quand il a voulu corriger ce passage qui est très sain, & qu'il a voulu lire *cum grege turpius appropriatum*. On ne peut rien imaginer de plus éloigné de l'esprit & du génie d'Horace.

¹⁰ *Quidlibet impotens sperare*] Cet *impotens* peut être pris en deux manières; car il signifie *furieux*, qui ne peut se tenir, qui ne peut être le maître de soi-même. Et il signifie *arrogant*, qui se croit tout permis; l'un & l'autre peuvent convenir à ce passage; mais j'aime mieux le premier à cause de ce qui suit. *Sed minus furoribus*; ce qui diminue sa fureur, &c. Et *quidlibet impotens sperare*, est pour *ita impotens ut quidlibet speraret*; qui étoit mené à ce degré de fu-

*Sperare, fortunâque dulci
Ebria: sed minuit furorem
Vix una sospes navis ab ignibus:
Mentemque lymphatam Mareotico*

*Redegit in veros timores
Cæsar, ab Italiâ volentem
Remis adurgens (accipiter velut
Molles columbas, aut leporem citus
Venator in campis nivalis*

*Æmonia) daret ut catenis
Fatale monstrum, quæ generosiùs
Perire querens, nec muliebriter
Expavit ense, nec latentes
Classe citâ reparavit oras.*

*Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Trahsere serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberatâ morte ferocior:*

Sevis Liburnis scilicet invidens,

Privata

neur & d'aveuglement que de se promettre tout. Elle se promettoit si bien tout, que Dion rapporte qu'elle espéroit de s'assujettir les Romains, & que le plus grand de ses sermens étoit par la justice qu'elle rendroit dans le Capitule.

11 *Fortunâque dulci ebria*] Enivré de sa bonne fortune. Démosthène avoit dit de même de Philippe, qu'il étoit enivré de la grandeur de ses actions. Cette ivresse de Cléopâtre alloit jusqu'à la porter à se nommer elle-même la Lune & Isis, & à obliger Antoine à s'appeler Osiris & Bacchus.

13 *Vix una sospes navis*] Horace se trompe, comme Monsieur le Fèvre l'a remarqué. Car Cléopâtre s'ensuit la première avec soixante vaisseaux: Antoine la suivit avec quelques autres vaisseaux qu'il retira du combat; & le reste de la flotte, qui tint ferme après la retraite du Général, fut toute brûlée ou prise. Dion, Liv. L.

Ab ignibus] Après la retraite d'Antoine, Auguste ennuyé de la longue résistance des ennemis, fit apporter du feu du camp. Cela changea bientôt la face du combat. Dans un moment on fit voler sur la flotte ennemie des dards enflammés, & des flambeaux, & on lança avec des machines des cruches pleines de poix bouillante, & de charbons embrasés, qui mirent le feu à tous les vaisseaux. Les troupes d'Auguste travaillèrent elles-mêmes à l'éteindre, pour sauver les

richesses qu'ils espiroient d'y trouver.

14 *Mentemque lymphatam Mareotico*] Horace parle ainsi à cause des festins continuels que Cléopâtre faisoit avec Antoine. Le vin Maréotique croissoit près du marais Marea, ou Mareotis, au dessous d'Alexandrie.

* Horace veut donc dire que ces festins continuels & ce vin Maréotique avoient si fort troublé l'esprit de Cléopâtre, qu'elle avoit conçu de folles & de vaines espérances, comme cela arrive ordinairement à ceux qui sont ivres.

16 *Ab Italiâ volentem remis adurgens*] Cléopâtre, en fuyant d'Actium pour aller à Alexandrie, tenoit le même chemin que si elle sût partie d'Italie. C'est pourquoi Horace dit, *ab Italiâ volentem*. Ce qu'il ajoute est faux: Auguste ne suivit pas Cléopâtre lui-même: il se contenta d'envoyer après elle quelques vaisseaux qui ne purent la joindre, & il passa en Grece, de là en Asie, revint à Brindes; un mois après il retourna en Grece, de là il repassa en Asie, ensuite en Egypte. On n'a qu'à voir Dion, Liv. LI. Quand Horace dit donc qu'Auguste poursuivit Cléopâtre, il veut dire qu'il la fit poursuivre.

20 *Æmonia*] La Thessalie étoit appelée *Æmonia*. Strabon, Livre neuvième.

Daret ut catenis] Auguste souhaitoit de prendre Cléopâtre pour la mener en triomphe, & pour avoir son trésor.

paroit des funeraillles à l'Empire; mais un seul de ses vaisseaux à peine sauvé des feux (à la bataille d'*Actium*) rabattit une partie de ses folles esperances, & son esprit déjà troublé par le vin d'Egypte, fut jetté dans de veritables craintes, lorsqu'elle aprit qu'elle étoit pourfuivie par Auguste, qui pour mettre à la chaine ce monstre fatal, voloit après elle, comme un épervier vole après les timides colombes, ou comme un habile chasseur court un lievre dans les plaines de l'Emonie. Cependant elle qui ne cherchoit qu'à perir d'une maniere plus genereuse, n'apréhenda point, comme une femme, la pointe de l'épée; elle n'alla point à force de rames gagner des terres éloignées. Au contraire devenue plus fiere, après avoir resolu sa mort, elle eut la force de voir d'un air tranquile son palais en cendres: elle eut le courage de manier des serpens, & d'en faire passer tout le venin dans ses veines, pour s'empêcher d'être emmenée⁴ sur les vais-

^b *Emonie neiguse.*

^c *Cachies.*

^d *Sur les cruels Liburnes.*

22 *Nec muliebriter expavit ensem*] Car elle fit tous ses efforts pour se tuer avec l'épée qu'elle portoit; mais elle en fut empêchée par Proculeius, qu'Auguste avoit envoyé pour la garder.

23 *Nec latentes classe citâ reparavit oras*] *Reparare* est ici pour le simple *parare*, *preter*, aller. Horace dit que Cléopatre n'essaya point de s'aller cacher dans des pays éloignés & inconnus. Elle ne le fit pas veritablement; mais elle avoit pris des mesures pour le faire: car Dion écrit qu'Antoine & elle se préparoient secretement, en cas de nécessité, à passer en Espagne dont ils esperoient de faire revolter les peuples à force d'argent; ou qu'ils se disposoient à s'enfuir par la mer Rouge. Il y a de l'apparence qu'ils s'étoient arrêtés à ce dernier dessein, puisqu'il est constant, selon Plutarque & Dion, que les Arabes, à la persuasion de C. Didius, Gouverneur de la Syrie, brulerent les vaisseaux qu'elle avoit dans le golphe Arabique.

* La correction que M. Bentley a faite en lisant *pen-travit*, n'est nullement nécessaire.

25 *Regiam*] Son palais d'Alexandrie.

26 *Vultu sereno fortis*] Elle faisoit paroître un visage serein, pour n'être pas trop observée, & pour avoir le tems d'exécuter ce qu'elle avoit resolu. Comme Virgile a dit de Didon: *Spem fronte serenat*; qu'elle fait paroître quelque esperance sur son front serein.

Asterastrâ serpentis] Plutarque & Dion écrivent que l'on n'a jamais su rien de certain de la mort de Cléopatre: qu'on lui trouva seulement au bras deux petites marques livides, comme deux piqueures, qui donnerent lieu de croire qu'elle s'étoit fait mordre par des serpens; & c'est sur cette opinion commune que Propertius a écrit dans l'Elégie IX. du Liv. III.

Brachia spectavi sacris admorso colubris.

J'ai vu ses bras marqués par des viperes.

Et sur ce passage Victorius a eu raison d'avertir les Peintres de n'appliquer plus les serpens au sein de Cléopatre. Il est vrai qu'Eutychius a écrit, comme Monsieur Chevreau l'a remarqué dans son Histoire, que cette Reine porta la vipere sur son sein du côté du coeur. Mais il vaut beaucoup mieux suivre en cela le Poëte que le Patriarche.

30 *Sævis Liburnis*] Il faut sous-entendre *navibus*, & c'est un ablatif qui se rapporte à *deduci*: c'est à quoi la plupart des Interpretes se sont trompés. Les Liburnes étoient de petits vaisseaux à deux rames, dont se servoient les Liburniens, peuples de l'Illyrie.

Invidens] Les Grecs & les Latins se servent du verbe *envier*, pour celui de *refuser*, *ne vouloir point*.

*Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.*

31 *Privata*] Comme une personne privée.
32 *Non humilis mulier*] Je trouve ce mot *mulier* trop bas pour cette Ode. Florus s'en est toutefois servi; mais il est beau dans l'Historien, & ne l'est pas dans le Poëte. Quand Virgile a dit en parlant d'Hercule & de la Prêtresse Rhéa, *missa Deo mulier*, cette opposition qui est entre ce mot *Deo* & ce mot *femina*, rend l'expression belle & noble, & cette opposi-

tion ne se trouve pas dans le vers *non humilis mulier*, ou elle y est plus cachée & moins sensible. Peut-être qu'Horace a mis *mulier* par raison & pour parler comme Auguste, qui dans la conversation qu'il eut avec cette Reine, ne l'appella que *femina*. Prenez courage, femme, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre; il ne vous fera fait aucun mal. *Bona animo esto, mulier.* Dion, Liv. LI.

NOTES SUR L'ODE XXXVII. LIV. I.

C E que nous avons insinué après le P. Sanadon, dans les Notes sur l'Ode XV. des raisons qu'Horace avoit de ménager Antoine, est confirmé par celle-ci où il ne parle que de Cléopâtre. Le Poëte a observé la même réserve dans toutes les pièces qu'il a composées sur la même matière. D'abord l'incertitude de la victoire, & le grand nombre de Sénateurs qui s'étoient rangés du parti d'Antoine, & ensuite la clémence d'Octavien envers le fils de ce Triumvir furent, suivant le P. S. les motifs de ce ménagement, dont le Sénat & Octavie même, sœur du vainqueur, & qu'Antoine avoit répudiée, lui donnerent l'exemple.

8 *Cæcæbum cellis avittis*] Le P. S. a remarqué que c'est une transposition poétique, pour *Cæcæbum ab avitis reconditum*, comme le *demeptes* ruinas du v. 7.

13 *Vix una fessæ navis ab ignibus*] M. Dacier, après M. le Févre, condamne ici Horace un peu trop inconsidérément. Le P. S. justifie entièrement notre Poëte par l'autorité de Dion. Il paroît par tout ce que cet Historien rapporte de la bataille d'Actium, qu'Antoine ne s'y engagea gueres, qu'il laissa combattre ses Généraux, qu'avant l'action même il avoit pris des mesures pour s'enfuir, qu'après la retraite de Cléopâtre & la sienne, le reste de sa flotte fit une longue



vaisseaux d'Auguste, comme une captive ordinaire, & pour éviter d'orner son triomphe, elle qui n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de naissance.

O D E

gue résistance, comme M. Dacier le rapporte lui-même, & que l'on n'employa le feu que contre ces vaisseaux, dont Dion ne dit pas qu'aucun se soit échappé. Ce n'est donc que de ces vaisseaux que parle Horace; & puisque le feu n'en épargna aucun, il a eu raison de dire:

Vix una sospes navis ab ignibus.

14 *Lymphatam*] Le P. S. remarque que *lymphari* est pour *nymphari*, être furieux, parcequ'on croyoit que les Nymphes frapient de frénésie quiconque avoit eu la témérité de les regarder.

16 *Ab Italiâ volentem remis adurgens*] M. le Pèvre & M. Dacier, dit le P. S. sont encore ici une mauvaise chicane à Horace, quand ils remarquent qu'Octavien ne poursuivit point Cléopâtre. Florus s'est exprimé de même: *Dux fugâ Regina, mox sequutus Antonius, sed instare vestigiis Cæsar*. Rien n'est plus d'usage que d'attribuer à un Chef tout ce qui se fait par ses ordres & sous ses yeux, & les Auteurs Latins sont pleins de ces manières de parler. D'ailleurs Dion dit expressément qu'Octavien, après avoir apaisé à Brindes l'émeute des soldats, fit voile en Asie avec

tant de rapidité que Cléopâtre & Antoine aprirent en même tems son départ pour l'Italie, & son retour d'Italie en Egypte.

21 *Monstrum quæ*] C'est, suivant le P. S. une sillepse dans le genre, où le rapport de l'adjectif se fait à la chose plutôt qu'au substantif qui la représente: ce qui n'est pas sans exemple dans les bons Auteurs, Terence ayant dit: *Ubi est scelus, qui me perdidit*; & Ciceron: *Duo importuna prodigia, quos exestas*.

25 *Jacentem*] M. Bendei, sur l'autorité d'un manuscrit, veut qu'on lise *tacentem*, sous prétexte que *jacens* ne pourroit signifier qu'*humilis, ignobilis*: ce qui ne sauroit se dire du palais de Cléopâtre; ou *diruta, destructa*: ce qui seroit contre l'Histoire. Mais le P. S. assure que ce mot veut dire *massa, desolata, desperata, confusata*; & il a raison, car je trouve dans Lucrece:

*Humana ante oculos fudit cum vitæ jactura
In terris.*

Le Poëte oppose ici *jacens* à *vultu feræ*, comme *fortis* à *asperas*.



O D E XXXVIII.

PERSICOS odi, puer, apparatus :
 Displicent nexæ pbilyrà coronæ :
 Mitte sectari, rosa quo locorum
 Sera moretur.

5 Simplici myrto nihil allabores
 Sedulus curo: neque te ministrum
 Dedecet myrtus, neque me sub arctâ
 Vite bibentem.

CETTE Ode n'a point de caractère qui puisse faire conjecturer en quel tems elle fut faite. Elle est entièrement conforme au sentiment d'Epicure qui écrit dans une lettre: *Que l'on a sans beaucoup de dépense les choses que la Nature demande: que le superflu coûte, & qu'un simple repas ne donne pas moins de plaisir que les festins les plus magnifiques.*

1 *Persicos odi*] Pour juger de la magnificence des festins des Perses, on n'a qu'à lire les deux premiers Chapitres d'Esther, & le premier Alcibiade de Platon, où Socrate dit à Alcibiade que s'il prend garde aux richesses des Perses, à la magnificence de leurs habits, à la prodigieuse dépense qu'ils font en parfums & en essences, à la foule de leurs esclaves, à tout leur luxe & à toute leur délicatesse & leur politesse, il aura hon-

te de lui-même, en se trouvant si petit.

2 *Displicent nexæ pbilyrà coronæ*] *Liber* est proprement l'écorce intérieure de l'arbre. Les Anciens avec une pointe d'aiguille séparaient cette écorce en de petites feuilles ou bandes, qu'ils appelloient *tilias* & *pbilyras*, où ils écrivoient. Ils s'en servoient aussi pour orner leurs couronnes, qu'ils entouroient de ces bandelettes, de la même manière qu'ils se servoient de petits rubans de laine, qu'ils appelloient *lemnisci*, *tamiae*. Voyez Festus sur ces deux mots.

3 *Rosa quo locorum sera*] Les Romains faisoient beaucoup de dépense pour avoir en hiver des roses & toute sorte de fleurs.

5 *Simplici myrto*] Simple, c'est-à-dire, *pur*, *seul*, à qui on n'ajoute rien. Les Grecs se servent de *μυρτός* dans

LIBRI PRIMI FINIS.



O D E XXXVIII.

LAQUAIS, je ne suis point pour la magnificence des Perses. Je ne puis même souffrir les couronnes qui sont liées avec de petites bandes-lettes de tilleul. Cesse donc te t'informer où tu pouras trouver des roses tardives. Je ne demande que des couronnes de simple mirte, sans que tu y fasses d'autre façon. Le mirte sied bien à un laquais comme toi, & il ne me sied pas mal, lorsque je bois sous l'épaisseur d'une treille.

dans le même sens. Epicure s'en sert même dans les paroles que j'ai traduites dans l'argument.

7 *Sub arā vite*] Ce n'est pas une petite treille,

comme les Interprètes l'ont cru; mais une treille épaisse, *souffus*.

NOTES SUR L'ODE XXXVIII. LIV. I

3 **R**OSA *sera*] Pacat, dans le Panégyrique de Théodose, dit: *Delicati illi ac sumptus parum se lantos putabant, nisi luxuria vertisset annum, nisi hybernae poculis rosa innataissent.*

5 *Simplici myrto nihil allabores*] Le P. Sanadon lit *adlabores*. La construction, dit-il, est remarquable pour dire *ad myrtum nihil laboriose addere satagas*.

6 *Sedulus cura*] M. Cuningam, sur l'autorité d'un ancien manuscrit, a rapellé *cura* dans le texte, & il a été imité par le P. S. qui dit que l'élégance de cette construction, qui n'est point ordinaire, a échappé au commun des Grammairiens & des Copistes. Ils ont cru, ajoute-t'il, qu'il falloit lire *cura*, en le rapportant à Horace, ou *cura*, en le rapportant au laquais.

FIN DU LIVRE PREMIER.





LE SECOND LIVRE DES ODES D'HORACE.

A CAIUS ASINTIUS POLLIO.

O D E I.

POLLION, lorsque vous écrivez les guerres civiles qui éclatèrent sous le Consulat de Métellus, que vous en expliquez les causes, les défauts & toutes les particularités différentes; que vous parlez des vicissitudes de la Fortune; que vous nous découvrez le secret des funestes ligues des Princes, & que vous exposez à nos

n'eusse demandé du secours aux troupes que je commandois. On ne peut rien voir de plus magnifique que les louanges qu'Horace donne ici à cette Histoire. Je puis pourtant assurer que ces louanges ne sont pas le véritable sujet de l'Ode. Horace avoit un autre dessein, & c'est de quoi les Interprètes ne se sont pas aperçus. Il y en a qui ont cru qu'il ne songeoit qu'à solliciter Pollion de quitter la Tragédie pour s'attacher entièrement à l'Histoire qu'il avoit commencée; & les autres ont prétendu qu'il le presse de quitter la Tragédie & l'Histoire. Mais tous également s'éloignent du but. Je tâcherai de faire voir dans mes Remarques ce qui a pu les tromper. Cependant pour donner beaucoup de jour à cette Ode, & pour en découvrir toute la finesse, il est nécessaire d'établir qu'elle fut faite sous le Consulat de Pollion, c'est-à-dire, l'an

de Rome 713. & environ deux ans après la bataille de Philippes; & c'est ce que je prouverai dans la suite. Cela étant, il ne faut que se représenter l'état dans lequel Horace se trouvoit alors. Il venoit de porter les armes contre Auguste dans l'armée de Brutus; il avoit à peine obtenu son pardon par la faveur de Mécénas, & il éprouvoit encore tous les jours combien il est difficile de se mettre bien dans l'esprit d'un Prince, après une faute de cette nature. Il avoit encore plusieurs amis considérables dans le même cas. L'Histoire de Pollion ne pouvoit donc que renouveler des choses qui auroient été fort nuisibles & à lui, & à ses amis, surtout dans ces commencemens. Pour prévenir ce malheur, il prie Pollion d'interrompre pour quelque tems le cours de cette Histoire; mais il fait cela de manière que, quoique Pollion la continue,

nue, il n'a plus rien à craindre. En louant cette Histoire, en déplorant les guerres civiles, & en rejetant la cause de tous ces funestes événemens sur des circonstances auxquelles ni lui ni ses amis n'avoient aucune part, & sur des tems qui ne pouvoient leur être imputés, il a déjà prévenu l'esprit d'Auguste, & s'est mis à couvert par ce moyen. Peut-être aussi qu'Horace ne craint pas tant pour lui & pour ses amis, qu'il craint pour Pollion. Dans les conjonctures où l'on étoit alors, l'Histoire des guerres civiles étoit un ouvrage bien délicat, & il étoit bien difficile que Pollion, aussi attaché qu'il étoit à Antoine, gardât tous les ménagemens nécessaires pour ne pas déplaire à Auguste. Nous allons voir avec quelle adresse ce Poète traite ce sujet, quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans.

Au reste comme je viens de parler de la Patavinité du stile de Tite-Live, je me sens obligé d'ajouter ici que Monsieur Chevreau est persuadé que la Patavinité, qui a été reprochée à Tite-Live par Pollion, ne regarde nullement le stile. Les Padouans avoient toujours conservé une inclination naturelle pour la République, & ils étoient par cette raison amis de Pompée. Pollion, qui suivoit le parti contraire, c'est-à-dire celui de César & de Marc-Antoine, reprochoit à Tite-Live qu'il étoit dans les mêmes sentimens que ceux de Padoue; que dans son Histoire il témoignoit plus de passion pour Pompée que pour César & pour Marc-Antoine, & c'est ce qu'il nomme *Patavinité*. Ce qui rend ce sentiment fort vraisemblable, c'est qu'avec tout ce qu'a pu dire Quintilien, les Critiques n'ont pu faire voir jusques ici cette prétendue *Patavinité*, ou cet idiome de Padoue, dans le stile de Tite-Live. Cela est si vrai que, quoique Quintilien ait manifestement expliqué cette *Patavinité*, une certaine affectation de mots qui n'étoient pas naturellement Romains, il y a eu quelques Auteurs qui l'ont fait consister dans le stile diffus, parceque l'on reprochoit aux Padouans un langage trop étendu. L'Empereur Caligula semble même favoriser cette dernière opinion; car, comme Suetone le rapporte, il accusoit Tite-Live d'être diffus. *Livium ut verbum in historia negligentemque carpebat.*

1 *Motum civicum* Les mots *tumultus* & *motus* sont ordinairement employés pour les guerres civiles. Horace a mis *civicus* pour *civilis*, comme au contraire Virgile a mis *civilis* pour *civicus*, dans ce vers du VI. de l'Enéide.

At qui umbrata gerunt civili tempora quercu.

Car *quercus civilis* est ce que les Romains appelloient *aranea civica*.

Ex Metello Consule Il y a eu plusieurs Consuls de ce nom; mais quoique disent les Interpretes, il n'y en a que deux que l'on puisse entendre ici. Le premier est Q. Cécilius Métellus Celer, qui fut pour

Collegue dans son Consulat L. Afranius l'an de Rome 693. & l'autre est Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, que Pompée son gendre prit pour Collegue dans son troisième Consulat l'an de Rome 701. Il est question de savoir duquel des deux Horace a voulu parler. Torrentius s'est déclaré pour le dernier, parceque cette même année Pompée publia une loi, par laquelle les absens, sans en excepter même César, étoient exclus des charges. Ce sentiment peut être appuyé sur un passage de Plutarque qui écrit dans la Vie de Pompée, que la mort de Julie, femme du même Pompée, étant arrivée environ dans ce tems-là, une horrible tempête s'éleva dans Rome; que l'on commença à y parler de sédition & de guerre, & que la nouvelle de la mort de Crassus acheva de mettre la division entre César & Pompée, qui n'avoient osé se déclarer, pendant que ce tiers auroit pu balancer la puissance du vainqueur. Florus écrit la même chose dans le chap. II. du Livre IV. Mais comme ils étoient dans une crainte mutuelle, leur haine éclata bientôt après la mort de Crassus & de Julie, fille de César, qui seule par son mariage entretenoit encore quelque union entre le beau-père & le gendre. Voilà tout ce que l'on peut dire pour appuyer le sentiment de Torrentius. Mais il y a bien des choses qui le combattent. La première, que je trouve très solide, c'est que lorsque Pompée publia cette loi, Métellus Scipion n'étoit pas encore Consul; Pompée ne le nomma qu'après l'avoir publiée, & lorsqu'il ne restoit plus de l'année que cinq mois. Or il est inouï que les Romains aient donné à l'année le nom du Consul qui n'avoit été nommé que sur la fin; ils lui donnoient toujours le nom de celui qui avoit eu le Consulat qu'ils appelloient *ordinaire*; c'est-à-dire, qui étoit entré en charge le premier de Janvier. Horace n'a donc pu marquer l'année 693. du nom de Métellus; cela me paroît incontestable. D'ailleurs la mort de Crassus & de Julie étoit arrivée dix-huit mois ou deux ans auparavant. Ainsi je ne doute point qu'Horace ne parle ici de Métellus Celer, au Consulat duquel Pollion avoit rapporté le commencement des guerres civiles, parceque cette même année César, Crassus & Pompée firent ensemble cette ligue qui fut si funeste au Peuple Romain. Florus a même suivi en cela Pollion, car il commence sans contredit la guerre de César & de Pompée sous le Consulat d'Afranius & de Métellus. Le passage est très remarquable: *Causa tanta calamitatis eadem quæ omnium, nimia felicitas. Si quidem Q. Metello, L. Afranio Consulibus quum Romana Majestas toto orbe pelleret, recentisque victorias, Ponticos & Armenios triumphos in Pompeianis theatris Roma cantaret, nimia Pompeii potentia apud otiosos, ut solet, civis movit invidiam. Metellus ob imminutum Cretæ triumphum, Cato adversus potentes semper obliquus, detestare Pompeium, atisque ejus obstrepere. Hic dolor transversum egit, & ad præsidia dignitati paranda impulit, &c. Sic igitur Casare dignitatem*

nitatem comparare, Crasso augere, Pompeio retinere cupientibus, omnibusque pariter potentiae cupidis, de invadenda Republica facile convenit. La cause d'un si grand malheur fut la même que celle de tous les autres, la trop grande félicité. Car sous le Consulat de Métellus & d'Afranius, lorsque la Majesté Romaine étoit adorée par toute la terre, & que Rome ne chan- toient dans le théâtre de Pompée que ses nouvelles victoires & ses triomphes du Pont & de l'Arménie, la trop grande puissance de Pompée attira, comme c'est l'ordinaire, la jalousie des citoyens oisifs. Métellus & Caton commencèrent à médire de lui & à s'opposer à ses desseins : le premier pour se venger de ce que Pom- pée avoit eu part à son triomphe de Crète; & l'autre par son naturel qui le portoit toujours à s'opposer à ceux qui prenoient trop d'autorité. Pompée outré de douleur ne garda plus de mesures, & il ne songea qu'à s'affermir, &c. Ainsi donc César ne cherchant qu'à acquiescer une nouvelle autorité; Crassus qu'à aug- menter celle qu'il avoit, & Pompée qu'à se mainte- nir, & tous également avides de régner, ils tom- bèrent aisément d'accord de se rendre maîtres de la République. Je ne raporte point ici l'opinion de ceux qui ont cru qu'Horace parle de Q. Cécilius Métellus Numidicus, qui fut Consul avec M. Julius Silanus l'an de Rome DCXLIV. ni le sentiment de ceux qui ont prétendu qu'il entend Q. Cécilius Métellus Pius, qui fut Consul avec Sylla l'an DCLXXIII. L'un & l'autre sont insoutenables, & n'ont que le nom pour fondement.

2 *Bellique causas*] Ces causes étoient que l'on avoit destiné un successeur à César dans les Gaules, avant que le tems de son administration fût expiré; que l'on ne vouloit point obéir aux Tribuns qui lui avoient décerné le Consulat; & que l'on avoit ordonné qu'il licenciât son armée pour venir demander le Consulat en personne, comme c'étoit la coutume, &c. Mais la principale cause étoit l'envie de régner. Voyez Suétone, chap. XXIX. & XXX.

Et *vitia*] Ce n'est pas *Imperatorum vitia*, les vices des Généraux, comme les Interprètes l'ont expli- qué, mais *ipsum belli vitia*, les vices de la guerre ci- vile; c'est-à-dire, les maux qu'elle avoit causés, ou plutôt les défauts, c'est-à-dire, les fautes commises dans les deux partis, ce qui manquoit aux uns & aux autres pour s'assurer un heureux succès. Et ce qui prouve cette explication, c'est que Cicéron emploie ce mot *vitia* dans le même sens, en parlant de cette même guerre civile, après qu'il se fut rendu à l'ar- mée dans le camp de Pompée: *Cujus me mei facti perantuit*, dit-il à Marius, *non tam propter periculum meum, quam propter vitia multa, quae ibi offendi, quo veneram*. *Primum neque magnas copias, neque bellicosas; deinde extra ducem, paucosque praeterea, de Prin- cipibus loquor, reliqui primum in ipso bello rapaces; deinde in oratione ita crudescentes, ut ipsam victoriam horre- rem, maximum autem ac altissimum amplissimum vi-*

rorum. Quid quæris? Nihil boni praeter causam. Epit. Liv. VII. 3. Ce passage de Cicéron semble fait exprès pour expliquer celui d'Horace.

Et *modos*] On explique ordinairement ce *modos* par *vices*, mais je crois que l'on se trompe. Horace parle de cette vicissitude dans le vers suivant, & ici par *modos* il entend tout le détail de cette guerre, comme le dénombrement des troupes, des alliés, leur ordre, leur marche, leurs campemens, leurs garnisons, leurs divers combats, &c. Florus a imité admirablement cette méthode de Pollion; car dans le chapitre II. du Livre IV. il marque fort bien les com- mencemens de cette guerre, ses causes, ses desordres, ses particularités, ses vicissitudes.

3 *Ludumque Fortunae*] Les changemens de la For- tune, ses vicissitudes, qu'il appelle le jeu, ou le di- vertissement de la Fortune. Comme il appelle ailleurs les guerres, les combats, le meurtre & le carnage, le jeu de Mars.

Gravesque Principum amicitias] Quelques Inter- pretes ont cru qu'Horace parle ici de la ligue d'Au- guste, de Lépide & d'Antoine; mais assurément ils se sont trompés. Horace n'auroit pas fort bien fait fa- leur à Auguste, d'appeler cette ligue *funesta* au Peuple Romain. Il est constant qu'il parle seulement de la ligue de César, de Crassus & de Pompée, & c'est sur ce passage que Florus a écrit: *Et jam sic orbis imperium societate trium Principum occupatur. Et déjà de cette manière l'Empire du monde est occupé par la ligue de ces trois Princes. Societas Principum* est dans Florus la même chose que dans Horace *Principum amicitia*.

Amicitias] Il y a de l'apparence qu'Horace fait ici allusion à un bon mot de Caton, qui dit un jour en parlant de César & de Pompée, que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit ruiné la République, mais leur amitié.

Et *arma nondum expiatis*] Horace écrivoit ceci deux ans après la bataille de Philippes. Il avoit donc raison de dire que le sang qui avoit été versé depuis la ligue de César & de Pompée n'étoit pas encore expié, puisque les guerres civiles duroient encore, & qu'elles ne finirent que dix ans après par la mort de Cléopâtre & d'Antoine.

5 *Nondum expiatis uncta cruoribus*] Les Inter- pretes ont expliqué ce passage comme si l'on n'avoit pas encore lavé ces armes de sang, avec du sang, &c. Et il y en a qui ont cru qu'Horace fait allusion à la cou- tume des Grecs, qui lorsqu'ils avoient commis quel- que meurtre, ne se lavoient jamais qu'après avoir été expiés, &c. Mais cela est trop forcé. Ce passage est purement historique, & Horace parle ici d'une cé- rémonie des Romains, appelée *armilustrium*, lorsqu'a- près avoir achevé le cens ou le dénombrement, ils faisoient un sacrifice lustral pour expier tout le peu- ple, qui pour cet effet se trouvoit en armes dans le champ de Mars, & ils appellerent cela *condere lustrum*,

*Periculosa plenum opus alea,
Tractas, & incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.
Paulum severae Musa tragediae
Desu ibeantis: mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes coiburno,
Insigne mastis praesidium reis;*

de le sacrifice *Solitaurilia*. Cette cérémonie se faisoit ordinairement tous les cinq ans; mais on la recottoit fort souvent, surtout lorsqu'il étoit arrivé quelque grand malheur à la République. Tit-Live, Liv. III. chap. XXII. *Census actus eo anno, lustrum propter Capitolium captum, Consulem occisum, comiti religiosum fuit.* Cette année on fit le dénombrement; mais à cause de la prise du Capitole & de la mort de l'un des Consuls qui avoit été tué, on fit scrupule de clore le lustre. Horace fait donc ici fort adroitement sa cour à Auguste, qui ne voulut point permettre d'achever ou de clore le lustre, cendres lustrum, qu'après qu'il eut terminé les guerres civiles, c'est-à-dire, la seizième année de son règne; car ce ne fut que dans son VI. Consulat qu'il fit cette cérémonie, qui avoit été interrompue plus de vingt ans; & c'est ce qu'Horace entend par ces *armes sales d'un sang qui n'étoit pas encore expié*. On voit présentement toute la beauté de ce passage. Au reste on a eu tort d'écrire que Servius Tullius est l'Auteur de cette lustration, car il n'inventa que le dénombrement. La lustration étoit avant lui, comme il est aisé de le prouver par ce passage de Tit-Live, qui dit que Tullus Hostilius, après qu'il eut gagné la grande bataille contre les Albains, prépara un sacrifice lustral en chapeau pour le lendemain à la pointe du jour: après que tout fut préparé selon la coutume, il commanda qu'on s'en fût assemblée les deux armées, &c. *Sacrificium lustrale in diem posterum parat: ubi illuxit, paratis armibus ut assidet, vocari ut concione utrumque exercitum jubet.*

6 *Periculosa plenum opus alea tractas*] Parce qu'il étoit également dangereux de parler avec liberté de César, des Romains, d'Antoine, de Pompée, & en même tems fort difficile de garder un juste tempérament en disant la vérité.

Plenum] Les Grammairiens disent que ce mot gouverne l'ablatif & le génitif; mais ils se trompent, il ne peut régir que l'ablatif; & lorsqu'il est avec le génitif comme ici, il y a un ablatif sous-entendu. Car *plenum alea* est pour *plenum re alea*, & *re alea* n'est autre chose qu'*alea*, comme *res cibi* pour *cibus*, à la manière des Grecs.

Alea] *Alea* est proprement le jeu de dez, & parce-

que c'est le plus hasardeux de tous les jeux, le mot *alea* a été pris métaphoriquement pour toute sorte de dangers & de hasards, comme chez les Grecs, *αἰὲς*, d'où sont venues ces façons de parler, *jacere aleam*, *ἀνακρίσσω τὸν αἰὲα*, *ultimam experiri aleam*, comme qui diroit, jeter le dernier coup, hasarder le tout, jouer de son reste, &c. Il suffisoit donc à Horace de dire *plenum alea*; mais il a encheri en ajoutant *periculosa*. Car cet ouvrage étoit encore dangereux, en ce qu'il pouvoit réveiller ou entretenir dans le cœur d'Auguste des ressentimens fâcheux contre des familles considérables; & c'est ce qu'Horace craint avec raison.

7 *Et incedis per ignes suppositos cineri doloso*] Il dit à Pollion qu'il marche sur des charbons de feu, cachés sous une cendre trompeuse, parce que quoiqu'après la bataille de Philippes & la mort de Cassius & de Brutus, il sembloit que tout fût assoupi, il restoit pourtant de l'animosité dans le cœur de la plupart des Romains, qui conservoient encore l'esprit de parti; & de cette manière Pollion ne pouvoit être fidèle Historien sans se mettre en danger de déplaire à Auguste, où sans s'attirer d'ailleurs une haine qui auroit été d'autant plus dangereuse qu'elle auroit été secrète. C'est le véritable sens de ce passage, & toutes ces expressions confirment ma conjecture que j'ai expliquée dans l'argument.

Per ignes suppositos cineri doloso] Il semble que c'ait été un proverbe pour dire que l'on ne connoissoit pas tout le danger de son entreprise. Properce appelle ces charbons cachés sous la cendre, *des feux inconnus*. C'est dans l'Élégie V. du Livre I.

*Infelix, properas ultima vassa mala,
Et miser ignotis vestigia ferre per ignes.*

*Malheureux, tu te précipites dans les derniers maux,
& tu te hâtes de marcher sur des feux inconnus.*

C'est-à-dire, *cachés, qui sont sous la cendre*.

9 *Paulum severae Musa tragediae*] Ce passage a trompé les Interprètes qui ont cru qu'Horace parle ici des Tragédies de Pollion, parce que Pollion étoit aussi Poète tragique, comme nous l'avons vu dans

yeux ces armes teintes d'un sang qui n'est point encore expié, vous travaillez à un ouvrage d'une dangereuse conséquence, & vous marchez sur des charbons de feu cachés sous une cendre trompeuse. Faites pour quelque tems disparoître de notre théâtre ces sanglantes tragédies, Pollion, qui êtes l'appui des affligés, l'oracle du Sénat, & à qui la couronne de laurier a acquis un honneur immortel dans le triomphe de Dalmatie. Après

^a Que la Muse de la sévère Tragédie disparoisse de nos théâtres.

^b Des honneurs éternels.

dans l'argument. Servius y a été même trompé des premiers; car sur le vers 84. de la troisième Eclogue de Virgile, il suppose que le sixième & le huitième vers de cette Ode se doivent entendre de l'Histoire, & celui-ci des Tragédies. Cela est entièrement opposé au sens d'Horace, qui n'a point du tout voulu parler ici des Tragédies de Pollion, mais seulement de l'Histoire des guerres civiles, dont les malheurs & les sanglantes catastrophes lui ont arraché cette expression: *Faites pour quelque tems disparoître de notre théâtre ces sanglantes Tragédies*, ou si l'on veut à la lettre: *Que la Muse de la sanglante Tragédie disparoisse pour quelque tems de notre théâtre*. Il est impossible de trouver aucune suite dans l'Ode, si l'on ne reçoit cette explication. En effet que pourroit-on penser de ce beau raisonnement? *Pollion, vous écrivez nos guerres civiles; c'est un ouvrage d'une dangereuse conséquence, & vous marchez sur des feux cachés. Croyez-moi, ne faites plus de Tragédies, & quittez le théâtre*. Il n'y a personne qui ne le trouvât d'un ridicule parfait.

Sévère] Triste, funeste. Cette épithète peut porter aussi sur le style.

Musa tragœdia] Il y a encore ici une délicatesse dont l'on ne s'est pas aperçu. Les Anciens ont dit que Clio présidoit à l'Histoire, & Melpomène à la Tragédie. Et Horace considère ici l'Histoire des guerres civiles, comme n'étant pas dictée par la Muse ordinaire, mais par celle qui préside aux Tragédies; & de cette manière il loue finement le style de Pollion, qui étoit grand, noble & proportionné à la matière qu'il traitoit. Aussi Valère Maxime lui donne cette grande louange: *Astinus etiam Pollio non minima pars Romani stili*.

10 Theatris] Par ces théâtres il entend Rome, l'Italie. Il continue dans la métaphore de la Tragédie.

Mox ubi publicas res ordinariis] Les vieux Commentateurs Acron & Porphyryon, & avec eux Lambin, Turnebe & Torrensius ont tous fait ici la même faute; car ils ont expliqué ce *publicas res* des guerres civiles, & ils ont cru qu'Horace dit à Pollion, que quand il auroit achevé d'écrire ces guerres, il se remettroit à la Tragédie, &c. Rien n'est plus éloi-

gné de la vérité. Horace n'auroit eu garde d'appeler les guerres civiles *res publicas*. Par *publicas res* il faut entendre les affaires de la République; & ce passage prouve manifestement que Pollion étoit Consul, lorsqu'Horace composoit cette Ode; car il étoit de la charge du Consul de donner ordre à tout ce qui regardoit la République; toutes les actions publiques, c'est-à-dire, tout ce qui se faisoit en public, étant de sa juridiction, comme dit Polybe. Ceux qui ont avancé que Pollion étoit alors *Profectus urbis*, l'ont avancé sans fondement; je crois même qu'il seroit aisé de prouver qu'Auguste ne confia cette charge qu'à Messala Corvinus, à Mécénas, à Agrippa & à Scyllus Taurus.

11 Grande munus] L'Histoire que Pollion écrivoit, & qu'Horace appelle *grande munus*, à cause de sa difficulté, & de la noblesse du style.

12 Ciceronis repetens cothurnus] Le cothurne étoit une espèce de chaussure fort haute, dont on se servoit dans les Tragédies. On dit que Sophocle en fut l'inventeur, & c'est pourquoi Horace l'appelle *Ciceronis*, c'est-à-dire, *Athénien*, du nom de Cécrops Roi d'Athènes, qui étoit la patrie de ce grand Poète. Et c'est ce cothurne qui a encore beaucoup contribué à tromper les Interprètes qui ont expliqué ceci de la Tragédie, & qui n'ont pas vu qu'Horace ne se sert de ces expressions que pour continuer la métaphore, pour faire voir qu'il ne considère pas cet ouvrage de Pollion comme une Histoire, mais comme une sanglante Tragédie, ou plutôt comme un tissu de Tragédies; & enfin, comme je l'ai déjà dit, pour vanter le style de Pollion. Mais, dit-on, le mot *cothurne* convient-il à l'Histoire? Non, dans le propre; mais il lui convient parfaitement dans le figuré, & dans l'Ode, surtout quand il est si naturellement amené par le mot de *Tragédie*. Ceux qui ont du goût pour la poésie sentiront bien ce que je dis.

13 Insigne mœstis praesidium reis] Ce Pollion n'étoit pas seulement grand Historien & grand Poète, il étoit aussi grand Orateur.

Reis] *Reus* étoit un mot commun qui signifioit tous ceux qui avoient des procès, celui qui poursuivoit, & celui qui étoit poursuivi, le défendeur & le deman-

Et consulem, Pollio, curia;
 Cui laurus æternos honores
 Dalmatico peperit triumpho.
 Jam nunc minaci murmure cornu
 Persiringis aures, jam litui strepunt,
 Jam fulgor armorum fugaces
 Terret equos, equitumque vultus;
 Audire magnos jam videor duces
 Non indecoro pulvere sordidos:
 Et cuncta terrarum subacta,
 Præter atrocem animum Catonis.

demandeur. Cicéron dans le second Livre de l'Orateur: *Reus apello non eos modo qui arguantur, sed omnes quorum de re disceptatur; sic enim olim loquebantur.* J'appelle reus, non seulement les accusés, mais tous ceux qui plaident; car c'est ainsi qu'on parloit autrefois. Voyez Festus. C'est pourquoi j'ai traduit les affligés; car les procès sont un des grands fléaux & des grandes calamités qui puissent affliger les hommes.

14 Et consulem, Pollio, curia] Ce passage prouve encore manifestement que Pollion étoit Consul lorsqu'Horace faisoit cette Ode; car le Consul n'étoit appelé Consul, que parceque *consulebat Senatui*, comme dit Varron dans le XI. Liv. de *Vita pop. Rom.* Quel prætant populo Prætoris, quod consulerent Senatui Consules; ce qui donne beaucoup de jour à ce passage d'Horace, qui appelle Pollion l'oracle du Sénat; & ce qui est encore plus fort, *præsidium consulem curia*. L'apui & le soutien du Sénat, qui déliberoit, qui demandoit ses avis.

Curia] Ce mot signifioit une certaine portion du Peuple Romain, qui étoit divisé en trente-cinq bandes, & le lieu où cette bande s'assembloit pour l'exercice de la religion. Et de là le même nom fut donné à l'hotel où s'assembloit le Sénat, & au Sénat même. Voyez Festus.

15 Cui laurus æternos honores Dalmatico] S'il est vrai que cette Ode ait été faite sous le Consulat de Pollion, comme j'en suis persuadé, il faut nécessairement que le triomphe de Dalmatie ait précédé le Consulat. Cependant quelques Chronologistes le marquent deux ans après, & par là ils ruinent d'un seul coup tout ce que j'ai établi dans l'argument. Mais je me défie beaucoup de l'exactitude de ces Chronologistes, & je crois qu'on peut ici les corriger sûrement. Voici un passage formel de Servius sur ce vers de la troisième Eclogue de Virgile:

Qui te, Pollis, amat, veniat quo te quoque gaudet.

Que celui qui vous aime, Pollion, puisse parvenir à ce

June, degré d'honneur auquel il voit avec joie que vous êtes parvenu.

Perveniat autem ad Consulatum post triumphum Dalmaticum, nam vicerat Salonas civitatem Dalmatice. Il étoit, dit-il, parvenu au Consulat après le triomphe de Dalmatie; car il avoit pris Salonas, qui étoit une ville de cette province. Et ce qui prouve encore plus fortement l'erreur des Chronologistes, c'est qu'ils marquent la naissance de C. Asinius Gallus Saloninus, fils de Pollion, deux ans après son Consulat, & la même année que son triomphe. Mais par la quatrième Eclogue de Virgile, il paroît que ce fils naquit à Pollion, lorsqu'il fut désigné Consul. Car c'est sur la naissance de ce fils que Virgile écrivit *Sicelides Musa*, &c. où il dit:

Teque adeo, decus hoc ævi, te Consule inibis,
 Pollis, & incipiunt magni procedere menses.

Pollion, l'ornement de notre âge, le siècle d'or va commencer sous votre Consulat; les grands mois vont prendre leur cours.

Où Servius remarque encore: *Asinius Pollio ductor Germanici exercitus, cum post captas Salonas Dalmatice civitatem, primò meruisset lauream, post etiam Consulatum adeptus fuisset, eodem anno suscepit filium, quem à captâ civitate Saloninum vocavit, cui nunc Virgilius Genethliacon dicit.* Asinius Pollion, Général de l'armée d'Allemagne, ayant mérité le triomphe après la prise de Salonas ville de Dalmatie, & obtenu ensuite le Consulat, eut cette même année un fils qu'il appella Saloninus du nom de la ville qu'il avoit prise; & c'est ce fils dont Virgile chante ici la naissance. Voilà des autorités qui rendent invincible ce que j'ai avancé: car la plus forte de toutes les preuves est celle qui se tire des choses qui paroissent le plus opposées à notre sentiment. Par cette remarque il paroît encore que cette Eclogue de Virgile, *Sicelides Musa*, fut composée la même année que cette Ode.

16 Dalmatico] La Dalmatie, province de l'Illyrie, au-dessus de la mer Adriatique.

près que vous aurez donné ordre aux affaires de la République, vous vous remettrez bientôt à cette grande occupation, & vous reprendrez le cothurne. Vous faites déjà retentir à nos oreilles le bruit menaçant des trompettes; on entend déjà les clairons; déjà l'éclat des armes épouvante les chevaux, & fait baisser la vue aux Cavaliers. Il me semble que j'entends déjà ces grands Chefs tout couverts d'une noble poussière, & que je vois le monde entier soumis, hors l'inflexible courage de Caton. Junon & les Dieux qui favorisoient le plus les Carthaginois, avoient été obligés d'aban-

^c Le cothurne de Cécrops.

^d Des cornets.

^e Le courage atroce.

17 *Jam nunc*] Par ces mots *jam nunc*, il paroît que Pollion ne venoit que de finir le récit de la bataille de Pharsale. Horace loue l'Histoire de Pollion, de ce que les choses y étoient représentées avec tant de force, & d'une manière si vive, que l'on croyoit être dans les occasions que l'on y voyoit décrites.

Murmure] Ce mot est très noble en Latin. Lucrèce a dit du tonnerre:

Nec minitanti

Murmure compressit calum.

Et Virgile:

Magno miseri murmure calum.

Notre mot François *murmure* est le même; cependant je ne crois pas que nous osassions l'employer pour le grand, & dire le *murmure des dieux*. Nous ne l'employons tout au plus que pour exprimer le bruit des eaux & celui des Zéphyrs: le *murmure des eaux*, le *murmure des Zéphyrs*.

Cornuum] C'étoit une espèce de trompettes, qui furent appelées *cornets*, parcequ'elles étoient faites de corne. Après cela on les fit d'airain; mais elles conserverent toujours leur premier nom. Varron dans le IV. Liv. de la Langue Latine: *Cornua, quidd ea quæ nunc sunt ex ære, tunc fiebant ex bubulo cornu. Cornets, parcequ'elles étoient faites de corne de bœuf. C'étoit pour l'Infanterie.*

18 *Perstringit*] Ce mot est dit proprement des laboureurs, lorsqu'en conduisant leur charrue, ils rasent de trop près les terres voisines: car cela s'appelle *perstringere* & *perstringere*.

Jam litui strepunt] J'ai parlé du *lituus*, du clairon, sur la première Ode du premier Liv. Il faut remarquer qu'Horace dit ici du *lituus*, *streperet*, & du cornet, *murmur* & *perstringere*, parceque le son du *lituus* étoit aigu & perçant, & celui du cornet étoit grave.

19 *Jam fulgor armorum*] On ne sauroit voir toute la beauté de ce passage, si l'on ne se souvient d'un ordre que César donna à ses troupes le jour de la bataille

de Pharsale: car comme il vit que tous les jeunes hommes de qualité de Rome, au nombre de sept mille chevaux, s'étoient jetés dans l'aile gauche de l'armée de Pompée, pour envelopper son aile droite, où il étoit en personne, il commanda à ses soldats de ne leur viser qu'au visage; *nilis*, leur dit-il, *vultum feri*, se doutant bien que ces jeunes gens, qui tous presque faisoient encore leur première campagne, & qui étoient dans la fleur de leur âge, ne pourroient souffrir si près des yeux l'éclat des épées, & que la peur de perdre ou la vie ou la beauté qu'ils conservoient avec tant de soin, leur feroit lâcher le pied. Cela arriva comme il l'avoit prévu. Dans un moment cette aile gauche fut mise en deroute, & le désordre qu'elle jeta dans l'armée de Pompée fut une des principales causes de la victoire de César. Horace fait donc ici fort finement sa cour à Auguste, en relevant avec tant d'adresse ce mot de César, & cette particularité que Pollion n'auroit pas sans doute oubliée.

21 *Audire magnos*] Horace dit qu'il lui semble qu'il entend déjà les Généraux tout couverts de poussière, donner eux-mêmes les ordres, animer leurs soldats, &c. Cela est plus beau & plus poétique que le *videtur* que M. Bencei a voulu substituer.

Ducti] César, Pompée.

22 *Non indecoro*] C'est pour *valde decoro*. Nous avons assez parlé de cette figure dans le premier Livre.

Sordidos] Les épithètes les plus basses deviennent les plus nobles, quand elles sont employées à propos. Plinius a connu ce secret, quand il a dit d'Alexandre, qui mit les poésies d'Homère dans la précieuse cassette où Darius mettoit ses pommades & ses parfums: *Quandæ tædebat unguenti bellatorem & militiâ sordidum*. Ces beautés-là ne sauroient passer en notre langue, où le mot *sals* feroit toujours un très méchant effet.

23 *Et cuncta terrarum subacta*] Horace fait encore ici sa cour à Auguste, en parlant du monde entier soumis; car César vainquit dans les Gaules, en Espagne, en Thessalie, en Egypte, en Asie, en Afrique.

24 *Præter atrocem animum*] Il parle de Caton d'Uti-

Juno, & Deorum quisquis amicio
Afris, inulta cesserat impotens
Tellure: victorum nepotes
Rentula inferias Jugurthe
Quis non Latino sanguine pinguior
Campus sepulcris impia prolia
Testatur, auditumque Medis
Hesperia sonitum ruinae?
Qui gurgis, aut qua flumina lugubris
Ignara belli? quod mare Daunia
Non decoloravere cades?
Qua caret ora cruore nostro?

35

d'Utiq, dont nous avons vu l'histoire sur l'Ode XII. du Liv. I. Caton fut le seul qui ne put être vaincu. Et c'est de quoi il se vanta aussi lui-même avant que de mourir. Et après sa mort, tout le peuple accourut à la porte de sa maison, l'appella tout d'une voix son Bienfaiteur, son Sauveur, le seul libre, le seul invincible. Et c'est sur cela que Manile a écrit :

— Et iustitiam deusq, morte Catonem.

Altrium] C'est un mot Grec, *αλτρίον*, qui se dit proprement des fruits qui ne sont pas encore mûrs, qui ne sont pas bons à manger, qui sont encore verts, & des viandes qui ne sont pas cuites. De là il a été appliqué à l'ame, aux hommes, aux actions, pour dire *imais, froids, invincibles*. Et cette épithète ne doit point paroître trop forte pour Caton, dont Momot n'a pu mieux exprimer la gravité & la constance, qu'en se servant d'un mot extrêmement fort, & qui marque même d'autant mieux l'excès de la vertu, qu'il est ordinairement employé pour marquer l'excès du vice. On peut voir la Remarque sur l'Ode XII. du Liv. I. Il y a un passage remarquable de Cicéron, qui écrit dans le Liv. I. des Offices, que Caton fut le seul qui dut de son nom lui-même, & que tous les autres qui étoient dans le même parti auroient pu être blâmés de le faire, parceque leur vie avoit toujours été douce, & leurs mœurs faciles; au lieu que Caton, qui avoit reçu de la nature une gravité incroyable, qu'il avoit même fortifiée par une constance invincible, & qui sans être jamais ébranlé, avoit toujours persisté dans ses premières résolutions, eut plutôt cherché la mort, que souffrir la vue du Triumvir. *Atque superbi superbiis vultu datum esset, si in-venisset, postquam quid coram vita lenior, & moris fuerant facilliores. Catoni autem cum incredibilis tri-buisset natura gravitatem, cumque esset perpetua constan-tia retinisset, semperque in proposito susceptoque con-sistit.*

Sed
filio permansisset, morisundum potius, quam Tyranni vul-tus aspiciendus fuit.

25 *Juno & Deorum*] Ce qui suit n'a point de liaison avec ce qui précède. Horace quitte l'Histoire de Pollion, & se jette dans des réflexions qui lui donnent le moyen de faire sa cour à Auguste: car il ne pouvoit prendre un tour qui fût plus agréable à ce Prince, que de rapporter la cause des guerres civiles à la colère des Dieux, & non à l'ambition de César; & c'est ce qu'il fait avec beaucoup d'adresse, en disant que Junon & tous les Dieux qui favorisoient les Carthaginois, avoient ému toutes ces divisions & tous ces troubles pour venger la défaite & la mort de Jugurtha; en implorant pour victimes aux manes de cet Africain, les descendants de ceux qui l'avoient vaincu. Il a choisi Junon, parceque cette Déesse avoit toujours persécuté les Romains, à cause des Troyens, & qu'elle avoit pris sous sa protection Carthage, qui fut enfin détruite par ces mêmes Romains après beaucoup de guerres sanglantes. Virgile en parlant de cette ville: *Quam Juvon fertur terris magis omnibus unag Postulata coluisse Samo. Hic illius arma, Hic curus fuit.*

On dit que Junon aimoit Carthage beaucoup plus que tous les autres lieux du monde, & qu'elle la préféra même à Samo. C'est là où étoient ses armées, son char.

Et Deorum quisquis amicio Afris] Comme Neptune, Pollux.

26 *dulce tellure*] De l'Afrique qu'ils n'avoient pu venger en punissant les Romains de la ruine de Carthage. Quelle louange pour les Romains, & surtout pour Scipion!

d'abandonner une terre qu'ils n'avoient pu venger ni défendre; mais ils y ont ramené bientôt après les petits-fils des vainqueurs, pour les immoler aux manes de Jugurtha. Est-il quelque champ qui ne soit engraisé du sang Romain, & qui par les tombeaux, dont il est rempli, ne donne des marques de nos détestables combats, & de la chute de l'Hesperie, dont le bruit a été entendu des Medes même les plus éloignés? Quels gouffres, quels fleuves n'ont point été les témoins de cette guerre funeste? Quelle contrée n'a point été rougie de notre sang? & quelle mer n'a point perdu sa couleur dans cet horrible carnage? Mais vous êtes trop hardie,

1 De nos combats impies.

2 Mais de peur qu'en quittant vos jeux vous ne repreniez l'occupation de la Muse pleureuse de Ctés, cherchez avec moi dans l'autre de Vénus des tons avec un arc-bout plus léger.

Impotens] Impuissante. Terence s'est servi d'*impotentia* dans ce même sens.

27 *Victorum nepotes rettulit inferias Jugurtha*] Masinissa, Roi de Numidie, eut trois enfans, Micipsa, Manassabal & Gulussa. Micipsa, par la mort de ses deux freres, se vit seul heritier du Royaume, qu'il laissa ensuite à ses deux fils Adherbal & Hiempsal, & à son neveu Jugurtha, qu'il avoit adopté, & qui étoit fils naturel de Manassabal. Ce Jugurtha fit d'abord assassiner Hiempsal, vainquit & fit mourir Adherbal, & ayant attiré sur lui les armes des Romains, qui avoient donné le Royaume à Masinissa, & qui en étoient par conséquent les Protecteurs, il fut trahi par son beau-pere Bocchus Roi de Mauritanie, livré à Sylla, mené en triomphe par Marius, & jeté dans une prison obscure, où il mourut de faim le sixieme jour. Mais par Jugurtha Horace entend aussi Annibal & Asdrubal, qui par leur défaite furent la cause de la ruine entière de Carthage.

Nepotes] *Nepos* dans les bons Auteurs, signifie toujours *petit-fils*, & ce n'est que dans la basse Latinité qu'il est employé pour *neveu*. Ovide s'en est pourtant servi dans ce dernier sens, si ce vers est de lui :

Cesar ab Antu qui tibi fratre nepos.

Horace, par ces petits-fils des vainqueurs, entend en général les descendans des Romains qui avoient vaincu Annibal, Asdrubal, Jugurtha, &c. Mais il entend particulièrement Q. Scipion, qui avec Pétreus & Juba, fut défait par César près de Thapso en Afrique: car ce Scipion étoit justement le petit-fils de Scipion l'Africain.

28 *Rettulit*] *Ramina*. Il se sert de ce mot, parceque cette grande défaite de Scipion, de Pétreus & de Juba, arriva en Afrique, qui étoit la patrie de Jugurtha.

Inferias] Les sacrifices que l'on faisoit aux morts; & Horace fait allusion à la coutume des Anciens, qui immoloient sur les tombeaux des grands Capitaines un nombre de prisonniers de guerre, comme on voit dans Homere sur le tombeau de Patrocle, & dans Virgile sur celui de Pallas. Cette coutume parut enfin trop barbare, & on se contenta de faire combattre à outrance des gladiateurs autour du bucher.

29 *Quis non Latino sanguine*] Horace ne désigne plus ces lieux où l'on avoit vu les tristes effets des guerres civiles; car après la défaite de Scipion en Afrique, il ne restoit presque plus rien dont il dût parler, & la mort de César arriva deux ans après. Il continue donc à déplorer, sous ces idées générales, tout ce que l'on avoit déjà vu, & ce que l'on vit ensuite.

Pinguis] Lorsque l'on trouve de ces comparatifs absolus, il faut nécessairement sous-entendre *quam par est*. Ces petites choses ne sont pas inutiles; car cela a souvent embarrassé beaucoup de gens.

30 *Impia praelia*] Il appelle ces combats *impies*, non pas parceque l'on combattoit contre la patrie, cela auroit été trop hardi; mais parceque l'on portoit les armes contre César & contre Auguste.

31 *Auditumque Medis Hesperia sonitum*] Cela est beau. Il considère l'Italie comme un grand & vaste corps, qui n'a pu tomber sans que le bruit de sa chute ait retenti jusques dans les contrées les plus éloignées.

32 *Lugubris ignara belli*] Il personifie ces fleuves, ces gouffres, comme il dit ailleurs: *Tessis Metaurum flumen*. Le fleuve Métaure en est témoin.

34 *Quod mare*] L'Océan, la mer Méditerranée, la mer Adriatique.

35 *Decolorare*] *Decolorare* est faire perdre une couleur par le mélange d'une autre. Sénèque, Liv. II. des Quest. nat. *Decoloratur id cuius color vitiosatur*.

Sed ne relictis, Musa procax, jocis p. 37. *Cœa retrahes munera Neniæ;* p. 38. *Mecum Dionæo sub antro* p. 39. *Quære modos leviores plectro.* p. 40.

37 *Sed ne relictis*] Après tout ce qu'Horace vient de dire, il ne pouvoit continuer sans toucher des choses qui auroient pu déplaire, c'est-à-dire, sans parler trop ouvertement de la guerre de Brutus & de Cassius contre Auguste; c'est pourquoi il dit fort à propos à sa Muse de quitter ce triste sujet.

Musa procax] *Procax* signifie *effronté, impudent*, du verbe *procare, poscere*, demander. D'où les courtisanes ont été appelées *procaes*, parcequ'elles demandent incessamment; & *proci* ceux qui demandent une même personne en mariage.

Jocis] Il appelle ici *Jocis* ce qu'il dit ailleurs *ludos*. Voyez les Remarques sur l'Ode XXXII. du Liv. I.

38 *Cœa retrahes munera Neniæ*] *Neniæ* est un mot Hébreu & Syriaque, qui signifie proprement ce que les pleureuses chantoient aux enterremens. De là ce mot a été appliqué à toute sorte de chansons badines, que les Latins ont aussi appelées par la même raison *mortalia*. On peut voir mes Remarques sur Festus. Mais ici par *Neniæ* Horace entend la Déesse *Nenia*, qui présidoit aux pleurs, aux plaintes & aux enterremens; & il avertit sa Muse de ne faire pas l'office de la Déesse pleureuse de Céos; & par cette Déesse il entend la Muse qui dicta les vers plaintifs à Simonide, Poète Irique, qui étoit de Céos, île de la mer Egée, qui décrivit en vers la bataille navale de Xerxès contre les Grecs, & celle de Salamine, & qui, outre ses Odes & ses Elégies, avoit fait de certains vers, qui pour la tristesse de leur sujet, furent appelés *Threni*, plaintes, lamentations. Rien n'étoit plus triste ni plus propre à tirer des larmes, que cette composition. C'est pourquoi Catulle a dit:

Maffius lacrymis Simonideis.

Plus tristes que les larmes de Simonide.

Horace dit donc *Cœa Neniæ*, la Muse plaintive de Céos, pour dire la Muse de Simonide, comme Virgile a dit *Sicalides Musæ*, Musés de Sicile, pour Musés de Théocrite. C'est la véritable explication de ce passage qu'on n'avoit pas bien expliqué. Le Professeur Hollandois, dont j'ai déjà parlé, trouvant cette Déesse *Neniæ* une fort grande nouveauté, m'appelle en garantie, & dit dans sa Remarque: *J'apprendrois volontiers si de M. D. qui est-ce qui a jamais fait de cette Nénie une Déesse? Quis Neniæ Deam fecerit à Dacrya discerni hic velim.* Je n'ai pas la vanité de lui vou-

loir rien enseigner. Je le prierai seulement de se souvenir que Saint Augustin dit en quelque endroit: *Et Deos clausit ad Neniæ Deam quæ in funeribus senum cantatur.* Et Arnobe: *In tutelâ sunt Orbem orbati liberis parentes, in Neniæ quibus extrema sunt tempora.* Voilà *Neniæ* reconnue pour Déesse. Mais voici un témoignage encore plus formel, & plus voisin du tems d'Horace. Festus, que j'avois cité dans ma Remarque, parle de la Déesse *Neniæ*, & marque même l'endroit où on lui avoit consacré un temple, qui n'étoit plus de son tems qu'une chapelle. *Neniæ Deæ sacellum ultra portam viminalem. Nunc tantum habet ædiculam.* Cela prouve non seulement qu'il y avoit une Déesse *Neniæ*, mais encore que cette idée étoit commune & familière du tems d'Horace; & c'est ce qui fortifie extrêmement ma conjecture, en faisant voir que la Muse de Simonide, qui ne chantoit que des plaintes & des lamentations, a pu être fort naturellement appelée par Horace la *Neniæ de Céos*. C'est ce qui fait toute la grace de ce passage, & j'espère que M. Edouard Zirk n'y trouvera plus de difficulté.

39 *Dionæo sub antro*] *Vénus* fut appelée *Dionæa*, comme qui diroit *fille de la Néréide Dionæ*. Je ne fais pas pourquoi Horace parle ici de l'autre de *Vénus*; car dans les montagnes consacrées aux Muses il n'y en avoit point de ce nom. Strabon écrit en quelque endroit, qu'il y avoit au bas du Peloponèse deux autres, & tout auprès un bois qu'il appelle *lucum Dionæum*; mais il n'y a pas d'apparence que ce soit celui dont Horace parle. Les Interprètes croient qu'il n'a appelé cet antre *Dionæu*, que parcequ'il vouloit y composer des vers de galanterie, & cela ne me paroit pas trop vraisemblable. Je ne doute point qu'il n'ait mis l'autre de *Vénus* pour flater Auguste, qui vouloit descendre de cette Déesse; c'est pourquoi Virgile a appelé César *Dionæu*.

Eos Dionæi processit Cæsaris astrum.

Horace prie donc sa Muse de venir dans l'autre de *Vénus*, c'est-à-dire, dans l'autre d'Auguste, comme si les Muses avoient eu un antre particulier pour ce Prince qui étoit leur nourrisson. Et cela est fort délicat, pour marquer le commerce qu'Auguste avoit avec les Muses, comme il a dit dans l'Ode IV. du Livre III. que ce Prince n'avoit pas plutôt mis ses troupes en quartier d'hiver, que les Muses prenoient soin de le divertir dans un antre des montagnes de Plerie:

hardie, ma Muse. Et pour vous empêcher de quitter vos chansons badines, & d'entreprendre sur les lamentations de Simonide, venez avec moi dans l'autre de Vénus, & cherchons là des tons plus faciles.

A

*Vos Casarem altum, militiâ simul
Festas cohortes abdidit oppidis,
Finire quarentem labores
Pierio recreatis antro.*

On verra là les Remarques. De cette manière Horace fait aussi entendre fort finement qu'il ne veut travailler que pour plaire à Auguste, & pour attirer sa protection.

40 *Modos*] Les modes en musique sont les tons,

comme nous disons que les pièces sont sur le même mode, pour dire qu'elles sont sur le même ton.

Leviore plectro] Comme nous dirions avec un archet plus léger. Et cette métaphore est fort jolie, comme si pour chanter les guerres & les combats, il falloit un archet plus fort & plus rude, afin de tirer plus de son. Au reste le plectre n'étoit pas proprement un archet, mais une espèce de dé d'ivoire pointu par le bout; on le mettoit à un doigt de la main droite, pour pincer les cordes.

NOTES SUR L'ODE I. LIV. II.

LE P. Sanadon combat le sentiment de M. Dacier, & sur la date & sur le sujet de cette Ode, par des preuves auxquelles il est difficile de ne se pas rendre. Car quant à la date il dit qu'en 714. Pollion fut trop occupé à l'occasion de la guerre de Perouse, de la paix de Brindes & de son Consulat, pour pouvoir trouver du tems à donner à la composition de ses Tragedies, ou de son Histoire des guerres civiles; que d'ailleurs Horace n'étoit pas encore alors connu de Mécène, auprès duquel il n'eut accès qu'en 716. comme il le dit lui-même dans une de ses Satires faites en 723. où il déclare qu'il y a huit ans que Mécène l'honore de ses bonnes grâces:

*Septimus octavo propior jam fueris annus
Ex quo Mæcenas me capit habere suorum
In numero.*

Le P. S. fixe la date de cette pièce en 725. où les guerres civiles venoient d'être entièrement terminées par la mort d'Antoine. Pour ce qui est du sujet, il prétend que le Poëte exhorte Pollion à quitter le théâtre pour quelque tems, & à finir au plutôt l'Histoire des guerres civiles: ce qui est autorisé par un ancien manuscrit cité par Turnebe & par Torrentius, & qui porte pour titre: *Ad Asinium Pollionem virum consulem, ut intermissis tragediis, belli civilis describat historiam.* On ne fera pas mal de consulter le P. S. lui-même.

6 *Periculosa plenum opus alea*] Ce vers & les deux suivans font sentir à Pollion la difficulté de son entreprise, non pour l'en détourner, suivant le P. S. mais plutôt pour lui faire entendre qu'il ne pouvoit y apporter trop de circonspection, soit à cause de l'importance de la matière, soit pour ne pas se livrer à ses premières inclinations, qui l'avoient attaché au parti d'Antoine. De plus il falloit conserver à l'Histoire la

vérité qui en fait le premier caractère; & il falloit ménager les intérêts des familles: deux choses qu'il n'étoit pas aisé d'allier ensemble.

9 *Severa Musa tragedia*] Le P. S. confirme son sentiment par cet endroit, savoir que le Poëte entend ici les tragedies de Pollion. On y voit, dit le P. S. la Muse qui y preside, *Musa tragedia*; le caractère de la tragedie, *severa tragedia*; le lieu où elle se représente, *theatris*; la chaussure propre des Acteurs tragiques, *cothurno*; & le mot *munus*, qui étoit un terme ordinaire pour signifier ces sortes de spectacles. D'ailleurs quelle nécessité de recourir à un sens métaphorique? On ne doit le faire que lorsque le sens naturel ne peut avoir de lieu.

10 *Mox ubi publicas res ordinatis*] Suivant le P. S. le mot *ordinare* signifie ici l'arrangement & la composition des différentes matières qui entrent dans le corps d'un ouvrage littéraire. Le Poëte Latin, grand imitateur des Grecs, a pris d'eux cette expression. Ceux-ci disent *suntattein*, *ordinare*, pour *librum scribere*, composer un livre, & *suntagma*, *compositio*, pour *liber*, *volumen*, un livre, un volume. Horace ne veut donc dire autre chose, ajoute le P. S. quand il dit à Pollion, *ubi publicas res ordinatis*, sinon: *Quand vous aurez composé votre ouvrage des guerres civiles, qui sont une partie si considérable de notre histoire.*

14 *Et consulenti, Pollio, curia*] Ces mots ne marquent point nécessairement, selon le P. S. que Pollion fût alors Consul. *Consulenti* signifie simplement *consultanti*, qui consulte, *consilianti*, qui délibère: on en pouvoit dire autant de tous les Sénateurs d'un mérite distingué, qui aidoient le Sénat de leurs lumières.

16 *Dalmatica*] Le P. S. lit *Dalmatio*. Voyez les Notes sur l'Ode I. Liv. I. C'est ici que le P. S. trouve à son opinion un fondement inébranlable. Il prouve par l'autorité d'Appien, de Dion & des marbres, que le triomphe de Pollion fut postérieur à son

Consulat, puisqu'il y est dit expressément que ce fut sous le Consulat de Lucius Marcus Censorinus, qui tombe justement en 715. après quoi il montre le peu de fondement qu'il y a à faire sur l'autorité de Servius, le seul dont M. Dacier s'appuie en cet endroit-ci.

21 *Audire magnos*] Le P. S. a mis *videre*, au lieu d'*audire*, qu'il avoue que portent tous les manuscrits. Le verbe, dit-il, doit être commun à toute la strophe. Le Poëte n'y représente que des actions, & des actions qui sont l'objet de la vue & non de l'ouïe. La

correction est de Bercalpe, & elle avoit déjà été adoptée par Martignac, par M. Bentlei & par M. Cuningham.

28 *Retulit*] Le P. S. prend *retulit* dans le sens que l'on dit *par pari refert*. Il écrit *retulit*, le redoublement du *t* n'étant point nécessaire, selon lui; & M. Cuningham n'écrit point autrement.

33 *Aut qua*] Le P. S. lit *ecqua*, après M. Cuningham. C'est la leçon qui lui paroît la meilleure de *aut qua*, ou *et qua*, que l'on trouve dans les manuscrits & dans les éditions.

AD C. SALUSTIUM CRISPUM.

O D E II.

NULLUS argento color est, avaris
Abdita terris inimice laminae
Crispe Sallustii, nisi temperato
Splendeat usu.
Vivet extento Proculus evo,
Notus in fratres animi paterni:

Illum

LES Interprètes ont cru qu'Horace écrit à Saluste pour le louer seulement de sa libéralité. Mais c'est au contraire pour le guerir de sa prodigalité, & le retirer de ses dépenses excessives, & pour le fortifier par des exemples contre l'avarice & contre l'ambition, qui sont les compagnes ordinaires de la Fortune. Ces avis sont toujours fort nécessaires aux Grands, particulièrement à ceux qui, comme Saluste, ont l'honneur d'approcher de plus près le Prince, & d'avoir part à ses secrets les plus importants. Cette Ode est à peu près du même tems que l'Épître XII. du Livre I. si Horace parle ici de Phraate établi sur le trône par Tibère, l'an de Rome 733. comme les Interprètes l'ont cru, & comme je l'ai cru moi-même. Mais après avoir examiné l'Ode de plus près, j'ai changé de sentiment. Je suis persuadé qu'Horace ne parle ici que de Phraate remis sur le trône des Parthes par les Scythes, l'an de Rome 728. comme on le verra dans les Remarques; & que cet événement étoit récent quand l'Ode fut faite. Je la crois de l'an de Rome 729. deux ans avant la conjuration de Murena contre Auguste.

1 *Color*] Il met *couleur* pour *éclat*, qu'un ancien appelle *clor*.

2 *Abdita*] Ceux qui lisent *abdit*, en le rapportant à *argento*, font dire à Horace une chose très ridicule. Car l'or, pendant qu'il est caché dans les entrailles de la terre, peut-il avoir aucune beauté, & peut-on en

faire un bon ou un mauvais usage? Il faut donc lire *abdit*.

Avaris abdita terris inimice] Horace appelle Saluste ennemi de l'argent caché dans le sein de la terre, pour lui reprocher par cette façon de parler proverbiale, qu'il n'aimoit qu'à dépenser. Car les grands dépensiers voudroient que tout l'or des mines fût découvert, pour fournir à leur prodigalité & à leur luxe. Et tel étoit le caractère de Saluste. Il aimoit la pompe & la magnificence, & il approchoit même du luxe par sa profusion. Tacite dans le III. Livre de ses Annales: *Diversus à veterum instituto per cultum & manditiis, copius & affluentia luxui propior*. Et par là il tomboit dans l'avarice qui est ordinairement la trésorière de la dissipation. *Alieni avidus, sui profusus*.

Lamina] *Lamina* est pour *lamina*. Ces petites parcelles, ces petites feuilles d'or & d'argent, comme on les trouve dans les mines.

3 *Crispe Sallusti*] Les plus anciens Interprètes entendent Saluste l'Historien, & j'avoue qu'il y a ici beaucoup de choses qui lui conviennent. Mais tout cela est détruit par la seule circonstance de l'histoire de Phraate, dont Horace parle. En effet ce Prince ne fut remis sur le trône que six ans après la bataille d'Actium, & Saluste l'Historien étoit mort quatre ans avant la même bataille. Cela étant il faut nécessairement que ce soit un autre Saluste. Vossius, Torrentius & M. le Févre ont fort bien vu que c'étoit un petit-fils de la sœur de cet

ect

39 *Dionæ sub antro*] Le P. S. ne convient point de l'application que M. Dacier fait de ce passage à Auguste. *Pierium antrum*, l'ancre des montagnes de Pierie, dont il est parlé ailleurs, dit-il, n'a aucun rapport avec ceci, & ne signifie autre chose que la poésie, qui faisoit les delices d'Octavien, & qui lui servoit de delassement, au retour de ses campagnes. Il me paroît, continue-t'il, plus naturel de s'en tenir au sentiment commun des Interpretes, qui croient que le Poëte n'a appellé cet antre *Dionien*, que pour signifier les

matieres galantes sur lesquelles il vouloit s'exercer agréablement, plutôt que de s'occuper d'idées aussi tristes que l'étoient celles des guerres civiles. Ce qui lui fait encore préférer cette interprétation à celle de M. Dacier, c'est qu'il doit y avoir une opposition entre le sujet qu'Horace veut quitter, & celui qu'il veut reprendre. Il avertit la Muse de ne plus parler de guerres civiles, pour ne pas imiter les accens plaintifs de Simonide, mais de prendre plutôt des sujets rians & badins.

A S A L U S T E.

O D E II.

SALUSTE, qui avez tant d'aversion pour l'or caché dans l'avare sein de la terre, toute la beauté des richesses ne consiste que dans un usage modéré. La tendresse de pere que Proculeius a eue pour ses freres, fera vivre son nom jusqu'aux derniers siècles, & la Renommée le portera sur des ailes dont

cet excellent Historien. Tacite parle de lui dans le premier & dans le troisieme Livre de ses Annales, où il écrit qu'il étoit descendu de Chevaliers; qu'il fut adopté par son grand oncle Saluste, dont il prit le nom; qu'il se contenta du titre de Chevalier, quoique la porte des honneurs lui fut ouverte; que pendant la vie de Mécenas il fut le second dans la faveur d'Auguste, & le premier après la mort de ce grand Ministre; qu'il fut ensuite le favori de Tibere, & qu'il eut part au secret du meurtre d'Agrippa.

Temperatus] *Temperatus* vient de *tempus*, & il signifie proprement faire les choses à propos & selon le tems. De là il a été appliqué particulièrement aux échantons qui mêloient l'eau avec le vin. Le Glossaire de Philoxène; *temperatum, vinum seu socrum mixtum, bien tempéré, bien mêlé.*

4 *Ufus*] Il y a un beau mot dans l'Epique XXXIV. du Livre IV. de Cassiodore: *Divitis auri regna similis est reliqua terre, si jaceat. Usus crescit ad pretium. Les mines d'or sont semblables à l'autre terre, si elles ne sont pas découvertes. C'est l'usage qui en fait le prix.*

5 *Proculeius*] Chevalier Romain, & beau-frere de Mécenas qui avoit épousé sa soeur. Il étoit si bien auprès d'Auguste, que ce Prince s'étoit proposé d'en faire son gendre, & de lui donner la fille qui fut mariée avec Agrippa. Dion rapporte de lui une plaisanterie qui est bien d'un homme de Cour. Passant

un jour par hasard près d'un celebre delateur, nommé Valerius Largus, il se boucha le nez & la bouche avec la main, pour faire entendre par là à ceux qui étoient avec lui, qu'il y avoit du danger à souffler même devant cet homme. Horace fait donc connoître à Saluste que le rang que Proculeius tenoit auprès d'Auguste, & la faveur de ce Prince ne le rendroient pas si recommandable à la posterité, que la tendresse qu'il avoit pour ses freres.

6 *Notus animi*] Les Grammairiens disent que ce génitif est pour l'ablatif, & ils se trompent; car dans cette phrase *notus animi*, il faut sous-entendre *ergo*, ou la preposition Greque *ἐν*.

In fratres] Le vieux Commentateur nous apprend une particularité qui éclaircit parfaitement ce passage. Il dit que les freres de Proculeius ayant été ruinés par les guerres civiles, Proculeius voulut bien partager avec eux ce qui lui étoit échu de son patrimoine. Voilà cette tendresse paternelle. Il leur partagea son bien comme leur propre pere. Le même Commentateur nomme ces freres de Proculeius *Scipion* & *Murina*. Mais comme *Murina* conjura contre Auguste avec Fannius Cépio, Porreus a eu raison de croire qu'il s'est trompé; qu'il a dit *Scipion* pour *Cépio*, & qu'il a pris pour le frere de *Murina* celui qui n'étoit que le complice & le Chef de la conjuration. Une preuve très sûre que Cépio n'étoit pas frere de *Murina*, c'est ce que Dion écrit, Liv. LIV. *Le Chef de la*

*Illum aget pennd metuente solvi
Fama superstes.*

*Latiùs regnes, avidum domando
Spiritus, quam si Lybiam remotis
Gadibus jungas, & uterque Pænus
Serviat uni.*

*Crescit indulgens sibi dirus hydrops :
Nec sitim pellis, nisi causa morbi
Fugerit venis, & aquosus albo
Corpore languor.
Redditum Cyri solio Phraaten,*

la Conjuration fut Fannius Cléon : il eut plusieurs complices, entre autres Muréna. Les conjurés furent condamnés par contumace, pris ensuite & mis à mort. Muréna ne tira aucun secours ni de son frère Proculeius, ni de son beau-frère Mécénas, quoiqu'ils fussent tous deux les plus avant dans la faveur d'Auguste. Si Fannius avoit été frère de Proculeius, comme Muréna, Dion n'auroit pas parlé de Muréna seul. Dans les Fastes on trouve un A. Terentius Varro Muréna, qui fut désigné Consul avec Auguste pour l'an de Rome 730. & qui mourut avant que d'entrer en charge. On nomma à sa place Cn. Calpurnius Piso. Onuphrius a eu tort de s'imaginer que ce pouvoit être le même Muréna qui conjura contre Auguste. Car cette conjuration n'éclata que l'année suivante, plus de dix-huit mois après la mort de Terentius Varro Muréna. On peut seulement conjecturer que ce Terentius Varro Muréna étoit l'autre frère de Proculeius, dont le crédit contribua à l'élever aux plus hautes dignités. Je ne doute pas que cette Ode n'ait même été faite avant sa mort, & par conséquent avant la conjuration de Licinius Muréna. Car après la conjuration Horace auroit évité de parler de la tendresse de Proculeius pour ses frères.

7 *Illum aget*] Il faut remarquer cet *aget* pour *vehet, feret*, à l'imitation des Grecs, qui se servent indifféremment des deux verbes *ἄγω* & *φέρω*.

Pennd] Les Grecs & les Latins ont donné des ailes à la Renommée. Nonnus a dit *ῥήμα πτερόσσα*, & Virgile *pennata fama*. Martial a mal imité ce passage dans l'Epigramme III. du Liv. X.

Quos rumor alba gemmeus vebit pennâ.

Car *rumor* ne peut être personifié comme *fama*; & l'on ne peut jamais dire, un beau bruit, un beau renom porte mes livres sur ses ailes, pour dire, la Renommée porte.

Metuente solvi] On a fort bien remarqué que les Latins ont dit *metuere*, craindre, pour *cavere*, éviter,

Diffi-
s'abstenir, ce que les Grecs disent *φύλαττειν*, *φύλασ-
ταί*. C'est ainsi que Virgile a traduit ce vers d'Aratus :

Ἄρκτοι κινάβη πεφύλαγμέναι ὠκεανοῖο.

Arctos Oceani metuente æquore tingi.

Les deux Ourset qui craignent de se plonger dans l'Océan.

C'est-à-dire, qui ne s'y plongent point. Horace s'est servi plusieurs fois de cette façon de parler, comme dans l'Ode V. du Liv. IV.

Culpari metui fides.

Et dans l'Ode XXIV. du Liv. III.

*Et metuens alterius viri
Certo fudere castitas.*

Solvi] S'arrêter, se laisser, s'affaiblir, &c.

8 *Superstes*] Proprement, qui survit, comme dans ce passage d'un ancien : *Quamobrem progredi cuperem alterius vivendo, quamquam omnes superstites mihi velim.* C'est pourquoi je souhaiterois de vivre plus longtemps, quoique je voulusse bien aussi que tout le monde me survécût.

9 *Latiùs regnes avidum*] Ceci est dit sans doute en général : *Vas tendrez bien plus loin les bornes de votre Empire, en domptant l'avidité de votre esprit, &c. pour, on étendra, &c.* Mais cela ne laisse pas de marquer qu'il y avoit dans Saluste quelque chose qui donnoit lieu à cette réflexion. Cela auroit convenu parfaitement à Saluste l'Historien ; mais il convient fort bien aussi à son petit-neveu, qui étoit fort ambitieux, comme l'histoire de Tibère le fait assez voir.

10 *Spiritus*] Les bons Auteurs ont employé ordinairement ce mot *esprit*, pour un courage altier, fier, orgueilleux.

Lybiam]

dont le vol ne s'affoiblira jamais. Vous étendrez bien plus loin les bornes de votre Empire, en moderant l'avidité de votre esprit, que si vous joigniez sous votre puissance la Lybie à Cadix, & que l'une & l'autre Carthage vous fussent soumises. L'hidropique, qui a de l'indulgence pour son mal, l'augmente en le flatant, & il ne sauroit chasser sa soif, si auparavant il n'a chassé de ses veines la cause de sa maladie, & dissipé cette langueur aqueuse qui fait pâlir tout son corps. La vertu, qui ne suit pas toujours les sentimens du peuple, raye Phraate du nombre des gens heureux, quoi-
qu'il

Lybiam] Les Grecs ont appelé l'Afrique *Lybie*. Mais ici par la Lybie Horace entend particulièrement cette partie de l'Afrique où étoit Carthage.

Remotis Gadibus] Cadix est proprement une île au bas de l'Espagne à l'Occident. Mais par là Horace entend aussi la partie inférieure de l'Espagne, où est aujourd'hui l'Andalousie, qui fut habitée anciennement par les Phéniciens, qui y bâtirent plusieurs villes, comme Malaca, Abdera, Carthage la neuve, aujourd'hui Carthagene. Cadix est même un mot Phénicien; car *Gadis*, *Cadis*, & *Calis* sont des mots corrompus du Phénicien *Gadir*, qui signifie une baie, un retranchement. Hesychius, Γάδερ τὰ πρὸς Ἰβηρίαν πόλις. Les Phéniciens appeloient Gadeira les retranchemens. Et Avienus:

*Nam Panicorum lingua conceptum locum
Gaddir vocabant.*

Et c'est pourquoi ils appellerent ainsi cette île, à cause de la mer qui l'environne. Stephanus, Suidas, Eustathe, &c. croyoient que *Gades* étoit comme γὰρ *Sar*, & cela est ridicule.

11 *Jungas*] Continuez, *addas*. Ce passage semble favoriser le sentiment de ceux qui ont cru que cette Ode étoit adressée à Saluste l'Historien, parceque ce Saluste avoit été Gouverneur de la Numidie. Mais cela ne prouve rien au fond. Il paroît seulement qu'Horace, à cause de cette circonstance, a plutôt parlé de l'Afrique & de Carthage que d'un autre lieu, pour mieux toucher cet autre Saluste par un exemple domestique, en le faisant souvenir que son grand oncle, son pere adoptif, avoit eu ce même gouvernement, & qu'il n'en avoit pas été plus heureux. Et c'est là une grande adresse d'Horace.

Uterque Pannus] L'un & l'autre Carthaginois, c'est-à-dire, la Carthage d'Afrique, & celle d'Espagne.

13 *Crescit indulgens*] Les Anciens ont toujours comparé l'avarice à l'hidropisie; car com-

me il n'y a rien de plus sec qu'un hidropique, il n'y a rien aussi de plus pauvre qu'un ambitieux & un avare. L'eau ne fait qu'irriter la soif de l'un; & les richesses & les honneurs ne font qu'aiguïser l'appétit insatiable de l'autre. Il y a sur cela un beau passage de Bion dans *Teletes*, dans le Livre de la comparaison des richesses & de la pauvreté: *Si quelqu'un, dit-il, veut se tirer de la pauvreté & de l'indigence, ou en tirer quelque autre, il ne faut pas qu'il ait recours aux richesses. C'est comme si quelqu'un voulant étancher la soif d'un hidropique, sans guérir son hidropisie, lui présentait des fontaines & des fleuves; car cet hidropique croiroit avant que de se désalterer, & l'avare ne seroit jamais satisfait, s'il étoit insatiable.*

Hydrops] *Hydrops* signifie ordinairement l'hidropisie; mais Horace l'emploie pour *hydropicus*, *hidropique*.

14 *Causa morbi*] La cause de l'hidropisie, qui est la corruption de la masse du sang, le foie & la rate ne faisant plus leurs fonctions.

15 *Et aquosus albus corpore languor*] Ce vers est incomparable. Il y a deux sortes d'hidropisie d'eau; l'une qui se répand par tout le corps, & l'autre qui n'occupe que le ventre. La première est appelée *εὐδαιμονία*, *σπληνίτις*, & *λευκοπνευμονία*. Et c'est celle dont Horace parle ici; c'est pourquoi il a dit *albo corpore*. Car cette eau, qui est répandue partout entre cuir & chair, n'est qu'une pituite blanche, *λευκὸν φλέγμα*. Par là il est facile de voir que l'on a eu tort d'expliquer ces *albo* par *pigre*, pesant, paresseux. Serenus Samonicus a eu en vue ce passage, quand il a écrit dans le chap. XXVIII.

Unguit quo frangit vires languoris aquosi.

17 *Redditum Cyri folio Phraaten*] C'est ce Roi des Parthes, Phraate, qui tua son pere Orôdes, trente freres & son fils aîné, qui fut chassé par ses Sujets, rétabli par les Scythes l'an de Rome 728. & établi cinq ans après sur le trône par Tibere, l'an de Rome 733.

Z

C'est

*Diffidens plebi numero beatorum eximit virtus, populumque falsis
Dedocet uti
Vocibus: regnum & diadema tutum
Deferens uni, propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos.*

A D

C'est pourquoi Horace a écrit dans l'Ephre XII. du Livre I.

*Tus imperiumque Phraates
Caesaris accepit genibus minor.*

Phraate a reçu à genoux le diadème des mains de Cesar.

Et c'est à la dernière circonstance que j'avois rapporté ce passage. Mais cette expression, *redditus Cyri filia*, mieux examinée m'a fait changer d'avis, & m'a persuadé qu'il faut l'entendre de la première, c'est-à-dire, de Phraate rétabli sur le trône par les Scythes, l'an de Rome 728. car elle est entièrement semblable à celle de Justin, Livre XLII. *Itaque cum magno tempore finitimas civitates, ad postremum Scythas precibus Janississet, (Phraates) Scytharum maximo auxilio in regnum restituitur.* Cette Ode fut donc faite bientôt après ce rétablissement, & trois ou quatre ans avant que ce Prince eût renvoyé à Tibere les enseignes Romaines, & qu'il eût reçu de sa main le bandeau royal. Je doute qu'après cela Horace eût parlé de lui si durement, & avec un si grand mépris.

Cyri filio] Sur le trône de Cyrus, pour dire sur le trône des Parthes, qui avoient été sous la domination de Cyrus.

18 Diffidens plebi numero beatorum eximit virtus] Toute la finesse de ce passage roule sur ce que les Romains appelloient proprement *beatos* les gens riches. Varro dans le IV. Liv. de la Langue Latine: *Beatus est qui multa bona possidet. On appelle beatus, heureux, celui qui possède beaucoup de bien.* Et comme ces noms ont été établis par l'usage, qui n'est autre chose que le consentement du peuple, Horace dit que la vertu, qui ne parle jamais comme le peuple, ne souffre pas que Phraate soit dans le nombre des gens heureux, parce qu'elle ne donne ce beau nom qu'aux vertueux, qu'à ceux qui ont du mépris pour les richesses. C'est sur cela que Cicéron se joue dans une de ses Lettres à Trebatius; c'est dans l'Ephre XVI. du Livre VII. *Valbus mihi confirmavit te divitem futurum. Id utrum Romanum more locutus sit, bene nuntiatum te futurum, ut quomodo Stoici dicunt, omnes esse divites qui cunctis rebus suis possint, postea videre. Balbus m'a assuré*

que vous seriez bientôt riche. Je verrai par la suite s'il a parlé comme les Romains, pour dire que vous aurez beaucoup de bien, ou comme parlent les Stoïciens, qui soutiennent que l'on est riche quand on jouit de la terre & du ciel avec une entière liberté.

19 Virtus] Par ce mot Horace entend la philosophie des Stoïciens; c'est ce que la Remarque précédente fait assez voir. Cette philosophie enseignoit la vertu la plus sévère. Ce mot *virtus diffidens plebi* est fort beau. Le langage de la vertu est bien différent de celui du peuple; le peuple appelle *heureux* un Phraate, un scelerat, à qui tout réussit, & qui nage dans les richesses. Mais la vertu trouve *scelerat* & *heureux* des termes incompatibles, qui ne peuvent jamais convenir à un même sujet.

Falsis vocibus] Les Stoïciens appellent faux noms ceux qui ne conviennent point aux choses que l'on désigne, comme *beatus, heureux*, dont se sert le peuple pour marquer les riches, qui bien souvent sont très malheureux.

20 Dedocet] C'est un mot de Cicéron. Nous disons de même *desapprendre*; mais nous ne l'employons qu'au passif, pour dire oublier.

21 Regnum & diadema tutum propriamque laurum] Ces expressions sont tirées de l'histoire de Phraate, qui venoit de recouvrer le sceptre & le diadème, & d'obliger ses Sujets de le recevoir. Horace veut dire que parceque l'avarice & l'ambition avoient porté ce Prince à fouiller ses mains du sang de son pere, de ses freres & de son fils, la vertu lui ôte ce sceptre, ce diadème, ce laurier, pour les donner en propre à celui qui est le maître de ses passions, & qui fait consister le souverain bien dans la jouissance de soi-même.

Tutum] Qui ne peut être ôté, *ἀνασχετόν*.

23 Oculo irretorto] D'un oeil droit, c'est-à-dire, sans envie; car le propre de l'envie est de regarder de travers. C'est pourquoi Ovide dans le portrait qu'il fait de l'Envie, dit:

Nusquam recta acies----

Ses regards ne vont jamais droit.

Irretorto oculo est donc ici *oculo non obliquo*. Horace s'explique lui-même ailleurs;

Non

qu'il ait été rétabli sur le trône des Perses. Elle enseigne au peuple à ne plus donner aux choses de faux noms, & elle ne donne en propre le sceptre, le diadème & la couronne de laurier, qu'à celui qui peut regarder d'un oeil sans envie de grands monceaux d'or.

^a De Cyrus.

^b Qui regarde d'un oeil droit de grands monceaux.

*Non istic obliquo oculo mea commoda quisquam
Limat.*

Il n'y a ici personne qui regarde de travers mon petit bien.

C'est ce qui a fait dire fort joliment à Lucilius:

*Nulli me invidere, neque strabonem fieri sapina
Delicii me istorum.*

Je ne porte envie à personne, & le bien de ces gens-là ne me rend point louches.

Varron a dit de même: *Multi qui limina intrarunt*

*integris oculis, strabones sunt facti; habet quiddam enim
ἐλλυσιγνῶν provincialis formosula uxor.* Beaucoup de
gens qui sont entrés dans cette maison avec les yeux fort
droits, y sont devenus bientôt louches; car une belle
femme de province a quelque chose de bien attrayant.
Cet *irretorto*, qui n'est point tourné, fait ici une image;
car ceux qui voyent quelque objet qui les tente, tour-
nent les yeux pour le regarder, sans être aperçus; ils
le regardent, comme nous disons, du coin de l'oeil.
Ce mot sert à faire entendre un passage de la Sa-
gesse, Chap. XXVII. v. 1. *Propter impiam multi de-
liquunt, & qui quatit locupletari avertit oculum
suum.* Car ici *avertit oculum suum* est la même chose
que *torquet oculum*. Il tourne les yeux pour voir l'ob-
jet qui le tente, il le regarde avec envie.

NOTES SUR L'ODE II. LIV. II.

JE ne fais pourquoi on a voulu donner à cette pièce un air de satire, dit le P. Sanadon, comme si le Poète s'étoit proposé de guerir Saluste de sa prodigalité, de le retirer de ses dépenses excessives, & de le fortifier par des exemples contre l'avarice & contre l'ambition. J'ai de la peine à croire, ajoute-t-il, qu'Horace ait eu ce dessein. L'idée ne s'en présente nulle part dans toute l'Ode; l'Histoire la contredit formellement, & il entendoit trop bien ses intérêts pour ne pas ménager un homme qui étoit le second favori du Prince. Deux choses, suivant le P. S. peuvent nous conduire à la véritable date de cette pièce. Le Poète loue Proculeius de sa générosité, & il parle du rétablissement de Phraate sur le trône des Parthes. Quant au premier point, il convient avec M. Dacier que cette Ode a été faite avant la conjuration de Licinius Muréna, frère de Proculeius, & par conséquent avant l'an 732. Pour ce qui est du second, il est sujet à quelques difficultés; il a embarrassé les Commentateurs, & les Historiens mêmes varient. Justin fixe le rétablissement de Phraate à une des deux années qu'Auguste passa en Espagne, c'est-à-dire, en 728. ou 729. Il dit qu'Antoine fit la guerre à Phraate, & qu'après plusieurs désavantages il fut forcé de se retirer du pays des Parthes; que Phraate, ensé de ce succès, exerça de grandes cruautés sur ses peuples, qui pour s'affranchir de sa tyrannie le chassèrent; qu'il fut

longtemps à solliciter les secours de ses voisins; qu'enfin aidé d'un puissant renfort que les Scythes lui fournirent, il rentra dans son Royaume; & qu'alors Tiridate, qui avoit régné pendant son absence, se réfugia vers Auguste qui faisoit la guerre en Espagne. Ce récit de Justin donne au moins dix années de banissement à Phraate, puisque la victoire de ce Prince sur Antoine arriva en 718. & son rétablissement par les Scythes en 728. ou 729. Dion rapporte la chose tout autrement. Il fait reparoître Phraate sur son trône en 724. aussitôt après la mort d'Antoine. Il dit donc qu'Octavien alla d'Egypte en Syrie, pour passer de là dans la partie d'Asie, où il demeura tout l'hiver; que pendant le séjour qu'il fit en Syrie, Phraate qui étoit victorieux dans ses Etats, lui envoya des Ambassadeurs, & que Tiridate vint lui-même implorer son secours. Le P. S. fait voir ici que l'autorité de Dion doit prévaloir sur celle de Justin, qui n'est qu'un abrégiateur, & qui se met peu en peine d'arranger les faits selon l'ordre des tems où ils sont arrivés, au lieu que Dion a digéré ses matières par années, & que jusqu'à l'an 728. il a écrit son Histoire d'après les Actes publics. Or le fait dont il est question étant antérieur à l'an 728. le témoignage de Dion est préférable ici à celui de Justin, c'est-à-dire, qu'il faut rapporter le rétablissement de Phraate à l'an 724. Cette Ode a donc été faite, conclut le P. S. entre 724. & 732. C'est tout ce qu'on peut

peut dire de plus assuré. S'arrêter à quelque année entre ces deux termes, c'est deviner. Le P. S. refuse ensuite Rodeille, qui met cette pièce en 724. & M. Maillon qui la recule jusqu'à 734.

2 *Abdita*] Le P. S. lit *abdito*. Tous les manuscrits et tous les imprimés avant Lambin portent cette leçon, qui ne présente point une pensée aussi ridicule que Lambin & M. Dacier se le sont imaginé.

A D D E L L I U M.

O D E III.

ÆQUAM memento rebus in arduis
 Servare mentem, non secus in bonis
 Ab insolenti temperatam
 Latitid, moriture Delli,
 Seu mastus omni tempore vixeris,
 Seu te in remoto gramine per dies
 Fefios reclinatum bearis
 Interiore notâ Falerni,

CETTE Ode est fort belle, mais il n'y a rien qui puisse nous faire conjecturer sûrement en quel tems elle fut faite. On peut pourtant assurer qu'elle le fut après la bataille d'Actium.

1 Rebas in arduis] Horace oppose ici arduis à bonis. Arduum signifie proprement qui est de difficile accès, à cause de sa hauteur; & de là il a été employé pour dur, fâcheux, contraire, & le Glossaire de Philoxène a compris toutes ces significations. Arduum, dit-il, δυσχερὲς, δύσχατος, σκληρὸν, ὑψηλόν, difficile, mais si à approcher, fâcheux, élevé.

3 *Ab infulsanti temperatam letitiam*] C'est une fort belle façon de parler, pour exprimer ce que les Grecs disoient, *ἐντροπὴν ἀντροπικῶν χαρῶν*, qui est exempté d'une infulsante joie. Il a été remarqué sur le troisième vers de l'Ode précédente, que *temperare* est un terme d'échançon, & qu'il signifie préparer, mêler. Et ici il faut ajouter que comme ceux qui mêlent & qui préparent une boisson, ont de certaines mesures à garder, il est arrivé de là que ce verbe *temperare* a été employé pour dire *s'abstenir, se priver, se passer*. Philoxène n'a pas manqué d'exprimer cette signification dans son Glossaire: *Temperat, ἐντροπὴν, οὐδένως. Commiseret, parci*, il mêle ensemble, il s'abstient. *Temperamini, ἀντροπικῶς. Tempero me vino, ἀντροπικῶς βίω.* je m'abstiens de vin.

Insolenti υπεργόλως, superbe, arrogante.

4 *Moriture*] Toute la beauté & toute la force de ces quatre vers consistent dans ce seul mot *moriture*, qui n'est pas une épithète, mais une raison.

Horace s'en est déjà servi de la même manière dans l'Ode XXVIII. du Liv. I.

- - - nec quicquam tibi prodest
Aerias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse solum, morituro.

Et il ne vous sert de rien d'avoir pénétré les maisons
célestes, & d'avoir par votre vaste intelligence par-
couru l'un & l'autre pôle, puisque vous devez mou-
rir.

Delli] C'est Dellius l'Historien dont parlent Dion, Plutarque & Sénèque. Horace l'avoit sans doute connu dans l'armée de Brutus & de Cassius : car Dellius étoit dans les troupes de ce dernier, qu'il quita bientôt après pour suivre Antoine, dont il fut le favori & le confident. Il y a même de l'apparence qu'il eut quelque part aux faveurs qu'il faisoit semblant de ménager pour son maître, & qu'il reçut de Cléopâtre le même plaisir qu'il faisoit à Antoine : car Sénèque parle de quelques lettres fort libres qu'il avoit écrites à cette Princesse. Comme c'étoit un homme à se déclarer toujours pour son intérêt & pour sa fortune, un peu avant la bataille d'Actium il abandonna le parti d'Antoine, & se rendit à Auguste. Et c'est sans doute depuis cette circonférence que l'Ode fut faite. Au reste dans quelques manuscrits le titre est *ad Q. Dellium* ; & sur ce prétexte Cruquius a cru qu'il falloit corriger *Gellium*, & entendre Gellius Po-
plicola.

7 *Metuente solvi*] Le P. S. soupçonne le texte d'être ici corrompu, & il a mis *renuente solvi*. Dans l'exemple de Virgile, & dans ceux d'Horace que M. Dacier raporte, le verbe *metuere*, dit ce P. retient sa

signification naturelle, qu'il ne sauroit avoir ici; & cette correction porte naturellement le sens que M. Dacier n'y fait entrer qu'à force.

A D E L L I U S.

O D E I I I.

SOUVENEZ-VOUS de garder toujours dans la mauvaise fortune une égalité d'esprit, & dans la bonne une moderation qui vous empêche de vous emporter aux excès d'une insolente joie; car vous mourrez enfin, Dellius, soit que vous ayez toujours vécu dans la tristesse, ou que couché à l'écart sur un gazon verd vous ayez passé les jours de fête à delasser votre esprit avec votre meilleur vin de Falerne, dans ce beau lieu où de grands

pins

plicola, qui fut Consul l'an de Rome 717. & qui étoit frere de Valere Messala, l'intime ami d'Horace. Mais Cruquius s'est trompé, car ce Gellius étoit appelé Lucius, au lieu que celui à qui Horace écrit, est appelé Quintus. Et d'ailleurs, comme Torrensius l'a fort bien remarqué, *Dellius*, & *Bellius*, & *Duellius*, n'est qu'un même nom, parceque les Anciens disoient également, *duonum*, *bonum*, *duellum*, *bellum*.

5 *Sen marfas*] Ceci dépend du mot *moriture*; vous qui devez mourir, soit que, &c.

6 *Per dies festos*] Les Romains avoient des fêtes qui étoient des jours consacrés à leurs Dieux, & pendant lesquels il étoit défendu de travailler. Ils étoient divisés en jours de sacrifices, jours de banquets, jours de jeux, & jours de series; mais il faut se souvenir qu'il y avoit des jours de series qui n'étoient pourtant pas jours de fête.

8 *Interiore notâ Falerni*] Lorsque je mis au jour le premier volume d'Horace, un savant Critique fit imprimer dans le Journal des Savans une petite Dissertation, par laquelle il a prétendu prouver que je me suis trompé dans l'explication que j'ai donnée à ce vers de l'Ode XXXVI.

Cressâ ne careat pulchra dies notâ.

Je fus sollicité de répondre alors par un autre Journal; mais voyant que parmi les argumens qu'il employoit contre moi, il s'étoit servi de ce passage, *interiore no-*

tâ Falerni, j'aimai mieux attendre que ce passage me fournit une occasion plus naturelle de le refuter dans la suite de mes Commentaires. C'est ce que je ferai donc aujourd'hui le plus succinctement que je pourai. Voici l'état de la question. Dans ce vers de l'Ode XXXVI. j'ai expliqué *Cressâ notâ*, une marque blanche, & dans la Remarque j'ai dit que les Thraces ont été les premiers qui ont marqué les jours heureux avec de petits cailloux blancs, & les malheureux avec des noirs; que les Grecs ont imité cette coutume, & que cela a donné lieu au proverbe, *marquer un jour de blanc*, pour dire *témoigner une fort grande joie*, & j'ai renvoyé le Lecteur au VII. Liv. de Pline. Sur cela notre Critique dit premièrement, que le témoignage de Pline ne peut donner aucun jour à ce passage, parceque ce que dit Pline n'a aucun rapport avec les paroles d'Horace. En second lieu, que le savant Hermolaüs Barbarus & Erasme auroient été plus contents d'eux-mêmes dans cette explication qu'ils ont aussi donnée à ce passage, s'ils avoient pu justifier qu'Horace avoit écrit *Thressâ notâ*, parceque c'est des Thraces dont Pline a véritablement parlé; à moins que de dire sans aucune preuve, comme Acron & Porphyrius, que c'étoit aussi la coutume des peuples de Crete, ou de deviner par une conjecture aussi peu solide, que cette même coutume a passé des peuples de Thrace chez les Candiots, & de-là chez les Romains: ce que tous les gens d'esprit, dit-il, auront de la peine à croire. En troisième lieu, que le Poëte parle ici de toute autre chose que d'une marque blanche

10 *Quâ pinus ingens albaque populus
Umbra hospitalem confociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.
Huc vina, & unguenta, & nimium breves*

Flores

che faite avec de la craie, & que par *Cressa nota* il entend le vin de Crete, dont les Anciens faisoient une estime particuliere, comme on le voit dans Galien & dans Clément Alexandrin. Je réponds au premier article, qu'il n'est pas ici question si le passage de Plinie peut servir au passage d'Horace; il suffit qu'il serve à prouver ce que j'ai avancé dans la Remarque, que les Thraces ont été les premiers qui ont marqué les jours de cette manière. Et c'est ce que Plinie dit manifestement, comme notre Critique l'avoue lui-même. Je réponds au second point que, pour justifier mon explication, il n'est pas nécessaire qu'Horace ait écrit *Thressa nota*, comme Hermolaüs Barbarus & Erasme l'ont souhaité; ni même que l'on ait recours à la conjecture, que cette coutume a passé des Thraces chez les Candiots, & de-là chez les Romains. *Cressa nota*, dans ce passage, n'est autre chose que *nota Cretica*, comme *nota alba*; une marque Candiote pour une marque blanche. Car *Creta* n'est autre chose que *Auxa*, une terre blanche qui se trouve dans cette île. C'est pourquoi cette expression n'est pas si extraordinaire; un seul exemple suffira pour l'autoriser. Les Anciens n'ont-ils pas dit *Egyptien*, pour noir? Le Glossaire, *Aegyptium, quædy, nigrum, noir*; d'où est venue cette façon de parler *αἰγυπτίως, μαύρας, rendre Egyptien, rendre noir*. Pourquoi n'auroit-on donc pu dire *Candiot* pour blanc, *Cressa* pour alba? Mais je vais plus loin. Quand même on infereroit de ce passage, que cette coutume a passé des Thraces chez les Candiots, je ne vois pas pourquoi notre Auteur appelle cette conjecture *peu solide*, ni sur quoi il se fonde pour assurer si hardiment que c'est ce que tous les gens d'esprit auront de la peine à croire. Tous les gens d'esprit sont assurément fort persuadés que la coutume de boire une coupe de vin d'un seul coup & sans respiration, a passé des Thraces chez les Grecs, & de-là chez les Romains. D'où vient donc que sans hasarder toute leur réputation & tout leur esprit, ils ne sauroient croire que les Romains ont pris des Candiots celle de marquer leurs jours de blanc ou de noir, & que les Candiots l'ont empruntée des Thraces? En vérité il ne me paroît en cela rien d'impossible. Enfin pour répondre au troisième article, il me suffiroit de dire que ce Critique prouve fort bien que le vin de Crete étoit fort estimé du tems de Galien & de Clément Alexandrin, c'est-à-dire, sous le bas Empire; mais qu'il ne prouve point du tout que ce vin fut seulement connu du tems d'Horace, & c'est ce qu'il falloit prouver. Je veux bien pourtant n'avoir

point d'égard à cela, pour examiner si les raisons qu'il donne de son opinion sont bien fondées. Toutes les preuves qu'il apporte ne consistent qu'en exemples, dans lesquels il a cru trouver quelque conformité, & je ne veux me servir que de ces mêmes exemples pour lui faire voir qu'il s'est trompé. Il dit que *Cressa nota*, pour *vinum Creticum*, est un tour d'expression fort ordinaire aux Auteurs Latins; que Cicéron s'en est servi dans son *Brutus*; qu'Horace s'en sert dans cette Ode, *interiore nota Falerni*, & dans la Satire X. du Livre I.

- - - *Ut Clio nota si commissa Falerni est, &c.*

Et moi je ne me contente pas de dire que ce tour est tout extraordinaire; j'ajoute qu'il est inconnu dans la langue Latine, qui ne souffre pas que l'on parle ainsi, & que sans avoir beaucoup d'esprit, on verra fort bien que *nota Falerni* dans les deux derniers passages d'Horace, n'est pas la même chose que *Cressa nota* dans celui dont il s'agit; il auroit fallu *Cressi* ou *Cretici nota*, comme *nota Falerni*. Mais pour bien éclaircir cette matière, je crois qu'il ne sera pas inutile de donner la raison pour laquelle les Anciens, en parlant du vin & de la marque qu'ils y mettoient, n'ont pu donner à cette marque un adjectif tiré du lieu où le vin avoit été cueilli, & qu'ils n'ont pu dire une *marque Candiote*, *nota Cressa*, pour un vin de Crete; *nota Lesbica*, une *marque Lesbienne*, pour un vin de Lesbos. La marque que les Romains mettoient sur leurs vins, servoit à faire connoître & le terroir où il avoit été cueilli, & l'année qu'il avoit été fait. Mais elle n'étoit point mise sur les lieux mêmes; elle ne l'étoit que par ceux qui l'achetoient & qui le serroient dans leurs celliers. Il auroit donc été ridicule de donner à cette marque le nom du lieu, & de l'appeler *marque Candiote*, *nota Cressa*, puisque cette marque n'avoit été mise qu'à Rome; au lieu qu'elle portoit fort bien le nom du Consul, parceque le Consul dormoit son nom à tout ce qui se faisoit dans son année: aussi trouve-t-on *nota Anicianæ*, *nota Opimianæ*, pour des vins qui avoient été cueillis sous le Consulat d'Opimus ou d'Anicius. Mais on ne trouvera point *nota Falernæ*, *nota Cressæ*, *nota Lesbicæ*. Le passage même que notre Auteur cite du *Brutus* de Cicéron, le prouve manifestement. Ceux qui seront curieux de le lire, le trouveront dans Cicéron, à la section LXXXIII. Après avoir répondu à toutes les objections de ce Critique, je pourrais me dispenser d'al-

ler

pins & de grands peupliers joignent amoureusement par leurs rameaux leur ombre hospitalière, & où une eau rapide se hâte de parcourir les détours de son lit tortueux. Pendant que l'occasion, l'âge & le fil des fatales

^a Et le noir fil des trois sœurs.

ler plus loin. Je veux bien pourtant le suivre pas à pas dans la nouvelle découverte qu'il a voulu faire sur Horace, en montrant que dans ces trois vers,

*Cressa ne careat pulchra dies notâ;
Neu promptæ modus ampboræ;
Neu morem in Saliûm sit requies padum;*

Horace a exprimé les trois sentimens que Tibulle a-voit marqués avant lui dans ce distique:

*Vina diem celebrant, neu festâ luce madere
Sit rubor, errantes & malæ ferre pedes.*

Je ne puis assez m'étonner qu'un si habile homme ait été si prévenu; car il n'y a pas le moindre rapport entre ces deux passages. Dans l'un Horace dit, que ce jour soit marqué de blanc, ou pour l'expliquer en faveur de notre Auteur, qu'en ce jour on ne manque point de vin de Crète, que l'on n'épargne point les bouteilles, & que l'on ne cesse point de danser, à l'imitation des Saliens. Et Tibulle dit dans l'autre: Que le vin rende ce jour celebre, c'est-à-dire, qu'il y ait quantité de vin, qu'il n'y ait point de honte à enivrer un jour de fête, & à faire des pas de travestis. Où est donc cette conformité? Prouvera-t-on que les Saliens étoient ivres lorsqu'ils faisoient leur procession? Cela auroit été fort divertissant, & Horace auroit eu bonne grace de dire ailleurs à Vénus:

*Illic bis putri diæ
Numen cum teneris virginibus tuum
Laudantes, pede candido
In morem Saliûm ter quatit humum.*

Là de jeunes garçons & de jeunes filles, en chantant vos louanges, frapperont trois fois la terre de leurs beaux pieds, à la manière des Saliens.

Cette danse de jeunes garçons & de jeunes filles ivres auroit été galante, & auroit sans doute fort plu à la Déesse. Je vois bien qu'il faudra que j'explique ce passage lorsque j'en serai là. Mais puisque ce savant homme témoigne tant de subtilité à expliquer un passage par un autre, que ne diroit-il point sur ce vers de Catulle:

O lucem candidioræ notâ.

Il est entièrement conforme à celui d'Horace,

Cressa ne careat pulchra dies notâ.

Et s'il est parlé dans celui-ci du vin de Crète, dans l'autre il est sans doute parlé d'un vin blanc. La découverte seroit assez nouvelle, & je ne doute pas que les beaux-esprits ne lui en eussent de l'obligation. Revenons enfin à notre passage,

Antiores notâ Falerni:

c'est à la lettre, de la plus reculée marque du vin de Falerne; c'est-à-dire du vin le plus vieux, parceque c'étoit celui qui étoit le plus enfoncé dans le cellier.

9 *Quâ pinus ingens*] Ces quatre vers sont fort beaux. Horace y décrit sans doute un endroit de la maison de Dellius; & quoique cela ne soit pas fort important pour l'intelligence de l'Ode, il n'est pourtant pas inutile de le savoir.

Albaque populus] On veut qu'il y ait deux sortes de peuplier, le peuplier blanc, que les Grecs appellent λευκον; & le peuplier noir, qu'ils appellent ἰσχυρον. Virgile nomme pourtant en général le peuplier, bicolor, qui est de deux couleurs, parceque ses feuilles, qui sont d'abord toutes blanches, noircissent peu à peu d'un côté.

10 *Umbram hospitalem*] Je crois qu'Horace a emprunté des Grecs cette épithète *hospitalis*, & je l'ai trouvée si belle, que j'ai voulu la conserver & la hasarder dans la traduction, quoiqu'elle ne soit pas en usage dans notre langue, qui ne l'applique jamais qu'aux personnes. Mais lorsque l'on traduit les Anciens, & surtout les Poètes, on peut bien se donner quelque liberté.

12 *Lympha fugax*] Horace personifie ici *lympha*, comme dans l'Ode XVI. du Livre V.

Trepidare] C'est proprement ce que nous disons *trépigner*, qui est un mot formé de *trepidare*, & Horace l'applique fort bien à une source qui ne marche qu'avec peine, & si l'on peut parler ainsi, qu'à petits pas, à cause des cailloux qui l'arrêtent.

13 *Et nimium brevis*] Il y a une jolie épigramme sur le peu de durée de la rose.

*Quàm longa una dies, ætas tam longa rosarum,
Quas pubescentes juncta senectâ primit.*

Quam

Flores amœna ferre jube rosa :

15 *Dum res, & atas, & sororum*

Fila trium patiuntur atra.

Cedes coëmtis salibus, & domo,

Villâque, flavus quam Tiberis lavit.

Cedes : & extructis in altum

20

Divitiis potietur bæres.

Divesne, prisco natus ab Inacho,

Nil interest, an pauper & infimâ

De gente sub dio moreris,

Victima nil miserantis Orci.

25

Omnes eodem cogimur : omnium

Versa-

*Quam modo nascentem rutilus conspexit Eois ,
Hanc veniens sero vespere vidit anum.*

La durée d'un jour est la mesure de l'âge de la rose : c'est une fleur qui commence à vieillir dans le tems même de sa jeunesse, & la même étoile qui la voit naître le matin, la voit aussi mourir de vieillesse le soir.

14 *Flores rosa*] C'est une phrase Grecque *ῥόδον*, la fleur de la rose, pour dire la rose. Il a dit de même dans l'Ode XXIX. du Liv. III.

Cum flore, Mæcnas, rosarum.

15 *Dum res*] Tous les Interpretes expliquent ce *res* par bien, richesse, &c. : pendant que le bien, l'âge, &c. Et je trouve cela ridicule, comme si Dellius avoit dû être bientôt ruiné. *Res* n'est ici autre chose que l'occasion, & cela fait un beau sens : car lorsque la jeunesse passe, elle emporte avec elle toutes les occasions de se divertir ; mais elle n'emporte pas nécessairement le bien de ceux qu'elle quite.

Et sororum] Catulle a dit de même *sorores*, les sœurs, pour les Parques.

*Accipe quod lætâ tibi pandunt luce sorores
Veridicum oraculum.*

Recevez l'oracle véritable que les sœurs vous annoncent dans cet heureux jour.

Les Parques étoient trois sœurs, Lachesis, Clotho & Atropos, filles de Jupiter & de Thémis. Hésiode les fait filles de la Nuit, & Platon filles de la Nécessité.

16 *Fila atra*] Les Anciens ont feint que les Parques se servoient de deux sortes de laine, d'une laine blanche & d'une laine noire, & qu'elles employoient la première pour filer une vie longue & heureuse,

& l'autre pour filer une vie malheureuse & courte. C'est là le sentiment des Interpretes. Mais on aura bien de la peine à expliquer par là le vers d'Horace. Je crois plutôt que les Anciens ont considéré les Parques comme filant des laines qu'elles tiroient des paniers qui étoient à leurs pieds, & qu'ils ont feint que ces paniers étoient remplis de deux sortes de laine, que les Parques mêloient en filant, selon que la vie des hommes étoit mêlée ; c'est-à-dire, que lorsqu'il devoit arriver un malheur à quelqu'un, elles prenoient la laine noire, qu'elles quitoient pour reprendre la blanche, lorsque ce malheur finissoit. Et lorsque la vie d'un homme alloit être terminée, & qu'Atropos se préparoit à trancher le fil, ce n'étoit plus qu'une laine noire. Horace dit donc à Dellius, pendant que le fil noir des Parques te le permet, c'est-à-dire, pendant que les Parques ne filent pas encore la laine noire, & que tes jours ne sont pas encore près de leur fin. Par le moyen de cette conjecture on expliquera facilement tous les passages des Anciens, où il est parlé de ces deux laines, & des fusées même noires ou blanches.

17 *Cedes coëmtis salibus & domo*] *Salus* est proprement un lieu où il y a des forêts & des pâturages, avec quelque cabane pour les gardes ou pour les bergers. Mais ici Horace l'emploie simplement pour *sylva*, un bois, une forêt, comme il s'est servi de *nemus* dans le même sens, quoique *nemus* soit la même chose que *salus*, comme on le peut voir dans Festus. Par *domus* il entend la maison de Rome, & par *salus* les bois qui étoient dans le jardin ; car les maisons des grands Seigneurs à Rome étoient particulièrement recommandables par les grands bois qu'elles renfermoient. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de l'Ode X. du Livre III.

*Audis quo strepitu janua, quo nemus
Inter pulchra situm tectâ remugiat
Ventis ?*

N'enten-

tales soeurs vous le permettent, faites apporter ici du vin, des essences & des roses qui passent si vite. Vous quitterez un jour^b ces bois, que vous avez embellis avec tant de soin, & ce palais, & cette maison que le Tibre baigne de ses eaux. Vous les quitterez, & un heureux heritier jouira de ces richesses que vous aurez amassées. Soyez riche & sorti de l'ancienne maison d'Inachus, ou pauvre & né dans la condition la plus basse, il n'importe; vous ne vivez que pour être enfin la victime de Pluton, qui ne fait grace à personne. Nous serons tous conduits dans un même lieu; & de l'urne,

^b Ces bois que vous avez achetés de tous côtés.

N'entendez-vous point avec quel bruit le vent mugit à votre porte, & avec quel murmure il s'engouffre dans le bois qui est enfermé dans votre belle maison.

Ces bois étoient quelquefois d'une si grande étendue, que pour marquer la maison on ne parloit que des bois, & que l'on disoit *Curii tífata*, *Mancini tífata*, les bois de *Curius*, les bois de *Mancinus*, pour dire la maison de *Mancinus*, la maison de *Curius*. Car *tífata* n'est autre chose que *híceta*.

18 *Villáque*] *Villa* chez les premiers Romains signifioit une maison de campagne qui étoit proportionnée aux terres qui en dépendoient; une maison de revenu. Et c'est cela même qui lui donna ce nom: car, comme dit Varron, *quo fructus convivebant villæ*. *Villa*, parcequ'on apportoit là les fruits, c'est-à-dire que *villa* vient de *vella*; *vella*, à *vobendo*. Mais peu à peu ce même nom fut donné aux maisons de plaisance, quoiqu'elles n'eussent point de revenu. Et c'est de quoi le même Varron se plaint dans le XIII. chapitre du Livre de l'Agriculture.

Flavus quam Tiberis] *Flavus* est l'épithète ordinaire du Tibre. Virgile dans le VII. Livre de l'Enéide. *Multá flavus arená*. Voyez ce qui a été remarqué sur le vers 13. de l'Ode II. du Liv. I.

Lavit] De la troisième conjugaison, car les Anciens disoient également, *lavare* & *lavare*, *sonare* & *sonare*. Voyez Nonius.

19 *Et extructis in altum divitiis*] Ce passage prouve que *Dellius* étoit fort riche, & justifie l'explication que j'ai donnée à ce mot du quinzième vers, *dum res*, &c. Car puisqu'*Dellius* devoit laisser après sa mort son bien à ses heritiers, Horace auroit été ridicule de lui dire: *Divertissez-vous pendant que vous avez du bien*. Cela est assez sensible.

21 *Prisco natus ab Inacho*] Ce n'est pas sans raison qu'Horace appelle *Inachus* ancien, car l'Histoire Grecque n'a rien qui soit avant lui. Il vivoit du tems

d'Abraham, & fonda l'Empire d'Argos l'an du Monde MMXCIII. Il étoit étranger, comme son nom même le témoigne; *Inachus* n'étant autre chose qu'*Anac* ou *Enac*, d'où ont été formés les mots Grecs *ἄναξ* & *ἄναξ*, qui signifioient, *Dieux*, *Rois*, *Princes*, &c. Il avoit quitté l'Egypte pour aller en Grece, & c'est pourquoi il passa pour fils de l'Océan ou de *Téthys*.

23 *Sub dio moreris*] L'ancien Interprète n'a rapporté ceci qu'au pauvre, qui n'a, comme nous disons, *ni feu*, *ni lieu*; mais il se trompe. Cette expression est générale, & elle doit être appliquée aux deux conditions, *divos na*, & *prisco natus ab Inacho sub dio moreris*; *an sub dio moreris pauper* & *infimá de gentis*. Car *sub dio morari* est une phrase poétique pour dire *vivere*, *degere*; *diá luminis aurá vesci*; *vivre*.

24 *Vítima nil miserantis Orci*] *Hésiode* a dit cela fort heureusement par un seul mot, lorsqu'il a appelé les hommes *Καρπώτους*, c'est-à-dire, *nouris pour la mort*, qui ne vivent que pour mourir. Cette remarque est de Monsieur le Fevre.

Nil miserantis Orci] *Orcus* est le même que *Pluton*, qu'Horace appelle ailleurs impitoyable, *illacrymabilem Plutona*.

25 *Omnes eodem cogimur*] Comme les troupeaux que les bergers rangent, &c. Virgile, *Tityre, coge pecus*. Dans la traduction j'ai mis cela par le futur, parcequ'il rend la chose plus sensible en notre langue.

Omnium versatur urná] On met ordinairement deux points après *urna*, qui de cette manière est au nominatif, & par conséquent la dernière syllable brève; mais la césure la fait passer pour longue. J'aime pourtant mieux lire sans distinction,

- - - *Omnium*
Versatur urná, seriús, ociús,
Sors exitura.

*Versatur urnâ, seriùs, ociùs,
Sors exitura, & nos in æter-
num exilium imposuura cymba.*

Sors omnium versatur in urnâ, unde seriùs ociùs exitura est, &c.

Comme c'étoit une chose fort ordinaire chez les Anciens, de décider par le sort les affaires les plus importantes, ils ont feint aussi que les noms de tous les hommes étoient écrits sur des billets, & jetés dans une urne que l'on remuoit continuellement; que ceux dont les billets étoient tirés les premiers, mourroient avant les autres, & que cela se continuoît toujours de même. Ils ont aussi donné une urne à Minos dans les enfers; mais c'est pour un autre emploi. Virgile dans le VI. Livre de l'Enéide.

27 *Et nos in æternum exilium*] Le mot *exil* a été formé de la préposition *ex*, & du mot *solum*, terre; de sorte qu'un exilé n'est autre chose qu'un homme chassé de sa terre, de sa patrie. Et par là il est aisé de voir qu'Horace a parlé proprement, lorsqu'il a appelé la mort un *exil éternel*.

28 *Cymba*] Dans laquelle Caron passe les morts. Virgile:

Et ferruginâ subvehat corpora cymbâ.

Il passe les corps dans sa barque noire.

Le même Virgile appelle cette barque *cymba futilis*, & il fait bien prendre garde de ne pas lire *futiles*, comme quelques Savans ont lu. *Cymba futilis* est ce que Théocrite avoit dit *χαλια*.

--- *Εὐχέλιαν χαλια* *κυρὴν Ἀχέρουτος.*

In latam scbediam horrendi Acberantis.

Dans la grande barque de l'horrible Achéron.

Car scbedia n'est qu'une barque faite à la hâte, avec plusieurs pièces liées ensemble, & par conséquent *cymba futilis*.

NOTES

AD XANTHIAM PHOCEUM.

ODE IV.

*NE sis ancilla tibi amor pudori,
Xantbia Phocæ. Priùs insolentem
Serva Briseis niveo colore
Movit Achillem.*

CETTE Ode est galante & fort bien suivie. Horace la fit au commencement de sa quarante-unième année, comme il nous l'apprend lui-même dans le dernier vers.

1 *Ne sis ancilla*] Les Romains trouvoient cela si honteux d'avoir de l'amour pour les servantes, qu'ils avoient donné le nom d'*Ancillarioli* à ceux qui les aimoient. Marcial dans l'Epigramme LVIII. du Livre XII.

*Ancillariolum tua te vocat uxor, & ipsa
Leticariola est: estis, Alauda, pares.*

Alauda, sa femme l'accuse d'être amoureux des servantes, & elle est amoureuse elle-même des porteurs de chaïs. Vous voilà donc à deux de jeu.

Movit

2 *Xantbia Phocæ*] Dans l'antiquité il n'y a rien qui nous puisse faire connoître ce *Xantbias Phocæus*. C'étoit sans doute un étranger fort connu à la Cour d'Auguste; car cette Ode prouve assez qu'il étoit de qualité.

Priùs insolentem] Il ne faut pas suivre les Interprètes qui ont expliqué cet *insolentem* par *insuetum*, qui n'avoit pas accoutumé d'aimer, qui n'avoit pas encore aimé, comme dans l'Ode V. du Livre I.

--- *Et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens.*

Quel sera son étonnement de se voir nouveau sur cette mer agitée de noirs tourbillons de vents!

Car

l'urne, que l'on remue continuellement, fortira tôt ou tard ce sort fatal qui doit nous faire passer dans la barque, & nous condamner à un exil éternel.

NOTES SUR L'ODE III. LIV. II.

LE Pere Sanadon recule la composition de cette piece quelques années après le retour de Delliüs au parti d'Octavien ; c'est-à-dire, depuis 723.

5 *Seu maestas omni*] Suivant le P. S. ce vers se rapporte à *rebus in arduis*, & le suivant à *non siccus in bonis*. La construction de ce passage doit donc se faire ainsi : O Delli, seu maestas omni tempore vixeris, seu, &c. quandoquidem moriturus es, memento servare mentem equam, &c. Cet arrangement a toute une autre grace que celui de M. Dacier.

13 *Brevi flores amaranthos rose*] Torrentius avoit proposé de mettre *brevi flores amaranthos rose*, & M. Cuningam a adopté cette leçon, en quoi il a été imité par le P. S. Les consonances desagréables de *brevi flores* auprès de ces quatre autres, *amaranthos rose jube rose*, sembloient demander cette correction.

15 *Res*] Le P. S. n'entend par ce mot ni les richesses, comme tous les Interpretes, ni l'occasion ou la jeunesse, comme M. Dacier, qui confond *res* avec *atas*. Selon ce Pere, *res* signifie ici l'état des affaires. Un homme qui, après avoir acheté des maisons, des terres & des bois, renferme encore dans ses coffres de grosses sommes d'argent, a le moyen de se bien divertir.

17 *Coemtis saltibus*] Ceci prouve l'explication que le P. S. a donnée à *res*.

21 *Prisco natus ab Inacho*] Le P. S. lit *prisco* & *natus ab Inacho*, comme M. Cuningam : correction que M. Dacier paroît insinuer. La particule & ne doit pas plus manquer au premier membre de la phrase qu'au second, dit le P. S. & de cette maniere la pensée est complete : *divitiis est opus à pauper, & prisco natus ab Inacho* contraste avec *infimâ de gente*.

A XANTHIAS PHOCEUS.

ODE IV.

QUE l'amour que vous avez pour une esclave ne vous fasse point rougir, Phoceus. Avant vous le superbe Achille aima la belle captive Briseïs : Ajax, fils de Telamon, soupira pour son esclave Tecmessa ; &

Agas-

Car Achille n'avoit-il pas aimé auparavant Déidamie, fille de Lycomedes, puisqu'il avoit eu d'elle Pyrrhus ? Ce *prisci* se doit donc joindre nécessairement avec le verbe *movit*. Et *insolens* est ici *insolent, orgueilleux, superbe*, qui est le véritable caractère de ce Heros, dont Horace a dit ailleurs :

Jura negat sibi nata, nihil non arrogat armis.

Qu'il assure que les loix ne font pas faites pour lui, & qu'il croye que tout doit céder à son épée & à son courage.

3 *Servus*] Esclave, qui avoit été prise à la guerre.

Briseïs] Son véritable nom étoit Hippodamie, mais elle fut appelée *Briseïs* du nom de son pere Briseüs, qui

étoit le grand Prêtre de la ville de Pédasus. Au moins Eustathe assure qu'il demouroit là : & sa fille fut prise à Lyrnesse, ville voisine de Pédasus, parceque c'est là qu'elle avoit été mariée à Mynès qui en étoit Roi. Et c'est ce qui a trompé Dictys de Crete, qui écrit qu'elle fut prise dans la ville même où elle étoit née.

Niveo colore] Darès de Phrygie nous a laissé le portrait de Briseïs : *Briseïdam formosam, alba statura, candidam, capillo flavo & molli, superciliis junctis, oculis venustis, corpore argenti, blandam, affabilem, veracundam, animo simplici, piam. Briseïs étoit belle. Elle avoit la taille grande & droite, le teint fort blanc, les cheveux blonds & défilés, les sourcils joints, les yeux agréables. Elle étoit douce, affable, pleine de pudeur, simple, tendre & pieuse. Ovide*

Movit Ajacem Telamone natum
Forma captivæ dominum Tecmessa:
Arfit Atreides medio in triumpho

Virgine raptâ;

Barbaræ postquam cecidere turmæ
Theſſalo victore, & ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli

Pergama Graiis.

Nescias an te generum beati
Phyllidis flavæ decorent parentes.

Regium certè genus, & Penatès
Mæret iniquos.

Crede

parle de même de son teint, & il ajoute qu'elle avoit de l'embonpoint; car il lui fait dire dans la lettre qu'elle écrit à Achille:

— perit corpusque colorque.

Tout mon embonpoint s'en est allé, & mon teint s'est perdu.

5 *Telamone natum*] Pour le distinguer d'Ajax, fils d'Oïlée.

6 *Tecmessa*] C'étoit la fille d'un Roi d'une petite province de Phrygie. Dictys dans son Histoire de la guerre de Troye: *His actis Ajax iter ad Phrygiam convertit, ingressusque eorum regionem, Teuthrantem Dominum locorum solitario certamine interfecit, ac paucos post dies expugnatâ atque incensâ civitate, magnam vim prædæ abstulit, abducent Tecmessam filiam Regis.* Après cela Ajax mena ses troupes dans la Phrygie, & après avoir eût en combat singulier le Roi Teuthras, il prit & brula sa ville, fit un grand butin, & emmena sa fille Tecmessa. Il ajoute que dans le partage qui fut fait de ce butin, les Grecs lui donnerent cette Princesse: *Ac deinde Ajaci, ob egregia laborum facinora, Teuthrantis filiam Tecmessam concessunt.* Sophocle dans l'Ajax appelle ce pere de Tecmessa *Telemas*; car le Chœur dit à Tecmessa:

Παῖτε Φρυγῆ Τηλεμάδῳ.

Fille du Phrygien Telemas.

7 *Arfit Atreides*] Agamemnon fils de Plisthene, & petit-fils d'Atrée. Horace encherit ici beaucoup sur les deux exemples précédens, & par la qualité du Prince, & par le degré de passion, & par la circonstance du tems. Par la qualité, c'étoit Agamemnon, le Général detant de Rois. Par le degré de passion, *arfit*, il brula, au lieu qu'il a dit des deux autres, *movit*, ils furent émus; ils furent touchés. Et enfin par

la circonstance du tems, *medio in triumpho*, il brula au milieu de son triomphe, & lorsque la gloire seule devoit l'occuper tout entier.

Medio in triumpho] On dit que Bacchus a été l'inventeur du triomphe; qu'il a triomphé des Indes, & que de-là il a été appellé *Triambos* du mot *Teia*, qui signifie des feuilles de figuier, & d'*ajup*, *circum*, autour, parcequ'il avoit une couronne de feuilles le jour de cette pompe, &c. Cependant quoique le triomphe ait été inventé en Grèce, il n'a proprement été en usage que chez les Romains; les premiers Grecs ne l'ont point connu. *Medio in triumpho* est donc ici pour *mediâ in victoriâ*, au milieu de sa victoire. Aussi *triumphare* ne signifie quelquefois que *vintere*, & *triumphator*, *victor*. C'est pourquoi *Hercules victor*, Hercule vainqueur, est le même qui a été appellé *Hercules triumphatus*, Hercule triomphateur.

8 *Virgine raptâ*] De Cassandre. Horace la désigne par cette épithete *raptâ*, enlevée, parcequ'elle fut enlevée deux fois. La première fois par Ajax, fils d'Oïlée, qui l'enleva du temple de Minerve; & la seconde fois par Agamemnon, qui la prit pour lui, & qui la ravit à Ajax, à qui elle appartenoit. Virgile dans le II. Livre de l'Enéide:

Eccē trabebatur passis Priamēia virgo
Crinibus à templo Cassandra adytisque Minervæ.

Voilà tout d'un coup un horrible spectacle, la fille de Priam, Cassandra toute échevelée, que l'on trainoit inbumainement hors du temple de Pallas.

Dictys de Crete: *Cassandram Ajax Oilei à sacro Minervæ captivam abstrahit, &c. Agamemnoni Cassandra datur, postquam formâ ejus captus, quin palam desiderium fateretur dissimulare nequiverat.* Ajax, fils d'Oïlée, enleve Cassandre du temple de Pallas, &c. Et on la donne à Agamemnon, qui n'avoit pu s'empêcher de témoigner, qu'il en étoit éperdument amoureux.

Agamemnon lui-même au milieu de son triomphe, ne put s'empêcher de bruler pour celle qu'il enleva, après que les troupes des Theffaliens eurent taillé en pieces les Barbares, & que la mort d'Hector eut rendu la prise de Troye plus facile aux Grecs. Que savez-vous si les heureux parens de votre belle Phylis ne vous feront point honneur par leur alliance. Phylis est assurément d'un sang royal, & dans son malheur elle ne peut se plaindre que de l'injustice de ses Dieux domestiques. Soyez au moins bien persuadé qu'elle n'est pas née dans la malheureuse condition du peuple,

amoureux. Darès en fait le portrait; il dit qu'elle étoit d'une taille médiocre, qu'elle avoit la bouche petite, les cheveux blonds, les yeux brillans, & qu'elle connoissoit l'avenir. *Cassandram medicæ flaturâ, ore rotundo, rufam, oculis micantibus, futurorum præsciam.*

9 *Barbaræ postquam cecidere turmæ*] Ces quatre vers dépendent du seul mot *triumpho*: *medio in triumpho, postquam, &c.* Il ne faut pas s'imaginer que le mot *Barbare* soit ici un terme de mépris, comme il est parmi nous. Il ne signifie qu'*exoticus, extraneus*, étranger. Dans Euripide Hécube & Hector s'appellent eux-mêmes *Barbares*. Voyez Festus sur *Barbari*.

10 *Theffalæ viâtoræ*] Par ce Theffalien il faut entendre Achille, qui étoit de Theffalie. Car quoi qu'Achille fût mort avant la prise de Troye, on ne laissa pas de lui en donner l'honneur, à cause qu'il avoit tué Hector, pendant la vie duquel la ville n'auroit pu être prise.

11 *Tradidit fessis leviora tolli*] C'est une phrase Grecque. Horace a traduit ces deux vers d'Homere du dernier Livre de l'Iliade:

Πείραξι δ' μάλλον Ἀχαιοῖσιν δὴ Ἰσίδε
Κείρα τεινέμεντο ἰναυρήμεν.

Et il les a traduits de maniere qu'en prose même on ne sauroit les traduire plus fidelement. Le Grec dit mot à mot: *Illo enim adempto Graiis multò faciliores eris tolli.* Après la mort d'Hector, les Grecs trouveront bien plus de facilité à vous détruire.

Fessis] Car c'étoit alors la dixieme année du siège. Virgile:

----- Et longo fessis discedere bello.

Les Grecs, las d'une si longue guerre, essayerent souvent de s'en retourner.

12 *Pergamæ*] C'étoit proprement la citadelle d'Ilion, & de-là tous les lieux élevés ont aussi été appelés *Pergamæ*.

13 *Nescias*] Horace prévient ici avec beaucoup de jugement la réponse qu'on lui auroit pu faire, que les esclaves qu'il a nommées étoient toutes filles de Rois; que les plus grands Princes pouvoient par conséquent les aimer sans honte, & que ces exemples ne pouvoient pas autoriser l'amour que Xanthias avoit pour Phylis, qui étoit sans doute d'une condition fort obscure, &c.

Beati] Riches, bien nés, & de qualité. On peut voir ce qui a été remarqué sur ce mot, Ode XXVII. du Livre I. vers 11.

14 *Decorent*] *Ne vous feront point honneur.* Ceci est extrêmement bien tourné, & il n'y a que les Grecs & Horace qui le puissent dire si heureusement.

15 *Regium certè genus*] Il ne faut point prendre en commun le verbe *marret*, comme si Horace disoit, *Phylis marret genus regium.* Ce *genus regium* est un nominatif, &c. Au reste ce qu'Horace dit ici, que Phylis est de race royale, est fondé sur ce que les Romains ayant subjugué plusieurs Royaumes, il n'étoit pas impossible que quelque fille ou quelque parente de Roi ne fût esclave sans se faire connoître. C'est cela même qui fournissoit un prétexte à Néron, lorsqu'il eut envie d'épouser l'affranchie *Acté*. Suetone, chap. XXVIII. *Acten libertam paulum abfuit quin iusto matrimonio sibi conjungeret, submissis Consularibus viris qui regio gentis ortum pererant. Il s'en salut fort peu qu'il n'épousât l'affranchie Acté, ayant aposté des hommes consulaires qui devoient jurer qu'elle étoit de race royale.*

Et Penates marret iniquos] Horace dit que Phylis n'avoit à se plaindre que de ses Dieux Pénates, qui avoient laissé tomber sa maison dans la pauvreté & dans la bassesse. Les Dieux Pénates, selon

*Crede non illam tibi de scelestâ
Plebe delectam: neque sic fidelem,
Sic lucro aversam potuisse nasci
Matre pudendâ.*

*Brachia, & vultum teretesque furas
Integer laudo: fuge suspicari,
Cujus octavum trepidavit etas
Claudere lustrum.*

ODE

selon quelques-uns, sont Jupiter, Junon & Minerve. Selon d'autres, ce sont les Dieux de Samothrace, qui étoient apellés *Diœ potes*, *Dieux puissans*, ou *Cabires*, qui est la même chose; car *Cabir* en Phénicien ou Syriacque signifie *puissant*, & ces Dieux sont Cerès, Proserpine, Pluton & Minerve. Il y en a qui y ont compris Esculape & Bacchus, &c. Les Romains les ont apellés *Penates*, c'est-à-dire, domestiques, parcequ'on leur sacrifioit *in penetralibus*, dans l'endroit de la maison le plus reculé. Les Grecs ont traduit ce mot *Penates*, Παιῶνες, *Patriens*, Περαιῶνες, *Généthliens*, Κραῖους, *Ctyfiens*, Μοῦσης, *Myrbins*, & Εὔπαιος, *Herciens*, qui signifient tous la même chose. Virgile décrit ces *Penates Herciens*, dans ces vers du Livre II. de l'Enéide:

*Ædibus in mediis nudoque sub ætheris axe
Ignotæ aræ fuit, junctaque venterima laurus
Incumbens aræ, atque umbrâ complexa Penates.*

Au milieu du palais, dans un endroit découvert, & tout un grand autel, & tout auprès un vieux laurier, qui de son ombre couvroit l'autel & les Dieux *Penates*.

Au reste les Anciens ont souvent confondu les *Pénates* avec les Dieux *Lares*, parceque les uns & les autres étoient domestiques. C'est ainsi que dans l'Ode XXIII. du Livre suivant, Horace nomme *Penates* ceux qu'il a apellés un moment auparavant *Lares*. Cependant il est certain que leurs attributs étoient différens; que les sacrifices qu'on leur faisoit n'étoient point les mêmes, & qu'ils n'étoient pas placés dans les mêmes lieux. Les idoles que Rachel déroba à Laban son pere, étoient sans doute les *Pénates*, les Dieux *Cabires*, & cette action de Rachel

fait voir que les Anciens attendoient toute leur fortune de la protection de ces Dieux. Voyez le chap. XXXI. de la Genèse.

17 *De scelestâ plebe*] *Scelestâ*, méchante, perfide, comme il a dit dans l'Ode XXXV. du Livre I. *Vulgus infidum*; & dans l'Ode XVI. de celui-ci, *malignum vulgus*. Les Latins ont dit comme les Grecs, *multi* pour *mali*, le peuple pour les méchans. Accius dans le combat naval:

Probis probatum potius quàm multis fore.

T'aime mieux plaire aux gens de bien qu'au peuple.

Et Cicéron dans le quatrième Livre de la République: *Neque in hac disensione suscepi populi causam, sed bonorum.* Dans ce différend je n'ai pas pris le parti du peuple, mais des gens de bien. *Scelestâ* peut signifier aussi malheureuse; car *scelus* est pris souvent pour calamité, malheur. D'où vient qu'il y avoit à Rome une porte apellée *Scelerata*, c'est-à-dire, malheureuse. Voyez Festus.

18 *Delectam*] Il importe fort peu qu'on lise *delectam* ou *dilectam*; car c'est la même chose. Les Anciens ont dit indifféremment *delectus* & *dilectus*.

Neque sic fidelem] Car le propre des courtisanes est d'être infidèles, parjures, comme il a dit dans l'Ode XXX. du Livre I. *Meretrix perjura*, la courtisane infidèle.

21 *Brachia*] Les bras & les jambes ne sont pas les parties les moins considérables de la beauté. Voyez la Sat. II. du Liv. I. *O crust & brachia!*

Teretesque furas] Il n'y a rien de plus plaisant qu'un Interprète qui a cru qu'Horace parloit ici par ironie, & que cette *Phyllis* étoit une franche courtisane. Voici sur quoi il se fonde. Horace dit dans la

Sa-

& qu'étant fidelle comme elle est, & aussi desinteressée, elle n'a pu naître d'une mere qui vous deshonore. Je loue ses bras, son visage & la beauté de ses jambes, mais c'est sans aucun intérêt. Vous auriez tort d'être jaloux, & de soupçonner un homme dont l'âge s'est hâté d'accomplir le huitieme lustre.

ODE

Satire II. du Liv. I. que les Matrones, c'est-à-dire, les honnêtes femmes, portoient de longs habits qui descendoient jusqu'aux talons, & qui cachoient leurs jambes; au lieu que les courtisanes s'habilloient d'une gaze fort transparente, au travers de laquelle elles paroissent comme nues, & l'on pouvoit voir la forme & la figure de tous leurs membres. Horace n'auroit donc pu, dit-il, louer les jambes de Phyllis, si elle n'avoit été du nombre de ces dernieres. C'est ce qu'on peut appeler un grand effort d'imagination. Mais ne pouvoit-il pas se souvenir que chez les Latins, comme chez les Grecs, dans les danses publiques, qui faisoient une partie du culte de leur religion, on avoit les jambes découvertes, & les bras nus? C'est ainsi que Propertius écrit à Cynthia, Liv. XI. Eleg. XIX.

Protinus & nudâ choreas imitabere surâ.

Et il parle là d'une danse de religion. *Tors* est proprement long & rond. Festus: *Tors, in longitudine rotundum*, & c'est la beauté des jambes d'être longues, droites & rondes.

22 *Integer*] Proprement *integer* est *intactus*, entier, le contraire de *adteger*, *imminutus*, *adtegitur*, à qui l'on a touché. Et de là, par métaphore, *integer* a été employé pour signifier un homme qui ne sent point de passion, qui n'est point amoureux, comme dans l'Ode VII. du Liv. III.

Fuge suspicari] Cette fin est née du mot *integer*. Rien n'est plus utile pour l'intelligence des Anciens, que de remarquer ce qui fait naître leurs expressions & leurs pensées.

23 *Cujus octavum trepidavit ætas claudere lustrum*] Le lustre étoit de cinq ans. Il en a été parlé dans la premiere Ode du premier Livre. Huit lustres font

donc quarante ans. C'est pourquoi il a paru étrange à quelques Interpretes, qu'Horace ne guerisse les soupçons que Xanthias pouvoit avoir de lui, qu'en disant qu'il avoit quarante ans passés, comme si à cet âge on ne pouvoit plus être amoureux. D'où vient donc qu'il a dit dans l'Ode XIX. du Livre I?

*In mi tota ruini Venus
Cyprum deseruit.*

Venus a quitté entièrement Cypre pour venir loger dans mon cœur.

Il avoit pourtant alors plus de huit lustres. D'ailleurs ne dit-il pas lui-même dans l'Ode premiere du Livre IV. qu'à son dixieme lustre, c'est-à-dire, à cinquante ans, il eut une amour si violente pour Ligurinus, qu'il songeoit à ce beau garçon toutes les nuits, & qu'il couroit en songe après lui dans le champ de Mars, & dans le Tibre? Il semble que l'on ne puisse sauver Horace qu'en disant qu'il raille. C'est ce qu'on a fait; mais il est aisé de faire voir que l'on s'est trompé. Il est certain qu'à l'âge de quarante ans Horace avoit renoncé à ses galanteries. Il le dit lui-même dans cette Ode XIX. du Liv. I.

Finitis animum reddere amoribus.

De redonner mon cœur à l'amour que j'avois quitté.

Il le dit aussi dans la premiere Ode du Livre IV. & les inclinations qu'il eut depuis vers le neuvieme & dixieme lustre, ne peuvent rien contre cette vérité, puisque dans ces deux occasions Horace demande quartier, & avoue qu'il est fort mal propre à cette milice.

O D E V.

NONDUM subactâ ferre jugum valet
Cervice : nondum munia comparis
Æquare, nec tauri ruentis

In Venerem tolerare pondus.

5 Circa virentes est animus tuæ
Campos juvenæ, nunc fluviis gravem

Solantis æstum, nunc in udo

Ludere cum vitulis salictis

Prægestientis. Tolle cupidinem

10 Immitis uva : jam tibi lividos

Distinguet autumnus racemos

Purpureo varius colore.

Jam te sequeſtur : curris enim ferox

Ætas,

Plante dans le Menteur :

Compreſſiones artæ amantum comparum.

3 Nec tauri ruentis in Venerem] Cette idée naît naturellement de l'image qu'Horace donne de Lalagé comme d'une génice. Le ſavant M. Spanheim a fort bien remarqué qu'indépendamment de cette image cette figure étoit ordinaire aux Grecs, & qu'en parlant d'une fille qui n'étoit pas mariée, ils diſoient ἀ-ταύρωτο, qui n'a pas ſenti les aproches du taureau. Eſchyle ſ'en eſt ſervi dans ſon Agamemnon, & Ariſtophane dans ſa Lyſiſtrate.

5 Circa virentes] Ces quatre vers ſont incomparables. Horace a dit preſque de la même manière dans l'Ode XI. du Livre III.

Quæ, velut latis equa trima campis,

Ludit exultim, metuitque tangi.

Qui, comme une cavale de trois ans, bondit dans les prairies, & fuit les aproches, &c.

On verra là les Remarques.

6 Nunc fluviis gravem ſolantis æſtum] Cela eſt heureuſement tourné, ſolari æſtum fluviis. Car ſolari ſignifie quelquefois ſedare, mulcere, recreare ; apaiſer, adoucir, temperer : comme le ῥαπαυ-δωδης des Grecs, qui diroient fort bien comme Horace : τῷ ῥοτάμῳ βαρὺ τὸ ῥαῦμα ῥαπαυ-δωδής. Virgile a dit de la même manière, ſolari ſamem quercu, dans le premier Livre des Géorgiques.

Concuſ-

ON ne fait ni pour qui, ni en quel tems cette Ode a été faite. Il eſt ſeulement certain qu'elle l'a été avant la XXII. du Livre I. Car dans celle-ci Lalagé eſt encore jeune, & dans l'autre c'eſt une fille faite : Horace en paroît même amoureux. Voici ma conjecture qui pourra peut-être donner quelque jour à cette Ode. Nous avons vu qu'Horace adreſſe à Fuſcus Ariſtius l'Ode XXII. du Liv. I. où il chante les beautés de cette Lalagé. Je ſuis perſuadé que cette Ode eſt encore adreſſée à ce même Fuſcus Ariſtius, qui étoit attaché à cette même Lalagé qu'il vouloit épouſer, & qui étant encore trop jeune pour être mariée, ne payoit que de froideur la paſſion de ſon amant qui ſe plaignoit toujours de ſon indifférence. Horace lui écrit ſur cela pour le conſoler, pour calmer ſon impatience, & pour l'exhorter à attendre que l'âge ait rendu ſa maîtreſſe capable de ſentir les traits de l'amour, & de répondre à ſes empreſſemens & à ſa tendreſſe.

1 Ferre jugum] C'eſt une métaphore priſe d'une génice qui n'a pas encore été ſous le joug. Et c'eſt de là même que les Latins ont dit jugare, marier, & conjuges, les mariés. Dans conjux, pour dire le mari, ou ſous-entend vir ; & dans conjux, pour dire la femme, ou ſous-entend uxor. Car conjux ne ſignifie autre choſe qu'accouplé, le contraire de ſejuæ & injux. C'eſt auſſi de là qu'à Rome la rue où étoit l'autel de Junon, qui preſidoit aux mariages, cui vincla jugalia curæ, fut apellée vicus jugarius.

2 Munia] C'eſt un mot honnête, pour exprimer les plus tendres careſſes de l'amour.

Comparis] Compar eſt proprement ſocius, conjux, le pareil ; & il ſe dit également du mâle & de la femelle.

O D E V.

VOTRE génice n'a pas encore le cou assez fort ni assez docile pour porter le joug : elle ne peut encore répondre aux caresses d'un mari, ni souffrir les aproches d'un taureau poussé par les aiguillons de l'amour. Son coeur ne la porte que dans les vertes prairies. Tantôt elle ne cherche qu'à se rafraichir dans les fleuves ; & tantôt par ses inquiétudes & par ses longs mugissemens, elle témoigne qu'elle n'a point de plus forte envie que d'aller bondir avec de jeunes taureaux dans les fraiches fausaies. Cessez d'avoir de l'empressement pour une grappe qui n'est pas encore mure. L'automne, couronnée de fruits, viendra bientôt peindre de couleur de pourpre ses grains

* Ni soutenir le poids.

Concussaque samem in silvis solabere quercu.

8 *Ludere*] Sauter, bondir, comme dans l'Ode XI. du Liv. III. *ludit exultim.* Anacréon a dit de même *αἰλίζω*.

9 *Prægestientis*] *Gestire* se dit proprement des animaux qui par le mouvement de leur corps, témoignent leurs passions. Voyez *Festus*. *Prægestire* encherit sur *gestire*. Le Glossaire l'explique *prægestio*, *ὑπερπρὸς ὑποῦμαι*.

10 *Immitis uva*] Horace employe ici une autre métaphore, & compare à un raisin verd une jeune fille qui n'est pas encore bonne à marier. Plutarque s'est servi de cette même comparaison dans ses Préceptes du mariage. Et c'est de cette figure que sont tirées ces façons de parler, *virgo matura*, *tempestiva*, *immatura*, *cruda*, *acerba*. Car *acerba* est la même chose qu'*immitis*, *atrox*. Varron dans l'Agathon : *Virgo de convivio abducatur, ideo quod majores nostri virginis acerbae auris Veneris vocabulis imbui noluerunt.* Il faut faire retirer les jeunes filles des festins, parceque nos Anciens n'ont pas voulu que les filles, qui ne sont pas encore mures, entendent des mots trop libres.

Jam tibi lividos distinguet autumnus] On se méprend fort ordinairement sur ce passage, dont il faut faire la construction de cette manière : *Autumnus varius jam distinguet tibi lividos racemos colore purpureo* : mot à mot : l'automne diversifie vous peindra bientôt de couleur de pourpre vos raisins qui maintenant sont verds & livides. Il appelle l'automne diversifiée ; à cause des fruits qu'elle produit. Lucrece a donné

cette épichète à la terre pour cette raison, & pour les fleurs dont elle est émaillée.

- - - *tibi suavis dædala tellus*
Summittit flores.

La terre émaillée vous produit des fleurs.

Car *dædala* est la même chose que *varia*. Voyez *Festus*. *Varius autumnus* est dont le *πικρὸς* d'Homere. *Tibi*, c'est-à-dire pour vous, comme dans ce vers de Catulle :

- - - *Tibi deserit Hesperus Oeta.*

C'est pour vous que le Vesper quitte le mont Oeta.

Distinguet purpureo colore, peindra de couleur de pourpre, parceque c'est la couleur des raisins murs. C'est pourquoi un ancien a dit *uva pisa*, un raisin pins, pour un raisin mur. L'automne est ici pour l'âge de la puberté. Pindare a dit de la même manière dans l'Ode II. des Isthmioniques :

Οἷς ἐὼν ἡλδὲς ἔχων Ἀρροδίτας
Εὐδῶν μιν ἀνέμωσιν ἠδίσταν ὀπάζει.

De tous les beaux garçons que l'automne de leur âge avertissoit de se donner à l'amour.

Cette expression me paroît fort galante.

13 *Ferox ætas*] L'âge qui précède la puberté ; & il l'appelle feroce, bouillant, par raport à la saison qui précède l'automne.

Ætas, & illi, quos tibi demserit,

15

Apponet annos: jam protervâ

Fronte petet Lalage maritum,

Dilecta, quantum non Pholoe fugax,

Non Chlois: albo sic humero nitens

Ut pura nocturno renidet

Luna mari, Cnidiusve Gyges.

Quem si puellarum infereres choro,

Mirè sagaces falleret hospites

Discrimen obscurum, solutis

Crimibus, ambiguoque vultu.

AD

14. Et illi quos tibi demserit apponet annos] Ce passage est assez clair par ma traduction; mais comme quelques Interpretes l'ont fort mal expliqué, il ne sera pas inutile d'en dire un mot. Prenons, par exemple, un homme qui a déjà fait la moitié de sa course, & une jeune fille qui n'a pas encore fait le quart de la sienne. La vie de l'un va toujours en décroissant jusqu'à la fin, & celle de l'autre croît toujours jusqu'à la moitié. Si l'homme a trente ans, & la fille dix, pour aller jusqu'à soixante, leurs années ne se compteront plus de même; chaque année sera retranchée de la vie de celui-là, & ajoutée à la vie de celle-ci. C'est-à-dire, que les années se compteront à l'un par diminution ou *sustraction*, & à l'autre par addition. Lorsque l'homme aura trente & un an, on ne fera qu'ôter un; des trente précédens, & il n'en restera que vingt-neuf; & l'on ajoutera cet 1. aux dix de la jeune fille qui en aura onze. Cette manière de compter étoit familière aux Romains; il seroit inutile de le prouver. C'est sur ce même fondement qu'Horace a dit dans l'Art Poétique:

*Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt.*

Les années nous apportent beaucoup de commodités en venant, & elles nous en emportent beaucoup en s'en retournant.

Car il considère les années comme s'en retournant par la même ligne qu'elles ont décrite à leur arrivée, parceque depuis la moitié jusqu'à la fin, on ne fait qu'ôter les points qui avoient été marqués.

Demserit, apponet] *Demere*, adimere, ôter; *appone*re, mettre, ajouter, sont des termes de comptes.

16 *Petit*] *S'aprobena*. C'est un mot honnête pour expliquer une chose qui ne l'est pas trop. Il est emprunté des gladiateurs, &c.

Maritum] Les Anciens ont dit *mari* pour galant. Il peut être ici en ce sens-là. Mais peut-être aussi qu'il est dans le propre, & que Fuscus Aristius vouloit épouser Lalagé.

17 *Pholoe fugax*] Il a été assez parlé de l'humeur sévère de cette Pholoe. Voyez l'Ode XXXIII. du Livre I.

18 *Non Chlois*] Cette Chlois étoit la mere de Pholoe. Horace fit contre elle l'Ode XV. du Livre III.

Albo sic humero nitens] Les Dames galantes de Rome s'habilloient de manière que leurs épaules paroissent.

19 *Ut pura nocturno renidet luna mari*] Ceci est extrêmement beau. Mais sur le mot *nocturno*, il ne faut point sous-entendre *tempore*, comme quelques Interpretes l'ont cru. De *nocturno tempore* Horace n'a pris que l'épithète *nocturno*, qu'il a joint à *mari*; & par là il a rendu inutile le mot *tempore*, & sa phrase est beaucoup plus noble. C'est par de semblables tours qu'il se rend toujours le maître de ses expressions. Voyez l'Ode XIII. de ce même Livre.

20 *Cnidiusve*] Cnide ville de la Carie, au bout de la pointe qui avance dans la mer entre Rhodes & Cos. Aujourd'hui *Cabo de Cbio*. Il y avoit une ville de ce nom dans Cypre.

Gyges] Ici Gygès est beaucoup plus loué que Lalagé: car on dit bien encore aujourd'hui qu'un garçon est beau comme une fille; mais il est inouï que l'on dise qu'une fille est belle comme un garçon, quelque beau que ce garçon puisse être. Et je crois que les Romains avoient la même délicatesse que nous sur cela. C'est donc un défaut essentiel dans la comparaison; mais Horace n'y est pas tombé par ignorance, il l'a bien voulu faire ainsi, ou plutôt son inclination l'a entraîné: car sans doute Lalagé ne lui tenoit pas tant au cœur que Gygès. On fait d'ailleurs qu'Horace aimoit & louoit fort volontiers les beaux garçons; & en cela, comme en autre chose, il imitoit

grains qui sont encore verts. Lalagé, qui vous fuit avec tant de fierté, vous suivra bientôt : car l'âge impatient vole comme un trait, & il ajoutera bientôt à sa vie les années qu'il aura retranchées de la vôtre. Lalagé demandera bientôt effrontément un mari ; cette Lalagé, qui cause de plus fortes passions que la farouche Chloé, & que la belle Chloris, & dont les épaules ont autant d'éclat que la lune qui brille dans la mer pendant une belle nuit ; ou que le beau Gygès, qui dans une troupe de jeunes filles, avec ses cheveux épars, & son visage trompeur, imposeroit aisément aux étrangers les plus fins, tant on auroit de peine à le reconnoître.

toit fort bien le Poëte de Téos, à qui l'on reprocha qu'il faisoit toujours des Odes pour les beaux garçons, & jamais pour les Dieux.

23 *Discrimen obscurum*] Juvénal a imité ceci dans la Satire XV.

- - - *Cujus manantia fletu
Ora puellares faciunt incerta capilli.*

Dont le visage tout couvert de larmes ne peut être distingué d'avec celui d'une fille, à cause de ses longs cheveux.

Solutis crinibus] Tous les beaux garçons qui faisoient le même métier que Gygès, laissoient croître leurs cheveux qu'ils portoient fort longs. Leurs amans s'en servoient même à essuyer les mains. Horace dit ici, *solutis crinibus*, avec ses cheveux pendans, parcequ'ordinairement ils les retrouffoient par derrière. C'est pourquoi il a écrit dans l'Ode XI. du Livre V.

*Aut teretis pueri
Longam renodantis comam.*

Ou d'un beau jeune garçon qui retrouffe ses longs cheveux.

Ces cheveux pendans pouvoient faire prendre Gygès pour une fille, parcequ'en Italie, comme en Grece, les femmes & les filles se coëffoient différemment. Les filles laissoient pendre leurs cheveux, & les femmes les retrouffoient. De là vient que Callimaque a dit dans l'Himne à Cérès :

— *μηδὲ γυνῆ, μηδ' ἀρσίνης ἑσάρω χαίται.*

Ni les femmes, ni celles qui laissent pendre leurs cheveux.

C'est-à-dire, ni les filles. Et c'est par là qu'il faut expliquer ce passage d'Ovide dans le III. Liv. des Fastes.

*Si qua tamen gravida est, resoluta crine precetur,
Ut solvat partus molliter illa fuos.*

S'il y a quelque femme grosse, qu'elle fasse ses prières en déliant ses cheveux, afin qu'elle accouche heureusement.

Car puisqu'Ovide dit que les femmes grosses doivent laisser pendre leurs cheveux pour faire leurs prières à Junon, c'est une marque certaine qu'elles les portoient ordinairement retrouffés. La nouveauté de cette remarque a surpris quelques Savans, qui auroient bien voulu que je l'eusse appuyée sur un plus grand nombre d'autorités : car, disent-ils, les médailles & autres monumens antiques y paroissent contraires. Cela peut bien être ; mais comme dans les regles générales il y a toujours des exceptions, qui ne détruisent pourtant pas la regle, il y en a de même dans les coutumes. Julie, femme de l'Empereur Tite, peut paroître dans les médailles coëffée avec ses cheveux retrouffés, quoique fille, sans que cet exemple, tiré du regne de Tite, puisse combattre ce qui se pratiquoit sous Auguste. Qui ne fait que les choses qui ne dépendent que du goût & du caprice, & qui ne sont que des modes, changent en un moment ; & que même les Peintres & les Sculpteurs ne s'assujettissent pas toujours aux usages de leur siècle. Le vers de Callimaque suffit seul pour établir ce que j'ai avancé ; car l'opposition est entière entre la femme & celle qui laisse pendre ses cheveux, c'est-à-dire la fille ; & quelques efforts que l'on fasse, il est impossible de l'entendre autrement.

24 *Ambiguus vultu*] Voyez les Remarques sur l'Ode VII. du Livre I. Ce seul mot *ambiguus* a fait faire à Aufone ces deux vers incompatibles :

*Dum dubitat Natura marem, faceretis puellam,
Factus es, ô pulcher, pene puella, puer.*

B b 2

Pendans

Pendant que la Nature doute si elle fera un mâle ou une femelle; beau garçon, tu as été fait presque fille.

*Talis erat cultus facies, quam dicere verè
Virgineam in puero, puerilem in virgine posses.*

Ovide a dit encore dans la même idée :

*Son visage étoit fait de manière qu'il auroit pu faire
pren-*

AD SEPTIMIUM.

O D E VI.

SEPTIMI, Gades aditure mecum, &
Cantabrum indoctum juga ferre nostra, &
Barbaras Syrtes, ubi Maura semper
Æstuat unda:

Tibur, Argeo positum colono,
Sit mea sedes utinam senectæ:

Sit

LES Interprètes n'ont point connu le véritable sujet de cette Ode, qui ne fut faite que sur ce qu'Horace & Septimius se préparoient à suivre Auguste en Espagne, où ce Prince porta ses armes l'an de Rome 726. Horace avoit alors près de quarante ans.

[Septimi] Porphyrio écrit que ce Septimius étoit Chevalier Romain. C'est celui qu'Horace recommande à Tibère dans l'Épître IX. du Livre I. & le même dont il est parlé dans une lettre qu'Auguste écrivoit à Horace: *Tui qualem habeam memoriam poteris ex Septimio nostro audire: nam incidit ut coram illo fieret à me tui mentio.* Notre Septimius pourra vous apprendre de quelle manière je me souviens de vous: car il est arrivé que j'ai parlé de vous devant lui. Je crois aussi que c'est le même dont Catulle a décrit les amours avec Acmé dans l'Ode XLI. Car il paroît qu'il étoit alors très jeune.

[Gades aditure mecum] Les Interprètes ont dit ceci comme une espèce de proverbe: *Qui viendriez avec moi jusques à Cadix, si je vous en priois.* Et de cette manière ils font parler Horace comme un petit garçon. Il y en a même qui ont poussé le ridicule bien plus loin; mais il me suffit d'en avertir. Ceci est purement historique: Horace croyoit faire le voyage d'Espagne avec Septimius, & suivre Auguste à cette expédition. Ceux qui voudront soutenir le sentiment des Interprètes, pourront alléguer que Catulle a fait une Ode presque semblable:

*Furi & Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrabit Indos
Litus ut longè resonante Eoâ*

Tunditur unda:

Sive in Hyrcanos Arabasque molles, &c.

Furius & Aurelius, qui étoient tout prêts de suivre Catulle, soit qu'il aille à l'extrémité des Indes, où la mer d'Orient bat avec un grand bruit ses rivages: soit qu'il aille chez les Hyrcaniens ou les Arabes, &c.

Je fais que les Auteurs sont pleins de semblables expressions. Et pour marquer l'affection que quel qu'un a pour nous, rien n'est plus ordinaire ni plus naturel que de dire, qu'il viendrait avec nous jusqu'au bout du monde. Mais ici cela est bien différent. L'Espagne n'est pas si éloignée de Rome, qu'Horace eût pu marquer, comme un grand effort & comme un excès d'amitié, le voyage de Rome en Espagne. D'ailleurs le caractère de l'Ode est bien sérieux, pour souffrir que l'on prenne ces paroles métaphoriquement. Et le septième vers prouve seul qu'Horace se préparoit à un véritable voyage.

[Cantabrum indoctum juga ferre nostra] Les Cantabres furent les derniers Espagnols subjugués par les Romains. Auguste n'entreprit la guerre contre eux que l'an de Rome 726. & elle dura cinq ans. C'est pourquoi Horace a dit dans l'Ode VIII. du Livre III.

Cantaber, serâ domitus catenâ.

Et dans l'Ode XIV. du Livre IV.

----- Cantaber non ante domabilis.

Les

prendre un garçon pour une fille, & une fille pour un garçon.

Anacréon avoit dit longtems auparavant *ὁ πρὶν ἄνδρ-
Syrtes βαρβαρῶν. O puer puellariter intus. Beau
garçon, qui avez le regard d'une fille.*

A S E P T I M I U S.

O D E VI.

SEPTIMIUS, qui êtes à la veille de venir avec moi à Cadis, de m'accompagner en Espagne, où l'on n'a pas encore appris à porter le joug de notre domination, & de braver les Syrtes qui rendent si dangereuses les côtes de la Mauritanie, veuillent les Dieux que Tibur, cette belle colonie d'Argos, soit le

le

* Les barbares Syrtes où bouillonne incessamment l'onde Maura.

Les Cantabres sont proprement les peuples de Biscaye dans la partie supérieure de l'Espagne. Mais dira-t-on pour aller en Biscaye, Auguste devoit-il passer par Cadis? Voilà une objection qui paroît bien forte; mais elle se détruit d'elle-même, puisque les Historiens nous apprennent qu'Auguste ne vint à bout de ces peuples, qu'en envoyant une flotte par l'Océan. Horace a donc raison de parler de Cadis, & il parle comme l'Histoire.

3 Et Barbares Syrtes] Ce passage semble favoriser extrêmement ceux qui prétendent qu'il faut prendre toutes ces expressions comme autant de proverbes, dont l'on se servoit ordinairement pour dire que l'on étoit assuré de l'amitié de quelqu'un: *Il viendrait avec moi à Cadis, chez les Cantabres, dans les Syrtes.* Car les Syrtes sont deux golpes à l'extrémité de l'Afrique entre la Lybie & la Numidie, & par conséquent fort éloignés du chemin que tenoient les vaisseaux qui alloient d'Italie en Espagne. Cela paroît fort plausible. Mais je réponds qu'Horace n'entend pas ici les Syrtes proprement dites; qu'il entend généralement la mer d'Afrique, qui est toute remplie de bancs de sable. Ce qu'Horace ajoute, *ubi Maura semper*, &c. le prouve manifestement; car la mer des Syrtes proprement dites ne peut jamais être appelée *Maura unda*: c'est plutôt *Lybia unda*. Au lieu que la mer d'Afrique peut fort bien recevoir ce nom à cause de la Mauritanie, qui s'étend jusques sur ses rivages. Horace ne laisse pourtant pas d'avoir fait allusion à ces deux Syrtes, qui lui ont fourni cette épithète *Barbaras Syrtes*, les Syrtes barbares, comme Virgile a dit, *inhospita Syrtis*. Les Syrtes sont des lieux pleins de sable mouvant, profonds en quelques endroits, & fort peu couverts d'eau en d'autres. Par

leurs divers courans ils attirent les vaisseaux qui sont d'abord ou engloutis ou engravés; & c'est de-là que le mot Syrtis a été formé, du mot Grec *σύντρεν*, attirer.

4 *Æstuat*] Fervet, bouillonne, à cause des courans d'eau. Solin a dit de la mer des Syrtes, *incertis motibus nunc in brevibus crescit dorsus, nunc inundatur æstibus inquietis.* Qui par des mouvemens déréglés & incertains, tantôt elle s'élève en gros monceaux de sable qui comblent ses abîmes, & tantôt elle est inondée par des courans qui vont & viennent avec impétuosité. Par cette raison le mot *æstus* a été aussi employé pour le flux & reflux de la mer, & les lieux par où il passe ont été appelés *æstuaria*.

5 *Tibur Argos positum colono*] Tibur fut bâti par un Grec nommé Tibur, qui avec ses deux freres Catilus & Coras mena là une colonie. Virgile dans le VII. Livre :

*Tum gemini fratres Tiburnia mœnia linquunt,
Fratris Tiburti dictam de nomine gentem,
Catilusque, acerque Coras, Argiva juventur.*

Les deux freres, Catilus & le bouillant Coras venus de Grece, quittent les murailles & le peuple qui portoit le nom de leur frere Tibur.

C'est pourquoi Horace dans l'Ode XVIII. du Livre I. a aussi appelé Tibur, *mœnia Catili*, les murailles de Catilus.

6 *Sit mea fides utinam sentia*] Car Horace avoit là une maison. On peut voir les Remarques sur l'Ode VII. du Livre I.

*Sit modus lasso maris, & viarum,
Militiæque.*

Unde si Parca prohibent iniquæ,

10 *Dulce pellitis ovibus Galefi*

Flumen, & regnata petam Laconi

Rura Phalantbo.

Ille terrarum mihi præter omnes

Angulus videt: ubi non Hymetto

15 *Mella decedunt, viridique certat*

Bacca Venafra,

Ver ubi longum, tepidasque præbet

Jupiter brumas, & amicus Aulon

Fertili Baccho, minimum Falernis

20 *Invidet uvis.*

Ille

7 *Sit modus lasso maris & viarum militiæque*] Horace ne dit pas qu'il est déjà las. *Lasso*, c'est-à-dire, lorsque je serai las, & ce passage prouve clairement qu'il se croyoit à la veille de faire des voyages & des campagnes; car autrement n'ayant jamais servi que sous Brutus, il auroit été ridicule de dire qu'il étoit déjà las des fatigues qu'il avoit souffertes dans ses campagnes sur terre & sur mer. Cette raison paroît convaincante à ceux qui lisent avec quelque jugement; car il n'est pas question ici d'ironie ou de plaisanterie: elles seroient très mal placées.

9 *Unde si Parca prohibent iniquæ*] Il veut dire que si les Parques & les Destins l'éloignent de Tibur par quelque accident qu'il ne sauroit prévoir, il ira à Tarente, &c. Mais les Parques lui laissent la liberté de passer une bonne partie de sa vie à Tibur, comme il nous l'apprend lui-même dans ses ouvrages. On peut voir cet endroit de sa vie: *Vixit plurimum in secessu sui ruris Sabini aut Tiburtini.* Il passa une bonne partie de sa vie dans la retraite de sa maison, dans le pays des Sabins, ou de Tibur.

10 *Pellitis ovibus*] A Tarente, comme dans l'Attique, les brebis avoient la laine si fine & si belle, que pour la conserver, on couvroit de peaux toutes les brebis, qui de là étoient apellées *pellis*. Varon dans le second Livre de l'Agriculture: *Plerique similiter faciendum in ovibus pellitis, quæ propter lævæ bonitatem, ut sunt Tarentinæ & Atticæ, pellibus integuntur, ne lana inquinetur, quo minus vel infici rectè possit vel lavari, ac purgari.* Il faut faire de même beaucoup de choses aux brebis que l'on appelle *pellitas*, qui à cause de la bonté de leur laine, comme les brebis de Tarente & du pays d'Attique, sont couvertes de peaux, de peur que leur laine ne se gâte, & qu'elle ne soit plus difficile à teindre, à

laver & à purger. Plinè écrit que ces couvertures venoient presque toutes d'Arabie: *operimenta eis ex Arabicis præcipua.* Comme ces troupeaux vêtus, si j'ose me servir de ce terme, étoient apellés *pellitum pecus*, les autres étoient apellés *hirtum, pascuale, montanum, foliæ*, grossier, bourru, de montagne. Lucilius.

Pascali pecore ac montano, hirtu atque foliæ.

Galefi flumen] Comme il a dit ailleurs *Metauri flumen*, pour *flumen Metaurus*. Galefus est un fleuve dans le territoire de Tarente, à cinq milles de la ville; ses eaux sont belles & son cours fort lent: c'est pourquoi Horace l'appelle *agriable aux brebis*. Galefus se doit écrire par un *Æ*, *Galaïs*.

11 *Et regnata petam Laconi rura Phalantbo*] C'est Tarente, colonie de Lacédémoniens, qui furent conduits par Phalanthus fils d'Aracus, & Chef des Parthéniens ou Bâtards: en voici l'histoire. Les Messéniens ayant violé les filles de Sparte, qui étoient allé voir une de leurs fêtes, les Lacédémoniens, pour se venger de cette injure, assiégèrent Messène avec serment de ne retourner dans leur pays, qu'après qu'ils l'auroient saccagée; mais après dix ans de siège, ils aperçurent que dans une si longue absence, leurs femmes ne pouvoient réparer par leur fécondité les pertes que cette guerre leur causoit tous les jours: ils résolurent donc de suivre le conseil d'un certain Aracus, & d'envoyer à Sparte les jeunes gens qui n'avoient point eu de part à ce serment, & de leur abandonner à tous leurs filles. Cela fut exécuté, & ceux qui naquirent de ce commerce furent apellés *Parthéniens*, c'est-à-dire, *nés de filles*. Ces Parthéniens ne furent pas plutôt devenus hommes, que voyant qu'ils n'avoient rien à prétendre dans

le séjour de ma vieillesse, que ce soit le lieu de mon repos, après que je serai las d'essuyer tant de fatigues sur terre, sur mer, & dans mes campagnes. Que si les Parques injustes m'en défendent l'entrée, j'irai sur les bords du fleuve Galesus, si agréable aux brebis qui ont des couvertures de peaux, & je me retirerai dans le beau pays où régnoit autrefois le Lacédémonien Phalanthus. Ce petit coin m'est plus agréable que tous les autres endroits du monde. Là le miel ne cede point au miel d'Hymette; les olives y disputent de bonté avec les olives de Vénafre; le printems y est long; Jupiter y donne des hivers tièdes, & la petite montagne d'Aulon, favorisée du fertile Bacchus, n'est point du tout jalouse des raisins de Falerne. Ces heureuses colines nous

deman-

dans leur pays, où ils ne connoissoient point de père, ils voulurent aller chercher ailleurs des terres; & pour cet effet ils élurent pour leur Chef Phalanthus, fils de ce même Aracus, qui avoit été l'Auteur de la résolution qu'avoient prise les Lacédémoniens. Après beaucoup de peines & de fatigues, ils arrivèrent à Tarente, qui n'étoit alors qu'un petit Fort, dont ils se rendirent bientôt les maîtres, & en chassèrent les premiers habitans, qui se retirèrent à Brindes, &c. Cela arriva vers la fin du regne de Tullus Hostilius troisième Roi de Rome, environ l'an du monde MMMCCCIV. & 644 ans avant JESUS-CHRIST. Strabon rapporte cette histoire de deux différentes manières dans le Livre VI.

13 *Præter omnes*] Il faut pourtant entendre après Tibur; car autrement il se contrediroit, puisqu'il vient de préférer Tibur à Tarente, & que ce n'est qu'au défaut du premier qu'il veut avoir l'autre. C'est ainsi qu'il a dit dans l'Épître VII. du Livre I.

Sed vacuum Tibur placet, aut imbellis Tarentum.

Mais le tranquille Tibur me plaît maintenant, ou le voluptueux Tarente.

14 *Ubi non Hymetto mella decedunt*] L'Hymette est une montagne de l'Attique, où l'on avoit le meilleur miel du monde. Strabon, Livre IX. *ἢ τῷ μύστῳ & μέλι ἀέρας αἰετῶν*, le mont Hymette produit du miel excellent. Horace loue le miel de Tarente dans l'Ode XVI. du Livre suivant.

16 *Bacca*] Ce mot se dit proprement des olives. Virgile dans le II. Livre des Géorgiques:

Venit hyemi, teritur Sigonia Bacca trapetti.

Dès que l'hiver est venu, on presse sous les meules les olives de Sigone.

Venafra] *Venafrum* étoit une ville située entre le Herniques, les Samnites & la Campanie, & c'est ce qui fait qu'on la place indifféremment dans ces trois provinces. J'aime pourtant mieux suivre Strabon qui la place dans celle des Herniques; qui marque qu'elle est plantée sur une colline, au pied de laquelle coule le Vulturne, & qui dit que l'on y faisoit la meilleure huile du monde; *ἡ δὲ ἀριστερὴ ἐστὶν τῆς καλλίστης ἑλαιᾶς*.

17 *Tepidasque præbet Jupiter brumas*] C'est par cette raison qu'Horace y alloit quelquefois passer l'hiver, comme il le dit lui-même dans l'Épître VII. du Livre I.

*Quod si bruma nives Albanis illinet agris,
Ad mare descendat vates tuus.*

Si l'hiver blanchit de ses neiges les campagnes d'Albe, votre petit Poète descendra vers la mer.

C'est-à-dire, à Tarente.

18 *Aulon*] C'étoit sans doute quelque petite montagne dans le territoire de Tarente. Martial en a parlé dans l'Épigramme CXXV. du Livre III.

*Nobilis & lanis & felix vitibus Aulon,
Dat pretiosa tibi vallera, vina mibi.*

Qu'Aulon se renomme pour ses laines & pour ses vignes, vous donne ses tuffins, & à moi son vin.

Quelques Interprètes ont cru qu'Aulon étoit pour Caulon, petite ville au bas de la Calabre, près de Rudia & de Lupia: mais cela me paroît un peu trop éloigné de Tarente.

19 *Fertili Baccha*] Il faut bien s'empêcher de lire *ferti-*

*Ille se mecum loros & beate
Postulant arces : ibi tu calentem
Debita sparges lacrymâ favillam
Vatis amici.*

fertilis Baccho. Horace dit, *Aulon amicus Baccho* fertile, comme Tibulle, *Bacchi cura Falernus oger.* Le terroir de Falerne fait tout le vin de Bacchus. Properce a donné la même épithète à Bacchus dans l'Élégie VI. du Livre IV.

Baccho, solei Phœbo fertilis effatus.

Bacchus, vous êtes toujours fertile pour Apollon.

* L'audace de M. Bentlei est étonnante, il a corrigé & mis dans son texte, *& apricus Aulon fertilis Baccho.*

Falernis] Falerne étoit une petite montagne, un coteau près de Sinope dans la Campanie.

22 *Arces*] Ce mot signifie toute sorte de lieux élevés, des colines, *ta d'yeux.*

23 *Favillam*] *Favilla* signifie proprement ces étincelles qui restent quelque moment sur la cendre, après que le feu est consumé. Horace ajoute *calentem*, pour mieux marquer la pitié de son ami, qui lui rendroit ce dernier devoir, avant que sa cendre fût entièrement refroidie, & que tout fût éteint. On sait que c'étoit la coutume de brûler les morts, & que les parens ou les amis ramassoient les cendres ou les os, qu'ils mettoient dans des urnes.

24 *Vatis amici*] Ces deux mots sont autant de raisons qui obligoient Sepeimius à rendre ce dévot devoir à Horace. L'amitié & le même goût, la même occupation ; car Septimius étoit aussi Poète lyrique. Il faisoit même des Tragédies, comme on peut le voir dans l'Épître III. du Liv. I. Septimius pouvoit être plus âgé qu'Horace de dix ou douze ans. Ainsi Horace lui marque sa tendresse en souhaitant de mourir avant lui.

NOTES SUR L'ODE VI. LIV. II.

SUIVANT le P. Sanadon, cette Ode a précédé la réduction entière des Cantabres, qui arriva en

734. & c'est tout ce qu'on peut dire de plus positif sur la date. Pour ce qui est du sujet, le P. S. croit que

AD POMPEIUM VARUM.

O D E VII.

*O Sepe mecum tempus in ultimum
Deducte Bruto miluie duce,
Quis se redonavit Quiritem*

TROIS ans après la bataille de Philippes, Auguste & Antoine firent la paix avec le jeune Pompée, & accordèrent une amnistie à tous ceux qui après la défaite de Brutus, s'étoient retirés en Sicile, où ce même Pompée les avoit reçus. On pourroit donc croire que cette Ode fut faite à peu près dans ce tems-là ; mais il y a plus d'apparence qu'elle ne le fut qu'après la mort du jeune Pompée, qui fut tué l'an de Rome 718. Horace avoit alors trente-un an.

1 *O sepe mecum*] Puisqu'Horace dit ici qu'il a souvent couru d'extrêmes dangers avec Pompeius Va-

rus dans les troupes de Brutus, il y a de l'apparence qu'ils avoient suivi Brutus avant la bataille de Philippes. En effet, ils l'avoient déjà accompagné dans le voyage de Macédoine, & ils furent du nombre de ces jeunes gens que Brutus emmena avec lui en passant par Athenes, huit ou neuf mois après la mort de César. De cette manière ils furent avec Brutus près de deux ans, pendant lesquels il se donna plusieurs combats où ils se trouverent sans doute. Ce passage méritoit d'être éclairci ; car il est important pour la vie d'Horace. On peut voir ce qu'il dit lui-même de son

Diis

voya-

demandent tous deux : c'est là que vous me rendrez les derniers devoirs, & que vous arroserez de vos larmes la cendre encore chaude^b de votre ami.

^b Du Poëte votre ami.

ce Poëte n'a fait cette piece que pour exhorter Septimius à passer avec lui le reste de ses jours dans les plaisirs tranquilles de la campagne, & il regarde le sentiment de M. Dacier à cet égard comme une imagination qui n'a point de fondement, ni dans l'Histoire, ni dans l'Ode même.

¹ *Septimi*] Le P. S. differe encore ici de M. Dacier. Il ne faut point, dit-il, confondre ce Septimius avec Titius, dont il est parlé dans l'Épître *Juli Floræ*. Ces deux maisons étoient différentes, & Horace loue Titius comme un Poëte lyrique & tragique : ce qu'il ne dit nulle part de Septimius. Il n'y a pas non plus d'apparence, ajoute-t-il, que ce Septimius soit celui que Catulle a chanté près de trente ans auparavant.

Gades aditus] Cette expression, dit le P. S. sert à marquer d'une manière poétique & éloquent l'attachement que Septimius avoit pour Horace. Ce Poëte se sert ailleurs du même tour, en s'adressant à Mécène, qui devoit monter la flotte d'Octavien contre Antoine : *Je vous suivrai*, dit-il, *courageusement, salut-il*

aller sur les sommets des Alpes, dans les affreuses solitudes du Cantabre & aux extrémités de l'Occident. Et quant à ce que M. Dacier dit, que l'Espagne n'est pas si éloignée de Rome, qu'Horace eût pu marquer ce voyage comme un grand effort & comme un excès d'amitié, le P. S. lui répond que les Alpes & le golphe Adriatique étoient encore bien moins éloignés de Rome, & que cependant Ovide & Propertius regardent comme un excès d'amour & d'amitié, de voyager à travers de ces montagnes & sur cette mer.

³ *Et Barbaras Syrtes*] La mer & les Syrtes de Barbarie. M. Dacier, dit le P. S. se met ici au large, aux dépens du sens naturel.

⁷ *Sit modus lassæ maris*] Ce vers ne prouve point le voyage d'Horace. Ce Poëte dit en général que quelle que doive être sa destinée, soit qu'il se trouve obligé dans la suite par les engagements de la fortune à voyager sur terre & sur mer, ou même à porter les armes, il souhaite pouvoir se délasser de toutes ces fatigues dans l'agréable séjour de Tivoli.

A POMPEIUS VARUS.

ODE VII.

POMPÉE, qui dans l'armée de Brutus avez souvent couru avec moi les plus grands dangers, qui vous a donc redonné à Rome, à votre patrie, à vos Dieux? Mon cher Pompée, le plus ancien de mes amis, avec qui

j'ai voyagé d'Athènes dans l'Épître II. du Liv. II.

² *Brutus*] M. Brutus qui conspira contre César. Il descendoit de cet ancien Brutus qui chassa Tarquin.

³ *Quis te redonavit*] Si Pompeius Varus étoit retourné à Rome après qu'Auguste & Antoine eurent fait la paix avec le jeune Pompée, & accordé le pardon à tous ceux qui étoient avec lui, Horace vraisemblablement n'auroit pas demandé, *quis te redonavit*, &c. *qui vous a rendu à vos Dieux, à votre patrie?* Car il n'auroit pas ignoré une nouvelle si considérable. Mais il y a dans cette Ode d'autres

passages qui prouvent que Varus étoit encore avec Pompée, lorsqu'il rompit cette paix; & je crois qu'il n'obtint son pardon d'Auguste qu'après la mort de ce Général.

Quiritem] Le vieux Commentateur dit ici qu'il faut remarquer, comme une chose extraordinaire, *Quiris* au singulier; & le Scholiaste de Perse ne s'est pas non plus souvenu de ce passage, lorsque sur ce vers de la Satire V.

*Quibus una Quiritem
Vertigo facit.*

Diis patriis, Italique caelo,
 Pompei, meorum prime sodalium?
 Cum quo morantem saepe diem mero
 Fregi, coronatus nitentes
 Malobathro Syrio capillos.
 Tecum Philippos & celerem fugam
 Sensi, reliqua non bene parmula,
 Quum fracta virtus, & minaces
 Turpe solum retigere mento.
 Sed me per hostes Mercurius celer
 Denso paventem sustulit aëre:
 Te rursus in bellum resorbens
 Unda fretis tulit asinosus.

Ergo

Il a écrit que Persé avoit abusé de ce mot, & que l'on dit aussi peu *Quiris* au singulier, que *Pater conscriptus*. On voit pourtant qu'Horace s'en étoit servi longtems avant Persé. Et avant Horace même la formule ordinaire pour annoncer les enterremens étoit: *Ollus Quiris laus datus est*. Un tel citoyen est mort. *Quiris* n'est autre chose que *civis Romanus*, citoyen Romain. Auparavant c'étoit le nom des Sabins appelés *Quirites*, de *Quir*, qui étoit le nom de leur ville capitale; mais après que par le traité de Romulus & de Tatius, les Sabins & les Romains furent faits un même peuple, ils furent tous généralement appelés *Quirites*.

4 *Diis patriis*] Les Anciens apelloient *Dieux de la patrie*, les Dieux particuliers de chaque ville, ceux qui y avoient été toujours adorés, & dont le culte n'y avoit point été apporté d'ailleurs, comme Minerve à Athènes, Junon à Carthage, Apollon à Pytho.

5 *Pompei*] On ne connoît point ce Pompeius ou *Pompeius Varus*, car son nom est écrit diversement.

6 *Meorum prime sodalium*] Ceux qui veulent qu'Horace appelle Pompeius Varus le plus cher de ses amis, sont sans doute tort à tous les autres. Horace n'auroit pas tranché cela si net. Il dit seulement que Varus étoit le premier de ses camarades, parcequ'ils étoient partis ensemble d'Athènes pour aller faire leur première campagne. *Sodalis* se dit proprement de ceux qui mangent ensemble. Théocrène, pour faire entendre qu'Hercule & Telamon étoient camarades & compagnons d'armes, dit qu'ils mangeoient à même table.

Οἱ μὲν ἀπὸ τῶν αἰσῶν αἰ δ' αἰσῶν τῶν αἰσῶν.

Qui unam ambo sodales semper ponant mensam.

6 *Morantem diem*] C'est-à-dire les jours longs, les jours d'été. Virgile a dit dans un autre sens, *noctes tardas*, les nuits tardives, les nuits d'été, parcequ'elles viennent tard, qu'elles sont longtems à venir.

Vel qua tardis mora nobilibus obstat?

On qui est-ce qui retient les nuits tardives, & les empêche de venir?

7 *Fregi*] J'ai partagé par le milieu, en commençant à boire à midi. Voyez les Remarques sur l'Ode I. du Livre I.

8 *Malobathro Syrio*] C'est la feuille de betre qui croissoit aux Indes dans le pays de Malabar, vis-à-vis des îles Maldives. De-là on l'aportoient en Syrie où les Marchands Romains l'achetoient; c'est pourquoi ils l'apelloient *Syrium*. Quand Pline a écrit, Liv. XII. chap. XXVI. que le *Malobathrum* naissoit aussi en Syrie, *dit & Malobathron Syria*, il a été trompé par ce passage qu'il a pris trop littéralement. Cette feuille n'est pas si odorante que les Anciens en fissent faire tant de cas; mais, comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, ils la préparoient avec beaucoup d'aromates, qui rendoient cette essence admirable. Il faut joindre ce *Malobathro Syrio* avec *nitentes*.

9 *Tecum Philippos*] Ce tour d'expression est hardi, mais beau. *Tecum sensi Philippos & celerem fugam*. J'ai senti avec vous les champs Philippiques & la suite légère.

10 *Reliqua non bene parmula*] Non bene, c'est-à-dire, avec honte. Les Grecs apelloient *βελώνιδες* ceux qui jettoient leur bouclier pour fuir; & l'on doit juger de l'infamie qui étoit attachée à cette action par ce que fit un soldat de César en Angleterre. Quel-

j'ai souvent passé la moitié des jours les plus longs à boire, couronné de fleurs, & parfumé d'essences de Syrie. Je me souviens encore de la sanglante journée de Philippes, & de notre fuite précipitée, où j'abandonnai lâchement mon bouclier, après que la valeur eut été contrainte de céder, & que le victorieux eut fait mordre honteusement la poussière à nos plus fiers combatans. Dans la frayeur où j'étois, Mercure fendant les airs avec ses ailes m'environna d'un épais nuage, & m'enleva du milieu des ennemis ; mais pour vous, la mer encore orageuse vous rengagea dans cette funeste guerre.

J'ai souvent partagé par la moitié le jour tardif.

J'ai senti avec toi les champs de Philippes & la fuite précipitée.

Quelques Officiers s'étoient engagés dans un marais où ils ne pouvoient soutenir les ennemis ; ce soldat se jeta dans ce marais, fit des efforts admirables, & dégagna enfin ces Officiers ; mais en repassant le marais le dernier, il perdit son bouclier dans la boue, dont il ne sortit qu'avec peine. C'est qu'il avoit vu le combat, alloit avec des cris de joie l'accueillir & le caresser ; mais le jeune homme se jeta à ses pieds les larmes aux yeux, & baissant la tête de honte, & lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas rapporté son bouclier. Quelque lâche que fut cette action de jeter son bouclier, Horace ne laisse pas de l'avouer, pour mieux relever la gloire d'Auguste, en rapportant les circonstances de sa victoire, & de la terreur qu'il avoit donnée à ses ennemis. Alceé avoit abandonné de même son bouclier dans une bataille, & c'est une conformité qu'Horace a en cela, comme en autre chose, avec ce Poète. Cela meritoit d'être remarqué, & cette particularité ne doit pas être oubliée dans la vie d'Horace.

11 *Quam frastra virtus*] Il fait honneur à Auguste en parlant si avantageusement des ennemis qu'il avoit vaincus, outre qu'en cette occasion la fortune fut véritablement du côté d'Auguste, & la valeur du côté de Brutus. Florus en parlant de cette journée : *Sed quanta efficiat est Fortuna quam virtus !* Mais que la Fortune est bien plus efficace que la valeur ! Horace n'a garde de le dire crument de cette manière ; il se contente de ne point trahir la gloire de Brutus, & ne fait point de comparaison. Ce passage confirme ce que les Historiens ont écrit, qu'il y eut deux batailles à Philippes : que dans la première, Brutus desist les troupes de César, & qu'Antoine desist celles de Cassius, qui se tua ; & que dans la seconde, qui fut donnée quelques jours après la première, ces mêmes troupes de Cassius ayant été d'abord mises en fuite, parcequ'elles n'avoient point de Général, jet-

terent le desordre dans celles de Brutus, & les obligèrent à plier ; & ce ne put être que dans cette seconde occasion qu'Horace jeta son bouclier.

Virtus] Le valeur, *ἀρετή*, pour *ἀνδρεία*. Ceux qui par *virtus* entendent ici ce que nous appelons la vertu, parceque Brutus étoit plus homme de bien que Cassius, se trompent infiniment. Jamais Horace n'auroit désigné par cette qualité le meurtrier de César. D'ailleurs la valeur peut être surmontée ; mais la vertu ne le peut. La Remarque précédente fait assez sentir pourquoi Horace donne ici la valeur à Brutus.

Et minaces] Les braves gens de l'armée de Brutus, qui fiers de leur première victoire, voulurent tenir ferme dans ce dernier combat, & furent tués, comme Plutarque l'a écrit dans la Vie de Brutus. Cela méritoit d'être expliqué.

12 *Turpa solum tetigere mento*] C'est la posture ordinaire de ceux qui meurent dans le combat ; la rage & la douleur leur font mordre la poussière. Les Grecs disent *prendre la terre à belles dents, & mordre la terre*, comme les Latins, *mandere humum, morder humum*.

13 *Sed me per hostes Mercurius cecit*] Il fait allusion à ces combats qui sont décrits dans Homère, où les Dieux prennent soin d'enlever quelqu'un des combatans, & de l'envelopper d'épais nuages pour la dérober à la fureur de son ennemi. Et il donne ici cet emploi à Mercure, parceque c'est le pere de l'éloquence & le protecteur des hommes doctes. Il veut aussi faire entendre par là que ses vers & la faveur de Mécénas lui avoient fait obtenir son pardon. Le vieux Commentateur a fort mal expliqué ce passage. Voyez l'Ode IV. du Livre suivant.

15 *Tu rursus in bellum referens*] Ceci est purement historique. Plusieurs de ceux qui étoient échappés de la bataille de Philippes, s'embarquèrent pour aller en Italie tâcher de faire leur paix : le vaisseau qui les portoit fut battu d'une grande tempête près du cap de

Ergo obligatam redde Jovi dapem :

Longdque fessum militiâ latus

Depone sub lauru medi : nec

Parce cadis tibi destinatis.

Oblivioso levia Massico

Giboria exple : funde capacibus

Unguenta de concbis. Quis udo

Deproperare apio coronas

Curatve myrto ? quem Venus arbitrum

Dicet bibendi ? Non ego sanius

Bar.

de Palinure ; Horace obtint son pardon par la faveur de Mécenas ; & Pompeius Varus & les autres, n'ayant pas la même protection, s'en retournerent sur le même vaisseau en Sicile, où le jeune Pompée les reçut pour continuer la guerre. Voilà pourquoi Horace dit que la mer encore orageuse le rengagea dans ce malheureux parti. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode XIV. du Livre I.

17 *Ergo*] Puis donc que vous êtes de retour après tant de périls.

Obligatam] Qui lui a été promise, ou qui lui est due.

Redde] Comme il a dit dans l'Ode XVII. de ce Liv.

Reddere victimas
Edemque votivam memento.

Dapem] C'étoit proprement un sacrifice que l'on faisoit tous les ans à Jupiter, qui de là étoit appelé *Dapalis*. Voyez Fessins. *Dapis* se prend aussi pour toute sorte de sacrifices & de festins.

18 *Longdque fessum militiâ*] Si Pompeius Varus étoit revenu à Rome dès qu'Auguste & Antoine eurent accordé l'amnistie, c'est-à-dire, deux ans & demi, ou trois ans après la bataille de Philippes, Horace n'auroit pu dire *longâ militiâ* ; car depuis son départ d'Athènes il n'auroit fait tout au plus que trois ou quatre campagnes. Il me semble donc que ce passage prouve que ce Varus fut longtemps depuis avec Pompée, & qu'il ne revint qu'après sa mort.

19 *Depone sub lauru medi*] Horace ne parle ici que par énigme ; mais elle n'est pas fort difficile à deviner. Il veut dire à Varus qu'il doit se reposer sous la protection de Mécenas, qu'il appelle son laurier, parce que sous son ombre il avoit été lui-même garanti des foudres d'Auguste. On peut voir ce vers de la première Ode du Liv. I.

Q & presidium & dulces decus meum.

Vous qui êtes tout mon appui & toute ma gloire.

Les Anciens croyoient que le laurier avoit la vertu de détourner la foudre ; & c'est par cette raison qu'il étoit consacré à la *Tatelle*. Servius a remarqué que, quoiqu'Horace ait dit *lauru* de la quatrième déclinaison, il est mieux de dire *lauru* de la seconde, parce que le son en est plus agréable. Je ne suis pas de son avis, & je suis persuadé qu'Horace n'a mis *lauru* qu'après avoir consulté son oreille.

22 *Giboria*] C'est un mot Egyptien, qui signifie proprement la gouffe de la fève d'Egypte. Cette gouffe, quand la fève en est sortie, est fort ouverte par le haut, & fort pointue par le bas. Elle servoit de coupe aux Egyptiens, & c'est de-là que toutes les coupes de la même forme, de quelque matière qu'elles fussent, ont été appelées *ciboria*. L'Eglise a retenu ce mot pour les vases dont elle se sert, qu'elle appelle *ciboires*.

Exple] Les Interprètes ont eu tort d'expliquer ici *exple*, remplir ; car au contraire il signifie *vider*, comme dans l'Hécyre de Terence, Act. V. Sc. I.

— *Exple animum iis, teque hoc crimine expedi.*

Où Donat a remarqué : *Explere pro exanimare Terentianum est.*

23 *De concbis*] Par ce passage il paroît qu'ils mettoient leurs essences & leurs aromates dans des coquillages. Ils employoient même à cet usage des coquillages odorans, qui se trouvoient dans les marais des Indes. Voyez la Remarque sur ce vers de l'Ode XII. du Livre IV.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Voilà pourquoi aussi les coquillages étoient consacrés à Venus, comme des pièces de sa toilette ; & non pas par la raison fabuleuse que Plin en donne dans le Livre IX.

24 *Deproperare*] Il s'est servi ailleurs du simple *prope-*

guerre. 'Acquitez-vous donc des sacrifices que vous avez promis à Jupiter; & pour vous delasser de tant de fatigues, venez vous reposer sous mes lauriers. N'épargnez point les tonneaux qui vous sont destinés; vuidez les coupes de cet excellent vin de Massique qui fait oublier les chagrins, & répandez les essences de ces grandes fioles. Qui prendra le soin de nous faire promptement des couronnes d'ache, ou de mirte? Qui est celui que Vénus établira Roi du festin? Je ne témoignerai pas aujourd'hui moins de fureur

que

Rendez donc à Jupiter le sacrifice promis.

proparare dans le même sens, *bâter des couronnes*. Plaute: *Proparare prandium*. Voyez mes Remarques sur Festus.

Apia Il donne à *apia* l'épithète de *udum*, *humide*, parcequ'il naissoit ordinairement dans les marais. On en faisoit des couronnes; c'étoit même la couronne de ceux qui avoient remporté la victoire aux Jeux Isthmiques.

25. *Quem Venus* Les Grecs & les Latins avoient deux sortes de jeux de dés, *ludum talorum*, le jeu des osselets, & *ludum tesserarum*, le jeu des dés. On jouoit le premier avec quatre osselets, & l'autre avec trois dés. Les osselets n'avoient que quatre côtés qui étoient marqués de quatre nombres toujours opposés l'un à l'autre. Un côté étoit marqué d'un 3. le côté opposé d'un 4. l'autre étoit marqué d'un 5, & le côté opposé d'un 6. Les dés avoient six faces, dont les quatre étoient marquées de la même manière que les quatre des osselets, & des deux autres, l'une avoit un 2. & l'autre un 5. mais toujours opposés; de sorte que dans l'un & l'autre jeu le nombre du côté supérieur & celui de l'inférieur faisoient toujours 7, comme cela s'observe encore aujourd'hui. Dans le premier on ne pouvoit jeter ses osselets que de trente-cinq manières différentes; & dans l'autre, les coups pouvoient être plus variés, à cause des deux faces que les dés avoient de plus que les osselets. Ce n'est pas le lieu de traiter cette matière à fond, ni de parler des noms que les anciens Grecs ont donnés à tous ces coups. On peut voir sur cela le Livre du savant Meurfius de *Judis Græcorum*, & le *Palamede* de Daniel Souterius. Je me contenterai de dire ici que le coup qu'ils apelloient *Appastra*, *Venus*, étoit commun à l'un & à l'autre jeu, & toujours le plus heureux. Il y avoit pourtant cette différence, que pour faire ce coup dans le jeu des osselets, il falloit les jeter de telle manière qu'ils fussent tous de différent nombre; c'est-à-dire qu'il falloit faire un 2, un trois, un quatre & un six. Et aux dés il fa-

loit amener trois six, ce que nous apellons *rasse de six*; & au trictrac à deux dés, *senex*. La question est présentement de savoir si Horace parle ici des osselets ou des dés: il semble qu'il parle des premiers, puisqu'il a dit dans l'Ode IV. du Livre I.

Nec regna vini fortiore talis.

Tu ne joueras plus aux osselets la royauté du festin.

Mais comme ces deux jeux se jouoient presque de la même manière avec un tablier & un cornet, *talus tessera* ont été souvent confondus. Horace peut donc avoir parlé du jeu de dés, & c'est ainsi que l'a entendu le vieux Scholiaste, qui explique ce mot *Venus* par le coup de trois six, que les Grecs apelloient aussi *τρεῖς ἑξ*, qui étoit opposé au coup *τρεῖς κύβος*, trois 2, qui étoit le coup le plus malheureux, d'où ils ont fait ce proverbe, *τρεῖς ἑξ ἢ τρεῖς κύβος*, trois six ou trois 2, pour dire un bon ou un mauvais coup. Au reste on a donné au six le nom de *Venus*; parceque ce nombre est particulièrement consacré à la génération. Et ceux qui ont approfondi les secrets théologiques, que l'arithmétique renferme, ont dit que le sixième jour le monde ayant été animé, & ayant reçu toute la perfection dont il étoit capable, ce nombre de six a été regardé comme le plus heureux, & a même été appelé *ἡδυσμῶν*, monde.

26. *Dicet* Designabit, déclarera. Cicéron: *Disputatore Lucio Quinctio dicto*. Après avoir déclaré Disputateur Lucius Quinctius. Virgile a dit de même dans le III. des Géorgiques.

Quem legere ducem & pecori dixere maritum.

Qu'il élit Chef & déclare mari du troupeau.

Philargyrius sur le même passage a lu dans ce vers d'Horace *dicet*, pour *dicet*.

*Barthabot Edonis: recepto**Dulce mihi furere est amico.*27 *Edonis*] Peuple de Thrace.28 *Furere*] Anaercon employe fort souvent dans le même sens le verbe *μαρνασθαι*.

NOTES SUR L'ODE VII. LIV. II.

LE P. Sanadon fixe, avec M. Maillon, la date de cette pièce au commencement de 715. Dans la paix qui fut conclue à Misène, dit-il, entre Sexte Pompée & les Triumvirs, on accorda une amnistie générale à ceux qui avoient suivi le parti de Pompée. Ce fut donc une occasion favorable à l'ami d'Horace de quitter les armes & de revenir à Rome. On ne fit rien de pareil après la défaite de Pompée, qui fut suivie de sa fuite & de sa mort: tems auquel M. Dacier croit que cette pièce fut composée. Tous les Sénateurs & les Chevaliers, qui lui avoient été attachés, furent punis de mort, à l'exception d'un très petit nombre. Il y a apparence que l'ami d'Horace n'est pas été plus épargné que les Sénateurs & les Chevaliers.

3 *Quis te redonavit*] Ce n'est point ici une interrogation qui vienne d'incertitude ou d'ignorance. C'est une manière d'exclamation; c'est une expression vive & naturelle de la joie que ressent Horace à la vue d'un ami, dont le malheur des tems l'avoit séparé depuis plusieurs années.

5 *Pompeii*] Le P. S. qui ne regarde pas le furnom de *Varus* comme fort assuré, croit que le *Pompeius* dont il s'agit ici, pourroit bien être le *Pompeius Grosplus*, à qui le Poète adresse l'Ode *Optima Dives*, &

dont il parle dans son Epître à Nénius.

9 *Philippi*] Le P. Petau prétend que cette ville de Philippi étoit en Thessalie; & M. Dacier semble avoir suivi ce sentiment, quand il a écrit sur le s. v. de l'Ode XII. de ce Livre, que les Géans furent domptés par Hercule dans les plaines de Thessalie, & que les troupes de Brutus & de Cassius furent défaites par Octavien dans les mêmes lieux à la bataille de Philippi. C'est aussi le sentiment de Torrentius & de Turselin. Le P. S. dont j'emprunte ces paroles, dit encore que le P. Catrou l'a non seulement suivi, mais prouvé dans la suivante dissertation qu'il a mise à la fin du I. Liv. des Géorgiques. Et quoique Plutarque, Appien, Dion, Suétone, Tacite, Velleius Paterculus, Eutrope, Aurelius Victor, l'abbreviateur de Tite-Live, Valere Maxime, & Plin le naturaliste semblent placer cette victoire auprès de Philippi, ville de la Macedoine, peut-être en la prenant dans sa plus grande étendue, qui renfermoit aussi la Thessalie, il paroît plus sûr au P. S. de s'en rapporter à Virgile, à Ovide & à Manile, qui étoient Latins, & qui vivant du tems d'Auguste devoient être mieux instruits de la vérité que des Auteurs étrangers, ou postérieurs au siècle où le fait s'est passé. Or, continue le P. S.

A D B A R I N E N.

O D E VIII.

*ULLA si juris tibi pejerati**Pana, Barine, nocuisset unquam:**Dente*

CETTE Ode est fort delicate & fort galante. Elle n'a aucune marque qui puisse faire connoître en quel tems elle fut faite. Mais il suffit de savoir qu'Horace avoit fait la plupart de ses Odes amoureuses avant l'âge de quarante ans.

1 *Ulla si juris tibi pejerati*] L'intelligence de ces quatre vers dépend d'une superstition des Anciens, qui croyoient que le mensonge étoit toujours suivi de quelque peine, & que l'on n'avoit pas plutôt menti que l'on avoit ou une dent gâtée, ou un ongle marqué, ou une éleveure sur le bout de la langue ou du nez, ou quelque marque au visage, le pied mal fait, ou la taille gâtée, ou que l'on perdoit ses cheveux. C'est

sur ce même sujet qu'Ovide a fait l'Élégie III. du Liv. III. des Amours.

*Essi Dens credidimus? fides juris tibi scellum,**Et facies illi quæ fuit ante, manet.**Quam longis fuit autem perjuræ capillus,**Tam longos, postquam Numina læst, habet.*

Croirai-je qu'il y a des Dieux? Elle a violé la foi qu'elle m'avoit donnée avec tant de sermens, & elle ne laisse pas d'avoir la même beauté. Les beaux cheveux qu'elle avoit avant son parjure, elle les conserve en-

cors

que les Thraces dans leurs débauches : cette fureur me plait après avoir recouvert mon ami.

ils s'accordent à dire que la bataille de Pharsale & celle de Philippes se sont données dans le même pays & dans les mêmes plaines. Aussi voyons-nous, ajoute-t-il, que Lucain, Florus, Servius & Paul Diacre ont tenu le même langage, quoiqu'ils eussent sous les yeux les Auteurs que l'on cite pour le sentiment contraire.

12 *Turpe*] Le P. S. croit que le Poëte a donné à ce mot la force de l'exclamation, *turpe!* ce qui, selon lui, ajoute du sentiment à la pensée.

13 *Mercurius*] Il ne paroît pas naturel au P. S. qu'Horace ait voulu désigner ici Mécène, aussi bien que par le *lauru* du v. 19. comme le prétend M. Dacier. C'est, dit-il, deviner inutilement & sans apparence; c'est supposer qu'Horace eut besoin de la faveur de Mécène pour obtenir son pardon: ce qu'on ne sauroit prouver.

15 *Te rursus* &c.] Le P. S. convient avec M. Dacier que ceci est purement historique, mais non pas dans le sens qu'il lui donne. Ce qui est vrai, dit ce Pere, c'est qu'après la bataille de Philippes, le plus grand nombre des troupes de Brutus & de Cassius profita de l'amnistie qui leur fut accordée. Le reste se jeta séparément dans la fuite de Domitius & de Mureus, & celui-ci alla joindre le jeune Pompée contre Octavien & Antoine, ainsi que nous l'apprenons des Historiens. Il est tout naturel, ajoute le P. S. de croire que

Tarni d'Horace se sera embarqué sur les vaisseaux de Mureus, & que c'est en ce sens que le Poëte lui dit :

*Te rursus in bellum resorbens
Unda frētis tulit aestuosis.*

22 *Ciboria ample*] Le P. S. relève ici & Donat & M. Dacier, sur le sens du mot *ample*. Terence, dit-il, n'a pas seulement pensé ce qu'on lui fait dire. Laques conseille à Barquin de se disculper de son mieux auprès de Sostrate & de Mirrine, qui étoient fortement prévenues contre elle; & il lui dit :

*Eas ad mulieres huc intro, atque istuc iurjurandum idem
Pollicēdas illis. Exple animum iis, teque hoc crimine*

C'est à dire : Allez les trouver; faites-leur les mêmes sermens que vous venez de lui faire; mettez une fois leur esprit en repos, & justifiez-vous des crimes qu'on vous impute.

Par où l'on voit qu'*exple animum alicui*, signifie, contenter l'esprit de quelqu'un; le convaincre pleinement d'une chose. Ce qui a trompé Donat, c'est qu'il a cru qu'ils se rapportoit à *rebus*, au lieu qu'il se rapporte à *mulieribus*.

A B A R I N E.

O D E VIII.

BARINE, si vous aviez été punie une seule fois de vos faux sermens, que vous en eussiez ou une dent moins blanche, ou un ongle marqué,

car aussi long & aussi blanc après avoir offensé les Dieux. Les Latins avoient pris cela des Grecs. Théocrite écrit dans l'Idile IX.

Μήνεν' ἐπὶ γλῶσσας ἀρεγνὸν ἰλαρὺν δὴνα φέρει.

Prends bien garde de ne pas faire naître une tleuvre sur le bout de ta langue; c'est à dire, prends bien garde de ne pas mentir.

Et dans l'Idile XII. il appelle fort plaisamment ces

mêmes marques *τῶν δεινῶν μηνύμεναι*.

*Εἴ γὰρ ἦ καὶ τοῦ καλὸν αἶμα
τῶν δεινῶν μηνύμεναι ἀγνῶν ἐν ἀνακτορῶν.*

Vous êtes si beau qu'en vous louant je ne serai point traitée des mensonges sur le bout de mon nez.

Et cela même a passé en quelque manière jusques à nous; car j'ai vu beaucoup de gens qui appelloient vulgairement *menfanges*, ces petites marques blanches ou noires qui paroissent quelquefois sur les ongles.

2 *Barine*] Ce nom ne peut être ni Grec ni Latin; &

Dente si nigro feres, vel uno

Turpior ungui,

Crederem: sed tu simul obligasti

Perfidum votis caput, enitefcis

Pulcbrior multò juvenumque produs

Publica cura.

Expedit matris cineres apertos

Fallere, & toto taciturna noctis

Signa cum caelo, gelidæque Divos

Morte carentes.

Ridet hoc (inquam) Venus ipsa, rident

Simplices Nympha, ferus & Cupido

Semper ardentes acuens sagittas

Cote cruenta.

Adde, quod pubes tibi crescit omnis:

Servitus crescit nova: nec priores

Impia testum domine relinquunt,

Sepe minati.

Te suis matres metuunt juvenis,

Te

& Monsieur le Fèvre avoit raison de lire *Earine*, qui est un mot formé d'*ear*, qui signifie printemps. *Earine* & *Earinus* étoient des noms assez ordinaires, témoin cet *Earinus* de Domitien, que Martial a tant chanté dans le Liv. IX.

5 *Crederem*] Tous les Interpretes ont fort mal pris ce passage, qu'ils ont expliqué, *je croirois qu'il y a des Dieux*. Ce n'est point du tout là le sens. Il faut supposer qu'*Horace* avoit déjà fait quelques reproches à cette *Earine*; que cette *Earine* lui avoit promis de l'aimer, & que sur cela il lui écrit cette Ode, pour lui dire que si ses parjures étoient punis, il se fieroit à ses promesses, parceque le soin qu'elle auroit de sa beauté lui feroit prendre garde de ne promettre que ce qu'elle voudroit exécuter. *Crederem* est donc, *je vous croirois*. J'ajouterois *foi* à tout ce que vous me diriez. Cela est sans difficulté.

Sed tu simul obligasti perfidum votis caput] Ce passage est un peu difficile. Ceux qui faisoient des sermens, ou simplement des promesses, se soumettoient tacitement à des peines & à des malédictions qui leur devoient tomber sur la tête, s'ils juroient à faux, & s'ils n'accomplissoient pas ce qu'ils promettoient: leur tête étoit alors comme dévouée, & elle étoit sujette à toutes ces malédictions. *Horace* dit donc à *Earine*:

Sed tu simul obligasti

Perfidum votis caput:

Mais dès que vous avez dévoué votre tête en faisant de faux sermens, ou en les violant, &c.

Votis est à l'ablatif, & ce qu'*Horace* dit ici, *obligare votis caput*, *Plaute* dit simplement, *alligare caput*, dans l'*Epidicus*, Act. III. Sc. II. Ceux qui avoient fait ces promesses étoient appelés jusqu'à l'accomplissement, *voti rei*, coupables de vœux; *voto damnati*, condamnés par vœux: & après l'accomplissement, *absoluti*, absous.

6 *Enitefcis*] On peut voir les Remarques sur l'Ode V. du Livre I.

9 *Expedit*] Comme si *Horace* disoit: Puisque vos parjures ne font que vous rendre plus belle, il vous est avantageux de violer les cendres de votre mere & de vous moquer de tous les Dieux. Peut-être aussi qu'il ne faut prendre ces quatre vers que comme une explication des sermens d'*Earine*, qui ne faisoit aucun scrupule de jurer par les manes de sa mere, par les astres, par les Dieux, &c. Nous voyons dans *Properce* un exemple des sermens qu'on faisoit par les cendres de son pere & de sa mere:

Ossa tibi juro per matris, & ossa parentis,

Si fallo, cinis tui sit mihi uterque gravis.

Livre II. Élégie XX.

11 *Signa cum caelo*] Il n'y avoit rien de plus ordinaire que de jurer par le ciel & par les astres. *Virgil.*

je vous croirois ; ^a mais vous ne vous êtes pas plutôt parjurée, que vous en paroissez beaucoup plus belle, & que vous devenez ^b l'objet de tous les vœux & de tous les soins. Il vous est sans doute avantageux de violer les cendres de votre mere, de tromper le ciel, & les astres qui éclairent la terre pendant le silence de la nuit, de vous moquer même des Dieux immortels. Vénus ne fait qu'en rire : ^c les Nymphes en rient aussi-bien que le fier Cupidon qui aiguise toujours ses fleches étincelantes sur une pierre mouillée de sang. Ajoutez à cela que l'on vous élève partout de nouveaux amans, qu'il vous croit partout de nouveaux esclaves, & que les premiers qui vous avoient souvent menacée de vous quitter, à cause de vos parjures, vous suivent pourtant toujours. Les meres & les vieillards avarés vous appréhendent pour leurs enfans,

&

^a Mais dès que par vos sermens vous avez dévoué votre tête perfide.

^b La passion de tous nos jeunes gens.

^c Les Nymphes simples.

--- Cælum hoc & conscia sidera testor.

Il faut remarquer en passant l'épithete *taciturne* qu'Horace donne aux astres, au lieu de la donner à la nuit.

13 *Ridet hoc (inquam)*] Vénus, les Nymphes & Cupidon ne sont pas les seuls qui rient des parjures des amans : Jupiter s'en moque aussi-bien que les autres Dieux ; & Platon en donne même une raison fort jolie : car il fait dire par Protarchus dans le Philebe, que les amans qui se parjurent obtiennent facilement leur pardon des Dieux, parceque les plaisirs sont des enfans qui n'ont ni sens ni jugement, & qui par conséquent ne peuvent être punis de ne s'être par acquités de leur promesse.

14 *Simplices Nymphae*] Il appelle les Nymphes *simples*, ou parcequ'elles sont sans affectation, ou parcequ'elles ont l'humeur fort douce, qu'elles n'ont aucune malice, & qu'elles pardonnent fort volontiers. C'est dans ce dernier sens que Virgile les a appelées *faciles*.

15 *Semper ardentis acuens sagittas*] Horace enchante ici beaucoup sur la pensée d'Anacréon, qui dit dans l'Ode XLV. que lorsque Vulcain fait les traits de l'Amour, Vénus en trempe les pointes dans du miel, & que Cupidon les prend ensuite pour les tremper dans du fiel. *Ardentis sagittas, des fleches brulantes*, qui sortent de la forge. Il faut joindre le *semper* avec *acuens*.

Tom. I.

16 *Cote cruentâ*] Il y a ici beaucoup d'adresse, & Horace ne pouvoit représenter plus naturellement la cruauté de l'Amour, qu'en disant que, pour aiguïser ses fleches sur la pierre, ce petit Dieu, au lieu d'eau ou d'huile, se sert de sang. Cette image est très naturelle & très vive.

17 *Addo, quod pubes*] Les Interperthes n'ont pas vu la finesse de ce passage. Horace dit à Earine, que les jeunes enfans ne croissent que pour elle, &c. Outre que cela est fort galant, il y a un certain air de grandeur & de noblesse, comme si cette Earine étoit une Divinité à qui l'on se vouoit dès l'enfance, & dont on prit même l'habit & les couleurs ; car cela se pratiquoit parmi les Anciens, comme nous le pratiquons encore aujourd'hui.

19 *Dominæ*] Les Latins se servoient du mot *domina*, comme nous de celui de *maitresse*. Catulle :

Ad domum dominam voca.

Fais venir cette belle maitresse.

Ils appelloient aussi de même leurs femmes. Les Grecs ont employé leur *Νύμφη*, dans l'un & dans l'autre sens.

21 *Te suis matres metuunt juvenis*] Le vieux Interprete a fort bien vu que c'est une métaphore prise des jeunes taureaux. Cette remarque est nécessaire pour le dernier vers.

D d

24 Tt

*Te senes parci, misereque nuper
Virgines nupte, tua ne retardet
Aura maritos.*

22 *Te senes parci*] L'avarice est ordinaire aux vieillards, qui par cette raison sont toujours apellés *parci*, *parce*. Horace dit dans l'Art Poétique :

*Multi senem circumveniunt incommoda, vel quod
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti.*

La vieillesse est accompagnée de beaucoup d'incommodités. Par exemple elle cherche toujours à amasser, & elle n'ose se servir de ce qu'elle a.

23 *Tua ne retardet aura maritos*] Servius en citant ce passage explique *aura*, éclat, beauté. Quelques Interprètes ont suivi cette explication, & les au-

tres ont cru que c'étoit une métaphore prise de la navigation, lorsqu'un vent contraire arrête un vaisseau. Mais tout cela est fort éloigné de la pensée d'Horace, qui a ici en vue un taureau qui s'arrête pour sentir une génisse, & qui ouvre ses naseaux pour recevoir le vent qui lui porte cette odeur. Cette idée lui est venue du premier vers de ce quatrain :

Te suis matres metuunt juvenis.

Aura est donc ici odor, adrir, ces petits atomes que le vent détache & porte, &c. Virgile dans le troisième Liv. des Géorgiques :

Nonne

A D V A L G I U M.

O D E IX.

*NON semper imbres nubibus hifpidos
Manant in agros, aut mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque : nec Armeniis in oris,
Amice Valgi, fiat glacies iners*

Menses

IL n'est pas difficile de deviner en quel tems cette Ode fut faite : il paroît clairement par la fin que ce fut après le voyage qu'Auguste fit dans la petite Arménie, d'où il envoya Tibère dans la grande pour y établir Tigraue sur le trône. Cela arriva l'an de Rome 733. & l'Ode fut sans doute composée l'année suivante, Horace étant âgé de quarante-sept ans.

1 *Non semper imbres*] Ovide a commencé de la même manière l'Élégie IV. du Livre IV. de Ponto.

*Nulla dies adeo est australibus humida nimbis,
Non intermissis ut fluit imber aquis.*

Il n'y a point de jour où le ciel soit si chargé de nuages, que la pluie ne cesse pendant quelques momens.

Mais ce qu'Ovide renferme dans un seul jour, Horace le dit avec plus de vraisemblance d'un tems indéfini.

Hifpidus] Il ne faut pas joindre ce mot avec *nubibus*, car il seroit ridicule de dire, *agros hifpidos nubibus*, des champs herissés de nuages ; mais il faut faire ainsi la construction : *Imbres non semper manant nubibus in agros hifpidos*. Les pluies ne tombent pas toujours des nuages dans les champs herissés. *Hifpidus* signifie proprement herissé. Un savant Interprète a cru qu'Horace donne cette épithète aux champs, à cause des buissons, des arbres, & de toutes les plantes dont ils sont remplis, & qui sont comme leurs cheveux ; mais je m'étonne qu'il n'ait pas pris garde que si cela étoit, cette épithète pourroit être ordinaire ; or il n'y a personne qui, en décrivant une belle matinée d'été, voudrît dire que l'aurore commençoit à semer ses fleurs sur les campagnes herissées. Je fais bien qu'*hifpidus* signifie *herissé*, *δερσός*, *μεγαλόδερες*, *velu*, qui a de longs cheveux, & que l'on peignoit le Dieu Pan velu depuis la ceinture en bas, pour signi-

& les jeunes mariées meurent de peur^a que si leurs maris vous aperçoivent, il ne s'arrêtent auprès de vous.

^a Que votre odeur ne vous retienne leurs maris.

*Nonne vides ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantum notas odor attulit auras.*

Ne voyez-vous pas quel tremblement saisit les chevaux, si le vent a porté à leurs narines une odeur qui leur soit connue.

Horace tire donc cette expression du propre, & en fait une figure qui est belle dans sa langue; & il n'est pas le premier qui s'en soit servi. On la trouve plus noblement & plus parfaitement exprimée dans Jérémie II. 24. où Dieu dit, en parlant de son peuple: *Onager assuetus in solitudine: in desiderio animae suae attrahit ventum amoris sui.* C'est un âne sauvage, accou-

tumé dans les deserts. Dans l'impétueux desir, dont son ame est pressée, il attire le vent de son amour. On voit que le Prophète appelle *ventum*, ce qu'Horace dit *aura*: *ventum amoris sui*, le vent de ses amours, le vent, l'odeur de l'objet aimé. Pour traduire le passage dans le sens d'Horace, il auroit fallu traduire, *que si leurs maris vous sentent.* Mais comme cela donne une vilaine idée en notre langue, il a fallu nécessairement changer le tour. C'est par cette raison que j'ai mis, *si leurs maris vous aperçoivent.* * M. Bentlei a cru qu'on devoit lire *cura maritos*, & s'il est blâmable d'avoir imaginé cette correction, il mérite d'être loué de ne l'avoir pas mise dans le texte *

A VALGIUS.

ODE IX.

LES nuages ne versent pas toujours des pluies sur les champs herissés: les inconstantes tempêtes n'agitent pas toujours la mer Caspienne: l'Arménie n'est pas toujours couverte de glaces: les forêts du mont Gargan ne gémissent

hier la terre & ses fruits: τα κέρτα λεία τῆς γῆς μαρὴν αἰ τῆς αἰσῆς ἀποκρίται. Ses parties du bas velues signifient les parties de la terre & toutes les plantes qui sortent de son sein. Mais cela ne fait rien pour ce passage: Horace appelle les champs *herissés*, c'est-à-dire, *squalides*, laids, vilains, à cause des pluies & de l'hiver; & parcequ'alors les arbres & toutes les plantes sont dépouillés de leurs feuilles & de leurs fleurs.

² *Mare Caspium*] La mer Caspienne au-dessus de la Perse. Horace choisit cette mer, parcequ'elle est plus dangereuse que les autres. Pomponius Mela: *Mare Caspium omni atrox, fœvum, sine portibus, procellis undique expositum, ac bellis magis quàm cœtera refertum, & idcirco minus navigabile.* La mer Caspienne est toute farouche, cruelle, sans ports, exposée de tous côtés aux tempêtes, plus remplie de monstres que toutes les autres, & par cette même raison moins navigable.

³ *Vexat*] Le mot est beau. Le Glossaire l'a heureusement expliqué par *χουδίζω*. *Vexat, χουδίζω.* Tempêtes ciet, excite, élève des tempêtes. Pour bien expliquer ce *vexat* dans notre langue, il faudroit se servir du verbe *tourmenter*. Mais quoique l'on dise fort bien *une tourmente*, je ne fais si on dit *les tempêtes ne tourmentent pas toujours la mer.* Il seroit à souhaiter qu'on le pût dire; car le mot est fort noble & fort beau.

⁴ *Nec Armeniis in oris*] Il parle de l'Arménie plutôt que d'un autre pays, à cause des nouvelles conquêtes d'Auguste. L'Arménie est au deça & au delà de l'Euphrate.

⁵ *Valgi*] C'est le Poète Titus Valgius dont il parle dans la Satire X. du Livre I. & dont Tibulle a dit que personne n'avoit approché de plus près Homère.

*Menses per omnes: aut Aquilonibus
Quercetâ Gargani laborant,
Et foliis viduantur orni.*

Tu semper urges flebilibus modis

10 *Mysten ademtum: nec tibi vespero*

Surgente decedunt amores,

Nec rapidum fugiente solem.

At non ter ævo functus amabilem

Ploravit omnes Antilocbum senex

15 *Annos: nec impubem parentes*

Troïlon, aut Pbrygiæ sorores

Flevete semper. Desine mollium

Tandem querelarum, & potius nova

Cantemus Augusti tropæa

20 *Cæsaris, & rigidum Nipbaten,*

Medum.

Valgius, æterno propior non alter Homero.

Les anciens Interprètes lui donnent la qualité de Consulaire; mais je crois qu'ils l'ont confondu avec C. Valgius, qui fut nommé Consul en la place de Messala, l'an de Rome 741. & qui n'entra pourtant point en charge. Ce Caius Valgius étoit excellent Grammairien, fort grand Rhéteur, & grand Philicien: il dédia même un Livre de la nature des plantes à Auguste. Je crois qu'il avoit été disciple d'Apollodore de Pergame.

Glacies ineri] *Ineri* signifie proprement paresseux, fainéant; & il est opposé à *industrius*, qui signifie actif, laborieux. Horace donne cette épithète à la glace, *glacies ineri*, parceque la glace n'est qu'une eau sans mouvement.

7 *Gargani*] Le Gargan, montagne de la Pouille Daunienne, près de Siponto.

Laborant] Il y a une Remarque sur ce mot dans l'Ode IX. du Livre I. *flivæ laborantes*.

Viduantur] *Spoliantur*, sont dépouillés. On peut voir une Remarque sur le *viduus phætrâ* de l'Ode X. du Liv. I.

8 *Orni*] Ce mot est général pour tous les arbres des montagnes, *orcinoi*.

9 *Tu semper urges*] Le mot *urgere* est fort beau, pour dire s'attacher à quelque chose: *urgere flebilibus modis*, s'attacher à pleurer quelqu'un. Les Grecs diroient fort bien de la même manière, *δυναμις πένθω*.

Flebilibus modis] Il dit *flebilis modis*, des modes, des tons plaintifs, ce qu'il appelle *miserabiles elegos*, des élégies plaintives, dans l'Ode XXXIII. du Liv. I. & ce passage prouve que cette Ode est écrite au Poète Valgius, dont Servius & Philargyrius

citent les Elégies en deux ou trois endroits sur l'E-néide.

10 *Mysten ademtum*] *Myses* est un mot Grec qui signifie initié dans les mystères. Ici c'est le nom propre d'un jeune garçon, qui peut-être avoit été ainsi nommé, parcequ'il avoit été consacré à quelque Dieu & initié dans ses mystères, comme cela se pratiquoit quelquefois chez les Anciens. Les Interprètes veulent que ce fût le favori de Valgius; mais je suis persuadé que c'étoit son fils, & la suite même le confirme.

Nec tibi vespero] C'est une imitation de ce beau stichique de Clana dans la pièce intitulée *Smyrna*.

Te matutinus sentem conspexit Eous,
Et sentem vidit paulo post Hesperus idem.

L'étoile qui vous a vu pleurer le matin, a encore vu couler vos larmes le soir.

11 *Amores*] Les regrets qui partent d'une affection tendre que l'on avoit pour quelqu'un. Ce seul mot mis au propre peut bien avoir trompé ceux qui ont cru que ce *Mysten* étoit le favori de Valgius.

12 *Nec rapidum fugiente solem*] C'est-à-dire le matin. L'étoile de Venus au point du jour est appelée *Eous* & *Lucifer*, étoile du matin, & le soir elle change de nom, & on la nomme *Vesper*, *Noc-tifer*, l'étoile du soir. C'est pourquoi quelques Interprètes ont blâmé Horace de l'avoir nommée *Vesper*, pour le soir & pour le matin. Car ils ont fait de cette manière la construction de ce passage: *Amores non tibi decedunt surgente vespero, nec eodem vespera fugiente solem. Vous ne cessez vos regrets, ni lorsque le vesper se lève, ni lorsque le même vesper se couche.*

sent pas toujours sous l'effort des Aquilons, & les arbres ne sont pas toujours dépouillés de feuilles. Vous seul, mon cher Valgius, vous ne donnez point de treve à votre douleur. Toujours dans vos vers plaintifs vous vous attachez à pleurer la mort de votre Mystès, & vos regrets ne cessent ni lorsque l'étoile de Vénus se leve, ni lorsque la même étoile fuit le rapide lever du soleil. Le vieillard qui vécut trois âges, ne pleura pas toujours son aimable Antiloque: Hécube, Priam & les Princesses Phrygiennes ne pleurerent pas toujours le jeune Troïle. Finissez donc enfin ces plaintes trop efféminées. Chantons plutôt les nouveaux trophées d'Auguste, le Niphate couvert de neige, le fleuve Mede, qui n'est plus la frontiere de nos conquêtes, & qui devenu moins superbe, ne roule plus ses flots avec tant d'orgueil: chantons
 enfin

couche. Mais ces Interpretes se trompent assurément: Horace ne joint *vespero* qu'avec *surgente*; & dans l'autre il sous-entend *Eos*, *nec Eos rapidam fugiente solem*. Ou même il a sous-entendu *mutato nomine*, ayant changé de nom. Car Catulle appelle de même l'étoile du matin: *vesper mutato nomine*, l'étoile du soir qui a changé de nom.

Nocte latent fures, quos idem sepe revertens, Vespero, mutato, comprehendis, nomine, eosdem.

Les voleurs se cachent pendant la nuit, & souvent l'étoile du soir qui a changé de nom, les surprend le matin.

13 *At non ter avo sanctus*] Nestor qui vécut trois âges entiers, c'est-à-dire, quatre-vingt-dix ans, & non pas trois cents, comme quelques Anciens l'ont prétendu.

14 *Antilochum*] Le fils de Nestor. Il fut tué en défendant son pere. Tous les exemples qu'Horace allègue ici à Valgius, sont de peres qui pleurent leurs enfans: Nestor qui pleure Antiloque; Priam & Hécube, qui pleurent Troïle. Et cela fait assez voir que ce Mystès étoit le propre fils de Valgius: autrement Horace auroit fait une faute qui ne pourroit jamais être excusée. Car il est inutile de dire, que c'est une comparaison du plus au moins; outre que cette comparaison n'est pas assez amenée, Horace étoit trop judicieux pour mêler en aucune façon les plaintes qu'un pere fait de la mort de son fils, avec celles qu'un amant fait de la mort de son favori.

16 *Troïlon*] Fils de Priam. Il fut tué par Achille. Horace l'appelle *impubes*, & Virgile *puer*, parcequ'il étoit fort jeune.

Phrygia sorores] Les sœurs de Troïle, Créüse, Laodice, Polyxene, Cassandre.

17 *Desine mollium tandem querelarum*] C'est une imitation des Grecs, qui disent, *ἀπαρτευσθε*, *desine contentiones*, en sous-entendant la préposition *ἐν*, qui régit le genitif. Les Latins ont même quelquefois exprimé cette préposition, & l'ont construite avec le même cas, comme Sanctius l'a fort bien remarqué. Il en a même rapporté des exemples.

Mollium querelarum] Des plaintes molles, c'est-à-dire efféminées, qui ne sont pas dignes d'un homme de cœur.

18 *Et potius nova*] Ceci est admirablement bien tourné: il est juste que l'affliction d'un particulier cede à la joie publique.

Nova Augusti tropæa] De ce qu'il avoit repris l'Arménie sur les Parthes, & retiré les enseignes que ces peuples avoient enlevées à Crassus & à Antoine. Car c'est à ce passage que l'on doit rapporter ces paroles de Suétone: *Parthi quoque & Armeniam vindicanti facile cesserunt, & signa militaria, quæ Marco Crasso & Antonio ademurant, reposcenti reddiderunt.* Les Parthes lui quitterent sans peine l'Arménie, & lui rendirent les enseignes qu'ils avoient enlevées à Crassus & à Antoine.

20 *Et rigidum Niphaten*] On veut qu'il y ait eu dans la grande Arménie une montagne & une rivière de ce nom. Mais Strabon ne parle que de la montagne, qu'il place au-dessus de Nisibis & de Tigranocerte. Il dit même que c'est une partie du mont *Mafius*, & que le Tigre a là sa source. Horace l'appelle *rigidum*, *froid*; parcequ'il y est couvert de neiges, qui lui ont même donné le nom de *Niphate*, c'est-à-dire, *neigeux*. Virgile dit dans le III. Livre
 D d 3 des

Medumque flumen gentibus additum

Victis, minores volvere vortices :

Interque præscriptum Gelonos

Exiguus equitare campis.

A D

des Géorgiques, v. 30. en parlant de cette victoire d'Auguste :

*Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Nipbatem,
Fidentemque fugâ Parthum, versisque sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa.*

J'y ajouterai les villes qu'il a soumises en Asie, les peuples qu'il a vaincus, ceux du mont Niphate & les Parthes qui s'assurent sur leurs flèches qu'ils lancent en fuyant, & les deux victoires qu'il a remportées lui-même sur deux ennemis fort éloignés l'un de l'autre.

21 *Medumque flumen*] Plutarque a écrit dans son petit Traité des fleuves, que l'Euphrate avoit été appelé *Medus*. C'est donc peut-être de ce même fleuve qu'il faut entendre ce passage d'Horace : car Virgile, qui ne s'est pas contenté de parler une seule fois de cette particularité, a dit de même à la fin du VIII. Livre.

*Hic Lologas, Carasque sagittiferasque Gelonos
Finxerat. Euphrates ibat jam mollior undis.*

NOTES SUR L'ODE IX. LIV. II.

LE P. Sanadon s'accorde avec M. Dacier, & sur la date, & sur le sujet de cette pièce.

1 *Hispido*] Comme il dit dans l'Ode suivante, *infirmis hyemis*, & dans les Satires,

... rufus frigore pagus.

5 *Stat glacies inter mensis per omnes*] Le P. S. est choqué de ces consonances. Je répéterai à peu près ce que j'ai dit dans les Notes sur les v. 5. & 6. de l'Ode XII. du Liv. I. C'est encore ici une image. Rien ne dépeint mieux la longueur de l'hiver d'Arménie

Il y avoit représenté les Lalages, les Caris, & les Gelons bons archers. On y voyoit l'Euphrate qui couloit avec moins d'orgueil.

Par ce fleuve Mede on peut pourtant entendre un fleuve de ce nom, qui prend sa source dans le pays des Medes, & va se jeter dans l'Araxe, près de Persépolis. Strab. Livre XV.

22 *Minores volvere vortices*] Cette idée est belle, comme si les victoires d'Auguste avoient rabatu l'orgueil de ce fleuve. Il a été assez parlé ailleurs du bel usage de cette figure, qui donne du sentiment aux choses inanimées.

23 *Intraque præscriptum Gelonos*] Quoique Virgile mette les Gelons au nombre des peuples vaincus par Auguste, il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre, & croire qu'Auguste ait véritablement combattu contre ces peuples. Par les Gelons il faut entendre les Scythes qui faisoient des incursions dans l'Arménie. Auguste leur marqua des bornes qu'il leur défendit de passer.

24 *Equitare*] Parceque les forces de ces peuples du Nord consistoient en cavalerie, comme celles des Tartares.

que la lenteur affectée de ces mots, *stat glacies inter mensis per omnes*, jointe aux consonances de *glacies inter mensis omnes*, qu'on ne peut bien prononcer qu'avec un certain baillement ennuyeux. Voyez ce que M. Dacier a remarqué sur le 1. v. de l'Ode II. du Liv. I. où, pour exemple d'un dégoût dépeint par l'expression, il rapporte ce passage de Terence, *tandem quotidianarum harum formarum*, qui vient ici à merveille pour justifier ce que je dis. J'ajoute par occasion, que *stat* confirme le sens que j'ai donné à *stat*, Ode IX. Liv. I. v. 1.

17 *Defne mollium querelarum*] M. Dacier regarde

enfin les Gelons, qui n'osent plus entreprendre de passer les étroites bornes qui leur ont été prescrites.

ce tour comme un hellénisme ; mais le P. S. dit que c'est une ellipse, & qu'il faut sous-entendre *rem*, ou *negotium* ; & il me paroît qu'il a raison, car *definere* est aussi actif. Cicer. *definere artem*.

Et *potius nova &c.*] Le voyage qu'Auguste faisoit alors en Orient, lui étoit plus glorieux que ses plus brillantes campagnes. Ce Prince non seulement fit respecter le nom Romain jusqu'au fond de l'Asie & de l'Afrique, en imposant des conditions de paix aux Indiens & aux Ethiopiens, qui vinrent le trouver à Samos : non seulement il assura le repos de l'Empire, en établissant en Sicile, en Grece, dans l'Asie mineure, en Syrie, & dans les isles de la mer Egée un gouvernement stable & uniforme, & en disposant des États de la Comagene, de l'Arménie, de la Cilicie & de l'Arabie en faveur de Princes attachés aux intérêts de la République ; mais, ce que les Romains avoient le plus à cœur, il humilia l'insolence des Parthes.

19 *Augusti trophæa*] Ceux qui écrivent *trophæum*, dit le P. S. s'éloignent de l'étymologie, des anciens monumens, & de l'usage des plus habiles Grammairiens. *Trophæum*, pour *tropæum*, n'est pas plus supportable que *trophæi*, pour *tropæi*. C'est tomber dans le ridicule de cet Arrius dont Catulle se moque en ces vers :

*Commoda dierbat, si quando commoda velles
Dicere, & infidias Arrius, infidias, &c.*

20 *Niphaten*] Le P. S. remarque ici que M. Dacier s'est trompé, quand il a cru qu'il n'y avoit point de fleuve qui portât ce nom, & il allègue l'autorité de Lucain & de Juvénal, dont le premier dit, que les Arméniens occupent les rives du Niphate qui roule des pierres :

Armeniasque tenens volventem saxa Niphaten.

Et le second parle de ses débordemens en ces termes :

*Rumores illa recentes
Excipit ad portas, quosdam facit : issa Niphaten
In populos, magnæque illic cuncta arva tenera
Diluvio.*

Horace appelle le Niphate *rigidum*, c'est-à-dire froid, continue le P. S. comme Martial l'a dit du Xalon, fleuve d'Espagne :

Municipem rigidi quis te, Marcella, Saloni.

Rien n'empêche donc, ajoute ce Pere, que l'on ne prenne le Niphate pour un fleuve. Mais ce qui prouve évidemment qu'Horace l'a pris dans ce sens, c'est qu'il le joint avec le fleuve des Medes, & qu'il dit également de ces deux fleuves, qu'ils ne roulent plus leurs flots avec tant d'orgueil, depuis les nouveaux exploits d'Auguste. *Cantemus Niphaten Medumque flumen minores volvere vortices.* Les Géographes sont en peine de trouver une rivière de ce nom en Arménie. Je crois, conclut le P. S. que c'est le Tigre, qui parcequ'il tire ses eaux du mont Niphate, en a pris quelquefois le nom vers sa source, avant que d'entrer dans la Mesopotamie ; & ce qui confirme ma conjecture, c'est que le Tigre est sujet aux débordemens que Juvénal attribue au Niphate.

21 *Medum flumen*] Comme le fleuve *Medus*, dont parle Strabon, qui venoit de la Médie, & qui tomboit dans l'Araxe, paroît au P. S. trop éloigné & trop petit pour pouvoir convenir aux paroles du Poëte, il croit qu'il faut plutôt entendre ici l'Euphrate. Par le fleuve des Medes, dit le P. S. Horace entend les Parthes, comme il a voulu marquer les Arméniens par le Niphate : & comme le Niphate est le Tigre, le fleuve des Medes est l'Euphrate. Ce dernier fleuve séparoit les deux Empires des Parthes & des Romains ; & il paroît par Plutarque qu'Horace en l'appellant *Medus*, n'a fait que rappeler son premier nom. *Euphrates dictus est primum Medus.*

AD LICINIUM.

ODE X.

RECTIUS vivēs, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procellas
Cantus borrescis, nimium premendo
Littus iniquum.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleto
Sordibus testis, caret invidenda
Sobrius aula.

Sapius ventis agitur ingens
Pinus: & celsa graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos

IL est impossible de connoître le véritable sujet de cette Ode, & en quel tems elle fut faite; si l'on n'éclaircit auparavant quel est ce Licinius, à qui elle est adressée. Les plus anciens Interpretes sont tous d'accord, que c'est le Préteur M. Licinius Crassus, qui favorisoit le parti du jeune Pompée & d'Antoine contre Auguste, dans l'esperance que par leur apui il monteroit au Consulat après sa Préture. Cruquius ajoute que ce dessein ne lui ayant pas réussi, il en fut si affligé, qu'il eut besoin de la consolation de ses amis, & que sur cela Horace lui adresse cette Ode. Si cela est vrai, il faut qu'elle ait été faite peu de tems après la bataille de Philippes: ce qui est contre toute sorte d'apparence. Mais je ne m'arrêterai point à refuter ce sentiment. Il suffit de dire qu'il est contraire au titre que les meilleurs manuscrits donnent à cette Ode.

AD LICINIUM MURENAM.

OPTIMUM ESSE MEDIUM
VITÆ STATUM.

Il paroît par-là que ce Licinius est Licinius Varro Murena, frere de Proculus & de Terentia, femme de Mécenas, & le même qui conjura contre Auguste avec Fannius Cépio, l'an de Rome 731. On pourroit croire même que cette Ode fut faite après la conjuration, & lorsque ses amis sollicitoient pour lui. Mais il y a plus d'apparence qu'elle fut faite avant son engagement dans cette conspiration, c'est-à-dire, après que ses biens furent confisqués; parcequ'il avoit porté les armes contre Auguste. Horace qui connoissoit son hu-

meur ambitieuse & impatiente, vouloit par cette Ode lui faire éviter les malheurs où il tomba depuis, pour n'avoir pas voulu suivre ses conseils. Si l'on s'en tient à la première opinion, Horace étoit âgé de quarante-quatre ans lorsqu'il composa cette Ode; & si l'on s'attache à la dernière, qui me paroît plus vraisemblable, il avoit quelques années de moins.

I Neque altum semper urgendo, neque dum] On n'a jamais bien expliqué cette Ode, parcequ'on ne s'est point appliqué à faire voir la conformité qu'ont les paroles d'Horace avec l'état où Licinius Murena étoit alors, & c'est ce qu'il falloit faire nécessairement. Licinius venoit de perdre tout son bien qui avoit été confisqué. Son frere Proculus tâchoit de lui rendre cette perte supportable, en partageant avec lui toute sa fortune. S'il se fût donc contenté de cette médiocrité, il ne se seroit pas trouvé malheureux. Horace travaille à lui inspirer ces sentimens; & pour cet effet il veut le guerir de l'ambition & du desespoir, qui furent depuis les deux écueils où il se perdit. Il se sert d'une comparaison très familière; & par l'exemple de ceux qui voyagent sur mer, il lui fait un tableau assez touchant de ces deux extrémités. Par ceux qui veulent toujours aller en pleine mer, il représente admirablement les ambitieux, qui ne se croient jamais assez élevés dans le monde; & par ceux qui sur une apparence de tempête, saisis de frayeur, cotoient toujours le rivage, & se perdent par trop de précaution, il dépeint fort bien ceux à qui la moindre disgrâce ôte le jugement, & qui dans le desespoir prennent des résolutions très dangereuses. On aura de la peine à donner un beau sens à ces quatre vers, si l'on prend un autre tour.

Altum]

A L I C I N I U S .

O D E X .

LICINIUS, vous vivrez avec plus de tranquillité, si vous n'allez pas toujours en pleine mer, & si, lorsque vous appréhendez sagement la tempête, vous n'approchez point trop près du rivage, qui est toujours dangereux. Ceux qui aiment la médiocrité, plus précieuse que l'or, comme ils ne se logent point dans une méchante petite maison, ils n'ont garde aussi de se loger dans un palais qui attire l'envie. Le pins les plus élevés sont aussi les plus batus des vents; la chute des plus hautes tours est la plus grande

Alum] Ce mot se dit également du haut & du fond; parceque ce qui est profond est aussi élevé, & que ce qui est élevé est aussi profond. C'est pourquoi les Anciens ont dit *profund*, pour *sublime*; mais ce qui est encore plus extraordinaire, ils ont dit *fastigium*, sommet, pour *profondeur*. Virgile, Géorg. II. 288.

Forſitan & ſcribibus quæ ſint ſuſtigia quaras.

Peut-être demanderez-vous quelle profondeur doit avoir les ſoſſes.

2 Semper] Il ne faut pas entendre ce mot d'un tems continu; comme ſi Horace diſoit, qu'il eſt bon de faire quelquefois ce qu'il condamne, & de ne ſuivre pas ſon conſeil: car cela eſt faux. Mais il faut le joindre avec *urgendo*, *ſemper urgendo*, & l'entendre d'une action continuée; que plus on approche, plus on veut approcher; plus on avance, plus on veut avancer encore, &c. Cette diſtinction eſt néceſſaire.

Urgendo] Il paroît par ces quatre vers que *premere* & *urgere* ſont ſynonymes: preſſer en avançant toujours, &c.

4 Littus iniquum] *Iniquum* ne ſignifie ici qu'*inégal*, & il donne cette épithète au rivage, à cauſe des écueils & des rochers qui le rendent inégal & raboteux, ſi je me puis ſervir de ce terme, & qui ſont que les naufrages y ſont plus fréquens qu'en pleine mer. Dans les inſcriptions, on trouve *iniquitas locorum*, l'inégalité des lieux.

5 Auream quiſquid] Si Licinius avoit eu de la modération, la bonté de Proculus l'avoit mis en état de vivre dans cette médiocrité, qu'Horace appelle *auream*, d'or; parceque c'eſt la condition la plus deſira-

ble & la plus heureuſe. Ariſtote dans le IV. Liv. de la République: *δ μέτρός πλάτυσθαι*. La condition médiocre eſt la plus heureuſe.

6 Tutus caret obſoleti] Horace dit *tutus caret*, il eſt à couvert, & *ſobrius caret*, il eſt trop ſage pour logger, &c. Ma traduction le fait entendre. Peut-être auſſi qu'il ſépare ce *tutus* & ce *ſobrius* de leur verbe, pour les attacher à la perſonne, à celui qui aime la médiocrité, qui eſt toujours accompagnée de la ſureté & de la tempérance: & c'eſt à quoi il faut prendre garde. Horace dit donc que celui qui aime la médiocrité, vit toujours dans la ſureté, & fait profeſſion de la tempérance. Par la première raiſon il eſt à couvert de logger dans une méchante maiſon; & par la ſeconde, il s'empêche de logger dans un palais qui lui attire l'envie.

7 Invidendū] Elevée, magnifique, & par conféquent ſujette à l'envie, comme il a dit dans l'Ode I. du Livre III. *Invidendi poſtes*. Lucrece, V. 1130. a fort bien expliqué cela:

*Invidia quoniam ſeu fulmine, ſumma vaporant
Plerumque, & quæ ſunt aliis magis edita cumque.*

Toutes les choſes élevées & celles qui ſont au-deſſus des autres, ſont ſujettes à l'envie auſſi-bien qu'aux foudres.

8 Aulā] Proprement la cour des grandes maiſons, & de-là ce mot eſt pris pour la maiſon même.

11 Feriuntque ſummos fulmina montes] C'eſt ce qui avoit fait dire par Mécénas que l'élevation ſeule attire la foudre par ſa hauteur. Son expreſſion eſt noble: *Ipfæ altitudo attonat ſumma*. C'étoit dans ſon

Pro-

Fulmina montes.

*Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene preparatum*

15

Pectus : informes byemes reducit

Jupiter, idem

Summovet : non, si malè nunc, & olim.

Sic erit : quondam citharà tacentem

Suscitat Musam, neque semper arcam

20

Tendit Apollo.

Rebus angustiis animosus, atque

Fortis appare : sapienter idem

Contrabes vento minium secundo

Turgida vela.

AD

Prométhée. * St. Jerome a cité ce passage en trois endroits de ses ouvrages & toujours avec le mot *fulgura*, au lieu de *fulmina*, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué. Mais St. Jerome pouvoit avoir été de mémoire. *Fulmina* me paroît meilleur.

13 *Sperat infestis*] Licinius auroit pu répondre que l'état où il se trouvoit étoit fort éloigné de cette médiocrité : & c'est ce qu'Horace prévient en lui disant, qu'un cœur ferme & préparé à toute sorte d'événement, a de l'espérance dans la mauvaise fortune, &c.

Metuit secundis] Parceque les grandes fortunes sont sujettes à des revers fâcheux. C'est pourquoi les Anciens avoient accoutumé d'apaiser les Dieux par des sacrifices, lorsqu'il leur étoit arrivé quelque grand bonheur. Si Licinius avoit craint dans sa prospérité, il se seroit épargné tous les malheurs qui lui arrivoient.

15 *Informes byemes*] Cette épithète *informes* est fort belle & fort hardie. Je crois qu'Horace est le premier qui s'en soit servi.

16 *Jupiter*] Par Jupiter & par Apollon il désigne Auguste, & il veut faire espérer à Licinius que ce Prince lui accordera son pardon, & le rétablira dans ses biens.

17 *Non si malè nunc, & olim*] Ceux qui ont cru

que cette Ode est adressée à Licinius Crassus, prennent Horace pour un Prophète. Car Licinius fut Consul peu de tems après avec Auguste, l'an de Rome 723. Mais, comme j'ai déjà dit, ce sentiment n'est pas soutenable, & l'Ode seroit puerile.

18 *Quondam citharà tacentem*] Horace donne ici une image agréable d'Apollon, qui avec sa lire réveille les Muses, & se met à leur tête. * M. Bentlei a lu *citharà tacentem*, prétendant qu'Horace a dit *Musam citharè*. Quelle critique !

19 *Neque semper arcum tendit Apollo*] Les Anciens imputoient à Apollon la cause de tous les maux, comme de la peste, de la famine, &c. C'est pourquoi ils s'adressoient à lui dans les himnes séculaires, pour le prier de remettre ses fleches dans son carquois, & de s'apaiser :

Condito mitis placidusque telo.

Homere dit que les fleches de ce Dieu porteroient la peste dans le camp des Grecs. La raison en est assez évidente. Ainsi quand Horace dit qu'Apollon ne tend pas toujours son arc, il entend qu'Apollon ne fait pas toujours du mal aux hommes. Et sur cela je ne puis m'empêcher d'avertir du mauvais usage que



grande & la plus terrible, & les sommets des montagnes sont toujours les plus exposés aux foudres. Un coeur préparé à toute sorte d'événemens, ne perd jamais l'esperance dans la mauvaise fortune, & il conserve toujours de la crainte dans la bonne. Jupiter nous donne des hivers affreux, & il les fait cesser lui-même; si nous sommes malheureux aujourd'hui, nous ne le serons pas demain. Apollon reprend quelquefois sa lyre, il réveille les Muses, & il ne tend pas toujours son arc. Témoinnez donc du courage & de la force dans l'adversité, & lorsque les vents vous seront trop favorables, ayez la prudence de ne leur pas abandonner vos voiles.

A

beaucoup de gens font de ces vers, quand pour dire, que l'esprit ne doit pas être toujours tendu, & qu'il lui faut donner du relâche, ils citent

— neque semper arcum
Tendit Apollo.

Apollon ne tend pas toujours son arc.

Cette application est vicieuse, & ne peut que faire rire ceux qui l'entendent, & qui savent en quel sens Horace a servi de ce mot.

21 *Animosus atque fortis*] Horace a eu raison de joindre *animosus* & *fortis*. Le premier marque seule-

ment la disposition de l'ame; & l'autre marque les effets de cette disposition, les actions qui naissent de cette disposition. L'un est la cause, & l'autre l'effet. *Animosus* est proprement *dupondus*, qui ne craint rien, & *fortis* est *aspès*, qui souffre tout avec patience. Ce passage meritoit bien d'être expliqué.

22 *Sapienter idem contrabes*] Il finit ainsi pour lui donner quelque esperance.

23 *Contrabes*] Il ne faut rien changer à ce mot. Le *contine* de Canterus est insupportable: car on dit fort bien *contrabere vela*. Mais on n'a jamais pu dire *contindre vela*. Ovid. Trist. III. Eleg. IV. 32.

Propositiue memor contrabi vela tui.

NOTES SUR L'ODE X. LIV. II.

LE P. Sanadon convient encore ici avec M. Dacier sur le sujet & sur la date de cette Ode.

9 *Sapius*] Le P. S. a mis *sevidus*; correction qui se trouve dans une édition de 1701. & que M. Cuningham a proposée. Elle est nécessaire pour mettre de la justesse dans la pensée, *sevidus* répondant à *graviores casu*.

10 *Et celsa*] Le P. S. lit *excessa* après M. Bentlei. Le vers en est plus beau, & la pensée a plus de force.

18 *Citharâ*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei, & a mis *cithara*. *Musa cithara*, dit-il, est pour *cithara*, comme le Poëte a dit ailleurs *Musa tragædia*, pour *tragædia*. *Cithara tacentem musam suscitare*, ajoute-t-il, est une expression poétique & ingénieuse, pour dire monter une lyre, l'accorder, en jouer. Lucrèce avoit dit de même: *Musa a meile mobilis digitis expersesacta figurant per chordas organici*.



A D Q. HIRPINUM.

O D E XI.

Q U I D bellicosus Cantaber & Scythes,

Hirpine Quincti, cogitet, Adria

Divisus objecto, remissas

Querere: nec trepides in usum

Poscentis ævi pauca: fugit retro

Levis juvenas, & decor arida

Pellente lascivos amores

Canitie, facilemque somnum:

Non semper idem floribus es bonos

Vernis, neque uno Luna rubens nitet

Vultu: quid æternis minorem

Consiliis animum fatigas?

Cur

HORACE étoit déjà vieux lorsqu'il fit cette Ode, comme le quinzième vers le prouve manifestement. Nous allons voir dans les Remarques, en quel tems & pour quelle occasion il peut l'avoir composée.

1 *Quid bellicosus Cantaber, & Scythes*] Il n'y a point d'apparence que cette Ode ait été composée, lorsqu'Auguste alla faire la guerre en Espagne; car Horace n'avoit alors que quarante ans, & les peuples, qu'il appelle ici *Scythes*, ne remuoient point encore. Elle pourroit peut-être avoir été faite lorsque les Cantabres se révolterent, & qu'ils furent entièrement assujettis par Agrippa, l'an de Rome 734. & le quarante-sixième de l'âge d'Horace. Mais je trouve encore à cela la même difficulté: les Dalmates, les Daces, les peuples de l'Illyrie, ni ceux de la Pannonie, ne songeoient point encore alors à se soulever. Il est donc fort vraisemblable qu'Horace fit cette Ode sur les premières nouvelles de la révolte de ces peuples, qui firent appréhender aux Romains que les Cantabres ne prissent cette occasion de se rendre libres. Horace pouvoit avoir cinquante-un, ou cinquante-deux ans.

Et Scythes Adria divisus objecto] Il a été remarqué ailleurs que les Anciens apelloient *Scythes* tous les peuples du Septentrion, & l'on voit clairement dans ce passage qu'Horace donne ce nom aux peuples que la mer Adriatique sépare de l'Italie. C'est-à-dire, que par les *Scythes* il entend les peuples de l'Illyrie, de la Dalmatie & de la Pannonie, les Daces, &c. que

Suétone comprend généralement sous le nom d'*Illyrie*.

2 *Hirpine Quincti*] C'est le même Hirpinus Quinctius à qui il adresse l'Épître XVI. du Livre I. Il y avoit à Rome beaucoup de familles de Quinctiens. Cet Hirpinus est inconnu d'ailleurs: c'est pourquoi quelques Interprètes ont cru qu'Horace avoit écrit *Crispine Quincti*, & que c'est ce Quinctius Crispinus qui fut Consul avec Cl. Drusus Neron, l'an de Rome 744. Horace étant âgé de cinquante-sept ans. Cela s'accorde assez avec les circonstances dont j'ai déjà parlé: car la même année Tibère dompta pour la troisième fois les Pannoniens & les Dalmates. Mais cela est contraire à tous les manuscrits qui ont *Hirpine*, &c.

4 *Nec trepides in usum*] Il semble que ce Quinctius avoit des intérêts particuliers qui lui faisoient appréhender les suites de cette guerre. Il craignoit sans doute de faire de grandes pertes, si ces Barbares faisoient une descente en Italie, & cette crainte n'étoit pas trop mal fondée: car Velleius en parlant de cette guerre, dit: *Subinde bellum Pannonicum, quod incitatum ab Agrippa, Marco Vinicio ævo tuo Consule, magnum atroxque & perquam vicinum imminabat Italiae, per Neronem gestum est.* Dans ce même tems-là Tibère eut ordre d'aller continuer la guerre contre les Pannoniens, cette guerre terrible & sanglante, qui avoit été commencée par Agrippa, sous le Consulat de Marcus Vinicius votre aïeul, & qui menaçoit l'Italie d'une prochaine désolation.

Trepides] *Trepidare* ne signifie pas ici *timere*, craindre,

A Q. HIRPINUS.

O D E XI.

HIRPINUS, cessez de vous informer avec tant de soin des desseins du belliqueux Cantabre, & du Scythe, que la mer Adriatique sépare de l'Italie, & ne vous tourmentez pas si fort pour les besoins de cette vie, qui se contente de peu. La fleur & la grace de la jeunesse s'enfuient : la vieillesse vient prendre leur place, & chasser les Amours enjoués, & la facilité du sommeil. Les fleurs du printems n'ont pas toujours la même beauté, & la Lune ne paroît pas toujours la même; elle ne conserve pas toujours le même éclat. Pourquoi donc accablez-vous toujours votre esprit de soins & de

dre, comme les Interprètes l'ont cru; mais se tourmenter, se donner divers mouvemens, avec beaucoup d'inquiétude & de trouble.

5 *Fugit retro levis juvenitas*] Il paroît par le quinzième vers que Quinctius & Horace avoient déjà les cheveux blancs. Il ne peut donc pas dire que leur jeunesse s'enfuit. Cela seroit entièrement ridicule. Aussi ne faut-il pas l'entendre de cette manière. C'est une reflexion générale qui est née de ce qu'il vient de dire,

*----- nec trepidas in usum
Poscentis ævi pauca.*

Ne vous mettez point en peine pour les besoins de cette vie qui se contente de peu de chose.

Il rend une raison de ce précepte, & il tire cette raison de la brièveté de la vie, &c.

Retro] Ce mot sert beaucoup à marquer la vitesse avec laquelle la jeunesse s'enfuit.

6 *Levis*] Les anciens Interprètes ont expliqué ce *levis*, *velox*, *léger*, *vite*. Et ainsi ils font la première syllabe brève; mais il faut qu'elle soit longue. *Levis* est donc ici pour *uni*, *poli*, & il vient de *λεῖον*.

Arida canitie] Il appelle la vieillesse *sèche*, parce qu'elle est causée par le défaut de l'humide radical.

8 *Facilemque senium*] Car les jeunes gens dorment avec plus de *facilité* que les vieillards.

9 *Honus*] *Beauté; bonesses, beau.*

10 *Neque una Luna rubens*] Il devoit paroître étrange qu'Horace donne ici à la Lune l'épithète de *rubens*, rouge, puisque cette rougeur de la Lune est une marque certaine de vent. Virgile, Géorg. I. 431.

----- vento semper rubet aurea Phœbe.

La belle Lune est toujours rouge, lorsqu'il doit y avoir du vent.

Mais *rubens* ne doit pas être pris en ce sens-là : il est simplement pour *aurea*, belle, pleine d'éclat; & Horace s'est servi de ce mot, parce que *rubens color* étoit la couleur des Dieux. C'est pourquoi ceux qui triomphoient, se peignoient ordinairement le visage avec du vermillon, & il y avoit au Capitole une statue de Jupiter assis sur un char tout rouge attelé à quatre chevaux.

11 *Quid æternis*] Comme s'il disoit, puisque la jeunesse passe si vite, & que dans la nature il n'y a rien qui demeure longtems dans le même état, pourquoi dans votre vieillesse ne donnez-vous point quelque relâche à votre esprit : pourquoi l'accablez-vous de soins & de desseins infinis ? Les Interprètes qui croient que par *æternis consiliis* il faut entendre les conseils de Dieu, parcequ'ils sont éternels, n'entrent point dans la pensée d'Horace, qui veut dire simplement à Hirpinus, que son esprit n'est pas capable de résister toujours à tant de nouveaux soins, & à tant de pensées différentes dont il l'accable incessamment. C'est le véritable sens.

E e 3

Cur non sub aliâ vel platano, vel bac
Pinnu jacentes sic tamerè, & rosâ
Canos odorati capillos,

Dum licet, Affridaque nardo,
Potamus uncti? dissipat Euius

Curas edaces: quis puer ocnus
Restinguet ardentis Falerni

Pocula prætervunte lymphâ?

Quis devium scortum eliciet domo

Lyden? eburnâ, dic age, cum lyrâ

Mais

14. Sic tamerè] Il suffisoit de mettre *sic* ou *tamerè*; car l'un vaut l'autre. Mais Horace les joint, pour marquer une plus grande securité, un plus grand repos. *Rosâ* On peut entendre ou des couronnes de roses, ou des essences, dans la composition desquelles on faisoit entrer cette fleur.

15. Canos odorati capillos] C'est une phrase Greque, pour dire *habentes capillos odoratos rosâ*. Et je ne comprens pas la delicatessè d'un Interprete qui veut qu'*odoratus* passif vienne du mot *odor*, & qu'il ne soit pas le participe du verbe *odoror*, parceque c'est un verbe deponent, qui n'a qu'une signification active. Il pouvoit se souvenir que les verbes, que les Grammairiens ont appellé *deponents*, étoient autrefois communs, & qu'ils avoient la signification active & passive. De-là vient que l'on trouve dans les Anciens, *modulari, ulcisci, dominari*, & beaucoup d'autres pris passivement. La raison même qui les a fait appeller *deponents*, prouve qu'ils étoient auparavant actifs & passifs: car on ne leur a donné ce nom que lorsqu'on leur a fait perdre une de leurs significations, & qu'on les a assujettis à être toujours actifs. *Deponens* ne signifie que *quittant, abandonnant*. *Deponens, quod deponit*, &c.

Canus] Comme les Interpretes n'ont connu ni le véritable sujet de cette Ode, ni en quel tems elle fut faite, il ne faut pas s'étonner s'ils se donnent inutilement la torture pour se tirer de cet endroit; car ils ont eu assez de pénétration pour voir qu'Horace seroit ridicule de parler ici de cheveux blancs, après avoir parlé un peu auparavant de la fleur de la jeunesse. Il y en a un surtout que cette contradiction a jeté dans un embarras tout-à-fait plaisant, jusqu'à lui faire croire qu'ici *canos* étoit mis pour *lucens, splendens, brillans, luisans*, à cause des essences. Ou même qu'Horace appelloit ses cheveux blancs, à cause qu'ils étoient peut-être couronnés de roses blanches. Cet exemple seul peut faire voir la nécessité & l'utilité des argumens que je mets à la tête de mes Remar-

ques. Car on se trompe, si on prétend entendre Horace, lorsque l'on entend passablement tous les mots dont il s'est servi. J'oserai dire, que l'on n'en est gueres plus avancé. Il ne suffit pas même de savoir sur quel sujet il a écrit, il faut encore savoir en quel tems, & c'est ce que je tâche d'éclaircir le plus exactement qu'il m'est possible.

16. Dum licet] Les Interpretes n'ont pas manqué d'expliquer ce *dum licet*, pendant que nous sommes jeunes. Mais après ce que je viens de dire, il n'y a personne qui ne voye que cette explication est ridicule. *Dum licet*, pendant que nous le pouvons encore, & qu'il nous reste quelques momens à vivre.

Affridaque nardo] *Nardus* est proprement une plante qui croît dans les Indes. Sa racine est grosse, mais courte & noire; ses feuilles petites & épaisses, & qui finissent par le bout en petites pointes qui sont comme des épics. C'est pourquoy les Anciens en parlant du nard, ont dit également *spica, & folium, épi, feuille*. On trouve même dans leurs écrits *unguentum spicatum, & foliatum*, pour *unguentum nardi*. Ici par *nardus* Horace entend l'huile, l'essence que l'on tiroit de ce nard. C'étoit une composition très précieuse & d'une odeur très agréable. Il l'appelle *Affridam*, parceque les Marchands de l'Europe l'achetoient en Syrie. Il a dit de même de la feuille de bette, *malobathrum Syrium*, dans l'Ode VII. Voyez là les Remarques. Ceux qui ont cru qu'Horace entend une espèce de nard qui croissoit en Cilicie au voisinage de la Syrie, n'ont pas pris garde que c'étoit un nard sauvage, qui n'entroit point du tout dans la composition de ces parfums & de ces odeurs exquis. Ils ne se sont pas même souvenus que Théophraste a dit formellement, que tous les aromates qui se vendoient en Syrie, venoient des Indes, excepté le *calamus* & le *juncus*, qui croissoient aussi en Syrie.

17. Uncti] Les Anciens se servoient du verbe *ungere, oindre*, & du mot *unguentum, onguent*, pour di-

de desseins qui sont au-dessus de la portée des hommes? Que ne buvons-nous plutôt couchés tranquillement sous un plane ou sous ce pin, avec des couronnes de roses & parfumés d'essences d'Assyrie? Bacchus dissipe les cuisans soucis. Quel garçon nous fera promptement rafraichir dans ce ruisseau des bouteilles de l'ardent vin de Falerne? Qui nous amenera ici par des chemins détournés la courtisane Lydé. Va, dis-lui qu'elle apporte sa lire d'ivoire, & qu'elle

re les essences dont ils se parfumoient; *uncti, μωμυ-
εσμῆναι*. Mais en notre langue oindre & onguent,
sont purement des termes de medecine.

Euius] On peut voir les Remarques sur l'Ode
XVIII. du Livre I.

19 *Resingnat ardentis Falerni pocula*] Les Inter-
pretes expliquent ce passage comme si Horace vou-
loit que ce garçon leur donnât de l'eau pour la mêler
avec le vin, au lieu qu'il a voulu dire que ce garçon
portât promptement ces bouteilles dans un ruisseau
voisin, pour les y faire rafraichir. Il y a pourtant
dans Anacréon un fragment d'une Ode qui semble as-
sez favoriser le sentiment des Interpretes: car il dit à
un garçon de lui verser dix mesures d'eau dans cinq
mesures de vin, afin qu'il tempère l'ardeur insupporta-
ble de cette liqueur de Bacchus: c'est dans l'Ode
LIX. Mais avec tout cela l'autre explication me pa-
roit plus juste & plus conforme aux paroles d'Hora-
ce. La seule épithete *prætereunte* semble la deman-
der nécessairement. On sait que les Anciens em-
ploient la neige & la glace pour faire rafraichir le
vin. Au défaut de la neige & de la glace, ils avoient
recours comme nous aux ruisseaux & aux fontai-
nes.

21 *Quis devium scortum*] Par *devium scortum*, les
Interpretes entendent une courtisane qui n'est pas
publique, que les Anciens appelloient proprement
meretricem, en l'opposant à *prostituta*, qui étoit aussi
appelée *vaga, courtesa*. Propertius Liv. I. Eleg. V.
7.

Non est illa vagis similis conlata puellis.

Elle n'est point comme ces courtisanes, &c.

Vaga puella est donc opposée à *devium scortum*. Mais
outre que cette explication est trop recherchée, il n'y
a aucun exemple de cela dans toute la Latinité. Je ne

saurois être non plus de l'avis du savant Grotius,
qui dans ses Commentaires sur la Genèse a cru qu'Ho-
race appelle une courtisane, *devium scortum*, comme
les Chaldéens l'appelloient *vagatricem*, parce qu'il leur
étoit défendu de faire leur métier dans les villes, &
qu'elles étoient obligées d'aller chercher pratique à la
campagne, en se tenant dans les carrefours, comme
l'Ecriture dit de Thamar: *que pour reprendre Juda*,
elle quitta ses habits de veuve, couvrit sa tête d'un
voile, & alla l'attendre dans un carrefour: *sedit in*
vivio itineris. Genes. XXXVIII. 14. Chrysippe
rend témoignage à cette coutume, comme si elle avoit
aussi été observée en Grece: *ἡρώδης μὲν*, dit-il, dans
son *Isagog.* bon. & mal. *ἡ ἡρώδης ἡ ἡρώδης*
ἡρώδης ἡρώδης ἡρώδης ἡρώδης &c. Au commencement les courtisanes pu-
bliques se tenoient hors de la ville; & le visage cou-
vert d'un masque, elles se vendoient à qui en vou-
loit. Ensuite devenues plus hardies, & négligeant de
se cacher, elles quiterent le masque; mais comme les
loix leur défendoient d'entrer dans les villes, elles de-
meurent debors. Mais cela est trop éloigné des
mœurs des Romains. *Devium* signifie ici simple-
ment & naturellement *écarté du grand chemin*, &
Horace dit: *Quis eliciet domo devium scortum?* Qui
fera venir ici la courtisane Lydé par des chemins dé-
tournés? On ne peut jamais mieux expliquer Hori-
ce que par lui même. Voici par bonheur un passage
tout conforme, qui prouve admirablement bien mon
explication.

- - - ut mihi devio
Rupes & vacuum nemus
Mirari libet.

Egaré dans des routes inconnues, quel plaisir n'ai-je
point de contempler les rochers escarpés & les bois de-
serts?

Maturet, incomptam Lacena
More comam religata nodum.

AD

23 *Incomptam Lacena more*] On peut voir les Remarques sur l'Ode V. du Liv. I. Ce passage a fort embarrassé les Interpretes, qui n'ont su à quoi s'en tenir. Il est certain qu'il faut lire *incomptam* tout en un mot, & le rapporter à *comam*. On peut aussi lire *incomptum*, en le rapportant à *nodum*; mais cela ne me paroît pas si naturel, & je trouve qu'il est plus raisonnable de dire des cheveux négligés, qu'un nœud négligé, quoique le dernier puisse être souffert, sur ce que ce nœud pouvoit être fait avec des tiffus d'or, comme Virgile a dit :

Crines nodantur in aurum.

Dans le fond cela n'est pas d'une grande conséquence, car c'est toujours le même sens.

Lacena] Ce mot, *Lacena*, prouve qu'il faut lire *incomptum*, ou *incomptam*, tout en un seul mot. Car les Dames de Lacédémone étoient fort négligées, comme on le voit par tout ce qui nous reste de l'antiquité. C'est ce qui a fait qu'Ovide a écrit dans la Lettre de Paris à Helene, v. 189.

Parca sed est Sparta, tu cultu divite digna.

A Sparte on n'emploie à se bien mettre ni soin ni dépense, & vous méritez d'avoir les habits les plus riches & les plus éclatans.

Cela paroît encore par un autre passage d'Horace, comme nous le verrons dans la suite. Mais il se présente ici une difficulté que je ne dois pas oublier. Horace veut que Lydé noue négligemment ses cheveux par derrière, comme les Dames de Lacédémone : cependant nous voyons dans Virgile, que les Lacédémoniennes laissoient pendre leurs cheveux ; car il dit, *Æn. I. 319. &c.*

Virginis os habitumque gerens & virginis arma Spartana, &c.

Namque humeris de more habilem suspenderat arcum Venatrix, dederatque comas diffundere ventis.

Elle parut sous la figure, sous les habits & avec les armes d'une fille de Sparte, &c. Car elle avoit un carquois sur son épaule, & elle laissoit flotter ses cheveux au gré des vents.

Il n'y a sur cela que deux mots à dire. C'est que Virgile parle d'une fille de Sparte, & Horace entend une femme de Sparte. Car, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, en Grèce, & surtout à Sparte, il y avoit cette différence entre les filles & les femmes, que les premières avoient les cheveux pendans & la tête nue, & que les autres étoient couvertes, & qu'il leur étoit défendu d'avoir soin de leurs cheveux. Platon nous apprend la cause de cette coutume : c'est que les filles alloient à la chasse comme les hommes, & qu'elles faisoient comme eux tous les exercices du corps, au lieu que les femmes étoient renfermées dans leurs maisons à filer leurs laines. Mais il y avoit sans doute encore d'autres raisons, puisque la même chose s'étoit pratiquée dans les autres lieux de la Grèce, & que les Romains prirent la même coutume. Voyez l'Ode V. de ce même Livre. Les courtisanes n'osoient sans doute paroître en public avec les cheveux pendans. Elles étoient obligées de les nouer, pour être distinguées des filles, comme leurs habits les distinguoient des Matrones, des honnêtes femmes, &c. M. Spanheim a rapporté dans ses beaux Commentaires sur Callimaque quelques exemples, pour prouver qu'en Grèce les filles ne portoient pas les cheveux pendans, & qu'elles les avoient retrouffés. Mais quelque déférence que j'aye pour le sentiment d'un si habile homme, & qui a su joindre à une profonde érudition la connoissance parfaite des médailles, je crois toujours que ces exemples ne détruisent pas mon explication. Lorsque Théocrite dit dans l'Idyle XVIII. que des filles du palais de Ménélas avoient des hacinthes sur leurs cheveux, on peut fort bien entendre qu'elles avoient des couronnes d'hacinthe sur leur tête, ou même de ces fleurs entortillées dans leurs cheveux tressés & pendans. Il en est de même des autres.

24 *Nodum*] On peut lire aussi *nodo*, comme dans Virgile, *Æn. I. 324.*

- - - nodoque sinus collecta fluentes.

Mais en ce cas-là il faut lire aussi *incomptam*, comme je l'ai déjà dit.

NOTES SUR L'ODE XI. LIV. II.

HORACE dans l'Ode XIV. Liv. III. dit que ses cheveux commençoient à blanchir :

Lenit albescens animos capillus.

Il écrivoit cela en 730. sur la fin de sa quarante-unième

année. Quand il fit cette pièce-ci, il étoit déjà tout blanc, comme il le marque par le v. 7.

Pellente lascivos amores Canitie ;

Et

qu'elle vienne avec ses cheveux noués négligemment comme les Dames de Lacédémone.

Et par le 15.

Canos odorati capillos.

Elle fut donc composée après 730. Cela est évident, dit le P. Sanadon, & tous les Interprètes en conviennent. Mais quelle fut précisément cette année? ajoutez-il. C'est sur quoi ils sont partagés. M. Maffon propose les années 732. 733. & 734. M. Dacier nous transporte jusqu'en 739. ou 740. Tous deux posent pour principe qu'il faut rapporter cette Ode à quelque année, où l'on puisse réunir des mouvemens arrivés en même tems chez les Scythes & chez les Cantabres. Mais il paroît au P. S. que ces deux favans Critiques n'ont pas mieux rencontré dans ce qui les réunit que dans ce qui les partage, & que le principe qu'ils établissent, n'est pas plus assuré que les dates qu'ils entreprennent de régler sur ce principe. L'année 731. est la seule depuis 730. continue le P. S. où les Romains aient eu guerre en même tems contre les Cantabres, & contre les peuples situés le long du Danube, qui sont ici apellés *Scythes*. Il semble donc qu'Horace ait pu faire cette Ode en 732. Mais comment accommoder cela avec ses cheveux blancs? Est-il croyable qu'ils aient blanchi entièrement en si peu de tems? C'est ce qui n'est pas aisé à concevoir. En 733. il n'y eut guerre ni contre les Cantabres ni contre les Scythes, & il n'est rien dit des Cantabres l'année précédente. En 734. Agrippa réduisit les révoltés d'Espagne, qui ne remuerent plus depuis. On ne fit aucune action contre les riverains du Danube. On ne trouve dans l'Histoire aucun soulèvement de ces deux peuples en 739. Enfin en 740. on arma contre les Pannoniens & nullement contre les Cantabres. M. Dacier, ajoute le P. S. dit que les révoltes de ceux-là firent craindre que ceux-ci ne suivissent leur exemple; mais outre qu'il le dit sans preuve, cette raison n'est pas particulière à cette année; on pouvoit avoir la même appréhension les cinq années suivantes, où Agrippa, Tibere & Pison furent occupés sur les bords du Danube. Il est donc évident qu'aucune de ces époques n'est bien établie. Mais qu'est-il besoin, pour fixer la composition de cette piece, de soulever en même tems les Cantabres & les Scythes? Je n'y vois rien qui marque qu'Horace ait eu cela en vue, & tout peut s'expliquer sans cela, comme on le va voir dans la note sur le premier vers. Que penser donc de cette Ode? Voici en deux mots mon sentiment, conclut le P. S. Il y a apparence qu'elle a été faite plusieurs années après 730. & qu'Horace étoit alors entre quarante-cinq & cinquante ans.

Tom. I.

1 Cantaber & Scythes] Ces peuples jaloux de leur liberté essayèrent souvent de secouer le joug. Ils exercèrent longtems les armes des Romains, & les derniers causerent plus d'une fois de grandes allarmes à l'Italie. Le P. S. infere de là qu'Horace a pu s'exprimer comme il le fait ici, sans que l'on fût en armes contre ces peuples au tems même qu'il écrivoit. Le mot *agitit*, dit le P. S. ne marque point nécessairement de mouvement ni d'action; mais seulement des desseins. En un mot Horace a renfermé dans ce premier quatrain tout le but de sa piece. Il exhorte son ami à dégager son esprit de toute inquiétude soit publique soit particuliere. Les premieres sont marquées par ces mots:

Quid bellicosus Cantaber & Scythes, &c.

Et les autres par ceux-ci.

*- - - neu trepidus in usum
Poscentis ævi paucas.*

Ce qui ne signifie pas que ces peuples fussent actuellement sous les armes; mais seulement qu'on ne comptoit pas beaucoup sur leur fidélité, & qu'on craignoit toujours quelque nouveau soulèvement de leur part.

2 Hirpinus Quintus] Si j'adoptois la conjecture de quelques Savans, qui veulent qu'on lise ici *Crispinus Quintus*, dit le P. S. je me donnerois bien de garde d'y reconnoître le Consul de l'année 745. comme l'a fait M. Dacier. Celui dont il est parlé dans cette Ode étoit déjà vieux, ainsi qu'il paroît par le 8. & le 15. vers; au lieu que le Consul étoit encore jeune quand Horace mourut.

6 Levis] Le P. S. avoir déjà prouvé dans son traité de la versification Latine, en parlant du vers Alchaïque, qu'il étoit indifférent pour la mesure de ce vers, de mettre à la première place un spondée ou bien un iambe, & que c'est sans fondement que M. Dacier, pour exclure ce dernier pied, veut à toute force que *levis* ait ici la première syllabe longue, comme venant du Grec *leios*. Ce Pere ajoute en cet endroit que le sens de la phrase semble déterminer naturellement *levis* à signifier *léger*, qui convient parfaitement bien au verbe *fugit*, pour marquer avec quelle légèreté les grâces de la jeunesse s'enfuient; que de plus en donnant à *levis* la signification que M. Dacier y attache, on fait dire à Horace deux fois la même chose consécutivement dans la même phrase; parcequ'il y a peu de différence entre *levis juvenia* & *decor juvenia*, au lieu que, selon l'explication du P. S.

F f

qui est la plus commune, quand Horace dit,

- - - fugit retro
Levis juventas & decor;

c'est-à-dire, *decora juventas*, ou *decor juventutis* le-

visiter fugit: ce qui ne présente qu'une seule idée sans aucuns termes finonimes.

15 *Odorati*] j'ajoute ici à ce que dit M. Dacier, qu'il y a dans Horace d'autres verbes déponents pris passivement. Nous avons déjà vu, Ode I. Liv. I.

- - - bella-

A D M Æ C E N A T E M.

O D E XII.

NOLIS longa feræ bella Numantie,
Nec dirum Annibalem, nec Siculum mare,
Pæno purpureum sanguine, mollibus
Aptari citbara modis:
Nec sevos Lapias, & nimium mero
Hylæum, domitosque Herculeæ manu

Telluris

C'EST une des plus belles Odes d'Horace & des plus galantes; mais les Interpretes n'en ont pas connu toute la beauté, comme on le verra dans les Remarques. Cependant il me suffira d'établir ici à peu près en quel tems elle peut avoir été faite. C'est ce qui ne sera pas mal-aisé: car je trouve dans l'Ode deux circonstances qui peuvent conduire fort sûrement dans cette recherche. La première, les triomphes d'Auguste dont il est parlé dans l'onzième vers; & la seconde, celle de Licinia sœur de Proculeius & de Licinius Murena, & depuis femme de Mécénas. Voici de quelle manière je tire mes preuves de ces circonstances. Il paroît fort clairement que cette Licinia étoit encore fille, lorsqu'Horace composa cette Ode. On ne fait pas bien en quel tems elle fut mariée à Mécénas; mais Suétone & Dion nous apprennent indirectement, que Mécénas étoit déjà son mari quand Licinius Murena, dont il est parlé dans l'Ode X. conjura contre Auguste avec Fannius Cépion, l'an de Rome 731. Nous savons d'ailleurs qu'Auguste triompha trois jours de suite, l'an de Rome 724. On peut donc conclure que cette Ode fut faite entre ces deux tems, c'est-à-dire entre la 724. & la 731. année de Rome; & entre la trente-sept & la quarante-quatrième année de l'âge d'Horace. Je crois même que l'on peut se fixer à un tems encore plus précis, & que le mariage de Mécénas avec Licinia ne s'étant fait qu'après qu'Auguste fut de retour du voyage d'Espagne, il y a toutes les apparences du monde que cette Ode fut faite environ dans ce même tems-là, Horace étant âgé de quarante ou quarante-deux ans.

1. *Nolis*] Mécénas pressoit Horace d'écrire les guerres d'Italie. Et Horace s'en excuse d'un côté, sur

ce qu'il n'a pas assez de force pour un si grand dessein; & de l'autre, sur ce que Mécénas lui-même avoit entrepris d'écrire l'Histoire d'Auguste, à quoi il réussiroit sans doute beaucoup mieux que lui. Pour faire mieux valoir ses excuses, il dit que la Muse ne lui permet plus de châmer que les beautés & les agrémens de Licinia, dont Mécénas étoit amoureux. Voilà le véritable sujet de l'Ode.

Longa feræ bella Numantie] Numance étoit une ville d'Espagne près du fleuve Durius, au même lieu où est aujourd'hui *Soria*. Elle résista huit ans aux Romains, qui l'attaquèrent l'an de Rome 612. sous le commandement de Pompeius Rufus, & qui la sackagerent enfin sous le commandement du second Scipion l'Africain, l'an 620. Florus écrit que cette guerre dura quinze ans, & Strabon lui en donne vingt; mais l'un & l'autre y comprennent les guerres de Viriathus & l'expédition de Métellus.

Feræ] Horace appelle Numance cruelle, parce qu'elle aima mieux employer contre elle-même le poison, le fer & le feu, que de se laisser prendre par Scipion.

2. *Nec dirum Annibalem*] Annibal fit la guerre aux Romains pendant dix-sept ans. Horace l'appelle *dirum*, parcequ'il avoit été comme le fléau des Romains; qu'il avoit vaincu le vieux Scipion près du Tefin; Sempronius Longus près de Plaisance; Flaminius, près du lac de Trasimene, & enfin Paul-Emile & Varron à la bataille de Cannes; & qu'il avoit porté même à trois milles de Rome ses armes victorieuses, &c. C'est la force de *dirum*, qui ne peut jamais être expliqué en notre langue par un seul mot.

Nec

Desolata.

bellaque materibus

uno graditur comitatus Arbore;

Et il dit encore dans l'Ode XVI. Liv. V. *Annibal*, & deux fois *execrata civitas*. On trouve aussi dans Virgile,

& ailleurs, comme dans Ciceron, *quodd ex urbe parum comitatus exierit.*

A M E C E N A S.

O D E XII.

NE me commandez point de mettre sur les tons de ma lire, qui n'est propre qu'à l'amour, les longues guerres de la cruelle Numance, la défaite du terrible Annibal, ni les batailles navales, qui ont rougi les mers de Sicile du sang de Carthage.

ter

Nec Siculum mare Parno purpureum] Il entend les batailles navales que les Romains gagnèrent contre les Carthaginois sur les mers de Sicile, pendant la première guerre Punique.

3 *Mollibus modis*] Des tons mous, c'est-à-dire effeminés, qui ne se point guerriers; *imbellis citbaræ*, comme il a dit ailleurs, qui n'est propre qu'à chanter des airs tendres & amoureux.

5 *Nec se vobis Lapithas*] C'est une chose assez étonnante, que les Interprètes n'ayent point expliqué ces quatre vers, & qu'ils se soient contentés d'entendre simplement les paroles, sans pénétrer dans le sens d'Horace. Ils devoient au moins sentir que s'il n'y a rien d'enveloppé sous ces noms de Lapithes, d'enfans de la Terre, & d'Hyléus, ce quatrain ne doit pas tant passer pour un enthousiasme ou une fureur poétique, que pour une extravagance, ou un emportement fort déréglé. En effet, ni ces Lapithes, ni ces Géans ne peuvent point avoir ici place: car Mécénas ne demandoit pas qu'Horace se jettât dans la description de ces guerres fabuleuses. Il faut donc nécessairement que le Poète se soit servi de ces expressions, pour expliquer des choses qui étoient arrivées, & qui, quoiqu'enveloppées, ne pouvoient pas manquer d'être entendues, par le rapport & par la conformité qu'elles avoient avec l'histoire de ceux dont il a emprunté les noms. Cette conformité étoit assez visible, & il n'étoit pas difficile de voir que par ces Lapithes & par ces Géans, qui furent domptés par Hercule dans les plaines de Thessalie, Horace entend les troupes de Brutus & de Cassius, qui furent défaites par Auguste presque dans les mêmes lieux à la bataille de Philippes, &c. Nous allons voir le reste ensuite. Il faut se

souvenir que pour parler des guerres civiles, Horace se sert encore du même détour dans l'Ode IV. du Livre suivant, où il compare les rebelles aux Titans, & Auguste à Jupiter qui les foudroye. Ce qui n'a jamais été bien expliqué.

Lapithas] Les Lapithes étoient des peuples de Thessalie. Ils se joignirent aux Géans, pour faire la guerre aux Dieux.

Et nimium mero Hylæum] Hyléus étoit un Centaure qui fut tué par Atalante, parcequ'il la vouloit violer. Mais voici une chose assez remarquable. Par cet Hyléus Horace fait le portrait d'Antoine, qui se perdit par son intemperance & par la furieuse amour qu'il eut pour Cléopâtre. Tout le monde connoît les débauches excessives qu'il faisoit avec cette Princesse, & l'on sait qu'il voulut être appelé *Bacchus*, & qu'il imita ce Dieu dans ses habits, dans son équipage & dans toute sa pompe. Horace l'appelle donc *nimum mero*, comme Florus l'a appelé *abrium Imperatorum*; & cette expression *nimum mero*, mérite d'être remarquée comme très neuve & très poétique.

6 *Domitosque Herculeâ manu*] Comme les Géans furent domptés par Hercule, Brutus & Cassius furent vaincus par Auguste: & ce rapport est d'autant plus sensible, qu'Horace compare ailleurs Auguste à Hercule. C'est dans l'Ode XIV. du Livre suivant:

Herculis ritu modo dictus, ô Plebs.

Peuple Romain, César, qui à l'exemple d'Hercule, &c.

Je parlerai au long d'Hercule & des Géans dans les Remarques sur l'Ode XIX.

*Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus*

Saturni veteris. Tuque pedestribus

10 *Dices historiis prælia Caesaris,
Macenas, melius, ductaque per vias
Regum colla minantium.*

*Me dulces domine Mæsa Liciniae
Cantus, me voluit dicere lucidum*

15 *Fulgentes oculos, & bene mutuis
Fidum pectus amoribus:*

*Quam nec ferre pedem dedecuit choris;
Nec certare joco, nec dare brachia*

Lu-

7 *Telluris juvenes*] Les Géans, fils de la Terre & du Ciel. Florus les appelle Terrigenas.

Unde] De la part desquels, à quibus.

8 *Fulgens domus Saturni veteris*] Comme les Géans & les Lapithes firent trembler le palais du vieux Saturne, c'est-à-dire, le ciel: de même Brutus, Cassius & Antoine firent trembler Rome & l'Italie. Et c'est Rome même & l'Italie qu'Horace entend ici par le palais éclatant du vieux Saturne; & cette allusion est même d'autant plus heureuse, que la partie de l'Italie, où est Rome, fut appelée *Saturnia*, parceque Saturne s'y étoit réfugié après que son fils l'eut chassé du ciel. En voilà sans doute assez pour faire voir clairement l'adresse d'Horace & la justesse de sa comparaison. Il a fait encore la même allusion dans l'Ode IV. du Livre suivant:

*Magnum illa terrorem intulerat Jovi
Fidens Juventus horrida brachii.*

Cette Jeunesse effreuse se fiant sur le nombre & sur la force de ses bras, avoit donné de la terreur à Jupiter.

On peut voir là les Remarques.

9 *Tuque pedestribus*] Ce *tuque* marque qu'Horace a déjà voulu donner une idée des victoires d'Auguste: car ce n'est qu'en continuant qu'il écrit *tuque*; c'est-à-dire, & d'ailleurs vous-mêmes. C'est la force de ce mot.

Pedestribus historiis] Il appelle *pedestres historias*, ce que les Grecs nomment *ἱστορίαι*, une histoire, un discours en prose. Cependant il semble que Servius l'ait entendu d'une autre manière, lorsqu'en citant ce passage d'Horace sur le 24. vers du second Livre des Géorgiques, il écrit: *Constat Mæcenatem fuisse literarum peritum, & plura composuisse carmi-*

na. Nam etiam Augusti Caesaris gesta descripsit, quod testatur Horatius, dicens: Tuque pedestribus, &c. Il est certain que Mécénas étoit savant, & qu'il avoit fait beaucoup de vers. Car il avoit écrit les actions d'Auguste, comme Horace le témoigne par ces vers: *Tuque pedestribus, &c.* Mais Servius s'est trompé manifestement. Le passage d'Horace ne peut être entendu que de la prose. Pline même justifie en quelque endroit que cet ouvrage de Mécénas n'étoit point en vers. On peut sauver le passage de Servius, en disant qu'il a rapporté le nom à *literarum peritum*.

11 *Ductaque per vias*] Puisque dans ce vers il est parlé des triomphes d'Auguste, c'est une preuve que cette Ode ne fut faite qu'après l'an de Rome 724. Car en la même année Auguste triompha trois fois de suite. Le premier jour il triompha des Pannoniens & des Dalmates. Le lendemain il triompha d'Actium, & le troisieme jour il triompha de l'Egypte. C'est de ces mêmes triomphes d'Auguste que Properce a dit dans l'Élégie I. du Liv. II.

*Aut regum auratis circumdata colla catenis,
Actiaque in sacra currere rostra viâ.*

Où que je chanterois les Rois chargés de chaînes, & les bœufs des vaisseaux d'Actium portés en pompe par la rue sacrée.

12 *Minantium*] C'est pour faire plus d'honneur à Auguste. Ces Rois chargés de chaînes ne laissoient pas d'avoir encore le regard fier & menaçant. Cela fait un sens beaucoup plus beau que celui que les Interprètes lui donnent.

13 *Domina Licinia*] Cette Licinia étoit la maîtresse de Mécénas, & non pas d'Horace, comme quelques Interprètes l'ont cru, & surtout Torrentius: car sur ce que dans l'Ode X. de ce même Liv. Ho-

ter les cruels Lapithes, ni le Centaure Hyléus, que le vin rendit furieux, ni les épouvantables enfans de la Terre, qui furent domptés par Hercule, & qui firent trembler le palais éclatant du vieux Saturne. Mécénas, vous écririez beaucoup mieux que moi les combats d'Auguste, ses triomphes, & les Rois chargés de chaînes, mais tout fiers encore, menés en pompe devant son char. Ma Muse ne me permet de chanter que la belle voix de votre maitresse Licinia, que l'éclat de ses yeux, que la fidélité de son cœur, & la maniere dont elle répond à votre amour. Elle veut que je dise de quel air elle se mêle dans les danses, quel esprit elle fait paroître dans les raille-

raile-

Vous direz mieux dans vos Histoires en prose.

race fait la seconde syllabe de Licinius breve, & qu'ici il fait la seconde de Licinia longue, il soutient que cette Licinia est différente de Licinia, maitresse & ensuite femme de Mécénas, & que c'est ici une esclave appelée Licinnia ou Lycymnia, comme dans Virgile, *Æn. IX. 546.*

*Quem serva Lycymnia furtim
Sustulerat.*

Il n'y a qu'un mot à dire pour faire voir le peu de solidité de cette preuve. Ces noms *Licinius* & *Licinia* ont été écrits de deux manieres, ou avec une simple *n*, *Licinius*, *Licinia*; ou avec une *n* double, *Licinius*, *Licinnia*; comme cela paroît par les Historiens Grecs. Et c'est ce qui a donné à Horace la liberté de faire cette seconde syllabe longue ou breve, selon que son vers le demandoit. La suite de cette Ode prouve incontestablement qu'Horace parle de la maitresse de Mécénas; & qu'ici *Licinia* est la même que *Terentia*, & que la sœur de *Proculus* & de *Muræna*. *Terentia* étoit son propre nom de famille, & *Licinia* étoit un nom adoptif, parceque *Terentius Varron* fut adopté dans la famille des *Muræna*, qui étoient nommés *Liciniens*. Horace appelle *Licinia dominam*, *seigneur*, pour faire sa cour à Mécénas, en se disant l'esclave de celle qu'il aimoit, & qu'il alloit épouser.

14. *Lucidum*] Les Grammairiens se sont trompés, lorsqu'ils ont écrit que les Latins ont fait des adverbes des noms, & qu'ils ont dit *lucidum*, pour *lucide*; c'est ce que la langue ne peut souffrir. Quand Horace dit donc *lucidum fulgentis oculos*, ce *lucidum* est un accusatif de l'adjectif, & l'on sous-entend la préposition *sub* per, & le substantif *negotium*. C'est ainsi qu'Horace a dit *turbidum letatur*, dans l'Ode XIX. & *perfidum rident*, dans l'Ode XXVII. du Liv. III.

comme *dulce ridentem*, dans l'Ode XXII. du Livre I. & en cela les Latins n'ont fait qu'imiter les Grecs.

15. *Fulgentis oculos*] Horace avoit raison de louer la beauté de *Licinia*, car elle étoit si grande qu'elle l'emportoit sur celle de *Livie*. Aussi Auguste en devint passionnément amoureux à l'âge de quarante-huit ans, & c'est pour elle qu'il fit le voyage des Gaules cette même année-là. Voyez *Dion*.

Et bene mutuis fidum pectus amoribus] Je me sers de ce passage, pour prouver que cette Ode fut faite avant le mariage de Mécénas, & lorsqu'il étoit amoureux de *Licinia*. Car après le mariage, Horace n'auroit pu louer *Licinia* de la fidélité qu'elle avoit pour son mari. Ce ne furent plus que chagrins & divorces. C'est pourquoi Seneque a écrit de Mécénas: *Amoribus anxius & morosa uxoris quotidiana repudia desens*. Mécénas étoit toujours inquiet à cause de l'amour qu'il avoit pour sa femme, dont il ne faisoit que pleurer les chagrins & les divorces continuels. Ces divorces fréquens & ces fréquentes réconciliations ont encore fait dire de lui par Seneque: *Eum esse qui uxorem millies duxit, cum unam habuerit*. Que c'étoit lui qui avoit épousé dix mille fois, sans avoir jamais eu qu'une femme.

17. *Quam nec ferre pedem dedecuit*] Il dit, *nec dedecuit*, pour il sied fort bien. Cette figure est ordinaire à Horace.

18. *Certare joco*] Par *joco* Horace entend une plaisanterie, une raillerie fine; comme *Saluste* a dit de *Sempronia*, *jocum mystra*; & par *certare*, il explique la coutume qu'avoient les Romains de disputer du prix de la raillerie les jours de fête. C'est ce que *Monsieur Spanheim* a fort bien éclairci dans les belles Remarques qu'il a faites sur les Césars de l'Empereur Julien, où il prouve que la même coutume étoit aussi pratiquée en Grece, & que l'on couronnoit même ceux qui avoient vaincu. C'est ce qu'il confirme par un pas-

Ludentem nitidis virginibus, sacra
Diane celebris die.
 20 *Num tu, qua tenui dives Achemenes,*
Aur pinguis Phrygia Mygdonias opes,
Permutare velis crine Licinia?
Plenas aut Arabum domos?
 25 *Dum flagrantia detorquet ad oscula*
Cervicem, aut facili servitia negat
Que pasciente magis gaudeat eripere
Interdum rapere occupet.

sage d'Aristophane, qui en parlant des réjouissances de la fête de Cérès, dit dans sa Comédie des Grenouilles, Act. V. Scen. VII.

Ναῖσα καὶ ἐν Λαῖα, ναῖσα τανύδα.
Faites, grande Déesse, qu'après que j'aurai joué, vaillât
Et vaincu, je sois enfin couronné.

Cela fait voir avec quel soin & avec quelle application il faut lire Horace, puisque souvent dans un seul mot, qui ne paroît rien, il renferme des choses très curieuses & très remarquables.

Nec dans brachia] Parcequ'elles se tenoient pour danser en rond, autour de l'autel de la Déesse, selon la coutume.

19 *Ludentem nitidis virginibus sacra*] C'est une autre preuve que Licinia étoit encore fille, puisqu'Horace dit, qu'elle étoit du chœur des jeunes filles qui dansoient à l'honneur de Diane le jour de sa fête : car les femmes n'y étoient point reçues. Les Latins ont dit *ludere, jouer, pour saltare, danser*, comme les Grecs *παίζειν*. Virg. Eclog. VI. 27.

Tum vero in numerum Faunosque ferassus videres
Ludere.

Alors vous eussiez vu les Faunes & les Satyres jouer.

C'est-à-dire, danser en cadence.
 20 *Celebris*] Dont on célébre la fête avec beaucoup de pompe, & dont l'on fréquente les temples en foule. C'est la force de ce mot.

21 *Dives Achemenes*] Achémènes étoit un Roi de Perse. Ses descendants, jusques à Darius fils d'Hystaspes, portèrent son nom, & furent appelés *Achéménides*. C'est pourquoi Platon a écrit dans le premier Alcibiade : *Οἱ Περσῶν βασιλεῖς Ἀχαιμῆνους ὀνομάζονται*. Les Rois de Perse tirent leur origine d'Achémènes. Mon-

sieur Chevreau dans l'Histoire Universelle prouve qu'en ce qui regarde la signification, il n'y a point de différence entre *Achaman* & *Achémén*, & *Cores*, dont les Grecs ont fait *Cyrus*, parceque l'un & l'autre signifient *soleil*. Que les Rois de Perse venoient de Persée ou Persus, & que les *Persides* étoient descendus des *Achéménides*, c'est-à-dire, du premier qui eut le nom d'*Achémén* dans cette famille, & c'étoit justement le fils de Persée.

22 *Aur pinguis Phrygia Mygdonias*] Il entend les richesses de Mydas Roi de la Mygdomie, qui faisoit partie de la Phrygie, & qui avoit eu ce nom des Mygdons ou Mygdoniens, peuples de Thrace ou de Macédoine, qui s'y étoient transplantés.

23 *Permutare velis crine Licinia*] Ces quatre vers prouvent que Licinia étoit la maîtresse de Mécénas, & point du tout celle d'Horace : autrement ils seroient d'un ridicule parfait. Quoi ! Mécénas auroit donné toutes les richesses du monde, pour un cheveu de la maîtresse d'Horace ! D'ailleurs comment accorder les baisers qu'elle ravit à Mécénas, en faisant semblant de se défendre, avec la fidélité dont Horace la loue dans ce vers ?

Et bene mutuis
Fidum pectus amoribus.

25 *Dum flagrantia detorquet*] On ne peut rien imaginer de plus galant, ni de mieux exprimé que ces quatre vers. Mais le premier n'a pas été bien entendu : car les Interpretes ont cru qu'Horace vouloit dire, que Licinia éloignoit sa tête de la bouche de Mécénas, pour éviter ses baisers, & ils n'ont pas pris garde que si cela étoit, il auroit dû nécessairement écrire *detorquet ab osculo*, & non pas *detorquet ad oscula*. Horace dit donc, que Mécénas étoit également enflammé d'amour, soit que Licinia détournât sa tête pour rencontrer ses baisers, ou qu'elle résistât à son amour d'une manière qui n'étoit pas trop rebu-

tante.

railleries où l'on dispute du prix, & avec quelle grace elle présente ses beaux bras pour danser avec de belles filles le jour de la fête de Diane. Ne donneriez-vous pas tout ce que possédoit autrefois Achémènes, toutes les richesses du Roi de la fertile Phrygie & tous les trésors des Arabes, pour un bracelet de cheveux de la belle Licinia? surtout dans le moment qu'elle détourne adroitement son cou pour rencontrer votre bouche pleine de feu; ou qu'avec une cruauté facile à vaincre, elle vous refuse un baiser qu'elle souhaiteroit que vous lui prissiez de force, & qu'elle se hâte même quelquefois de vous ravir en se défendant.

tante. *Detorquet cervicem ad oscula*, se dit d'une fille, qui en faisant semblant de vouloir éviter un baiser, tourne son cou de manière que sa bouche se rencontre avec celle de son amant. On avouera que cette explication donne un autre tour à ce passage.

Flagrantia] *Plinius de pom.* On a aussi la *fragrantia*, parfumée, pour louer la bouche de Mécènes, &c.

26 *Facilis scvitiâ*] Cela est heureusement exprimé, *facilis scvitiâ*, une cruauté facile, c'est-à-dire qui n'est point rebutante, & que l'on n'a point de peine à fléchir.

27 *Qua poscente magis gaudet eripi*] Si Horace

CONTRE
eût joint ce *poscente* avec *magis*, il ne seroit pas fort galant de dire, que Licinia souhaitoit avec plus d'ardeur que Mécènes d'être obligée de le baiser. Mais je puis répondre, qu'il n'étoit pas si grossier, & qu'il a joint ce *poscente* avec *eripi*. De sorte qu'il faut faire de cette manière la construction de ce passage: *qua (oscula) sibi eripi à poscente magis gaudet*. Elle est bien plus aise que ces baisers lui soient ravies par celui qui les demande. Outre que cela est plus galant, il est même plus passionné, & dit davantage.

28 *Interdum rapere occupet*] Cela est heureusement exprimé en deux mots, & l'on ne sauroit voir de peinture plus vive & plus animée.

NOTES SUR L'ODE XII. LIV. II.

L E P. Sanadon, qui dit que cette pièce n'a pu être faite avant l'année 725. remarque qu'elle a beaucoup de rapport à la première Élégie du Liv. II. de Propertius. Toutes deux sont adressées à Mécène, & le dessein est le même pour le fond.

2 *Durum*] Le P. S. lit *durum*, après M. Bentlei & M. Cuningam, sur l'autorité de la plupart des manuscrits & de quelques-unes des premières éditions. *Durum* fait une opposition avec *mollibus*, & Virgile a dit, *Scipiadus durus bello*.

5 *Lapithas*] M. Dacier s'est terriblement abusé en cet endroit pour avoir voulu chercher trop de finesse, & c'est en quoi le P. S. l'a relevé avec beaucoup de solidité. Il n'y a ici, dit ce Père, ni allégorie ni extravagance. Rien ne peut prouver que Mécène ait pressé Horace d'écrire les guerres d'Italie. Le *noli* du 1. v. ne signifie autre chose sinon, *je ne suis point en état de faire, en vain vous attendriez de moi*. Le Poète épris d'amour pour Licymnie déclare qu'il se sent peu propre à s'élever aux sujets héroïques. Il propose quatre sortes de ces sujets, les guerres de Numance, les guerres de Carthage, les

guerres fabuleuses, & les guerres d'Auguste. Ces guerres fournissent aux Poètes un grand nombre d'événements illustres, sur quoi Horace auroit pu s'exercer, si la passion qui le dominoit le lui eût permis. Voilà un sens très naturel & dégagé de toute figure. De plus, continue le P. S. quelle apparence qu'Horace ait comparé Brutus & Cassius aux Géans, & Antoine à l'ivrogne Hylée? Partout ailleurs il a respecté les cendres de ces trois Généraux, parcequ'il avoit servi sous les deux premiers, & que Jules Antoine, fils du Triumvir, étoit alors dans la faveur d'Auguste & ami d'Horace. Voyez les Notes sur l'Ode XXXVII. Liv. I. Le P. S. ajoute que ce passage du sens naturel au sens figuré, & ensuite du figuré au sens naturel, seroit une disparate assez bizarre, & que d'ailleurs le Poète présenteroit d'abord Brutus & Cassius sous l'image des Lapithes, ensuite Antoine sous celle d'Hylée, & retrouveroit encore Brutus & Cassius dans les Géans: ce qui seroit une autre confusion indigne d'Horace. M. Dacier a déjà fait la même faute sur l'Ode VI. du Liv. I. comme je l'ai remarqué dans les Notes; & il m'est bien glorieux de me rencontrer ainsi avec le P. S.

Et nimium mero Hylæum] Virgile le représente armé d'un grand broc :

Et magno Hylæum Lapidibus cratera minantem.

7 *Periculum contremuit*] Le P. S. remarque cette construction. Virgile a dit de même :

Soufflansque pedum, totumque tremisco.

9 *Tuque pedestribus*] Horace s'excuse de traiter des sujets heroïques sur ce qu'il ne peut chanter que Licinie. La raison est fort bonne, si on regarde Licinie comme la maîtresse d'Horace ; ce que ne fait pas M. Dacier. Mais si Licinie est la maîtresse de Mécène, comme M. Dacier le prétend, Horace a-t'il bonne grace de dire à Mécène, que c'est à lui à écrire les victoires d'Auguste ? Dans ce système, Horace seroit donc plus occupé de Licinie que Mécène, qui en étoit amoureux. C'est un ridicule qui n'auroit jamais dû être donné à Horace. Le P. S. a fort bien développé cette inattention de M. Dacier.

13 *Licinie*] Il y a ici deux difficultés, l'une pour le nom, & l'autre pour le sens. Quant à la première, le P. S. lit *Ligymie*, & il prouve la validité de cette leçon, premièrement par la quantité du mot même, & ensuite par l'autorité des meilleurs manuscrits. Pour

le premier, il dit que les Grecs ne doivent point nous servir de règle pour la manière d'écrire & de mesurer les noms d'une langue qui leur est étrangère ; que quoiqu'ils aient écrit *Kornoufikios* & *Dolobellas*, les Poëtes Latins ont toujours dit *Corinthios* & *Dolabellâ*, en donnant à la seconde syllabe une mesure toute opposée ; que la même chose est arrivée dans *Hartiosias* & *Clemens*, que les Grecs ont écrit *Hartiosias* & *Clemes*, & dans une infinité d'autres ; & enfin que, quoique les Grecs aient écrit *Likinios* & *Likinnios*, les Poëtes Latins & Horace même ont toujours abrégé la seconde syllabe dans *Licinius*, aussi-bien que dans *Licinus* & dans leur dérivé *Licinianus* : ce que le P. S. soutient être sans exception, désiant que l'on en produise un seul exemple contraire. Il ajoute que Polybe & Denis d'Halicarnasse ont toujours écrit *Likinde*, & jamais *Likinnios* ; & que si ce nom se trouve de ces deux manières dans ceux qui ont écrit depuis le siècle d'Auguste, cela ne peut rien conclure pour Horace, qui n'a pu deviner que ces deux écritures seroient employées par des Auteurs qui n'avoient pas encore écrit, & dont quelques-uns lui sont postérieurs de plus d'un siècle. Quant aux manuscrits, M. Bentlei assure que celui de la Bibliothèque de la Société royale de Londres porte *Lacimnia*, d'autres *Lycimnia*, & que les meilleurs ont *Ligymnia*. Ces deux dernières leçons se trouvent aussi dans le commentaire du Scholiaste mis

I N A R B O R E M,

Cujus casu in agro Sabino pene oppressus est.

O D E XIII.

Ille & nefasto te posuit die,
Quirunque primum, & sacrilega manu

LA chute de l'arbre qui avoit pensé écraser Horace n'est pas le véritable sujet de cette Ode ; Horace emploie seulement cette circonstance pour parler de Sapho & d'Alcée, sans qu'il paroisse qu'il en ait cherché l'occasion, & pour louer la poésie ; & c'est ce qu'il fait avec une adresse merveilleuse. Je crois que cette Ode fut faite avant celle que nous venons de lire : au moins il est certain qu'elle le fut un an avant la VIII. du Liv. III. & que cette huitième fut faite quelques années avant que Phraate eût renvoyé à Auguste les enseignes que les Parthes avoient prises sur les Romains. On peut voir là les Remarques.

Ille & nefasto] M. Bentlei a lu *illam & nefasto*. Et il est si persuadé de la beauté de cette restitution qu'il dit, *agnoscis Horatii genium*. Et il se félicite d'avoir trouvé qu'Heinsius avoit aussi corrigé *illam* à la marge de son exemplaire. Mais j'ose lui dire que rien ne sent moins le génie d'Horace, & n'est ni plus dur, ni moins naturel. *Nefasto die*] Les Romains divisoient les jours en *fasti*, *nefasti*, *jours de fête*, *jours d'ouvrer*, & *feries*. Les *fasti* étoient comme nous disons aujourd'hui des jours d'audience. Les *nefasti*, les jours pendant lesquels le barreau étoit fermé. Les *feries*, ceux où il

au jour par Cruquius, dans l'ancien manuscrit de Blandinius, & dans deux autres, tous préférables aux manuscrits récents qui portent *Licinia*, au rapport de M. Bentlei. De plus les noms de *Licymnius* & de *Licymnia* sont connus chez les Grecs & chez les Latins, & Homere, Pausanias, Strabon, Virgile & d'autres en ont parlé. Pour ce qui est de la seconde difficulté, qui est plus considérable, après avoir fait sentir, comme je l'ai déjà dit, le ridicule qu'il y a de prendre *Licymnia* pour la maitresse de Mécène, le P. S. renverse entièrement les raisons que peut fournir contre lui le vieux Scholiaste, qui dans ses Notes sur la Satire *Ambubaiarum collegia*, dit que c'est la coutume d'Horace de déguiser les noms; ce qu'il prouve par plusieurs exemples, & entr'autres par cet endroit:

Me dulces dominae Musa Liciniae.

Où le Scholiaste prétend que par *Licinia* il faut entendre *Terentia*. Or le P. S. prouve que *Licinia*, pour *Licymnia*, est une faute des compilateurs & des copistes, parceque si Acron avoit mis *Licinia*, il auroit détruit sa proposition; ce qui est sensible, puisque *Licinia* étant le nom adoptif de *Terentia*, le Poète n'auroit pas donné un nom supposé à *Terentia*, en la designant par celui de *Licinia*. Et quant à l'erreur où est tombé Acron même, dans l'application qu'il fait de *Licymnia* à *Terentia*, le P. S. dit que cette faute est

étrangere au fond de la question, & ne fait rien contre son sentiment. Au reste, conclut-il, quand je dis qu'il s'est trompé dans l'application du nom supposé, ce n'est point une défaite: il a aussi mal deviné dans quelques autres, comme M. Bentlei l'a montré. Avant que de sortir de ce passage, il est nécessaire que j'avertisse que le P. S. croit que *Licymnia* étoit peut-être parente de Julius Licymnius, affranchi de Jule César, qu'Auguste fit Gouverneur des Gaules en 739. & que peut-être aussi c'est un nom supposé.

23 *Permutare velis crine Liciniae*] Ces vers & les suivans ne peuvent point que *Licymnia* fut maitresse de Mécène. Horace, dit le P. S. parle ici par supposition, & il dit à Mécène: Si vous connoissiez toutes les grâces que je découvre dans *Licymnia*, vous seriez charmé de son port, de son enjouement, de sa vivacité; que dis-je! la beauté de sa chevelure vous paroitroit au-dessus des trésors des Rois. C'est ainsi que les amans s'expriment tous les jours, dans les transports frénétiques de la folle ardeur qui les embrase. J'ajoute sur la dernière strophe que la modestie & le caractère du P. S. lui ont fait retrancher, que si ces baisers pleins de feu qui y sont si bien exprimés, étoient ceux de Mécène & de sa maitresse, on ne pourroit dire ici qui auroit été le plus indiscret, ou de Mécène en baillant si licencieusement sa maitresse en présence d'Horace, ou d'Horace en pénétrant ainsi dans les accès voluptueux de l'un & de l'autre.

CONTRE UN ARBRE, sous lequel il avoit pensé être écrasé dans le pays des Sabins.

O D E X I I I .

CELUI qui te planta, te planta sans doute un jour malheureux, & d'une main sacrilège, pour la perte de ceux qui devoient naître après lui,

il n'étoit pas permis de travailler, & les *feries*, qui souvent n'étoient point jours de fête. On demande donc si Horace parle ici des jours *nefastes*; je réponds, que non, parceque dans les jours *nefastes* il n'étoit pas défendu de travailler, & qu'ainsi ce n'étoit pas un reproche à faire à un homme d'avoir planté un arbre un jour *nefaste*. Il est vrai que tous les jours de fête étoient *nefastes*; mais il faut se souvenir que tous les *nefastes* n'étoient pas jours de fête, & cela suffit pour faire voir qu'Horace employe ici *nefaste* dans un autre sens, & qu'il lui fait signifier un jour noir, un jour malheureux, comme ceux que l'on appelle *religiosos*,

religieux. Les Anciens s'en servoient ordinairement dans ce sens-là, & je ne vois pas pourquoi Aulugelle en deux ou trois endroits en a condamné l'usage, puisque les Grecs ont dit aussi de la même manière, *ἀποροῦσα ἡμέρα*, un jour *nefaste*, un jour malheureux.

Posuit] *Ponere*, *statuere*, *producere*, sont des termes synonymes, pour dire *planter*.

2 *Quicumque primum*] Il faut sous-entendre *te posuit*.

Et sacrilegâ manu] Cette conjonction *Et* a déplu à quelques Interprètes. Elle est pourtant nécessaire,

Produxit, arbos, in nepotum
 Perniciem, opprobriumque pagi.
 Illum & parentis crediderim sui
 Fregisse cervicem, & penetralia
 Sparfisse nocturno cruore
 Hospitis: ille venena Colchica,
 & quicquid usquam concipitur nefas,
 10 Trastavit, agro qui statuit meo
 Te triste lignum, te caducum
 In domini caput immerentis.
 Quid quisque vitet, nunquam homini satis
 Cautum est in boras: navita Bosporum
 15 Parnus perborrescit, neque ultra
 Ceca timet aliunde fata:
 Miles sagittam & celerem fugam
 Partib: catenas Partibus, & Italum
 Robur: sed improvisa leibi
 20 Vis rapuit rapietque gentes.
 Quam pene furvæ regna Proserpinæ,
 Et judicantem vidimus Æacum,
 Sedesque descriptas piorum, &

Æoliis

& elle est une suite du premier vers, & nefasta die, & sacriloga manu.

4 Pagi] Pagi est proprement un bourg, un amas de maisons champêtres autour d'une fontaine, qui leur a donné le nom: car pagus vient du Dorique *παγὴ*, fontaine. Voyez Festus.

6 Fregisse cervicem] Le vieux Commentateur remarque qu'Horace se sert ici d'une expression nouvelle; pour rendre l'action plus horrible; mais il ne s'est pas souvenu que cette façon de parler *frangere cervicem*, ou *cervicem*, pour dire *étrangler*, étoit fort en usage avant Horace, & que Cicéron s'en est servi en beaucoup d'endroits.

7 Sparfisse nocturno cruore] C'est une adresse d'Horace qui, pour dire *sparfisse cruore per noctem*, ou *nocturno tempore*, fait un adjectif de la circonstance du tems, & le joint à *cruore*. Il a dit de la même manière dans l'Ode V. *nocturno mari*. Ce sont des tours d'expression fort heureux, & qu'il est d'autant plus nécessaire de remarquer, que dans la composition on peut souvent en avoir besoin. Comme notre langue n'est pas si riche que la Greque & que la Latine, elle se ménage mieux; mais on peut dire, que si elle ne prend pas de ces grandes hardieses, elle n'a pas aussi de ces grandes beautés, qui nous font admirer aujourd'hui la vivacité & la pompe de l'éloquence des Anciens.

8 Venena Colchica] Parceque la Colchide & l'Ibérie étoient fort fertiles en poisons. Voyez l'Ode V. & l'Ode XVII. du Livre V.

11 Triste lignum] Triste signifie ici malheureux, abominable, de mauvais augure.

Te caducum] Caducum, est proprement ce qui doit bientôt tomber; mais Horace s'en sert ici pour dire *qui est déjà tombé*; comme il a dit dans l'Ode IV. du Liv. III. *caducum fulmen*. Virgile, Propertius & autres ont employé ce mot dans le même sens.

12 In domini caput immerentis] Il paroît par l'Ode VIII. du Liv. III. que ceci étoit arrivé à Horace le premier jour du mois de Mars.

14 In boras] De moment en moment, d'une heure à l'autre.

Bosporum] Le Bosphore de Thrace, ce petit détroit qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin: ou le Bosphore Cimmerien qui joint le Pont-Euxin avec le Palus Méotide.

15 Parnus] Horace met un Carthaginois, parceque Carthage étoit une ville de fort grand commerce, & qui envoyoit des vaisseaux fort loin.

16 Ceca fata] Ceca fata, des destinées aveugles; ceca pour *occulta*, *ignota*, *incomtus*, *cachés*, dont on ne connoît point les voies. Lucrece a souvent employé ce mot dans ce sens, *venti ceca potestas*, l'aveugle

& pour l'opprobre du village, arbre funeste, arbre qui es tombé sur la tête de ton maître, qui ne t'avoit fait aucun mal. Je croirois sans peine que celui qui te mit dans mon champ avoit égorgé son pere, & souillé la nuit ses Dieux domestiques du sang de son hôte. Sans doute il s'étoit servi des poisons de la Colchide. Il s'étoit rendu coupable de tous les crimes les plus noirs. Il est impossible à l'homme de prévoir les malheurs qui le menacent à tous momens. Le Marchand de Carthage redoute le seul Bosphore, & il ne craint point que les fatales Destinées, dont les voies sont toujours cachées, viennent le surprendre ailleurs. Le soldat Romain ne craint que les fleches & la fuite légère du Parthe : le Parthe n'appréhende que les chaines & les armes du Romain; mais la violence imprévue de la mort a toujours emporté & emportera toujours les nations. Par un accident horrible, n'ai-je pas presque vu le sombre Royaume de Proserpine? N'ai-je pas presque comparu devant le tribunal du Juge Eacus? Ne me suis-je pas presque trouvé dans les heureuses demeures qui sont assignées aux Justes? Il s'en est peu fallu que je n'aye

veugle puissance du vent, pour la puissance du vent dont on ignore les voies; car on ne fait ni d'où il vient, ni où il va.

17 *Miles sagittam & celerem fugam Parthi*] Ces deux vers prouvent que l'Ode fut faite avant qu'Auguste eût accordé la paix aux Parthes, c'est-à-dire, avant que Phraate eût rendu les enseignes Romaines.

* La conjecture de M. Bentlei qui croit qu'on devoit lire, *& reducem fugam*, est horrible.

Fugam] Parceque les Parthes ne se defendoient jamais mieux qu'en fuyant.

21 *Furva regna Proserpine*] *Furvus* signifie noir, & Horace dit le Royaume de la noire Proserpine, pour dire le noir Royaume de Proserpine. Il faut être accoutumé à ces changemens.

22 *Judicantem Eacum*] Eacus fut fils de Jupiter & d'Egine, & pere de Pelée & de Telamon. Après sa mort il fut établi Juge des ames dans les enfers avec Minos & Rhadamante. Le ressort de ces deux derniers s'étendoit sur toute l'Asie, & celui d'Eacus sur toute l'Europe. Car la terre n'étoit alors partagée qu'en deux. Platon écrit dans le Gorgias, qu'Eacus & Rhadamante rendoient leurs jugemens dans une prairie où aboutissoient deux chemins, dont l'un conduisoit au Tartare, & l'autre aux champs Elysées;

que Rhadamante jugeoit les Asiatiques, Eacus les Européens, & que Minos étoit assis avec un sceptre d'or, pour prononcer souverainement, lorsqu'il se rencontroit des difficultés que les autres ne pouvoient résoudre. Et voilà l'occasion qui a obligé Horace, comme Européen, de ne parler que d'Eacus : ce qui me paroît assez remarquable.

23 *Sedesque descriptas piorum*] Le passage que je viens de rapporter de Platon donne du jour à celui-ci. Après avoir passé la prairie où les ames étoient jugées par Eacus & par Rhadamante, on alloit d'un côté dans le Tartare, & de l'autre dans les champs Elysées.

Descriptas] Marquées, assignées. Cette leçon se peut soutenir. J'aime pourtant mieux *discretas, séparées*, comme il y a dans quelques éditions & dans les meilleurs manuscrits. Car les champs Elysiens étoient fort séparés du Tartare. C'est pourquoi Horace a dit dans l'Ode XVI. du Liv. V.

Jupiter illa pia secrevit littora genti.

Jupiter a mis à part, a séparé ces heureux rivages pour les justes.

Et Virgile, *secretoque pio.* Et les justes séparés.

- Æoliis fidibus querentem*
 25 *Sapphō puellis de popularibus:*
Et te sonantem pleniùs aureo,
Alcæe, pleſtro, dura navis,
Dura fuga mala, dura belli.
Utrumque ſacro digna ſilentio
 30 *Mirantur umbra dicere: ſed magis*
Pagnas & exactos tyrannos
Denſum humeris bibit aure vulgus.
Quid mirum? ubi illis carminibus ſtupens
Demittit atras bellua centiceps
 31 *Aures, & intorti capillis*
Eumenidum recreantur angues.

Quin

24 *Æoliis fidibus querentem Sapphō*] Les Eoliens étoient un peuple de la Grece. Peu de tems après la guerre de Troye ils envoyèrent une colonie qui alla dans la Myſie, & qui occupa tout le rivage de la mer Egée depuis Cyzique juſques à Phocée, ou même juſques à Smyrne, qu'Herodote ajoute aux onze villes que les Eoliens avoient dans le continent. Auſſi Callimaque a fort bien écrit en parlant de Séléne fille de Clinias:

— Σμύρνης ἐστὶν ἀπ' Ἀιολίδος.

Elle eſt de Smyrne ville d'Eolie.

Mais comme elle tomba bientôt après entre les mains des Ioniens, Herodote ne compte proprement qu'onze villes Eoliques. Les Eoliens avoient encore cinq ou ſix villes dans l'ifle de Lesbos, entre autres, Mitylene la capitale, où Sappho étoit née. Voilà pourquoi Horace dit ici *fidibus Æoliis*, ſur ſon luth Eolien, pour Lesbien. Comme Ovide, *Æolia hyra*, pour Lesbia. Strabon remarque que le dialecte Eolique étoit le même que le Dorique, & c'eſt ce qui paroît clairement par ce qui nous reſte de Sappho, où tout étant pur Dorique, on ne peut douter que ce ne ſoit l'ancien langage Eolien.

Querentem puellis de popularibus.] Il nous reſte quelques fragmens de Sappho, par leſquels il paroît qu'elle avoit quelques reſſentimens contre les Dames de ſon pays; mais je ne crois pas qu'Horace parle ici de ces plaintes. Il entend ſans doute les regrets qu'elle faiſoit de ce que les filles de Lesbos n'avoient pas voulu répondre à la paſſion qu'elle avoit pour elles, & de ce qu'elles avoient ruiné ſa réputation. Cela eſt confirmé par ce qu'elle dit elle-même dans Ovide:

Lesbides, infamem quæ me feciſtis, amata,
Deſinite ad citaras turba venire meas.

Filles & femmes de Lesbos, qui avec rûin ma réputation, parceque je vous ai trop aimées, ceſſez de venir en foule pour entendre mes chanſons.

Madame Dacier a eu ſans doute ſes raiſons pour n'être pas de ce ſentiment, & il faut avouer qu'elle a donné au ſien toute la couleur qu'il étoit poſſible de lui donner.

25 *Popularibus*] Les Latins appellent *populares*, ceux qui ſont d'une même ville, d'un même peuple, & *popularia ſacra*, les fêtes qui étoient célébrées généralement par tous les habitans du lieu.

26 *Et te ſonantem pleniùs*] Nous avons parlé d'Alcée ſur l'Ode XXXII. du Liv. I. Horace le met ici avec Sappho, parcequ'il vivoit dans le même tems, qu'il étoit de Mitylene, & qu'il étoit auſſi Poète lirique. Il dit *ſonantem pleniùs*, parceque ſon ſtile étoit noble & fort, & qu'il traitoit des matieres plus relevées que celles que traitoit Sappho, qui dit de lui dans Ovide:

Nec plus Alcæus, conſors patriæque lyraque,
Laudis habet, quamvis grandius ille ſonat.

Alcée lui-même, qui eſt mon compatriote & Poète lirique, n'a pas plus de réputation que moi, quoique ſa poéſie ſoit plus forte & qu'il chante des ſujets plus relevés.

Aureo pleſtro] Il donne ici le pleſtre d'or à Alcée, parcequ'il parle de cette partie de ſes ouvrages où il décrivait les guerres civiles de Mitylene, & les diverſes factions des Tirans Pittacus, Myrſilus, Mégalaſyruſ, des Cléanaſtides, & de quelques autres. Ces poéſies étoient appellées *δύσκολα καὶ ἀντιπολιτικά*, poéſies ſur les ſéditions. Cette explication d'Horace eſt confirmée par un paſſage de Quintilien, qui écrit dans le Chap. I. du Livre X. Al-

quæ

n'aye ouï les amoureux regrets de Sapho, qui sur sa lire Eolienne se plaint des filles de son pays. Et vous, Alcée, j'ai été aussi bien près de vous entendre chanter avec beaucoup plus de force & de noblesse les maux que l'on souffre sur la mer, dans l'exil, & dans la guerre. Les ombres les admirent, en leur entendant chanter des choses dignes d'un silence religieux. Mais le vulgaire a bien plus d'attention, & se serre bien davantage, pour écouter le récit des combats & l'histoire des Tirans chassés. Quelle merveille, que les ombres soient si attentives? Puisque la bête à cent têtes, étonnée, & comme enchantée de ces sons, baisse ses noires oreilles, & que les serpens entortillés aux cheveux

cheveux

æus in parte operis aureo plectro meritò donatur, quâ Tyrannus infestatur. Multum etiam moribus confert, in eloquendo brevis & magnificus, & diligens, plerumque Homero similis, sed in lusus & amores descendit, majoribus tamen aptior. On donne avec raison le plectre d'or à Alcée dans cette partie de ses ouvrages où il écrit contre les Tirans. Il ne laisse pas d'être fort utile pour la morale: son stile est serré, magnifique, & fort châtié. Il est fort souvent semblable à Homère. Il descend pourtant quelquefois dans les badineries & dans les amours; mais il paroît toujours qu'il est beaucoup plus né pour le grand.

27 *Plectro*] Il a déjà été remarqué que c'étoit comme un petit dé pointu, que l'on mettoit au doigt, & avec lequel on pinçoit les cordes. On le faisoit ordinairement des ongles des chevres.

28 *Dura fugæ mala*] C'est ce qu'Horace fait chanter par Alcée. Voyez l'Ode XXXII. du Livre I. *Fuga* est ici pour *exil*. Alcée fut chassé par les Tirans avec beaucoup d'autres; mais enfin il se mit à la tête de ces exilés, & fit la guerre aux Tirans.

29 *Utrumque*] Sapho & Alcée.

Sacro silentio] Il appelle *silence sacré*, cette attention religieuse que l'on avoit quand les Dieux parloient, ou lorsque l'on assistoit à leur service. Voyez l'Ode XV. du Livre I.

31 *Pugnas & exactos Tyrannos*] Les Tirans qu'Alcée chassa, &c.

32 *Densum humeris*] Comme il arrive lorsque l'on se presse en foule pour entendre quelque chose; les uns sont sur les épaules des autres. Il n'y a rien de plus ridicule que ce qu'un Interprète a dit sur cet endroit, en prenant *densum humeris*, pour *fort & robuste*. Voilà qui convient bien à des ombres!

Bibis] Les Latins ont dit *boire*, pour écouter avec avidité. Properce dans l'Élégie V. du Livre III.

Incipe, suspensis auribus ista bibam.

Commencez, & je boirai avec une oreille attentive tout ce que vous me direz.

Nous employons en notre langue le même mot dans ce même sens, avec cette différence, que nous ne nous en servons que pour des choses desobligeantes, ou désagréables à celui dont on parle: par exemple, *un tel a bu cet affront, ce reproche*. Il est vrai aussi que nous disons, *un tel boit les louanges*. Mais c'est pour blâmer son avidité.

33 *Quid mirum*] Il faut sous-entendre *id vulgus & umbras facere*. Faut-il s'étonner que ces ombres soient si attentives, puisque Cerbere, &c.

34 *Demittit atras aures*] Cette description de Cerbere, qui par le plaisir qu'il prend à entendre les vers d'Alcée, baisse ses noires oreilles, est admirable. C'est le propre des animaux de baisser les oreilles, lorsque quelque chose d'agréable frappe leur imagination.

Bellua centiceps] Cerbere, qui avoit trois têtes de chien, la queue de serpent, & du dos duquel sortoit une infinité de serpens de toute sorte de couleurs & d'espèces.

36 *Eumenidum*] Les Furies *Alcæo*, *Tisiphontæ*, & *Megara*. On veut qu'elles aient été apellées *Eumenides*, douces par antiphrase, c'est-à-dire, à contresens. Mais Eschyle, dans la Tragédie des Euménides, nous apprend qu'Oreste leur donna ce nom après que l'Areopage l'eut absous du crime qu'il avoit commis en tuant sa mere, & qu'il les apella *Eumenides*, parcequ'elles s'étoient laissées apaiser par Minerve, & qu'elles avoient enfin consenti à son absolution. Il est vrai qu'il paroît par deux ou trois passages de Sophocle, dans l'Edipe Colone, que les Furies étoient apellées *Eumenides* pendant la vie même d'Edipe, & par conséquent longtems avant qu'Ores-

Quin & Prometheus, & Pelopis parens
Dulci laborum decipitur sono:
Nec curat Orion leones

40

Aut timidus agitare lyncas.

te eût mis le pied dans Athènes. Mais ces passages ne doivent pas nous arrêter. Cette pièce de Sophocle fut faite longtems après la mort d'Eschyle; & comme les Furies avoient alors ce nom, Sophocle l'a pu accommoder à son sujet, sans avoir égard à son origine.

Recreantur angues] Les Poëtes ont feint que les Furies avoient des serpens entortillés dans leurs cheveux. Et Pausanias écrit qu'Eschyle fut le premier Auteur de cette idée. *Eschyle*, dit-il, *est le premier qui ait mêlé des serpens parmi les cheveux des Euménides*. Le passage d'Eschyle, que Pausanias avoit en vue, est à la fin des Coephores, où Oreste dit:

— Ἰδὲ Γοργόνων δίκην
φαυχίτωνος καὶ σπειλάναμίναι στυγνοῖς δόχουσιν.

Elles ressemblent aux Gorgones, elles sont vêtues de longs habits noirs; & d'horribles serpens, entortillés dans leurs cheveux, sifflent sur leur tête.

37 *Prometheus*] Nous en avons parlé dans le premier Livre. Il faut remarquer qu'Horace le met ici dans les enfers, & qu'en cela il a suivi Aristote, qui a écrit dans le Chap. XVII. de sa Poétique: Τὸ δὲ πέναντον ὄσον, αἰτὰ φθικωτότης καὶ Περμυδάως καὶ ὕστατον Ἀδῆν. La quatrième espèce de Tragedie est la fabuleuse, comme les Phœciens, Prometheus, & tout ce qu'on feint des enfers.

Pelopis parens] Tantale. Voyez l'Ode XXVIII. du Livre I.

38 *Dulci laborum decipitur sono*] Il ne faut pas joindre *laborum* avec *sono*, comme l'ont cru Turnebe & quelques autres Interpretes, qui se sont imaginé qu'Horace parle des travaux d'Alcée: cela est insupportable. Horace dit que les sons d'Alcée sont oubliés à Tantale & à Prométhée tous leurs travaux, toutes leurs peines. C'est-à-dire, que Prométhée ne

sente plus le vautour qui le déchiroit, & que Tantale oublie la faim & la soif qui le tourmentoient auparavant. *Decipitur laborum*, est une phrase Greque, ἐπιλανθάνει τὸν πόνον. La correction de M. Bentley qui a lu *laborem*, est insoutenable.

39 *Nec curat Orion*] C'étoit l'opinion des Anciens, que l'on avoit après la mort les mêmes inclinations & les mêmes occupations que l'on avoit eues pendant la vie. C'est pourquoi Horace représente ici Orion comme un grand chasseur. En effet il l'avoit été. Homere même a eu égard à cette qualité d'Orion, lorsqu'il a écrit, en parlant des astres, que Vulcain avoit gravés sur le bouclier d'Achille:

Ἄρκλον δ', ἢν ἀμαξάν ἐπίκλυσιν καλέουσιν,
Ἡ τ' αὐτὸ εἶρεται καὶ τὴν Νείωνα δολέουσιν.

Il y grava l'Ourse, que l'on appelle aussi le chariot, qui ne se couche jamais, & qui regarde toujours l'Orion.

L'Ourse regarde l'Orion comme si elle craignoit encore d'en être poursuivie. Le même Homere rapporte dans l'Odyssée, qu'Ulysse vit dans les enfers Orion qui couroit après les bêtes qu'il avoit blessées dans les forêts pendant qu'il vivoit. Et c'est après ce Prince des Poëtes qu'Horace met ici Orion dans les enfers, comme il y a déjà mis Prométhée. M. Zerk s'est fort éloigné du sens & des paroles d'Horace en expliquant ce passage, comme si ce Poëte avoit dit qu'Orion ne craint plus les lions ni les lyncs. C'est tout le contraire. Le mot *agitare* le prouve suffisamment.

40 *Lyncas*] Le lync est un animal marqué comme le léopard. On l'appelle vulgairement once. Ceux qui veulent que ce soit un loup cervier, se trompent assurément.

NOTES SUR L'ODE XIII. LIV. II.

IL paroît certain, dit le P. Sanadon, par le 17. & le 18. vers que cette pièce fut faite avant l'été de 734. où Auguste accorda la paix à Phraate, Roi des Parthes, qui lui renvoya les aigles Romaines; & par l'Ode VIII. Liv. III. on voit que la date précise est le commencement de Mars de cette année-là même.

1 *Ille & nefasto &c.*] Il semble d'abord qu'il y a de l'embaras dans ce commencement, & c'est ainsi que tous les Interpretes en ont jugé. Mais le P. S. en pense tout autrement, & montre que plus on l'a voulu

expliquer, plus on l'a embrouillé. Quelques-uns ont arrangé ainsi la construction: O arbor, quicumque te manu sacrilegâ produxit primum, te, inquam, exitio posterorum ac sempiternæ pagi tui ignominie natam, ille nefasto die te posuit. D'autres: O arbor, ille & posuit te nefasto die & sacrilegâ manu produxit, quicumque te primum posuit & produxit in nepotum perniciem opprobriumque pagi. Et d'autres enfin, comme M. Dacier: O arbor, quicumque te posuit & produxit, ille te & posuit nefasto die, & sacrilegâ produxit manu in nepotum perniciem opprobriumque pagi.

cheveux des Euménides s'apaisent. Prométhée même & le pere de Pelops oublient leurs peines; & le chasseur Orion ne se soucie plus de poursuivre les lions, ni de donner la chasse aux timides linx.

pogi, te, inquam, triste lignum, te caducum in domini caput immerentis. Surquoi M. Bentlei s'écrie: *Vab! ut execraretur tam infectam strigilignum, si ad vivos redire possit, Horatius!* Qui le croiroit cependant? M. Bentlei, indigné avec raison de toutes ces explications entortillées des Interprètes qui l'ont précédé, n'a pas mieux fait qu'eux, pour ne rien dire de plus. Il a corrigé le texte, & il a mis:

*Illum 6! nefasto te posuit die
Quicumque primum &c.
Illum parentis &c.*

Et il s'écrie encore ici: *Jam opinor, agnoscis Horatii genium. Quid clarius, rotundius, acrius dici possit? Illum 6! Repetitis (illum) indignationem ostentat. O! magnam vim & acrimoniam orationi impertit.* Cependant c'est cette même correction que le P. S. trouve téméraire, malheureuse, inutile. Téméraire, n'étant fondée ni sur les manuscrits, ni sur les éditions, où l'on ne voit ici aucune variation; malheureuse, car au lieu d'un embarras apparent & imaginaire, elle en substitue un très réel; inutile, puisque le texte n'en a nul besoin. Il est de lui-même très clair, dit le P. S. & je suis surpris qu'aucun des Interprètes ne s'en soit aperçu. Le Poète a dit, *quicumque ille*, c'est-à-dire, *quisquis ille & posuit te primum nefasto die, & sacrilegâ manu produxit . . . illum crediderim, &c.* Ce qu'il a rendu en François de cette manière: *Arbre funeste, maudit soit celui qui te planta dans un jour malheureux, & te cultiva d'une main sacrilège, pour être la perte de ses descendants, & l'opprobre du village. Coupable des plus noirs attentats, il avoit déjà massacré &c.* Mais n'en déplaît au P. S. je ne trouve aucune justesse ni dans son explication Latine, ni dans sa traduction Française. L'une & l'autre se réduit à ceci: *Maudit soit, ou quiconque soit le scelerat qui t'a planté &c. c'étoit un scelerat.* Je l'ose dire, comme le P. S. Je ne vois ni difficulté à ce passage; ni nécessité de recourir à des interprétations alambiquées, comme tous les Commentateurs. Horace, dans la colère & dans l'indignation où il se trouve contre cet arbre qui l'a pensé tuer, fait tout de suite l'énumération des crimes qu'il suppose à celui qui l'a mis dans son jardin, de sorte que jusqu'au 12. vers il ne faut pas de point, comme M. Dacier en met au 4. & le P. S. après *hospitis* du 8. Il faut donc faire ainsi la construction: *Agro qui te statuit meo, arbor, ille (quicumque) & nefasto te posuit die primum, & sacrilegâ manu produxit . . . illum & parentis . . . & penetrabilia . . . ille venena*

Colchica & quicquid &c. Par où l'on voit que M. Dacier auroit le plus approché du véritable sens, s'il n'avoit pas jeté sans nécessité de la confusion dans son explication par des répétitions inutiles, & en mettant au milieu, *agro qui te statuit meo*, qui doit être au commencement ou à la fin. Quant à *quicumque primum*, qui a été ici une des principales pierres d'achoppement, la manière dont je l'ai placé fait voir qu'il faut sous-entendre *est*, ou *fuit*, que Virgile a exprimé dans les vers suivans, *Æn. Liv. V.*

*Non licuit fines Italos, fataliaque arva,
Nec tecum Ausonium (quicumque est) quærere
Tibrim.*

8 *Colchica*] Le P. S. lit *Colcha*, comme M. Bentlei & M. Cuningam, après les manuscrits de Cruquius, de Grévin & plusieurs autres, & il rapporte des exemples d'Ovide. Cette correction ôte la transposition désagréable de la dernière syllabe de *Colchica* au vers suivant, qui seroit, suivant la prononciation des Latins, *Kolkiket kichid*: ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'Horace ait écrit.

10 *Statuit*] *Te transplanta*, comme *produxit, te cultiva*, & *posuit, te planta*, suivant le P. S. Mais il me permettra de lui dire, ou qu'il n'est pas possible que ce soit le même homme qui ait planté cet arbre, qui l'ait transporté dans le jardin d'Horace, & qui l'ait cultivé jusqu'au point d'être assez gros pour écraser quelqu'un, ou qu'il n'est pas croyable qu'Horace ait étendu sa malédiction sur plusieurs, à moins que de le croire capable d'avoir mis dans les personnes une gradation aussi burlesque que celle que Verville a mise dans les choses, en maudissant une scielette qui avoit pensé faire casser le cou à la pauvre Soldée.

11 *Caducum*] Le P. S. donne à ce mot le sens de *casurum*, qui doit tomber, comme Virgile a dit, *caducus juvenis*.

17 *Celerem fugam*] M. Bentlei lit *reducem*, quoique tous les manuscrits soient contre lui, & que cette correction soit inutile.

38 *Laborum*] Le P. S. lit *laborem*, après M. Bentlei & M. Cuningam, & c'est un Hellénisme. Virgile a dit de même:

Expleri mentem nequit, ardescitque tunc.

Le P. S. cite encore Ovide pour exemple. J'ajoute qu'Horace a dit encore de la même manière dans l'Art Poët. *Qui purgat bilem.*

40 *Timidos hincas*] Féminin dans Virgile.

Stupescit carmine hincas.

A D P O S T H U M U M.

O D E XIV.

EHEU! fugaces, Posthume, Posthume,
 Labuntur anni: nec pietas moram
 Rugis & instanti senectæ
 Afferet, indomitaque morti.
 Non, si trecentis, quotquot eunt dies,
 Amice, places illacrymabilem
 Plutona tauris, qui ter amplum

Geryo-

QUELQUES manuscrits donnent pour titre à cette Ode, DE SUPERSTITIONE, Contre la superstition; & un savant Interprète a cru que c'en étoit le seul & véritable sujet. Mais je ne suis pas de ce sentiment. Il est certain qu'Horace ne songe pas seulement à guérir Posthumus des frayeurs de la mort; il veut aussi l'exhorter à vivre avec plus de plaisir, plus de tranquillité, & d'une manière moins resserrée, & c'est ce qu'il fait adroitement. Car il faut remarquer que pour le corriger il ne lui donne ni préceptes ni conseils: il lui fait faire seulement des réflexions générales sur le peu de durée de cette vie, sur la nécessité de mourir, & sur ce qui doit arriver après sa mort de tous les soins qu'il aura pris, & de toutes les peines qu'il se sera données. Cette Ode fut faite après la III. Epître du Liv. I. & cela suffit pour faire voir qu'Horace étoit déjà vieux.

Fugaces] Ce mot dit beaucoup plus que *fugientes*: car *fugax* marqué proprement, qui fuit toujours, qui ne songe jamais qu'à fuir.

Posthume] Personne n'a encore su qui étoit ce Posthumus. J'espère pourtant de le découvrir, quelque difficulté qu'il y ait à déterrer une chose si obscure & si cachée. Premièrement je trouve que Posthumus étoit un surnom fort ordinaire aux familles des Juliens. Cela étant posé, je vois qu'Horace donne ici à ce Posthumus les mêmes caractères qu'il donne en deux de ses Epîtres à Julius Florus. Il me semble donc que de là je puis fort bien conjecturer que ce Julius Florus est le même qu'il appelle ici *Posthumus*. Cela paroît encore plus vraisemblable, si l'on prend la peine d'examiner la conformité des caractères. Horace reproche ici tacitement à Posthumus la crainte de la mort, l'ambition & l'avarice. Les deux derniers vices sont marqués dans ce vers de l'Epître III. du Livre I. où Horace dit à Florus:

Quod si
 Frigida curarum fomenta relinquere posses.

Que si vous pouvez vous desfaire de l'ambition & de l'avarice, qui ne servent qu'à nourrir les passions.

Mais ils sont encore plus clairement marqués tous trois dans l'Epître II. du Livre II.

Non es avarus? abi. Quid? Cætera jam simul isto
 Cum vitio fugere? caret tibi pectus inani
 Ambition? caret mortis formidine & irâ?

N'êtes-vous plus avare? retirez-vous. Mais quoi? Vous êtes-vous desfait en même tems de vos autres vices? N'êtes-vous plus l'esclave d'une vaine ambition? Avez-vous guéri votre esprit de la crainte de la mort? Ne tombez-vous plus dans vos emportemens?

J'ajouterai que ce Posthumus est le même à qui Propertius adresse l'Élégie IX. du Livre III. pendant qu'il étoit en Orient avec Tibère.

2 *Labuntur*] Ce passage ne détruit point ce que j'ai dit du verbe *labi*, dans le premier Livre, où j'ai remarqué que ce mot n'est propre qu'à marquer la lenteur d'un mouvement. Car comme *labi* se dit proprement des rivières dont le cours, quoique lent, ne laisse pas d'être vite, parcequ'il est continu, il explique aussi admirablement le cours du tems, dont on a fort bien dit, qu'il fuit, quand il semble s'arrêter;

- - - fugit cum stare videtur.

3 *Instanti senectæ*] On verra les Remarques sur

A P O S T H U M U S.

O D E XIV.

HELAS! Posthumus, Posthumus, les années coulent bien vite, & la piété n'a pas le pouvoir de retarder un seul moment les rides, la prompte vieillesse & l'inévitable mort. Quand vous feriez tous les jours à Pluton des sacrifices de trois cents bœufs, vous n'apaiseriez pas pourtant cet impitoyable Dieu, qui retient le vaste Geryon, & l'horrible Tityus dans

sur le 33. vers de l'Épître III. du Livre I. & sur le vers 211. de l'Épître II. du Livre II. Par où il paroît que Posthumus & Horace devoient être déjà âgés quand cette Ode fut faite. C'est pourquoi ce Poète dit ici *instanti senectæ*, la vieillesse qui pend sur notre tête.

5 *Non si trecentis*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non *tricenis*, qui ne signifie que *trente*, & dont la première syllabe est longue.

6 *Placati*] Pour *placare tentes*. Voyez les Remarques sur l'Ode XXXV. du Livre I.

Illacrymabilem] Ce mot devoit signifier naturellement, *qui ne mérite pas d'être pleuré, qui n'est point pleuré*, & c'est dans ce même sens qu'Horace l'emploie dans l'Ode IX. du Livre IV.

— sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte.

Mais ils sont tous plongés dans une éternelle nuit, sans que l'on donne une seule larme à leur mort, & sans qu'on se souvienne même d'eux.

Mais il lui donne ici une signification active; *illacrymabilem Plutona*: Pluton, qui ne fait point pleurer, qui ne se laisse point toucher par les larmes.

7 *Ter amplum Geryonem*] Geryon étoit fils de Chrysaor & de Callirhoé. Depuis la ceinture en haut il avoit trois corps d'homme joints ensemble. C'est pourquoi Horace l'appelle *ter amplum*, & Virgile *tergeminum*. On a fondé cette fiction sur ce que Geryon étoit Roi de trois îles voisines de l'Espagne. Ces trois îles sont, selon quelques-uns, *Balearis major*, Majorque, *Balearis minor*, Minorque, & *Ebusa*, Ebusa. Selon d'autres, *Cadis*, *Erythra* & *Tartessus*,

Tom. I.

Paléphatus est d'un apert sentiment. Il dit que Geryon a été nommé *τρίκεραλον*, ou *τρίκερον*, parce qu'il étoit d'une île appelée *Tricarenia*, sur les bords du Pont-Euxin, & que la fable de ces trois têtes d'homme n'est venue que de l'ambiguïté du mot *Tricarenius*, qui signifie un homme qui a trois têtes, & un citoyen de la ville de *Tricarene*. Cette dernière opinion est plus conforme à l'histoire d'Hercule, qui n'aprocha jamais de Cadix ni de l'Espagne, & qui par conséquent n'auroit pu tuer Geryon, si Geryon avoit été Roi de ces trois îles. On fait que le dernier labeur d'Hercule fut d'emmener les bœufs de Geryon, & sur cela je rétablirai en passant une Inscription Grecque fort ancienne:

— — — — — ΟΓΔΟΟΝ ΙΠΠΟΤΣ
**** ΕΞΕΛΑΣΕΝ ΔΙΟΜΗΔΕΟΣ,
ΙΠΠΟΛΑΤΤΗΣΤΕ
ΖΩΣΤΗΡΑ ΕΞΕΚΟΜΙΣΕ ΑΜΑΖΟ-
ΝΙΔΟΣ, ΔΕΚΑΤΟΝΔΕ
*** ΕΚΤΕΙΝΕ *** ΟΥΣ ΑΓΕΛΑΙΑΣ

Je supplée au second vers *Σπυρίδω*,

ΘΡΗΚΙ' ΕΞΕΛΑΣΕΝ.

Et au dernier,

ΓΗΡΤΟΝ' ΕΚΤΕΙΝΕ ΚΑΙ ΒΟΥΣ ΑΓΕ-
ΛΑΙΑΣ ΕΛΑΤΝΕ.

H h

Pour

- Geryonem, Tityonque tristi
 Compescit undâ, scilicet omnibus,
 10 Quicunque terra munere vescimur,
 Enavigandâ, sive reges,
 Sive inopes erimus coloni.
 Frustra cruento Marte carebimus,
 Fractisque rauci flutibus Adriæ:
 15 Frustra per autumnos nocentem
 Corporibus metuemus Austrum:
 Visendus ater flumine languido
 Cocytus errans, & Danaï genus
 Infame, damnatusque longi
 20 Sisyphus Æolides laboris.
 Linquenda tellus, & domus, & placens
 Uxor; neque barum, quas colis, arborum
 Te, præter invisas cupressos,
 Ulla brevem dominum sequetur.
 25 Absumet beres Cæcuba dignior

Servata

Pour son huitième labour il emmena les juments de Diomède, Roi de Thrace. Pour le neuvième, il emporta la ceinture d'Hippolyte, & pour le dixième, il tua Geryon & emmena ses troupeaux.

8 Tityonque] Tityus étoit fils de Jupiter. Il fut tué par Apollon, parcequ'il vouloit violer Latone. Les Poëtes ont feint que des vautours lui déchirent le foie dans les enfers. Voyez l'Ode IV. du Liv. III.
 Tristi compescit undâ] Par cette onde triste il entend le Styx. Virg.

Et novies Styx interfusa coëctet.

10 Quicunque terra munere] Il a exprimé noblement ce vers d'Homère :

--- οὐδ' ἀπέρος ἀδ' ἔσθ' ἰδρύσθαι.

qui se nourrissent des fruits de la terre.

Homère appelle ainsi les mortels, en les opposant aux Dieux. Rien ne marque mieux la foiblesse & la mortalité des hommes, que le besoin continuel qu'ils ont de se nourrir.

12 Coloni] Proprement des laboureurs qui cultivent la terre d'un maître.

14 Fractisque rauci flutibus] Cela exprime fort bien le bruit des flots qui vont se briser contre les rochers.

15 Per autumnos nocentem corporibus] Le vent de Midi est mal-sain, surtout en Italie, pendant l'automne, parcequ'il est fort humide, & qu'alors il pénètre fort aisément les corps, dont les pores sont fort ouverts par l'excès de la chaleur de l'été.

16 Metuemus] Pour vitabimus ; nous craindrons, pour nous éviterons.

17 Ater flumine languido Cocytus] Le Cocyte fleuve de l'enfer est un bras du Styx. Il a été ainsi appelé du Grec κακὸς, lamer, parceque l'on y entend les lamentations des malheureux, &c. Horace appelle son cours languissant, comme Virgile ses eaux tardives, tardam undam.

18 Errans] A cause de ses tours & détours.

Danaï genus infame] Danaüs & Egyptus furent tous deux fils de Belus, Roi d'Egypte. Danaüs eut cinquante filles, qui épousèrent autant de fils d'Egyptus, & qui toutes par l'ordre de leur pere tuèrent leurs maris la première nuit de leurs noces, excepté la seule Hypermnestre, qui épargna Lyncée. Pour la punition de ce crime elles furent condamnées dans les enfers à puiser de l'eau, & à remplir un tonneau percé. Voyez l'Ode XI. du Livre III.

19 Damnatusque longi laboris] Il faut sous-entendre pœnâ. C'est une ellipse fort ordinaire aux Latins.

Damna-

dans les tristes lieux, environnés d'un fleuve que nous devons tous passer, nous qui sommes nourris des dons de la terre, pauvres, riches, Rois, bergers. C'est en vain que nous nous empêcherons de suivre Mars dans les sanglantes batailles, & de nous exposer à la fureur des flots de la bruyante mer Adriatique, qui se brisent avec un mugissement horrible contre les rochers. En vain nous éviterons pendant l'automne le vent de Midi, si nuisible à la santé: il faut enfin aller voir le cours lent & tortueux du noir Cocyte, la race infame de Danaüs, & le fils d'Eole, Sisyphes condamné à un travail éternel. Enfin il faudra que vous quitiez votre patrie, votre maison, votre femme, l'objet de votre amour: & de tous ces arbres, que vous cultivez avec tant de soin, le funeste ciprès vous suivra seul, vous qui en aurez été le maître si peu de tems. Un heritier plus liberal prodiguera ce vin de Cécube, qui est enfermé sous cent clefs. Il inondera

Damnatus parâ longi laboris; condamné à la peine d'un travail éternel.

20 *Sisyphus Eolides*] Sisyphes fut fils d'Eolus, & petit-fils d'Hellen. Il découvrit à Asopos que c'étoit Jupiter qui avoit ravi sa fille Egine; & c'est pour cela qu'il fut condamné dans les enfers à pousser jusqu'au haut d'une montagne une pierre prodigieuse qui retomboit toujours. Servius écrit, qu'il fut condamné pour avoir divulgué aux hommes les desseins des Dieux. Virgile appelle cette pierre *non exsuperabile saxum*; que l'on ne peut pousser jusqu'au haut. Et il y a de l'apparence qu'il a eu en vue ce mot de Platon dans l'Axiochus: *Σίσυφος αὐτὸν ἀνέβη*. Et *Sisyphi saxum inextuperabile*.

21 *Et placens uxor*] On peut prendre ceci en général selon le sentiment d'Homere, qui écrit qu'ordinairement un honnête homme aime sa femme. Je crois pourtant qu'Horace parle ainsi pour louer la femme de Posthumus, qui est la même dont Propertius a tant vanté la vertu. Elle s'appelloit *Laelia Galla*.

22 *Quas colis arborum*] Les Romains avoient beaucoup de passion pour les arbres, & ils prenoient beaucoup de soin pour les cultiver. Cette passion alloit même quelquefois jusqu'à la folie: car il y en avoit qui les arrosoient avec du vin.

23 *Inuisas cupressus*] Car les Romains méloient le ciprès avec le bois dont ils faisoient les

buchers pour bruler les morts. C'est pourquoi Virgile a dit, *ferales cupressus*; comme Horace *inuisas*. Ils en mettoient aussi des rameaux devant la maison du mort, pour marquer par là qu'elle étoit souillée. Voyez Festus.

24 *Brevem dominum*] Horace a eu en vue le *μικρὸν δαίμονα* d'Homere; mais *brevis* ne l'explique qu'imparfaitement, à cause de l'équivoque qu'il peut faire; parcequ'il signifie aussi-bien *petit, court*, que *de peu de durée*. Et quoiqu'il ait dit ailleurs de la même manière, *brevis rosa, brevis lilium*; une rose, un lis qui passe en peu de tems, il est à croire qu'il auroit employé ici un autre mot, si sa langue avoit été aussi abondante que la Greque. Ceux qui auront quelque peine à tomber d'accord que ce mot, *brevis*, soit équivoque en cet endroit, n'auront qu'à lire les Interpretes, & ils trouveront qu'il y en a qui ont expliqué ce *brevis, court, petit, qui tient dans un petit espace*; parcequ'après sa mort ses cendres ne feront qu'un petit volume, & qu'elles ne rempliront qu'une petite urne, &c.

25 *Dignior*] Ce mot ne tombe pas sur toute la personne en général. Cela auroit été trop desobligeant pour Posthumus; mais sur une seule de ses qualités. Horace veut dire que cet heritier, comme plus liberal, seroit plus digne d'être le maître de ce cellier.

*Servata centum clavibus, & mero
Tinget pavimento superbo,
Pontificum potiore canis.*

O D E

26 *Et mero tinget pavimento superbo*] Les Interpretes ont cru qu'Horace parle ici d'une coutume que les Grecs avoient prise des Siciliens, & qu'ils pratiquoient ordinairement dans leurs festins. Après avoir bu, ils jetoient à terre le vin qui restoit dans la coupe, & ils tâchoient de le jeter de maniere que tout tombât ensemble, & se brisât contre le parquet en faisant du bruit. Ils appelloient cela *cottabum*, & *cottabizein*. Il y avoit même quelquefois des prix pour ceux qui le jetoient le plus adroitement & de la meilleure grace. Ce jeu se pratiquoit encore de deux ou trois autres manieres toutes differentes. On peut voir là-dessus le savant Meursius, de *ludis Græcorum*. Mais je ne crois pas que ce soit le sens d'Horace, qui veut faire entendre simplement que cet heritier sera un fort grand dégât de ce vin que Posthumus avoit conservé avec tant de soin, & que les planchers en seroient couverts. C'est ainsi que Cicéron a dit en parlant des débauches d'Antoine: *Personabant omnia vocibus, natabant pavimenta vino, mædabant parietes*. On y entendoit partout un bruit confus de voix, des ruisseaux de vin inondoient les planchers, & les murailles en étoient mouillées.

27 *Superbo*] Scaliger n'a pu souffrir qu'Horace ait donné cette épithete au vin. C'est pourquoi quelques Interpretes ont cru qu'il falloit lire *superbam*, un plancher superbe, pour un plancher magnifique, comme il y en avoit de marbre, de marqueterie, &c. Mais je m'étonne qu'ils ne se soient pas aperçus que l'oreille seroit extrêmement blessée du son de ces trois mots, *pavimentum superbum Pontificum*. Il est vrai que l'on n'a jamais dit *vinum superbum*, pour un vin de grand prix: aussi ne faut-il pas le prendre en ce sens-là. Horace en disant que cet heritier inonderoit ses riches planchers de ruisseaux de vin, a voulu faire une peinture agréable, & c'est à quoi il réussit admirablement par ce seul mot *superbo*: car il semble que l'on voit ce vin, qui nage orgueilleusement sur ce

parquet magnifique sans craindre de le gâter. C'est comme Platon disoit de Diogene, qu'il fouloit aux pieds ses lits magnifiques par orgueil. On pourroit croire aussi qu'Horace pour dire, *superbè tinget pavementum vino*, a dit, *tinget pavementum vino superbo*, comme ces changemens lui sont assez familiers. Ou même qu'il a appelé ce vin *superbe*, parcequ'il rend superbe & orgueilleux. Mais la première explication me paroît la seule véritable: je n'ai touché les autres en passant, que pour prévenir ceux qui les auroient peut-être imaginées, & qui auroient pu se laisser surprendre à leur nouveauté. S'il y a encore quelqu'un qui préfère *pavimentum superbum*, je n'ai rien à lui dire; l'oreille ne se donne point.

28 *Pontificum potiore canis*] Ce vers peut recevoir trois explications differentes. La première, que ce vin étoit de plus grand prix que les festins entiers des Pontifes. La seconde, que ce vin auroit dû être plutôt employé aux festins des Pontifes; & la troisième enfin, qu'il étoit plus excellent que celui que l'on servoit aux festins des Pontifes. J'ai suivi la seconde dans ma traduction: car je trouve qu'elle fait un plus beau sens. De cette maniere Horace blâme également, & la trop grande avarice du premier maître, & la prodigalité du second, & il finit par un sentiment de religion: ce vin ne meritoit pas d'être gardé sous cent clefs, il ne devoit pas non plus être prodigué avec tant d'insolence, mais il devoit être donné aux Pontifes pour leurs festins. Je fais bon gré à notre langue de ne laisser pas à l'esprit des doutes comme celui-ci.

Canis] Pour les soupers des Pontifes, comme ceux des Saliens. Ces grands soupers se faisoient quand ils recevoient quelqu'un dans leur collège, ou qu'ils faisoient la procession des boucliers sacrés. Car pendant que cette procession duroit, (& je crois qu'elle étoit de quatorze jours) on leur servoit tous les soirs des soupers si magnifiques, qu'ils passèrent en proverbe. Voyez *Festus* sur *Salios*.

NOTES SUR L'ODE XIV. LIV. II.

P*ostume*] Ce nom donne lieu à deux difficultés, l'une grammaticale & l'autre historique. La première est aisée à lever. L'analogie, dit le P. Sanadon demande qu'on lise *Posthumus*, partout où les Auteurs ont voulu marquer un enfant né après la mort de son pere, au lieu que quand les Latins ont

seulement voulu designer le dernier de leurs enfans, ils l'ont toujours appelé *postumus*, c'est-à-dire, *postremus*. Le P. S. s'est donc déterminé à écrire *Postume*, d'autant plus que Gerard Vossius assure que les plus anciens manuscrits portent cette leçon. Quant à l'autre difficulté, le P. S. combat les raisons de M. Dacier, qui

dera ses chambres de ce vin, qui nagera sur ces riches parquets, de ce vin qui auroit dû être réservé pour les festins des Pontifes.

O D E

qui sont que le surnom de *Postume* étoit fort ordinaire aux familles des Jules, & qu'Horace donne ici les mêmes caractères qu'il donne ailleurs à Julius Florus; il les combat, dis-je, par celles-ci: qu'il n'y avoit à Rome en ce tems-là d'autre famille de Jules que celle de César, & qu'on ne trouve point dans cette famille le nom de *Postume* avant le troisième fils d'Agrippa; que d'un grand nombre de provinciaux, qui ont porté le nom de Jules, on n'en trouve pas un seul avant Tibère avec le surnom de *Postume*; & enfin que quand ce surnom auroit été particulièrement attaché à ces familles, on ne prouvera jamais qu'il eût été propre des Jules surnommés Florus: que pour ce qui est de la ressemblance des caractères entre *Postume* & Julius Florus, il n'y en a aucune; que ce dernier étoit de la suite de Tibère & l'accompagnoit dans ses voyages en Espagne, dans les Gaules, en Dalmatie, dans la Pannonie, dans la Thrace, dans l'Asie mineure & dans l'Arménie, au lieu qu'Horace nous donne à entendre que *Postume* n'aimoit ni les voyages, ni le tumulte de la guerre, qu'il étoit attentif à éviter tout ce qui pouvoit déranger sa santé, & qu'il se plaisoit à cultiver ses terres; outre que Julius Florus étoit grand Orateur, grand Jurisconsulte & excellent Poète, comme on le peut voir par l'Épître qui lui est adressée: ce qu'Horace n'auroit pas oublié dans cette Ode. Le P. S. conclut donc de tout cela, qu'après tous les efforts de M. Dacier, on ne fait pas encore quel est ce *Postumus*.

7 *Ter amplum*] Suivant le P. S. Titye doit avoir part à cette épithète, à cause de sa grandeur prodigieuse.

10 *Quicumque terræ*, &c. Qui que nous soyons de vivans sur la terre, & non pas comme M. Dacier l'exprime, ni même comme le P. S. qui l'a pourtant mieux rendu que lui.

17 *Superbo*] Quelques-uns ont lu *superbum*; mais quoi qu'en dise M. Bentley, qui pourtant a laissé *superbo*, cette épithète ne vaut absolument rien; car ou il faut la considérer comme le simple attribut de *parvimentum*, ce qui n'ajoute rien à la pensée & est même hors d'œuvre; ou il faut la joindre dans le sens avec *mero*, *superbum mero*, ce qui n'est pas naturel, pour ne rien dire de plus, ce plancher n'ayant gueres lieu d'être orgueilleux d'un vin qui le salit. Joignez à cela les consonances de *parvimentum superbum Pontificum*, qui sont d'une pesanteur énorme, pour me servir des termes du P. S. *Superbo* vaut encore moins, il semble, dit M. Dacier, que l'on voit ce vin qui nage orgueilleusement sur ce parquet magnifique sans craindre de le

gâter; & c'est de son aveu même la plus forte raison dont il se sert pour autoriser cette leçon. Mais y a-t'il apparence que ce vin, animé ici suivant la noble liberté des Poètes, puisse concevoir quelque orgueil d'être ainsi profané? *Superbis* que le P. S. substitue, a toutes les qualités qui manquent aux deux autres: il est dans sa place, & il donne de la force à la pensée, puisqu'il exprime fort bien la somptuosité des festins des Pontifes. Mais j'aimerois mieux *superbus*, & j'ai toujours été persuadé qu'il falloit lire ainsi, avant que d'avoir su que Barthius avoit proposé cette leçon, insinuée aussi par Porphyrio & par Acron. Plusieurs raisons doivent la faire préférer à toutes les autres. Premièrement elle convient parfaitement à l'action de *Posthumus*, qu'une fierté prodigue porte dans la débauche à répandre jusques sur le plancher un vin si excellent. En second lieu, elle ôte le défaut des deux épithètes données à ce vin, sans que la seconde ajoute rien à la première. Enfin elle est conforme à la manière de s'exprimer d'Horace, qui savoit quelle élégance & quelle force l'attribut du nominatif du verbe donne à la construction Latine, lorsqu'il est rejeté à la fin de la période.

--- Heu quoties fidem
Mutatosque Deos flebit, & aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens!

Ode V. Liv. I. & en une infinité d'autres endroits.

28 *Pontificum potiore carnis*] Des trois sens que M. Dacier propose, & dont il a pris le second, le P. S. a préféré le premier, sur ce que la construction le donne à entendre; ce qui est vrai, comme il l'explique: *Vinum quod potius est quam carnis Pontificum*. Mais j'ose dire que ce Père se trompe ici visiblement. *Potiore carnis* est une phrase elliptique, pour *potiore in carnis*, plus heureux, mieux reçu dans les festins. Horace lui-même l'a condamné par une expression toute semblable: c'est dans l'Ode XXVIII. Liv. III.

Festo quid potius die
Neptuni faciam?

où il est clair que ce n'est point *potius quam dies*, mais *potius in die*, quand même *potius* seroit purement adverbe: ce qui n'est point, puisqu'on trouve *potis & pote*.

O D E XV.

JAM pauca aratro jugera regie
 Moles relinquent: undique latius
 Extenta visentur Lucrino
 Stagna lacu: platanusque caelebs
 Evincet ulmos: tum violaria, &
 Myrtus, & omnis copia narium,
 Spargent olivetis odorem,
 Fertilibus domino priori.
 Tum spissa ramis laurea fervidos
 Excludet istus: non ita Romuli
 Præscriptum, & intonsi Catonis

LES Interpretes ont remarqué qu'il y a quelque manuscrit fort ancien qui joint cette Ode à la précédente, comme si elle n'en étoit que la suite. Mais l'autorité de ce manuscrit n'est pas assez grande pour nous obliger de renoncer au bon sens, qui veut que ces deux Odes n'aient rien de commun. Horace écrit ici contre la prodigieuse dépense que les particuliers faisoient en bâtimens. Il montre que cela étoit contraire aux maximes & aux loix des premiers Romains, qui vouloient que l'on n'employât ces magnificences que dans les édifices publics; & par ce moyen il fait obliquement sa cour à Auguste, qui fit de si belles & de si grandes réparations à Rome, qu'il eut raison de se vanter en mourant, qu'il laissoit de marbre aux Romains une ville qu'il avoit trouvée de briques. C'est-là la pensée d'Horace, qui par conséquent étoit déjà vieux lorsqu'il composa cette Ode.

1 Jam pauca aratro] Les Romains ne se contentoient pas de la terre ferme pour leurs bâtimens: ils tâchoient encore d'étendre le rivage, en jetant dans la mer de grosses masses qui servoient de fondement à ces édifices. Voyez l'Ode XVIII. de ce Liv. & l'Ode I. du Liv. III.

Regia moles] Moles est proprement une grande masse. Il se prend ici pour un grand édifice. Horace ajoute regia, pour en marquer la magnificence.

3 Lucrino stagna lacu] Le lac Lucrin près de Baies. Auguste le joignit avec le lac Averne, & en fit un port, qui fut appelé le port Julien. La plupart des Géographes se sont trompés sur la description de ce lac. Ils se sont au moins fort éloignés de ce que Strabon en a écrit dans le Liv. V. & il n'y a presque pas de carte qui ne dût être corrigée en cet endroit. Mais cela nous meneroit trop loin, & cet avertissement doit suffire.

4 Platanusque caelebs] Il appelle le plane caelebs,

par opposition à l'ormeau qui, comme le peuplier, se marie avec la vigne, au lieu que le plane ne sert qu'au plaisir, parcequ'il fait beaucoup d'ombre. Virgile dans le IV. Liv. des Géorg.

Jamque ministrantem platanum potantibus umbram.

Es le plane qui fournit aux buveurs une ombre fort agréable.

Caelebs] C'est un mot Grec composé de κοιτοῦ, concubitus, couche, & de λειπῶ, liquo, careo; je n'ai point, &c. Caelebs, proprement qui n'a point de couche nuptiale, qui n'est point marié. Les Anciens ont formé de même cercolips, un singe qui n'a point de queue. Voyez Festus sur ces deux mots.

5 Evincet] C'est un mot de droit; il signifie proprement chasser de sa place. Notre langue l'a retenu pour le Palais, où l'on dit evincer, pour chasser, déposséder.

6 Myrtus] C'est un pluriel de la quatrième déclinaison. Car il faut que le premier pied soit un spondee; & ce seroit un trochée, si myrtus étoit au singulier de la seconde. Si le Professeur de Harlem avoit bien lu cette Remarque, il ne se seroit pas trompé.

Omnis copia narium] Horace est le seul qui ait dit omnis copia narium, toute l'abondance des narines, pour toutes sortes de fleurs, & il y a vingt ans que je pris la liberté de trouver cette expression mauvaise, ou trop hardie. C'est inutilement qu'on a voulu l'excuser, en disant qu'Horace a pu dire des fleurs qu'elles sont l'abondance, la richesse des narines, puisque Catulle a bien dit que le bouc étoit pestis nasorum, la peste, le poison des nez. Cela n'est pas égal, & ceux qui ont quelque sentiment de la justesse, en verront aisément.

Auf-

O D E XV.

LES superbes édifices laisseront bientôt peu de terres à labourer : on verra bientôt de tous côtés des étangs plus larges que le lac Lucrin : le sterile plane va faire négliger l'ormeau : les violiers, les mirtes, & toute sorte de fleurs parfumeront bientôt les lieux que l'on avoit auparavant plantés d'oliviers, & qui étoient de si grand revenu pour leurs premiers maîtres. Bientôt on verra des lauriers, qui par l'épaisseur de leur ombre défendront des rayons du soleil : quoique cela soit expressément contraire aux ordonnances de Romulus, aux loix du sévère Caton, & à toutes les règles de nos pre-

miers

aisément la différence. Si Horace avoit dit des fleurs, qu'elles sont le charme, les délices des narines, il auroit aussi bien parlé que Catulle, & je ne l'aurois pas repris. Ce Poète a dit ailleurs *copia raris bonorum*, l'abondance des richesses champêtres, pour toutes sortes de fruits ; mais cela est encore bien différent. Quoiqu'à force de lire Horace depuis ma première édition, je dusse m'être accoutumé à cette façon de parler & me l'être rendu familière, & que l'âge eût dû modérer l'audace de la critique, je persiste dans mon premier sentiment, & en voici la raison. C'est qu'on peut bien joindre *copia* avec la matière, avec la chose qui fait l'abondance, & dire *copia fragum*, abondance de fruits ; *copia florum*, abondance de fleurs, &c. Mais je ne crois pas qu'on puisse jamais la joindre avec le nom de la chose à laquelle se fait le rapport & qui doit jouir de cette abondance, & dire *copia narium*, abondance des narines, pour abondance de fleurs pour le nez. Qui est-ce qui s'est jamais avisé de dire *copia oris*, l'abondance de la bouche, pour l'abondance de mets ; *copia pedum*, l'abondance des pieds, pour quantité de souliers ; *copia navium*, l'abondance des vaisseaux, pour une abondante provision de tout ce qui est nécessaire pour les vaisseaux ? Cela me paroît trop hardi, & encore une fois Horace est le seul qui l'ait osé dire. M. Zurk qui n'a pas goûté ma critique, devoit défendre Horace & donner quelque raison de son sentiment ; car le passage qu'il rapporte de Quintilien, qu'il faut prononcer modestement & avec grande circonspection sur ces grands hommes, ne fait rien ici, puisque le même Quintilien s'éloigne de sa règle, quand il dit que ces grands hommes ont quelquefois une complaisance aveugle pour leur esprit, qu'ils se flattent & qu'ils n'ont pas toujours de l'application. Cela a pu arriver à Horace dans cette expression nouvelle, qu'il auroit dû peut-être ne pas ha-

sarder. Au reste dans le vers de Lucrece que j'avois cité dans ma Remarque :

- - - Ut omnes

Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Je dois avertir que Lucrece n'a pas mis *auricularum*, des oreilles, pour des fables, des contes, mais pour des auditeurs. Il a voulu dire que les hommes content des prodiges pour se faire écouter plus volontiers ; car, comme dit Aristote, le merveilleux a de grands charmes, & ceux qui racontent quelque chose, ajoutent d'ordinaire à la vérité pour plaire davantage à ceux qui les écoutent. Et c'est ce qui a produit les fables.

7 *Olivetis*] Les lieux qui auparavant étoient plantés d'oliviers. Ce mot est remarquable en ce sens-là.

9 *Spissa ramis laurea*] Il met ici *laurea* pour *laurus*, & il blâme le luxe & la délicatesse des Romains, qui avoient trouvé le secret de faire croître le laurier, & d'en étendre si bien les branches & les rameaux, qu'il pût faire beaucoup d'ombre, &c.

10 *Non ita Romuli*] Car sous le règne de Romulus, & du tems de Caton il n'auroit pas été permis à un particulier d'avoir des étangs, des parterres, & des bois de lauriers.

11 *Intonsi Catonis*] Il faut entendre Caton le Censeur qu'il appelle *intonsum*, parceque de son tems on n'avoit pas encore pris la coutume de se faire couper les cheveux. Ovide a écrit de même :

Hæc apud intonsos nomen habebat avos.

On peut voir les Remarques sur l'Ode XII. du Livre I.

Auspiciis, veterumque normâ.

*Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum: nulla decempedis*

Metata privatis opacam

Porticus excipiebat Arcton;

Nec fortuitum spernere cespitem

Leges sinebant, oppida publico

Sumtu jubentes, & Deorum

Templa novo decorare saxo.

A D

12. *Auspiciis*] Il dit *les auspices*, pour *les loix*, parcequ'on n'établissoit point de loi, sans avoir auparavant consulté les auspices.

13. *Privatus illis census erat brevis*] Car Romulus, dans le partage qu'il fit des terres, ne distribua que deux arpens à chaque particulier. Caton le Censeur n'avoit qu'un petit heritage dans le pays des Sabins; & parmi ces anciens Romains souvent les plus considérables ne laissoient pas de quoi se faire enterrer, de sorte que le public étoit obligé d'en faire la dépense. En ce tems-là, dit Valere Maxime, chacun se hâtoit d'augmenter le bien de la patrie & non pas le sien, & on aimoit mieux être pauvre dans un Empire riche, que d'être riche dans un Empire pauvre. *Patria enim rem uniusquisque, non suam augere properabat, pauperque in divite, quam dives in paupere imperio versari malebat.*

14. *Communi*] Horace étoit obligé de dire *communis*, après avoir dit *privatus*. Mais il a changé, & il a dit *communis*, en sous-entendant *negotium*. Cicéron s'en est servi dans le même sens; & l'un & l'autre ont en cela imité les Grecs. Aristophane avoit dit simplement *noïvor*, comme ils ont dit *communis*.

Decempedis] *Decempeda*, une règle de dix pieds.

15. *Privatis*] Il ne faut pas joindre ce mot avec *decempedis*. Celui-ci est à l'ablatif, & *privatis* est au datif. Quelques Interpretes s'y sont trompés. Voici comment il faut faire la construction de ce passage: *Nulla porticus metata decempedis excipiebat privatis opacam Arcton*; & c'est pour dire, *nulla privata porticus excipiebat, &c.*

Opacam excipiebat Arcton] Du tems de Romulus & du tems même de Caton, les particuliers n'avoient point de grands portiques, de grandes galeries qui regardassent le Septentrion, pour y prendre le frais en été. Mais peu à peu la délicatesse & le luxe

ayant surmonté cette austerité, on ne vit plus à Rome de maison qui n'eût un lieu propre à recevoir le vent de Nort, & les bâtimens y sont encore aujourd'hui tournés de cette maniere.

16. *Arcton*] L'ourse, constellation du Nort.

17. *Nec fortuitum spernere cespitem*] Tous les Interpretes se sont trompés à ce passage. Horace appelle ici *fortuitum cespitem*, la petite maison, la petite portion qui échoit à chaque particulier dans le partage que l'on faisoit des terres conquises. On étoit obligé de loger dans la maison que l'on y trouvoit. C'est ce que les Grecs apelloient *κληροχίδον*, & Juvénal a dit *glebam*, comme Horace *cespitem*. Il faut se souvenir que les Grecs & les Romains avoient pris des Hébreux la coutume de partager les terres.

Spernere] *Quirer*, comme dans l'Ode XXX. du Livre I.

Sperne dilectam Cypron. . . .

Les Interpretes s'y sont trompés.

18. *Oppida publico sumtu jubentes*] On voit dans ces derniers vers le principal sujet de l'Ode: Horace loue ces loix des anciens Romains, pour faire tomber ces louanges sur Auguste, qui ne s'étoit pas contenté de faire à Rome plusieurs réparations fort utiles, comme je l'ai déjà remarqué, mais qui y avoit bâti plusieurs temples, celui de Mars vengeur, celui d'Apollon, celui de Jupiter tonant; & qui avoit rebâti ceux qui étoient tombés de vieillesse, ou que le feu avoit consumés. Voyez l'Ode VI. du Liv. III.

20. *Novo decorare saxo*] Cette expression peut signifier également *bâti des temples*, ou *les rebâti*. Dans le premier sens, *novo* ne signifie que *beau, poli, &c.*

NOTES

miers Législateurs. Du tems de ces grands hommes le bien des particuliers étoit petit; mais celui de la République étoit grand, & on ne voyoit point de citoyen qui eût une galerie de plusieurs toises pour recevoir le vent du Septentrion. Les loix ne souffroient point que l'on méprisât la petite terre qui étoit échue en partage, & elles ne commandoient de bâtir magnifiquement aux dépens du public que les murailles des villes, & les temples de nos Dieux.

A

NOTES SUR L'ODE XV. LIV. II.

LE sentiment de M. Dacier, qu'Horace cherche ici à faire sa cour à Auguste, sur les belles réparations qu'il fit à Rome, d'où il conclut qu'Horace étoit vieux quand il fit cette Ode, ne paroît pas vraisemblable au P. Sanadon, parceque la piece même ne renferme rien qui puisse naturellement faire venir cette idée, & qu'il n'y a pas d'apparence que si Horace avoit effectivement voulu louer Auguste, il ne l'eût pas fait plus clairement & plus au long, dans une si belle occasion d'étaler toutes les richesses de la poésie; qu'ainsi le principe de M. Dacier n'étant pas soutenable, la conséquence qu'il en tire tombe d'elle-même. En effet, la premiere partie de l'Ode, dit le P. S. marquée seulement les commencemens d'un luxe naissant, tous les verbes étant au futur. Le Poëte, pendant vingt-deux ans qu'il vécut depuis la fin des guerres civiles, vit le luxe s'accroître & se fortifier à un point assez considerable pour parler au present, s'il avoit parlé dans les dernieres années de sa vie. Salluste, qui mourut six ans après la bataille d'Actium, décrit en termes plus forts ce que le Poëte se contente d'annoncer: *Nam quid ea memorem, dit-il, quæ, nisi iis qui ea viderent, nemini credibilia sunt; à privatis compluribus subversis montes, maria constrata esset! Quibus mihi videntur ludibrio fuisse divitiæ; quippe, quas honeste habere licebat, abuti per turpitudinem properabant.* Ainsi, conclut le P. S. la piece même se defend contre le dessein & la date que M. Dacier a proposés.

6 *Copia narium*] Le P. S. justifie ici Horace contre M. Dacier, sur ce qui paroît d'outré & de trop forcé

dans cette expression; & outre le passage de Catulle, il employe contre M. Dacier la propre autorité de M. Dacier même, qui dans ses Remarques sur Longin a approuvé cette expression d'Herodote, que *les belles femmes font le mal des yeux*; & celle d'un autre Grec, que *les fleurs font la fête de la vue*, & que *la verdure est la pompe des yeux*. Et quelque justesse de sentiment qu'il puisse avoir, continue le P. S. il aura de la peine à trouver une difference réelle & sensible entre ces deux exemples & celui d'Horace. De plus le P. S. dit que l'on peut fort bien joindre le mot *copia* avec le nom de la chose qui produit l'abondance, Cicéron ayant dit *copia agri*, la richesse de la campagne, qui consiste dans une recolte abondante de grains & de fruits, de même qu'on pourroit dire aussi *copia hortorum*. Et si l'on peut bien joindre le mot *copia* avec le nom de la chose qui produit la matiere que l'on a en abondance, ajoute le P. S. pourquoi ne pourra-t-on pas aussi le joindre avec le nom de la chose à laquelle se fait le raport, & qui doit jouir de cette abondance? Et quant à la hardiesse de la construction d'Horace, le P. S. remarque fort bien que chaque langue a son different génie, surtout en poésie, & que Catulle, pour *decus palæstræ*, a fort bien dit *decus olei*, que l'on ne pourroit traduire mot à mot en François, sans se rendre ridicule.

10 *Non ita præscriptum*] Par ellipse, pour *quod non ita præscriptum fuit*.

15 *Metata*] Au passif, comme il a dit, Sat. II. Liv. II. *metata in agellum*. Voyez les Notes sur le v. 15. Ode XI. de ce Livre.

AD GROSPPHUM.

ODE XVI.

OTIUM divos rogat in patenti

Prensus Ægea, simul atra nubes

Condidit lunam, neque certa fulgent

Sidera nautis:

Otiū bello furiosa Thrace,

Otiū Medi pharetrâ decori,

Grospphe, non gemmis, neque purpurâ ver-
nale, nec auro.

Non enim gaze, neque consularis

Summovet Lictor miseros tumultus

Mentis, & Curas laqueata circum

Testa volantes.

Vivitur parvo bene, cui paternum

Splendet

L'AN de Rome 726. Auguste fut Consul pour la septième fois avec Agrippa, & la même année il vint se démettre de l'Empire, pour vivre en repos. Comme apparemment on ne parloit alors d'autre chose à Rome, il est fort vraisemblable que cette seule circonstance fait tout le sujet de l'Ode, & qu'Horace ne laissa pas échapper une occasion qui faisoit un tel honneur aux préceptes d'Epicure. Il pouvoit avoir alors trente-neuf ans.

[Otiū] Auguste seignoit de ne vouloir quitter l'Empire, que pour vivre en repos. C'est la raison qu'il donne de son dessein, ut sibi pararet otium. Sénèque, dans le Livre de brevitate vite: Omnis ejus sermo ad hoc revolutus est, ut sibi pararet otium. Dans tout son discours il en revenoit toujours là, pour se procurer du repos. Et il paroît par ce passage qu'Auguste se servoit toujours de ce mot otium. Aussi Dion, qui nous a conservé le discours d'Auguste, n'a pas oublié cette particularité qui en faisoit tout le sujet; car il rapporte qu'Auguste dit aux Romains: καὶ τὸ ἄλλο μὴ τῆς ὀρίης ἀπορῆς χάριν ἀποδίδωμαι ἐν τῷ νοῦν ἡμῶν μὴ ἐν ἡρώϊα ἡδὲ ποτὶ ἁλῆσι. Et que pour toutes marques de votre reconnaissance, vous ne permettiez de vivre enfin en repos. Voilà pourquoi Horace a répété ici trois fois ce mot, afin de mieux faire connoître sa pensée, qui ne pouvoit pourtant pas être fort cachée, pendant que l'action d'Auguste étoit encore toute récente, & que l'on ne s'entretenoit à Rome que de l'amour qu'on a naturelle-

ment pour le repos. Horace, bien loin de déplaire à Auguste par cet ouvrage, lui faisoit au contraire la cour admirablement, en travaillant à guerir le soupçon qu'avoient les Romains, que le discours d'Auguste n'étoit qu'une feinte pour les sonder.

2 Prensus] Proprement surpris, comme deprehensus, lorsque la tempête vient tout d'un coup. Virg. Georg. IV. 421.

Deprehensus olim statio tutissima nautis.

Qui est souvent un port assuré pour les vaisseaux que la tempête a surpris.

Et ailleurs: (Æn. V. 52.)

Argaliæ mari deprehensus.

Où que je serois surpris de la tempête sur la mer d'Ionie.

Ægea] Entre la Grece & l'Asie.

3 Certa] Assurés, connus, qui se trouvent toujours en même lieu, comme l'Ours. Tout le monde sait qu'avant l'invention de la boussole les mariniers se conduisoient par les astres. Ceux qui voyageoient par terre se conduisoient aussi de la même façon.

5 Bello furiosa Thrace] Horace traduit ici à la lettre cette expression d'Euripide: Ἀπὸ τῆς θύρας γέ-
γε, une nation possédée par Mars. Etc'est cela même

A G R O S P H U S.

O D E XVI.

CELUI qui est surpris de la tempête sur la vaste mer Egée, ne demande aux Dieux que le repos & la tranquillité, si-tôt qu'un nuage noir a caché la lune, & qu'il ne voit plus luire au ciel d'astre connu qui le conduise. C'est ce même repos que souhaite la belliqueuse Thrace & le Mede, qui se pare d'un carquois; ce repos, qui ne s'achete ni avec les pierreries, ni avec la pourpre, ni avec l'or: car les richesses & les Lieux des Consuls ne peuvent chasser les malheureux troubles de l'esprit, ni les Chagrins qui volent autour des lambris dorés. Celui-là seul vit heureux dans sa pauvreté, qui voit avec plaisir sur sa petite table la salière

de

me qui a donné lieu de seindre que Mars étoit né en Thrace. Arnob. Liv. IV. *Quis in Thracia finibus procreatum Martem? Non Sophaes Atticus, cunctis consentientibus theatris? Qui a dit que Mars étoit né en Thrace? N'est-ce pas Sophaes avec le consentement de tous les théâtres?*

6 *Medi pharetrâ decori*] Par les Medes il entend les Parthes qui se rendirent les maîtres des Medes. Mais il faut remarquer cette expression, *pharetrâ decori*, ornés d'un carquois. Justinien l'a imitée lorsqu'il a écrit dans la Préface de ses Institutes: *Imperatoriam majestatem non solum armis decoratam, &c.*

7 *Grosphus*] C'est Pompeius Grosphus dont il est parlé dans l'Épître XII. du Liv. I.

9 *Gaza*] C'est un mot Persan qui signifie des richesses. Voy. la Remarq. sur l'Ode XXIX. du Liv. I.

Neque consularis summoveat Lictor] Les Lieux consulaires, étoient douze Huissiers qui marchaient devant les Consuls, & qui portoient les faisceaux de verges & les haches.

10 *Summoveat*] Une des fonctions des Lieux étoit de faire faire place aux Consuls, d'écarter la foule; & c'est ce qui a donné à Horace cette belle idée: *Le Lieu peut bien écarter & faire retirer le peuple, mais il ne peut pas écarter les troubles de l'esprit ni les soucis, &c.* *Summoveat* est le propre mot. Festus: *Matronæ non summovebantur à Magistratibus, &c.* Les Dames avoient ce privilège à Rome, que les Huissiers ne pouvoient les obliger de se retirer devant

les Magistrats, & de faire place, de peur qu'ils ne se servissent de ce prétexte pour les pousser & pour les toucher. Ils ne pouvoient pas même faire descendre de carrosse leurs maris, lorsqu'ils étoient avec elles. Les Vestales avoient le même droit.

11 *Et Curas laqueata circum tela volantes*] Il faut écrire *Curas* par une grande lettre. Horace a imité cela de Théognis, qui a donné des ailes aux Chagrins:

*Φοβίδης ἀνδράσιν μάχης ἔσθ' ἐπ' αἰνῶν
ἔχουσι*

Les Soucis des hommes ont des ailes.

Voyez les Remarques sur la première Ode du Liv. I. suivant.

Laqueata tela] *Lacus* signifie proprement l'entre-deux des poutres & des solives du plancher. Lucilius: *Resiliant addeque lacusque les planchers du palais en retentissent.* De *lacus* on a fait *lacunar*, *lacunarius*, & par un changement de lettres *laquearius*, comme *laqueum*, pour *lacunar*, dont Cicéron s'est servi: *telli calatis, lacunariis*.

13 *Paras*] Il faut sous-entendre *negotiorum* *paras* pour *parasus*, de peu. *Parasus* est le mot qui marque le contentement de l'esprit.

Cui splendet] Les Interprètes n'ont pas bien pris ce passage: car Horace ne peut pas dire généralement,

*Splendet in mensâ tenui salinum,
Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert.*

*Quid brevi fortes jacularum vero
Multâ? quid terras alio calentes
Sole mutamus? patrie quis exul
Se quoque fugit?*

Scandit ætatas vitiosa naves

Cura: nec turmas equitum relinquit;

Orior cervis, & agente nimbo

Orior Euro.

Letus in præsens animus, quod ultra est

Oderit curare; & amara leto

Tempe-

que celui-là voit content de peu, qui voit reluire sur sa table la salière de ses pères. Cette proposition est fautive. Il parle seulement de celui qui voit avec plaisir, qui se plaît à voir sur sa table la salière de ses pères; & cela est bien différent. Ce qui a trompé les Interprètes, c'est l'équivoque du mot *splendet*, qui signifie proprement reluit, éclate, & figurément est agréable, plaît.

14. *Mensâ tenui*] C'est ce qu'il dit dans la Sat. III. du Liv. I. *Mensa tripes*. On verra là les Remarques.

Salinum] Comme dans la Sat. III. du Liv. I. *Concha salis puri*. Horace ne parle ici que du sel, parce que les Anciens croyoient que le sel étoit sacré; c'est pourquoi Homère l'a appelé *divin*, & Platon *Θεῖον ὄμμα*. Ils sanctifioient même leurs tables par les salières. Arnobe: *Sacras facitis mensas salinorum appositu, & simulacris Deorum*. Vous sanctifiez vos tables en y mettant les salières & les statues des Dieux. Pythagore regardoit le sel comme l'emblème de la justice: c'est pourquoi il ordonnoit que la salière fût toujours servie sur la table; & si on avoit oublié de la servir, la table étoit profanée, & l'on étoit menacé de quelque malheur, aussi-bien que quand on la laissoit sur la table, & qu'on s'endormoit avant que de l'avoir servie. Festus rapporte sur ce sujet l'histoire d'un Potier, qui fut puni très sévèrement de la même faute. Car s'étant mis à table avec ses amis près de sa fournaise toute allumée, & s'étant enfin endormi plein de vin & accablé de sommeil, un débauché, qui couroit la nuit, vit la porte ouverte, entra, & jeta la salière au milieu de la fournaise: ce qui causa un tel embrasement, que le Potier fut brûlé avec la maison, & tous ceux qui étoient dedans. Les Potiers depuis ce tems-là n'osèrent plus se servir de salière. Cette superstition trouve encore place aujourd'hui dans l'esprit de beaucoup de gens,

qui sont au désespoir si un laquais a oublié une salière, ou si on a versé le sel. Les Romains avoient pris ce scrupule des Grecs, qui avoient une vénération singulière pour la table. C'est sur cela qu'est fondé le reproche qu'Archiloque fait à son beau-père Lycambe:

Ὅρκον δ' ἱεροσφίδος μέγαν, ἄλασ' ἔχ' ὑπέπιζαν.

Tu as violé ton serment, tu as profané le sel & la table.

Mais pour en revenir à la salière, je remarquerai en passant que le vieux Interprète s'est fort trompé, quand il a écrit: *Proprie verò salillum est patella in qua Diis primitiæ cum sale offerbantur*. *Salillum* est proprement l'assiette dans laquelle on offroit aux Dieux les prémices avec du sel. Il est certain que *patella* & *salinum* sont deux choses différentes, mais qui alloient pourtant toujours ensemble. Festus: *Salinum in mensâ pro aquali salitam esse poni, ait, cum patellâ*. Il dit que la salière sur la table, tient lieu du pot à l'eau, & qu'on la met ordinairement avec l'assiette dans laquelle on présente aux Dieux les prémices. C'est de-là que dépend l'intelligence de ce passage de Tite-Live, Chap. XXXVI. Livre XXVI. *Ut salinum patellamque Deorum causâ habere possint*. Qu'ils puissent retenir une salière & une assiette à cause des Dieux. Et de cet autre de Perse, Sat. III.

... sed rure paterno

*Est tibi far modicum, purum & sine labe salinum,
Quid metuas? caltrixque soci securâ patella.*

Que craindriez-vous? Vous avez un assez grand revenu de votre patrimoine, & votre table n'est ja-

mais

de ses peres, & à qui la crainte & la sordide avarice ne font point perdre le sommeil. Pourquoi formons-nous tant de desseins, nous qui vivons si peu de tems ? Pourquoi changer de climat ? Pourquoi chercher des terres éclairées d'un autre soleil ? Qui est-ce qui en fuyant sa patrie peut aussi se fuir soi-même ? Le Souci, qui naît toujours d'un naturel vicieux & corrompu, monte avec nous sur les vaisseaux ; il va de même pas que les escadrons, plus vite que les daims, & plus léger que le vent d'Orient, qui dissipe les nuages. L'homme content de sa condition presente, doit ne se point soucier de l'avenir, & adoucir les amertumes de cette vie par le plaisir & par la joie.

II

mais sans une salière pure & nette, & sans l'affiette qui sert à présenter aux Dieux les prémices.

15 *Nec leveas somnos*] Les Interpretes ont cru que *leveas somnos* est ici la même chose que *facili somnos*, dans l'Ode XI. de ce même Livre. Mais j'en doute fort. *Somni leveas*, c'est-à-dire, *somni qui cito sobornatur*, un sommeil qui n'est pas paisible, qui est facilement rompu ; & comme nous disons en notre langue, *un sommeil léger*. C'est le véritable sens de ce passage. Sénèque dans l'Épître LVII. du Liv. VII. *Hic nempo versatur atque illuc, somnum inter aggritudinis leorem captans.*

Cupido fordidus] L'avarice, qu'il appelle ailleurs *cupido pravus*.

17 *Quid brevi fortes jaculamur ævo*] *Brevi ævo fortes*, c'est-à-dire, *quam brevi ævo fortes simus*, & comme Monsieur le Fèvre l'a expliqué, *cum adeo brevis vitæ spatium nobis concessum sit : paucis nos ævoni si peu de tems à vivre.*

Jaculamur multa] Cette expression est belle, & la figure en est fort heureuse, comme si les desseins des hommes étoient autant de traits qu'ils lancent çà & là, &c.

18 *Alio calentes sole*] Virgile, Géorg. II. 512.

Atque alio patriam quærunt sub sole latentem :

Car le soleil est différent selon les pays qu'il éclaire.

19 *Mutamus*] Il faut remarquer l'usage de ce mot, *mutare*, que les Latins ont employé dans le même sens que les Grecs leur *ἀλλάσσω* & *ἀλλάσσω*, comme il seroit facile de le prouver par Platon, par Sophocle, &c.

20 *Patriæ quis exul se quoque fugit ?*] Varron avoit dit longtems auparavant : *Longa fugit, qui suos fugit* ; il faut aller bien loin, pour se fuir soi-même.

Car *suos* est là pour *se*. Pétrone s'est servi de ce même mot après Varron.

21 *Scandit aratas*] Voyez la première Ode du Livre III.

Ætatis] C'est-à-dire *rostratus*, parceque l'éperon étoit d'airain.

Vitiola] Proprement, qui naît d'un naturel vicieux & corrompu, comme je l'ai traduit. C'est un sentiment tiré de l'Ecole des Stoïciens.

22 *Relinquit*] *Il ne quitte pas, pour, il ne demeure pas derrière, il va de même pas* ; & cette signification est d'autant plus remarquable, que les Latins ne se sont jamais servis de *relinquere* actif, que pour dire, *laisser derrière, devancer, précéder* ; de même que les Grecs ont dit *λείπω*, & *ἀπολείπω*, comme au contraire, ils ont employé le passif *relinqui*, pour être *laissé derrière*, ce que les Grecs ont aussi dit, *λείπομαι* & *ἀπολείπομαι*. C'est ainsi qu'Horace a écrit dans l'Art Poétique : *Mibi turpe relinqui est. Il n'est honteux d'être laissé derrière.*

24 *Euro*] Les Anciens ne sont pas d'accord sur ce vent. Les uns l'ont pris pour le vent d'Est ou d'Orient, nommé aussi *apelesios* & *subselanus*. Les autres ont soutenu, que c'est le même que le Vulturne, c'est-à-dire, le vent Est-Sud-Est. La dernière opinion me paroît la plus sûre & la plus probable.

25 *In præsens*] Il oppose *in præsens* à *quod ultra est*. Le premier est pour le présent, qu'il appelle ailleurs *in diem*, & l'autre est pour l'avenir. Anacréon avoit dit à peu près de même :

Τὸ σήμερον μάλα μοί.

Τὸ δ' αὐριον τίς ἴδεν.

Je ne me mets en peine que du présent : car l'avenir, qui est-ce qui le connaît ?

26 *Amara lato temperet risu*] Les plus sçavans Interpretes

Temperet risu. Nihil est ab omni

Parte beatum.

Abstulit clarum cita mors Achillem :

30 *Longa Titbonum minuit senectus :*

Et mihi forsan, tibi quod negarit,

Porriget bora.

Te greges centum, Siculeque circum

Mugiant vacca, tibi tollit binni-

35 *tum apta quadrigis equa, te his Afro*

Murice tincta

Vestiunt lana; mihi parva rura &

Spiritus Graiae tenuem Camene

Parca non mendax dedit, & malignum

Spernere vulgus.

40

A D

interprètes prétendent qu'il faut lire comme dans quelques manuscrits, *lento temperet risu*; & qu'Horace parle ici d'un ris modéré; mais pour moi je ne puis être de ce sentiment; & quand tous les Livres auroient *lento*, je sentirois qu'il faudroit *lento*. Par ce ris joyeux, Horace entend un ris qui soit naturel, & qui n'ait rien de contraint ni de forcé; & c'est ce qui donne de la force à la pensée d'Horace.

27. *Nihil est ab omni parte beatum*.] Horace avoit peut-être en vue ce vers de Simonide; *οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ὅς τις πάντας ἀνθρώπων ἀνέσσει*.

Οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ὅς τις πάντας ἀνθρώπων ἀνέσσει.

Il n'y a point d'homme qui soit entièrement heureux.

Et ces trois d'Euripide;

Οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ὅς τις πάντας ἀνθρώπων ἀνέσσει.

Ἡ δὲ θεοὶ πάντες ἀνέσσει.

Ἡ δὲ θεοὶ πάντες ἀνέσσει.

Il n'y a point d'homme qui soit heureux en tout; car s'il est bonnéte homme, il n'a point de bien; & s'il a beaucoup de bien, sa naissance est basse & honteuse.

29. *Abstulit clarum*.] C'est pour expliquer ce qu'il vient de dire, que l'on n'est jamais heureux en tout. Par exemple, Achille étoit vaillant & fort estimé; mais il mourut à la fleur de son âge, &c.

Clarum.] Honoré, estimé. Horace a égard ici à l'honneur qu'Achille recevoit des Grecs, pour sa valeur & pour son courage.

Cita mors.] Dans Homère Thétis appelle souvent son fils, *αἰχμηστήν ἀνδροπατάνα*, qui a une destinée

plus prompte que les autres; c'est-à-dire, qui meurt plutôt.

30. *Longa Titbonum*.] Comme s'il disoit: Tithon étoit immortel; mais la vieillesse l'a miné peu à peu. Voyez l'Ode XXVIII. du Livre I.

31. *Et mihi forsan, tibi quod negarit*.] Voici le sens de ces paroles: Quoique je ne sois pas si riche que vous, l'heure, l'horoscope ou la Parque ne laissera peut-être pas de m'accorder ce qu'elle vous aura refusé. C'est-à-dire, je vivrai peut-être plus longtemps que vous. Mais Horace s'explique d'une manière ambiguë & converse, pour ne paroître pas si dur. On peut l'entendre aussi plus simplement; l'horoscope me donnera des avantages, des biens qu'elle vous aura refusé.

32. *Hora*.] Ce mot signifie ici l'horoscope, l'astre qui préside à la naissance, ou, si vous voulez, la Parque, comme dans ce passage de Perse, qui appelle beurs, ce qu'il nomme dans le même vers Parques:

Nostra vel equali suspendit tempora libra

Parca tenax veri, seu nata fidelibus bora

Dividit in geminos concordia fata duorum.

La Parque, qui ne se dément jamais, a attaché vos deux vies à la Balance: ou bien l'heure, qui est si propre à faire naître des amis fidèles, a assigné l'union de nos destins aux Géméaux.

Perse veut dire par là à Cornutus, qu'il y a entre eux une si grande union & une si grande sympathie, qu'il semble que la Parque les ait fait naître ou sous la Balance ou sous les Géméaux; parcequ'entre les constellations qui unissent les hommes, la Balance & les Géméaux sont les plus considérables, & tiennent le premier rang.

Il n'y a point de parfaite félicité dans le monde. Une prompte mort emporta le fameux Achille : une longue vieillesse affaiblit le beau Titon, & le tems me donnera peut-être ce qu'il vous aura refusé. Vous avez cent troupeaux de brebis, qui paissent sur vos colines, cent troupeaux de bœufs & de génisses de Sicile, qui mugissent dans vos prairies ; des cauales propres à trainer les chars dans les courses des jeux, sont retentir de leurs hennissements tous vos pâturages : vous êtes vêtu de ces riches étoffes deux fois teintes dans la pourpre de Tyr, & moi j'ai reçu du Destin, dont les arrêts sont irrévocables, une petite maison de campagne, un peu de génie pour la poésie, que j'imite des Grecs, & un fort grand mépris pour le sot vulgaire.

De la Parque qui ne ment jamais.

33 *Te greges centum, Sic.* Il paroît par ce passage que ce Grosphus étoit de Sicile, ou qu'il y avoit beaucoup de bien, & cela se confirme encore par l'Épître XII. du Liv. I. Mais je ne fais d'où le vieux Interprète a pu apprendre qu'il étoit Chevalier Romain.

34 *Tibi tollit hinnitum* Cette expression est fine, heureuse & noble. Il dit *tollere hinnitum*, comme il a dit *tollere cachinnum*, *tollere risum*, & comme Virgile, *tollere clamorem*.

35 *Apia quadrigis equa* Pour louer les haras de Grosphus, il dit que les juments sont propres à traîner des chars. Peut-être même que ce Grosphus nourrissoit des chevaux pour les courses du cirque : & c'est le sentiment d'un savant Interprète. L'autre me paroît pourtant plus naturel.

Equa Ce mot comprend les chevaux en général, comme *vacca* comprend les taureaux. Car je n'ai point de connoissance qu'on ait loué les cauales de Sicile préférentiellement aux chevaux, comme on a loué celles de Thessalie. Au contraire, voici un passage de Solin, qui prouve sans distinction, que les chevaux de Sicile étoient fort estimés : *Agrigentina etiam regio frequens est equorum sepulchris, quod munus supremorum meritis datum creditur.* Les campagnes d'Agrigente sont pleines de sépulchres de chevaux. C'est un honneur qu'on leur a fait à cause de leur bonté. Dans ce passage de Solin, *equorum* est général, comme *equa* l'est dans celui d'Horace.

Bis Afro murice tincta *Murex* étoit une espèce d'huître que l'on ne connoît plus aujourd'hui. Elle avoit dans le gosier un certain suc ou sang qui servoit à faire les belles pourpres dont il est parlé dans les Anciens, & qui étoient si précieuses. Comme cette couleur étoit fort chère, ceux qui vouloient se distinguer

par leur dépense, faisoient passer deux fois leurs laines ou leurs étoffes dans cette teinture ; & c'est ce que les Latins ont appelé *albipha* après les Grecs. Horace, *bis tinctus vestis*, & ailleurs, *iterata stola*.

36] Car les meilleures huîtres pour la pourpre se trouvoient dans les mers d'Afrique & de Tyr.

37 *Mibi parva rura* Car il n'avoit qu'une petite maison dans le pays des Sabins :

Satis beatus unicus Sabinis.

38 *Spiritus inuerm* Comme il apelle ailleurs sa lire, *imbellum*, & ses tons, *mollis citbaræ modus*.

Graia Camena De la Muse Grecque ; parcequ'il a été le premier qui a imité les Grecs dans ses poésies Iliques. C'est pourquoi il dit dans l'Ode XXX. du Livre suivant :

*Princeps Eoium carmen ad Italos
Deduxisse modos.*

On dira de moi, que je suis le premier qui ai mis sur des tons Romains les poésies Eoliennes.

Camena Les Muses sont appelées *Camena*, c'est-à-dire, chanteuses. Car *camena* vient de *cano*, *canimen*, *casmen*, *carmen*, *casmena*, *carmena*, *camena*.

39 *Parca non mendax* *Parca* est la même chose que sept vers auparavant *bora* : & c'est ce que Perle a imité, lorsqu'il a dit, *Parca tenax veri*, comme Horace, *Parca non mendax*. Les Anciens étoient persuadés que les Parques régloient les destins de chacun dès le moment de sa naissance, & que ce qu'elles avoient une fois ordonné étoit immuable & certain. C'est pourquoi Horace a dit encore dans le Poème séculaire :

Vesque

Vosque veraces cecinisse Parca.

Et Catulle appelle le décret des Parques pour Achille, une prophétie que la postérité ne pourra jamais accuser de mensonge.

Caecina perfidi: quod se nulli arguet etas.

C'est sur cela qu'est fondée l'histoire du tison fatal de Méléagre dans Ovide, au huitième Livre des Métamorphoses. Au reste, comme Horace dit ici que la Parque lui a donné ce génie de la poésie lyrique, Bion

ar dit de la même manière, que la Parque lui avoit donné les vers :

Εἰ μὴ καλὰ φίλοι τὰ μελῶδεια, ἃ τὰ δὲ μῦνα
κῦρ' ὀμοῖ δῖος Ἰνός, τὰ μοι παρθεῖ ὅπασσι Μοῖραι.

Si mes vers sont beaux, ceux que la Parque m'a déjà donnés m'acquerront assez de gloire.

Malignum] *Malignus* signifie ordinairement *avare*, *riches*; mais Horace l'emploie ici pour dire *sa*, *vieux* & *micbant*; car ce sont là les qualités du peuple.

NOTES SUR L'ODE XVI. LIV. II.

SUIVANT le P. Sanadon, cette pièce n'a pu être composée avant 79. que toute la Sicile fut rangée à l'obéissance d'Octavien, & il la recule bien au-delà. Quant au sujet, il fait voir que M. Dacier, après Torrensius, s'est trompé quand il a prétendu que cette Ode a rapport au dessein qu'Octavien eut de se démettre du gouvernement de la République. Ses raisons sont que le repos, que ce Prince cherchoit ou feignoit de chercher, étoit purement extérieur, & consistoit dans un dégageant des affaires publiques & de l'embaras qui les suit, au lieu que celui dont Horace entretient Grôphus, étoit intérieur, n'étant

autre chose que le calme des passions; ce qui paroît par toute la pièce. Et pour ce qui est de la répétition d'*otium*, il ajoute que la preuve que M. Dacier en tire est foible, & il renvoie à Catulle, qui a répété autant de fois ce mot dans un quatrain de pareille sorte de vers; à Tibulle qui répète jusqu'à cinq fois les mots *spei* & *pax*, en deux différentes pièces, & à Ovide qui répète six fois dans ses Tristes le mot *tempus*.

In patenti] Le P. S. a mis *impotent*, qui lui paroît une restitution pour *impatenti*, qui se trouve dans d'excellens manuscrits. *Patenti* ne convient point

A D MÆCENATEM, quum convalescisset.

O D E XVII

Cur me querelis exanimas tuus?

Nec Diis amicum est, nec mihi, te prius

Obire, Mæcenas, mearum

Grande decus columenque rerum.

Ab! te mea si partem anima rapit

Matur

Il est impossible de savoir précisément en quel temps cette Ode fut faite. On voit seulement qu'elle le fut après la XIII. de ce même Livre, après la VIII. du Livre III. & avant la XX. du Livre I.

Cur me querelis exanimas tuus] Pour entendre ceci, il faut nécessairement présupposer que Mécénas

étoit plaint à Horace des maux qu'il venoit de souffrir dans une longue maladie, dont il n'étoit pas encore bien remis, & qu'il lui avoit témoigné quelque impatience d'être délivré par une prompte mort de tous les chagrins qui accompagnent toujours une santé languissante. Horace lui écrit sur cela avec tant de tendresse, & d'une manière si noble, qu'il fait bien voir

point à la mer Egée, qui est entrecoupée d'une infinité d'îles, comme dit Virgile :

--- variis freta confita terris.

Catulle a appelé de même cette mer, *impotentia freta*.

2 *Ægea*] Aujourd'hui l'Archipel. Cette mer, dit le P. S. a été appelée *Ægeum*, c'est-à-dire, *fluctuosum*, *procellosum*, à cause qu'au moindre vent ses flots bondissent comme des chevres: du mot *aigas*, chevres, ainsi que les Grecs ont appelé ces flots écumans dont la mer est couverte pendant la tempête. Et il remarque fort judicieusement qu'encore à présent les gens de mer les appellent *moutons*, & qu'ils disent alors, *la mer moutonne*.

6 *Otium*] Il faut sous-entendre au premier *rogat*, & au second *rogant*.

7 *Grossæ*] Le P. S. est ici du même sentiment que M. Dacier.

14 *Splendet*] *Splendidum habetur, pretiosæ suppellectilis loco habetur*, selon le P. S.

15 *Cupido sordidus*] Toujours au masculin dans Horace, & partout féminin dans Virgile :

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.

18 *Terras*] Le P. S. lit *terris*, après M. Cuningham: ce qui est tout-à-fait conforme au tour & au

stile d'Horace, & rend la phrase complete en exprimant les deux termes du changement. Il faut en ce cas rapporter *calentes* à *terras* sous-entendu.

19 *Patriæ exul*] A l'imitation des Grecs, comme il a dit, Ode VI. de ce Liv.

--- *Lasso maris & viarum*
Militiæque.

20 *Vitiosa*] Il faut remarquer *vitiosus* dans un sens actif, dit le P. S.

23 *Ocior cervis*] Le P. S. remarque que M. Huet a surpassé Horace pour la justesse, quand il a dit en l'imitant :

Eximar curis, & agente curas
Eximar ævo.

24 *Euro*] Le P. S. a prouvé dans une dissertation particulière, que les Anciens n'étoient pas plus d'accord sur presque tous les vents que sur celui-ci: d'où il résulte, comme il le dit, que l'opinion que M. Dacier embrasse n'est pas plus probable que celle qu'il rejette.

26 *Læto*] Le P. S. a mis *leni*, après M. Bentley. *Læto* trop près de *lætus*, vers précédent, demandoit cette correction; & d'ailleurs *leni* contraste à merveille avec *amara*.

A M E C E N A S,

qui relevoit d'une longue maladie.

O D E XVII.

POURQUOI me donnez-vous la mort avec vos plaintes? Il n'est agréable ni aux Dieux, ni à moi, que vous mouriez le premier, Mécénas, ma plus grande gloire & mon unique apui. Ah! si la violence du destin se hâte de vous enlever & de me ravir la moitié de moi-même, qu'attend ici

voit que Mécénas ne s'abaissoit point, en souffrant qu'il prit avec lui de pareilles libertés.

2 *Nec Diis amicum est*] Les Latins ont imité cette façon de parler des Grecs, qui disent: *Cela n'est pas ami aux Dieux*, pour dire qu'une chose ne leur plaît pas, qu'elle ne leur est pas agréable.

4 *Grande decus*] *Grande decus* est ici pour ce qu'il
Tom. I.

Pautre

a dit dans l'Ode I. du Liv. I. *dulce decus*: & *columen*, pour ce qu'il a dit au même endroit *præsidium*. On peut voir là les Remarques. *Columen* est proprement le comble, la poutre qui soutient le toit. Et de-là on a dit, *columen populi*, le soutien, l'apui du peuple; *columen familiæ*, le soutien de la famille.

5 *Pactem animæ*] Il a été remarqué ailleurs
K k que

Maturior vis, quid moror altera,
 Nec carus æquè, nec superstes
 Integer? ille dies utramque
 Ducet ruinam. Non ego perfidum
 Dixi sacramentum: ibimus, ibimus,
 Uicunque præcedes, supremum
 Carpere iter comites parati.
 Me nec Chimææ spiritus igneæ,
 Nec, si resurgat, centimanus Gyas
 Divellet unquam: sic potenti
 Justitiæ placitumque Parcis.
 Seu Libra, seu me Scorpius aspiciit
 Formidolosus, pars violentior

Nata-

que lorsque *pars* est mis seul, il signifie toujours la moitié.

6 *Maturior vis*] Horace ne dit point cela par rapport à l'âge de Mécénas, qui étoit déjà vieux, mais par rapport à lui-même. Il souhaitoit de mourir avant Mécénas; mais si Mécénas vient à mourir, ce qu'il appelle *maturior vis*, il assure qu'il ne lui survivra pas d'un moment. C'est la véritable explication de ce passage.

7 *Nec carus æquè*] Quelques Interpretes expliquent ceci, moi qui ne suis point si cher à moi-même. Les autres, moi qui ne serai point si considéré, ni si aimé, lorsque je serai privé d'un ami comme vous. Horace avoit trop de jugement & trop d'esprit pour parler à Mécénas d'une manière si froide ou si intéressée. Il lui dit donc: *Que serois-je ici, moi qui ne suis point si cher au Peuple Romain?* Les gens de bon goût trouveront sans doute là plus de sel, & verront bien que cela s'accorde parfaitement avec les marques d'amour & de tendresse que le peuple avoit déjà données à Mécénas, & dont il est parlé à la fin de l'Ode. Mais n'y a-t'il point de vanité à Horace de dire qu'il n'est pas si cher que Mécénas au Peuple Romain? Non sans doute. Horace regarde Mécénas comme la meilleure partie de lui-même. Cette meilleure partie n'étant plus, l'autre n'est plus si précieuse ni si chère. Des deux autres explications, la première est la plus naturelle: *Moi qui ne suis point si cher à moi-même.* Quand ceux que nous aimons plus que nous-mêmes sont morts, que faisons-nous ici que languir dans la douleur & dans la tristesse?

* *Ille dies utramque ducet ruinam*] C'est une expression pleine de tendresse. Horace souhaite que son convoi accompagne celui de Mécénas, & il ne faut pas douter qu'il ne parle du fond du cœur, & que son vœu ne soit sincère. Quand nous avons perdu la personne du monde qui nous étoit la plus chère, & qui méritoit toute notre amour, le bonheur le plus

desirable c'est de ne pas lui survivre, de la suivre le jour même, & d'être enterrés avec elle dans le même tombeau.

9 *Ducet*] Ce verbe sert proprement à toute sorte de pompes, ou pour les funérailles, ou pour les triomphes.

Ruinam] Horace se sert ici de ce mot pour dire des funérailles; & cela est d'autant plus remarquable, qu'il est le seul qui l'ait employé dans ce sens-là: au moins aura-t-on de la peine à en trouver des exemples.

Non ego perfidum dixi sacramentum] *Sacramentum* est proprement le serment de fidélité que les soldats prêtoient lorsqu'ils étoient enrôlés. Et c'est à cette même coutume qu'Horace fait allusion en cet endroit. Il faut seulement se souvenir que, quoiqu'il n'y ait point ici de serment formel, il est enfermé dans la simple protestation qu'Horace a déjà faite:

- - - ille dies utramque
Ducet ruinam.

Le même jour qui éclairera votre pompe funèbre, éclairera aussi la mienne.

Outre que dans les premiers tems de la République, *sacramentum* étoit autre chose que *jurandum*. Le premier étoit une promesse qu'on faisoit en corps, & l'autre un serment formel que chacun faisoit en particulier.

11 *Uicunque*] *Simul ac, dès le moment que*, &c. comme dans l'Ode XVII. du Livre I. Un savant Interprète a remarqué qu'Horace fait ici une coutume qui fut fort en usage sous Auguste, de se dévouer pour la vie du Prince & de ses amis: c'est-à-dire, de faire vœu de sauver par sa mort la vie de son ami, de son Prince, ou de mourir avec lui.

Præ-

l'autre moitié ? Que tardé-je davantage , moi qui ne suis point si cher au Peuple Romain , & qui ne puis vous survivre entier. Oui , le jour fatal qui éclairera votre pompe funebre , éclairera aussi la mienne. Je ne l'ai point juré en vain : nous irons , nous irons tous deux ensemble ; de quelque maniere , & en quelque tems que vous me précédiez , je ne vous quitterai point ; & je serai toujours prêt à vous suivre. Rien ne pourra jamais être assez fort pour me séparer de vous , ni le souffle enflammé de la terrible Chimere , ni l'horrible Gyas , ce monstre à cent mains. C'est ainsi que l'ont ordonné Thémis & les Parques. Que je sois né sous la Balance , ou sous le formidable Scorpion , qui est le lieu

Præcedes] Cela arriva comme il le dit , & il tint parole. Car Mécénas mourut vers le mois d'octobre , & Horace le 27. de novembre de la même année. On peut voir ce que j'ai remarqué sur la Vie de ce Poète , écrite par Suétone.

12 *Carpere iter*] Ce mot, *carpere*, marque la gayeté avec laquelle il fera cette action , & le plaisir qu'il aura à le suivre.

13 *Chimæra spiritus ignea*] Comme Pindare appelle la Chimere *αἴψα πυρρὰ*, *ignem spirantem*. Et comme Virgile a dit d'elle :

- - - *flammisque armata Chimæra.*

La Chimere armée de flammes.

Voyez les Remarques sur la fin de l'Ode XXVII. du Livre I.

14 *Centimanus Gyas*] On dispute ici inutilement s'il faut lire *Gyes*, *Gyas*, ou *Gyges*. Les deux premiers sont également bons : car ce ne sont que deux differens dialectes d'un même nom. Apollodore l'appelle *Gyes* ; mais les Doriens, au lieu de *Gyes*, disent *Gyas*. Il est vrai qu'Hésiode le nomme *Gyges* ; mais ce nom pourroit bien avoir été mal écrit dans le vers d'Hésiode , comme celui de Coëus, *Κοῖος*, que l'on y a écrit *Coitus*, sans fondement. Coëus, Briareüs & Gyas étoient tous trois fils du Ciel & de la Terre. Ils avoient chacun cinquante têtes & cent mains. On n'a qu'à voir le I. Livre d'Apollodore.

15 *Sic potenti Justitiæ placitumque Parcis*] Ce passage est fort flatteur & fort tendre. Horace ne se contente pas de dire , que les Parques avoient ordonné qu'il ne survivroit point à Mécénas. Il reconnoît encore que cet ordre est juste , que la Justice est d'accord en cela avec les Parques.

17 *Seu Libra , seu me Scorpins*] Qu'il soit né sous la

Balance , sous le Scorpion , ou sous le Capricorne , il dit que son astre s'accorde parfaitement avec celui de Mécénas , & que par conséquent ils doivent mourir en même tems : car les Anciens étoient persuadés que la vie des hommes étoit réglée par les astres qui avoient présidé à leur naissance : c'est-à-dire , qui s'étoient levés , qui avoient paru sur l'horizon au moment qu'ils étoient venus au monde. La Balance & le Scorpion ne sont proprement qu'un même signe : car la Balance est entre les deux premières pattes du Scorpion , qui sont appellées des Grecs, *Cbelæ*. C'est pourquoi Germanicus a appelé le Scorpion, *double*.

*Scorpius hinc duplex quàm cætera , possidet orbem ,
Sidera , per Cbelas geminato fidere fulgens.*

Le double Scorpion occupe la moitié plus de place que tous les autres astres , parcequ'il a entre ses pattes un autre astre que l'on appelle la Balance.

De là vient que l'on trouve quelquefois *Cbelæ*, pour la Balance , &c. Horace ne laisse pas de les distinguer ici pour l'horoscope , & de suivre le sentiment des Astrologues qui leur ont attribué des vertus fort différentes : car ils ont donné la Balance à Vénus , & le Scorpion à Mars.

Aspicis] C'est le propre terme , que nous avons aussi retenu : car nous disons , comme les Latins, *l'aspect des astres*.

18 *Formidolosus*] Ce mot est actif & passif. Il signifie également celui qui craint , & celui qui se fait craindre. Timide & formidable. Il est ici dans le dernier sens.

Pars violentior natalis horæ] *Pars* est ici ce que les Grecs appellent *μοῖρα*, cette partie du signe qui paroît sur l'horizon au moment de la naissance. Car chaque signe est divisé en plusieurs parties qui sont autant d'horosco-

Natalis boræ, seu tyrannus

20

Hesperia Capricornus undæ,

Utrumque nostrum incredibili modo

Consentit astrum. Te Jovis impio

Tutela Saturno refulgens

Eripuit, volucrisque Fati

25

Tardavit alas, quum populus frequens

Latum ibeatrix ter crepuit sonum:

Me truncus illapsus cerebro

Sustulerat, nisi Faunus ictum

Dextra

d'horoscopes, qu'Horace appelle *natales boras*. Ce passage étoit un peu difficile, & ceux qui ont cru qu'Horace parle de tout le signe du Scorpion, n'y ont pas bien pensé.

19 *Seu tyrannus Hesperia Capricornus undæ*] Le Capricorne est le dixième signe du Zodiaque. Dans le partage que les Anciens ont fait de la terre, pour en attribuer les différentes parties à différens signes ou constellations, ils ont donné au Capricorne tout l'Occident qu'Horace entend ici par *Hesperia*. Manile dans le III. Livre:

Tu, Capricorne, regis quidquid sub sole cadente.

Le Capricorne régit tout ce qui est sous le soleil couchant.

Et Properce dans l'Élégie I. du Livre IV.

Lotus & Hesperia quid Capricornus aqua?

Et le Capricorne qui se lave dans la mer occidentale?

Horace l'appelle Tiran de cette mer, parcequ'il y excite des tempêtes, comme Servius l'a remarqué sur le premier Livre des Géorgiques, où il a écrit: *Saturnus in Capricorno facit gravissimas pluvias, præcipue in Italiâ. Unde Horatius ait, seu tyrannus, &c.* Lorsque l'étoile de Saturne est dans le Capricorne, elle excite de furieuses pluies, surtout en Italie. C'est pourquoi Horace a dit, le tiran de la mer d'Hesperie. Mais Servius a eu tort de prendre ici l'Hesperie pour l'Italie, qui n'a point été attribuée au Capricorne, mais au Sagittaire ou à la Balance. Voyez les Remarques sur l'Ode XXXVI. du Livre I. Horace appelle ici le Capricorne, *Tiran de la mer*, comme il a dit ailleurs, que le vent de Midi est l'arbitre & le gouverneur de la mer Adriatique. Dans l'Ode III du Livre I. & du Livre III.

21 *Utrumque nostrum incredibili modo consentit astrum*] Afin de bien entendre ce passage, il faut se

souvenir que pour faire que la vie & la fortune de deux personnes fussent égales, & qu'il y eût une parfaite intelligence entre elles, il faudroit que leur heure, leur horoscope, fût égale: c'est-à-dire, qu'ils fussent nés sous la même partie d'un signe & en même tems. Mais comme Horace n'étoit pas de même âge que Mécénas, il se contente de dire, qu'il y a un grand rapport, une grande conformité entre leurs deux astres, & qu'à juger par les événemens de leur vie, on diroit qu'ils sont nés d'une même étoile, comme parlent les Hébreux. C'est par cette raison qu'il a mis *incredibili modo*, d'une manière incroyable: parcequ'il n'est pas possible que deux horoscopes différens fassent cet effet. Aussi Perse en imitant ce passage, n'a pas oublié d'imiter cet adoucissement: car il a dit,

*Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire dies, & ab uno fidere duci.*

N'en doutez point; nos deux vies ont entre elles un grand rapport: elles sont réglées par le même astre, par la même horoscope.

Ces mots, *n'en doutez point*, vont ordinairement avec les choses ou impossibles ou incroyables.

22 *Consentit*] C'est un terme d'astrologie. Les Grecs disent *συμφωνέω*.

Astrum] Ce n'est pas pour tout le signe, mais pour l'horoscope: c'est-à-dire, pour la partie du signe qui se leve, *ἡ ἀστὴρ ὁποῦ ποῦ*, que Manile appelle *astrum nascent*, & *boræ sidus*: comme Horace a dit ailleurs *natale astrum*.

Te Jovis impio tutela] Il est fort vraisemblable que Mécénas avoit fait tirer son horoscope, & que les Astrologues avoient trouvé que l'étoile de Jupiter, qui est douce & bénigne, avoit corrigé les malignes influences de Saturne, qui est toujours malaisant, s'il n'a Jupiter en opposition. C'est pourquoi on trouve fort souvent dans Firmicus: *Saturnum radiationibus*

lieu le plus dangereux de l'horoscope; que je sois né sous le Capricorne, sous ce Tiran des mers du Couchant, nos deux astres s'accordent d'une manière incroyable. Car comme l'étoile de Jupiter, en corrigeant par ses douces influences la malignité de Saturne, vous arracha des bras de la mort, & retarda le vol précipité du Destin, lorsque le peuple assemblé dans le théâtre de Pompée, vous reçut avec tant d'acclamations & avec tant de marques de joie; de même un arbre funeste m'auroit assurément écrasé par sa chute, si Faune, le Dieu tutelaire des Poètes, n'eût paré le coup. Préparez-vous donc à vous acquitter

diatationibus Jovis mitigari; qui Saturne est adouci par l'aspect de Jupiter. Si nous savions mieux les petites particularités de la Cour d'Auguste, nous trouverions peut-être qu'Horace fait ici quelque allusion; mais il seroit inutile aujourd'hui de faire sur cela des conjectures. Horace dit *tutela Jovis*, pour *Jupiter tutor, servator*.

Impio Saturno] Il appelle Saturne impie, ou parce qu'il dévorait ses enfans, ou parcequ'il rend les hommes impies. Peut-être même qu'impie signifie simplement ici cruel. Car comme Servius l'a remarqué sur le quatrième Liv. de l'Enéide: *Mars & Saturnus intercedunt vitæ rationem, si radiis suis ortum genturæ pulsaverint. Mars & Saturne coupent le cours de la vie, lorsque leurs rayons frappent le point de l'horoscope.* Et c'est peut-être ce qui a donné lieu à la fable, que Saturne dévorait ses enfans.

23 *Refulgens*] C'est encore ici un terme d'astrologie. *Refulgens*, c'est-à-dire, *contra fulgens*, lui opposant directement ses rayons.

24 *Volucrisque Fati tardavit alas*] Cela est fort bien dit, *retarda*; parceque la nécessité du Destin peut bien être reculée, mais non pas éludée. *Et bene tardavit; quia necessitas fatis impediri potest, non penitus eludi.* Cette Remarque est de Servius. Horace parle de la maladie dont Mécénas avoit pensé mourir. Voyez l'Ode XX. du Liv. I.

25 *Quum populus frequens*] Après que Mécénas fut relevé d'une grande maladie, & qu'il alla pour la première fois au théâtre de Pompée, le peuple le reçut avec de grandes acclamations. Et c'est aux témoignages de cette tendresse & de cet amour, qu'Horace a eu égard dans le septième vers: *Nec carus æquæ: moi qui ne suis point si cher au Peuple Romain; & cela est aussi flatteur pour les Romains que pour Mécénas.*

26 *Lætum theatris ter crepuit sonum*] Comme il a dit dans l'Ode XX. du Liv. I.

- - - *Datus in theatro
Quum tibi plausus.*

Lorsque vous reçûtes dans le théâtre ces grandes acclamations.

C'étoit dans le théâtre de Pompée.

Ter] Un nombre fini pour un indéfini. Properce dans l'Élégie X. du Livre III.

Et manibus faustos ter crepugre sonos.

Elles batirent trois fois des mains.

27 *Me truncus illapsus cerebro*] Voyez l'Ode XIII. de ce Livre, & l'Ode VIII. du Livre III. Elles ont sans doute été faites toutes deux avant celle-ci.

28 *Nisi Faunus istum*] Le but d'Horace est de faire voir que son astre est conforme à celui de Mécénas. Il semble donc qu'après avoir montré que dans l'horoscope de son ami, l'aspect de Jupiter avoit corrigé la malignité de Saturne, il devoit faire voir dans la sienne ce qui avoit détourné le coup qui avoit failli à terminer sa vie, & n'en pas rapporter la cause au Dieu Faune, qui n'a aucun rapport ni aucune relation avec les astres qui président à la naissance. Voilà sans doute ce qui a fait de la peine aux Interprètes, qui n'ont pas pris garde qu'Horace n'a pas voulu exprès s'assujétir à suivre sa proposition d'une manière commune, voyant bien que s'il continuoit à parler de l'horoscope, cela seroit ennuyeux. Il a donc mieux aimé prendre un autre tour; & sans se mettre en peine de chercher par quelle étoile favorable Faune l'avoit garanti, il dit simplement ce qui lui est arrivé. Mais cela n'empêche pas qu'il ne reconnoisse qu'il a cette obligation à son horoscope, & que le Dieu Faune n'a fait en cela qu'exécuter ce que la Parque, *μοῖρα ἀποθνήσκουσα*, avoit ordonné. Il laisse juger de la conformité de l'astre par la conformité de l'événement. Et cela est extrêmement adroit.

Dextra levasset, Mercurialium

Custos virorum. Reddere victimas

Ædemque votivam memento:

Nos bumilem feriemus agnam.

29 *Mercurialium custos virorum*] Les hommes Mercuriaux, c'est-à-dire, les hommes savans, les Poètes; parceque Mercure est le pere des lettres & de l'éloquence. Horace dit que Faune est le protecteur des Poètes, par plusieurs raisons. La première, parceque Faune est un Dieu champêtre: Virgile l'appelle *silvicolam*, habitant des forêts; & que les Poètes aiment les forêts, les campagnes, les Nymphes & les Satyres, comme il a dit dans la première Ode du Liv. I. La seconde, parceque Faune est de la Cour de Bacchus, qui est aussi le Dieu des Poètes. Et la troisième, parcequ'il y avoit une grande liaison ou affinité entre Faune, qui est le même que Pan, & Sylvain, & entre Mercure & Bacchus. Car ils avoient tous trois même temple, comme il paroît par les anciens marbres & par les anciennes inscriptions. On a même cru que Sylvain ou Faune & Mercure n'étoient qu'un même Dieu, & que ce Dieu n'étoit autre que Bacchus. Voyez les Remarques sur l'Ode VIII. du Livre III.

30 *Reddere*] Rendre se dit proprement d'une chose

dûe. C'est pourquoi l'on s'en sert pour marquer l'obligation de s'acquitter des sacrifices promis. Voyez ce vers de l'Ode VII.

Ergo obligatam redde Jovi dapem.

Victimas] *Victima* se dit proprement de toutes les grosses bêtes à corne, & *hostia* de toutes les petites: comme des agneaux, des brebis, des boucs, &c. Horace dit que Mécénas doit offrir des victimes, parcequ'il a été garanti par Jupiter; & que pour lui il immolera une brebis, qui est l'*hostie* agréable à Faune, comme il a dit dans l'Ode IV. du Livre I.

Seu poscat agnâ, frue malis hædo.

C'est la seule raison qui a obligé Horace à mettre ici de la différence entre ces deux sacrifices, sans qu'il ait aucun égard ni à sa bassesse & à sa pauvreté, ni à la grandeur & aux richesses de Mécénas, comme les Interpretes se l'étoient imaginé.

NOTES SUR L'ODE XVII. LIV. II.

LA maladie qui donna lieu aux plaintes que Mécène faisoit à Horace, comme le remarque le P. S. étoit une fièvre habituelle qui le mina peu à peu pendant plus de soixante ans. *Quibusdam*, dit Plin., *perpetua febris est, ut Cilnio Mæcenati*; ce qui est

plus vraisemblable que le sentiment de M. Dacier, qui a imaginé une maladie dont on n'a aucune connoissance. Cette piece, suivant le P. S. a été faite après l'année 734. qu'arriva à Horace l'accident dont il parle dans l'Ode XIII. de ce Livre.

2 Tt

O D E XVIII.

*NON ebur neque aureum
Mæd renidet in domo lacunar:*

Non

CETTE Ode est purement morale; elle a été faite contre le luxe & contre l'avarice des Romains. Dans quelques manuscrits elle a pour titre *VARO*, à *Varus*: & sur cela Torrentius a cru qu'elle étoit adressée au même Quintilius Varus dont il est parlé dans l'Ode XVIII. du Liv. I. & qu'il a mal pris pour le Quintilius Varus qui se tua en Allemagne. Mais cette Ode ne convient ni à l'un ni à l'autre Quintilius. Elle est générale & sans inscription. Je crois même avoir découvert ce qui a donné lieu à ce faux titre. L'avarice est le principal sujet de cette Ode, comme je viens de le marquer. Sur ce qu'Horace dit donc:

----- *ultra
Limites clientium
Salis avarus.*

Il y a de l'apparence que quelque Savant avoit mis à la tête de cette Ode, *AVARO*; *A L'AVARE*, & que la première lettre de ce mot ayant été effacée par le tems, ou séparée mal à propos par les copistes, & oubliée dans la suite, enfin il n'a resté que *VARO*, qui a donné lieu à cette opinion de Torrentius. Ce qui apuye extrêmement ma conjecture, est le témoignage de Servius qui en parlant de cette Ode, dit, *qui cum loqueretur de avaris potentibus, &c.*

1 Non

acquitter des sacrifices que vous avez promis, & à consacrer le temple que vous avez voué. Pour moi je n'oublierai pas d'immoler une petite brebis.

2 *Te prius obire*] Le P. S. a prouvé dans sa Vie d'Horace qu'il a placée à la tête de son ouvrage, que ce Poète mourut avant Mécène, comme il le souhaite en cet endroit.

6 *Alter*] Le P. S. lit *alteram*, après M. Cuningham, sur l'autorité de l'ancien Scholiaste, qui paroît l'avoir trouvé dans son manuscrit.

7 *Nec charus aequè*] *Ce qui me resteroit m'étant moins cher que ce que j'aurois perdu*, suivant le P. S.

11 *Utrunque*] Le P. S. dit qu'il se déclare pour le commentaire, où M. Dacier explique ce mot par *dès le moment que*, contre la traduction, où il le rend par *de quelque manière & en quelques tems que*: ce que ne signifiera jamais *utrumque*.

21 *Utrunque nostrum incredibili modo*] Le P. S. a critiqué ce vers qui lui paroît trop prosaïque. J'ajoute qu'il n'a pas même de césure après le second pied: ce qui est un défaut dans le vers Saphique, comme ce Père l'a remarqué sur d'autres vers d'Horace. Peut-être faudroit-il lire *utrimque*.

24 *Volucrisque Fati*] Le Poète, dit le P. S. pour montrer qu'il y avoit une convenance admirable entre sa destinée & celle de Mécène, rapproche deux faits, où tous deux étoient échappés du même danger, par une protection singulière des Dieux. Mais pour que ces deux accidens marquassent une parfaite conformité entre leurs destinées, il falloit qu'il fussent tous deux de même genre. Celui d'Horace, continue-t'il, étoit subit & imprévu; il provenoit d'une cause exte-

rieure & il étoit mortel. Le Poète marque assez la première circonstance, quand il dit que cet accident étoit un coup rapide du destin, & quand il designe le jour où cela arriva;

- - - *quum populus frequens
Lætum ibeatris ter crepuit sonum.*

C'est-à-dire, que ce jour-là même Mécène fut délivré d'un danger pareil au sien. Il faut donc supposer, conclut le P. S. que l'accident de Mécène provenoit pareillement d'une cause extérieure, & qu'il pouvoit être mortel; & il est hors de toute vraisemblance que cet accident ait été une maladie, comme le prétend M. Dacier. M. Masson soupçonne que Mécène avoit couru danger de la vie dans quelque spectacle, & le P. S. ne paroît pas éloigné de ce sentiment. J'ajoute qu'Horace y a peut-être fait allusion, quand il a dit, v. 8.

- - - *Ille dies utramque
Ducet ruinam.*

26 *Lætum*] Le P. S. après M. Cuningham, lit *faustum*, que portent quelques manuscrits.

29 *Dextra*] M. Cuningham a lu *dexter*, & le P. S. l'a suivi. On trouve encore, Sat. III. Livre II. *Dexter stetit.*

O D E XVIII.

NI l'ivoire, ni les lambris dorés, ne brillent point dans ma maison: on n'y voit point des poutres du mont Hymette, soutenues par des colonnes

1 *Non ebur neque aureum lacunar*] Il a été remarqué par le vieux Commentateur, qu'Horace met ici *ebur*, pour *eburneum*, qu'il joint avec *lacunar*. *Non eburneum neque aureum lacunar renidet in domo mea*. Cela peut être. J'aime mieux pourtant les séparer; car les Anciens ne se servoient pas seulement de l'ivoire pour en couvrir les lambris & les poutres: ils en couvroient aussi les murailles & les planchers des chambres.

Aureum lacunar] Il a été assez parlé de *lacunar* sur l'Ode XVI. de ce même Livre. J'ajouterai seulement ici, pour éclaircir ce passage, que les Anciens employoient l'argent & l'or dans leurs lambris. Polybe

en décrivant le palais d'Ecbatane, met entre autres choses, *parvula apyrea, argentea lacunaria*; & Lucain en décrivant le palais de Cléopâtre, y met *aureum lacunar*:

- - - *laqueataque testa ferébant
Divitias, crassumque trabes absconderat aurum.*

Il y avoit des richesses immenses à ces lambris: Pour massif en avoit caché les poutres.

2 *Renidet*] Du verbe *nitere*, on a fait *residere*, pour *renitere*, resplendir, briller. Philoxène a eu en vue ce

Non trabes Hymettiae

Premunt columnas ultimâ recisas

5 Africâ: neque Attali

Ignotus beres regiam occupavi:

Nec Laconicas mibi

Trabunt honestæ purpuras clientæ.

At fides & ingeni

10 Benigna vena est; pauperemque dives

Me petit: nihil supra

Deos laceſſo; nec potentem amicum

Largiora

ce passage & celui de l'Ode V. de ce même Livre, lorsqu'il a écrit dans son Glossaire, *renidet, puerit, ἀνιδρυμῆς ridet, splendet, rit, reluit*. Car *ridet, rit*, se dit aussi des choses inanimées, comme Horace a dit ailleurs, *ridet argento domus*.

In domo] Ce seul exemple peut faire voir la fausseté de cette règle des Grammairiens, qui ont voulu établir, que jamais on ne devoit mettre le mot *domus* avec la préposition: & qu'il falloit dire, par exemple, *domi*, ou *domo*, & non pas *in domo*, ou *ex domo*; *domum*, & non pas *in domum*, ou *ad domum*. Les meilleurs Auteurs sont pleins de passages semblables à celui d'Horace.

3. *Trabes Hymettiae*] Les Interpretes veulent que ce soit des poutres de marbre du mont Hymette, appuyées sur des colonnes de marbre de Numidie. Je fais bien que Strabon remarque qu'il y avoit dans le mont Hymette des carrières d'un marbre excellent, & que Pline parle de poutres de marbre d'Hymette; mais je ne vois pas quelle auroit été la délicatesse des Romains de faire venir d'Athènes le marbre des poutres, & de la Numidie celui des colonnes. Ils devoient au moins nous en dire quelque raison. Est-ce que la couleur du marbre de Numidie étoit différente de celle du marbre d'Athènes? Je vois bien qu'ils n'ont fondé ce sentiment que sur quelque passage de Pline mal entendu, comme il me seroit facile de le faire voir. Je crois donc que par ces poutres d'Hymette, Horace entend simplement de poutres faites du bois qui croissoit sur le mont Hymette.

4. *Premunt*] Pour marquer la grosseur de ces poutres, il se sert d'un terme qui en marque la pesanteur. Il dit qu'elles chargent les colonnes.

Ultimâ recisas Africâ] Il parle du marbre de Numidie; mais il en relève le prix, en disant qu'il vient du fond de l'Afrique, comme Terence a dit dans l'Eunuch. Act. III. Scen. II. en parlant d'une esclave:

Ex Æthiopiâ est usque hæc.

Elle est du fond de l'Ethiopie.

5. *Neque Attali ignotus beres regiam occupavi*] Le vieux Commentateur veut que ce soit ici un trait de satire, & qu'Horace insinue que le Peuple Romain avoit surpris le testament par lequel Attalus Philométor le déclara son héritier. Pour confirmer cette opinion, un savant Interprete ajoute, que Plutarque a voulu faire entendre la même chose, lorsqu'il a écrit dans la Vie de Tiberius Gracchus: Εὐδῆμος ὁ Περγαιεύς ἀνέγνω τὸ διαθήκην; Eudemus Pergamenus testamentum protulit; Eudemus de Pergame produisit & porta à Rome le testament d'Attalus: & que c'est à ces brigues & à ces menées du peuple que Caton a eu égard, lorsque dans la harangue qu'il fit pour empêcher que l'on n'abrogeât la loi Oppia, il dit dans le XXXIV. Livre de Tite-Live: Et jam in Graciam Asianque transcendimus omnibus libidinum illecebris repletas. Et regias etiam attriciamus gazas. Déjà nous nous sommes étendus dans la Grèce & dans l'Asie, qui sont les lieux où regnent les délices & les voluptés. Nous commençons déjà à nous rendre les maîtres des trésors des Rois. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces deux passages: il me suffit de dire, qu'il n'est pas vraisemblable qu'Horace ait eu ce dessein. Je ne vois pas même comment il auroit pu appeler le Peuple Romain, un héritier inconnu, après toutes les alliances qu'il avoit faites avec Attale & avec Euménès second. Par cet héritier inconnu, il entend sans doute Aristonicus, qui après la mort d'Attale se dit fils d'Euménès, s'empara du Royaume, défait Licinius Crassus, que les Romains avoient envoyé contre lui, & fut enfin vaincu par Perpenna, mené à Rome, & étranglé dans la prison.

7. *Laconicas purpuras*] C'est pour dire des laines teintes dans la pourpre de Laconie, qui étoit la meilleure pourpre de l'Europe, & qui se pêchoit au bas du Peloponèse, dans le golphe de Laconie, entre le promontoire de Malée & celui de Ténare.

8. *Trabunt*] *Trabere* se dit proprement des fleuves. Varron dans la pièce qu'il a intitulée *Gerontodidascales*:

hommes taillées au fond de l'Afrique: je ne me suis point emparé du palais d'Atalus, comme cet héritier inconnu: je n'ai point sous ma protection des Dames de naissance, qui me filent de la pourpre de Laconie. Mais j'ai de la fidélité & assez d'esprit: quoique pauvre, je suis recherché des Grands; je n'importe point les Dieux pour en avoir davantage; & trop riche de ma seule maison des Sabins, je ne demande plus rien à mon puissant ami. Un jour

didascalos: Sed simul manibus trahere lanam, nec non simul oculis observare ollam pulvis ne aduratur. Mais elle doit filer sa laine, & prendre garde en même tems de ne pas laisser bruler sa bouillie. De trahere, les Latins ont dit trahere, ἐλκύματα, μνήματα, les fils, les fusées.

Honestas clientæ] Les Clients furent en usage à Rome du tems même de Romulus, qui permit à chaque particulier du peuple de se choisir un Patron parmi les Nobles ou les Sénateurs; & qui imposa aux Patrons & aux Clients des conditions qu'ils devoient observer. D'un côté les Clients étoient obligés d'honorer leur Patron comme leur pere, de l'assister dans toutes ses affaires, de le racheter, s'il étoit pris par ses ennemis, de lui aider à marier ses filles, à payer ses dettes, & de contribuer pour les amendes qui pouvoient lui être imposées. De l'autre, le Patron étoit tenu d'éclaircir à ses Clients les difficultés qui se rencontroient dans le droit, d'entreprendre leurs causes, de les servir dans toutes les occasions, & d'en avoir autant de soin que de ses propres enfans. Peu à peu cette coutume s'étendit plus loin: non seulement les familles, mais les villes & les provinces entières; même hors de l'Italie, suivirent cet exemple: comme Lacédémone, qui fut sous la protection des Liviens; la Sicile, qui fut sous celle des Marcellus. Il est question de savoir ici de quelles Clientes Horace a voulu parler: si c'est des femmes des Clients de Rome, ou de celles des Clients de quelque ville ou de quelque province étrangère. Je suis persuadé que c'est des dernières; parceque cela étoit bien plus honorable, & flattoit bien plus l'ambition des Romains. Le mot *bonestas*, qu'Horace ajoute, ne laisse aucun lieu d'en douter: car il ne signifie pas ici *belles*, comme les Interpretes l'ont cru; Horace fortiroit entièrement du caractère dont il parle; mais d'une *bonne condition*, de *naissance bonnête*. Horace dit donc, qu'il n'a pas dans la Laconie des Clientes de grande naissance, qui lui filent des laines teintes dans la pourpre de leur pays. C'étoit une des moindres

choses que les Clientes pouvoient faire pour leur Patron, que de filer la laine de ses robes. C'étoit même leur principale occupation, aussi-bien que des esclaves prises à la guerre; comme Agamemnon dit dans le I. Liv. de l'Iliade, qu'il gardera dans son palais Chryseïs, ἵδρυ ἐπαυχούσῃν, qui lui filera des étoffes. Car il faut se souvenir que la condition des Clients n'étoit proprement qu'une espèce d'esclavage adouci.

9 *At fides*] La fidélité, qu'il appelle dans l'Ode XXIV. du Liv. I. la *sœur inséparable de la justice*.

10 *Benigna vena*] C'est-à-dire, une *veine libérale*.

Dives me petit] Lorsqu'Horace dit que *les riches le recherchent*, s'il prend le mot *riches*, dans le même sens que nous lui donnons aujourd'hui, il y a sans doute dans ce sentiment une bassesse que l'on auroit bien de la peine à excuser. Mais en Latin, *diversa* une autre force. Car il signifie les principaux, les gens de la première qualité: & Horace entend ici particulièrement Mécénas, qu'il appelle deux vers plus bas, *potentem amicum*, son *puissant ami*, parcequ'il lui devoit & sa fortune & son repos.

11 *Nihil supra Deos lacesso*] *Lacessere* est un fréquentatif de *lacere*, & il signifie proprement importuner, demander avec importunité, comme un homme qui revient souvent à la charge.

12 *Nec potentem amicum largiora flagito*] Si Horace n'avoit pas connu toute la bonté que Mécénas avoit pour lui, sa modestie auroit pu passer pour une marque de sa crainte, aussi-bien que pour un effet de sa modération. Mais il n'en étoit pas avec lui dans ces termes. Il savoit que Mécénas ne lui auroit rien refusé. C'est pourquoi il dit dans l'Ode XVI. du Livre suivant:

Nec si plura velim, tu dare denegas.

Si je vous demandois davantage, vous ne me le refusez pas.

Largiora flagito

Satis beatus unicus Sabinis.

Truditur dies die,

Novaeque pergant interire luna:

Tu secunda marmora

Locas sub ipsum funus, & sepulcri

Immemor, struis domos:

Marisque Baëis obstrepentis aëres

Summovere litora,

Parum locuples continente ripa.

Quid? quod usque proximos

Revellis agri terminos, & ultra

Limites clientium

Satis avarus? pellitur paternos

13 *Flagito*] *Flagitare* dit plus que *petere*, *postulare*, & *rogare*. Il signifie proprement, demander avec une hardiesse impudente, & demander souvent.

14 *Satis beatus unicus Sabinis*] La maison qui lui avoit été donnée par Mécènes dans le pays des Sabins. Il en fait ailleurs une description admirable.

15 *Truditur dies die*] Comme il a dit dans l'Ode XVII. du Liv. V.

Urget diem nox & diem noxem.

La nuit pousse le jour, & le jour la nuit.

16 *Interire*] Cette figure est heureuse: car il semble que la lune meurt à mesure que la lumière diminue. Sans doute Horace a imité les Grecs, qui disent, *ὁδυσσεύς οὐδὲν ἔστιν, ἡ luna morante, ὁδυσσεύς μὴν*, le mois mourant, la fin du mois.

17 *Tu*] Ce mot est vague & général.

Secunda marmora] *Cedere*, *rescindere marmor*, c'est tirer le marbre des carrières. *Secare*, le scier pour le mettre en oeuvre.

Locas] *Locare* est ici, donner à prix fait.

Sepulcri immemor struis domos] L'opposition est fort belle du sépulcre à une maison.

20 *Marisque Baëis obstrepentis*] Horace parle contre la prodigieuse dépense que les Romains faisoient de son tems à bâtir dans la mer, en y jetant de grosses piles de pierre, pour soutenir les bâtimens.

Baëis] Car on bâtissoit ordinairement à Baëes, à cause de la beauté du lieu. C'est ce qui a fait faire à Virgile cette belle comparaison:

Qualis in Euboica Baiarum litora quondam

*Saxea pila cadit, magnis quam molibus ante
Constructam jaciunt ponto.*

Comme on voit quelquefois sur le rivage de Baïes une pile de pierre que l'on jette dans la mer, après l'avoir construite de plusieurs grosses masses.

On dit que Lucullus fut le premier qui donna l'exemple de cette folie aux Romains. Velleius, Livre II. Et Lucullus, summus aliqui vir, profusa hujus in aedificiis, conviviis, & apparatibus luxuria primus auctor fuit. Quem ob injectas molis mari, & excipit suffossis montibus in terras mare, haud infacete magnus Pompeius Xerxem Togatum vocare assueverat. Et Lucullus, quoque grand homme d'ailleurs, fut le premier auteur de ce luxe prodigieux, qui regnoit aujourd'hui dans les bâtimens, dans les équipages, & dans tout le commerce de la ville. Les grandes piles de pierre qu'il jeta dans la mer (près de Naples) pour y bâtir, & les montagnes qu'il perça pour faire entrer la mer dans les terres, furent cause que le grand Pompée l'appella plaisamment le Xerxès en toge, ou le Xerxès Romain. Pline dit la même chose, aussi bien que Plutarque dans la Vie de Lucullus: mais ce dernier donne ce bon mot à Tubéron, Philosophe Stoïcien, & non à Pompée. Cette plaisanterie est fondée, sur ce qu'on disoit que Xerxès avoit percé le mont Athos, pour faire un canal où ses vaisseaux pussent passer.

21 *Summovere litora*] De reculer le rivage, c'est-à-dire, de le rendre plus grand, en retirant la mer, comme il a dit dans l'Ode I. du Liv. III.

*ContraBa pifci, ignora sentiant
Jactis in altum molibus.*

En

jour chasse l'autre, & les nouvelles lunes courent toujours à leur fin; & toi, la veille de ta mort, tu donnes des marbres à scier; sans songer à ton sépulcre, tu bâtis des maisons, & peu content de la terre ferme, tu travailles à étendre & à reculer le rivage de la mer, qui bat avec un son bruyant les murs de Baïes. Dirai-je que tu arraches sans cesse les bornes de tes voisins; que par ton avarice tu t'étends au-delà des limites de tes Clien, & que l'on voit chassés par tes ordres femme & mari, portant dans leur sein leurs Dieux domestiques avec leurs enfans, dans le misérable état où tu les réduis? Cependant

Les poissons sentent la mer retressie par les masses de pierre que l'on a jetées dans son sein.

22 *Parum locuples continente ripâ*] Ne trouvant pas le ruisseau assez grand pour y bâtir. C'est ce qu'il dit d'une autre manière dans l'Ode I. du Livre III.

- - - - Dominusque terræ

Fastidiosus.

Un maître qui est dégoûté de la terre-forme, qui la dédaigne.

Locuples] Ce mot signifie proprement, riche en fonds de terre : *locis ples*, pour *locis plenus*; car les Anciens disoient *locus*, pour *ager*, & *ples*, pour *plenus*.

23 *Quid?*] Comme s'il disoit, mais que dirai-je
de ce que, &c.

Proximos revellis agri terminos] La loi que Moÿse établit dans le XIX. chap. du Deuteronome, verſet 17. ἡ μετακίνησις θεῶν τῶ ἐλπίσιον : *Tu ne transportes point la borne de ton voisin*, a été ſuivie par les Grecs. Platon dans le VIII. des Loix : μὴ κινῶν γῆν θεῶν μηδὲν, μήτε δικαίᾳ πολλοὶ γινώσκον, μήτε ὁμοτίμων, ἐπ' ἐχθρῶς κλημάτων ἄλλοι εἶπον ἕπονται. *Que perſonne ne remue les bornes des champs d'un citoyen ſeul, & que celui qui a des terres ſur les frontières, ne remue pas même celles de l'étranger.* Longtems avant Platon, Numa avoit ordonné chez les Romains : *Qui terminum exaraffis, ipſos & vocis ſacri ſunto* : *Si quelqu'un a arraché une borne, qu'il ſoit mis à l'interdit avec ſes bœufs.* Les Grecs & les Romains connoiſſoient même tout un Dieu

des bornes, que les premiers appelloient *Δία Τειον*, & les autres *Forum Terminalem*, & *Terminum*. Mais et qu'il y a de remarquable, c'est que sur cela les Romains étoient beaucoup plus religieux que les Grecs. Car ils ne trouvenent pas que celui qui avoit arraché une borne fût assez puni, si on ne le condamnoit qu'à dédommager son voisin, & à lui payer de plus une amende de la moitié de ce à quoi pouvoit monter le dommage, comme cela se pratiquoit parmi les Grecs. Ils traitoient cette action de sacrilège, & ils vouloyent que celui qui en étoit coupable fût mis à l'interdit, comme il est porté dans la loi de Numa : *Sacer esto*. La rigueur de cette loi venoit sans doute du grand respect que les Romains avoient pour la pierre, ou pour le tronc qui servoit de borne. Ce respect alloit jusques à l'adoration : car ils la parfumoient avec des essences, ils lui mettoient des couronnes de fleurs, ils l'emmaillottoient avec des linges, & tous les ans, au mois de février, ils lui faisoient des sacrifices qu'ils appelloient *Terminalia*.

24 *Et ultra limites clientium fas est avocari*] Horace encherit ici sur ce qu'il vient de dire dans le vers précédent. En effet, si c'étoit un sacrilège d'arracher la borne d'un voisin, c'étoit un double sacrilège d'arracher la borne d'un Client.

26 *Pellitur paternis in fenu ferens Deus*] Horace donne ici une belle image. Pour bien peindre l'horreur du crime que fait un Patron qui dépouille ses Cliens, il représente ces pauvres Cliens chassés de leurs terres, dans le plus misérable état que l'on puisse concevoir; & pour rendre encore ce Patron plus détestable, il a soin de marquer la pitié de ces malheureux qui n'ont pas oublié de se charger de leurs Dieux, seuls vengeurs, mais non pas seuls témoins de cette injustice.

In sinu ferens Deos

Et uxor, & vir, sordidosque natos?

Nulla certior tamen

30 Rapacis Orci sine destinata

Aula divitem manet

Herum. Quid ultra tendis? Aequa tellus

Pauperi recluditur,

Regumque pueris, nec satelles Orci

35 Callidum Promethea

Reverxit auro captus. Hic superbum

Tantalum, atque Tantalum

Genus coërcet: hic levare functum

Pauperem laboribus,

40 Vocatus atque non vocatus, audit.

A D

27 Dem] Les Dieux Pénates, dont nous avons déjà parlé.

28 Sordidosque natos] C'est-à-dire, sordidis vestibus indutos, vêtus de méchants habits; & c'est encore pour mieux marquer l'avidité de ce Patron, qui ne laisse emporter à ses Clients que leurs vieux habits & leurs Dieux domestiques. Horace se sert admirablement des circonstances qui accompagnent les sujets qu'il traite, & c'est ce qu'il est bon de remarquer; parceque cela pourroit être d'une grande utilité à ceux qui auroient le dessein de nous donner une Rhétorique en notre langue.

29 Nulla certior tamen] Il faut faire de cette manière la construction de ce passage: Nulla tamen aula manet divitem herum certior sine destinata rapacis Orci. Il n'y a point de demeure plus assurée à ce riche usurpateur, que cette portion des enfers qui lui a été destinée. Ce passage n'a point été bien expliqué. Par sine destinata, Horace entend le Tartare, cet endroit des enfers où les méchants sont tourmentés. Virgile dans le Livre VI.

Hic quibus invidi fratres dum vita manebat, Pulsatufque parent, aut fraus innixa clientum.

On y voit ceux qui ont bûi leurs frères pendant leur vie, qui ont batu leur pere, ou qui ont fait tort à leurs Clients.

Cette explication est entièrement confirmée par la fin de l'Ode, où Horace met une grande différence entre l'état des pauvres après leur mort, & celui des riches. M. Bentlei se donne inutilement la torture pour expliquer autrement ce passage.

30 Rapacis Orci] Il appelle l'enfer rapace, parcequ'il engloutit tout.

Sine] Servius a lu *sedes*, ce qui ne fait pas une grande différence, pourvu que par *sedes* on entende le Tartare, comme dans ce vers de Tibulle:

At scelerata jacet sedes in nocte profunda
Abdita.

La demeure des méchants est dans une nuit profonde.

Mais comme *sedes* est un mot général, j'aime mieux *sine*, qui est plus précis & qui marque mieux la pensée d'Horace.

32 Aequa tellus] Comme il a dit dans le premier Livre:

Pallida mors æquo pulsar pede pauperum tabernas,
Regumque turris.

La mort renverse également les palais des Rois & les cabanes des pauvres.

Horace dit donc ici, que la terre s'ouvre également pour recevoir les pauvres & les riches.

34 Regumque pueris] Il dit les fils des Rois, pour les Rois, à l'imitation des Hébreux.

Satelles Orci] Par ce satellite des enfers, il faut entendre Caron, qui est appelé dans Virgile, le portier de l'enfer, portitor Orci.

35 Callidum Promethea] Il appelle Prométhée fin, rusé, comme Hesiode le nomme *αἰνιότατος*. On peut voir ce qui a été dit de Prométhée sur l'Ode III. du Livre I.

36 Auro captus] Comme s'il disoit, puisque l'or ne sert de rien auprès de la mort, ou de Caron, pourquoi fais-tu tant d'injustices pour en amasser?

Super-

dant il n'y a point de demeure plus assurée que celle qui attend le riche usurpateur dans les enfers. Pourquoi vas-tu donc toujours plus avant ? La terre qui est la même pour tout le monde, s'ouvre également pour le pauvre & pour les enfans des Rois, & le nautonnier des enfers n'a jamais pu être gagné par argent pour repasser le fin Prométhée. Il renferme dans ses bords le fier Tantale & toute sa race : & qu'on l'invoque, ou qu'on ne l'invoque pas, il entend toujours, & vient soulager le pauvre, qui est delivré de toutes les miseres de cette vie.

Superbum Tantalum] Il appelle Tantale, *superbe*, ou pour ses richesses, qui donnerent lieu au proverbe, *les talens de Tantale*, ou pour l'insolence qu'il eut de donner à manger aux Dieux son propre fils.

37 *Tantali genus*] Atrée, Thyeste, Agamemnon, &c.

38 *Coërcet*] *Compescit*, les retient, les empêche de s'échaper.

Hic levare functum pauperem laboribus] Ce passage n'a pas été bien expliqué. Horace dit que quand le pauvre est mort, il n'a que faire de se tourmenter, pour appeler Caron, qui ne manque jamais de le delivrer de toutes ses peines ; au lieu qu'il ne prend les autres dans sa barque, que pour les renfermer dans le Tartare, où ils doivent être tourmentés éternellement. Cela confirme ce que j'ai remarqué sur le 34. & 35. vers :

*Nalla certior tamen
Rapacis Orci sine destinata.*

40 *Vocatus atque non vocatus*] Horace fait ici allusion à un oracle qui fut rendu aux Spartiates :

Καλέμενός τε καὶ ἀλλήτῃ θεὸς ὑπάσσαν

Vocatus & non vocatus Deus aderit.

Es Deus viendra, soit qu'on l'appelle, ou qu'on ne l'appelle pas.

Ce Dieu étoit sans doute la Mort, qui tôt ou tard vient mettre fin aux peines, aux soins & à tous les travaux des hommes.

NOTES SUR L'ODE XVIII. LIV. II.

5 *NON trabes Hymettiae*] Le P. Sanadon lit ainsi cet endroit :

*Non trabes Hymettias
Premunt columnas ultimâ recisæ
Africâ.*

Cette correction, qui est une conjecture de Thomas Gale, a été approuvée par M. Bentlei, & M. Cuningam l'a placée dans le texte. Le P. S. remarque contre la leçon de *trabes Hymettiae*, qu'on ne lit nulle part que le mont Hymette portât du bois assez précieux, & assez renommé pour figurer avec des colonnes du plus beau marbre ; qu'il est vrai que les marbriers de cette montagne étoient en estime chez les Romains :

mais que des poutres de marbre sont aussi rares dans le langage que dans l'architecture, & que jamais les Latins n'ont dit, *trabes lapideæ*, *trabes marmoreæ*. Ce Pere ajoute qu'il n'en est pas de même de *trabes ultimâ recisæ Africâ*, qui sont des poutres de bois de citre, *trabes citreæ*. Cet arbre, que les Grecs appelloient *thya*, dit-il, & qui n'avoit chez les Latins que le nom de commun avec le citronier, venoit surtout d'une branche de l'Atlas appelée *mons Anchorarius*, dans la Mauritanie septentrionale. Le bois étoit tout flagellé de veines ondées, ce qui le faisoit particulièrement rechercher pour les ouvrages de menuiserie. La première table de bois de citre, qui parut à Rome, fut achetée par Cicéron douze cents écus. On en fit ensuite des portes, des lits & d'autres menus

ouvrages. Des poutres de ce bois devoient être d'un grand prix, & ne pouvoient que faire un bel effet sur une colonnade de marbre. Horace promet à Vénus dans l'Ode I. du Liv. IV. que Paulus Fabius lui érigera une statue de marbre dans un temple boisé de cèdre :

Ponet marmoream sub trabe cèdræ.

29 *Nulla vorarum*] Suivant le P. S. il ne s'agit ici ni du Ténare propre, ni des peines que cet injuste Patron doit y souffrir pour ses crimes, & il faut entendre ainsi ce passage: *Divitem herum æquæ ac pauperum illentem non ceribit mæne mala, quam rapacis Orci sedes omnibus destinata.*

30 *Fin]* Le P. S. a mis suite. Quatre manuscrits, dit-il.

A D B A C C H U M.

O D E XIX.

BACCHUM in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite, posteri,
Nymphasque discentes, & aures
Capripedum Satyrorum acutas.
3 Evæ, recenti mens trepidat metu,

Plen ouge

C'EST une des plus belles Odes d'Horace. Elle est pleine de cet enthousiasme qui n'est connu que des grands Poètes. On ne sauroit dire en quel tems elle fut composée: il paroît seulement qu'elle le fut pour les fêtes de Bacchus.

1 *Bacchum*] Pour bien entendre cette Ode & une grande partie des passages des Auteurs où il est parlé de Bacchus, il faut se souvenir que les Anciens ont attribué à ce Dieu beaucoup de particularités qu'ils ont prises de l'histoire de Moïse. C'est ce que nous allons voir en passant.

In remotis carmina rupibus vidi docentem] Voici deux caractères que les Anciens ont donnés à Bacchus, d'aimer les montagnes & d'enseigner. Le premier l'a fait nommer *Oπισθ*, *Oreum*, *Montanum*, & l'autre l'a fait appeler *Doctorem*, *Διδασκαλον*, *Docteur*; & l'un & l'autre ont été manifestement empruntés de Moïse, qui donna ses loix aux Hébreux sur la montagne, &c. On sera encore mieux convaincu de cette vérité, si l'on prend la peine de considérer que 1. les Grecs & les Latins n'ont attribué à Bacchus l'origine de toutes leurs fêtes & de toutes leurs réjouissances publiques, même de la tragédie & de la comédie, que sur ce que Moïse avoit réglé dans ses loix tous les sacrifices, toutes les réjouissances, & toutes les fêtes des Hébreux. Voilà donc pourquoi Bacchus a été appelé *Docteur*. C'est sur cela qu'est fondée cette belle Epigramme de Callimaque:

*Μακρὴ τις, Διότυρε, ἔλατ' ἀφ' ὀφθαλμοῖσι ποταμῷ
Πόσι: ὃ μὲν ἴδεν, ποταμὸν δὲ μακροτάτον.*

Ὁ δὲ σὺ μὲν πνευστὴς ἐν Νέβη, ἢ τίς ἴσται
Πῶς ἔκαλες, ποταμὸν, σκληρὰ τὰ γινόμενα.
Τῷ μακροτάτῳ τὰ μὲν ἴδεν, ποταμὸν γινόμενον
Τὸ πᾶν, ἴμας δ' ὃν ἔδωκε, ἢ βροχουμβάβιν.

Bacchus, celui qui a remporté le prix des poèmes dramatiques dit en un mot, j'ai vaincu. Mais pour celui à qui vous n'avez pas été favorable, si quelqu'un lui demande, quel succès avez-vous eu? Il ne manque jamais de répondre, il m'est arrivé des choses sacrées. Je vous prie donc que les méchants soient toujours obligés à se servir de ce long détour, & que je puisse toujours employer ce mot de peu de syllabes, j'ai vaincu.

3 *Nymphasque discentes*] Horace joint ici les Nymphes & les Satyres, comme dans la première Ode du Liv. I.

*Nympharumque levas cum Satyris chori
Secernunt populo.*

Les danses légères des Nymphes avec les Satyres se séparent du peuple.

Sous ce nom général de Nymphes il faut aussi entendre les Muses, qui étoient de la suite de Bacchus, comme les Silènes, les Satyres, les Bacchantes, les Mimallones, les Naiades, les Nymphes & les Tityres.

Et aures capripedum Satyrorum acutas] Ce tour est fort remarquable: au lieu de dire, & *Satyros attentos*, & les Satyres attentifs, il dit, en marquant seulement l'effet pour la cause, & les oreilles des Satyres dressées.

4 *Ca.*

dit-il, portent cette leçon, qui est citée par Servius, approuvée par Lambin & par Torrentius, & reçue dans le texte par M. Bentlei & par M. Cuningam.

38 *Hic levare functum*, &c.] *Audit levare*, pour *dicatur levare*, suivant le P. S. Mais il se trompe visiblement. *Levare* ne se rapporte point à *audit*, mais à *vocatus*; *vocatus levare*, pour *ad levandum*, *ut levet*: ce qui est une expression parallèle à *sumum*

libere institutum, Ode VIII. Liv. III. Autrement le mot *audit* perd toute la grace & toute son énergie. Virgil.

Stabant orantes primi transmittere cursum;

& ce vers convient ici admirablement, & pour le sens, & pour l'expression.

A B A C C H U S.

O D E XIX.

J'AI vu Bacchus distiller des vers sur des roches écartées, croyez-le, races futures; j'ai vu les Nymphes attentives à ses leçons, & les Satyres qui prêtoient l'oreille. Mon esprit en frissonne encore d'horreur, & rempli de la divinité

4 *Capripedum*] Comme Lucrèce a dit, *capripedes Satyros*, & les Grecs, *καταπόδες*. Voyez les Remarques sur la première Ode du Liv. I.

Acutus] C'est-à-dire, *arrestai*, dressées pour écouter, comme Virgile a dit:

--- *arrestisque auribus assant.*

Mais Horace ne laisse pas d'avoir égard à la forme même des oreilles des Satyres, qui sont pointues, comme Lucien les décrit: *αὐτὰρ οὖρα ἰσχυρὰ καὶ ὀρθὰ καὶ ὀρθὰ καὶ ὀρθὰ*. Les Satyres ont des oreilles pointues & la tête chauve.

5 *Evoc*] C'est le cri de ceux qui suivent Bacchus, comme il a été remarqué sur l'Ode XVIII. du Liv. I.

Recenti mens tropidat metu] Horace en disant qu'il a vu Bacchus, comme s'il étoit encore devant lui, tombe dans cet enthousiasme, que la présence de ce Dieu avoit accoutumé d'inspirer. C'est ce qu'il entend par *recenti metu*. Car *metus* est ce que les Grecs appellent *φόβος*, c'est-à-dire, *horreur*, des emportemens, des transports ordinaires à ceux qui sont saisis de l'esprit d'un Dieu. Ces mouvemens étoient en quelque manière communs à tous les Prophetes. Une des différences qu'il y avoit sur cela entre les véritables Prophetes & les faux, c'est que les derniers étant agités du démon, seroient entièrement hors d'eux-mêmes, & les premiers, comme remplis de l'esprit du véritable Dieu, ne feroient point ces agitations violentes, & demeuroient dans un état beaucoup plus sages. Mais cette inspiration ne laissoit pas de produire le même effet dans les uns & dans les autres,

pour ce qui regardoit le stile. Les divers objets qui se presentent tout à la fois à leur imagination échauffée, & élevée au-dessus de toutes choses, ne leur permettoient pas de suivre un stile lié & uni. Et c'est dans ce sens-là que l'on peut dire fort justement, que les écrits des saints Prophetes sont *fiabreux*, & presque du même caractère que les ouvrages des plus grands Poètes, qui pleins de leur enthousiasme ont franchi les barrières, & ne se sont point assujettis aux regles ordinaires du discours, comme Horace & Pindare surtout,

*Qui per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lige solutus.*

Tous les anciens maîtres ont reconnu qu'une des différences les plus essentielles qui distinguent les Poètes d'avec les Historiens & les Orateurs, consiste en ce que *Poëtarum per ambages precipiatur liber spiritus*; in *Historicis, apparet religiosa orationis sub testibus fides*. Si c'étoit ici le lieu de m'étendre sur cette matière, il me seroit facile de faire voir que l'on peut dire la même chose des Prophetes que des Poètes, puisqu'il est certain que les Prophetes sont en quelque sorte des Poètes, dont on leur a même donné le nom, comme on a donné aux Poètes celui de Prophetes. Mais ce que je viens d'écrire suffit; & si l'Auteur du Livre intitulé *Disquisitiones Biblicæ*, eût fait seulement ces reflexions, il n'auroit pas parlé si hardiment contre un des plus sages hommes de notre

Plenoque Bacchi pectore turbidum
Latatur. Evæ, parce, Liber,
Parce, gravi metuende thyrsos.

10 Fas pervicaces est mihi Thyadas,
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.

Fas & beata conjugis additum
Stellis bonorem, testaque Penibei

Disjecta

tre fiele, & ne l'auroit pas accusé d'avoir dit des injures & des outrages aux saints Prophetes, parcequ'il a écrit dans cet excellent ouvrage de la Démonstration Evangelique: *scabrum quid, salebrosum, ac diffipatum edere solet iugaris.* L'inspiration divine, dont les saints Prophetes étoient saisis lorsqu'ils écrivirent leurs prophéties, ne souffre pas cette liaison, est ordre, & cette entière conformité. L'extase produit ordinairement des choses plus scabreuses, moins liées & moins unies. Je n'ai garde pourtant de lui faire son procès, sur ce qu'il n'a pas suivi un sentiment si conforme à la raison & à la vérité. Comme il ne connoît ni l'égalité ni la diversité des styles, il n'a pu entendre ce que M. Huet a écrit, ni entrer de lui-même dans l'exception que j'ai établie; mais il est inexcusable de n'avoir pas été plus discret & plus retenu. Ce sont des qualités qui doivent être inséparables des gens de lettres, & surtout des hommes de son caractère.

6 Plenoque Bacchi pectore] Comme il l'a dit dans l'Ode XXV. du Liv. III.

Quid me, Bacche, rapis tui
Plenum?

Bacchus, où m'emportez-vous, après m'avoir rempli de votre esprit?

Turbidum latatur] Il faut bien s'empêcher de lire *lymbatur*, comme le savant Heinsius vouloit corriger. Horace dit *turbidum latatur*, parceque les mouvements de ceux qui étoient saisis de l'esprit de Bacchus, n'étoient proprement que des emportemens d'une joie confuse & toute remplie de tumulte & d'horreur.

7 Parce, Liber, parce] Aucun Interprete n'est entré ici dans le sens d'Horace, qui s'imaginant voir encore Bacchus, demande d'être à couvert de sa colère, comme c'étoit la coutume, lorsque l'on parloit aux Dieux, & surtout à ceux qui envoient ordinairement la fureur dans l'esprit des hommes, comme Apollon, Diane, Bacchus, & les Nymphes même, dont Théocrite a dit :

Ἀεὶ καὶ θεῶν ἀγνώστους,

Qu'elles sont formidables aux laboureurs.

C'est ainsi qu'Horace a dit dans l'Ode XVIII. du Livre I.

--- Non ego te, candidè Bassareu,
Invitum quatiam, nec variis obfita frondibus
Sub divum rapiam: sæva tene cum Berengadibus
Cornu tympana.

Bacchus, pere de la candeur, je n'ôterai point vos statues de leur place malgré vous, je n'exposerai point au jour vos mystérieuses corbeilles couvertes de diverses feuilles. Retenez, je vous prie, ces cornets Berengadiens & ces timbales.

La seule différence qu'il y a entre ce passage & l'autre, c'est que dans celui-ci Horace a mis la protestation avant la prière, & dans l'autre, la prière est avant la protestation, pour marquer un plus grand saisissement.

8 Gravi metuende thyrsos] Le thyrs étoit un bâton ferré par le bout, & environné de lierre & de pampre: Bacchus en étoit toujours armé. C'est pourquoi un ancien Auteur a dit dans une Epigramme:

Quis Bacchum gracili vestem præterdere thyrsos,
Quis te celatâ cum face vidit, Amor?

Qui a jamais vu Bacchus cacher son thyrsos sous sa robe, & qui a jamais vu Cupidon cacher son flambeau?

9 Fas pervicaces] Voici la promesse ou la protestation qui suit la prière:

Parce gravi metuende thyrsos

& c'est de là que dépend l'intelligence de ce passage. Horace, après avoir prié Bacchus de l'épargner, ajoute qu'il n'est pas comme ces rebelles qui ne vouloient pas reconnoître son pouvoir, & qu'il est tout prêt de chanter ses victoires & ses triomphes. *Fas est, &c.* je puis chanter, pour je chanterai, je suis tout prêt de chanter, &c.

Perui-

divinité de ce Dieu, je sens des emportemens confus de joie. Épargnez-moi, Bacchus, épargnez-moi, grand Dieu, si redoutable par votre pesant thirfe. Je puis, je puis parler de vos fougueuses Thyades; je puis chanter les sources de vin, & les riches ruisseaux de lait, & représenter dans mes vers le miel coulant encore du creux des arbres. Je puis parler de votre divine épouse & de sa couronne, qui orne les cieux, & qui brille avec éclat parmi les

Pervicaces] C'est-à-dire, emportées. Le Glossaire de Philoxene l'a fort bien expliqué, *pervicax, iramōs, φιλόνοκος*, téméraire, querelleux, ou emporté.

Thyades] Les Bacchantes appellées *Thyades*, du Grec *θύω*, qui signifie courir comme une furieuse.

10 *Vinique fontem, lactis & uberi cantare rivos*] Horace a eu en vue ce passage d'Euripide dans les *Bacchantes*, vers 141.

Ο δ' ἔφαρχε Βρύμω, Εὐοῖ.
 Ρεῖ δ' ὕδαλκι πίδαρι,
 Ρεῖ δ' οἶνον, ρεῖ δ' μέλισσ' αὖ
 Νέκταρι.

Bacchus est le Chef de cette troupe sacrée, Εὐοῖ. On voit couler sur la plaine le lait, le vin & le nectar des abeilles.

Le même Euripide dit dans un autre endroit de la même pièce :

Θύσσον δὲ τις λαβὼν ἔπαισεν εἰς πίδαριν,
 ὅθεν δροσώδης ὑδάτις ἐκπιδάτοτις.
 Ἄλλα δ' ἐπαρδῆκε εἰς πίδαριν καδῆκε γῆς,
 καὶ τῷδε κρητὴν ἐξαῆκε οἶνον θεός.
 Ὅσας δ' λευκὰ σάματα πίδαρι παρῆν
 ἀκροῖσι δακτύλοισι διαμῶσαι χθονά
 γάλακτις ἰσμός ἔχον. Ἐκ δ' ἰσσίονων
 Θύσσον γλυκύναι μέλιτι ἔσασον ῥοαί.

Une des Bacchantes a frappé de son thirfe le rocher, qui en même tems a jetté des sources d'eaux. Une autre n'a pas eu plutôt jetté son bâton contre terre, que ce Dieu en a fait sortir des ruisseaux de vin. Celles qui vouloient avoir du lait, n'ont eu qu'à égratigner seulement la terre avec le bout de leur doigt, & on l'a vu couler de tous côtés. Les thirfes environnés de bouquets de lierre, produisoient des rayons de miel.

Cette Bacchante, qui frappe le rocher avec son thirfe,
 Tom. I.

ne représente pas mal Moyse qui, en frappant le rocher avec sa verge, fit sortir des eaux, & il n'est pas difficile de voir que tout le reste de cette description a été imité de la même histoire.

12 *Iterare*] C'est-à-dire, les décrire si bien, qu'il semble qu'on les voye encore couler. C'est-la la force de ce mot, dont Virgile s'est servi dans le même sens.

13 *Beatæ conjugis additum stellis honorem*] Il parle de la couronne d'Ariadne, que Bacchus plaça parmi les étoiles, comme une marque de l'amour qu'il avoit eu pour cette Princesse; & cette expression me paroît bien remarquable, *honorem conjugis*, pour la couronne de votre épouse. Le mot *honor*, signifie ornement, dignité. Tout le monde fait l'histoire d'Ariadne, fille de Minos & de Pasiphaé. Elle fut enlevée par Thésée, abandonnée ensuite dans l'île de Dia, & secourue par Bacchus, qui l'épousa, & qui prit la couronne qu'elle avoit sur la tête, & la plaça au ciel entre l'Arcture & l'Engonafis, ou Hercule.

14 *TeBaue Penthei dijeBa*] Penthée fils d'Echion, & d'Agavé fille de Cadmus. Il fut le seul à Thebes qui ne voulut pas reconnoître la divinité de Bacchus, qui pour le punir, le fit mettre en pieces par sa propre mere Agavé, & par ses tantes Ino & Autonoe. On peut voir le troisieme Livre d'Apollodore & la fin du troisieme Livre des Métamorphoses d'Ovide. Eschyle avoit fait sur cela une Tragédie qu'il avoit intitulée *Penthée*, que nous n'avons plus; mais il nous reste encore celle d'Euripide, qui a traité le même sujet dans les *Bacchantes*. Et c'est par cette même pièce qu'il faut expliquer ce passage d'Horace, qui en parlant de la ruine du palais de Penthée, exprime ce vers d'Euripide:

Α. ἂ, τάχα τὰ Πενθίως μίλαδες
 διατινάξεται πασημασιν.

Ab! ab! bientôt le palais de Penthée sera ébranlé & ruiné de fond en comble.

M m

Disjecta non leni ruina,
 Thracis & exitium Lycurgi.
 Tu flestis amnes, tu mare Barbarum;
 Tu separatis uvidus in jugis
 Nodo coërces viperino
 Bistonidum sine fraude crines.
 Tu, quum parentis regna per arduum
 Cobors Gigantum scanderet impia,
 Rbacum retorsisti leonis
 Unguibus, horribilique malâ:
 Quaquam choreis aptior & joci,
 Ludoque dictus, non sat idoneus.

15 *Non leni ruina*] C'est la figure de diminution dont il a souvent parlé ailleurs. Car *non leni*, est pour dire *gravi*, comme Euripide a dit *δευός*, sur le même sujet :

Δευός δ' δ' ευός τάδ' αἰτίαν
Διότ' αὖ δ' αὖτ'.
Τὸς οἷς ἱς οἷος ἔπει.

Car le Roi Bacchus a fait rudement tomber cette saute sur votre maison.

16 *Thracis & exitium Lycurgi*] Lycurgue fils de Dryas Roi des Edons, peuples de Thrace, chassa Bacchus, & fit les Bacchantes prisonnières. Mais ce Dieu, pour se venger de cet outrage, le rendit si furieux, qu'il tua son propre fils Dryas, & se coupa toutes les extrémités du corps; après quoi ses propres Sujets le firent dévorer par des chevaux. C'est ainsi qu'Apollodore raconte cette histoire, qui est contée diversement par d'autres Auteurs. Homere se contente de dire que Jupiter aveugla Lycurgue, qui mourut bientôt après. Higinus remarque que Lycurgue, voulant empêcher ses Sujets de s'enivrer, fit arracher toutes les vignes de son Royaume, & que c'est ce qui lui attira la colère de Bacchus. Plutarque a écrit à peu près la même chose; & sur cela Propertius a dit, Liv. III. El. V. 23.

Vesanumque novâ nequicquam in vitâ Lycurgum.

Et Lycurgue qui exerce inutilement sa furie contre les vignes nouvelles.

Cette fureur de Lycurgue contre la vigne, a donné lieu aux Anciens de feindre que les choux étoient nés de ses larmes; parceque le chou est naturellement ennemi de la vigne, & qu'il empêche même l'ivresse: c'est pourquoi les Anciens en mangeoient au commencement du repas.

Pugna.
 17 *Tu flestis amnes*] Cette apostrophe étoit d'une absolue nécessité, & elle fait une grande beauté après les huit vers historiques qui la précédent. Horace avoit bien connu que cette narration auroit été languissante & ennuyeuse, si elle avoit été plus longue. Ce sont des coups de maître, qu'il est bon de remarquer. On peut voir ce qui a été dit dans le Livre I.

Flestis amnes] *Flestis, flebis*, c'est-à-dire, domas, vous domptez. Par ces fleuves les Interpretes entendent le Gange & l'Inde. On peut aussi entendre l'Hydaspe & l'Oronte, que Bacchus passa à pied sec, après les avoir frappés de son thirfe. Mais il y a de l'apparence que lorsque les Anciens ont dit que Bacchus avoit dompté les fleuves, ils ont eu en vue les miracles que Moïse avoit faits en Egypte.

Tu mare Barbarum] Par cette mer Barbare, les Interpretes entendent la mer des Indes. Mais par cette mer des Indes, il faut entendre la mer Rouge, c'est-à-dire, la mer Ethiopienne. Car les Anciens appelloient l'Ethiopie, *Inde*. Ce n'est que le passage de Moïse au-travers de la mer Rouge, qui a fait dire de Bacchus, qu'il avoit dompté la mer des Indes.

18 *Separatis in jugis*] *Separata juga*, n'est ici autre chose que ce qu'il a dit au premier vers, *remotas rupes*.

Uvidus] *Uvidus & madidus*, se disent de ceux qui ont bu, & *siccus*, de ceux qui sont à jeun.

19 *Nodo coërces viperino*] Les Bacchantes & les Prêtres de Bacchus étoient couronnés de serpens, quand ils célébroient les Bacchanales. Je trouve même que Bacchus en étoit aussi couronné, & que la marque ou l'enseigne de ses fêtes, étoit un serpent. Il n'est pas bien difficile de voir que le serpent, que Moïse éleva dans le desert, a donné lieu à cette coutume.

20 *Bistonidum*] Des femmes Bistonides. Les Bistones peuples de Thrace sur le lac Bistonide au-dessus de ce que l'on appelle *Diomedis limes*.

Sine fraude] C'est une façon de parler fort ordinaire.

les étoiles. Je puis faire souvenir les nations de l'horrible ruïne du palais de Penthée, & de l'épouvantable mort de Lycurgue. Vous commandez aux fleuves, & ils vous obéissent. Vous domptez la mer Barbare, & sur des monts reculés, après vous être rempli de votre divine liqueur, vous entortillez aux cheveux des Thraciennes d'affreux serpens, qui ne leur font point de mal. Lorsque la troupe impie des Géans eut l'audace d'escalader le ciel, vous seul, sous la forme épouvantable d'un lion, vous repoussâtes leur Chef Rhécus; & quoique l'on vous fit passer pour être plus propre aux danses, aux jeux & à l'amour, qu'aux combats, vous fîtes bien voir que vous étiez aussi bon

naire aux Jurisconsultes, pour dire sans mal, sans danger. La question est de savoir si on doit la rapporter à Bacchus, ou s'il faut l'entendre des Bistonides. Le dernier me paroît plus vraisemblable: car il n'est pas fort étonnant qu'un Dieu manie des serpens sans danger; au lieu que c'est une fort grande marque de son pouvoir, que d'en attacher aux cheveux des Bacchantes, sans qu'ils leur fassent aucun mal.

21 *Tu, quum parentis regna*] Les Anciens ont dit que les Géans, qui faisoient la guerre aux Dieux, furent défaites par Bacchus & par Hercule. Il est certain que cette fable a aussi été tirée de l'histoire de Moïse, qui défait les monstres, les fils d'Enac de la race des Géans. *Monstra filiorum Enac de genere gigantum*, comme il est dit dans les Nombres, Chap. XIII. verset 24. Cela paroît très évident, si on prend la peine de remarquer que, comme dans cette guerre contre les Géans Moïse fut assisté par Josué, ici Bacchus est assisté par Hercule, à qui les Anciens ont attribué beaucoup de particularités de l'histoire de Josué. C'est pourquoi Horace a dit dans l'Ode, XII.

*Domitosque Herculeâ manâ
Telluris juvenes.*

Et les fils de la Terre domptés par Hercule.

Les Savans prétendent même qu'il n'y a jamais eu d'autre Hercule que Josué, comme il n'y a jamais eu d'autre Bacchus que Moïse.

Per arduum] Par des montagnes entassées les uns sur les autres.

23 *Rhœcum*] Rhécus ou Rhétus, étoit le nom d'un Centaure qui fut tué par Atalante. Mais c'est ici le nom d'un Géant, comme dans l'Ode IV. du Liv. III.

Leonis unguibus horribilibus malâ] Car les Anciens

ont dit que dans cette guerre contre les Géans, Bacchus se métamorphosa en lion.

25 *Quaquam choreis aptior & jocis*] Comme Anacréon appelle Bacchus, le père de la danse, des jeux & des ris.

26 *Ludique*] Quand Horace dit que Bacchus étoit plus propre au jeu qu'à la guerre, on pourroit croire qu'il fait allusion à un surnom de ce Dieu, qui étoit appelé par les Grecs, *φιλαιγυμνος*, qui aime les jeux. Mais *ludus* a ici un sens plus étendu, & il signifie l'amour. Car *ludere* se prend assez souvent, pour faire l'amour, jouer de ses plaisirs. Et Horace a eu égard ici à ce que Penthée dit à Bacchus dans les Bacchantes d'Euripide. Je rapporterai le passage entier, parcequ'il n'a pas été bien entendu par les Interprètes, & qu'il y a même une faute que je corrigerai en passant:

Ἀτὰρ τὸ μὲν σῶμ' ἐκ ἀμορφῆς ἔστι, ξίφι,
ὧς εἰς γυναῖκας, ἐφ' ὅπερ εἰς θήκας πάροι,
Πλόκαμός τε καὶ σὺ ταράξῃς, ἢ πάλας ὕπνῳ.
Γένυ παρ' αὐτὴν κεχυμένῳ, πῶδ' ὀλίως.
Ἀποκλινέσθ' ὅλβιον εἰς ἑσπέρην ἵχθιν,
ὅδε γὰρ βλαίσιν, ἀλλ' ὕπνῳ σπλιῖς
Τὴν Ἀφροδίτῃ καλλοῦν δαριόμαν.

Au cinquième vers, au lieu de εἰς ἑσπέρην, il faut lire ἐκ ἑσπέρης. Mais, mon ami, tu n'as pas le corps mal fait, ni mal propre à servir les Dames. C'est aussi le seul dessein qui t'amène à Thèbes. Car les longs cheveux qui flottent sur tes épaules avec tant d'agrément, ne sentent point du tout la lute ni les exercices de la guerre. Tu as soin de blanchir ton teint avec tout l'art possible, & tu n'as garde de t'exposer aux rayons du soleil; mais tu te tiens à l'ombre au milieu des plaisirs de Vénus.

Pagana feneharis sed idem [le plus haute des étoiles]
Pacis erat mediisque belli [Pacifique, & de l'épouvante]
Te vidit infans Cerberus aureo [Vos commandez aux enfers]
 30 *Cornu decorum, leniter atterens* [de la vous obéissent]
Caudam, & recedentibus trilinguis [reculés, après vous ont chassés]
Ore pedes tetigitque crura. [cheveux des Thraciens, par les tout point de mal.]

A D

27 *Sed idem pacis erat mediisque belli* Cette façon de parler est fort remarquable, Bacchus tenoit le milieu entre la paix & la guerre, pour dire, qu'il étoit propre à l'un & à l'autre.

29 *Te vidit infans Cerberus* Les Anciens ont feint que Bacchus étoit descendu aux enfers pour en retirer Ariadne. Apollodore écrit, qu'il y descendit pour en faire sortir sa mere. Mais il est certain que les Grecs ont ajusté cette fable sur ce que Moïse ayant été quarante jours sur la montagne, qui étoit couverte de nuages, le peuple, qui l'avoit cru mort, le reçut enfin à son retour comme un homme véritablement ressuscité.

Infans Sans vous faire aucun mal.

Aureo cornu decorum L'antiquité a toujours donné des cornes à Bacchus, & il n'en faut pas chercher des raisons ailleurs que dans l'histoire même de Moïse, qui en descendant de la montagne, eut sur la tête des rayons, que l'on peignit enfin comme des cornes. Et les Savans prétendent que cette erreur de peindre Moïse cornu, étoit venue du mot Hébreu *karan*, qui est dans le Chap. XXXIV. de l'Exode, & qui étant dérivé de *keren*, c'est-à-dire, éclat, splendeur, corne, a été expliqué, darder des rayons com-

me le soleil, & renvoyer sa lumière comme une corne. Je fais bien que Grotius sur le XXXIV. Liv. de l'Exode v. 29. croit que rien n'empêche de croire que les rayons qui sortoient de la tête de Moïse, s'élevoient en forme de cornes; & que c'étoit même de là que Minerve, qu'on croit le même que Moïse, étoit représenté par les Egyptiens avec des cornes & adoré en cet état. Il ajoute, que Moïse étoit un second Joseph, Pasteur de peuples. Et Joseph étoit représenté sous la figure d'un boeuf, & appelé même de ce nom, parcequ'il avoit rétabli l'agriculture. On peut voir la Remarque. Je m'en tiens à la première opinion, qui paroît plus vraisemblable, c'est-à-dire, que ce mot *cornuta facies*, vient de l'équivoque de *keren*, qui signifie éclat & corne. Horace appelle ces cornes, *des cornes d'or*, à cause de leur éclat. Car quoiqu'il ne pense point du tout à Moïse, il ne laisse pas de suivre une espèce de tradition, qui fait qu'il marque fort bien la nature de la chose, sans la connoître. Euripide a suivi cette même tradition, lorsqu'il a dit de Bacchus, *qu'il a le visage d'or*.

Mias,



pour la guerre, que pour la paix. Cerbere vous vit avec frayeur, quand, paré de vos cornes d'or, vous descendites dans les enfers: & lorsque vous en fortites, il s'aprocha doucement de vous, & trainant la queue à terre, il vous fit toutes les caresses que les chiens ont accoutumé de faire à leurs maîtres.

A

Μόλα, χρυσῶπα, πὶ Δῖον
Λυγρὸν Δύσσαν, καὶ Ὀλύμπον.

Venez, Bacchus, qui avez le visage d'or, (c'est-à-dire, brillant) venez avec votre thirsa sur l'Olympe.

30 *Leniter atterens caudam*] Je ne vois pas pourquoi

cette fin d'Ode a déplu à Scaliger le pere: car Horace ne pouvoit donner une image plus vive ni plus naturelle, que de peindre Cerbere, ce monstre horrible, qui touché de la divinité de Bacchus, se traîne doucement à terre, & lui va lécher les pieds & les jambes, comme pour l'adorer. Car *ore tangere* est un terme respectueux, qui signifie la même chose qu'*adorare*.

NOTES SUR L'O D E XIX. L I V. II.

9 *EST mibi*] Le P. Sanadon a mis *fit mibi* d'après M. Bentley, parceque depuis le sixieme vers Horace adresse la parole à Bacchus jusqu'à la fin de la piece, où *fai est* mettroit une interruption defagrable; & qu'il ne paroît pas naturel qu'au moment que le Poete demande pardon au Dieu de son imprudence, il l'outrage de nouveau par sa presumption, la bienfaisance voulant qu'il ne continue son sujet qu'après en avoir demandé la permission: outre que *pervicaces est* fait un mauvais effet.

Thyadas] Le P. S. écrit *Thyiadas*, suivant l'étimologie, & le sentiment de Velius Longus, & de Torrensius, comme ont fait, entre autres, M. Bentley & M. Cuningham.

13 *Fas est beatæ &c.*] Il faut reprendre ici le verbe *iterare*.

21 *Per arduum*] On doit sous-entendre *iter*, ou *atra*.

23 *Rbacum*] Le P. S. lit *Rbartum*, qui se trouve dans tous les manuscrits & dans toutes les éditions avant 1550.

28 *Pacis eras mediisque belli*] Le P. S. a remarqué qu'Ovide a employé la même expression.

*At medius fratrisque sui mastæque fororis
Jupiter.*



A D M Æ C E N A T E M.

O D E XX.

*NON ufitatâ, nec tenui ferar
 Pennâ biformis per liquidum æthera
 Vates: neque in terris morabor
 Longiùs: invidiâque major
 Urbes relinquam: non ego pauperum
 Sanguis parentum, non ego, quem vocas
 Dilecte, Mæcenas, obibo,
 Nec Stygiâ cobibebor undâ.*

Jam

QUELQUES Critiques de notre tems ne peuvent souffrir que les grands hommes de l'antiquité se soient vantés si librement de s'être rendus immortels par leurs écrits. Ils disent que c'est contre les règles de la modestie; & que la postérité n'aurait pas jugé moins favorablement de leurs ouvrages, quand ils ne les auroient pas loués eux-mêmes avec tant d'exces. J'avoue que cette manière de se louer soi-même est hardie, & qu'elle ne réussiroit pas aujourd'hui à beaucoup de gens; mais on ne doit pas pourtant condamner sur ce prétexte Virgile, Horace, Ovide, &c. Voici trois reflexions qui pourront peut-être guerir les scrupules de ces Critiques. La première est, que les Poëtes sont proprement des Prophetes, qui lisent dans l'avenir, & qui par conséquent peuvent instruire leur siècle de ce qui doit arriver après leur mort; & les siècles suivans ne peuvent sans aveuglement ou sans injustice les accuser d'avoir été trop hardis, surtout après que l'événement a justifié leurs prédictions. La seconde, qu'un des caractères des grands hommes est de se rendre à eux-mêmes la même justice qu'ils rendent aux autres, & d'être persuadés que comme c'est une marque de peu d'esprit, que de ne se connoître pas soi-même; c'en seroit une de peu de courage, que de n'oser dire hautement ce que l'on est, quand on se connoît. Cette reflexion peut servir à éclaircir un nombre infini de passages, où nous voyons que les Anciens ont parlé avec avantage de leurs bonnes qualités & de leurs vertus. La troisième reflexion, qui renferme les deux autres, c'est que tous ceux qui écrivent doivent avoir un noble orgueil, & se croire capables des grandes choses. C'est un précepte de Lon-

gin, qui dit clairement dans le Chap. XIII. qu'un Ecrivain doit se représenter le jugement que la postérité fera un jour de ses ouvrages, & que si après s'être mis devant les yeux ce jugement, il tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient foibles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais passer à la dernière postérité. On voit par là, que pour produire le grand & le sublime, il faut nécessairement s'en croire capable. Que sera-ce donc quand on l'a produit? Y a-t-il des règles qui puissent défendre de prévoir & de prédire l'effet que ce grand & ce sublime feront dans l'esprit des hommes qui naitront après nous; puisque nous avons dû croire mériter leur estime, & nous tenir comme assurés de leurs suffrages, avant même que d'avoir écrit. J'appréhenderois de faire tort à Horace, si j'employois plus de tems à l'excuser d'avoir fait cette Ode & la dernière du Livre suivant. Ce sont des pieces si achevées, que nous devons plutôt nous accuser de n'avoir pas assez d'esprit ni de lumière, pour en bien connoître & pour en admirer toutes les beautés. Il n'y a que lui qui sache si bien se changer en cigne, pour voler en Orient, en Occident, au Septentrion & au Midi. Les Interpretes ont cru que ces deux Odes ont été faites après toutes les autres, & même après les Satires. Mais c'est à quoi il n'y a point du tout d'apparence. Une petite partie des ouvrages de ce grand Poëte suffisoit pour s'assurer de cette immortalité qu'il se promet. Il est pourtant certain que celle-ci a été faite après les victoires d'Auguste en Espagne & en Arménie.

A M E C E N A S.

O D E XX.

MECENAS, je serai bientôt porté par le milieu des airs sur des ailes peu communes, & qui ne s'affoibliront jamais. D'homme changé en oiseau, je ne serai pas retenu plus longtems sur la terre; mais vainqueur de l'envie, j'abandonnerai les villes. Non, je ne mourrai point, moi, tout né que je suis de parens pauvres; moi, que vous appelez votre cher petit Horace, je ne mourrai point, & je ne serai jamais renfermé dans ces demeures étroites, qui

1 *Non uſitata*] Il dit, qu'il sera porté sur une aile qui n'est pas ordinaire, parcequ'il étoit le premier Romain qui eût composé des vers Eoliques, comme il le dit dans la dernière Ode du Liv. suivant. Et aussi parceque ces ailes sont données à très peu de Poëtes: la plupart, bien loin de voler, rampent sur la terre, & sont à peine connus de leurs voisins.

Nec tenui] Il dit que cette aile ne sera pas foible, pour faire entendre qu'elle sera forte, & qu'elle le portera fort loin.

2 *Biformis*] Homme & oiseau. D'homme métamorphosé en cigne. Les autres explications sont ridicules.

4 *Invidiæque major*] C'est la plus grande louange qu'Horace se pouvoit donner. Car pour être vainqueur de l'envie, il faut être infiniment au-dessus des autres. Il a dit de même dans l'Ode III. du Livre IV.

Et jam dente minus morditor invidiæ.

Je suis déjà moins exposé à l'envie.

En effet, la fortune & la condition des hommes ne donnent presque plus d'envie à personne, lorsqu'elles sont au plus haut degré; comme le soleil ne fait presque plus d'ombre, lorsqu'il est au plus haut du ciel. C'est pour cette même raison que les Grecs ont dit ἀπὲρ ἔνδοξον, ἄποδορον, qui n'est point sujet à l'envie, pour fort grand, fort élevé.

5 *Pauperum sanguis parentum*] Car il étoit fils d'un affranchi, & son pere étoit coactor, collecteur, sergent.

6 *Non ego quem vocas dilecte, Mæcenas*] Toute la difficulté de ce passage consiste à savoir s'il faut join-

dre le mot *dilecte* avec *vocas*, ou avec *Mæcenas*, c'est-à-dire, si c'est Mécénas qui appelle Horace *dilecte*, ou si c'est Horace qui appelle ainsi Mécénas. Quelques savans Interpretes sont de la dernière opinion, & ils veulent que *vocas* soit ici un terme de festin, & qu'il signifie *vocare ad carnem*, prier à souper, comme cette signification lui est assez ordinaire dans les Auteurs Latins. Mais ce sens-là me paroît insupportable dans cette Ode, & je trouve la pensée plus digne d'un parasite que d'un galant homme. Il faut donc suivre nécessairement la première opinion, & mettre une virgule après *dilecte*:

Non ego quem vocas dilecte, Mæcenas.

Horace insinue agréablement qu'il n'est pas indigne de la tendresse que Mécénas a pour lui, & qu'il lui témoigne en l'appellant *mon cher*, *ma vie*, comme dans ces vers que Mécénas fit sur une maladie dont il avoit pensé mourir.

Lugens te, mea vita, &c.

On verra cela au long dans sa Vie.

8 *Cobibebor*] *Cobibere* est ici dans le même sens que *coercere* dans l'Ode XVIII. Il a dit de même dans l'Ode IV. du Liv. suivant:

--- amatorum trecentos
Pirithoum cobibent catenæ.

Trois cents chaînes retiennent l'amoureux Pirithou.

Jam jam residunt cruribus aspera

Pelles : & album mutor in alitem

Superna : nascunturque leves

Per digitos humerosque pluma.

Jam Dedaleo ocior Icaro

Visam gementis littora Bospori,

Syrtesque Gotulas canorus

Ales, Hyperboreosque campos.

Me Colebus, & qui dissimulat metum

Marsæ cobortis, Dacus, & ultimi

Noscent Geloni : me peritus

Disceit Iber, Rhodanique potor,

Absint inani funere nenia,

Luctusque turpes & querimonia :

Compesce

9 *Cruribus aspera pelles*] Comme sont les peaux qui couvrent les pieds & les jambes des cignes.

10 *Album mutor in alitem*] Le cigne étoit consacré à Apollon, & les Anciens lui ont attribué non seulement la douceur du chant, mais aussi la vertu de *sentir* & de prévoir l'avenir. C'est pourquoi les Anciens ont feint que les Poètes se changeoient en cignes ; & sur ces métamorphoses Platon a fort bien dit dans l'Ion, que lorsque les Poètes nous parlent de leur vol au milieu des airs, ils ne mentent point ; car, ajoute-t-il, le Poète est naturellement quelque chose de léger, d'aile & de sacré : *ῥῆθ' οὐδ' ἔνθα τρῶν ἴσ' ἐστὶ, καὶ ἄνδρ' ἔσθ' ἰσθ'.* Et Pythagore enseignoit que les âmes des Poètes alloient quelquefois animer des cignes, comme celles des cignes alloient animer des Poètes. De là vient que dans le X. Livre de la République de Platon, un Prophète dit, qu'il a vu l'âme d'Orphée animer le corps d'un cigne.

11 *Superna*] C'est un accusatif pluriel, qui tient lieu de l'adverbe *superne*. On sous-entend la préposition *per*, *extra*, & le substantif *negotia*. Quelques manuscrits ont *superni*, & c'est ainsi que lisent la plupart des Commentateurs. Mais comme la dernière syllabe de cet adverbe est longue, je ne crois pas qu'Horace ait pris la liberté de la faire breve, lorsqu'il a pu se servir d'un autre tour, & dire *superna*, à la manière des Grecs, dont il aime fort à suivre les expressions.

Levis] *Polier*. *Levis*, la première longue, de *λεῖος*, *uni* & *poli*.

13 *Jam Dedaleo ocior Icaro*] Icare étoit fils de Dédale. On peut voir les Remarques sur l'Ode III. du Liv. I. * M. Bentlei croit qu'il faut lire *tutior Icaro* ; parce, dit-il, qu'il n'y a pas d'apparence qu'Ho-

race ait voulu se comparer à Icare, qui vola si malheureusement qu'il se noya. Mais ce savant homme se trompe, à mon avis. Horace ne pense point au funeste sort d'Icare, il n'a égard qu'à la faculté de voler. S'il périt dans la suite, ce ne fut pas qu'il ne volât fort bien, mais il vola trop près du soleil, & la cire de ses ailes fondit. *

14 *Gementis littora Bospori*] Il appelle le Bosphore, *gémissant*, à cause du bruit que font ses eaux, qui sont resserrées dans le détroit, & à cause des vents qui l'agitent. Comme Euripide parle dans le *Rhesus*, des vents glacés qui soufflent sur la mer *Thracienne*, c'est-à-dire, sur le Bosphore. C'est par cette raison qu'Horace l'appelle *insanientem*, *enragé* ou *furieux*, dans l'Ode IV. du Livre suivant.

15 *Canorus ales*] Les Anciens ont loué la voix des cignes, parcequ'elle passe par un cou fort long & fort tortu, & qu'ainsi elle est rendu capable de diverses flexions. On peut voir ce que Madame Dacier a remarqué sur cela dans la LVI. Ode d'Anacréon.

16 *Hyperboreosque campos*] *Hyperboréen* signifie, qui est au-delà du Borée. Et Pindare l'a employé dans le même sens après beaucoup d'autres. Mais comme le Borée vient du Pole Arctique, c'est-à-dire de la dernière extrémité du Septentrion, il est ridicule de concevoir des peuples septentrionaux au-delà de cette extrémité. C'est pourquoi ceux qui ont parlé des *Hyperboréens*, devoient prendre ce mot en un sens plus raisonnable, & ne pas entendre les peuples qui habitent au-delà du Borée ; mais ceux qui habitent le plus près du Borée, ou du Pole Arctique, les derniers peuples du Septentrion, c'est-à-dire, ceux au-delà desquels on ne trouve plus que le pôle. Les Grecs

qui sont entourées de l'eau du Styx. Déjà mes jambes se couvrent d'une peau noire & rude; déjà par le haut je suis métamorphosé en oiseau blanc. De légères plumes naissent partout sur mes doigts & sur mes épaules. Bientôt d'un vol plus rapide & plus heureux que celui d'Icare, j'irai voir les rivages du bruyant Bosphore, & devenu le plus harmonieux des oiseaux, j'irai visiter les Syrtes de Gétulie & les champs Hyperboréens. Le peuple de la Colchide, & celui qui dissimule la crainte que lui donnent les bataillons des Marfes, le Dace, & les Gelons les plus éloignés me connoîtront. Le savant Cantabre, & ceux qui boivent les eaux du Rhône entendront parler de moi. Qu'il n'y ait donc point de chants mortuaires à mes funérailles; que l'on n'y entende

ni

Grecs ont souvent joint la préposition *ὑπέρ*, *super*, avec des noms positifs, pour en faire des superlatifs. C'est ainsi qu'ils ont dit *ὑπέρπικρον*, au-dessus de l'amer, pour *πικρῶτατον*, très-amer, *ὑπέρχρονον*, au-dessus du sec, pour *χρόνῳτατον*, très-sec, &c.

17 *Et qui dissimulat metam Marfæ cohortis*] Je ne condamne point ceux qui rapportent ceci au mot *Dacus*; mais pour moi, je l'entends d'une autre manière, & je crois que par le peuple qui cache la crainte qu'il a des bataillons Romains, Horace entend les Parthes, comme il a dit dans l'Ode XIII. de ce même Livre:

*Miles sagittam & celerem fugam
Parthi: catenas Parthus & Italum
Robur.*

Le soldat Romain ne craint que les flèches & la fuite légère du Parthe. Le Parthe ne craint que les chaînes & les armes du Romain.

Cela me paroît plus noble.

18 *Marfæ cohortis*] De la meilleure Infanterie des Romains. Voyez ce qui a été remarqué sur l'Ode II. du Livre I. & sur les Odes V. & VI. du Livre III.

Dacus] Les *Daces*, appelés par les Grecs, *Gètes*. Voy. l'Ode XXXV. du Liv. I.

Ultimi noscent Geloni] Par les Gelons, Horace entend les Scythes. Voyez les Remarques sur la fin de l'Ode IX.

19 *Me peritus discet Iber*] Horace appelle les Espagnols, *savans*, parceque du tems d'Auguste ils é-

Tom. I.

toient fort appliqués à l'étude des belles lettres. Il y avoit même parmi eux des Poètes.

20 *Rhodanique potor*] Cette expression est noble. Homère s'en est servi dans le II. Liv. de l'Iliade & dans un petit poème:

*Ἀμυρῶντος ποτῶντος ὕδωρ θεῶν ποταμῶν,
Ἐρμῆς δινῶντος.*

Vous, qui buvez l'eau immortelle du divin Hermus fleuve rapide.

Le Rhône, *Rhodanus*, a eu ce nom de l'Hébreu *Rhodanim*, qui signifie les blonds, à cause de la couleur des cheveux des Gaulois, dont Virgile a dit:

Aurea casaries ollis.

21 *Abfint inani funere*] *Inane funus*, de vaines funérailles, comme Virgile a dit, *inanem tumulum*, un vain tombeau, un tombeau où le corps n'est point.

Nenia] On n'a qu'à voir les Remarques sur la première Ode de ce même Livre.

22 *Luctusque turpes*] Il appelle ces pleurs, *bontoux*, parcequ'ils feroient croire qu'il seroit mort. Dans ces quatre vers Horace a heureusement imité ce distique d'Ennius:

*Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur? Volito vivu per ora virum.*

Que personne ne pleure ma mort: qu'en n'aille point à mes funérailles. Pourquoi? Parceque je suis vivant, & que je volerai toujours aux yeux des hommes.

N n

Lorf-

Compeſce amorem, ac ſepulcrum

Mitte ſupervacuos bonores.

Lorsqu'Ennius dit, *je volerais toujours*, il fait alluſion à
cette métamorphoſe des Poëtes en cigues,

Et *aurimonia*.] Toutes ces fortes expreſſions mar-
quent bien qu'Horace étoit aſſuré de la tendreſſe que

Mécénas avoit pour lui. Mécénas lui en avoit donné
des marques fort ſingulières, ſurtout dans des vers
qu'il fit ſur une grande maladie dont il penſa mourir,
& dans laquelle il pleuroit très amèrement la mort.

NOTES SUR L'ODE XX. LIV. II

N C. [Cunningham] Le P. Sanadon lit *non tenui*, après
M. Cuningam & M. Bentlei. Le dernier ci-
te deux manſcrits pour cette leçon, qui don-
ne une conſtruction uniforme aux deux premiers qua-
ſiſols, le Poëte ayant mis *ac* dans le ſecond à la ſuite
de deux *non*.

16 *Quem vocas*] On a expliqué ce paſſage de trois
manieres. Les uns ont pris *vocas* pour un terme de
feſtin, & ont cru qu'Horace a voulu dire qu'il avoit été
invité à ſouper chez Mécène. Sur quoi M. Bentlei
dit: *Hac interpretatio paraſiti potiùs gulam quàm gra-*

*tiam clientis animum exprimit: quaſi verò majus eſſet
cum Mæcenate pulſamenta comedere, quàm vitam, po-
entiam & agrum in Sabinis ei debere.* D'autres,
comme M. Dacier, conſtruient *vocas* avec *dilecte*:
ce qui ne fait pas plus d'honneur au raifonnement du
Poëte, dit le P. S. N'auroit-il pas bonne grace, a-
joute ce Pere, de dire à Mécène: Je ſuis pauvre, je
ſuis votre favori; cependant je ne mourrai pas? com-
me ſi la faveur de Mécène eût été un obſtacle à l'im-
mortalité. D'autres enfin ont fait ainſi la conſtruction:
Dilecte Mæcenas, non ego, non ego abibo, quem vocas

LIBRI SECUNDI FINIS.



ni plaintes ni honteux gémissens : retenez vos cris , & ne rendez point d'honneurs superflus à un vain tombeau.

sanguis pauperum parentum. Mais, dit encore le P. S. rien n'étoit plus éloigné du caractère de Mécène que de reprocher la bassesse de leur extraction à ceux qu'il honoroit de ses bonnes grâces, comme Horace l'a remarqué lui-même en plus d'un endroit. Ce Pere s'est donc déterminé à adopter la leçon que M. Bentley a proposée, *quem vocant*, c'est-à-dire, *ut vocant*, *quem ita vocant*, en sous-entendant *rivales*, ou *inimici*.

11 *Superna*] Le P. S. lit *supernè*, que portent la plupart des exemplaires soit manuscrits soit imprimés, sans pourtant condamner *superna*, que l'on trouve dans quelques-uns. Mais il fait voir que M. Dacier s'est trompé, quand il a cru que la dernière syllabe de *supernè* est longue, puisque Lucrece la fait breve :

Terra supernè tremit magnis concussa ruinis.
Tosca supernè timent, metuunt infernè cavernas.

Aussi-bien que Prudence, grand imitateur d'Horace.

13 *Ociòr*] Le P. S. a encore mis dans le texte *tutior*, qui est une conjecture de M. Bentley, parceque la vitesse des ailes d'Icare n'empêcha pas sa chute : ce qui eût été un exemple de mauvais augure pour Horace. Un ancien manuscrit porte *notior*, mais cette leçon a encore ce défaut, qu'Icare n'étant connu que par sa chute, un homme qui seroit plus connu que lui, dit le P. S. pourroit n'être connu que par un mauvais endroit. *Tutior* écarte tout ce que la comparaison a de sinistre & d'odieux.

17 *Qui dissimulat metum*] Le P. S. est ici du même sentiment que M. Dacier.

22 *Et querimonia*] Le P. S. joint ce mot avec *clamorem*, parceque *compescit clamorem* tout seul présente un sens trop vague & trop isolé, & qu'en séparant *querimonia* de *clamorem*, le Poëte auroit dit deux fois la même chose.

FIN DU SECOND LIVRE.



...pour les besoins de la vie.



FIN DU SECOND LIVRE

